Néolithique du Proche-Orient

vers la fin du IXe millénaire av. J.-C., les groupes humains du croissant fertile, déjà en partie sédentaires, commencent à domestiquer les animaux et les plantes, puis à fabriquer des poteries en terre cuite au début du VIIe millénaire av. J.-C.. Les nouvelles connaissances et les nouvelles pratiques qui caractérisent le **Néolithique du Proche-Orient** vont gagner l'Europe de l'Ouest à partir de 6 500 av. J.-C.

Les études sur le Néolithique proche-oriental connaissent leur véritable début quand la notion de « révolution néolithique » a été proposée par le préhistorien australien Vere Gordon Childe en 1936, dans son ouvrage fondateur, *Man Makes Himself*. Il prenait l'exemple de la « révolution industrielle » des XVIIIe - XIXe siècles de notre ère pour l'appliquer au passage du Paléolithique au Néolithique, qui constitue une grande période de bouleversements dans l'histoire de l'Humanité. Ce passage s'effectue initialement au Proche-Orient, essentiellement en Anatolie du sud-est, au Levant et dans le Zagros occidental, entre 12 000 et 9 000 av. J.-C. Childe s'appuyait sur des travaux antérieurs, comme ceux de Raphaël Pumpelly à Anau au Turkménistan au tout début du XXe.

À la suite des théories de Childe, de nombreux archéologues et préhistoriens se sont intéressés à la période de la néolithisation au Proche-Orient. Les archéologues, jusqu'alors surtout intéressés par les périodes historiques des sites qu'ils fouillaient, commencèrent à remonter jusqu'aux niveaux les plus anciens. Robert Braidwood, de l'*Oriental Institute* de Chicago, fut un des principaux artisans de ce changement. On fouilla alors non seulement au Levant, mais aussi dans le Kurdistan, dans le Zagros, puis en Anatolie. Les recherches devinrent pluridisciplinaires. On découvrit des sites-références pour ces époques : Jéricho, puis Çatal Höyük, Mureybet, et plus récemment Göbekli Tepe ou Nevalı Çori. Les interprétations sur la « révolution néolithique » vont depuis dans plusieurs directions, s'intéressant à divers aspects de celle-ci.

Chronologie du Néolithique au Proche-Orient[modifier]

- Le **Natoufien** (c. 12 500 à 10 000) est la période qui voit les premiers exemples de sédentarisation des hommes, ainsi sans doute que les premiers essais de domestication des plantes. Il s'agit alors de sociétés de chasseurs-cueilleurs.
  - Sites représentatifs : Mureybet, Abu Hureyra, Mallaha, Zawi Chemi.
- À la charnière entre le Natoufien et le PPNA, le **Khiamien** s'inscrit dans la continuité de la période précédente.
- Le **Néolithique précéramique A** (PPNA) (c. 10 000 à 9 000) est reconnu comme la plus ancienne période néolithique. Comme son nom l'indique, la céramique n'existe pas encore. L'architecture se complexifie, et on trouve les premiers exemples d'agriculture. Au niveau religieux, les figures féminines apparaissent, par opposition avec les figures animalières dominant auparavant.
  - Cultures de Mureybet, Tell Aswad, Tell Sultan.
  - Sites de Jéricho, Cheik Hassan, Ganj-i Dareh, Abu Hureyra, Göbekli Tepe.
- Le **Néolithique précéramique B** (PPNB) (c. 9 000 à 8 000) voit l'habitat devenir plus élaboré, avec l'apparition de maisons plus vastes, avec parfois un étage. L'élevage se développe et les vases en terre cuite se généralisent.
  - Sites : Çayönü, Mureybet, Ain Ghazal, Jéricho, Beidha, Jarmo, Göbekli Tepe.
- Les périodes suivantes voient la poursuite et l'achèvement du processus de néolithisation. On rentre alors dans le **Néolithique** à proprement parler. La céramique se développe, puis devient décorée. Les sites se multiplient, prennent une taille importante. On note aussi l'apparition de sceaux, attestés dès le VIe millénaire av. J.-C. à Tell Sabi Abyad. La métallurgie se développe également.
  - Sites et cultures : Çatal Höyük, Hacilar, Yarmouk, Hassuna, Samarra, Halaf, Obeïd.
- Au Ve millénaire av. J.-C. débute le **Chalcolithique** (c. 4 500 à 3 500).
  - Sites et cultures : Ghassoul en Palestine, Période de Halaf en Mésopotamie du Nord, puis Période d'Obeïd III et V en Mésopotamie.

Changements climatiques[modifier]

Le Néolithique proche-oriental se produit dans les premiers millénaires de l'Holocène. Gordon Childe avait repris la « théorie des oasis », développée par Pumpully, selon laquelle le Proche-Orient serait devenu plus sec à cette époque, ce qui aurait forcé les groupes humains et les animaux à se recentrer sur des zones d'oasis, milieu restreint dans lequel se serait développée la domestication des plantes et des animaux. On a montré par la suite que cette période de sécheresse avait précédé de loin l'apparition de l'agriculture.

De nouvelles théories sont apparues récemment, aidés par les études polliniques, qui ont montré que la fin du Pléistocène et le début de l'Holocène au Proche-Orient voient la température moyenne et les précipitations augmenter, ce qui aurait favorisé l'extension géographique des céréales et des animaux sauvages, et à leur suite des groupes humains. Le climat se détériore par la suite pendant environ un millénaire, avant de revenir à des conditions plus proches de celles que connaissent ces régions actuellement. Plusieurs théories émettent l'idée que ces changements climatiques ont modifié les interactions entre les groupes humains, les plantes et les animaux, menant au début de la domestication de ces derniers par les premiers.

Aspects démographiques[modifier]

Lewis Binford et, à sa suite, Mark Cohen ont développé des théories selon lesquelles l'augmentation de la population serait à l'origine de la révolution néolithique. On a depuis mis en avant le fait que rien dans l'archéologie ne prouve qu'il y ait eu une augmentation de la population. À l'inverse de ces théories, on a pu proposer de voir dans la néolithisation un processus qui aurait permis aux humains d'augmenter leur nombre, par le développement agricole et la sédentarisation.

La sédentarisation des hommes[modifier]

Mur d'une maison de la période natoufienne, El Wad, Israël.

Quelles qu'en soient les causes, la sédentarisation des groupes humains est le premier phénomène visible de la néolithisation, avant même la domestication des animaux et des plantes. Les premiers établissements permanents datent du Natoufien. Le cas le plus représentatif est celui de Mallaha, un petit village de chasseurs-cueilleurs-pêcheurs de la vallée du Jourdain qui date d'environ 12 500 à 10 000.

Le processus de sédentarisation se poursuit et se complexifie par la suite avec l'apparition d'une architecture plus complète, et le début d'une architecture monumentale, qui apparaît dès la seconde moitié du Xe millénaire av. J.-C. en Anatolie du sud-est, à Göbekli Tepe, dans un contexte pré-agricole et plus tard Nevalı Çorı, où le « temple » est situé dans un village d'agriculteurs. À la même époque se développent les habitats importants de Jéricho et de Mureybet, où les techniques de construction et le plan des bâtisses sont plus développés : on utilise des briques crues fixées par du mortier, et des constructions plus complexes apparaissent. Ceci continue dans les millénaires suivants, et des sites à l'architecture développée apparaissent, notamment en Anatolie, à Çayönü et Çatal Höyük.

Les sociétés sédentaires sont profondément différentes de celles, nomades, qui les ont précédées. Elles sont aussi plus importantes en taille, et les constructions qu'elles élaborent prouvent qu'elles sont déjà bien organisées. Un site comme Göbekli Tepe montre qu'on dispose dès une époque pré-agricole de moyens suffisants pour mettre en place un lieu de culte important. Les échanges se développent aussi entre ces différentes sociétés sédentaires, ainsi que l'administration. Cela est prouvé par les plus anciens sceaux retrouvés au Proche-Orient à Tell Sabi Abyad, qui remontent au VIe millénaire av. J.-C..

Les premiers villages du Levant[modifier]

Vers 15 000, le réchauffement du climat du Proche-Orient favorisa la prolifération des céréales sauvages au pied de l'arc montagneux s'étendant des chaînes du Levant aux mont du Taurus et du Zagros, dessinant la région que l'on désigne par le nom de « Croissant Fertile ».

Profitant des facilités que leur offre la nature dans leur milieu, les gens de ces régions stabilisèrent leur habitat. Ils abandonnèrent les grottes et les abris naturels pour aménager des terrasses à l'air libre et construire des petites constructions circulaires fixes, à demi-enterrées dans le sol (la plus ancienne fut retrouvée à Ein Gev, près du lac de Tibériade).

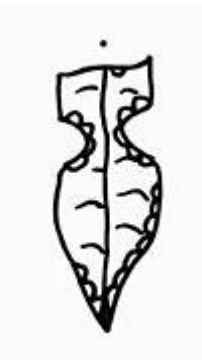
À partir de 12 500, des groupes commencèrent à s'établir dans de petites unités d'habitat sédentaire. Ce furent les premiers villages. Ils se composaient d'un nombre limité de maisons de taille modeste et de forme circulaire, partiellement enterrées dans des fosses. À Mallaha, dans la vallée du Jourdain, on a retrouvé neuf de ces maisons, d'un diamètre variant de 3,5 à 5 m. Un muret de pierre consolidait le côté de la fosse qui se prolongeait au-dessus du sol par une paroi faite de matériaux plus légers (probablement des branchages), soutenue par un cercle de poteaux en bois. Le village de Mallaha devait rassembler quelques dizaines de maisons en tout, soit une population de deux cents à trois cents personnes environ.

Aux habitations, des sépultures furent généralement associées, placées directement sous le sol ou bien placées à proximité. À Mallaha, ainsi qu'à Hayonim, on a retrouvé des chiens enterrés avec leur maître, ce qui pourrait indiquer une pratique sacrificielle.

Tout au long de la période du natoufien, entre 12 500 et 10 000, le mouvement de sédentarisation se développa. Il s'étendit aux vallées de l'Oronte (Gerade), au moyen Euphrate (Abu Hureya, Mureybet) et finit par concerner tout le Croissant Fertile, depuis le Negev jusqu'au Zagros.

Un des principaux facteurs contribuant à la sédentarisation est évidemment la constitution de réserves alimentaires, surtout de céréales sauvages qui peuvent être consommées plus facilement. Des silos servant au stockage des grains, ainsi que du matériel de broyage montrent que celles-ci occupaient une part croissante dans l'économie des populations natoufiennes. Cette économie était diversifiée, s'adaptant aux conditions locales. Les Natoufiens demeuraient des chasseurs-cueilleurs, ce que nous démontre leur art mobilier. Celui-ci était constitué surtout de figurines animales, ainsi que de manches à outils sculptés, en os ou en pierre, représentant la plupart du temps de petits herbivores de façon plus ou moins réaliste. À côté de ces établissements sédentaires, de nombreux groupes continuaient leur mode de vie traditionnel, fondé sur la chasse itinérante.

Cependant, l'entrée dans le monde sédentaire conduisit à une transformation radicale de l'organisation de la société. Toutefois, ce n'est que la première étape d'une mutation en profondeur qui concerna tous les aspects de la vie humaine et qu'on a appelée la « néolithisation ».



Pointe de flèche du type d'el Khiam

L'habitat continua de se perfectionner. À partir de 10 000, début de la période du Khiamien, les maisons, toujours circulaires, étaient construites directement à la surface du sol. On ne creusait plus de fosse, mais maçonnait les murs, en utilisant un mortier pour solidariser les pierres ou par leur construction en pisé (argile rapportée et compactée). Dans le site de Nahal Oren, situé près du littoral méditerranéen, on a trouvé dix-sept maisons rondes aux murs de pierre et qui disposaient toutes d'un foyer aménagé au milieu. Elles étaient serrées les unes contre les autres sur quatre terrasses étagées.

L'outillage s'enrichit de l'invention des pointes de flèche de type d'El Khiam (d'après le nom du site), qui se caractérise par de petites dimensions et la présence d'encoches latérales. Cette nouveauté technique remplaça

progressivement les microlithes. Toutefois, cela montre que la chasse demeurait prépondérante et que les populations khiamiennes vivaient toujours en économie de prédation.

Dans le domaine des conceptions symboliques, on peut aussi déceler certaines évolutions. À Mureybet, sur le cours moyen de l'Euphrate, le village fondé à la fin du Natoufien fut remplacé par un village khiamien. On a retrouvé des bucranes et des cornes d'aurochs enfouis dans des banquettes en terre qui meublaient ses maisons. Quant à l'art mobilier, il privilégiait les figurines féminines, de facture encore schématique, sculptées dans des galets. À cette époque, on semblait donner à ces deux figures symboliques, la femme et le taureau, appelées à une grande postérité, une valeur particulière, même si aucune d'elles n'est vraiment personnalisée et ne peut donc pas être considérée comme une divinité en soi. Il s'agit probablement de la valorisation de principes symboliques généraux, dont les caractéristiques renvoient au nouveau mode de vie humain et aux préoccupations que celui-ci suscite: à la stabilisation de l'habitat doivent désormais correspondre la stabilité du milieu et la pérennité du groupe.

À partir de la maîtrise de l'agriculture, dans les villages et les bourgades, les maisons s'agrandirent. Leur forme resta circulaire mais elles adoptèrent des structures rectilignes, sous la forme de murs divisant l'espace intérieur. Dans la seconde moitié du Xe millénaire, le village de Mureybet, dont l'étendue ne devait pas dépasser 2 à 3 hectares, regroupait des maisons rondes construites en pisé (en surface ou à demi-enterrées). Des murets intérieurs, se coupant à angle droit, délimitaient une série d'unités fonctionnelles correspondant aux différentes activités domestiques, désormais accomplies dans des lieux séparés: couloir d'entrée, salle principale équipée d'une grande banquette en terre, cuisine disposant d'un foyer, réserves. Au IXe millénaire, les premières constructions rectangulaires apparurent. Édifiées en pierre tendre, elles étaient constituées d'un ensemble de cellules carrées, trop petites pour être habitées. En fait, elles servaient probablement de bâtiments de stockage.

La domestication des animaux et des plantes[modifier]

Épis d'orge

Le Proche-Orient du début du Néolithique est une zone très favorable pour le développement de l'agriculture, dans la mesure où cette région dispose d'une grande variété de plantes et d'animaux sauvages, sur une région assez vaste où existent de nombreuses communautés humaines : c'est le fameux « croissant fertile ». Bénéficiant de la concentration d'espèces facilement domesticables dans la zone du Croissant Fertile et instruits par l'observation régulière des phénomènes naturels que favorise la sédentarité, on apprit à sélectionner les variétés les plus aptes à la domestication et à maîtriser leur reproduction. C'est de cette façon que l'engrain et le blé amidonnier de type domestique apparurent. Ce dernier était surtout présent à Aswad, dans l'oasis de Damas, zone dont il n'était pas originaire. En plus des graminées, des légumineuses, telles que les pois, les pois chiches, les lentilles, les fèves et les vesces, furent aussi domestiquées et cultivées.

Le Néolithique voit la domestication de nombreuses plantes : des céréales (blé, orge, seigle), des lentilles, petits pois, pois chiches, vesces ou encore du lin. L'agriculture peut se développer sans processus de sédentarisation complet, et se fait notamment dans un genre de vie semi-nomade. Il n'empêche que seule la sédentarisation complète des

populations a pu permettre la mise au point d'une agriculture efficace. Les premiers établissements d'agriculteurs sont identifiés à Abu Hureya (le plus ancien exemple de domestication des plantes, c. 10 000), Çayönü, Jarmo.

Cette évolution est confirmée par la disparition de l'outillage microlithique et la multiplication des lames de faucille. De plus, des concentrations importantes de pollen indiquent la présence de champs à proximité des villages, comme Mureybet. La population augmenta fortement, par la combinaison de deux facteurs: la croissance démographique interne due au développement de l'agriculture, et un afflux de populations qui n'étaient pas sédentaires jusque là mais qui furent attirées par un nouveau mode de vie. Quelques véritables bourgades se constituèrent, à l'image de Jéricho, dans la vallée du Jourdain, qui s'entoura d'un imposant mur en pierres, dominé par une tour haute de plus de 8 m munie d'un escalier intérieur permettant d'accéder au sommet. De telles mobilisations ne peuvent être concevables sans une mobilisation collective de la communauté, probablement sous la coordination d'une autorité reconnue.

Toutefois, les débuts de l'économie agricole sont limités à la zone du Levant. D'ailleurs, la culture n'y était pas uniforme et on peut noter des particularismes régionaux. Par exemple, à l'est, les montagnes du Zagros étaient parsemées de petits établissements saisonniers à l'usage de chasseurs itinérants. Dans le nord de la Mésopotamie, des villages de maisons rondes semblables à ceux du Levant apparurent (M'lefaat, Nemrik ou Qermez Dere), mais l'économie y demeura au stade pré-agricole.

La domestication des animaux vient plus tard. Celle-ci s'est cependant déjà produite pour le chien, utilisé notamment comme auxiliaire de chasse dès le Mésolithique voire plus tôt[1]. Au Néolithique, sont domestiqués les animaux à fonction économique : suidés, bovins et ovins. On a émis l'idée que ces animaux auraient été domestiqués dans le but de participer aux premiers travaux agricoles. Il semble que la domestication des animaux apparaisse plus tôt dans le Zagros occidental et le Kurdistan, à Zawi Chemi, Jarmo ou Ganj-i Dareh, mais aussi plus loin vers l'est, à Aq Köprük en Afghanistan. On note donc de grandes différences dans tout le Proche-Orient, et il ne faut sans doute pas chercher de foyer unique de domestication des animaux.

Une révolution sociale et symbolique[modifier]

Statue de la « déesse mère » de Çatal Höyük, (Turquie), c. 6000-5500.

En marge des explications matérielles, plusieurs recherches ont mis l'accent sur le fait que les facteurs de la révolution néolithique sont plutôt à chercher dans une évolution de la société, ou encore des mentalités. Le courant étudiant l'évolution de la religion à cette période est notamment représenté par Jacques Cauvin et Ian Hodder. Ils se basent pour cela sur l'étude de l'art et de la symbolique de cette période, que l'on retrouve dans des sites-pivôts comme Hallan Çemi, Göbekli Tepe, Çayönü, Çatal Höyük ou encore Bouqras. Dès les débuts de la néolithisation, l'aspect religieux est omniprésent, que ce soit dans les objets ou dans les constructions. La construction de ces bâtiments religieux a nécessité des moyens considérables, preuve que le religieux a joué un rôle dans la cohésion des sociétés néolithiques proche-orientales.

De plus, à Mureybet, on trouve les traces des premières expériences connues de cuisson de l'argile. Il s'agissait d'objets cultuels, tels que des petits vases et des figurines. Les figures féminines continuèrent d'être valorisées, soit dans une représentation schématique marquant essentiellement les caractères sexuels, soit dans une facture plus élaborée mettant en évidence des formes plus épanouies. Une autre dynamique cultuelle apparaît aussi : **le culte des crânes**. Après l'inhumation des corps, on prélevait le crâne de certaines personnes pour les exposer dans les habitations. Ensuite, on les enterrait de nouveau lors d'une cérémonie collective. Cette pratique bien attestée à Jéricho, témoigne de l'instauration d'un culte des ancêtres, qui manifeste l'ancrage territorial du groupe familial, dont il réaffirmait l'identité et assurait la pérennité.

Jacques Cauvin prend, pour base de son raisonnement concernant une révolution des esprits qui aurait précédé celle de la technique, le fait qu'on a découvert des figurines anthropomorphes représentant des femmes aux caractères sexuels fortement accentués, évoquant irrésistiblement des « Vénus de fécondité », dans les niveaux archéologiques correspondant à la courte période du Khiamien, et par conséquent antérieures aux premiers indices d'une proto-agriculture dans cette région du croissant fertile. Paradoxalement, aucune représentation masculine n'a été mise au jour, mais plutôt des bucranes (têtes d'aurochs), retrouvés enfouis sous des bancs domestiques ou à l'intérieur des murs. Ces deux types de représentations sont ensuite retrouvées durant pratiquement toute la période de néolithisation et même au-delà.

IVe millénaire [modifier]

- Période d'Uruk
- Civilisation de Jiroft
- Période proto-élamite
- Période prédynastique égyptienne

IIIe millénaire [modifier]

- Dynasties archaïques
- Empire d'Akkad
- Troisième dynastie d'Ur
- Ebla
- Période thinite
- Ancien Empire égyptien
- Première période intermédiaire égyptienne

IIe millénaire [modifier]

- Période paléo-babylonienne
- Empire hittite
- Mitanni
- Babylone (royaume)
- Mari (site archéologique)
- Ugarit
- Complexe archéologique bactro-margien
- Moyen Empire égyptien
- Deuxième période intermédiaire égyptienne
- Nouvel Empire égyptien

Ier millénaire [modifier]

- Assyrie
- Urartu
- Mèdes
- Empire perse achéménide
- Phéniciens
- Israël antique
- Troisième période intermédiaire égyptienne
- Basse époque égyptienne

Thèmes [modifier]

Religions [modifier]

- Religion mésopotamienne
- Religion élamite
- Religion hittite
- Religion de la Perse achéménide
- Religion ougaritique

Période d'Uruk

La **période d'Uruk** est un stade de développement protohistorique de la Mésopotamie, qui couvre en gros le IVe millénaire av. J.-C. Comme son nom l'indique, elle a été identifiée à partir des fouilles archéologiques de la cité d'Uruk, en Basse Mésopotamie, qui ont livré pour cette période un ensemble monumental dépassant largement ce qui se faisait ailleurs à la même période. Plus largement, cette période concerne également les régions voisines du Moyen-Orient (Syrie, Iran occidental, Anatolie du sud-est), qui ont connu une certaine influence mésopotamienne durant certaines phases de développement de la culture d'Uruk. Cette période tend d'ailleurs à être mieux connue dans ces « périphéries » qu'en Mésopotamie même du fait de la situation politique récente de cette région qui empêche les chantiers de fouilles.

Les études sur la période d'Uruk sont parmi les plus dynamiques sur la protohistoire du Proche-Orient ancien depuis au moins trois décennies. Elles s'intéressent d'abord aux apports de cette période, venus en majorité de Mésopotamie : apparition des villes, de l'État, de sociétés encore plus « complexes » que celles de la période précédente, celle d'Obeid, et l'apparition de l'écriture qui se produit dans la dernière phase de l'époque d'Uruk, accompagnant des mutations importantes dans le domaine symbolique. Un autre grand sujet d'étude est celui des relations entretenus entre la Basse Mésopotamie qui est le foyer de la culture d'Uruk, et les régions voisines qui ont reçu son influence dont on discute des modalités et de l'importance.

La chronologie de la période d'Uruk est très discutée et donc encore très imprécise. En gros, on sait qu'elle couvre une bonne partie du IVe millénaire av. J.-C. Mais il n'y a pas d'accord sur la datation de ses débuts, de sa fin, et les grandes césures internes qu'il faut y distinguer. Cela est d'abord du au fait que la stratigraphie d'origine, celle identifiée dans le quartier central d'Uruk, est ancienne, comporte des zones d'ombres, et ne répond pas forcément aux problématiques récentes du fait de son ancienneté (années 1930). Ensuite, ces problèmes sont en grande partie liés à la difficulté qu'éprouvent les spécialistes à établir des synchronismes entre les différents sites archéologiques, et donc à établir une chronologie relative des sites de la période qui permettrait de mettre au point une chronologie absolue plus fiable.

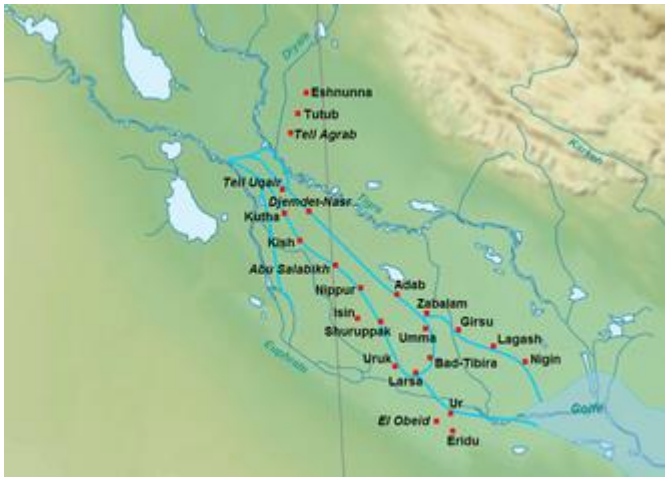
La chronologie traditionnelle, très imprécise, est donc établie à partir des niveaux repérés par sondage dans le quartier de l'Eanna à Uruk[1]. Les niveaux les plus anciens de ce sondage (XIX-XIII) sont ceux de la période d'Obeid final (Obeid V, de 4200 à 3900-3700 en gros), la poterie caractéristique de la période d'Uruk commençant à apparaître dans les niveaux XIV/XIII. La période d'Uruk est traditionnellement divisée en plusieurs phases. Les deux premières sont l'« Uruk ancien » (niveaux XII à IX du sondage de l'Eanna), suivi d'une période d'« Uruk moyen » (niveaux VIII à VI). Ces deux premières phases sont mal connues, et leurs bornes chronologiques sont mal définies, on trouvera souvent des découpages chronologiques différents. À partir du milieu du IVe millénaire, on glisse progressivement vers la phase la mieux connue, celle de l'« Uruk récent », qui dure jusque vers 3200 ou 3100. C'est en fait cette période qui rassemble les traits généralement attribués à la civilisation de la période d'Uruk[2] : haut développement technique, développement d'agglomérations urbaines importantes avec leurs monuments imposants, les plus caractéristiques étant ceux du niveau IV de l'Eanna, apparition de l'État, expansion de la culture urukéenne dans tout le Moyen-Orient. Cette période est suivie d'une autre phase qui voit le déclin de la civilisation d'Uruk, et l'éclatement du Moyen-Orient en plusieurs cultures locales bien distinctes : on l'appelle couramment période de Djemdet Nasr, d'après un autre site mésopotamien[3],[4]. Sa nature exacte est très discutée, et il est difficile de distinguer clairement ses traits de la culture d'Uruk. On considère donc parfois qu'il s'agit d'une période d'« Uruk final ». Elle s'achève vers 3000 ou 2900.

Plus récemment, une nouvelle chronologie a été proposée par des participants d'un colloque réuni à Santa Fe[5], reposant sur les fouilles récentes de sites, notamment hors de Mésopotamie. Elle reprend le terme de chalcolithique, considérant la période d'Uruk comme un *Late Chalcolithic* (Chalcolithique tardif), abrégé en *LC*. Le LC 1 correspondrait à l'Obeid final, qui s'achève vers 4200 quand commence le LC 2, première phase de la période d'Uruk, donc Uruk ancien, lui-même divisé en deux phases dont la césure est à situer vers 4000. Vers 3800 débute le LC 3, qui correspond à une phase moyenne, qui dure jusque vers 3400 quand lui succède le LC 4, alors que le LC 5 (Uruk récent) prend le relais rapidement et dure jusque vers 3000. Selon cette chronologie, la période d'Uruk est donc étalée sur plus de 1000 ans, ce qui complexifierait encore plus son étude.

On constate donc que la chronologie de la période d'Uruk est des plus incertaines. On peut s'accorder sur une vague durée de près d'un millénaire couvrant en gros la période de 4000 à 3000 av. J.-C., et y distinguer plusieurs phases : une première croissance urbaine et l'élaboration des traits culturels urukéens en guise de transition avec la période d'Obeid finale (Uruk ancien), puis une période de forte expansion vers l'extérieur (Uruk moyen), avec ensuite un apogée durant lesquels les traits caractéristiques de la « civilisation d'Uruk » se mettent définitivement en place (Uruk récent), suivi d'un recul de l'influence urukéenne et donc d'une plus grande hétérogénéité culturelle du Moyen-Orient suite au déclin de son « centre ». Débutent alors les périodes de Djemdet Nasr en Basse Mésopotamie, proto-élamite en Iran du sud-ouest, Ninive V en Haute Mésopotamie (où elle succède à la culture de Gawra), culture de la « *Scarlet Ware* » dans la Diyala[6]. Puis le début du IIIe millénaire voit commencer la période dite des Dynasties archaïques en Basse Mésopotamie, durant laquelle cette région a toujours un rayonnement considérable sur ses voisines.

La Basse Mésopotamie urukéenne : un « centre » ?[modifier]

Une riche région agricole et urbaine[modifier]



Localisation des sites principaux de Mésopotamie méridionale à la période d'Uruk finale et de Djemdet-Nasr.

La Basse Mésopotamie est le cœur de la culture de la période d'Uruk, la région qui semble bien être le centre culturel de cette époque, celui où on a retrouvé les principaux monuments, les traces les plus évidentes d'une société urbaine complexe avec un appareil bureaucratique mis en place durant la seconde moitié du IVe millénaire, le premier système d'écriture, et dont la culture matérielle et symbolique a le plus d'influence au Moyen-Orient. Pourtant, cette région est mal connue par l'archéologie, puisque seul le site d'Uruk a livré les traces d'une architecture monumentale et des documents administratifs justifiant de faire de cette région la plus dynamique et influente. Peu d'autres sites ont livré des constructions de cette période, qui n'est en général connue que par des sondages. En l'état actuel des choses, il reste impossible de déterminer si le site d'Uruk est véritablement unique pour cette région où si c'est le hasard des fouilles qui nous fait le considérer comme plus important que les autres.

C'est la région du Moyen-Orient qui est la plus prospère grâce à son agriculture irriguée élaborée depuis le VIe millénaire, reposant sur la culture de l'orge (associée à celle du palmier-dattier et différents fruits et légumes), ainsi que sur l'élevage des ovins fournissant de la laine[7]. Elle peut ainsi devenir une région très peuplée et urbanisée au IVe millénaire[8], connaître une hiérarchisation sociale plus poussée, accompagnée par une spécialisation des activités artisanales et sans doute un développement du commerce à longue distance. Elle a fait l'objet de prospections archéologiques menées par R. McCormick Adams, dont les travaux sont très importants pour la compréhension de l'émergence de sociétés urbaines dans cette région[9]. Y ont été repérés une claire hiérarchisation progressive de l'habitat, dominé par des agglomérations de plus en plus importantes au IVe millénaire, en premier lieu Uruk qui semble être de loin la plus vaste, donc le cas le plus ancien de macrocéphalie urbaine.

La composition ethnique de cette région pour la Période d'Uruk ne peut être déterminée avec certitude. Cela rejoint la problématique de l'origine des Sumériens et de la datation de leur émergence (si on estime qu'ils sont allogènes à la région) ou arrivée (si on considère qu'ils y ont migré) en Basse Mésopotamie. Il n'y a pas de consensus sur des traces archéologiques d'une migration, ou sur le fait que la première forme d'écriture note déjà une langue précise. Certains avancent qu'il s'agit bien déjà de sumérien, auquel cas les Sumériens seraient les inventeurs de cette dernière[10] et ils seraient alors déjà présents dans la région au moins dans les derniers siècles du IVe millénaire (ce qui semble la solution la plus couramment retenue)[11]. La question de la présence d'autres groupes ethniques, notamment un « substrat pré-sumérien[12]» (ni sumérien ni sémite et antérieur aux deux dans la région) ou encore de Sémites (ancêtres des « Akkadiens ») est également débattue et ne peut être tranchée[13].

Uruk[modifier]

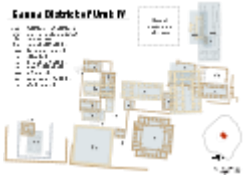
Article détaillé : Uruk.

De ces agglomérations, c'est Uruk, site éponyme de la période, qui est le plus grand et de loin dans l'état actuel de nos connaissances, et surtout celui à partir duquel la séquence chronologique de la période a été bâtie. Il pourrait avoir couvert 230 à 500 hectares à son apogée à l'Uruk récent, donc bien plus que les autres grands sites contemporains. La

ville était peut-être fortifiée. Mais on connaît essentiellement l'architecture monumentale imposante de ces deux centres : Eanna et Kullab, situés à 500 mètres de distance[14]. Les constructions les plus remarquables sont situées dans le premier. Après le « Temple calcaire » du niveau V, un programme de constructions sans équivalent jusqu'alors est entrepris au niveau IV. Les bâtiments ont désormais des dimensions bien plus vastes que précédemment, certains ont des plans inédits, et ont met au point de nouvelles techniques de construction pour les réaliser et les décorer. L'Eanna du niveau IV est divisé en deux ensembles monumentaux : à l'ouest, un premier complexe regroupe le « Temple aux mosaïques » (décoré par des mosaïques formées par des cônes d'argile peints) du niveau IVB ensuite recouvert par un autre édifice (nommé *Riemchengebaude*, « bâtiment en briques-*Riemchen* », par les fouilleurs allemands du site) au niveau IVA ; à l'est se trouve un groupe plus importants de documents, notamment un « Bâtiment carré » et le « Temple aux piliers », remplacés ensuite par d'autres édifices de plan original, comme le « Hall aux piliers » et le « Hall aux mosaïques », une « Grande cour » carrée, et deux édifices plus vastes à plan tripartite, le « Temple C » (54 × 22 mètres) et surtout le « Temple D » (80 × 50 mètres), le bâtiment le plus vaste connu pour la période d'Uruk. Le quartier de Kullab est dominé par une série de temples bâtis sur une haute terrasse depuis la période d'Obeid, le mieux conservé étant le « Temple blanc » du niveau Uruk IV, mesurant 17,5 × 22,3 mètres, qui doit son nom au plâtre blanc recouvrant ses murs. À ses pieds avait été édifié un bâtiment à plan labyrinthique, nommé *Steingebaude* (« bâtiment en pierre »).

-

  Eanna, niveaux VI-V.

- 

  Eanna, niveau IV.

-

  Kullab, niveaux IV-III.

Plan des ensembles monumentaux d'Uruk

La fonction de ces constructions inédites par leur taille et surtout le fait qu'elles soient réunies en groupes monumentaux, est débattue. Les fouilleurs du site voulaient y voir des « temples », influencés par le fait qu'aux périodes historiques l'Eanna est le quartier de la déesse Inanna et Kullab celui du dieu An et les théories de « cité-temple » en vogue durant l'entre-deux-guerres suite aux travaux d'Anton Deimel. Il est possible qu'on soit en fait en présence d'un lieu de pouvoir formant un complexe d'édifices de nature différentes (résidences palatiales, espaces administratifs, chapelles palatiales)[15], voulus par le pouvoir dominant dans la ville, dont la nature reste à déterminer. En tout cas il a fallu mettre en œuvre des moyens considérables pour les édifier, ce qui montre les capacités des élites de cette période. Uruk est également le site sur lequel ont été retrouvés les lots les plus importants des premières tablettes écrites, aux niveaux IV et III, dans un espace où elles avaient été mises au rebut, ce qui fait que leur contexte archéologique de rédaction nous est inconnu (voir plus bas). Le niveau d'Uruk III, correspondant à la période de Djemdet-Nasr, est l'occasion d'une réorganisation complète du quartier de l'Eanna dont les constructions sont arasées et remplacées par une grande terrasse, dont on ignore ce qu'elle supportait. À ses pieds a été retrouvé un dépôt

probablement de nature cultuelle (le *Sammelfund* des archéologues du site), où ont été retrouvées des œuvres artistiques majeures de la période (grand vase cultuel, sceaux-cylindres, etc.).

Les autres sites de Basse Mésopotamie[modifier]

En dehors d'Uruk, peu de sites ont livré des niveaux consistants de la période d'Uruk. Les sondages effectués sur les sites de plusieurs des grandes villes de l'histoire mésopotamienne ont montré qu'elles étaient occupées dès cette époque : Kish, Girsu, Nippur, Ur, peut-être Shuruppak et Larsa ; et plus au nord Tell Asmar, Khafadje, Yorghan Tepe. Le quartier sacré d'Eridu, lieu de l'architecture monumentale principale de la période d'Obeid en Basse Mésopotamie, est mal connu pour ses niveaux du IVe millénaire. Le seul édifice monumental important de la fin du IVe millénaire qui soit connu dans cette région en dehors d'Uruk est le « temple peint » (*Painted Temple*) sur plate-forme de Tell Uqair, datant de la finde la période d'Uruk et peut-être la période de Djemdet Nasr, constitué de deux terrasses superposées sur lesquelles se trouve un édifice identifié comme ayant une fonction cultuelle de 18 × 22 mètres environ[16]. Plus récemment, un niveau de la période d'Uruk a été dégagé sur le tell situé au sud-ouest du site d'Abu Salabikh (*Uruk Mound*), couvrant seulement 10 hectares[17]. Ce site était entouré d'une muraille partiellement dégagée, et on y a mis au jour plusieurs édifices dont une plate-forme ayant supporté un édifice dont il ne reste plus de traces. Quant au site de Djemdet Nasr, qui a donné son nom à la période qui sert de transition entre celle d'Uruk et les Dynasties archaïques, il est divisé en deux tells principaux, et c'est sur le second (*Mound B*) qu'a été mis au jour l'édifice le plus important dans lequel on a retrouvé un lot conséquent de documents administratifs : plus de 200 tablettes, des impressions de sceaux-cylidres[4],[18].

Les régions voisines : des « périphéries » ?[modifier]

Les sources relatives à la période d'Uruk proviennent d'un ensemble de sites répartis sur un espace immense couvrant aussi bien la Mésopotamie que les régions voisines, allant jusqu'en Iran central et en Anatolie du sud-est. La culture d'Uruk à proprement parler est certes principalement caractérisée à partir de sites du sud-mésopotamien et d'autres qui semblent directement issus de migrations provenant de cette région (les « colonies » ou « comptoirs »), qui vont nous retenir plus longtemps car ils sont pleinement dans la civilisation d'Uruk. Mais le phénomène que représente l'expansion urukéenne est repéré sur des sites situés dans une vaste zone d'influence couvrant tout le Moyen-Orient, dans des régions qui ne font pas toutes à proprement parler partie de celle d'Uruk qui est surtout définie pour la Basse Mésopotamie. On laissera de côté les cultures du Golfe Persique moins connues et l'Égypte dont les relations exactes avec la culture d'Uruk sont lointaines et font l'objet de débats, ainsi que le Levant où l'influence sud-mésopotamienne reste peu perceptible, pour se concentrer sur celles où elle est plus évidente, à savoir la Haute Mésopotamie et la Syrie du Nord, l'Iran occidental et le sud-est anatolien. Elles suivent en gros une évolution similaire à celle de la Basse Mésopotamie, voyant l'élaboration d'agglomérations et d'entités politiques plus vastes et complexes, et sont fortement influencées par la culture du « centre » à la période récente (c. 3400-3200), avant que la tendance à l'affirmation de cultures régionales propres ne prenne le dessus au tournant du IIIe millénaire. L'expansion de la culture d'Uruk vers les régions voisines pose de nombreuses problématiques, et plusieurs modèles explicatifs (généraux ou régionaux) ont été proposés pour tenter de l'expliquer.

Susiane et plateau Iranien[modifier]

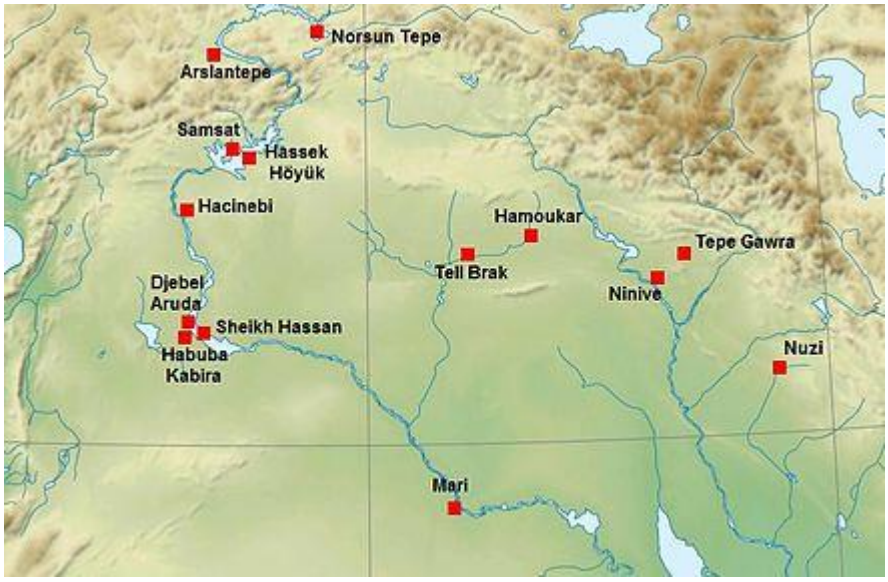
La région de Suse, au sud-ouest de l'Iran actuel, se situe dans le voisinage direct de la Basse Mésopotamie qui exerce sur elle une influence croissante depuis le Ve millénaire, et durant la seconde moitié du IVe millénaire millénaire on peut considérer qu'elle faisait partie de la culture urukéenne, peut-être suite à une conquête, ou bien par acculturation progressive, tout en conservant des particularités[19]. Les niveaux de la période d'Uruk à Suse correspondent à ceux dits de Suse I (c. 4000-3700) et Suse II (c. 3700-3100), qui voient la ville atteindre le stade urbain. Le niveau I voit le début d'une architecture monumentale avec la construction d'une « Terrasse Haute », agrandie au niveau II pour mesurer approximativement 60 mètres de long et 45 de large. Le plus intéressant sur ce site réside essentiellement dans les objets découverts, qui sont une part importante de la documentation à notre disposition sur l'art de la période d'Uruk et les débuts de la gestion et de l'écriture. Les sceaux-cylindres de Suse I et II sont d'une grande richesse iconographique, présentant la particularité de mettre en avant des scènes de la vie quotidienne, ainsi qu'une sorte de potentat local que P. Amiet voit comme une « figure proto-royale », précédent le « roi-prêtre » de l'Uruk final[20]. Ces impressions de sceaux-cylindres ainsi que des bulles et jetons d'argiles montrent l'essor de l'administration et des techniques de comptabilité à Suse durant la seconde moitié du IVe millénaire. Suse a aussi livré des tablettes écrites

parmi les plus anciennes, ce qui en fait un site majeur pour notre connaissance des débuts de l'écriture. D'autres sites de Susiane présentent des niveaux de ces périodes, comme Djaffarabad ou Chogha Mish[21].

Plus au nord dans le Zagros, le site de Godin Tepe dans la vallée de Kangavar, est particulièrement important. Le niveau archéologique V de ce site est celui qui correspond à la période d'Uruk. On y a repéré les restes d'une enceinte ovoïde comprenant plusieurs constructions organisées autour d'une cour centrale, dont un vaste édifice au nord qui est peut-être de type public. La culture matérielle présente des traits communs à celle de l'Uruk récent, et au niveau de Suse II. Le niveau V de Godin Tepe a de ce fait pu être interprété comme un établissement de marchands venant de Suse et/ou de Basse Mésopotamie, intéressés par la situation du site sur des routes commerciales menant notamment aux mines d'étain et de lapis-lazuli situées dans le Plateau iranien et en Afghanistan[22]. Plus loin à l'est, l'important site de Tepe Sialk (près de Kashan) ne présente pas de preuves évidentes de liens avec la culture urukéenne à son niveau III, mais on a retrouvé des écuelles grossières jusqu'à Tepe Ghabristan dans l'Elbourz[23]et même sur certains sites du Kerman bien plus au sud-est.

Dans cette région, le recul de la culture d'Uruk laisse place à une phénomène particulier, la civilisation proto-élamite, qui semble centrée sur la région de Tell-e Malyan et la Susiane, et connaît elle aussi une expansion qui semble reprendre des réseaux hérités de celle d'Uruk vers les sites du Plateau iranien[24],[25].

Haute Mésopotamie et Syrie du Nord[modifier]



Principaux sites archéologiques de la période d'Uruk dans l'espace syro-anatolien.

Plusieurs sites importants de la période d'Uruk ont été fouillés dans la région du Moyen Euphrate lors de fouilles de sauvetage précédant la construction de barrages dans la vallée qui allait provoquer leur submersion[26]. C'est en grande partie à partir des résultats de ces fouilles qu'ont débuté les réflexions sur l'« expansion urukéenne ».

Le plus connu est Habuba Kabira, un port fortifié situé sur la rive droite du fleuve en Syrie[27]. La ville couvrait environ 22 hectares protégés par une muraille, dont on a dégagé environ 10 %. L'étude des constructions de ce site a mis en avant le fait qu'il s'agissait d'un urbanisme planifié, ayant nécessité des moyens importants. Le matériel archéologique du site est identique à celui d'Uruk, que ce soient la céramique, les sceaux-cylindres, les bulles et *calculi* comptables, ainsi que des tablettes numérales de la fin de la période. Cette ville neuve a donc été faite selon toute vraisemblance par des colons urukéens. Une vingtaine de résidences de taille variable y a été dégagée. De plan tripartite, elles sont organisées autour d'une pièce de réception avec foyer ouvrant sur une cour intérieure, autour desquelles sont disposées des pièces annexes. Le tell Qanas regroupe sur une terrasse artificielle un groupe monumental, constitué de plusieurs édifices identifiés comme des « temples » sans certitude. Le site est abandonné à la fin du IVe millénaire, apparemment sans violence, déserté par ses habitants lors de la phase de repli de la culture urukéenne.

Habuba Kabira présente des similitudes avec le site voisin de Djebel Aruda, situé seulement huit kilomètres au nord, sur un éperon rocheux. Comme dans le site voisin, on y trouve un urbanisme constitué de résidences de tailles

diverses, et d'un complexe monumental central constitué de deux « temples ». Il s'agit sans doute là aussi d'une ville nouvelle construite par des « Urukéens ». Un peu plus au nord, Sheikh Hassan est une troisième colonie urukéenne potentielle dans le Moyen Euphrate. Il est possible que ces sites aient fait partie d'un État implanté dans la région par des gens venus du sud mésopotamien, et se soient développés grâce à leur localisation sur des routes commerciales importantes[28].

Ruines du site de Tell Brak, Syrie.

Dans la région du Khabur, Tell Brak est dès cette période un centre urbain important, l'un des plus vastes de la période d'Uruk puisqu'il s'étend à 110 hectares à son apogée. Quelques résidences de la période y ont été dégagées, ainsi que de la poterie typique de l'Uruk, mais ce sont surtout une succession de monuments sans doute à buts cultuels qui ont attiré l'attention. Le « Temple aux yeux », comme on le nomme dans son stade final, a des murs sont ornés par endroits de cônes de terre cuite formant une mosaïque et d'incrustations en pierres de couleur, et une plate-forme servant peut-être d'autel décorée de feuille d'or, lapis-lazuli, clous d'argent et marbre blanc, dans une pièce centrale en forme de T. Le plus remarquable reste la trouvaille de plus de 200 « idoles aux yeux » auxquelles l'édifice doit son nom, figurines aux yeux hypertrophiés, sans doute un dépôt votif. Tell Brak a aussi livré des documents écrits : une tablette numérale, mais surtout deux tablettes pictographiques présentant des spécificités par rapport à celles du sud mésopotamien, indiquant peut-être l'existence d'une tradition écrite locale ou un stade de développement antérieur aux plus anciennes tablettes connus à Uruk[29]. À proximité de Brak vers l'est, Hamoukar a fait l'objet de fouilles depuis 1999[30]. Ce vaste site a aussi livré du matériel habituel des sites sous influence urukéenne de la Haute Mésopotamie (céramique, scellements), et témoigne de l'existence d'une urbanisation importante dans cette région à la période d'Uruk, comme Brak. Encore plus loin à l'est, le site de Tell al-Hawa présente également des contacts avec la Basse Mésopotamie.

Sur le Tigre, le site de Ninive (tell de Kuyunjik, niveau 4), situé lui aussi sur des routes commerciales majeures, est également dans la sphère d'influence urukéenne[31]. Le site couvrirait alors 40 hectares, soit la totalité du tell de Kuyunjik. Les restes matériels de la période sont très limités, mais on y a retrouvés des écuelles grossières, une bulle à *calculi* et une tablette numérale caractéristiques de l'Uruk récent. À proximité, le site de Tepe Gawra, déjà important à l'époque d'Obeid, a donné le nom à une période archéologique qui couvre le nord de la Mésopotamie d'environ 3800 à 3200 av. J.-C. (niveaux XI à VIII du site), et qui est une phase importante des débuts de l'urbanisation de cette région[32]. Il semble resté en dehors de l'influence urukéenne, tout en présentant des liens avec d'autres sites de Mésopotamie du nord et des régions voisines de Syrie et d'Anatolie. Les fouilles y ont dégagé sur plusieurs niveaux des tombes parfois richement pourvues, des résidences des tailles diverses, des ateliers et des bâtiments plus vastes ayant une fonction officielle ou religieuse (notamment la « construction ronde »), ce qui semble indiquer que Tepe Gawra est le centre d'une entité politique régionale.

Le sud-ouest anatolien[modifier]

Plusieurs sites ont été fouillés dans la région de l'Euphrate située juste au sud-est de l'Anatolie, voisinant la région des sites urukéens du Moyen Euphrate[26]. Hacinebi, situé près de la ville de Birecik dans la province de Şanlıurfa, a été fouillé sous la direction de G. Stein, et est localisé au carrefour de routes commerciales importantes[33]. Un matériel archéologique sud-mésopotamien (écuelles à bords biseautés) apparaît dès la phase B1 (datée des alentours de 3800/3700), et est encore plus présente durant la phase B2 (3700-3300), aux côtés d'autres objets caractéristiques de l'Uruk récent (cônes d'argile servant à la décoration murale, une faucille en terre cuite, une bulle d'argile à *calculi* imprimée avec une impression de sceau-cylindre, une tablette d'argile non inscrite, etc.). Elle cohabite toujours avec

une poterie locale qui reste dominante. Le fouilleur du site pense que celui a vu l'installation d'une enclave de personnes venues de Basse Mésopotamie, cohabitant sur place avec les autochtones qui restent majoritaires.

D'autres sites ont été fouillés dans la région de Samsat, encore sur l'Euphrate. Un site urukéen a été repéré à Samsat lors d'une fouille de sauvetage effectuée à la hâte avant la mise en eau d'un lac de barrage, et on y a exhumé des fragments de cônes d'argile servant à faire une mosaïque murale. Kurban Höyük, un peu plus au sud, a également livré du matériel urukéen dans un contexte dominé par la culture locale. Un autre site important de cette région est Hassek Höyük, où on a également trouvé des cônes d'argile et de la céramique caractéristique de l'Uruk, dans des bâtiments à plan tripartite[34].

Bien plus au nord, le site d'Arslantepe, situé dans les faubourgs de Malatya, est le plus remarquable de la période pour l'Anatolie orientale, fouillé sous la direction de M. Frangipane[35]. Durant la première moitié du IVe millénaire, ce site est dominé par un édifice appelé par les fouilleurs « Temple C », construit sur une plate-forme. Il est abandonné vers 3500, quand lui succède un complexe monumental où se situe le centre du pouvoir dans la région. La culture de l'Uruk récent y exerce une influence sensible, repérable notamment par les nombreuses empreintes de sceaux trouvées sur le site, dont beaucoup sont de style sud-mésopotamien. Vers 3000, le site est détruit par un incendie, ses monuments ne sont plus restaurés et la culture matérielle dominante devient celle du Kuro-Araxe, venant du sud du Caucase. Plus à l'est, le site de Tepecik a également livré une poterie influencée par celle d'Uruk. Mais dans ces régions l'influence urukéenne s'essouffle, et disparaît quand on s'éloigne encore plus de Mésopotamie.

L'« expansion urukéenne » : à la recherche d'explications[modifier]

Depuis la découverte en Syrie des sites de Habuba Kabira et de Djebel Aruda dans les années 1970, qui ont rapidement été considérés comme des colonies ou comptoirs des porteurs de la civilisation d'Uruk partis s'installer loin de leurs terres, on s'est interrogé sur la nature des relations entre la Basse Mésopotamie et les régions voisines. Le fait que les caractéristiques de la culture de la région d'Uruk se retrouvent sur un très vaste territoire (de la Syrie du Nord jusqu'au plateau Iranien), avec la Basse Mésopotamie comme centre indubitable de celle-ci, ont finalement amené les archéologues qui ont étudié cette période à considérer ce phénomène d'« expansion urukéenne ». Cela a été renforcé par l'évolution politique du Moyen-Orient, et l'impossibilité de fouiller la Mésopotamie, donc le « centre » de la civilisation d'Uruk. Les fouilles récentes concernent donc des sites hors de Mésopotamie, donc « périphériques », et on a pu s'intéresser à leurs relations avec le « centre », qui tend paradoxalement à être la région la moins bien connue pour cette période, ne seraient les impressionnantes découvertes des monuments d'Uruk. Depuis, les théories et les connaissances se sont développées, au point d'aboutir à des propositions modèles généraux, empruntés à des travaux concernant d'autres lieux et d'autres époques, et d'autres disciplines, qui ont souvent présenté des limites devant la difficulté d'y faire correspondre les données des sites fouillés.

Guillermo Algaze a repris la théorie de « système-monde » d'Immanuel Wallerstein et aussi des notions de la théorie du commerce international pour les appliquer à la période d'Uruk, et ainsi élaborer le premier modèle qui se voulait cohérent de l'expansion de la civilisation d'Uruk[36]. Selon ses propositions, qui ont connu un certain succès mais ont aussi suscité de nombreuses critiques[37], les « Urukéens » auraient créé un ensemble de colonies hors de Basse Mésopotamie, d'abord en Haute Mésopotamie (Habuba Kabira, Djebel Aruda, mais aussi Ninive, Tell Brak, Samsat plus au nord), puis en Susiane et vers le plateau Iranien. Pour Algaze, la motivation de ce qu'il considère comme une forme d'impérialisme est économique : les élites de Mésopotamie du sud veulent obtenir les nombreuses matières premières dont elles ne disposent pas dans la vallée des deux fleuves, et fondent des établissements sur les nœuds contrôlant un vaste réseau commercial (même s'il reste impossible de déterminer ce qui était exactement échangé), en les peuplant peut-être de réfugiés sur un modèle proche de celui de la colonisation grecque. Les relations qui s'établissent entre Basse Mésopotamie et régions voisines seraient donc d'ordre asymétrique. Les habitants de la Basse Mésopotamie sont avantagés par rapport aux régions voisines notamment par la plus grande productivité de leurs terres, qui aurait permis à leur région de « décoller » (il parle de « *Sumerian takeoff* ») plus vite grâce à leur « avantage comparatif » et même leur « avantage compétitif »[38]. Ayant une société plus complexe, des structures étatiques plus développées, ils sont en mesure de développer progressivement des réseaux commerciaux à longue distance, d'exercer une influence sur leurs voisins, et peut-être même une domination militaire.

La théorie d'Algaze comme d'autres modèles alternatifs ont été critiqués, en particulier du fait qu'un modèle solide reste difficile à élaborer du fait que la civilisation d'Uruk reste assez mal connue en Basse Mésopotamie en dehors

d'Uruk même, où on ne connaît en fait bien que deux quartiers (l'Eanna et Kullab des périodes historiques). On a donc du mal à évaluer l'impact du développement du sud mésopotamien, phénomène non identifié par l'archéologie sur place. De plus, la chronologie est loin d'être établie de manière fiable pour cette période, rendant difficile la datation de cette expansion. On a beaucoup de mal à faire correspondre les niveaux de sites différents pour les attribuer à une même période, rendant l'élaboration d'une chronologie relative très compliquée. Parmi les autres théories avancées pour expliquer l'expansion urukéenne, l'explication commerciale est souvent reprise, mais le commerce à longue distance est sans doute un phénomène secondaire pour les États sud-mésopotamiens par rapport aux productions locales, et semble plus procéder de la complexification sociale qu'en être à l'origine, ne justifiant pas forcément une colonisation[39]. D'autres théories proposent une forme de colonisation agraire suite à un manque de terres en Basse Mésopotamie, ou bien une migration de réfugiés depuis la région d'Uruk après des problèmes écologiques ou politiques. Ces explications sont avant tout avancées pour le cas des sites du monde syro-anatoliens, peu d'explications globales étant avancées[40].

D'autres tentatives d'explication laissent de côté la prépondérance des considérations politiques et économistes pour s'intéresser à l'expansion urukéenne en tant que phénomène culturel de longue durée, reprenant les concepts de *koinè*, d'acculturation, d'hybridation ou d'émulation culturelle tout en considérant leur différenciation suivant les aires culturelles et les sites. P. Butterlin a proposé de voir les liens unissant la Mésopotamie méridionale et ses voisins à cette période comme une « culture-monde » et non comme un « système-monde » économique, dans lequel la région d'Uruk fournit un modèle à ses voisins, qui en reprennent chacun à leur façon les éléments les plus adaptables tout en conservant des traits spécifiques plus ou moins forts : cela explique les différents degrés d'influence ou d'acculturation[41].

En effet, l'impact urukéen est généralement différencié selon les sites et régions étudiés, ce qui a conduit à l'élaboration de plusieurs typologies en fonction des traces matérielles considérées comme caractéristiques de la culture urukéenne (avant tout la céramique et notamment les écuelles à bords biseautés). On a ainsi pu distinguer plusieurs types de sites allant des colonies qui seraient de véritables sites urukéens, ou des comptoirs comprenant une enclave urukéenne, jusqu'à des sites proprement locaux ou l'influence urukéenne est faible ou inexistante, en passant par d'autres où les contacts sont plus ou moins forts sans jamais supplanter la culture locale[42]. L'étude est complexifiée par le fait que les différents types de sites pouvant se trouver à proximité les uns des autres en Haute Mésopotamie : Ninive présente des liens culturels avec la Mésopotamie méridionale, tandis que Tepe Gawra, nœud commercial important situé à une vingtaine de kilomètres, n'en a apparemment aucun[43]. Les cas de la Susiane et des sites du Plateau iranien, généralement étudiés par d'autres spécialistes que ceux travaillant sur les sites syro-anatoliens, ont conduit à d'autres tentatives d'explications en lien avec les évolutions locales, notamment l'émergence du phénomène proto-élamite qui est parfois vu comme un suiveur de l'expansion urukéenne et parfois comme un adversaire[24]. La situation du Levant et de l'Égypte sont encore différentes, et permettent de mettre en lumière le rôle des sociétés locales dans la réception de la culture d'Uruk[44]. La première région ne disposant pas d'une société stratifiée avec un embryon de bureaucratie, et donc pas d'élites fortes, il n'y avait sans doute pas de relai local pour que l'influence urukéenne s'implante[45]. Dans la seconde région, l'influence urukéenne semble limitée à des objets perçus comme prestigieux et exotiques, choisis par les élites locales au moment où elles ont besoin de marqueurs pour affirmer leur puissance dans une société étatique elle aussi en construction[46].

On peut ajouter qu'une lecture des relations à cette période comme un rapport centre/périphérie, bien que souvent pertinente pour la période, risque de faire trop voir les choses de façon asymétrique ou diffusionnistes, et doit donc être nuancée. Ainsi, il apparaît de plus en plus que les régions voisines de la Basse Mésopotamie n'ont pas attendu celle-ci pour connaître un processus de complexification sociale avancé, voire un début d'urbanisation, comme le montre l'exemple du grand site de Tell Brak en Syrie[47],[48].

Les dynamiques de la civilisation de la période d'Uruk[modifier]

À cheval entre la préhistoire et l'histoire, la période d'Uruk peut être par bien des aspects considérée comme « révolutionnaire ». De nombreux phénomènes et innovations qui s'y produisent constituent un tournant dans l'histoire mésopotamienne et même l'histoire tout court. C'est de cette période que l'on date pèle-mêle l'apparition du tour de potier, de l'écriture, de la ville, de l'État. Il s'agit donc d'une nouvelle progression dans l'élaboration de sociétés « complexes ». La recherche s'est donc intéressée à cette période en la voyant comme une étape cruciale de cette complexification sociale, processus long et cumulatif dont on peut faire remonter les racines au début du

Néolithique six millénaires plus tôt, et qui avait connu une certaine évolution sous la période d'Obeid en Mésopotamie. Cela est beaucoup le fait de chercheurs anglo-saxons dont l'appareil théorique est fortement inspiré par l'anthropologie depuis les années 1970, et qui étudient la période d'Uruk sous l'angle de la « complexité », en analysant l'apparition des premiers États, une hiérarchie sociale croissante, des échanges à longue distance qui s'intensifient, etc.[49] Il s'agit donc de voir quelles sont les grandes évolutions qui font de cette période une étape cruciale de l'histoire du Proche-Orient ancien, en se focalisant essentiellement sur son centre, la Basse Mésopotamie, et également sur les apports de sites des régions voisines qui sont pleinement intégrés dans la civilisation qui en est originaire (surtout les « colonies » du Moyen-Euphrate). Les aspects traités ici se concentrent essentiellement sur la période d'Uruk final, qui est la mieux connue et sans doute celle durant laquelle se sont produites les évolutions les plus rapides : c'est à ce moment-là que les traits caractéristiques de la civilisation mésopotamienne antique achèvent de se mettre en place.

Les innovations techniques et les évolutions économiques[modifier]

Le IVe millénaire voit l'apparition de nouveaux outils qui vont bouleverser les sociétés qui les utilisent, notamment leur économie. Certains d'entre eux, déjà connus à la période précédente, sont en tout cas pour la première fois utilisés à grande échelle. L'application de ces découvertes produit en effet des bouleversements économiques et sociaux en lien avec l'émergence de structures politiques et administratives plus complexes.

Agriculture et élevage[modifier]

Statuette en calcaire représentant un bovin, retrouvée à Uruk, période de Djemdet-Nasr, Musée du Louvre.

Bétail et végétaux : les richesses de la Basse Mésopotamie urukéenne sur le grand vase en albâtre retrouvé à Uruk, Pergamon Museum.

Dans le domaine de l'agriculture, plusieurs innovations importantes sont réalisées entre la fin de la période d'Obeid et la période d'Uruk, ce que l'on a parfois qualifié de « seconde révolution agricole » ou « seconde révolution néolithique » car l'ensemble de changements qui se produisent alors donnent un nouveau visage à l'agriculture et à l'élevage, dans le contexte de l'émergence des premières sociétés urbaines et étatiques. C'est dans le domaine ancien de la culture céréalière que se produit un premier ensemble d'évolutions, puisque l'araire à soc en bois tractée par un animal (âne ou bœuf) apparaît vers la fin du IVe millénaire, permettant d'ouvrir la terre sur de longs sillons[50]. Cela rend les travaux agricoles lors des semailles bien plus simples qu'auparavant quand ce travail était fait uniquement à la main, avec des outils comme la houe. La moisson est facilitée depuis la période d'Obeid par la mise au point de faucilles en terre cuite. Les techniques d'irrigation semblent également connaître un perfectionnement à la période

d'Uruk. Ces différentes innovations aurait permis le développement progressif d'un nouveau paysage agraire caractéristique de la Basse Mésopotamie antique, dans le cadre des domaines institutionnels. Il est constitué de champs rectangulaires allongés pouvant être labourés en sillons, avec un de leur petit côté bordant un canal d'irrigation. Ils remplaceraient les bassins irrigués par submersion labourés précédemment de façon manuelle[51]. Depuis la fin du Ve millénaire les cultures arbustives se sont également développées dans tout le Moyen-Orient ; en Basse Mésopotamie, c'est alors que la culture du palmier-dattier et des jardins et vergers qui y sont associés connaissent leur essor, devenant un élément caractéristique de l'agriculture mésopotamienne. Ce système qui se met en place progressivement sur deux millénaires permet des rendements plus importants et de dégager plus de surplus que précédemment, notamment pour rémunérer les travailleurs des institutions, dont les rations d'entretien comportent surtout de l'orge[52]. Les institutions ayant les moyens humains, matériels et techniques de mettre en œuvre ce type d'agriculture, elles prennent un poids considérable, même si l'exploitation familiale reste l'unité de base. Tout cela a sans doute impulsé une croissance démographique et donc accompagné l'urbanisation et l'apparition de structures politiques plus complexes[8].

L'époque d'Uruk voit également des évolutions importantes dans le domaine de l'élevage. C'est tout d'abord vers cette période que se produit la domestication définitive de l'âne, issu de l'hémione ou onagre sauvage[53]. Il devient le premier équidé domestiqué dans cette région, et l'animal de bât privilégié du Moyen-Orient (le dromadaire n'étant domestiqué qu'au IIIe millénaire en Arabie). L'élevage des animaux plus anciennement domestiqués (moutons, chèvres et bœufs) connaît également une évolution importante. Si auparavant ils étaient surtout élevés pour l'alimentation (viande, lait), ils sont désormais de plus en plus élevés pour les produits qu'ils fournissent (laine des moutons, poils des chèvres, peaux), et également pour leur force de travail. Ce dernier aspect concerne surtout les bovins, qui avec l'apparition de l'araire deviennent essentiels pour les travaux des champs, et l'âne qui prend une place majeure pour le transport de produits.

Artisanat et construction[modifier]

Le développement de l'artisanat de la laine, qui se substitue progressivement au lin pour la réalisation des étoffes, a plusieurs implications économiques importantes. D'abord l'expansion de l'élevage ovin, notamment dans le cadre institutionnel[54], qui entraine une évolution des pratiques agricoles avec le développement de la pâture de ces troupeaux sur les champs en jachère et dans les zones de collines et montagnes voisines de la Mésopotamie (suivant un procédé proche de la transhumance). Le déclin (relatif) de la culture du lin libère des champs pour la culture céréalière et aussi pour celle du sésame, qui est alors introduit en Basse Mésopotamie et se substitue au lin en tant que fournisseur d'huile. En aval se produit le développement d'un important artisanat textile, attesté par plusieurs empreintes de sceaux-cylindres, là aussi beaucoup dans le cadre institutionnel, tandis que la laine devient un élément essentiel des rations d'entretien fournies aux travailleurs institutionnels avec l'orge[55]. La mise en place de ce « cycle de la laine » aux côtés du « cycle de l'orge » (selon les expressions de M. Liverani) fonctionnant de la même manière autour de la production de l'orge, sa transformation et sa redistribution, donne à l'économie de la Mésopotamie antique ses deux traits principaux et accompagnent sans doute le développement économique des grands organismes.

Céramiques de la Période d'Uruk récent : céramiques réalisées au tour (à droite) et écuelles à bords biseautés (à gauche). Pergamon Museum.

L'artisanat de la poterie connaît une véritable révolution avec l'apparition du tour de potier au cours du IVe millénaire, qui se fait apparemment en deux étapes : d'abord l'apparition d'un tour lent (ou « tournette »), auquel succède ensuite le tour rapide : il n'est désormais plus nécessaire de monter l'argile à la main seule, et il est modelés plus rapidement[56]. Les fours de potiers sont également améliorés. Les céramiques sont simplement revêtues d'un engobe

lissant leur surface, le décor devient de moins en moins recherché, jusqu'à être inexistant : les céramiques peintes sont désormais secondaires et les rares décors sont surtout des incisions (pastilles ou quadrillages). Les sites archéologiques de cette période ont livré une grande quantité de céramiques, montrant qu'on était alors passé à un stade de production de masse, pour une population plus nombreuse, notamment en ville, au contact des grands organismes administratifs. Elles remplissent une fonction essentielle de contenant des différentes productions agricoles (orge, bière, dattes, lait, etc.), et envahissent donc la vie quotidienne. On date de cette période l'apparition d'artisans potiers masculins spécialisés dans cette production en grande quantité, intégrés dans une organisation complexe, qui aboutit à l'émergence de quartiers spécialisés. Si la qualité baisse, la diversité des formes et des modules des récipients devient bien plus importante que précédemment, avec la diversification des fonctions. Toute la céramique de cette période n'est cependant pas réalisée au tour : la poterie la plus caractéristique de la période d'Uruk, l'« écuelle à bords biseautés » (*beveled-rim bowl*), était moulée[57].

La métallurgie semble également se perfectionner, mais elle est très peu attestée par les objets. Du point de vue des « âges » des métaux, la période d'Obeid a marqué le début de ce que l'on appelle le Chalcolithique, ou « âge du cuivre », donc le début de la métallurgie du cuivre[58]. Celle d'Uruk voit la transition entre cet âge et le suivant, l'« âge du bronze », alliage de cuivre et d'étain. L'usage de ce dernier s'impose rapidement car son point de fusion est inférieure à celle du cuivre, et qu'il est plus résistant[59]. Au IIIe millénaire, les artisans mésopotamiens font preuve d'une grande maîtrise dans l'art du métal (alliages variés, techniques de moulage, placage, etc.), qu'ils ont sans doute développé dès la période d'Uruk, devenant les plus brillants métallurgistes du Moyen-Orient dans une région où on n'extrait pas de métaux[60]. L'essor de la métallurgie implique donc également celui du commerce des métaux du fait de leur inégale répartition. La Mésopotamie doit se fournir en Iran ou en Anatolie, ce qui motive les échanges à longue distance que l'on voit se développer au IVe millénaire et explique sans doute pourquoi les métallurgistes mésopotamiens ont privilégié des techniques plutôt économes en minerais métalliques.

Colonnes décorées de mosaïques retrouvées dans un bâtiment de l'Eanna archaïque, Pergamon Museum.

En architecture, les apports de la période d'Uruk sont également considérables. Cela est illustré par les réalisations du quartier de l'Eanna durant l'Uruk récent, qui montrent un véritable foisonnement d'innovations architecturales au cours d'un programme de constructions sans précédent par son ampleur et les moyens mis en œuvre[61]. Les artisans d'alors perfectionnent l'utilisation des briques d'argile moulées, et on généralise l'usage des briques cuites plus solides ; on commence aussi à les imperméabiliser grâce à l'application de bitume, on utilise du gypse comme mortier. L'argile n'est pas le matériau principal de tous les édifices : certains sont réalisés en pierre, notamment du calcaire extrait à une cinquantaine de kilomètres à l'ouest d'Uruk (où on trouve aussi du gypse et du grès)[62]. On met au point de nouveaux types de décors, notamment les cônes d'argile peints formant des mosaïques caractéristiques de bâtiments de l'Eanna d'Uruk, les colonnes semi-engagées, des crampons d'attache. Deux formes standardisées de briques sèches d'argile moulées apparaissent dans ces édifices d'Uruk : les petites briques carrées simples à manipuler (appelées du terme allemand *Riemchen*), et les grandes briques servant pour faire des terrasses (*Patzen*)[63]. On les utilise dans les grands monuments publics, notamment ceux d'Uruk. Le moulage de briques de plus petite dimension permet l'apparition de décors de niches et de redans qui sont par la suite très courants en Basse Mésopotamie. Les formes des bâtiments sont elles aussi novatrices, car on ne se contente pas du plan tripartite hérité de l'époque d'Obeid : l'Eanna voit la réalisation de bâtiments à plan labyrinthique, de halls à piliers de forme allongée, d'un édifice à plan carré. Les architectes et artisans mobilisés sur ces chantiers ont donc eu l'occasion de faire preuve d'une grande créativité.

Moyens de transport[modifier]

Une première question épineuse est de savoir si c'est bien de la période d'Uruk qu'il faut dater l'apparition de la roue[64]. C'est en effet vers la fin de la période d'Uruk que l'on remarque que les sceaux-cylindres représentent de moins en moins de traineaux, type de transport terrestre attelé qui est le plus représenté auparavant. Ils commencent à figurer les premiers véhicules qui semblent être sur roues, bien qu'on ne soit pas certains qu'ils figurent des roues. Mais il reste plus probable que la roue soit une invention réalisée entre l'Europe centrale et le Caucase, où ont été retrouvés ses plus anciens exemples. En tout cas la technique de la roue, découverte cruciale dans l'histoire de la mécanique, se propage très rapidement et permet la mise au point de véhicules qui vont permettre de grandement faciliter les transports terrestres, de porter des charges plus lourdes. Il y a clairement des chariots en Mésopotamie du sud au début du IIIe millénaire. Les roues sont alors pleines. La domestication de l'âne a également eu une importance considérable, car ce moyen de transport est plus utile que la roue dans des régions montagneuses, et pour les déplacements longs tant que la roue à rayons n'est pas inventée. Il permet l'apparition du système de la caravane qui domine dans les échanges à longue distance dans le Moyen-Orient pour les millénaires suivants, même s'il n'est pas attesté pour l'époque d'Uruk[65].

L'apparition de sociétés urbaines et étatiques[modifier]

Une première urbanisation[modifier]

La période d'Uruk voit certains habitats humains prendre une importance nouvelle, qui les fait passer au rang de villes à proprement parler[66]. C'est un phénomène caractérisé au début des années 1950 par Gordon Childe comme une « révolution urbaine », qu'il plaçait dans la continuité de la « révolution néolithique » et indissociable de l'apparition des premiers États, modèle reposant sur des critères matériels, très débattu et complété depuis lors[67]. Cela s'accompagne d'un ensemble de mutations sociales qui font qu'on peut considérer qu'on se trouve en présence d'espaces pouvant réellement être qualifiés d'urbains, bien distinct du monde rural, même si les mentalités des gens de cette période quant à cette distinction nous restent inconnues. Le site d'Uruk est loin devant les autres, tant par sa superficie, que par la taille des monuments qui s'y trouvent et l'importance des outils administratifs qu'on y a exhumé, témoignant de la présence d'un important centre de pouvoir. On parle donc souvent dans son cas de « première ville ». Le même phénomène se repère à Eridu, et aussi hors du foyer de la civilisation d'Uruk à Suse, Chogha Mish, ou encore à Tell Brak. Les fouilles effectuées dans la région de cette dernière tendent à nuancer l'idée d'une urbanisation initiée en Basse Mésopotamie seule et adoptée par imitation dans les régions proches : l'apparition de ce centre urbain se serait faite suite à une évolution locale par l'agrégation progressive de communautés villageoises ayant vécu séparément précédemment, et sans l'influence d'un pouvoir central fort (comme ce serait le cas autour d'Uruk)[48],[47]. On peut donc concevoir l'urbanisation comme un phénomène qui survient simultanément dans plusieurs régions du Moyen-Orient au IVe millénaire, même s'il faut attendre de futures recherches pour pouvoir y voir plus clair.

Les exemples d'urbanisme sont rares pour cette période, et en Basse Mésopotamie le seul cas de quartier résidentiel fouillé est à Abu Salabikh, qui n'est alors qu'un village. Il faut se tourner vers la Syrie et le site d'Habuba Kabira, ainsi que son voisin Djebel Aruda, pour disposer d'un exemple d'urbanisme relativement bien connu. Cette ville de 22 hectares entourée d'une muraille est organisée autour de quelques bâtiments importants, de rues principales et de petites ruelles, et surtout d'un ensemble de résidences de forme similaire organisées autour d'une cour. Il s'agit manifestement d'une ville planifiée apparue *ex nihilo*, et non pas d'une agglomération passée progressivement du stade du village à celui de la ville : les aménageurs de cette période sont donc capables de concevoir un site urbain complet et ont donc une idée de ce qu'est une ville avec son organisation interne, ses monuments principaux, etc.[27],[68] Le modèle urbain ne se retrouve cependant pas dans toute la sphère d'influence urukéenne : à l'extrémité de celle-ci, le site d'Arslantepe dispose certes d'un centre de pouvoir de taille importante, mais qui n'est pas entouré d'un espace urbanisé.

Reconstitution d'une pièce d'une maison de Habuba Kabira avec son mobilier, Pergamon Museum.

L'étude des résidences des sites de Habuba Kabira et Djebel Aruda nous montre les évolutions sociales qui accompagnent l'apparition de sociétés urbaines. Le premier site, le mieux connu, présente des maisons de tailles diverses ; si en moyenne elles couvrent un espace de 400 m², les plus vastes font dans les 1 000 m². Les « temples » du groupe monumental du Tell Qanas sont d'ailleurs peut-être des résidences destinées aux dirigeants de la ville. On est donc en présence d'un habitat très hiérarchisé, témoignant de la différenciation sociale qui existe dans les agglomérations urbaines de l'Uruk récent, bien plus importante que dans les agglomérations de la période précédente. Un autre trait de la société urbaine naissante est à rechercher dans l'organisation de l'espace domestique. Les résidences semblent se replier sur elles-mêmes, adoptant un nouveau plan issu du plan tripartite courant à la période obeidienne mais augmenté de pièces de réception à foyer et d'espaces centraux (peut-être à ciel ouvert) autour desquels sont disposées les autres pièces. On est probablement en présence de maisons disposant désormais d'un espace privé séparé d'un espace public où l'on peut recevoir des invités ; dans une société urbaine où les communautés sont élargies par rapport aux sociétés villageoises, les relations avec les membres extérieurs à la maisonnées sont plus distantes, ce qui aurait pu amener une telle séparation. On aurait donc adapté l'ancien habitat rural aux réalités de la société urbaine[68],[69]. Ce « modèle » de maison à espace central reste très courant voire dominant dans les villes de Mésopotamie aux périodes suivantes, néanmoins il faut garder en mémoire le fait que les plans de résidences sont variés et dépendent des évolutions de l'urbanisme des différents sites.

Les premiers États et l'essor des institutions[modifier]

Sculpture en ronde-bosse du « roi-prêtre », en nudité rituelle, Uruk récent, Musée du Louvre.

L'apparition des villes témoigne de l'existence de sociétés hiérarchisées, très organisées. La période d'Uruk présente pour la première fois dans l'histoire du Proche-Orient les caractéristiques de l'existence d'États, ou bien de proto-États. L'architecture monumentale est bien plus imposante qu'à la période précédente : le « temple D » de l'Eanna couvre environ 4 600 m², contre 280 m² pour le temple d'Eridu (niveau VI), le plus vaste connu pour l'époque d'Obeid[70] ; et encore, le complexe de l'Eanna comprend d'autres édifices de plus de 1 000 m² alors que le temple

obeidien d'Eridu est isolé. On est donc passé à des dimensions bien plus vastes, une étape a été franchie. Cela témoigne de la capacité inédite du pouvoir à mobiliser de nombreuses ressources humaines et matérielles, alors que les tombes montrent aussi une différence de richesse croissante et donc une élite plus puissante, qui va chercher à se distinguer du reste de la population en obtenant des biens de prestige, si possible par le commerce, et en employant des artisans de plus en plus spécialisés, etc. Cette idée d'une apparition de l'État à la période d'Uruk, concomitante de l'apparition des premières villes (à la suite de Gordon Childe), est couramment admise dans les publications scientifiques mais connaît tout de même quelques critiques, notamment de la part de J.-D. Forest qui place plutôt l'apparition de véritables États avec l'Empire d'Akkad au XXIVe siècle, parlant seulement de « cités-États » (qui ne sont pas complètement des États) pour la période de l'Uruk récent[71]. En tout cas la mise en place de structures politiques plus complexes est solidaire de nombreux autres phénomènes de la période, dont l'expansion de la culture urukéenne.

L'organisation politique de la période d'Uruk reste discutée. Rien ne permet de dire que cette période voit le développement d'une sorte de « proto-empire » centré sur Uruk comme l'a par exemple proposé Algaze. Il fut peut-être restituer une organisation en « cités-États » sur le modèle de celles qui existent au IIIe millénaire, et qui semblent attestées par l'existence de « sceaux des cités » à la période de Djemdet-Nasr, portant des symboles de cités sumériennes (Uruk, Ur, Larsa, etc.). Le fait que ces symboles apparaissent ensemble pourrait indiquer l'existence d'une sorte de ligue ou confédération réunissant les cités du sud mésopotamien, peut-être dans un but cultuel, peut-être sous l'autorité d'une d'elles (Uruk ?)[72].

Il est évident que cette période connaît de grands changements en ce qui concerne l'organisation politique des sociétés. En ce qui concerne la nature du pouvoir, on a depuis longtemps remarqué la présence dans l'iconographie de l'époque d'une figure importante qui est manifestement le détenteur de l'autorité : c'est un homme barbu, avec un serre-tête, souvent vêtu d'une jupe en cloche ou en nudité rituelle[73]. Il est souvent représenté sur des stèles et sceaux-cylindres en tant que guerrier combattant des ennemis humains ou des animaux sauvages, par exemple sur la « stèle de la chasse » retrouvée à Uruk ou il triomphe de lions avec son arc[74]. On le trouve aussi dans des scènes de victoires, avec des cortèges de prisonniers, ou bien des constructions. Il dirige également des scènes cultuelles, comme sur un vase d'Uruk de la période de Djemdet Nasr représentant un roi-prêtre menant un cortège vers une déesse, sans doute Inanna[75]. Ceci représente les fonctions qu'ont par la suite les rois de Sumer : chef de guerre, principal pourvoyeur du culte, bâtisseur. P. Amiet a proposé de nommer cette figure « roi-prêtre[76] ». Les grandes constructions du quartier de l'Eanna, bien que souvent appelées « temples », ont une apparence de complexe monumental voulu par des dynastes, mêlant édifices administratifs et cultuels.

Les serviteurs des premiers États : porteurs d'offrandes sur le grand vase en albâtre d'Uruk, Pergamon Museum.

Les tablettes de l'Uruk récent et final montrent l'existence d'institutions jouant un rôle important dans la société et l'économie, et sans doute la politique de la période, même si leur nature exacte est débattue : temples ou palais ? Ce sont en tout cas ces deux-là que l'on retrouve aux époques historiques en Basse Mésopotamie, et que l'on qualifie de « grands organismes » suite à A. L. Oppenheim[77]. Seuls deux noms de ces institutions et de certains des membres de leur administration ont pu être identifiés[78] : un grand domaine désigné par le signe NUN à Uruk, dont on a identifié un administrateur en chef, un messager, des travailleurs, etc. ; et un domaine désigné par les signes AB NI+RU à Djemdet Nasr, disposant d'un SANGA (grand prêtre), d'administrateurs, de prêtres, etc. Leurs scribes produisent des documents administratifs comme des tablettes relatives à la gestion de terres, des cadastres, des tablettes enregistrant la distribution de rations d'entretien (en orge, laine, huile, bière ou autre) aux travailleurs parmi lesquels se trouvent

des esclaves, ou les têtes de bétail. Ces grands organismes ont pu contrôler les biens de prestige, leur redistribution, leur acquisition par un commerce lointain, et entreprendre des grands travaux, asseyant ainsi leur importance dans la communauté, et contribuant à l'entretien de travailleurs, certains se spécialisant sous leurs auspices[7]. Les plus grands organismes disposaient de « bureaux » spécialisés dans une activité (gestion des champs, des troupeaux, etc.)[79].

Mais il n'y a pas de preuve que ces organismes aient joué un rôle d'encadrement de la majorité de la population en centralisant les productions. L'économie repose sur un ensemble de domaines (ou « maisons »/« maisonnées », É en sumérien) de tailles diverses (depuis les grands organismes jusqu'aux cellules familiales modestes), que l'on peut regrouper suivant nos classifications modernes dans un domaine public et un autre privé, et qui sont en interaction[80]. Certains lots d'archives sont probablement issus d'un contexte privé, dans des résidences de Suse, Habuba Kabira, ou Djebel Aruda[81]. Il s'agit cependant de documents de comptabilité rudimentaires, témoignant d'une activité économique à petite échelle. Une étude réalisée sur le site d'Abu Salabikh en Basse Mésopotamie a abouti à la conclusion que la production était répartie entre différentes maisonnées de taille, richesse et puissance diverses, au sommet desquelles pouvaient se trouver des « grands organismes[82] ». Une production spécialisée et standardisée ne nécessite pas forcément un contrôle fort par le pouvoir étatique.

Reste à expliquer les causes et modalité de l'émergence de ces structures politiques plus complexes, qui rejoignent les recherches sur l'apparition de l'État[83]. L'hypothèse d'un « État hydraulique » despotique créé pour organiser de façon coercitive l'agriculture irriguée avancée par K. Wittfogel est désormais abandonnée. Les recherches de causes s'orientent vers l'analyse d'un processus long et complexe, non linéaire, puisant ses racines dans la société néolithique, peut-être lié à la nécessité de gérer l'essor démographique et économique, la mobilisation et l'acquisition de ressources, ou encore la guerre. Le rôle des élites cherchant à renforcer et à organiser leur pouvoir autour d'un réseau de personnes et d'institutions et aussi augmenter leur prestige, notamment par le biais du commerce à longue distance qui a pu jouer un rôle important. Cette évolution est également à relier avec les changements dans l'univers symbolique et l'émergence d'une idéologie de la royauté qui vise à soutenir la construction d'entités politiques d'un nouveau type. Les élites jouent un rôle religieux d'intermédiaire entre le monde divin et celui des hommes, notamment via le rituel sacrificiel et des fêtes qu'elles organisent et qui assurent la fonction symbolique de socle de l'ordre social. Cela apparaît sur les frises du grand vase en albâtre d'Uruk et dans plusieurs textes administratifs mentionnant des mouvements de biens pour des rituels. En effet, selon l'idéologie mésopotamienne connue pour les périodes suivantes, les hommes sont créés par les dieux pour les entretenir, alors que la bienveillance de ces derniers peut assurer la prospérité de la société[84].

Développement des systèmes de comptabilité et de gestion[modifier]

Bulle-enveloppe et ses jetons de comptabilité, période d'Uruk récent, provenant de Suse, Musée du Louvre.

Tablette provenant d'Uruk et datée de la Période d'Uruk III (c. 3200-3000) enregistrant des distributions de bière depuis les magasins d'une institution[85]. British Museum.

L'apparition d'institutions et de maisonnées ayant des activités économiques importantes impliquant la mise en place d'une gestion s'accompagne du développement des outils administratifs, et donc des outils de comptabilité[86]. C'est une véritable « révolution managériale » qui se produit alors. Une classe de scribes se forme d'ailleurs dans la période de l'Uruk récent et contribue à la mise en place d'une véritable bureaucratie, mais seulement dans le cadre des grands organismes. Plusieurs textes semblent attester l'existence d'une formation à la rédaction de textes de gestion pour les apprentis scribes, qui pouvaient également utiliser les listes lexicales pour apprendre les signes de l'écriture[87]. Là, il fallait notamment administrer des entrepôts avec précision, en enregistrant les entrées et les sorties de produits - parfois dans le cadre d'achat et de ventes - pour avoir le compte exact de produits emmagasinés dans le magasin dont le scribe avait la responsabilité. Ces espaces de stockage étaient fermés et marqués avec le sceau de l'administrateur qui en avait la charge pour s'assurer qu'il en avait bien le contrôle. Il était également intéressant de connaître et gérer l'état, l'exploitation et les capacités de productions des champs, des troupeaux et des ateliers, et ce sur plusieurs années, ce qui impliquait la rédaction d'inventaires, et la constitution de véritables fonds d'archives de gestion de l'organisme ou d'un de ses bureaux. Cela fut possible avec le développement progressif de plusieurs outils facilitant la gestion, en dernier lieu l'écriture.

Les sceaux servaient donc à sceller les marchandises stockées ou échangées, les espaces de stockages, ou à identifier un administrateur ou un marchand. Ils sont connus depuis au moins le VIIe millénaire. Avec le développement des échanges à longue distance, leur utilisation se généralise. Au cours de la période d'Uruk, les sceaux-cylindres (cylindres gravés avec un motif qu'on peut imprimer à l'infini sur de l'argile) apparaissent et supplantent les simples sceaux. Ils servent au moins à sceller des bulles ou tablettes d'argile, des récipients ou des pièces que l'on ferme, et aussi à authentifier ces objets et biens, puisqu'ils fonctionnent comme une signature de la personne qui l'applique ou de l'institution qu'elle représente. Ces sceaux-cylindres restent un élément caractéristique de la civilisation proche-orientale durant plusieurs millénaires. Les raisons de leur succès sont aussi à rechercher dans les possibilités qu'ils offrent d'une image et donc d'un message plus détaillés, d'une structure narrative, et qu'ils ont peut-être un aspect magique[88].

La période d'Uruk voit aussi se développer ce qui semble être des outils de la comptabilité, les jetons et bulles à jetons. Il s'agit de bulles d'argiles sur lequel un sceau-cylindres avait souvent été déroulé, et contenant des jetons que l'on appelle aussi *calculi*. Ces derniers étaient de formes variées : tantôt des billes, puis des cônes, des bâtons, des disques, etc. Chacun de ces modèles est identifié comme servant à représenter une valeur numérale, ou bien un type précis de marchandise. Ils auraient permis de conserver les informations, pour la gestion de domaines (entrées et sorties de biens) ou les opérations commerciales, et de les transférer en d'autres lieux. Ces *calculi* sont peut-être d'un même type que des jetons que l'on retrouve depuis plusieurs millénaires sur des sites du Moyen-Orient et dont la fonction reste obscure. Par la suite, on pense que les *calculi* auraient été reportés sur la surface des bulles d'argile les contenant sous forme d'encoches, qui servaient donc à montrer le contenu de la bulle. On aurait donc au moins l'apparition de signes numériques. Suivant la vision traditionnelle de l'évolution vers l'écriture, les gestionnaires se seraient ensuite contenté ensuite de simplement reporter ces encoches sur une tablette d'argile, supprimant les *calculi*, et aboutissant à la constitution de tablettes numérales servant d'aide-mémoire préfigurant l'apparition de l'écriture à proprement parler (voir plus bas)[89],[90],[91].

Avec le développement de l'écriture, qu'elle dérive ou non de ces pratiques comptables, un nouvel outil de gestion apparaît, permettant un enregistrement plus précis et sur une durée plus longue, avec notamment la mise au point de

bilans d'exploitation[92]. La constitution de ces pratiques administratives a nécessité l'élaboration de systèmes de numération, qui variaient en fonction de ce qu'ils enregistraient (animaux, travailleurs, laine, grain, outils, poterie, surfaces, etc.), dont certains basés sur le système sexagésimal (base 60) qui triomphe par la suite en Mésopotamie, d'autres fonctionnant sur un système décimal (base 10) ou même un système mixte original appelé « bisexagésimal », tout cela pouvant complexifier la compréhension des textes[93]. La mise au point de systèmes de découpage du temps s'est également imposée aux scribes des institutions de la période d'Uruk récent[94].

Un univers intellectuel et symbolique en évolution[modifier]

Apparition de l'écriture et premiers usages[modifier]

Article détaillé : Débuts de l'écriture en Mésopotamie.

Tablette administrative (détail) de la période d'Uruk III (c. 3200-3000), Metropolitan Museum of Art.

L'écriture apparaît à la période de l'Uruk moyen, avant de se développer à l'Uruk récent et la période de Djemdet Nasr[95]. Les premières tablettes d'argile inscrites avec un calame en roseau sont attestées à Uruk IV (près de 2 000 tablettes mises au rebut dans le quartier de l'Eanna) et aussi quelques-unes à Suse II. Pour la période de Djemdet Nasr, on dispose de plus de sources, provenant de plus de sites : en majorité Uruk (niveau III, environ 3 000 tablettes), Suse, mais aussi Djemdet Nasr, Tell Uqair, Umma, Khafadje, Tell Asmar, Ninive, Tell Brak, Habuba Kabira, etc.

Les textes de cette période sont surtout de type administratif, et sont retrouvés dans un contexte qui semble être public (palais ou temple) plus que privé, mais les textes d'Uruk, constituant la majorité du corpus de cette période, ont été retrouvés hors de leur contexte de rédaction car ils avaient été mis au rebut, ce qui rend difficile leur identification. Leur interprétation pose également problème, du fait de leur caractère archaïque. Il ne s'agit pas encore d'une graphie cunéiforme, mais linéaire. Ces textes étaient mal compris lors des premières publications des années 1930 faites par Adam Falkenstein, puis les travaux entrepris depuis une vingtaine d'années, par Hans Nissen et Robert Englund notamment, ont permis d'effectuer de grands progrès[96]. À côté des textes administratifs, on trouve dès les débuts de l'écriture des textes de type littéraire, des listes lexicales, ouvrages lexicographiques de nature savante compilant des signes selon différents thèmes (listes de métiers, de métaux, de poteries, de céréales, de toponymes, etc.), caractéristiques de la civilisation mésopotamienne aux périodes suivantes. Un exemplaire remarquable est une « Liste de professions » (ancêtre de la série *Lú.A* que l'on retrouve à partir du IIIe millénaire) sur laquelle on a pu identifier différents corps de métiers (potiers, tisserands, charpentiers, etc.) témoignant de l'existence de nombreux types de spécialistes dans le monde du travail de la Basse Mésopotamie urukéenne[97].

Tablette administrative d'Uruk, de la période Uruk IV (c. 3350-3200), présentant des signes sous leur forme pictographique[98].Pergamon Museum.

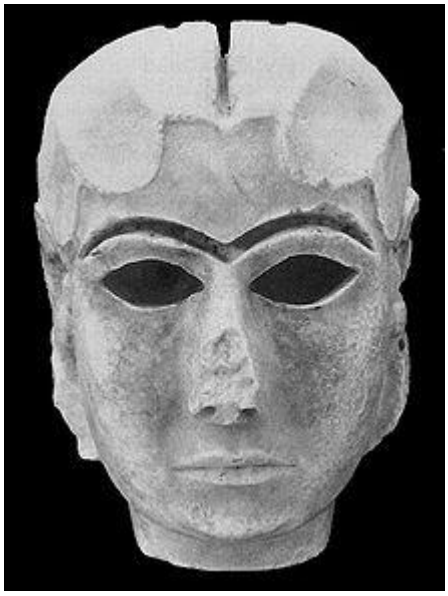
Les origines de l'écriture sont débattues. La théorie dominante la fait dériver de pratiques plus anciennes, notamment celle des *calculi*, suivant le modèle développé par D. Schmandt-Besserat : les jetons sont d'abord reportés sur des bulles d'argiles, puis sur des tablettes d'argile, et de là dériverait la création des premiers signes d'écriture qui sont des pictogrammes, des dessins représentant une chose (des logogrammes, une signe = un mot)[90]. Mais cela est très

contesté car il n'y a pas vraiment de correspondance entre les jetons et les signes graphiques qui leur auraient succédé[91]. On retient néanmoins en général un premier développement (quelque part vers 3300-3100) à partir de pratiques comptables et gestionnaires, bien connu grâce aux travaux de H. Nissen et R. Englund. C'est alors une écriture pictographique constituée de signes linéaires incisés dans des tablettes d'argile à partir d'un calame en roseau (deux matières premières aisément accessibles dans le sud mésopotamien). La majorité des textes de l'époque d'Uruk étant de nature gestionnaire et comptable, il est aisé d'imaginer que l'écriture s'est développée sous l'impulsion du développement des institutions étatiques qui avaient une gestion de plus en plus lourde, offrant la possibilité d'enregistrer des opérations de plus en plus complexe et de les archiver. Dans ses principes, le système de pré-écriture qui se met en place autour de 3400-3200 fonctionnerait comme un aide-mémoire, ne permettant pas de noter de phrases complètes puisqu'elle ne représente que des choses réelles : avant tout des biens et des personnes, avec une pléthore de signes numériques correspondant à plusieurs systèmes métrologiques, certaines actions aussi (stades des « tablettes numériques » et des « tablettes numéro-idéographiques » selon Englund). Les signes auraient ensuite pris un plus grand nombre de valeurs, permettant d'enregistrer plus précisément les opérations administratives (en gros à la période 3200-2900, phase « proto-cunéiforme » d'Englund). Vers cette période ou plus tard (au moins vers 2800-2700) un autre type de valeur suivant un principe de rébus : une association de pictogrammes peut désigner des actions (par exemple *tête* + *eau* = *boire*) ; l'homophonie peut servir à représenter des idées (« flèche » et « vie » se prononcent pareil en sumérien donc le signe désignant la *flèche* peut désigner aussi la *vie*, idée difficilement pictographiable), donc des idéogrammes apparaissent ; et suivant un même principe des signes phonétiques (ou phonogrammes, un signe = un son) sont créés (« flèche » se dit TI en sumérien donc le signe *flèche* sert pour noter le son [ti]). Le début du IIIe millénaire verrait alors la mise en place des grands principes de l'écriture mésopotamienne, associant logogrammes et phonogrammes. L'écriture est alors en mesure de rapporter des éléments grammaticaux, donc des phrases complètes, fonctionnalité qui n'est véritablement exploitée que quelques siècles plus tard[99].

Une théorie plus récente, défendue par J.-J. Glassner, avance que dès ses débuts l'écriture semblerait être bien plus qu'un outil de gestion : ce serait aussi un moyen de mettre par écrit des concepts, voire une langue (qui serait alors le sumérien), car dès sa mise au point les signes ne représentent probablement pas que des choses réelles (pictogrammes), mais aussi des idées (idéogrammes) et des sons (phonogrammes). Cette théorie considère donc l'écriture comme un changement conceptuel radical, conduisant à une modification de la perception du monde[100]. Dès les débuts de l'écriture les scribes ont écrit aux côtés de documents administratifs des listes lexicales, donc des ouvrages savants. Cela leur permettait d'exploiter les possibilités du système d'écriture en classant les signes selon leurs « familles », de mettre au point de nouveaux signes et faire évoluer le système d'écriture, et plus largement d'effectuer une classification des éléments constituant le monde qui les entourait, permettant d'améliorer leur connaissance du concret. Si on suit les propositions de J.-J. Glassner, cela indiquerait que l'invention de l'écriture n'est pas forcément liée à des considérations uniquement matérielles, la conceptualisation d'un tel système nécessite de toute manière une réflexion sur l'image et les sens qu'on peut lui donner notamment pour représenter ce qui est abstrait[101].

Un art plus réaliste et humaniste[modifier]

Sceau-cylindre en calcaire et son impression : le roi et son acolyte nourrissant un troupeau sacré, période d'Uruk final, Musée du Louvre.



Tête de femme retrouvée à Uruk, ou « Dame de Warka ».

L'art de la période d'Uruk connaît un renouveau notable, accompagnant les profondes mutations dans le domaine de la symbolique[102]. Cela se voit en premier lieu dans les supports artistiques : les formes de poterie deviennent plus rudimentaires, avec le développement du tour de potier on en produit en masse sans se préoccuper de leur décoration ; on ne trouve donc presque plus de poteries peintes comme aux périodes précédentes, mais des céramiques sans décor ou bien simplement incisées ou pastillées. La complexification des sociétés et le développement d'élites plus puissantes et voulant exprimer leur domination par divers moyens offrent cependant de nouveaux moyens aux artistes qui peuvent s'exprimer sur d'autres supports. La sculpture prend alors une importance capitale, que ce soit dans les réalisations en ronde-bosse, ou bien par des bas-reliefs sur stèles et surtout sur des sceaux-cylindres qui apparaissent vers la période d'Uruk moyen. Ils ont fait l'objet de nombreuses études, car il s'agit d'un très bon témoignage sur l'univers mental des gens de cette époque et ont constitué un formidable support pour diffuser des messages symboliques, par la possibilité d'y représenter des scènes plus complexes que sur des cachets, déroulables à l'infini et permettant de créer une narration qui donne plus de dynamisme aux empreintes.

Les canons artistiques de la période sont nettement plus réalistes qu'aux périodes précédentes. L'être humain est au centre des thèmes. Cela est notamment le cas des sceaux-cylindres et empreintes de sceaux-cylindres retrouvés à Suse (niveau III), qui sont les plus réalistes de la période : ils représentent souvent la figure du roi, mais aussi de nombreux hommes communs dans des activités de la vie quotidienne, travaux agricoles et artisanaux (poterie, tissage). Ce réalisme de l'art témoigne d'un véritable renouveau, qu'on peut même qualifier d'« humaniste », car il marque un tournant dans l'art mésopotamien et plus largement d'un changement dans l'univers mental en mettant l'homme ou du moins l'image humaine à une place éminente jamais atteinte auparavant[103]. C'est d'ailleurs à la fin de la période d'Uruk qu'apparaissent les premières traces évidentes d'un anthropomorphisme des divinités qui est la règle aux millénaires suivants. Pour autant, les animaux réels ou imaginaires sont toujours beaucoup représentés dans la glyptique, souvent comme sujet principal de l'image[104]. Un thème très répandu est celui des « rondes » représentant des animaux en file déroulables sans limites, exploitant ainsi les possibilités nouvelles offertes par l'apparition du sceau-cylindre.

Les sculptures suivent un style et des thèmes présents dans la glyptique. On réalise des statues en ronde bosse, de petite taille, représentant des divinités ou bien un « roi-prêtre ». Les artistes d'Uruk ont laissé plusieurs œuvres remarquables, avant tout représentées par les trouvailles du *Sammelfund* du niveau III de l'Eanna (période de Djemdet Nasr). Des bas-reliefs se retrouvent sur des stèles comme la « stèle de la chasse »[74] ou sur le grand vase en albâtre sculpté représentant une scène d'offrande à une déesse, sans doute Inanna[75]. Ces œuvres-là mettent aussi en avant la figure de l'autorité qui accomplit des exploits guerriers et dirige le culte aux dieux. Elles sont elles aussi caractérisées par leur recherche de réalisme dans les traits des personnages. Une dernière œuvre remarquable des artistes d'Uruk III est une tête de femme sculptée grandeur nature aux proportions réalistes, retrouvée dans un état mutilé, la « Dame de Warka », qui devait appartenir à une sculpture d'un corps complet[105].

Religion[modifier]

Tablette de comptabilité d'Uruk, Uruk III (c. 3200-3000) : enregistrement d'une livraison de produits céréaliers pour une fête de la déesse Inanna[106]. Pergamon Museum.

L'univers religieux de la période d'Uruk final est très difficile à approcher. Comme cela a déjà été évoqué, les lieux de cultes sont souvent difficiles à identifier, en particulier dans le secteur de l'Eanna d'Uruk ; mais dans plusieurs cas les fonctions cultuelles de bâtiments semblent très probables si on en juge par leur ressemblance avec les édifices qui sont assurément des sanctuaires aux périodes précédentes : Temple blanc d'Uruk, temples d'Eridu, de Tell Uqair. Des installations cultuelles comme des autels et des bassins y ont été repérées. Il apparaît en tout cas que les divinités sont essentiellement vénérées dans des temples[107]. Les textes d'Uruk apportent un éclairage sur les divinités vénérées et les pratiques cultuelles. Ils évoquent effectivement plusieurs temples, désignés par le signe signifiant « maison » (É) car ces édifices étaient conçus comme les résidences terrestres des divinités. Un personnel cultuel (des « prêtres ») apparaît dans certains textes comme les listes de métiers.

La figure divine la plus attestée dans les tablettes est la déesse désignée par le signe MÙŠ, Inanna (plus tard Ishtar), la grande déesse d'Uruk dont le sanctuaire est situé dans l'Eanna[108]. L'autre grande divinité d'Uruk, An (le Ciel), semble apparaître dans certains textes, mais cela n'est pas clair car le signe qui le désigne (une étoile) sert aussi pour désigner la divinité au sens large (DINGIR). Ces divinités reçoivent en tout cas des offrandes diverses pour leur culte quotidien mais aussi pour des cérémonies festives comme cela est courant durant les périodes suivantes. Le grand vase d'Uruk semble ainsi représenter une procession portant des offrandes à la déesse Inanna[75]. Elle y apparaît sous une forme humaine (anthropomorphisme), ce qui semble être une innovation liée à la période (voir ci-dessus) qui tend à « humaniser » les forces de la nature. Les tendances des croyances religieuses du IVe millénaire ont fait l'objet de discussions : T. Jacobsen y voyait une religion tournée vers les divinités liées au cycle de la nature et à la fertilité, ce qui reste très spéculatif[109].

D'autres analyses ont porté sur l'existence d'un culte collectif aux cités sumériennes de la période de Djemdet-Nasr, organisé autour du culte de la déesse Inanna et de son grand sanctuaire d'Uruk, qui auraient alors une position prééminente[72]. Les divinités sembleraient en tout cas être attachées à des cités précises en plus d'avoir un aspect lié à une force de la nature, situation qui est caractéristique de la Mésopotamie du IIIe millénaire. La présence d'un culte encadré par les institutions et leur bureaucratie, reposant sur leur capacité à produire ou à prélever des richesses, et apparemment pris en charge par la figure royale indique que la religion que l'on perçoit est une religion officielle, dans laquelle le culte sacrificiel vise à préserver les bonnes relations entre hommes et dieux, les seconds étant les garants de la prospérité des premiers[84].

Civilisation proto-élamite

La **civilisation proto-élamite** doit son nom au fait qu'elle s'est étendue de environ 3300 à 2800 av. J.-C. sur une zone recouvrant l'Élam des périodes historiques. Son centre se trouve autour du site de Tell-i Malyan, l'antique Anshan.

Cette civilisation a produit une culture originale, reprenant les acquis des cultures antérieures du Plateau iranien, avec des influences mésopotamiennes. Elle a notamment développé une forme d'écriture jusqu'ici non déchiffrée, le proto-élamite.

Tell-e Malyan

Ce site correspond à la ville connue sous le nom d'Anshan à l'époque historique. C'est le site le plus vaste pour cette période dans la province actuelle du Fars, considéré jusqu'à présent comme le foyer de la civilisation proto-élamite. Cette période est connue dans la région d'Anshan sous le nom de période Banesh (3400-2800).

Le site est enceint par une muraille qui protège une surface de 200 ha, qui n'a pas été entièrement habitée (les fouilleurs ont évalué que 130 ha étaient bâtis). Le bâtiment principal de cette période semble être de type administratif, et a livré des fragments de tablettes proto-élamites. Ses murs étaient recouverts de peinture de couleurs blanche, noir, gris et rouge, reprenant des motifs géométriques (triangles, formes de marches, rosettes).

Suse

Le site de Suse et sa région a connu un important développement antérieur à la phase proto-élamite, quand il était rattaché culturellement à la basse Mésopotamie. La fin de la période d'Uruk vers 3200/3100 voit la Susiane connaître une période de dépeuplement, suivie d'une lente reprise vers le début du IIIe millénaire, et la ville connait une extension de sa surface bâtie vers l'est du tell principal. A l'influence mésopotamienne se substitue l'influence proto-élamite. Selon P. Amiet, cela résulte de la venue de populations de la région d'Anshan, qui ont établi leur domination sur la Susiane. Cela préfigurerait le couple Suse-Anshan de l'Élam aux périodes historiques.

C'est ce site qui a livré le plus grand nombre de tablettes proto-élamites, et d'objets d'art de cette période, qui correspond au niveau Suse III. Les thèmes animaliers sont très présents dans la glyptique, la sculpture, et la métallurgie.

Jiroft[modifier]

La découverte récente de sites importants dans la région de Jiroft, en premier lieu Konar Sandal, à l'est de la région d'Anshan, est susceptible de modifier ce que l'on pensait de la civilisation proto-élamite jusqu'à présent.

L'expansion proto-élamite[modifier]

Le plateau Iranien et les régions voisines au IIIe millénaire av. J.-C.

Hors de son centre, la civilisation proto-élamite a eu une influence notable. Elle s'apparente à celle qu'ont pu avoir les porteurs de la civilisation d'Uruk à la période précédente, mais elle s'est concentrée spécifiquement sur le plateau iranien. Elle se mesure essentiellement aux découvertes de tablettes proto-élamites sur différents sites des régions

voisines, qui sont, hormis les sites de la région de Jiroft (Konar Sandal et Tepe Yahya) : Shahdad dans le Kerman, Tepe Sialk (près de Kashan) et Tepe Ozbaki (près de Téhéran) vers nord, Shahr-i Sokhteh dans le Sistan, et peut-être à Godin Tepe (près de Hamadan).

La nature de l'expansion proto-élamite sur le plateau iranien est débattue, comme pour celle des « Urukéens » à la période précédente, les relations exactes entre les deux restant obscures. On ignore si les établissements proto-élamites retrouvés hors du foyer de cette civilisation sont des comptoirs ou des colonies. L'organisation politique de l'ensemble proto-élamite nous échappe. La continuité entre le phénomène urukéen et le proto-élamite est cependant remarquable, la plateau iranien étant la seule région du Moyen-Orient dans laquelle on peut observer cette sorte de "filiation".

Le plateau iranien de cette période voit se former une sorte de *koinè* : toutes les différentes cultures qui émergent entretiennent des liens entre elles, et les influences réciproques sont fortes. L'influence proto-élamite paraît être forte vers les sites du nord-ouest de l'Iran actuel (Tepe Sialk, Godin Tepe).

Art[modifier]

Sceau-cylindre proto-élamite : scène animale.

L'art proto-élamite se caractérise par l'importance des motifs animaliers. Si le style se rapproche des périodes précédentes, les animaux remplacent l'être humain dans les activités quotidiennes, et les figures mythologiques sont animales. Ceci se manifeste dans tous les domaines artistiques, notamment dans la glyptique (avec aussi une prédilection pour les paysages végétaux), et aussi dans la statuaire. C'est avant tout le site de Suse qui a livré le plus grand nombre d'empreintes de sceaux-cylindres et de statuettes proto-élamites, réalisées sur un support en pierre ou en métal. Les animaux représentés sont souvent des félins (le thème du lion portant une montagne est très présent dans la glyptique), et aussi des bouquetins, des taureaux et aussi des sangliers.

La céramique de Suse III est généralement grossière, mais il existe quelques types de poteries peintes, reprenant des motifs géométriques, ou animaliers. La poterie du niveau Banesh d'Anshan est de même style.

Écriture[modifier]

Article détaillé : Proto-élamite

L'écriture proto-élamite est de type pictographique, elle reste linéaire. Les exemples retrouvés semblent destinés exclusivement à l'usage administratif. On trouve donc des signes et des chiffres (avec un système qui avait pour base dix, et qui était donc décimal, à la différence du système mésopotamien, avant tout sexagésimal), servant à inventorier les marchandises, certains signes sont probablement des noms. Cette écriture a résisté à toute tentative de déchiffrement, de nombreux signes étant mystérieux. Les pictogrammes sont fortement stylisés, ce qui les rend méconnaissables. On ne peut ainsi identifier clairement dans l'écriture proto-élamite une partie du corps, un animal, ou un objet, contrairement à l'écriture sumérienne.

Cette écriture, si elle fut diffusée jusqu'aux confins du plateau iranien, ne survécut pas à ses instigateurs. Elle disparut avec eux, mais réapparut peut-être au XXIIe siècle sous la forme dite d'élamite linéaire durant le règne du roi Puzur-Inshushinak, qui reprendrait des signes du répertoire proto-élamite, sans que l'on ne connaisse d'inscriptions assurant la continuité de l'une à l'autre. Mais le lien entre ces deux formes d'écriture n'est pas établi avec certitude.

Période des dynasties archaïques

La période des **Dynasties archaïques** (DA) est une phase de l'histoire de la Mésopotamie, parfois aussi appelée **Dynastique archaïque** ou **Présargonique**. C'est la période des cités-États de la Basse Mésopotamie, notamment celles du pays de Sumer. Elle dure d'environ 2900 av. J.-C., jusqu'en 2334, date de l'unification de la région par Sargon d'Akkad. Comme son nom l'indique, cette époque est caractérisée par l'existence d'États encore peu développés et peu étendus, mais dont les structures se consolident au cours de la période, jusqu'à sa fin marquée par la constitution de ce qui est généralement considéré comme le « premier empire » de la région. Du point de vue culturel, ces différentes entités politiques sont très homogènes, participant à une civilisation brillante qui rayonne sur une grande partie du Moyen-Orient.

Si l'on s'intéressera ici en priorité à la Mésopotamie méridionale et centrale, régions connues depuis longtemps par les textes comme par l'art, l'analyse de cette période peut être élargie aux régions voisines, notamment le sud-ouest iranien, la Haute Mésopotamie et la Syrie, de mieux en mieux connues depuis une trentaine d'années. Cela permet de prendre en compte les évolutions qui s'y effectuent également et qui tendent à relativiser la vision traditionnelle centrée sur la Mésopotamie. En effet, cette dernière n'était pas une région isolée par ses structures politiques et sociales complexes ou son système d'écriture, car d'autres régions proches partageaient des traits communs et étaient impliqués par des échanges matériels et immatériels avec elle.

Le cadre géographique : la Basse Mésopotamie et ses voisins[modifier]

La période des Dynasties archaïques concerne au premier chef la Mésopotamie méridionale, qui est alors une région peuplée, riche grâce à son agriculture irriguée et où se développent des cités-États à la puissance croissante. Elle rayonne culturellement sur les régions voisines. En effet, le Proche-Orient du IIIe millénaire est un monde divisé entre différentes aires régionales qui sont en contact. Même si les discours sur l'histoire de cette période sont souvent marqués par un « mésopotamo-centrisme » (qui se concentre en fait sur la partie sud de la Mésopotamie), il convient de ne pas focaliser l'étude de cette période de ce seul ensemble géographique, et de mentionner la situation en Haute Mésopotamie et en Syrie, où des États archaïques proches de ceux de Mésopotamie méridionale été identifiés. Ils présentent des particularismes qui font qu'ils ne peuvent pas être réduits au seul rôle de périphérie dominée. La partie occidentale du plateau Iranien, moins bien connue, semble dans une situation proche, au moins en Susiane. Il convient également d'évoquer les régions des rives du golfe Persique, qui connaissent alors un développement marqué et intègrent les réseaux d'échanges inter-régionaux qui les évitaient aux périodes précédentes. Le Levant et l'Anatolie restent quant à eux en marge tout au long de la période, même s'ils prennent part à des échanges de biens, et l'Égypte est surtout en relation avec la Palestine et la Syrie et peu avec la Mésopotamie[1].

La Basse Mésopotamie des cités-États[modifier]

Périodisation[modifier]

La dénomination « Dynasties archaïques » a été mise au point par les archéologues américains à partir de la stratigraphie des sites qu'ils fouillent dans la vallée de la Diyala dans les années 1930 (Khafadje, Tell Asmar, Tell Agrab)[2]. Au départ adaptée spécifiquement à cette région, cette périodisation a finalement été étendue au reste de la Mésopotamie et parfois même aux régions voisines de haute Mésopotamie et de Syrie, même si on y trouve des périodisations locales, comme celle de « période proto-syrienne » à Ebla.

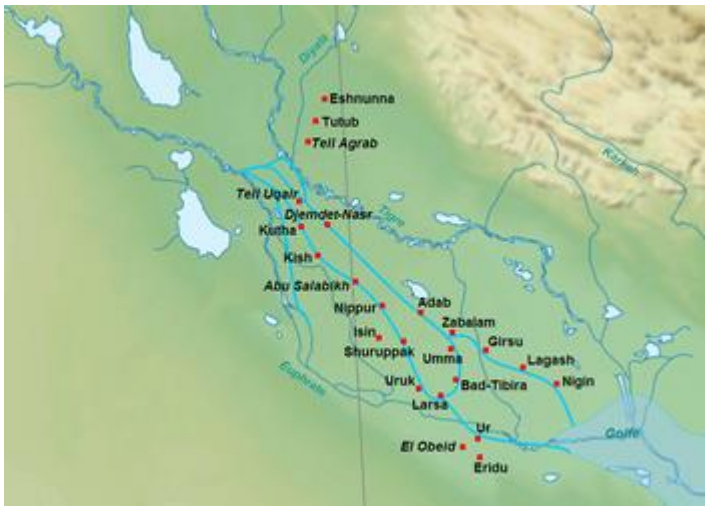
L'époque des Dynasties archaïques (DA, anglais *Early Dynastic*/ED) est divisée traditionnellement en trois sous-périodes[2] :

- Le DA I (c. 2900-2750), est une période mal connue, marquée par le poids de la tradition de la période d'Uruk finale (période de Djemdet Nasr) surtout dans le sud mésopotamien[3]. Ailleurs l'éclatement culturel constaté depuis la fin du IVe millénaire se confirme et on constate une plus grande diversité culturelle : culture de la « *Scarlet Ware* » dans la vallée de la Diyala, *Ninive V* en Haute Mésopotamie, stade final de la civilisation proto-élamite dans le sud-ouest iranien.

- Le DA II (c. 2750-2600), voit un art nouveau naître en Basse Mésopotamie, dont l'influence se ressent dans les régions voisines, renvoyant aux liens tissés au IVe millénaire. C'est la période des « âges héroïques » de Sumer, où sont supposés avoir régné des rois connus par la tradition mésopotamienne postérieure comme Lugalbanda, Enmerkar et Gilgamesh à Uruk, Agga à Kish. Aujourd'hui l'existence archéologique de cette période est mise en doute[4].
- Le DA III (c. 2600- 2340), qui voit une expansion de l'usage de l'écriture, et un accroissement des inégalités sociales, est divisé en deux sous-périodes. Le DA III A (c. 2600-2500) est la période des tombes royales d'Ur, des archives de Fara (Shuruppak) et d'Abu Salabikh. Le DA III B est beaucoup mieux connu sur le plan événementiel grâce aux textes des sites de première importance pour l'historiographie du Proche-Orient ancien : Girsu (Tello) dans l'État de Lagash à Sumer et Ebla (Tell Mardikh) en Syrie centrale. Cette période voit le développement de puissances politiques en Haute Mésopotamie, Syrie et aussi dans le sud-ouest iranien, qui s'intègrent à un jeu diplomatique plus étendu.

La fin du Dynastique archaïque est marquée par les conquêtes de Sargon d'Akkad puis celles de ses successeurs, qui bouleversent l'équilibre politique en Mésopotamie mais aussi en Syrie et en Élam. Si la rupture politique est nette, elle est plus complexe à identifier dans le domaine de la culture matérielle, que cela concerne la céramique ou l'architecture, et bien souvent il est impossible de déterminer sur un site quand s'achève le DA III et quand débute la période d'Akkad[5]. De plus, les changements les plus importants dans l'administration ou même l'art officiel datent des règnes des rois d'Akkad successeurs de Sargon, notamment son petit-fils Naram-Sîn.

Une région riche et rayonnante[modifier]



Les sites principaux de Basse Mésopotamie à la période des Dynasties archaïques.

La région qui occupe une place prépondérante dans le Proche-Orient du IIIe millénaire est le sud mésopotamien, vaste delta du Tigre et de l'Euphrate, qui voit alors l'épanouissement de la civilisation sumérienne, sur les bases posées au millénaire précédent par la civilisation de la période d'Uruk dont elle est l'héritière et dont elle conserve le rayonnement sur tout le Moyen-Orient. Cette dernière période a notamment vu l'apparition des premières villes, des premiers États, d'outils administratifs élaborés, de l'écriture.

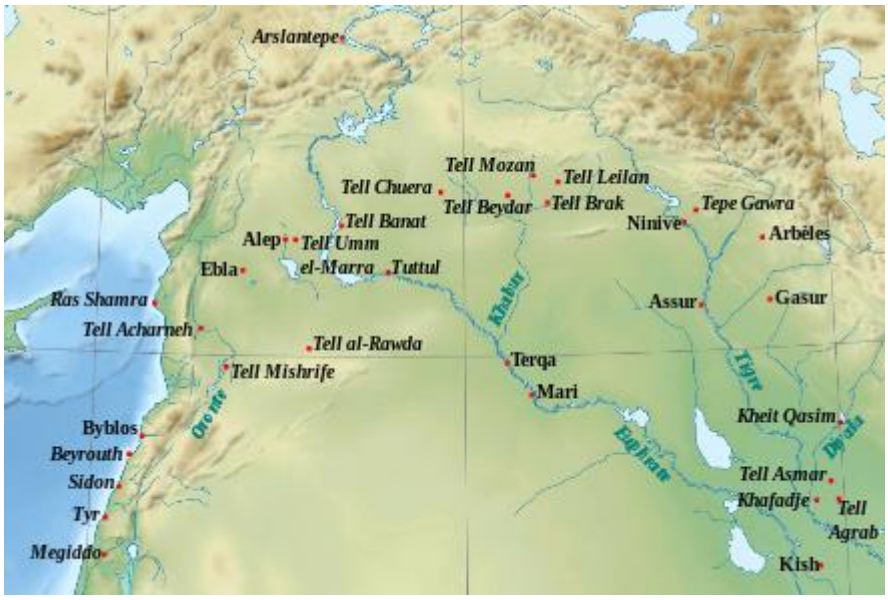
Le Basse Mésopotamie s'est développée avant tout grâce à l'agriculture irriguée intensive reposant sur la culture de l'orge et du palmier-dattier associé à des jardins et vergers ainsi qu'à l'élevage de petit bétail (moutons, chèvres)[6]. C'est sans doute l'agriculture la plus productive de tout le Moyen-Orient. Cela a permis l'épanouissement d'une société riche et très urbanisée : on a pu estimer à environ trois-quarts de population urbaine voire plus pour le DA III dans certaines régions de Sumer, ce qui marque un apogée[7]. Cela va de pair avec l'organisation politique de la région, autour de ce qu'on a appelé les « cités-États », entités regroupées autour d'un ou plusieurs gros centres urbains dominant un réseau d'agglomérations allant jusqu'aux petits bourgs ruraux. Les sources nous montrent des conflits récurrents entre royaumes voisins, notamment entre Umma et Lagash. Cette région est le foyer de l'écriture, et on en fait une utilisation importante, comme l'ont confirmé les fouilles de Girsu, Uruk, Ur, Nippur, Shuruppak, et Abu Salabikh.

Il faut rajouter à la région du delta mésopotamien celle d'un des affluents du Tigre, la vallée de la Diyala, où se développent plusieurs sites importants à partir du DA I[3],[8]. Ces régions et celles qui la bordant à l'est constituent alors l'aire de diffusion de la céramique dite « *Scarlet ware* » (« céramique écarlate »), peinte avec des motifs rouges, sur un fond clair, beige. Les représentations sont généralement des motifs géométriques, naturalistes, mais il existe aussi des représentations humaines. La Haute vallée de la Diyala a livré plusieurs forteresses construites à cette période, comme celle de Tell Gubba et Tell Maddhur dans le Djebel Hamrin ; il s'agit peut-être d'établissement créés par les habitants de la région aval dans le but de contrôler la partie amont. Les sites urbains de la Diyala se développent aux phases suivantes du DA, avant tout Tell Asmar (nommée Eshnunna aux périodes suivantes) et Khafadje (Tutub), mais leur organisation politique n'est pas connue. Ils montrent un rapprochement culturel avec les cités de la Basse Mésopotamie.

La période des dynasties archaïques est la première pour laquelle on peut donner un aperçu de la situation ethnique de la Basse Mésopotamie grâce aux textes qui comprennent pour la première fois des signes phonétiques suffisamment nombreux pour nous permettre de savoir quelle langue ils transcrivent (alors qu'auparavant les signes étaient essentiellement idéographiques et donc non phonétiques), ainsi que des noms de personnes qui permettent de savoir à quelle ethnie ils se rattachaient probablement. Le sud de la Basse Mésopotamie est occupé essentiellement par des Sumériens, peuple d'origine inconnue, dont on débat encore pour savoir s'il était déjà sur place durant la période d'Uruk[9]. On l'identifie par la présence de textes uniquement écrits en sumérien, langue sans parenté connue, et de personnes portant essentiellement des noms sumériens. Au nord, un peuplement sémite est dominant, repérable par les noms de personnes et quelques textes portant des mots dans une langue sémitique qui est qualifiée d'« akkadien ancien ». On ne parle pourtant pas d'Akkad pour cette période, puisque cela ne vient que sous le règne de Sargon d'Akkad. I. Gelb a proposé de regrouper ces populations sémites sous le nom de « civilisation de Kish », d'après le nom de la cité sémite qui paraît la plus puissante à cette période[10]. Cette différence ethnique s'accompagne de différences dans l'organisation politique et économique, même si le rayonnement de la civilisation sumérienne est sans comparaison à cette période.

Les régions voisines[modifier]

La Haute Mésopotamie et la Syrie centrale[modifier]



Les sites principaux de la Syrie et de la Haute Mésopotamie au IIIe millénaire av. J.-C..

Site d'Ebla

La Haute Mésopotamie et la région du Moyen Euphrate est d'abord dominée par la culture de Ninive V qui s'étend de Yorghan Tepe (la future Gasur-Nuzi) jusqu'au Triangle du Khabur et est contemporaine du DA I, et marque une étape importante dans l'urbanisation de la région, qui reste encore à mieux appréhender[11]. Elle est remplacée par la période de la culture dite à céramique métallique. Apparaissent alors des sites urbains, caractérisés par leur forme circulaire et désignés par les archéologues du terme allemand *Kranzhügel* (« colline-couronne » ; on le doit à Max von Oppenheim), dont des exemples représentatifs sont Tell Chuera ou Tell Beydar ; d'autres sites importants se développent dans la Djézireh comme Tell Brak (Nagar), Tell Mozan, Tell Leilan, et plus à l'est Tell Banat et Tell Umm el-Marra.

Deux sites majeurs dominent la documentation de cette région. La grande cité (elle aussi de forme circulaire) de Mari, sur le Moyen Euphrate, est fondée au moment du DA I, apparemment *ex nihilo*[12]. Elle reste une des villes majeures du Proche-Orient au cours de cette période, connue en Basse Mésopotamie et longtemps suzeraine d'Ebla au XXIVe siècle. Les archives de cette dernière cité, capitale d'un royaume important contemporain du DA III B (mais dont les fouilles ont livré peu de bâtiments de cette période)[13], montrent que l'État et l'écriture sont très développés dans cet ensemble régional qu'on a longtemps perçu comme marginal.

Les territoires dominés par les royaumes sont plus vastes que dans le sud mésopotamien, mais le peuplement y est beaucoup moins dense, et l'exploitation de l'espace plus extensive pour l'agriculture et l'élevage. Si l'influence sumérienne est forte à Mari et Ebla au cours de la période, ces régions à population sémite partagent des affinités avec la « civilisation de Kish[10] », même si elles présentent des caractères spécifiques.

Le plateau Iranien[modifier]

Localisation des principaux sites et régions de la partie orientale du Moyen-Orient dans la seconde partie du IIIe millénaire av. J.-C..

Dans le sud-ouest iranien, la fin du IVe millénaire et le début du IIIe correspondent à l'épanouissement de la civilisation proto-élamite, marquée par un art et une écriture (non déchiffrée) originaux, disparaît vers le début du IIIe millénaire et l'habitat sédentaire recule dans cette région. Dans le Luristan voisin, les populations développent une métallurgie très élaborée. Mais la situation reste très floue l'absence de sources écrites locales intelligibles, tandis que

l'archéologie n'a encore exploré que peu de sites de cette période et que beaucoup de ceux connus par les sources mésopotamiennes n'ont pas été identifiés. Les textes de la région voisine indiquent pourtant qu'on y trouve des puissances politiques notables avec lesquelles les rois de Basse Mésopotamie ont eu à composer. Les légendes relatives aux anciens rois d'Uruk font référence aux conflits les opposant au royaume d'Aratta, non identifié. Dans la région du sud-ouest iranien, que les textes sumériens baptisent Élam[14], la puissance qui affirme sa domination au début de la seconde moitié du IIIe millénaire est Awan, qu'il faut peut-être chercher dans le sud du Lorestan. Le grand site de Suse (niveau IV) constitue le lien entre cet l'ensemble culturel élamite (et plus largement les cultures du plateau iranien) et celui de Basse Mésopotamie, cependant il semble moins important qu'aux périodes précédentes. Vers la fin de la période apparaît une autre entité politique, Marhashi, peut-être à l'est de l'Élam. C'est en tout cas dans cette région que s'épanouit quelque part durant le IIIe millénaire la « civilisation de Jiroft », identifiée par des pillages et découvertes archéologiques récentes, mais encore très mal connue et difficilement rattachable aux sources textuelles extérieures[15]. Plus loin à au nord et l'est se trouvent des régions importantes dans les circuits commerciaux « internationaux », puisqu'on y extrait de l'étain (en Iran central ou dans l'Hindu Kush) et du lapis-lazuli, les circuits des échanges étant décelables jusqu'en Asie Centrale[16].

Le Golfe[modifier]

Le IIIe millénaire voit plusieurs régions du golfe Persique entrer en contact entre elles, et se développent alors des échanges maritimes importants[17]. Depuis la période précédente, les régions côtières de l'actuel Oman, connu dans les textes mésopotamiens sous le nom de Magan, ont vu le développement du systèmes de l'oasis, reposant sur l'agriculture irriguée à partir du captage de l'eau dans une source pérenne, qui assure leur prospérité pour plusieurs millénaires. Mais si elles disposent d'une place importante dans les échanges de cette période, c'est grâce au cuivre qui est extrait dans certaines montagnes, notamment à proximité du site de Hili où on a retrouvé des ateliers de travail de ce métal et des tombes monumentales attestant de l'enrichissement des élites locales. Plus à l'ouest se trouvait un pays appelé alors Dilmun qui est centré aux époques suivantes à l'île de Bahreïn, mais celle-ci n'ayant pas livré de site notable pour l'époque des Dynasties archaïques, il semble que Dilmun désigne alors les régions côtières voisines servant de places de transit dans les échanges maritimes. À l'extrémité est du Golfe se développe la civilisation de l'Indus, qui atteint alors sa phase de maturité, et effectue des échanges jusqu'en Mésopotamie méridionale. Ce commerce maritime s'intensifie au cours du IIIe millénaire, et atteint son apogée à l'époque des rois d'Akkad et d'Ur III.

Les échanges : interdépendances et influences[modifier]

Statuette d'un bouquetin se nourrissant des feuilles d'un arbuste, retrouvée dans les tombes royales d'Ur, British Museum. Il témoigne de l'importation de matières premières à Sumer : or, nacre, lapis-lazuli, etc.

S'il est loin d'être un ensemble homogène, le Moyen-Orient du IIIe millénaire n'est cependant pas un espace fragmenté entre différentes cultures s'ignorant mutuellement. Les réseaux de relations tissés aux périodes précédentes, surtout durant la phase finale de la période d'Uruk, sont toujours très actifs. Mais il ne faut pas les survaloriser, les

preuves de contacts à notre disposition concernant avant tout les élites sociales, des artisans spécialisés travaillant, et des produits rares et souvent de luxe[18]. Il s'agit avant tout de fournir des objets et des matériaux servant à manifester le prestige des élites qui les possèdent[19]. Ces échanges répondent donc à des besoins en ressources ciblées, mais aussi à des transferts de savoirs et de pratiques culturelles qui se font suivant des modalités complexes, dans laquelle la Basse Mésopotamie est souvent en position dominante.

Le matériel archéologique livré par les sites de cette période atteste de la persistance d'un réseau d'échanges dans lesquels leurs habitants sont intégrés[20]. Les tombes royales d'Ur comportaient des objets réalisés dans des matériaux provenant de régions souvent lointaines, tant il est vrai que la Basse Mésopotamie est pauvre en matières premières[21]. Plusieurs types de matières premières connaissent donc une grande diffusion à cette période, généralement sous forme brute mais aussi parfois sous forme d'objets travaillés, comme les perles en cornaline provenant de la vallée de l'Indus que l'on retrouve autour du golfe Persique et en Basse Mésopotamie, ou les vases en chlorite provenant de la région du Kerman en Iran (autour de Tepe Yahya et de Jiroft) qui se trouve jusqu'en Syrie et en Afghanistan[22], ou encore le lapis-lazuli d'Afghanistan qui se diffuse jusqu'en Égypte ainsi que divers métaux extraits dans les montagnes d'Iran, d'Afghanistan et d'Anatolie ou encore d'Oman. Le commerce se réorganise donc en grande partie autour de routes commerciales reliant la Mésopotamie à des régions orientales : par voie terrestre, le plateau Iranien et l'Asie centrale, et par voie maritime, les régions bordières du Golfe dont l'irruption dans les circuits d'échanges est un changement majeur de cette période. Les régions occidentales ne sont cependant pas en reste, comme l'attestent les fouilles d'Ebla qui ont livré des objets provenant d'autres régions, notamment l'Égypte[23]. L'influence de cette dernière est plus forte sur la côte, avant tout à Byblos qui devient alors le port privilégié des Égyptiens au Levant.

Le fonctionnement de ce système d'échanges matériels qui est en grande partie attiré vers la Basse Mésopotamie soulève une question d'importance, celle de la façon dont les gens de cette région se procuraient les matières premières étrangères si présentes sur les sites de la région ; on a pu rechercher des « exports invisibles » qu'ils auraient vendu à l'extérieur, tous de matière périssable : grain, étoffes, mais aussi du cuir, de l'huile parfumée, etc.[24] fournis par l'agriculture mésopotamienne qui est la source de la grande richesse des cités-États de la région. Mais cela n'apparaît pas dans les textes du IIIe millénaire, et en fin de compte il faut admettre que les modalités de ces échanges sont obscures. Contrairement à la période précédente, cette région n'a pas initié une expansion aboutissant à des établissements de type colonial situés à l'extérieur : les échanges à longue distance du DA impliquent sans doute de nombreux intermédiaires le long des routes commerciales[18].

Les échanges prennent aussi des aspects immatériels, puisque des pratiques culturelles se diffusent, peut-être sous l'effet de la diffusion de spécialistes (artisans, lettrés) qu'il nous est impossible de percevoir. Ainsi, des statues de style mésopotamien se retrouvent dans des sites du golfe Persique et en Syrie du Nord, plutôt dues à des influences culturelles qu'à des échanges[25]. La diffusion du système d'écriture mis au point en Basse Mésopotamie prend le même chemin vers Ebla et Tell Beydar, avec également l'usage de la langue sumérienne, des types de textes mis au point en Basse Mésopotamie, et aussi l'adaptation de l'écriture à des langues sémitiques (akkadien, éblaïte) montrent également l'importance des échanges culturels à cette époque[26].

Si la nature et les modalités des relations permettant ces échanges nous échappent en général, les inscription royales de Lagash, mais aussi les événements rapportés par la Liste royale sumérienne rédigée à la fin du IIIe millénaire (et donc sujette à caution) semblent indiquer que les contacts politiques peuvent s'étendre sur des longues distances : les rois de Basse Mésopotamie affrontent ainsi ceux de l'ouest du plateau Iranien ou de Haute Mésopotamie. Plus pacifiquement, les archives du palais d'Ebla montrent que les souverains de cette cité avaient des relations diplomatiques avec ceux de Kish et de Hamazi (mais aucune preuve de contact avec des rois sumériens)[27]. Les trouvailles d'objets inscrits aux noms des pharaons Khéphren et Pépi Ier indiquent peut-être même des relations diplomatiques avec l'Égypte, mais cela reste très hypothétique[23].

Les États des dynasties archaïques[modifier]

La période des dynasties archaïques est marquée par une très grande fragmentation politique. La Basse Mésopotamie après le milieu du IIIe millénaire est ainsi divisée entre plusieurs entités politiques qualifiées faute de mieux de « cités-États[28] ». On peut repérer de tels États autour des villes d'Ur, Uruk, Lagash, Umma, Shuruppak, Adab, Nippur, peut-être Larak, dans le pays sumérien, et Kish et Akshak, voire Sippar en pays sémite ; on peut également y

ajouter la région de la vallée de la Diyala, où on trouve à cette période des villes importantes comme Khafadje et Tell Asmar. Il ne s'agit pas de pays organisés autour d'une seule cité, car ils en comptent plusieurs. Le mieux connu, Lagash, est organisé autour de sa capitale éponyme et d'une seconde cité importante, Girsu, ainsi que d'un centre secondaire, Nigin. De la même manière, Umma comprend dans son territoire la cité de Zabalam, Ur possède peut-être Eridu, et Uruk doit dominer Larsa et Bad-Tibira. En dessous de ces grandes villes se trouvent des établissement de moindre importance, du gros bourg jusqu'au hameau, maillant un terroir agricole irrigué. Les États de la Djézireh et de la Syrie sont moins bien connus, mais de mieux en mieux grâce à la découverte de plusieurs lots de tablettes depuis une trentaine d'années, qui permettent de nuancer une vision des États archaïques qui pendant longtemps a été trop centrée sur le seul pays de Sumer. De peuplement sémite, ils semblent proches culturellement aux États du nord de la Basse Mésopotamie.

Nos informations sur l'organisation des États de cette période proviennent avant tout de sources écrites. Comme il a été vu précédemment, elles sont majoritairement administratives et datées de la période du DA III, surtout du DA III B, durant les années précédant les conquêtes de Sargon d'Akkad, et proviennent d'un nombre limité de sites. Il y a donc un déséquilibre : nous sommes surtout informés sur la situation dans quelques royaumes (Lagash et Ebla avant tout) à la fin de la période.

Structures des États archaïques[modifier]

Les structures internes des cités-États mésopotamiennes sont surtout documentées par les archives de Girsu, valant pour l'extrême fin de la période. Ce sont elles qui ont servi de base aux différentes hypothèses sur l'organisation de ces États, notamment celle des cités-temples, voyant dans Lagash un État théocratique, qui s'est avérée erronée.

Le pouvoir royal[modifier]

Relief votif perforé d'Ur-Nanshe de Lagash, commémorant la construction d'un temple, musée du Louvre

Les cités-États sont dirigées par des rois, qui sont nommés de différentes manières dans les textes. Les mots désignant cette fonction durant les premiers siècles du DA sont mal connus, mais pour le DA III trois termes sumériens se sont détachés. Le plus courant est LUGAL[29], qui signifie littéralement « grand homme ». Il a sans doute une connotation guerrière, conquérante. L'expression « LUGAL de Kish », en plus de désigner les souverains de cette cité, est employée par d'autres rois car elle a une dimension symbolique supérieure à celle des autres titres, peut-être parce que le terme KIŠ signifie aussi « totalité », auquel cas cette expression est à lire « roi de la totalité ». Le terme EN (« seigneur »), attesté spécifiquement à Uruk, mais également à Ebla, semble avoir une connotation religieuse (il sert à désigner un grand prêtre aux époques ultérieures). On a souvent pris cela pour l'héritage d'une période où le pouvoir était exercé par un « roi-prêtre », hypothèse séduisante mais difficile à prouver, rien n'indiquant clairement que le pouvoir ait été plus religieux avant la période historique. Enfin le titre d'ENSÍ, porté par les rois de Lagash (qui emploient aussi LUGAL), semble noter la soumission du roi humain à la divinité tutélaire du royaume, qui en est le véritable souverain (on peut traduire ce terme par « vicaire »). Cette variété de termes implique donc une diversité des situations politiques selon les régions[30].

Quoi qu'il en soit, malgré ces divergences il y a une homogénéité autour du fait que c'est clairement un seul homme qui domine les États archaïques, au moins au DA III. Les idées de l'existence d'une « démocratie primitive », proposée par T. Jacobsen, ou bien d'une oligarchie ayant précédé l'émergence d'un pouvoir royal fort, qui s'appuient

sur la présence d'« assemblées » (UKKIN) ne peuvent être prouvées car on ne connaît pas les attributions de ces institutions ni leur structure[31],[32]. Les tombes royales d'Ur (DA III A) pourraient bien refléter l'émergence d'un pouvoir royal plus puissant, les dizaines de morts accompagnant les défunts des tombes principales pouvant être des serviteurs qui ont suivi leur maître royal dans leur mort comme cela se faisait dans d'autres civilisations. Mais c'est un cas unique en Mésopotamie dont l'interprétation est complexe[33].

L'idéologie royale traditionnelle de Mésopotamie apparaît pour la première fois clairement dans les documents de cette période[34], même si on doit souvent supposer à partir des parallèles que l'on peut faire avec les périodes postérieures sur la fonction royale. Il semble qu'en pays sumérien ait dominé le principe de l'élection divine, tandis qu'en pays sémite ce soit le principe dynastique qui dominait[35]. Les inscriptions royales de cette période font clairement la part belle aux constructions à finalité religieuse, et moins souvent leurs victoires militaires, ce qui montre bien que le roi est un intermédiaire entre le monde humain et le monde divin à qui il doit sa fonction[36]. L'art royal suit les mêmes idées : la Stèle des Vautours du roi Eannatum de Lagash montre clairement que le dieu tutélaire de la cité, Ningirsu, est considéré comme le véritable maître du royaume, et que le triomphe de ses armées est celui du dieu[37]. Le rôle du roi y est donc organisé autour de deux grands axes : construire et combattre pour les dieux. Avec Urukagina apparaît le prototype du roi rétablissant la justice dans son royaume, qui connaît par la suite une longue postérité[38].

L'encadrement de la société et l'économie par le palais et le temple[modifier]

Tablette des archives du temple de Bau de Girsu, sur la distribution de rations d'entretien, DA III B, musée du Louvre.

Contrat de vente de propriété foncière privée provenant de Shuruppak, DA III A, musée du Louvre.

Les cites-États sumériennes sont organisées autour de deux grandes institutions : le palais et le temple[39]. Il semble que dans les régions sémitiques plus au nord le système ait fonctionné différemment, puisqu'à Shuruppak, un des rares cas pour lequel on soit documentés sur ce point en dehors de Lagash, les deux institutions cohabitant sont le palais (É.GAL) et le É.URU, connue uniquement pour cette cité, ayant apparemment des fonctions de production[40]. Les institutions religieuses y ont un rôle moins affirmé. Quoi qu'il en soit, même si plusieurs institutions peuvent cohabiter dans une même cité-État, elles sont toutes contrôlées par le même groupe des élites sociales et il est donc difficile d'opposer une autorité séculière à une autorité religieuse sur la base de la distinction entre temple et palais.

Ce sont surtout les archives de temples sumériens qui sont documentées, quand on arrive à identifier l'institution d'où proviennent les archives dont on dispose. C'est le cas du temple de Nanna d'Ur au DA I, mais aussi d'un lot de textes provenant sans doute du temple d'Inanna à Zabalam (royaume d'Umma) datant de l'extrême fin du DA III B[41]. Mais le lot le plus important est celui des temple de la déesse Bau de Girsu pour le DA IIIB, lot d'archives le plus fourni de toute la période[42]. Mais il s'agit en fait d'un domaine placé sous la direction de la reine de Lagash, identifiée à la déesse Bau. Son époux Urukagina semble en effet avoir intégré les domaines des temples à ceux du palais. En aucun

cas n'apparaît dans nos sources un système de « cité-temple », État dominé par une institution religieuse, comme il a pu être proposé dans le passé : les domaines des temples et des palais dépendent des mêmes élites sociales[31],[43].

L'organisation économique des États archaïques tourne donc autour de plusieurs domaines nommés É (« maison »), qui rappellent le système de l'*oikos* de la Grèce antique : on serait donc plus en présence d'une économie domaniale que d'une économie palatiale ou templière[44]. Ces institutions, principalement les temples et le palais royal, organisent la production, emploient la population dans les activités agricoles, l'élevage, mais aussi dans l'artisanat, entreprennent des opérations de commerce. Les terres des institutions, qui sont la partie la plus importante de leur domaine, sont divisées en trois suivant un principe qui perdure durant tout le IIIe millénaire : des terres exploitées en régie directe par des dépendants payés en rations d'entretien ; des terres attribuées à des personnes exerçant un service administratif, artisanal, commercial ou militaire pour le compte de l'institution, et dont le produit leur sert de salaire ; et des terres concédées à des exploitants contre le versement d'un fermage[45]. À côté de cela, il est difficile d'exclure l'existence de maisonnées ou de communautés vivant en dehors du cadre institutionnel, et rien ne prouve que les grandes institutions contrôlent la totalité ni même la majorité de l'économie. Quelques actes de vente de terres privées sont connus dans les corpus du DA III A, et leur nombre limité ne doit pas forcément être interprété comme indiquant qu'ils ne regroupent qu'une minorité de terres. Du reste, il semble que les terres de service aient été patrimonialisées par leurs détenteurs, leur permettant ainsi de se constituer un domaine héréditaire qu'ils pouvaient même aliéner[46].

La hiérarchie sociale suit logiquement cette organisation institutionnelle, puisque ceux qui disposent des positions dominantes sont ceux qui ont les moyens de disposer avec le plus de latitude possible des ressources des institutions (en premier lieu le roi et son entourage), tandis qu'une grande partie de la population semble dans une situation de dépendance économique vis-à-vis des institutions et des élites pour lesquelles elles doivent travailler pour survivre. Les esclaves, qui sont mal connus pour cette période, sont eux dans une situation de dépendance juridique suite à leur capture lors d'un conflit ou de dettes non remboursées. Ces inégalités ont peut-être généré un sentiment d'injustice si on suit le texte des « réformes » d'Urukagina, mais les intentions exactes de ce dernier restent mal déterminées (il peut aussi refléter des tensions entre le palais et le temple)[47].

La situation en Syrie et dans la Djézireh[modifier]

Tablette d'Ebla

Les structures des États de Haute Mésopotamie et de Syrie suivent dans les grandes lignes les principes observés au sud, mais les spécificités locales sont importantes sur certains points. Les archives d'Ebla, où le roi porte le tire d'EN en sumérien et *malikum* en éblaïte, montrent assez bien l'organisation de l'administration centrale de ce royaume[48]. Il est assisté par un groupe de personnages portant le titre de LUGAL, parmi lesquels une lignée prend de plus en plus d'importance jusqu'à récupérer une partie des prérogatives séculières du roi, devenant une sorte de « vizir » qui va jusqu'à mener les troupes au combat. Le roi conserve toujours un rôle religieux important, mais son rôle paraît bien plus effacé qu'en Basse Mésopotamie du fait du poids de l'oligarchie locale. Le palais (É.GAL là aussi) gère les distributions destinées aux personnages importants du royaume, et attribue des domaines à tous ses dépendants, des travailleurs aux membres de la famille royale. Les temples ne sont pas des organismes disposant de domaines et de dépendants en Syrie du nord à la différence de la Basse Mésopotamie, car c'est le palais royal qui prend en charge les principales dépenses du culte. Les archives de Tell Beydar documentent quant à elles un centre provincial du royaume de Nagar, dans la Djézireh[49]. Elles proviennent pour la plupart d'une institution, qui organise là aussi le travail sur le territoire qu'elle dirige, et rétribue ses dépendants en rations de grains. On y note l'importance de l'élevage ovin et caprin, grande activité de la Haute Mésopotamie.

Rapports entre les États[modifier]

Regroupements d'États et relations diplomatiques[modifier]

Clou de fondation commémorant le traité de paix conclu entre Entemena de Lagash et Lugal-kinishe-dudu d'Uruk.

Existait-il à un niveau supérieur une organisation englobant les cités-États de Basse Mésopotamie, en dépit de la diversité politique qui caractérise la période des Dynasties archaïques ? Il y avait apparemment une véritable conscience de constituer un ensemble culturel, appelé le « Pays » (KALAM). On a parfois même parlé d' « amphictyonie » de cités sumériennes, comme pour la Grèce antique. Cela s'appuie notamment sur la présence dans les tablettes d'Ur datant du DA I d'impression de sceaux-cylindres portant des signes représentant des cités (on en trouve aussi à Djemdet Nasr, Uruk et même Suse)[50]. Certains scellés présentant les signes de plusieurs cités, on y a vu un scellement commun, donc une sorte de ligue. Piotr Steinkeller a ainsi postulé l'existence d'un système associant les cités dans le stockage et la livraison de biens pour les grands temples de Sumer (ce qui rappelle le système du BALA de la Troisième dynastie d'Ur)[51]. Auparavant, Thorkild Jacobsen avait proposé qu'une telle « ligue sumérienne » ait été organisée autour d'un centre religieux principal, en l'occurrence Nippur, cité du grand dieu Enlil[52]. Si une organisation de cette sorte a bien existé, elle devait donc avoir un fondement religieux. Mais d'autres explications à ces sceaux, non politiques, ont également été avancées[53].

Quoi qu'il en soit, c'est à cette période qu'apparaissent les premières traces d'un système de relations diplomatiques[54] : ainsi, un clou d'argile commémore l'alliance fraternelle entre Entemena de Lagash et Lugal-kinishe-dudu d'Uruk vers 2500, les plus ancien accord politique connu. Mais c'est la documentation d'Ebla qui est plus instructive pour cela (voir plus bas).

Dans le groupe des rois de Mésopotamie méridionale, certains ont pu se voir reconnaître une sorte d'hégémonie à certaines périodes. Pour le règlement d'un conflit entre Lagash et Umma, il est fait appel vers 2600 au roi Mesalim de Kish qui sert d'arbitre. Il semble en effet que les souverains de cette cité aient exercé une sorte de prééminence à un moment donné, et le titre de « roi de Kish » est repris plusieurs fois par les souverains d'autres États pour marquer leur ambition hégémonique[55]. La Liste royale sumérienne, rédigée vers la fin du IIIe millénaire, présente pour cette période une succession de dynasties dominant la Basse Mésopotamie, s'achevant chacune par leur chute face à un rival victorieux qui leur succède, mais il reste impossible de savoir dans quelle mesure cette reconstruction historiographique répondant à une conception cyclique de l'histoire rapporte des événements ayant réellement eu lieu[56].

Les premiers conflits connus de l'histoire mésopotamienne[modifier]

La « face de la guerre » de l'étendard d'Ur, représentant une bataille.

C'est durant les derniers siècles de la période des dynasties archaïques que l'on est informé sur les premiers événements politiques de l'histoire mésopotamienne. Nous avons des échos sur les rapports conflictuels qu'entretiennent plusieurs de ces royaumes à la période du DA II, non documentées par des sources contemporaines, mais qui semblent être le cadre d'origine de plusieurs récits héroïques sumériens, écrits dans les derniers siècles du IIIe millénaire, auxquels on peut ajouter la Liste royale sumérienne. C'est au DA II qu'on situe le règne de Gilgamesh d'Uruk, et aussi celui de ses adversaires, Enmebaragesi et Agga les rois de Kish[56]. Enmebaragesi est le seul de ces souverains à être connu par une inscription datée de son règne, qui rend crédible l'existence des autres rois de cet âge héroïque[57].

Mais c'est pour le DA III B que les informations sont plus précises grâce à l'existence de sources contemporaines plus conséquentes, provenant avant tout de Lagash, dont les rois sont absents de la Liste royale sumérienne, tout comme ceux de sa voisine Umma. Ces deux cités sont en conflit récurrent, se disputant la possession d'un terroir irrigué frontalier, le GU.EDEN.NA[58]. Cette lutte séculaire est marquée par plusieurs changements de rapports de force. Les inscriptions des rois de Lagash mentionnent également des guerres contre d'autres royaumes de Basse Mésopotamie, et aussi extérieurs (Mari, Subartu, Élam). Les conflits montrent l'affirmation progressive de puissances politiques qui ont tendance à dominer de façon plus durable la Basse Mésopotamie : Eannatum de Lagash, qui défait plusieurs rois de la région et même ceux de Mari et d'Élam vers 2450 ; Enshakushana d'Uruk qui s'empare de Kish et fait prisonnier son roi Enbi-Ishtar vers 2430 ; et surtout Lugal-zagesi, roi d'Umma, qui soumet toute la Basse Mésopotamie vers 2450 et préfigure la domination impériale mise en place par Sargon d'Akkad, qui le défait vers 2340 et met ainsi fin à la période des cités-États[59]. Au final, la période des Dynasties archaïques semble de plus en plus marquée par le fait militaire, qui est un des thèmes privilégiés de l'idéologie royale valorisant le roi guerrier victorieux[60].

Les techniques de combat de l'époque nous apparaissent avant tout dans deux documents exceptionnels[61] : l'étendard d'Ur (trouvé dans les tombes royales de cette ville)[62] et la Stèle des vautours d'Eannatum de Lagash (retrouvée à Girsu)[37]. Obéissant certes à des conventions de représentation, ils constituent une source iconographique utile, montrant une armée organisée autour d'une sorte de phalange compacte, constituée par des fantassins lourdement équipés, armés de longues lances et protégés par de grands boucliers. L'armement été aussi constitué de haches, masses d'armes, poignards, épées à lame courbe, et curieusement l'arc n'apparaît pas dans les représentations militaires (mais on en voit dans des scènes de chasse). Certaines de ces armes se retrouvent dans des tombes. Il existe aussi de lourds chariots de guerre, tirés par des ânes ou onagres, et qui semblent servir à charger l'armée ennemie avant l'arrivée des fantassins. Le combat rapproché est sans doute privilégié, ces troupes semblant peu mobiles et ne disposant pas de projectiles.

L'apport des archives d'Ebla[modifier]

Les rapports entre États de Syrie de la fin des Dynasties archaïques sont bien documentés grâce aux fouilles d'Ebla, qui ont livré les seules archives royales disponibles pour la période. Elles renseignent sur les relations diplomatiques entretenues par les rois de cette cité[27]. Pour la période qu'elle documentent, trois grands États dominent cette région : Mari, Nagar, et Ebla. Cette dernière est encore soumise à un lourd tribut payé à Mari dans les plus anciennes archives disponibles, mais elle finit par l'alléger considérablement après un conflit victorieux[63]. En tout cas Mari semble être le royaume le plus puissant de la Syrie à cette période. Les rois d'Ebla ont eux aussi des vassaux, comme Emar, et Abarsal, cité non localisée mais connue par le traité de paix qu'elle conclut avec Ebla, le plus ancien qui ait été retrouvé écrit. Les relations des rois éblaïtes avec Nagar sont pacifiques : échanges de cadeaux, et mariage entre la fille du roi d'Ebla et le fils de son homologue. Les archives d'Ebla ont également conservé des traces d'échanges épistolaires avec les rois de Kish et de Hamazi. Elles montrent donc déjà l'existence de pratiques diplomatiques bien connues pour le IIe millénaire, notamment les lettres d'Amarna : échanges de messages et de présents, alliances matrimoniales interdynastiques, et accords politiques.

Culture matérielle[modifier]

Sur de nombreux sites ont été mis au jour des niveaux des Dynasties archaïques. Là aussi à une connaissance précoce de sites de Basse Mésopotamie et de la Diyala (Uruk, Ur (Sumer), Eridu, Shuruppak, Abu Salabikh, Kish, Khafadje, Tell Asmar) ont succédé les fouilles de sites plus au nord, dans la Djézireh (Tell Chuera, Tell Brak, Tell Beydar, Tell

Leilan), et en Syrie (Ebla, Mari), qui ont contrebalancé la vision « mésopotamo-centrée » qu'on se faisait de cette période, sans pour autant remettre en cause la prééminence du pays de Sumer, dont l'art les a influencés de manière notable. C'est dans ce domaine que ressort avant tout l'unité culturelle de la Basse Mésopotamie (et de la Diyala voisine), qui contraste avec sa fragmentation politique.

Architecture[modifier]

Le matériau de base : la brique d'argile[modifier]

En Mésopotamie méridionale, la période du DA I se caractérise au niveau architectural par la mise au point de briques particulières, dites « plano-convexes », du fait de leur face bombée[64]. Elles avaient sûrement pour fonction de faire gagner du temps, puisqu'elles sont moins bien confectionnées que les briques rectangulaires plates, mais disposées dans un appareil spécifique, en « arête de poisson », servant de remplissage alors que pour les extrémités du mur on utilise des briques classiques, ce qui permettait de monter des murs plus rapidement. Les briques courantes sont constituées de deux modèles mis au point à la fin de la période d'Uruk : les petites briques carrées (en allemand *Riemchen*), et les grandes briques servant pour faire des terrasses (*Patzen*). Les briques « plano-convexes » disparaissent à la période d'Akkad.

Urbanisme et habitat[modifier]

La seconde moitié du IVe millénaire a vu les débuts de l'urbanisation en Mésopotamie du sud et aussi dans quelques cités du nord qui ont ensuite décliné. Cet acquis est prolongé au cours des premiers siècles du IIIe millénaire, qui voient la Mésopotamie méridionale connaître une urbanisation croissante de sa population si on se fie aux prospections archéologiques citées précédemment. C'est à ce moment que l'aspect urbain de la civilisation mésopotamienne s'affirme définitivement, avec son urbanisme et les structures socio-économiques qu'il reflète.

L'urbanisme de la période des Dynasties archaïques est connu grâce à la fouille de quartiers résidentiels dans quelques cités[65]. Les cas les mieux connus sont ceux des cités de la Diyala, Khafadje et Tell Asmar (appelée Eshnunna à l'époque historique). Ils présentent un habitat très resserré, constitué de maisons de tailles diverses : les plus simples sont constituées d'un espace central ouvrant sur quelques autres de plus petites salles, et les plus vastes, habitées par les plus aisés, y ajoutent d'autres pièces annexes. Le parcellaire est généralement stable, mais peu connaître des changements brusques, comme c'est le cas à Khafadje après un grand incendie au début du DA III : on constitue sur les ruines un quartier protégé par une enceinte intérieure (« quartier muré »)[66]. Cela montre un exemple d'habitat planifié, attesté également sur le tell principal d'Abu Salabikh, autre site dans lequel les résidences sont très bien documentées. Les maisons y sont très similaires : organisées autour d'un espace central carré d'où on accède à deux pièces disposées en équerre, chacune ayant ses propres petites salles adjacentes. Elles couvrent un espace au sol qui va de 180 à 480 m^2. L'urbanisme des villes du DA est donc constitué de maisons fermées sur elles-mêmes, et comme les édifices publics suivent le même principe d'organisation, les espaces ouverts sont peu nombreux, en dehors des artères qui permettent de sortir des villes.

Les temples et les palais[modifier]

L'urbanisme est dominé par des monuments importants qui par leur taille et leur agencement sont bien plus que les résidences courantes[67], et servent à ceux qui exercent le pouvoir, qui marquent de leur empreinte le paysage urbain comme ils le font pour la société et l'économie. Temples ou palais, on ne sait pas vraiment dans bien des cas, puisque seule une minorité d'entre eux présente un plan spécifique permettant d'identifier leur fonction. Par leur taille, ils sont dans la continuité des grands monuments érigés à Uruk dans les derniers siècles du IVe millénaire.

Les temples de cette période ne présentent pas un plan spécifique. On en a identifié avec plus ou moins de certitudes sur plusieurs sites[68]. Si la plupart de ces édifices ont des dimensions modestes, quelques temples de grande taille ont été dégagés comme le temple d'Inanna de Nippur, édifice de 85 mètres de long disposant d'une quarantaine de salles, dont deux *cellae* précédées par une avant-cour à colonnes. Le temple de Shara de Tell Agrab n'a été que partiellement dégagé, mais les fouilles ont laissé apparaître un vaste édifice quadrangulaire d'environ 60 mètres de côté. Le seul type de temple caractéristique identifiable pour cette période est celui des « temples ovales » de Khafadje, el-Obeid et Lagash (el-Hiba), datant des DA II et III. Ils doivent leur nom à l'enceinte ovale qui les sépare du reste de la ville, et

leur centre est occupé par un temple construit sur une terrasse (seule cette dernière ayant survécu à l'épreuve du temps). Plus au nord, les bâtiments identifiés comme des temples sur les sites de la Djézireh (Tell Chuera, Tell Mozan), présentent plus de traits communs ; ce sont de petits édifices de forme rectangulaire, parfois avec une petite salle à leur extrémité servant de Lieu saint. Le seul temple d'Ebla connu pour cette époque est l'un des plus anciens cas connus de temple *in antis* (où les murs latéraux dépassent le mur de la façade vers l'extérieur)[69], avec les deux temples de Tell Chuera. Cette forme devient courante par la suite dans l'espace syrien.

Cour intérieure du palais royal de Mari.

Le cas des palais est identique : on ne distingue pas de type architectural commun permettant d'identifier clairement un bâtiment servant de résidence à un souverain, et on doit donc avant tout se fier à la taille d'édifices non considérés comme cultuels[70]. Il est clair que plusieurs de ces « palais » avaient un étage, et donc les ruines qui peuvent être fouillées sont celles du rez-de-chaussée. En Basse Mésopotamie, les deux palais de Kish, A et P, sont les mieux connus. Le premier est constitué autour de deux bâtiments accolés l'un à l'autre, celui du nord étant le plus vaste, jouxtés par une porte monumentale. Le palais P (ou « planoconvexe ») est caractérisé par sa forme triangulaire et une enceinte très épaisse. Dans ces deux cas, on n'arrive pas à identifier la fonction des pièces. Les seuls palais clairement identifiables comme tels, avec une organisation interne cohérente, se trouvent sur des sites situés plus au nord. Le palais royal de Mari du niveau DA III, bien plus grand que celui des autres cités (signe de la puissance des rois mariotes), a la particularité de comporter un temple en son sein, l'« enceinte sacrée », au sud-est. Le palais de Tell Beydar, construit au début du DA III et remanié deux fois par la suite, peut-être destiné à servir à un roi local avant l'incorporation de la ville dans le royaume de Nagar, est organisé autour de trois grandes salles : deux pièces rectangulaires, pièce un espace central carré. Ce plan est semblable à celui qui se généralise à la période amorrite (début du IIe millénaire), qui pourrait donc bien trouver un prototype à Tell Beydar[71]. La seconde salle rectangulaire est considérée comme étant la salle du trône ou une salle de réception. Enfin, le palais royal d'Ebla (ou « palais G »), n'a été dégagé que sur quelques secteurs : un « quartier administratif », où ont été retrouvées des milliers de tablettes d'archives, relié par une porte monumentale à la « cour des audiences » située plus en hauteur, qui permettait d'accéder à la résidence royale[72].

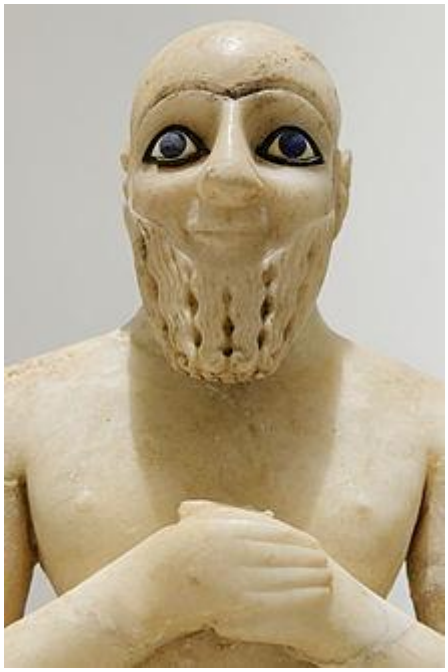
Sépultures[modifier]

Les sociétés du Proche-Orient ancien inhumaient leurs morts sous le sol, pour leur permettre un accès au « Monde souterrain » où résidaient les défunts selon leurs croyances. Les fouilles archéologiques ont mis au jour de telles sépultures souterraines, creusées dans le sol. Il ne s'agit cependant pas du seul type de sépulture, puisque le texte des réformes d'Urukagina indique qu'à côté de l'enterrement dans des tombes creusées (KI.MAH), d'autres défunts étaient ensevelis dans des marais consacrés au dieu Enki (GI.ENKI), pratique qui n'a pu être étudiée par l'archéologie[73].

Ce sont donc des cimetières plus « classiques » qui ont été mis au jour et permettent de connaître les pratiques funéraires des gens du commun, à Ur, Abu Salabikh, Kish, Khafadje, à Suse ainsi qu'à Kheit Qasim dans le Djebel Hamrin[74]. Les sépultures sont généralement regroupées dans des nécropoles, mais parfois les défunts sont enterrés sous leur maison. S'y trouvent des tombes modestes, généralement individuelles (quelques-unes sont collectives à Abu Salabikh), dont le matériel funéraire est simplement constitué de céramiques. Les sépultures les plus marquantes sont celles présentant un matériel plus riche ou bien avec des marqueurs symboliques les distinguant clairement des autres. De telles tombes riches ont été exhumées dans le « cimetière Y » de Kish et à Suse, qui ont fourni un matériel de prestige : armement, harnais, et même un char à Suse. Du matériel funéraire riche, caractérisé par des bijoux en or et lapis-lazuli, a été mis au jour plus récemment dans des tombes de sites syriens, Umm el-Marra et Tell Banat[75]. Tout cela illustre le processus de différenciation sociale à l'œuvre en de nombreux endroits du Moyen-Orient.

La documentation funéraire des Dynasties archaïques reste dominée par le cas spectaculaire des tombes royales mises au jour à Ur par Leonard Woolley en 1927[76]. Elles se trouvent au cœur d'une très vaste nécropole de plus de 1 800 tombes en majorité modestes, où elles se distinguent par leur construction, la richesse du matériel funéraire qui y a été retrouvé, et les morts ayant accompagné les plus importants défunts enterrés, pratique inédite en Mésopotamie et encore mal comprise[33]. Les tombes les plus marquantes sont celles des « rois » Meskalamdug et Akalamdug, et celle de la « reine » Pu-abi, aux trouvailles artistiques impressionnantes. Une vingtaine d'autres tombes ont également livré des objets riches, mais n'étaient pas destinées à des rois.

Sculpture[modifier]



Statue en albâtre de l'intendant Ebih-Il, retrouvée à Mari, DA III B ; musée du Louvre.

La sculpture sur pierre des Dynasties archaïques est constituée par des réalisations à vocation religieuse, qui ont été placées dans des sanctuaires où elles ont été retrouvées lors des fouilles. On peut distinguer deux styles : les statues en ronde-bosse représentants de orants, et les bas-reliefs perforés typiques de Basse Mésopotamie[77].

Les sculpteurs de Basse Mésopotamie et de la vallée de la Diyala ont réalisé des sculptures en ronde-bosse d'un style caractéristique, qui a influencé leurs homologues des régions voisines[78]. Quelques œuvres connues ont été exhumées dans la vallée de la Diyala, ainsi des statues d'orants à Tell Asmar, retrouvées dans ce qui semble être un temple ; les personnages sont représentés debout, les mains jointes en posture de prière ou tenant un gobelet servant à un rituel de libation[79]. D'autres statues de la période présentent des personnages assis, mais la posture de dévotion est similaire. Les personnages masculins sont souvent vêtus d'une jupe particulière, appelé *kaunakès*, qui peut être unie, ou avec des franges. Les personnages représentés, quand on peut les identifier, sont des notables, ou bien des souverains, dont l'apparence se distingue mal de celle de leurs sujets. Ces *ex-voto*, placés dans des temples, ont pour but de perpétuer la prière de ces gens pour l'éternité. Des statues semblables ont été retrouvées à Tell Chuera dans la Djézireh[80]. On en a également mis au jour à Mari dans le temple d'Inanna, par exemple la statue de l'intendant Ebih-Il, en albâtre, sans doute la plus remarquable[81]. À côté de ces œuvres marquées par un forte influence sumérienne, d'autres présentent une plus grande originalité dans leur exécution[82].

Relief votif de Dudu ; Musée du Louvre.

L'art des Dynasties archaïques est aussi caractérisé par la réalisation de bas-reliefs sur des plaques en pierre perforées, manifestement à but votif, mais dont la fonction exacte est inconnue[83]. Une des plus fameuses est celle représentant le roi Ur-Nanshe de Lagash avec sa famille, retrouvée à Girsu[84]. Celle de Dudu, prêtre de Ningirsu dans la même cité sous Entemena, représente des animaux mythologiques, comme l'aigle léontocéphale. Des œuvres du même type se retrouvent dans plusieurs sites de Basse Mésopotamie et de la Diyala, mais pas en Haute Mésopotamie ou en Syrie. L'art du bas-relief voit aussi le développement des premières œuvres à caractère narratif, comme l'illustre la remarquable *Stèle des Vautours* d'Eannatum de Lagash mise au jour à Girsu). Conservée dans un état fragmentaire, elle présente sur une première face de trois registres la victoire de l'armée de Lagash contre celle de sa rivale héréditaire Umma, et sur la seconde face la victoire « mythologique » de Lagash grâce à son grand dieu Ningirsu qui capture ses ennemis dans son filet. Elle comprend aussi une longue inscription historiographique commémorant la victoire et les accords conclus à sa suite, associant ainsi pour la première fois l'image sur bas-relief et le texte dans la célébration du triomphe d'un souverain, pratique qui culmine au Ier millénaire chez les rois assyriens et perses achéménides[37].

Métallurgie[modifier]

Coupe en or retrouvée dans la tombe de Pu-abi à Ur.

Les Sumériens étaient les plus brillants métallurgistes de leur temps[85]. Leur niveau technique était sans égal dans le Proche-Orient de l'époque, ce qui est remarquable pour un peuple venant d'une région où on n'extrait pas de métaux et où on exporte donc la matière première nécessaire à l'industrie métallurgique. Depuis la période d'Uruk, ils maîtrisent divers alliages binaires voire ternaires ou même quaternaires, et des techniques comme la cire perdue, le placage avec des feuilles de métal, et développent au IIIe millénaire les décors en filigrane, et tentent même des procédés de granulation. Ils travaillaient l'or, l'argent, le cuivre, le bronze, le plomb, l'électrum et l'étain. C'est durant cette période que se répand l'usage du bronze, même si la rareté de l'étain fait que le cuivre allié à l'arsenic est toujours très employé. Les tombes des notables des Dynasties archaïques ont livré de nombreux objets en métal : vaisselle, armes, bijoux, statuettes, etc. Les plus remarquables sont les objets en or retrouvés dans les tombes d'Ur : vases, coupes, colliers avec divers ornements ; la parure de la Dame Pu-abi et la couronne de Meskalamdug montrent bien le niveau de maîtrise atteint par les artisans sumériens. De nombreux vases en métal ont été exhumés dans les sites de Basse Mésopotamie, comme le vase en argent d'Enmetena de Lagash[86].

Glyptique[modifier]

Sceau-cylindre du DA III, avec son empreinte, représentant une scène de combat mythologique.

La variété de thèmes gravés sur les sceaux-cylindres de la période d'Uruk s'est réduite au début du IIIe millénaire en Basse Mésopotamie et dans la région de la Diyala, pour se consacrer avant tout à la représentation de thèmes mythologiques et cultuels[87]. Cette période voit manifestement un développement de l'utilisation des sceaux-cylindres avec l'expansion et la complexification des activités administratives impliquant d'authentifier des actes et de contrôler des stocks en les scellant. Les sceaux du DA I représentent des formes géométriques ou des pictogrammes stylisés. Par la suite, les thèmes dominants sont les combats d'animaux réels ou mythologiques, les héros maîtrisant des animaux, mais leur sens exact nous échappe. Les animaux imaginaires les plus courants sont le taureau androcéphale, l'homme-taureau maîtrisant les animaux, l'homme scorpion ; on trouve aussi beaucoup d'aigles, des lions. Certains personnages anthropomorphes sont vraisemblablement des dieux, portant la tiare à cornes bovines symbolisant leur divinité. Le sens de la figure du « dieu-bateau » courante dans la glyptique du DA III nous échappe. Les scènes cultuelles se développent également à partir du DA II, avant tout les banquets. Peu de sceaux représentent des scènes de la vie quotidienne. À partir du DA III, les sceaux commencent à être inscrits au nom de leur détenteur. En Haute Mésopotamie et en Syrie, la glyptique est fortement marquée par l'influence sumérienne, même si parfois des variantes locales des thèmes courants sont décelables[88].

Incrustations[modifier]

Élément d'incrustation en nacre inscrit au nom d'Akurgal, fils du roi Ur-Nanshe de Lagash, Musée du Louvre.

Quelques sites ont livré des fragments gravés essentiellement en nacre, mais aussi calcaire blanc ou coloré, en lapis-lazuli et en marbre, destinés à être fixés par du bitume sur des objets ou des panneaux en bois qui ont souvent disparu[89]. Ils représentent des personnages prenant part à des scènes mythologiques ou historiques. Ils permettent tout comme la sculpture sur bas-relief le développement de premières formes d'un art narratif, mais ils ne connaissent pas la postérité de celle-ci car ce type d'œuvre est abandonné aux périodes suivantes.

L'objet incrusté le mieux conservé est l'« étendard d'Ur », retrouvé dans une des tombes royales de cette cité, qui représente deux scènes principales sur ses deux faces : une bataille, et un banquet qui suit probablement la victoire militaire[62]. La « frise à la laiterie » retrouvée à el-Obeid représente comme son nom l'indique des activités laitières (traite de vaches, étable, préparation de laitages), et est le document qui nous fournit le plus d'informations sur ce type de pratiques en Mésopotamie antique[90].

Des éléments de mosaïques similaires ont été mis au jour à Mari où a été identifié un atelier de graveur de nacre, ainsi qu'à Ebla où les fragments (en marbre) devaient faire partie à l'origine d'un panneau de plus de 3 mètres de haut décorant une salle du palais royal[91]. Les décors des deux sites présentent de fortes similitudes dans leur style et leurs

thèmes : ils représentent à Mari des scènes guerrières (défilés de prisonniers), ou religieuses (sacrifice d'un bélier), et à Ebla un triomphe militaire et des animaux mythologiques (aigle léontocéphale, taureau androcéphale).

L'écriture et ses usages[modifier]

L'écriture est apparue en Basse Mésopotamie durant les derniers siècles de la période d'Uruk, vers 3300-3200. Elle connaît dans le courant du IIIe millénaire plusieurs évolutions, et est de plus en plus utilisée, ce qui se traduit par une inflation de la quantité de documents écrits disponibles et également par une plus grande variété de type de textes écrits.

Les évolutions de l'écriture[modifier]

Article connexe : Cunéiforme.

Fragment d'une inscription royale d'Ur-Nanshe de Lagash retrouvée à Girsu/Tello, DA III A, graphie linéaire, Musée du Louvre.

Acte de vente d'un esclave et d'une maison à Shuruppak, DA III A, graphie cunéiforme, Musée du Louvre.

L'écriture mésopotamienne est écrite avant tout sur des tablettes d'argile, au moyen d'un calame en roseau. Depuis la fin de la période d'Uruk, s'est développé un système associant des logogrammes (un signe = une chose ; on parle aussi d'idéogrammes) et des phonogrammes (un signe = un son, généralement une syllabe)[92]. Au IIIe millénaire, l'aspect phonétique de l'écriture prend de plus en plus d'importance, et c'est pour cette période qu'on peut pour la première fois identifier avec certitude la langue dans laquelle sont écrits les textes, car auparavant les scribes employaient essentiellement des logogrammes qui ne donnent pas d'information sur la phonétique ou la grammaire de la langue de leurs rédacteurs. Si les textes sont avant tout écrits en idéogrammes sumériens, langue du sud de la Basse Mésopotamie, on repère pour la première fois de nombreux termes dans des langues sémitiques, à savoir l'akkadien dans les sources d'Abu Salabikh au DA III A, puis l'éblaïte des sources d'Ebla au DA III B. Pour cela, les scribes des pays sémitiques reprennent les idéogrammes en fonction de leurs valeurs phonétiques pour noter les mots dans leurs langues, ce qui est sans doute un facteur décisif dans l'évolution vers la prépondérance des phonogrammes sur les logogrammes, qui s'affirme aux périodes suivantes.

Du point de vue graphique, cette écriture connaît une évolution majeure. Dans les premières périodes du DA, elle est linéaire et cursive : les scribes tracent des lignes sur la tablette, représentant souvent des pictogrammes, signes qui sont des dessins stylisés de la chose concrète qu'ils sont généralement censés représenter. Au DA III, cette écriture pictographique disparaît et les signes deviennent totalement abstraits. Les scribes ne tracent plus de lignes, mais composent leurs signes à partir de plusieurs incisions de calame dans la tablette. Le calame étant taillé de façon à ce

que son extrémité ait une forme triangulaire, les signes tracés ont une forme de « clou » ou de « coins », ce qui explique pourquoi la nouvelle graphie qui apparaît définitivement dans les textes du DA III B est appelée cunéiforme (du latin *cuneus*, « coin » ou « clou »). Dans les inscriptions officielles, la graphie linéaire reste cependant employée, peut-être par une volonté d'« archaïsme ». Enfin, il faut noter que les signes des tablettes administratives sont disposés dans des cases tout le long de la période, mais à partir du DA III on commence à disposer les signes sur des lignes écrites de gauche à droite, entraînant une rotation des signes de 90° dans le sens inverse des aiguilles d'une montre[93].

Nature des textes[modifier]

La documentation écrite de la période des Dynasties archaïques est essentiellement administrative[94]. Il s'agit de documents de gestion provenant d'institutions royales et religieuses, émis dans le but de contrôler leurs ressources. Ils enregistrent par exemples des mouvements de biens stockés et redistribués, des concessions de terres, des bilans annuels de certaines exploitations ou d'ateliers. Les sources du DA I/DA II sont limitées : il s'agit avant tout de 370 textes d'Ur. L'emploi de l'écriture se développe manifestement au DA III. Les lots du DA III A sont 800 textes essentiellement économiques de Shuruppak (le site actuel de Fara), et 500 textes d'Abu Salabikh, à dominante scolaire. Les plus gros lots proviennent du DA III B : les 2 000 tablettes du temple de Girsu (le site de Tello) et les plus de 10 000 tablettes et fragments de tablettes d'Ebla (Tell Mardikh) en Syrie. De cette période d'autres lots moins conséquents proviennent de plusieurs sites de Basse Mésopotamie (Umma, Nippur, Isin, Adab) et de Syrie (Mari, Tell Beydar) : il y a donc une extension géographique de l'usage de l'écriture.

L'écriture est également employée pour une plus grande variété de textes. Les premiers lots étaient de la documentation administrative, même si quelques textes lexicographiques sont connus dès la fin de la période d'Uruk, les listes lexicales, type de document typique de la civilisation mésopotamienne et de sa culture lettrée. Des contrats de vente de champs, d'animaux ou d'esclaves sont également connus pour les premières périodes, montrant l'existence de premiers documents privés. Au DA II et surtout au DA III, sont rédigées les premières inscriptions commémorant les réalisations pacifiques ou militaires des rois, qui sont essentielles pour reconstituer la chronologie des souverains et les événements politiques, malgré le fait qu'elle présente le point de vue de leur commanditaire de façon très partiale[36]. On parle d'« inscriptions royales », type de texte qui connaît une grande postérité dans l'histoire mésopotamienne. La documentation d'Abu Salabikh[95], de Shuruppak et d'Ebla au DA III a permis d'étoffer la typologie des textes disponibles par des productions issues du milieu « lettré » ou « savant » (sans doute des prêtres) : des exercices de métrologie et de mathématiques, des textes rituels de magie et d'exorcisme, et des œuvres relevant de ce qu'on considère comme les « belles-lettres », à savoir des hymnes dédiés à des temples, des textes mythologiques et épiques souvent fragmentaires et des textes de « sagesses » (recueils de proverbes, fragment des *Instructions de Shuruppak*, des listes d'énigmes). Ces documents sont plutôt issus du milieu scolaire et non de sortes de « bibliothèques », et il s'agit de copies de textes classiques employées dans le cursus de formation des scribes de l'époque, en tant qu'exercices d'approfondissement[96]. On est donc dès cette époque en présence des éléments caractéristiques du « milieu lettré » mésopotamien, même s'ils sont bien mieux connus pour les périodes suivantes[97].

La religion dans les États archaïques[modifier]

Article connexe : Religion mésopotamienne.

Sceau-cylindre avec son empreinte, représentant une scène de culte, avec des figures mythologiques, Musée du Louvre.

La religion de la période des dynasties archaïques est mal connue, même si des sources de différents types nous la documentent, souvent de façon indirecte. L'iconographie est comme souvent très utile, tandis que pour l'architecture se pose le problème de l'identification des lieux de culte évoqué précédemment. Parmi les textes, de nombreux

documents administratifs concernent des offrandes à des divinités, parfois en nommant du personnel cultuel ou même des rituels, même si ces sources n'ont pas pour but d'expliciter les pratiques qu'elles enregistrent. Cela vaut essentiellement pour les archives de Girsu[98] et d'Ebla[99]. Ces dernières, ainsi que celles de Shuruppak et d'Abu Salabikh[95], ont livré des textes littéraires et rituels complétant cette documentation avec des textes plus techniques destinés au personnel cultuel spécialisé.

Le monde divin[modifier]

Bas-relief perforé représentant une scène de libation à une divinité, Girsu, Musée du Louvre.

Vase en argent dédié à Ningirsu par le roi Enmetena de Lagash, Musée du Louvre.

Les dieux des Dynasties archaïques étaient souvent identifiés à un territoire précis. Le cas le plus caractéristique est celui de l'État de Lagash, qui montre l'existence d'un véritable panthéon local[100], qui a une structure familiale : le dieu principal est Ningirsu, littéralement le « Seigneur du Girsu », et il est accompagné de sa parèdre Ba'u, ainsi que de plusieurs de ses fils, en premier lieu Shul-Shagana et Ig-alima, ou de sa sœur Nanshe. De la même manière, la cité rivale de Lagash, Umma, avait pour dieu principal Shara, An et Inanna avaient leurs grands temples à Uruk, Enlil à Nippur, Enki est à Eridu, Nanna à Ur, Zababa à Kish, Sud à Shuruppak, etc. Ce même principe se retrouve hors de Mésopotamie, dans les cas de Kura à Ebla et Inshushinak à Suse. Dans une certaine mesure donc, la conception du divin suit l'organisation politique de la période autour de plusieurs cités-États ayant leur propre panthéon avec une divinité souveraine qui est supposée en être le véritable maître. Cela va plus loin puisque les particularismes religieux se retrouvent également dans le personnel cultuel qui connaît des différences d'une cité à l'autre, mais aussi dans les traditions mythologiques et mêmes théologiques qui sont élaborées par les clergé de certaines cités (en particulier Eridu, Nippur et Lagash), notamment visible dans les textes sur la création du monde, connus surtout pour les périodes suivantes mais dont les racines remontent aux temps archaïques[101].

Mais ces particularismes ne doivent pas masquer la communauté religieuse que forment les cités du sud mésopotamien, dont le divinités sont intégrées dans un panthéon plus vaste, englobant le pays de Sumer et même plus loin, dans lequel elles ont des fonctions précises. Plusieurs divinités sont ainsi associées à un élément précis, comme par exemple Ashnan, le dieu du grain, ou Utu, le dieu-soleil. Un phénomène de syncrétisme s'est constitué entre les panthéons des cités sumériennes, et la déesse Inanna originaire d'Uruk est aussi vénérée à Lagash[102]. Dès cette époque apparaissent des tentatives d'organisation d'un véritable panthéon sud-mésopotamien[103]. Cela se voit dans des listes de divinités retrouvées à Shuruppak et Abu Salabikh, qui présentent les principales divinités mésopotamiennes dans un ordre manifestement hiérarchique. La première débute par An, Enlil, Inanna, Enki, Nanna et Utu, tandis que la seconde commence par An, puis Enlil, Ninlil, Enki, Nanna et Inanna. C'est donc une organisation similaire à celle qui est mieux connue pour les périodes suivantes, avec au premier plan An, le dieu du Ciel, le père des dieux, aux côtés de son fils Enlil le dieu souverain qui semble lié au vent, auquel est associé son frère Enki, dieu de l'Abîme, dieu de la sagesse et maître de la magie. Ces trois-là formant une triade dominante, à laquelle succèdent des divinités astrales : Inanna, l'étoile du matin (Vénus, mais c'est aussi une déesse de l'Amour et de la Guerre), le dieu-lune Nanna et le dieu-soleil Utu (aussi dieu de la justice). Ce monde divin sumérien semble progressivement s'organiser autour de la prééminence d'Enlil, vu comme le roi des dieux, et de sa ville, Nippur, qui sans être une cité politiquement puissante est la principale ville sainte de Sumer et un centre culturel de premier plan[104]. Son grand temple, l'Ekur, reçoit des offrandes importantes des cités voisines. C'est là que se réunirait l'assemblée de la « ligue » des cités sumériennes que plusieurs textes semblent documenter[105]. Le triomphe théologique de Nippur et de son dieu s'affirme aux périodes d'Akkad et d'Ur III.

Des divinités mésopotamiennes se retrouvent même plus loin dans les textes d'Ebla, comme Enki et sa parèdre Ninki, et les lettrés de cette cité tentent d'établir des parallèles entre leurs divinités issues essentiellement d'un fonds sémitique et celles venant du pays sumérien. Cela se voit dans une liste bilingue présentant à un moment des noms de divinités éblaïtes et leur correspondantes sumériennes suivant un principe fonctionnel, par exemple Ashtar (Astarté) identifiée à Inanna, ou encore Rashap (Reshep) à Nergal (dieux des Enfers)[106]. Le fonds divin éblaïte est cependant essentiellement sémitique, et on y retrouve des divinités vouées à une longue postérité, en plus des deux déjà citées, comme le dieu agraire Dagan, le dieu de l'Orage Adda (Addu, Hadad), ou encore Kamish (Kamosh)[107].

Le culte[modifier]

Le lieu principal du culte dans le Proche-Orient ancien est le temple, considéré comme le lieu de résidence de la divinité : c'est sa « maison » (c'est le sens littéral du terme sumérien É qui sert à désigner ce genre d'édifices). Il est peut-être dès cette période incarné dans une statue qui se trouve dans le « saint des saints » (ou *cella*) du sanctuaire qui assure sa présence réelle, mais cela est débattu. En tout cas il est manifeste que les dieux reçoivent alors un culte régulier, avant tout un entretien alimentaire, mais aussi d'autres types d'offrandes (vêtements et mobiliers). C'est le clergé qui est chargé de la conduite du culte, au cours de cérémonies précises. La dévotion des derniers fidèles se voit dans les offrandes qu'ils font aux dieux, attestées notamment par des tablettes de listes de présents, ainsi que de nombreux *ex-voto* (statues, stèles, vases, armes, etc.), parfois dédicacés, retrouvés dans des temples, qui constituent avec les objets exhumés dans les tombes la majorité de nos sources sur l'art de cette période. Les souverains entretenaient un rôle privilégié avec les dieux, et donnaient les offrandes les plus prestigieuses, assuraient la restauration ou la construction des édifices sacrés, ce que célébraient la majorité de leurs inscriptions commémoratives.

La « face de la paix » de l'Étendard d'Ur, représentant une scène de banquet cultuel.

Sceau-cylindre de la « Dame » Puabi, représentant une scène de banquet, Tombes royales d'Ur, British Museum.

Ces éléments bien connus pour les périodes postérieures transparaissent déjà dans les textes de l'époque des Dynasties archaïques. Les tablettes administratives de Girsu et d'Ebla nous montrent ainsi l'existence de différents rituels ordinaires ou plus exceptionnels, constituant de véritables fêtes religieuses, les plus importantes du royaume de Lagash étant dédiées aux divinités locales Bau et Ningirsu, aux côtés de fêtes dédiées à des divinités moins importantes, comme la divinité infernale Gilgamesh[108]. Dans le cas d'Ebla, on a ainsi pu identifier des offrandes d'huile faites à un dieu suivant un rituel précis, un rituel survenant lors de la réfection de la tête de la statue du dieu Kura, ou encore des bains rituels, même si les termes apparaissant dans les tablettes administratives ne sont pas aisés à expliciter[109]. Ces rituels suivaient un calendrier religieux précis distinct du calendrier commun[110].

Des représentations de ce type de rituels apparaissent dans les scènes de la glyptique mais aussi dans des incrustations comme l'Étendard d'Ur daté du DA II. La « face de la Paix » de ce dernier représente en effet une scène de banquet dirigée par le roi représenté sur le registre supérieur, en train de boire en présence de convives assis face à lui et de musiciens, alors qu'on leur apporte des offrandes en produits agricoles et animaux représentés sur les registres inférieurs. Cette scène est interprétée comme représentant un banquet en l'honneur des dieux, peut-être pour les remercier suite à la victoire représentée sur la face précédente[62]. Les sources archéologiques complètent également nos connaissances sur les pratiques cultuelles avec la découvertes d'installations dans les temples. Ainsi, les archéologues qui ont mis au jour le « temple ovale » de Khafadje ont découvert dans sa cour principale un puits, un bassin et un autel servant au culte, et à proximité des empreintes de sabot d'un bélier que l'on menait de force au sacrifice[111].

En dehors du culte ordinaire des dieux, quelques tablettes provenant de Shuruppak et d'Ebla mais aussi d'al-Hiba (la ville de Lagash) nous présentent plusieurs rituels d'exorcismes souvent difficiles à comprendre[112]. Il s'agit d'un type de texte technique manifestement destiné à des spécialistes des conjurations ou des exorcismes. Les maux contre lesquels on cherche à lutter comprennent des maladies, des morsures de serpents ou des piqures de scorpions, ou les complications pouvant survenir lors de naissances. Les incantations font appel à la médiation de plusieurs divinités, celle revenant le plus souvent dans les textes en sumérien étant la déesse NIN.GIRIN, qui n'est plus attestée dans la documentation des périodes suivantes. La divination transparaît également dans quelques textes administratifs d'Ebla, où se trouvent des mentions de plusieurs spécialistes de cette pratique et de l'observation de présages[113].

On connaît mal le personnel des temples chargé de veiller à la conduite de ces rituels, depuis l'approvisionnement en offrandes jusqu'à l'exécution des gestes, incantations et chants sacrés. La liste lexicale Lu A, qui regroupe de nombreux noms de professions, nous permet de voir que plusieurs spécialistes du culte connus pour les périodes ultérieures sont déjà présents[114]. On peut distinguer les personnes participant à l'administration du temple, comme l'intendant en chef (SANGA) et le trésorier (ENKUM), des personnes spécialistes du culte, comme l'exorciste/purificateur (IŠIB) ou le préposé à la purification de la bouche d'une statue divine ($SANGA_2$). La situation à Ebla présente des titres différents mais des fonctions tout aussi variées[115]. Manifestement, le personnel cultuel est déjà varié et très spécialisé. C'est également en son sein que se trouvent les « lettrés » à qui l'on doit les textes rituels et « littéraires » de cette période.

Empire d'Akkad

L'**empire d'Akkad** (ou **empire akkadien**) est un État fondé par Sargon d'Akkad qui domina la Mésopotamie de la fin du XXIVe siècle au début du XXIIe siècle av. J.-C. selon la chronologie la plus couramment retenue, même s'il est possible qu'il se soit épanoui environ un siècle plus tard, les datations étant incertaines pour une période aussi reculée

dans le temps. Cet État a profondément marqué l'histoire de la Mésopotamie et le souvenir de ses rois les plus prestigieux, Sargon et son petit-fils Naram-Sin, a duré de nombreux siècles, donnant lieu à différentes légendes, plus qu'aucune autre dynastie mésopotamienne.

Bien qu'il soit difficile de démêler la réalité de la légende dans ces récits, d'autant plus que la documentation écrite datant de cette époque est essentiellement de nature administrative (tablettes de gestion et de comptabilité), la période de l'empire akkadien semble avoir marqué un profond changement dans le domaine politique, perceptible dans l'organisation du pouvoir et son idéologie, ainsi que dans l'art officiel. Les évolutions sociales et économiques en Basse Mésopotamie sont en revanche moins marquées, tout comme dans la plupart des aspects de la culture matérielle, ce qui explique pourquoi il est encore impossible d'identifier des niveaux archéologiques de la période d'Akkad dans cette région.

Sources[modifier]

Liste des victoires de Rimush, roi d'Akkad, sur des souverains du Plateau iranien, copie sur tablette d'argile d'une inscription monumentale, c. 2270.

La période de l'empire d'Akkad est documentée par environ 5 000 tablettes cunéiformes contemporaines, provenant de plusieurs sites dispersés géographiquement : en Basse Mésopotamie (Girsu, Umma, Nippur, Adab), dans la vallée de la Diyala (Eshnunna, Khafadje), et dans les régions adjacentes (Suse en Élam, Gasur en Haute Mésopotamie, Tell Brak en Syrie)[1]. Cela constitue un changement par rapport à la période précédente, celle des Dynasties archaïques, documentée par un nombre limité de sites. Il s'agit de tablettes administratives, rédigées en akkadien ancien ou en sumérien, qui documentent essentiellement la gestion de domaines agricoles appartenant à des institutions (palais ou temples) ou parfois des particuliers. Elles présentent une activité de contrôle des ressources de ces patrimoines, enregistrant des mouvements de biens stockés et redistribués, des concessions de terres, des bilans annuels de certaines exploitations ou d'ateliers, parfois des actes de vente, de prêt, etc. La connaissance actuelle de la dynastie d'Akkad reste néanmoins fortement entravée du fait que l'on ignore toujours où se trouvait sa capitale, la ville d'Akkad/Agadé[2].

L'activité des rois d'Akkad est connue par diverses inscriptions qu'ils ont fait rédiger[3]. Si certaines datent de leur règne, beaucoup ont été recopiées plus tard, du fait du prestige de ces personnages, notamment au début du IIe millénaire, et c'est donc indirectement qu'elles nous sont parvenues. Les rois d'Akkad ont également fait l'objet d'une production littéraire postérieure à la chute de leur royaume, dès les temps de leurs successeurs de la troisième

dynastie d'Ur (XXIe siècle) et jusqu'à la fin de la civilisation mésopotamienne[4]. Il reste cependant à démêler le vrai du faux dans ces traditions bien souvent fantasmées[5].

La période d'Akkad est également documentée par diverses œuvres d'art, elles aussi provenant de divers sites, notamment Suse où un certain nombre d'entre elles avaient été apportées en butin par des souverains élamites de la seconde moitié du IIe millénaire après des campagnes militaires en Babylonie[6]. Il est en revanche difficile d'identifier les niveaux archéologiques de la période d'Akkad sur les sites de Basse Mésopotamie, en l'absence d'une culture matérielle et d'une architecture qui distingue bien celle-ci de la précédente, le Dynastique archaïque III. La question de l'existence d'une céramique caractéristique de la période d'Akkad reste débattue[7]. Du reste, on constate que les évolutions artistiques se produisent progressivement durant la domination de l'empire d'Akkad, et que la vraie rupture se fait sous Manishtusu et Naram-Sin. Les seules constructions attribuables avec certitude à cette période qui aient été identifiées l'ont été sur des sites de Haute Mésopotamie, réaménagées après leur conquête (Tell Brak, Tell Leilan, Tell Beydar).

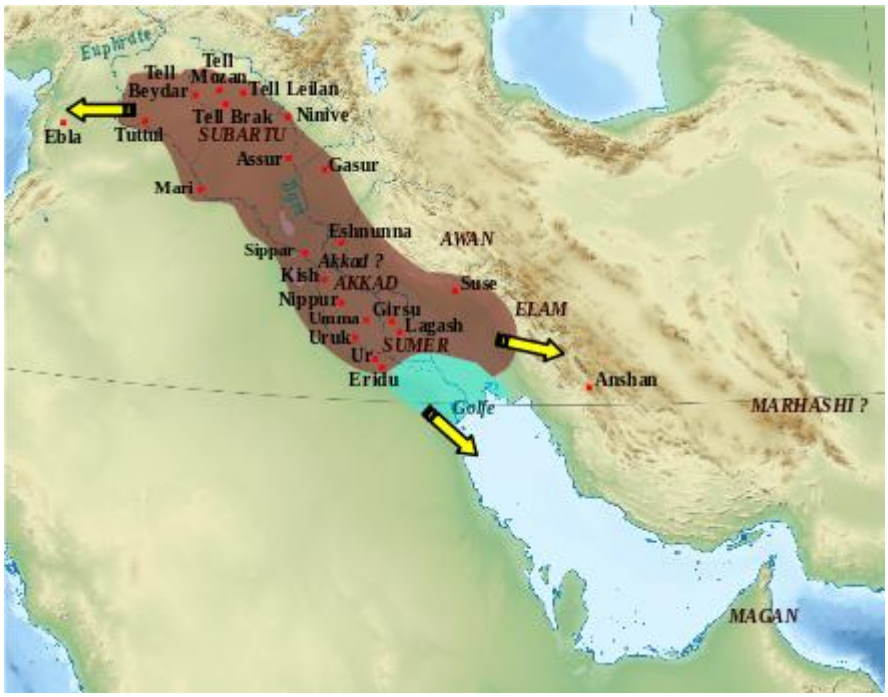
Histoire[modifier]

Création du royaume[modifier]

L'empire d'Akkad est avant tout l'œuvre d'un homme, passé à la postérité dans l'histoire de la Mésopotamie : Sargon d'Akkad[8]. Ce personnage est resté très présent dans la tradition mésopotamienne postérieure, et de nombreuses choses ont été écrites à son propos, à tel point qu'il est bien souvent difficile de distinguer la réalité historique de la légende[9]. Un fait reste certain car présent dans plusieurs traditions : Sargon est un usurpateur. Son nom de règne (le seul qui lui soit connu), *Šarrum-kîn*, signifie en akkadien « le roi est stable », comme s'il avait cherché à faire oublier qu'il n'est pas roi de naissance. La légende racontant sa naissance et son enfance ne le cache pas : Sargon serait le fils d'une prêtresse, qui l'aurait abandonné, avant qu'il ne soit récupéré puis élevé par un jardinier. C'est grâce à l'aide de la déesse Ishtar que Sargon, devenu ministre du roi Ur-Zababa de Kish, serait devenu roi.

C'est donc un usurpateur qui prend le pouvoir dans la puissante cité de Kish après un coup d'État vers 2334 (ou plus tard vers 2285)[10]. Mais à cette période, le roi le plus puissant est Lugal-zagesi d'Umma, qui règne depuis la cité d'Uruk. D'après les copies de ses inscriptions postérieures à son règne, Sargon le bat, plaçant toute la Basse Mésopotamie jusqu'au Golfe Persique sous sa coupe. Le vaincu est capturé, forcé à porter un carcan, et exhibé lors du triomphe de Sargon. Celui-ci met en place des gouverneurs fidèles à sa cause dans plusieurs des vieilles cités-États de Sumer et d'Akkad, constituant un vaste royaume qui a pour centre une ville qu'il élève au rang de capitale, Akkad[11].

Grandes conquêtes[modifier]



Étendue approximative du royaume d'Akkad à son apogée sous le règne de Naram-Sin, et direction des campagnes militaires extérieures.

Après avoir soumis le Sud de la Mésopotamie, Sargon dirige des expéditions en direction des régions adjacentes du nord-ouest et de l'est[8]. Vers la Haute Mésopotamie, il a probablement soumis le royaume de Mari, et peut-être celui d'Ebla en Syrie. Mais la chronologie des conquêtes des rois d'Akkad vers l'ouest reste confuse, et on ne sait pas si les destructions attestées sur les sites de la région sont dues aux conquêtes de Sargon, de Naram-Sin, ou bien à des conflits entre royaumes locaux[12]. Une inscription de Sargon dit qu'il s'est rendu jusqu'à Tuttul sur le moyen Euphrate, où il rend hommage au grand dieu Dagan, qui lui aurait alors conféré la domination des terres allant jusqu'à la mer Méditerranée. Un texte hittite plus tardif raconte que Sargon aurait soumis le royaume de Purushanda en Anatolie centrale, mais il est impossible de déterminer si ce récit fait référence à un événement réel ou légendaire[13]. Quoi qu'il en soit, il transparaît que Sargon a effectué plus de conquêtes que les rois l'ayant précédé.

Quand Sargon meurt en 2279 (ou 2229), son fils Rimush (« Son cadeau ») lui succède[10],[14]. Il semble que la fin de règne du grand roi ait vu une grande rébellion soulever la Basse Mésopotamie, qui fut difficilement matée. Il est en tout cas clair que Rimush fait face à ce problème dès son intronisation. Il tient bon, soumet les rebelles dirigés par Kaku d'Ur, qui s'est rallié plusieurs cités (Adab, Lagash, Zabalam, Kazallu), et assure ainsi la postérité de l'œuvre de son père. Pour la première fois là aussi, les conquêtes d'un grand roi ne sont pas perdues à sa mort. Rimush a également mené des campagnes contre des royaumes du plateau iranien (Élam, Awan, Marhashi), avant de mourir en 2270. Son frère Manishtusu (littéralement « Qui est avec lui ? », c'est-à-dire « Qui est son égal ? ») lui succède[15]. Il mène à son tour des campagnes en direction du Plateau iranien (contre Anshan, Sherihum), et aussi du Golfe Persique, puisqu'il prétend avoir soumis le pays de Magan (Oman)[16].

Son fils Naram-Sin (« Aimé de Sîn ») monte sur le trône en 2254 (ou 2202)[10],[17]. C'est lui aussi une grande figure de l'histoire mésopotamienne, mais qui a laissé une image plus négative que son grand-père. Dès son intronisation, il a dû faire face à une grande rébellion en Basse Mésopotamie, menée par deux personnages : Iphur-Kish à Kish, qui rallie des cités voisines (Sippar, Eresh, Kazallu), et Amar-girid d'Uruk, accompagné par d'autres cités du sud (Ur, Lagash, Adab, Shuruppak, etc.)[18]. D'après les traditions se rapportant à cette grande révolte, la répression fut terrible. Naram-Sin fut un grand conquérant, même si la chronologie de ses conquêtes est difficile à reconstituer. Son règne est marqué par des expéditions en Haute Mésopotamie et en Syrie du nord, vraisemblablement dans la continuité de son grand-père, même s'il demeure possible qu'il soit le premier roi d'Akkad à soumettre fermement cette région. Comme pour Sargon, des traditions postérieures lui attribuent des victoires sur des rois anatoliens (notamment ceux de Kanesh et du Hatti) dont la réalité reste sujette à caution[13]. Naram-Sin a aussi remporté des victoires sur l'Élam et Marhashi, et aurait à son tour soumis Magan[19]. C'est sous ce règne qu'ont lieu différentes réformes et des constructions qui renforcent le caractère impérial du royaume d'Akkad. Naram-Sin n'aurait selon la tradition pas rendu convenablement le culte à Enlil, le plus grand dieu de la Basse Mésopotamie. Les générations postérieures ont condamné cet évènement, qui aurait jeté une malédiction sur le roi d'Akkad et ses successeurs, parce qu'il a suscité l'ire des dieux. Dans les faits, il se trouve que ce roi a fait reconstruire le grand temple du dieu. Mais les dernières années de son règne marquent effectivement le début de la fin de l'empire d'Akkad.

Pour réaliser leurs conquêtes, les rois d'Akkad se sont manifestement appuyés sur une armée très efficace leur permettant de triompher sur des champs de bataille loin de leur base, ce qui n'était pas possible pour les cités-États qu'ils ont supplanté. Les représentation iconographiques de soldats de cette période, notamment la Stèle de la Victoire de Naram-Sin, semblent indiquer une évolution de l'armement des soldats et des techniques de combat par rapport à ce qui apparaît dans les scènes militaires de la période des Dynasties archaïques (Étendard d'Ur et Stèle des Vautours de Girsu). Les chars de combats semblent perdre de l'importance au profit de l'infanterie. Cette dernière est dotée d'un équipement plus léger que précédemment, ce qui facilite sans doute sa mobilité au détriment de sa protection. L'armement de base est constitué de masses d'armes, poignards et de lances comme précédemment, mais aussi de l'arc qui était auparavant absent des scènes militaires. L'analyse des représentations semble indiquer l'usage d'un arc composite, disposant d'une longue portée de tir, permettant la mise en place de nouvelles tactiques de combat à distance[20]. Les soldats d'élite constituent une armée permanente qui est entretenue grâce à la concession de champs appartenant aux domaines des institutions, comme les autres serviteurs de l'État[21].

Chute d'Akkad[modifier]

Le règne de Naram-Sin voit l'arrivée d'une nouvelle menace : les Gutis[22]. Ce peuple, considéré comme barbare par les Mésopotamiens et originaire des régions occidentales du Zagros, lance plusieurs raids meurtriers en Mésopotamie durant les dernières décennies de l'empire d'Akkad, et la tradition mésopotamienne que rapporte la liste royale sumérienne lui a imputé la chute de cet État. Le règne de Shar-kali-sharri (« Roi de tous les rois »), fils de Naram-Sin qui prend le pouvoir en 2217 (ou 2165)[10], est peu documenté, et ce roi a été oublié dans les récits postérieurs sur la chute d'Akkad, qui ne font référence qu'à son père[23]. Les inscriptions du temps de Shar-kali-sharri mentionnent certaines de ses campagnes vers l'Anatolie du sud-est, ainsi que des victoires en haute Mésopotamie contre les Amorrites, qui apparaissent alors. Aux abords immédiats du pays d'Akkad, à l'est, il doit repousser une attaque élamite, ainsi qu'une autre des Gutis. Cela pourrait indiquer un affaiblissement du royaume. Shar-kali-sharri semble avoir des ambitions plus modestes que son père, se proclamant simplement « roi d'Akkad ».

Pourtant, l'État d'Akkad semble bien survivre quelques décennies après sa mort qui survient vers 2193 (ou 2140)[10], même s'il est considérablement réduit en taille et se limite probablement au nord de la Babylonie autour d'Akkad et Kish, puisque la liste royale sumérienne lui attribue plusieurs successeurs. De l'un d'entre eux, Dudu, sont connues quelques inscriptions d'offrandes et des mentions de campagnes militaires sans doute destinées à préserver les restes de son royaume, tandis que son successeur Shu-turul est connu seulement par une poignée d'inscriptions votives[24]. La chute d'Akkad fut donc progressive.

La liste royale prétend que des rois Gutis succédèrent à la domination des rois d'Akkad. Mais la chronologie de cette période est discutée, car on ne dispose plus de sources abondantes avant les débuts de la troisième dynastie d'Ur, empire successeur de celui d'Akkad, datés de 2112[25]. Selon une proposition de Jean-Jacques Glassner, trente ans seulement sépareraient la chute d'Akkad du début d'Ur III[26]. Il semble que l'affaiblissement progressif de l'empire ait laissé la place à de nouvelles ambitions, dont celles des rois Gutis, mais aussi de personnes originaires des différentes régions de l'empire ou de son voisinage, qui prennent alors leur indépendance, comme il est attesté à Suse avec Puzur-Inshushinak qui a mené des incursions vers Akkad, en Haute Mésopotamie avec Tish-atal à Urkish (Tell Mozan), ou dans le pays de Sumer à Lagash avec la « dynastie » de Gudea, ou Uruk avec le royaume d'Utu-hegal, qui est à l'origine de celui de la dynastie d'Ur III fondé par Ur-Nammu après un coup d'État. La construction politique des Gutis serait à mettre en parallèle à ces royaumes, avec des possibles survivances du royaume d'Akkad. Les conditions de la chute de ce dernier restent donc mystérieuses. Certaines hypothèses suggèrent qu'un changement climatique, consécutif à une éruption volcanique en Haute Mésopotamie, aurait pu influer sur ce déclin en entraînant la désertification de certaines régions et des mouvements de population, mais cela reste très débattu[27].

Idée, image et exercice du pouvoir[modifier]

Le « premier empire »[modifier]

Murex portant le nom de Rimush, « roi de Kish », c. 2270, Musée du Louvre.

Avec Akkad, pour la première fois dans l'histoire du Proche-Orient apparaît une grande construction étatique englobant pour plusieurs décennies un ensemble d'anciens micro-États[28]. Cela entraîne progressivement un changement dans la conception de la fonction du souverain. Auparavant lié au cadre de la cité-État, celui-ci avait un rôle limité. Avec la constitution d'un vaste royaume sous la dynastie d'Akkad, le souverain prend peu à peu une nouvelle dimension. Cela est surtout perceptible sous le règne de Naram-Sin, qui développe une véritable pensée

« impériale »[29]. Il se dit « Roi des quatre rives (de la terre) » (c'est-à-dire de tout le monde connu), ce qui traduit une ambition de domination universelle, jusqu'alors inédite dans le monde mésopotamien[30]. De plus, nouveauté là aussi, il fait précéder son nom du déterminatif de la divinité, et dans les représentations il porte la tiare à cornes, attribut des dieux : le roi est donc d'essence divine, même s'il n'est pas forcément considéré comme une divinité à part entière, il est au-dessus des autres hommes[31]. On a donc les traits d'un « empereur » qui veut se démarquer des autres rois par son essence et ses ambitions.

L'apparition d'une idéologie de nature impériale à l'époque d'Akkad n'est cependant pas une véritable révolution. On a longtemps voulu voir en Sargon un pionnier, mais il se situe en fait dans la continuité de souverains de Basse Mésopotamie dont la puissance avait déjà excédé celle des rois de cités-États ordinaires. Une grande place doit être accordée à Lugal-zagesi, roi originaire d'Umma mais établi à Uruk, et prédécesseur direct de Sargon, dont il a vraisemblablement inspiré l'œuvre politique[32]. De plus, Sargon débute ses conquêtes à partir du royaume de Kish, qui est depuis plusieurs siècles l'un des plus puissants de la Basse Mésopotamie, et a une grande influence politique voire culturelle[33]. Du reste, la tradition idéologique n'est réellement bousculée que sous les successeurs de Sargon, particulièrement Naram-Sin. Progressivement un nouvel art royal apparaît, suivant l'évolution de la conception de la royauté, et on met en place une administration centralisée sur les cadres territoriaux anciens. On effectue une standardisation des textes administratifs, qui sont écrits dans tous les centres administratifs de l'empire avec une même graphie, et dans un même type d'akkadien, pour être plus facilement compris et contrôlés par un personnel administratif homogène dans tout le territoire, alors qu'à côté subsistent les habitudes locales[34].

Scène de combat, détail d'une stèle fragmentaire du règne de Rimush ou de Naram-Sin.

Les continuités sont toutefois dominantes face aux ruptures, le souverain continuant à diriger l'État de manière traditionnelle. Comme les rois précédents, il se présente comme étant l'élu des dieux, cherchant à accomplir leur volonté. La grande divinité patronnant la dynastie d'Akkad est Ishtar (Inanna pour les Sumériens), qui dispose d'un grand temple dans la capitale du royaume[29]. Mais le pourvoyeur de la royauté reste le grand dieu sumérien Enlil, comme le veut la tradition de Basse Mésopotamie. Dans la pratique, le souverain gouverne entouré de ses fidèles, auxquels il octroie de nombreux présents ainsi que des terres, et il contrôle les temples qui sont des institutions majeures dans la société. Les personnages les plus hauts placés et les gouverneurs des régions-clés sont souvent issus de la famille royale, ou liés de près à elle[28]. Les princes sont parfois nommés gouverneurs, comme les fils de Naram-Sin placés à Marad, Tuttul et Kazallu. Les princesses étaient souvent consacrées prêtresses des grands temples du sud mésopotamien : Enheduanna fille de Sargon (connue par les poèmes qui lui sont attribués) dans le temple de Nanna à Ur, Enmenana fille de Naram-Sin dans même temple, et sa sœur Tuta-napshum, grande prêtresse d'Enlil à Nippur. L'élite de la puissante armée akkadienne est encadrée par les proches du roi, des « généraux » (sumérien GIR$_3$.NITA/akkadien *šakkanakkum*) et des « capitaines » (NU.BANDA$_3$/*lapputāu*), et constitue une sorte de garde royale[21].

La question de savoir dans quelle mesure on peut qualifier l'État d'Akkad de « premier empire » reste donc débattue[35] : il est moins novateur qu'on ne l'a longtemps pensé, et est surtout une construction peu durable dont les structures ont été garantes d'une stabilité limitée. La véritable révolution est à chercher dans l'apparition d'un « impérialisme ». Ce dernier se retrouve dans la façon dont est pensé et exercé le pouvoir : la centralisation autour de la figure royale qui incarne le royaume et prétend à la divinisation et à la domination universelle ; la nécessité de la victoire militaire qui assure l'existence et la survie de l'État et de la famille royale ; l'acquisition (grâce aux conquêtes) d'une importante assise foncière pour le régime incarné par le roi mais aussi son entourage[36]. On peut donc considérer que s'il y a bien un aspect impérial dans cette construction politique, il se trouve dans le cercle du pouvoir et dans l'idéologie qu'il cherche à répandre par le biais des inscriptions et des réalisations artistiques officielles. Ces

dernières ont servi à faire survivre aux époques postérieures le modèle politique façonné par cet État, qui a ainsi été une étape décisive dans l'affirmation d'une idéologie impériale dans l'histoire mésopotamienne.

Art officiel[modifier]

Détail du fragment d'une stèle datant du règne de Rimush ou de Naram-Sin.

Tête en bronze d'un roi d'Akkad retrouvée dans le temple d'Ishtar de Ninive, vers 2250 av. J.-C., Bagdad, musée national d'Irak.

La domination de l'empire d'Akkad amène la création d'un art officiel qui, tout en reprenant l'héritage des Dynasties archaïques, apporte des modifications notables. Le règne de Sargon d'Akkad est marqué par de timides évolutions. Il reste néanmoins mal connu du point de vue artistique, car les stèles datant de son temps sont toutes en état fragmentaire[37]. Elles sont encore très proches de celles des Dynasties archaïques, comme la Stèle des Vautours du roi Eannatum de Lagash, mais le rendu des personnages se veut plus réaliste, ce qui est la marque de fabrique des sculptures de la période d'Akkad sous les rois suivants.

Sous le règne de son fils Manishtusu, l'évolution est plus marquée[38]. Les artistes développent en outre l'emploi de la diorite, pierre dure, et qui caractérise la sculpture de l'époque. Plusieurs statues représentant le roi en grandeur nature ont été exhumées sur plusieurs sites, ce qui indique une production nombreuse et servant une propagande. Mutilées durant l'Antiquité, il leur manque systématiquement la tête.

Du règne de Naram-Sin date une des œuvres les plus connues de la période, la Stèle de la victoire[39], commémorant une campagne victorieuse de ce roi contre les Lullubis, un peuple du Zagros. Bien que lacunaire, on y voit bien l'exaltation du roi, surplombant ses soldats et les ennemis vaincus, et dirigeant son regard vers des symboles astraux situés sur le haut de la stèle et évoquant la présence divine.

Une autre grande œuvre des artistes officiels d'Akkad est la tête royale en alliage cuivreux retrouvée à Ninive[40] (Bagdad, musée national d'Irak). Comme toutes les sculptures de la période d'Akkad, elle a été mutilée, mais cette fois-ci c'est la tête qui reste, bien que détériorée. On ne sait pas quel roi elle est censée représenter. Elle est remarquable par le souci du détail typique de la période dans la représentation de la chevelure et la barbe du roi, ainsi que les traits de son visage, et son air qui le place au-dessus des autres hommes. Elle concentre plusieurs des traits

caractéristiques de la représentation du souverain dans l'iconographie mésopotamienne depuis le IVe millénaire : le bandeau frontal, la longue barbe finement peignée, et le chignon noué derrière la nuque.

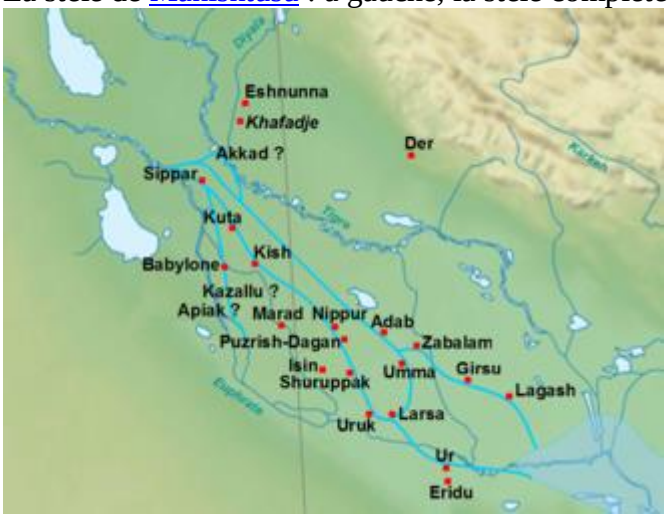
Par sa qualité plastique et notamment son souci du détail anatomique, la sculpture de cette époque est une des plus brillantes de l'histoire mésopotamienne, et annonce celle de la période néo-sumérienne, connue par les statues du roi Gudea de Lagash[41]. Mais c'est dans la thématique que les évolutions sont les plus profondes. L'art officiel des rois d'Akkad se distingue clairement de celui fait pour les notables du royaume, alors que durant la période présargonique l'art royal et l'art des élites étaient similaires. Désormais est réalisé un art ayant pour but d'exalter seulement la personne royale, d'en faire un personnage à part. L'art de la période d'Akkad est donc représentatif de l'évolution idéologique qui touche le pouvoir : le roi n'est plus un homme plus important que les autres, il est au-dessus du reste des humains, et accède au rang divin[42]. Cela se voit surtout à l'apogée de l'art d'Akkad sous Naram-Sin, qui est aussi le souverain aux ambitions impériales les plus évidentes. L'art est attaché à la personne royale, et à clairement un but de propagande. Le roi est souvent montré comme un guerrier victorieux, soumettant ses ennemis. Cet art émane manifestement de véritables ateliers royaux. Mais cela n'entrave en rien l'évolution qualitative que l'on remarque notamment dans le rendu anatomique des personnages sur les sculptures.

Empreinte du sceau-cylindre d'Ibni-sharrum, scribe de Shar-kali-sharri, chef-d'œuvre de la glyptique akkadienne. Musée du Louvre.

La période d'Akkad voit enfin le développement dans la glyptique d'un art religieux représenté sur les sceaux-cylindres des personnages importants du royaume, très souvent gravés dans de la chlorite[43]. L'exaltation de la monarchie est totalement absente de ce type de support, mais la volonté d'uniformiser les thèmes religieux vient peut-être du pouvoir et de ses tendances centralisatrices. C'est en tout cas par ces sources que nous sommes le plus documentés sur la religion de cette période, étant donné que les inscriptions font défaut sur ce point[44]. Cet art, s'il s'inspire de quelques thèmes des périodes précédentes, est également très novateur, et là aussi se veut plus détaillé dans la représentation des personnages. Certaines scènes représentent simplement des divinités, avec leurs attributs caractéristiques. Il semble que les divinités soient plus individualisées qu'à la période précédente. Les plus couramment représentées sont : Enki/Ea, le dieu des flots souvent accompagné de son acolyte Ushmu, le dieu aux deux visages ; la divinité solaire Utu/Shamash ; et la grande déesse Inanna/Ishtar. Deux grands thèmes faisant référence à la mythologie sont récurrents dans la glyptique de l'époque[45]. Le premier est celui d'un combat mettant en scène une divinité affrontant un animal réel ou imaginaire, inspiré de scènes de combats héroïques déjà présentes dans la glyptique des siècles précédents. L'autre thème est celui que P. Amiet a qualifié de « Grande Épiphanie », qui met en scène plusieurs divinités se manifestant sur Terre dans le but d'apporter des forces revitalisant la Nature, en la fertilisant (notamment Enki apportant ses flots). Cela renvoie peut-être à un rituel de fête du Nouvel An, qui a alors lieu au début du printemps. En dehors de ces thèmes, l'un des plus remarquables sceaux de la période est celui d'Ibni-sharrum, scribe de Shar-kali-sharri, deux personnages nus, nommés *lahmu*, en train d'abreuver deux buffles, la scène étant organisée de façon symétrique autour du cartouche portant le nom et la fonction du détenteur du sceau[46]. Sa qualité plastique en fait un chef-d'œuvre de la glyptique d'Akkad et même de la Mésopotamie antique.

Structures administratives et économiques[modifier]

La stèle de Manishtusu : à gauche, la stèle complète et, à droite, le détail du texte gravé - Musée du Louvre



Localisation des sites principaux de Mésopotamie méridionale à la période d'Akkad.

Les structures administratives de l'État d'Akkad sont peu documentées et donc mal connues[47]. Il est organisé en provinces, dirigées dans le sud par des gouverneurs parfois appelés ENSÍ, titre sumérien auparavant utilisé pour désigner les souverains de certaines cités-États. Elles correspondent apparemment dans cette région aux anciennes limites des États annexés lors de la conquête par Sargon, dont les souverains ont été remplacés par des fidèles du roi, originaires d'Akkad. D'une manière générale, l'élite du royaume est faite et défaite par le roi, et elle est dominée par la famille royale qui accapare les charges les plus importantes comme vu précédemment. En plus de charges importantes, le souverain dispense aussi de nombreuses terres à ses fidèles, comme le montre l'obélisque de Manishtusu, stèle en diorite conservée au Musée du Louvre[48], qui porte une attestation d'achats de terres réalisés par le roi dans la région de Kish, 3 500 hectares environ, redistribués ensuite à des officiers, les « fils d'Akkad », c'est-à-dire ses proches[49].

La Basse Mésopotamie, cœur de l'empire d'Akkad, est divisée en deux grandes régions qui sont appelées plus tard Sumer et Akkad. La première est majoritairement peuplée de Sumériens, comme le révèle l'étude des noms de personnes provenant des archives de cette région, dont plus de 80 % sont dans leur langue[50]. Dans le pays d'Akkad en revanche, on trouve environ plus de 80 % de noms en akkadien, langue sémitique, celle de la dynastie d'Akkad, ce qui en fait la langue principale de l'administration, cohabitant avec le sumérien dans le sud. La question de savoir dans quelle mesure la domination des sumérophones par les akkadophones a pu être ressentie est souvent posée[51]. Il a parfois été tenté de voir les révoltes ayant embrasé le sud de la Mésopotamie comme des soulèvements pour l'indépendance de Sumer contre Akkad, mais en réalité les rebelles sont aussi bien originaires du pays de Sumer que de celui d'Akkad. De fait, même s'ils privilégient les gens de la noblesse d'Akkad et leur langue, du fait de leurs origines, rien n'indique que les rois d'Akkad ont cherché à exclure les Sumériens, dont ils ont repris certaines des traditions, notamment en matière religieuse. Cela se voit dans le destin d'Enheduanna, fille de Sargon portant un nom sumérien, placée à la tête d'un des grands sanctuaires de Sumer, et rédigeant peut-être même des œuvres littéraires dans la langue de cette région[52]. En fin de compte, le facteur ethnique a pu être pris en compte dans certains cas,

mais on ne peut déterminer dans quelle mesure. Rien n'indique qu'il a été décisif dans des politiques impériales ou le déclenchement d'événements et il n'a sans doute été qu'un facteur parmi d'autres (identités et traditions locales, intérêts économiques, etc.)

Ruines d'une construction du règne de Naram-Sîn à Tell Brak en Syrie.

Traité d'alliance entre Naram-Sin d'Akkad et un roi d'Awan, c. 2250, Suse, Musée du Louvre.

Dans les régions conquises, quand il n'y avait pas de centre administratif déjà en place, de nouveaux étaient créés, ainsi que des forteresses, ou bien on construisait de nouveaux palais et habitats dans des villes conquises, peut-être sur un modèle identique à celui des marches militaires périphériques que l'on connaît par la suite pour la troisième dynastie d'Ur. C'est le cas à Tell Brak en Haute Mésopotamie, où a été mis au jour un vaste bâtiment dont les inscriptions de fondation sont au nom de Naram-Sin, servant sans doute de résidence à un gouverneur, entouré d'autres constructions de la même époque et témoignant d'un réaménagement de la ville après sa conquête[53]. D'autres chantiers de ce type avaient été entrepris à Tell Leilan dans la même région. En revanche, on ignore si les rois d'Akkad ont entrepris des travaux à Ninive, comme une tradition locale postérieure le prétend[54]. Les provinces hors de Basse Mésopotamie sont contrôlées par des gouverneurs qui ont une fonction militaire importante, surtout dans les périphéries de l'empire, et qui sont souvent des membres de la famille royale. Les rois d'Akkad peuvent également passer des accords politiques avec les royaumes situés à leurs frontières pour leur sécurité. On dispose ainsi d'une tablette d'un traité de paix passé entre Naram-Sin et un roi d'Awan, retrouvé à Suse et rédigé en élamite, qui semble faire du second un vassal du premier, l'obligeant à suivre sa ligne politique, à ne pas le trahir, et à lui apporter une assistance militaire si nécessaire[55].

Les gouverneurs d'Akkad ont des prérogatives judiciaires, doivent prélever les impôts et sont chargés de la gestion de domaines royaux souvent immenses. Ce sont les domaines des souverains déchus, qui sont gérés selon la tradition locale de trois façons : directement par les dépendants du palais contre des rations d'entretien, indirectement par des métayers, ou encore concédés à des fonctionnaires ou militaires comme rétribution pour le service accompli. Les artisans sont également rétribués en rations d'entretien. Des intendants (ŠABRA) s'occupent de l'administration de ces domaines. De telles institutions sont attestées en plusieurs endroits par des archives : à Lagash, Umma, mais aussi hors de Basse Mésopotamie, à Gasur[56]. Un des mieux connus est celui qui est dirigé par Mesag, peut-être le gouverneur d'Umma, et qui est situé vers la limite entre cette province et celle de Lagash[57]. Il couvre environ 1 270 hectares, et emploie 300 dépendants. Cela correspond à des domaines tels que celui du temple de Ba'u à Girsu durant la période précédant les conquêtes de Sargon. Les structures économiques et sociales de la Basse Mésopotamie n'ont donc pas été modifiées par l'empire d'Akkad, si ce n'est à la rigueur en donnant un plus grand rôle aux membres de l'administration royale[58]. Les travailleurs des grandes institutions sont des dépendants ou des travailleurs

indépendants recrutés occasionnellement pour des tâches spécifiques et rémunérés par des rations, et plus rarement des esclaves qui ne constituent pas une force de travail importante[59].

Inscription de Naram-Sin commémorant la construction d'un temple à Marad par son petit-fils Lipit-Ili, gouverneur de cette ville, c. 2250, Musée du Louvre.

Les temples disposent toujours de domaines importants là où ils en avaient auparavant, c'est-à-dire dans la région de Sumer et dans la Diyala. Cela est attesté notamment par les archives de l'Ekur à Nippur[60] et un autre lot provenant d'Eshnunna[61]. Leur administration semble généralement chapeautée par le gouverneur local, mais à Nippur c'est un administrateur spécifique choisi par le roi, le SANGA, qui dirige l'Ekur, le temple du grand dieu Enlil, principale divinité de la Mésopotamie, alors que le reste de la cité de Nippur est dirigé par un gouverneur, situation spécifique sans doute due au statut du temple qui est le sanctuaire de tout le pays sumérien. Le roi participait à l'entretien courant des temples, et la reconstruction de l'Ekur entreprise par Naram-Sin et poursuivie par son fils Shar-kali-sharri est bien connue grâce aux tablettes exhumées dans ce temple. Ils mobilisent des artisans spécialisés dans tout leur royaume à cet effet, charge à l'administration du temple de les entretenir pendant la durée des travaux. En tant qu'organisme économique, le temple fonctionne suivant le même principe que le palais. Les dépendants de l'Ekur sont organisés en équipes de travailleurs dirigées par des chefs (UGULA), eux-mêmes commandés par des administrateurs supervisant les travaux (NU.BANDA$_3$), et rémunérés par des rations d'entretien. Le sanctuaire est aussi amené à jouer un rôle de protection sociale pour des démunis (orphelins, veuves) qu'il entretient[62].

D'autres activités sont attestées par un nombre plus réduit de tablettes. Certains documents provenant de Suse montrent l'activité de marchands (DAM.GÀR) qui agissent sous le contrôle de l'État, et dont les réseaux commerciaux ont pour but d'acheminer des matières premières vers la Mésopotamie qui en est très pauvre[63]. D'autres textes montrent quant à eux l'existence d'activités privées à cette période, certains marchands ou autres agents de l'État pouvant également agir pour leur propre compte[64]. Le commerce international est très actif vers le plateau Iranien, mais aussi le Golfe Persique, allant jusqu'à Oman (Magan) et la Vallée de l'Indus (Meluhha), régions riches en matières premières dont les Mésopotamiens étaient très demandeurs (métaux, pierres), même si on ne sait pas ce qu'ils exportaient en retour[65]. On trouve aussi dans les archives de la période des documents concernant des activités locales, de commerce de produits agricoles, d'achat et de vente de champs, d'esclaves, ainsi que des opérations de prêts. La richesse de ces notables paraît liée au pouvoir central. Ainsi, à Umma, un certain Ur-Shara prend en charge du bétail appartenant au palais. Son épouse Ama-é, véritable femme d'affaires, loue des terres du palais, et effectue d'autres activités avec des personnes privées, notamment des prêts. De plus, il semble que les terres concédées par le palais à ces notables furent progressivement patrimonialisées par leurs détenteurs, qui les considéraient comme des biens familiaux, sans que cela n'affaiblisse forcément le pouvoir central[66]. Comme souvent dans l'histoire mésopotamienne, les limites entre public et privé sont très floues.

Postérité[modifier]

L'expérience qu'a constituée l'empire d'Akkad a profondément marqué l'histoire de la Mésopotamie. L'ancien système des cités-États laisse place à une nouvelle forme étatique qui se donnait pour vocation la domination universelle. Le royaume de la troisième dynastie d'Ur, qui se forme quelques décennies après la chute d'Akkad, se situe dans la continuité de ce « premier empire ». À partir de ce moment, les rois d'Akkad, en premier lieu Sargon et Naram-Sin, deviennent les héros de véritables épopées qui servent d'illustration à l'idéologie royale mésopotamienne qu'ils ont eux-mêmes contribué à forger[67].

Dès les débuts d'Ur III, les cercles royaux ressentent le besoin de justifier la chute d'Akkad par une explication théologique, et procèdent à la rédaction d'un texte en sumérien, appelé par les historiens actuels la *Malédiction d'Akkad*[68]. Ce récit raconte que Naram-Sin a perdu le soutien des dieux, et que le plus grand d'entre eux, Enlil, ne lui

donne pas le droit de reconstruire son temple à Nippur. De rage, Naram-Sin le fait détruire, et s'attire la malédiction des dieux, qui condamnent son royaume à la destruction, les Gutis jouant le rôle d'exécuteur inconscient du châtiment divin. Cette justification de la chute d'Akkad permet de légitimer le pouvoir des rois d'Ur III. C'est cette image de roi orgueilleux et pécheur qu'a forgé la tradition mésopotamienne à propos de Naram-Sin. Elle se retrouve dans la *Légende de Kutha*, dans laquelle le roi refuse d'entendre les mauvais présages à propos d'une bataille qu'il va mener, et perd. Mais il finit par l'emporter en combattant quand les présages lui sont favorables[69]. La grande révolte qui a lieu au cours de son règne a également donné lieu à une tradition littéraire comme vu précédemment[70].

Tablette paléo-babylonienne relatant la légende de la naissance de Sargon.

Sargon a également été à l'origine d'une abondante littérature, qui est parfois sur-interprétée par les historiens modernes dans la mesure où on dispose de peu d'inscriptions et de textes datant de son règne. Il est difficile de savoir dans quelle mesure ces récits, attestés jusqu'à la fin de l'époque néo-assyrienne (VIIIe et VIIe siècles), suivent la réalité historique. C'est le cas du plus célèbre, l'*Autobiographie de Sargon*[71], récit racontant comment Sargon est abandonné à sa naissance par sa mère (une prêtresse qui ne doit pas avoir d'enfants), qui le place dans un panier en osier sur l'Euphrate, sur lequel il dérive jusqu'à Kish où il est recueilli par un puisatier, avant d'être plus tard soutenu par la déesse Ishtar, qui l'aide à prendre le pouvoir. Plusieurs récits racontent ses exploits guerriers, notamment celui dit *Sargon, roi de la bataille*[72]. Il relate une campagne, sans doute légendaire, qu'il aurait mené en Anatolie, contre la ville de Purushanda. Un exemplaire en hittite a été mis au jour à Hattusha, capitale des Hittites, ainsi qu'une version akkadienne du récit à Tell el-Amarna, en Égypte, ce qui montre que la légende de Sargon trouvait un écho au-delà de la Mésopotamie.

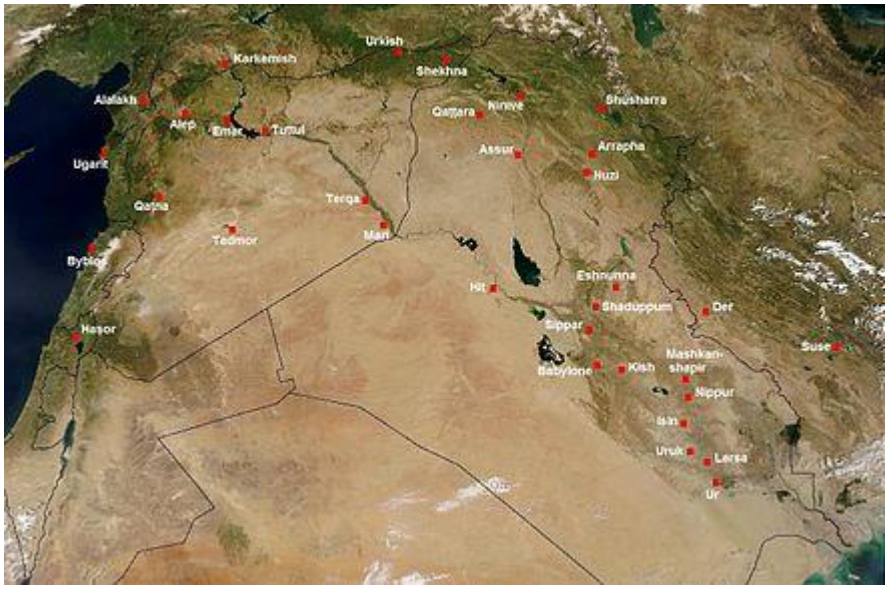
La tradition mésopotamienne a donc distingué deux rois d'Akkad, Sargon et Naram-Sîn, symbolisant toute l'importance qu'ils ont eue dans son histoire, et dans la construction de la fonction royale et de l'impérialisme dans la région. Elle a surtout retenu d'eux leur puissance militaire, aspect qu'ils ont eux-mêmes le plus mis en avant. Au long de l'histoire mésopotamienne les scribes ont recopié les inscriptions des souverains d'Akkad, en plus des légendes les concernant. Plusieurs souverains reprennent au cours des deux millénaires suivants le titre de « roi d'Akkad », se plaçant dans la continuité de leurs illustres prédécesseurs. Sargon et Naram-Sîn ont également fait l'objet d'un culte, sans doute dès la période d'Ur III, et leurs statues de culte sont encore vénérées sous la domination des Perses achéménides (VIe et Ve siècles). Un peu auparavant, des prêtres de Sippar de la période précédente créent une fausse charte de donation qu'aurait octroyé Manishtusu à leur temple[73].

Période paléo-babylonienne

Un article de Wikipédia, l'encyclopédie libre.
Aller à : Navigation, rechercher

Cet article est une ébauche concernant le Proche-Orient ancien.
Vous pouvez partager vos connaissances en l'améliorant (**comment ?**) selon les recommandations des projets correspondants.

Sauf précision contraire, les dates de cette page sont sous-entendues « avant Jésus-Christ ».



Le Proche-Orient à l'époque paléo-babylonienne

La **période paléo-babylonienne** est une période de l'histoire de la Mésopotamie, et par extension du Proche-Orient ancien, qui va de 2004 à 1595 av. J.-C. selon la chronologie moyenne. Elle débute et s'achève par la chute de deux grands empires, respectivement la Troisième dynastie d'Ur et la Première dynastie de Babylone.

La dénomination "paléo-babylonienne" est la plus courante. Elle est reprise à partir du découpage en périodes du dialecte babylonien (de la langue akkadienne). Elle est impropre, dans la mesure où Babylone ne devient une puissance notable qu'au milieu de cette période, et n'a jamais le poids prépondérant tel qu'elle connaît plus tard dans le Proche-Orient. Mais cette dénomination est toujours utilisée, par convention. D. Charpin a proposé de parler de **période amorrite**, dans la mesure où cette période voit l'établissement de nombreuses dynasties royales amorrites dans tout le Proche-Orient, Babylone étant seulement l'une d'elle. Cet notion d'âge des Amorrites était d'ailleurs présente dans l'historiographie mésopotamienne des périodes suivantes.

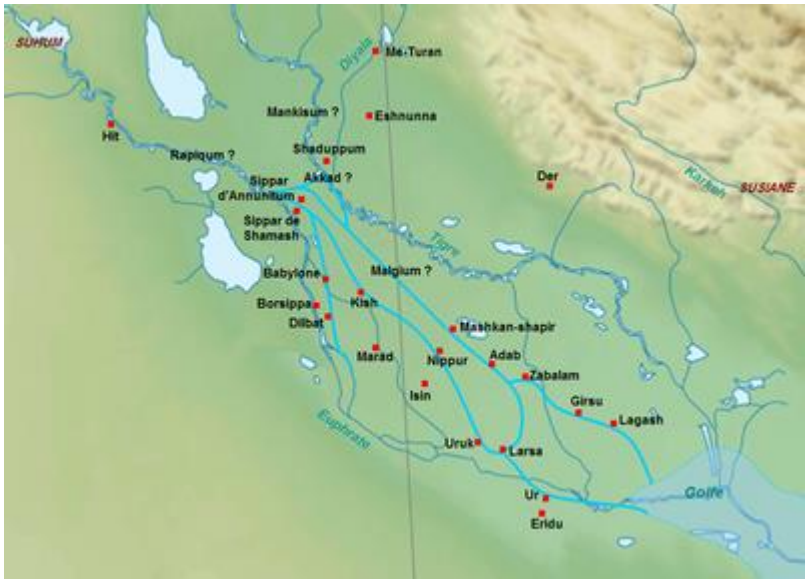
Du point de vue archéologique, cette période correspond à l'âge du bronze moyen.

Les dynasties amorrites dominent dès le XIXe siècle av. J.-C. un vaste espace allant du Levant au sud de la Mésopotamie. Là se forme une véritable *koinè* qui, malgré des particularismes régionaux, présente une évidente unité autour de divers traits culturels, notamment linguistiques, religieux, fortement marqués par les traditions antérieures (surtout celle de la Mésopotamie des Sumériens et premiers Akkadiens), mais aussi avec quelques particularités dues en partie aux pratiques propres aux Amorrites, qui gardent des traces de la vie nomade, de l'organisation en tribu, même chez ceux qui se sont sédentarisés et ont pris le pouvoir dans les anciennes cités proche-orientales. Au contact de ce monde se situent plusieurs régions ayant leurs propres particularités, peuplées par des populations non-sémitiques, comme les Élamites, Hittites, Hourrites, Gutis.

Le Proche-Orient paléo-babylonien[modifier]

On peut tenter une division du Proche-Orient paléo-babylonien entre plusieurs régions présentant une certaine unité : la basse Mésopotamie, très marquée par la tradition sumérienne et akkadienne ; la haute Mésopotamie, entre le Tigre et l'Euphrate, avec en son milieu le « Triangle du Khabur », d'une importance géopolitique cruciale ; la Syrie, entre l'Euphrate et la Méditerranée ; et le plateau iranien, dominé par le royaume élamite, l'Anatolie, où les Hittites émergent, et la Palestine, avec plus loin l'Égypte.

Basse Mésopotamie[modifier]



Les principales villes de la Basse Mésopotamie à la période paléo-babylonienne

La basse Mésopotamie est couramment appelée « Pays de Sumer et d'Akkad ». C'est le centre de l'ancien royaume d'Ur III, dont l'effondrement a laissé la place à plusieurs royaumes amorrites se partageant la région.

Les deux premiers royaumes à occuper une place importante sont Isin et Larsa (on parle d'ailleurs de "Période Isin-Larsa" pour le XIXe siècle av. J.-C.). La tradition sumérienne héritée du royaume d'Ur reste encore forte, surtout au début de la période, où le sumérien est encore la langue des inscriptions royales, de la littérature et aussi des documents de la vie quotidienne. La forte lutte entre Isin et Larsa ne doit pas masquer la division politique de cette région, surtout au nord, l'ancien pays d'Akkad, partagé entre plusieurs royaumes, comme Kish, Sippar, Malgium, Rapiqum, et surtout Babylone, qui prend plus de poids et s'empare des royaumes voisins dans le courant de la seconde moitié du XIXe siècle av. J.-C., tandis qu'au sud Larsa finit par prendre l'ascendant sur Isin, et aussi un éphémère royaume d'Uruk, sous le long règne de Rim-Sin (1822-1763). Plus au nord, dans la ville de la Diyala, le royaume d'Eshnunna connaît un grand essor à cette même période, mais ses visées sont plutôt vers le nord de la Mésopotamie.

Le tournant de l'histoire politique de la région est l'avènement de Hammurabi de Babylone (1792-1750). Après un début de règne assez calme, il entame sa première grande campagne militaire en aidant le roi élamite Siwepalarhuhpak à vaincre le roi Ibal-pi-El II d'Eshnunna, avec également l'aide de Zimri-Lim de Mari. cette campagne se termine par un grand succès, mais les alliés se brouillent vite, et le roi élamite entend faire valoir sa domination sur le roi de Babylone, qu'il juge comme son vassal. Hammurabi réussit à monter une coalition, avec surtout l'appui de Zimri-Lim, ce qui lui permet de repousser les Élamites en 1764. Cette victoire est un tournant : dans la foulée, Hammurabi s'empare de Larsa, Eshnunna, du nord de la Mésopotamie puis de Mari. Son fils Samsu-iluna réussit à conserver ces acquis tant bien que mal, mais le royaume se désagrège vite au nord, tandis qu'au sud les anciennes villes sumériennes sont désertées après une grande révolte, durement réprimée. Ces difficultés politiques s'effectuent dans un contexte de crise économique, qui voit s'affaiblir le royaume babylonien au cours du XVIIe siècle av. J.-C., jusqu'à la prise de Babylone par un raid hittite en 1595, qui marque la fin de la période.

Haute Mésopotamie[modifier]

L'histoire de la haute Mésopotamie au début de la période est mal connue. C'est une zone où se mêlent différents peuples : populations sémitiques (Amorrites notamment), Hourrites au nord, Turukéens dans les contreforts du Zagros (attestés par les archives de Shusharra, contemporaines de celles de Mari), au contact des Gutis, etc.

Les principaux royaumes de la région sont Mari, à l'extrémité ouest sur l'Euphrate, et Ekallatum, quelque part sur le cours moyen du Tigre. On compte aussi la cité-état d'Assur, qui développe dans le courant du XIXe siècle av. J.-C. un fructueux commerce vers la Cappadoce, connu par les archives retrouvées à Kanish, et une multitude de petits

royaumes dans le Triangle du Khabur, comme Karana (connu par les archives de Tell Rimah), Apum (Shekhna/Shubat-Enlil), Urkish, Nagar, Andarig, etc., qui font l'objet de convoitises des grands royaumes.

Autour de la fin du XIXe siècle av. J.-C. et du début du XVIIIe siècle av. J.-C., la région fait l'objet de luttes entre les royaumes d'Eshnunna, d'Ekallatum et de Mari. C'est finalement un roi du deuxième, Samsi-Addu, qui réussit à dominer la région et à constituer un Royaume de Haute-Mésopotamie entre 1793 et 1775, en soumettant Mari, et en s'alliant à Eshnunna. Mais sa mort marque la fin de son entreprise, qui ouvre la voie à l'ascension de Mari sous le règne de Zimri-Lim, allié des rois d'Alep, qui rejoint l'Élam et Babylone pour éliminer leur rival commun Eshnunna, avant de s'allier au second dans la guerre qui l'oppose au premier. Cette manœuvre politique coute finalement cher à Zimri-Lim, puisque c'est le roi de Babylone, Hammurabi, qui cause sa perte en prenant sa capitale en 1763.

La haute Mésopotamie est ensuite partagée entre les sphères d'influence de Babylone à l'est et Alep à l'ouest, tandis que les roitelets du Khabur continuent à se faire la guerre comme nous l'apprennent les archives de Shekhna (Tell Leilan) datant de la seconde moitié du XVIIIe siècle av. J.-C.. L'histoire de la région au cours du XVIIe siècle av. J.-C. est mal connue. Les influences de Babylone et Alep s'effacent à la fin du siècle, sous les coups des Hittites, tandis que les Hourrites se sont vraisemblablement constitué un royaume puissant, préfigurant le futur Mitanni, qui domine la haute Mésopotamie et la Syrie au XVIe siècle av. J.-C..

Syrie[modifier]

La Syrie est partagée entre deux grands royaumes : Alep (le Yamkhad), qui domine le nord de la région entre la Méditerranée et l'Euphrate, jusqu'à l'aire d'influence de Mari (autour de Tuttul), avec dans son giron les villes d'Emar, Ugarit, Alalakh ; au sud le royaume de Qatna, moins bien connu. On peut mentionner le royaume de Karkemish plus au nord, au contact du monde anatolien, qui conserve une certaine indépendance, et son voisin Urshum, ainsi que Ebla, entre Alep et Qatna, et Tadmor (Palmyre), plus au sud dans le désert.

Pour le début du XVIIIe siècle av. J.-C., qui nous est connu par les archives de Mari, la lutte entre Alep et Qatna est âpre, mais finit par connaître une accalmie. D'après les archives plus tardives d'Alalakh, cité vassale d'Alep, il semble que ce dernier ait fini par s'emparer de Qatna. De toute évidence, ce royaume était l'un des plus puissants (voire le plus puissant) du Proche-Orient à cette période. Il chute à la fin du XVIIe siècle av. J.-C. après les attaques successives des rois hittites Hattushili Ier et Mursili Ier. Plus tard, il tombe sous la coupe des rois du Mitanni, comme nous l'apprend la stèle d'Idrimi, roi d'Alalakh, fils d'un roi d'Alep chassé de sa ville par les troupes du Mitanni au début du XVIe siècle av. J.-C..

L'Élam et le plateau iranien[modifier]

Le royaume élamite est le responsable direct de la chute du royaume d'Ur III, puisque c'est son armée qui mène la coalition s'emparant de la capitale de ce dernier en 2004. Par la suite, les relations avec les rois d'Isin se normalisent, mais elles sont plus difficiles avec Larsa, dont le roi Gungunnum se vante d'une victoire en Élam. Deux dynasties se succèdent sur le trône élamite à cette période. La première est celle de Simashki, une ville peut-être située dans le Kerman. La seconde, qui prend le relais dans le courant du XIXe siècle av. J.-C., est celle dite des *sukkalmah*, par le titre que portent ses rois. Au début du XVIIIe siècle av. J.-C., ses souverains Shiruktukh et Siwepalarhuhpak exercent une suzeraineté nominale sur les rois amorrites, ce qui montre bien la puissance de leur royaume. Mais quand le second essaie de la rendre effective entre 1765 et 1764, il est finalement repoussé par une coalition de rois amorrites menée par Mari et Babylone, qui s'étaient auparavant rallié à lui pour prendre Eshnunna. Cette défaite ne marque pourtant pas un déclin du royaume élamite, comme en témoigne un raid effectué par le roi Kutir-Nahhunte Ier quelques années plus tard en basse Mésopotamie.

Les autres royaumes du plateau iranien de cette période nous sont inconnus. Le Marhashi des époques précédentes n'est plus mentionné. Dans le Zagros, à proximité de la Mésopotamie, des souverains gutis gardent une certaine importance. Les Kassites, qui règnent plus tard sur Babylone, sont supposés venir de cette même région, mais leurs premières attestations sont en haute Mésopotamie.

Anatolie[modifier]

L'Anatolie est surtout connue pour cette période par les archives du comptoir des marchands d'Assur à Kanish (Kültepe) en Cappadoce. Elles nous montrent plusieurs royaumes, certains dominés par des populations indo-européennes, surtout les Hittites (qui se nomment eux-mêmes Nésites), mais aussi les Palaïtes et les Louvites, qui sont plutôt situé au sud, autour de Kanish, Purushkhanda, Warshama, Kussar ; au nord se trouvent d'autres populations, comme les Hattis, autour de Hattusha, et plus au nord le royaume de Zalpa, dont la population est inconnue.

Un premier grand royaume est constitué dans la région par les rois Pithana et Anitta de Kussar vers le début du XVIIIe siècle av. J.-C.. Mais cette construction politique ne survit pas à ses initiateurs, et l'Anatolie retombe dans l'obscurité pour le reste de ce siècle.

C'est dans le courant de la première moitié du XVIIe siècle av. J.-C. qu'émerge le royaume hittite, centré sur Hattusha, dans des conditions obscures (on ne sait pas qui est exactement son fondateur, Labarna, ni ses liens avec les rois de Kussar). Ses rois Hattushili Ier et Mursili Ier en font une grande puissance : ils dominent l'Anatolie orientale, lancent des raids vers les régions occidentales, et aussi vers la Syrie et l'Anatolie, où le second détruit les deux plus puissants royaume amorrites, Alep et Babylone. Mais son règne s'achève par son assassinat, qui ouvre une période de crise successorale marquant le retrait du royaume de la scène politique pour quelques années.

Sud du Levant[modifier]

Le cave le plus gros et méridional connu par les sources de Mari est celui de Hazor, qui doit être frontalier de Qatna, mais dont on sait peu de choses. La ville marchande de Byblos est peu attestée dans les sources proche-orientales. Elle l'est en revanche par l'archéologie, et par les textes de l'Égypte, avec qui elle est en relation depuis longtemps.

Celle-ci est absente de la scène politique du Proche-Orient de cette période (contrairement aux suivantes), malgré la puissance de sa XIIe Dynastie, dont on pense désormais qu'elle n'a jamais établi de domination sur les terres asiatiques. Mais elle était en contact avec la Palestine, comme l'attestent les textes d'exécration mentionnant des royaumes de cette région, ainsi que le Conte de Sinouhé. C'est sans doute du Proche-Orient que viennent les Hyksos, qui s'emparent du nord de l'Égypte dans la première moitié du XVIIe siècle av. J.-C..

Hittites

Les **Hittites** sont un peuple ayant vécu dans l'Anatolie au IIe millénaire av. J.-C. Ils doivent leur nom à la région à partir de laquelle ils ont établi leur royaume principal, le Hatti, situé en Anatolie centrale autour de leur capitale, Hattusa[n 1]. À partir de la seconde moitié du XVIIe siècle av. J.-C., les rois du Hatti construisent un des plus puissants royaumes du Moyen-Orient, dominant l'Anatolie jusqu'aux alentours de 1200 av. J.-C., et ils réussissent à partir du XIVe siècle av. J.-C. à faire passer la majeure partie de la Syrie sous leur coupe. Cela les a mis en rivalité avec d'autres royaumes puissants du Moyen-Orient : l'Égypte, le Mitanni et l'Assyrie.

L'histoire et la civilisation des Hittites ont été reconstitués par les chercheurs modernes à partir de la fin du XIXe siècle grâce aux fouilles de sites anatoliens, en premier lieu Boğazköy où se trouvent les ruines de Hattusa, où ont été mis au jour des milliers de tablettes cunéiformes documentant plusieurs aspects de la vie politique, religieuse et économique du royaume hittite. Ces sources ont été complétées par la fouille de nouveaux sites et les apports des sources des royaumes ayant été en contact avec les Hittites (Égypte, Assyrie, vassaux syriens comme Ugarit et Emar).

Les sources sur l'histoire hittite ont révélé le caractère composite de la civilisation de ce royaume. La dénomination de civilisation hittite est trompeuse dans la mesure où l'Anatolie du IIe millénaire av. J.-C. était une mosaïque ethnique et culturelle voyant la coexistence de plusieurs peuples : certains parlant des langues indo-européennes et apparentés comme les Hittites et les Louvites, d'autres sans liens avec eux comme les Hattis et les Hourrites. C'est de leur coexistence et des contacts qui se sont noués entre eux, mêlés aux influences venues de Syrie et de Mésopotamie, que s'est construite la civilisation hittite.

Localisation des régions et principales villes de l'Anatolie hittite.

La Porte des lions à Hattusa

Conditions d'étude de la civilisation hittite[modifier]

La redécouverte d'une civilisation oubliée[modifier]

Bas-reliefs de Yazılıkaya dessinés par Charles Texier, *Asie mineure : description géographique, historique et archéologique des provinces et des villes de la Chersonnèse d'Asie*, Paris, 1862.

À la différence des royaumes contemporains de Babylone, d'Assyrie ou d'Égypte, le royaume hittite fait figure des oubliés de l'histoire du Proche-Orient ancien (au même titre que Sumer, l'Élam ou l'Urartu) qui n'ont laissé quasiment aucune trace dans les souvenirs des peuples qui leur ont succédé sur les terres qu'ils ont occupées. Des bas-reliefs des Hittites ou de leurs vassaux comme celui de la passe de Karabel étaient certes connus mais on ne savait pas bien à qui les attribuer avant les dernières décennies du XIXe siècle. Dans les années 1830, au moment où les explorateurs européens s'intéressent de plus en plus au passé antique du Moyen-Orient, le français Charles Texier repère et dessine plusieurs sites hittites (surtout Yazılıkaya) et leurs inscriptions en hiéroglyphes, mais il n'a guère que les sources de l'Antiquité grecque et romaine à sa disposition qui ne peuvent lui être d'un quelconque secours. En 1880, après la

première vague de découvertes concernant l'Égypte et la Mésopotamie antique et les déchiffrements de leurs écritures, ainsi que de nouvelles trouvailles d'inscriptions hittites, l'universitaire bibliste anglais Archibald Henry Sayce est le premier à proposer de rechercher un royaume antique établi en Syrie qui aurait été dirigé par un peuple qu'il propose d'appeler « Hittites »[1]. Il reprend ce terme de plusieurs passages de la Bible hébraïque mentionnant des *ḥittîm* ou des *bĕnê ḥet* (« Fils de Heth ») qui pourraient être des références aux Hittites antiques, mais leur faible importance dans la Bible avait plutôt incité à les considérer auparavant comme une tribu mineure[2]. Cette proposition s'appuie sur les mentions du Hatti dans les textes assyriens et égyptiens déchiffrés alors, et elle est renforcée après 1887 à la suite de la découverte des lettres d'Amarna où se trouvaient des missives envoyées par le roi hittite Suppiluliuma Ier à Amenhotep III et Akhenaton ainsi que les premiers textes en hittite connus, à savoir les deux lettres du roi d'Arzawa. C'est au tournant du XXe siècle que les premières fouilles régulières sur un site hittite sont entreprises à Boğazköy (aujourd'hui Boğazkale), l'antique Hattusa, capitale du grand royaume hittite, où une mission allemande commandée par Hugo Winckler prend la direction après 1906 et met au jour des milliers de tablettes, à partir desquelles l'assyriologue tchèque Bedrich Hrozny peut traduire le hittite (sur la base de l'écriture cunéiforme) entre 1914 et 1917 : les Hittites sont sortis de l'oubli, reste maintenant à redécouvrir plus précisément leurs accomplissements[3].

Les fouilles des sites hittites[modifier]

Le dispositif défensif de Yerkapı à Boğazköy (Hattusa).

Les fouilles de Boğazköy s'interrompent après 1913 et la mort de Winckler pour reprendre en 1931 sous la direction de Kurt Bittel, archéologue autrement plus compétent que son prédécesseur. Après une nouvelle interruption de 1939 à 1951, il revient sur le site qui est depuis fouillé chaque année par une équipe allemande, Peter Neve (1978–1993), Jürgen Seeher (1994–2005) puis Andreas Schachner (depuis 2006) se transmettant la direction des fouilles. C'est le plus vaste site hittite mis au jour, et celui qui est le mieux connu, les fouilles ayant dégagé la zone du palais royal, les murailles et plusieurs portes, le grand temple de la zone dite de la « Ville basse », puis un groupe de temples dans la « Ville haute », ainsi que différents autres points du site (greniers, résidences, bâtiments isolés, etc.). Les sites voisins de Yazılıkaya (sanctuaire rupestre) et Osmankayası (nécropole) étaient fouillés par la même équipe[4].

Une autre découverte majeure sur l'histoire de l'Anatolie du IIe millénaire av. J.-C. a été la découverte du site de Kültepe, l'ancienne Kanesh/Nasa. Elle fut d'abord le fait de fouilleurs clandestins puis de fouilles régulières après 1925. Y ont été dégagées des milliers de tablettes de la correspondance de marchands assyriens qui y étaient établis au XIXe siècle av. J.-C., ainsi que leurs résidences, et un palais royal, les fouilles se poursuivant depuis sous la direction d'équipes d'archéologues turcs.

Ruines du Temple 1 de Kuşaklı, l'antique Sarissa.

D'autres sites hittites ou de vassaux hittites étaient mis au jour dans les années 1930 : Alacahöyük, Jerablus (Karkemish), Tell Açana (l'antique Alalakh), Ras Shamra (Ugarit). Puis après 1945 l'intérêt des archéologues pour les sites de l'Anatolie hittite ne déclina pas : Alişar, Gâvurkalesı, Sirkeli, Eflatun Pınar, Porsuk, etc. et surtout Maşathöyük (Tappika), Ortaköy (Sapinuwa) et Kuşaklı (Sarissa), trois sites provinciaux où ont été dégagés des constructions (palais et temples) et des tablettes permettant d'offrir un contrepoids appréciable à la trop grande place des résultats des fouilles de Boğazköy pour la connaissance du royaume hittite[5].

L'étude de la documentation écrite[modifier]

La traduction de la langue hittite à partir de sa transcription en cunéiforme progresse rapidement après les découvertes décisives de Hrozny et dans les années 1930 des chercheurs allemands publient les principaux textes mis au jour à cette période. La connaissance de l'autre écriture employée par les rois hittites, les « hiéroglyphes hittites » (qui transcrivent en fait du louvite), progresse bien plus lentement car peu de textes sont connus, et beaucoup sont courts. La découverte de nouveaux textes relance les travaux dans les années 1960-1970, qui ont permis depuis de faire progresser considérablement la compréhension de ce système d'écriture[6].

Les spécialistes des textes hittites, parfois désignés comme « hittitologues[7] » (quand ils ne se considèrent pas plus largement comme assyriologues, terme qui désigne les spécialistes des textes du Proche-Orient ancien en général), disposent d'une masse documentaire importante à étudier, des dizaines de milliers de textes provenant de Boğazköy et de quelques autres sites anatoliens (Kültepe, Maşathöyük, Ortaköy, Kuşaklı et plus récemment Kayalıpınar), ainsi que d'autres sites contemporains, principalement localisés en Syrie (surtout Ras Shamra/Ugarit et Meskene/Emar), et rédigés dans plusieurs langues (akkadien, hittite, louvite, ugaritique, etc.) et écritures (syllabaire cunéiforme, hiéroglyphes hittites et égyptiennes, alphabet cunéiforme d'Ugarit)[8]. Elle permet de traiter avant tout des sujets d'histoire et d'organisation politiques ainsi que d'histoire religieuse et juridique, mais beaucoup moins d'histoire économique et sociale (à la différence de la documentation disponible pour les régions de la Syrie et de la Mésopotamie antique).

G. Beckman a identifié cinq axes de recherche principaux qui se présentent aujourd'hui aux hittitologues :

- la nécessité de poursuivre le classement et la reconstitution des nombreuses tablettes de Boğazköy qui sont dans un état fragmentaire ou éparpillées suite à la destruction du site et aux premières fouilles qui les ont traité avec peu d'égards ;
- la chronologie des événements reste souvent mal établie, notamment parce que les textes hittites n'étaient pas datés, et que la chronologie du IIe millénaire av. J.-C. au Moyen-Orient pose encore de gros problèmes de datation absolue et relative (les datations données ici sont donc approximatives) ;
- l'amélioration de la compréhension des termes des textes hittites, qui sont souvent des emprunts à d'autres langues encore mal connues (hourrite, hatti), mais qui progresse grâce à des outils comme le *Chicago Hittite Dictionary*[9] ;
- la localisation de nombreuses villes et régions mentionnées dans les textes antiques est encore incertaine, surtout dans l'Anatolie occidentale où elle suscite de nombreuses réflexions en lien avec les textes homériques (notamment pour savoir si Troie et les Achéens sont mentionnés dans les textes hittites comme cela est souvent avancé) ;
- poursuivre le progrès du déchiffrement des hiéroglyphes hittites, pour permettre une meilleure compréhension de l'histoire du royaume hittite, notamment dans sa dernière phase[10].

Histoire[modifier]

Article détaillé : Histoire des Hittites.

Les origines[modifier]

L'origine des Hittites et de leurs « cousins » locuteurs de langues indo-européennes (Louvites et Palaïtes) qui sont établis en Anatolie au IIe millénaire est l'objet d'un débat qui rejoint celui des origines des peuples « Indo-

européens ». Une première hypothèse propose une origine anatolienne à ces derniers, et dans ce cas les Hittites seraient autochtones à cette région. Mais l'opinion la plus répandue voit l'origine des Indo-européens dans les steppes de Russie méridionale, et alors les Hittites auraient migré en Anatolie. Arrivés depuis les Balkans, ils traversent les Détroits pour s'établir ensuite en Anatolie centrale. Il est impossible de déterminer si les Hittites et les Louvites et Palaïtes qui auraient emprunté le même trajet arrivent au même moment ou par vagues successives, ou encore si un peuple qui est leur ancêtre commun a fait le voyage jusqu'en Anatolie où il se serait scindé en plusieurs groupes. La datation de ces migrations reste discutée, plusieurs périodes étant proposées durant le IIIe millénaire[11].

Les premiers royaumes[modifier]

Quoi qu'il en soit de leurs origines, les premiers Hittites connus par les textes sont identifiés au début du IIe millénaire dans les archives des marchands assyriens venus commercer en Anatolie centrale où ils établissent plusieurs comptoirs, le plus important étant celui de Kanesh/Nesa (l'actuel site de Kültepe) où la plupart de leurs tablettes qui nous sont connues ont été exhumées[12]. Leur étude a révélé la présence de plusieurs principautés se partageant l'Anatolie centrale au XIXe siècle : au nord le Hatti (autour de Hattusa alors appelée Hattush) et Zalpa (près de la Mer Noire), au sud Burushattum (Purushanda dans les textes hittites des périodes suivantes, peut-être sur le site d'Acemhöyük) et Wahsusana, ou encore Mama et Kanesh, qui se situe apparemment dans la zone où les Hittites sont le plus concentrés. L'importance de cette ville pour les origines hittites transparaît dans le fait que c'est à partir de son nom que ce peuple appelait sa propre langue (*nesili*, « langue de Nesa »)[13]. La première dynastie hittite à exercer une hégémonie sur l'Anatolie centrale vient de la cité de Kussar(a), dont la localisation reste inconnue. Elle s'affirme sous l'impulsion de deux rois au début du XVIIIe siècle : Pithana et son fils Anitta, qui établissent leur capitale à Kanesh. Les autres rois des principaux États anatoliens sont alors soumis : Burushattum, Hatti et Zalpa[14]. Cette dynastie ne survit pas longtemps à Anitta, s'effondrant dans des conditions indéterminées.

L'émergence du grand royaume hittite[modifier]

Le grand royaume hittite dont la dynastie va dominer de façon ininterrompue la majeure partie de l'Anatolie pendant plus de quatre siècles se forme dans les dernières décennies du XVIIe siècle. Ses fondateurs ont probablement un lien avec la dynastie de Kussar, mais sa nature reste obscure. Le fondateur de la dynastie semble être un certain Labarna, dont le nom sert par la suite de titre pour désigner le roi hittite, de la même manière que les noms de César et d'Auguste ont servi à désigner des fonctions suprêmes dans l'Empire romain[15]. Le premier roi dont les actes soient connus est son successeur, Hattusili Ier, qui est resté le modèle du roi hittite conquérant. Il établit sa capitale à Hattusa et donne au royaume hittite sa première grande période d'extension territoriale en s'emparant de cités en Anatolie du nord (Zalpa) et surtout du sud puisqu'il réussit à menacer les positions du plus puissant royaume de Syrie, le Yamkhad (Alep)[16]. Son petit-fils et successeur Mursili Ier poursuit cette dynamique guerrière en s'emparant d'Alep et réussit un raid victorieux jusqu'à Babylone en 1595. Il vient de faire tomber les deux plus puissants royaumes du Moyen-Orient de l'époque, mais ce ne sont que des succès sans lendemain[17]. Il est assassiné par son beau-frère Hantili à son retour au Hatti, et s'ensuit une trentaine d'année de troubles à la cour provoquant un repli du royaume.

Un royaume instable[modifier]

Les successeurs de Mursili ne parviennent pas à stabiliser la cour royale, qui est régulièrement secouée par des intrigues sanglantes durant une grande partie du XVIe siècle. La situation est rétablie par Télipinu, qui proclame son *Édit* prescrivant la règle successorale du royaume dans le but d'éviter d'autres bains de sang et pour indiquer à ses subordonnés des règles sur la bonne administration du royaume. Sur le plan de la politique extérieure, il signe un traité de paix avec le royaume du Kizzuwatna qui est devenu la puissance dominante du sud-est anatolien, au contact de la Syrie du nord[18]. Les rois suivant s'efforcent de maintenir des relations pacifiques avec ce voisin, mais celui-ci bascule dans l'orbite de la nouvelle puissante dominante en Syrie, le Mitanni, royaume dirigé par des Hourrites, qui se pose en rival des Hittites pour l'hégémonie sur les royaumes d'Anatolie orientale. C'est au même moment qu'émerge au nord une menace plus diffuse, celle des tribus gasgas occupant les monts pontiques et capables de mener des raids dévastateurs au cœur du Hatti. Les intrigues de cour reprennent jusqu'aux alentours de 1400, quand un souverain nommé Tudhaliya monte sur le trône[19].

La chronologie de cette période est mal établie, et le nombre de souverains qui ont alors occupé le trône hittite est débattu. Quoi qu'il en soit, le royaume se renforce face à ses adversaires. La menace gasga est contenue grâce à la

mise au point d'une zone frontalière parsemée de garnisons, dont certaines sont bien connues grâce aux constructions et aux tablettes qui y ont été mises au jour (Tappika, Sapinuwa, Sarissa). Au sud, le royaume du Mitanni est en difficulté à cause des offensives égyptiennes qui l'atteignent sur sa frontière sud, et le Kizzuwatna se détache de son orbite pour rentrer dans la mouvance hittite. D'autres conflits conduisent les rois hittites dans l'ouest anatolien, dans les pays de l'Arzawa, royaume dont la montée en puissance menace l'hégémonie hittite en Anatolie[20].

La situation géopolitique du Moyen-Orient avant le début du règne de Suppiluliuma Ier, au moment où la situation du royaume hittite est la plus critique.

Les règnes d'Arnuwanda Ier et Tudhaliya III, durant la première moitié du XIVe siècle, voient la solidité du royaume hittite se fissurer progressivement face à ses rivaux anatoliens[21]. Au nord, les Gasgas prennent plusieurs des villes de garnison qui leur sont opposées, avant de s'emparer de Hattusa, obligeant la cour royale hittite à se replier à Samuha. À l'ouest, les Hittites n'arrivent pas à installer durablement leur autorité et finissent par reculer, le roi d'Arzawa cherchant à se faire reconnaître comme un « Grand roi » auprès du roi égyptien Amenhotep III dont il se proclame l'égal, comme on l'apprend dans une des lettres de la correspondance diplomatique de Tell el-Amarna. À l'est d'autres royaumes menacent les Hittites (Isuwa et Hayasa-Azzi). Il semble bien qu'aux alentours de 1460-1450, les grandes puissances du Moyen-Orient pensaient assister à la fin du royaume hittite[22].

L'empire hittite[modifier]

La situation géopolitique du Moyen-Orient après les conquêtes hittites de Suppiluliuma Ier, Mursili II et Muwatalli II, vers 1275.

Tudhaliya III a apparemment désigné pour héritier un prince de même nom, que les successeurs ont retenu comme « Tudhaliya le Jeune », mais celui-ci est supplanté par Suppiluliuma Ier (c. 1350-1322), sans doute son demi-frère. Le nouveau roi est un chef militaire de grande valeur, qui poursuit les premiers efforts de redressement de la situation catastrophique dans laquelle se trouvait le royaume hittite et aboutissent au reflux de l'Arzawa, l'Isuwa et à la mise en vassalité de Hayasa-Azzi. Ses succès les plus éclatants ont lieu en Syrie où il étend considérablement l'influence hittite après avoir infligé deux sévères défaites au Mitanni, qui s'effondre dans des intrigues successorales dont les Hittites profitent. Des vassaux syriens du Mitanni tentent plusieurs révoltes pour résister à l'emprise hittite, mais ils sont finalement soumis et placés sous la tutelle de « vice-rois » hittites, fils de Suppiluliuma, établis à Alep et Karkemish. Suppiluliuma enlève même des vassaux à l'Égypte du pharaon Akhenaton, Ugarit, Qadesh et l'Amurru, avant de rentrer en conflit ouvert contre elle. Ce sont apparemment des prisonniers déportés au Hatti après les premiers affrontements contre l'armée égyptienne qui y amènent une épidémie emportant Suppiluliuma puis son successeur Arnuwanda Ier[23].

Le jeune Mursili II (c. 1321/1318-1295) prend donc le pouvoir dans des circonstances difficiles. Mais il dispose d'une capacité militaire sans égal à cette période, ce qui lui permet de compléter l'œuvre de son père en soumettant les pays d'Arzawa et en les plaçant entre les mains de plusieurs vassaux. Les Gasgas doivent également être combattus, tandis que plusieurs des vassaux soumis par son père en Anatolie occidentale et orientale et en Syrie se révoltent mais sont vaincus, notamment grâce à l'action des « vice-rois » qui ont établi une dynastie à Karkemish, servant de relais à l'autorité du grand roi[24]. Les révoltes de vassaux et la lutte contre l'Égypte, qui connaît une nouvelle dynamique sous l'impulsion des premiers rois de la XIXe dynastie, sont les principales préoccupations militaires du roi suivant Muwatalli (c. 1295-1272). L'affrontement contre l'Égypte connaît un dénouement dans la fameuse bataille de Qadesh (1274) où ses troupes et celles de Ramsès II se quittent sans victoire décisive d'un des deux camps[25].

Le successeur désigné de Muwatalli est son fils Urhi-Teshub, qui monte sur le trône sous le nom de Mursili III (c. 1272-1267). Sa mère étant une concubine et non la reine en titre, sa légitimité est réduite, d'autant plus que son oncle Hattusili, brillant chef de guerre qui s'est illustré contre les Gasgas, lui fait de l'ombre. Le conflit pour le pouvoir qui éclate entre les deux tourne en faveur de Hattusili III (c. 1267/1265-1240/1237) qui exile son neveu[26]. Son règne est marqué par la volonté de faire reconnaître sa complète légitimité aux yeux des autres rois. Il l'obtient en concluant la paix avec Ramsès II, qui épouse deux de ses filles. L'adversaire le plus redoutable des Hittites est désormais l'Assyrie, puissance qui a émergé des dépouilles du Mitanni et a placé sous sa coupe la Haute Mésopotamie jusqu'à l'Euphrate[27]. Le roi suivant, Tudhaliya IV (c. 1237-1209), qui règne avec l'appui de sa mère la très influente Puduhepa, essuie une lourde défaire contre l'Assyrie, même si cela ne menace pas ses positions en Syrie où Karkemish tient bon. La situation est plus houleuse en Anatolie occidentale, tandis que le royaume d'Alashiya (Chypre) est soumis. La dynastie régnante voit sa légitimité menacée par la présence d'une autre branche collatérale de la famille royale installée à Tarhuntassa, où règne un autre fils de second rang de Muwatalli, Kurunta, puis ses successeurs. Ils rentrent peut-être en conflit avec Tudhaliya IV. Les règnes de Hattusili III et Tudhaliya IV sont aussi marqués par l'embellissement de la capitale Hattusa, qui avait été délaissée par Muwatalli, ainsi que par une réforme religieuse aboutissant à une plus forte présence des éléments hourrites dans la religion officielle, illustrée par le réaménagement du sanctuaire rupestre de Yazılıkaya[28].

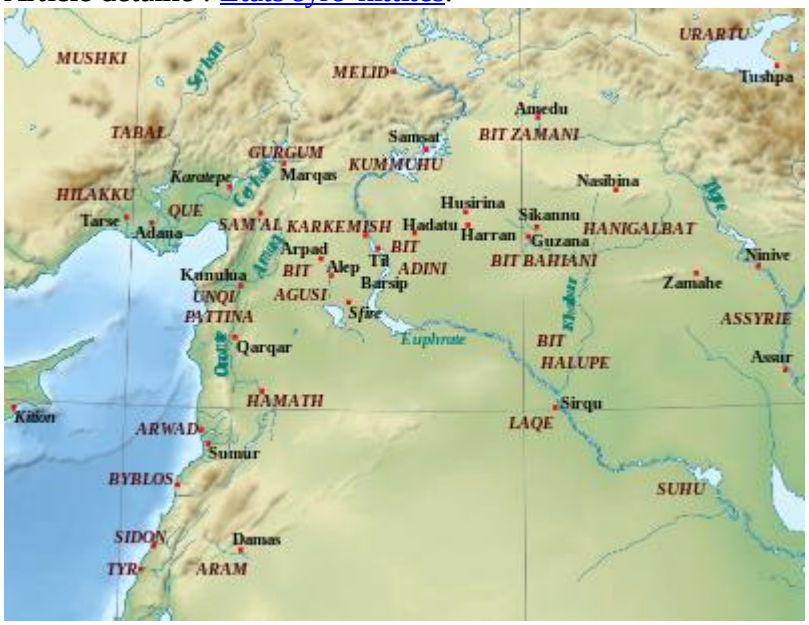
L'effondrement du royaume hittite et de ses vassaux[modifier]

Arnuwanda III puis Suppiluliuma II succèdent à Tudhaliya IV, la lignée issue de Hattusili III se maintenant alors que s'affirment les branches collatérales à Karkemish et Tarhuntassa, concourant peut-être à un jeu des forces centrifuges affaiblissant lentement la puissance hittite. Les principales menaces extérieures pour le royaume sont alors localisées en Anatolie occidentale et dans les régions du littoral méditerranéen, où ne tardent pas à apparaître des groupes de populations que les Égyptiens appellent « Peuples de la Mer » (Lukkas/Lyciens, Peleset/Philistins, Shardanes, Shekelesh, etc.). Les sources sur cette période ne permettent pas d'en restituer une image claire, mais il est évident que les premières années du XIIe siècle voient le système hittite être submergé par ces nouvelles menaces. D'autres facteurs ont pu jouer dans cette crise, notamment une situation de disette persistante en Anatolie centrale. La plupart des sites archéologiques anatoliens et syriens de cette période présentent des traces de destruction violente, parfois après leur abandon. Hattusa est ainsi quittée par la cour royale pour un autre lieu inconnu, avant d'être détruite. Le

sort du dernier Grand roi hittite est inconnu. Les responsables de ces destructions semblent être les Peuples de la Mer en Syrie littorale, mais pour les régions situées plus à l'intérieur des terres le flou demeure. La destruction de Hattusa est souvent attribuée aux Gasgas et/ou aux Phrygiens qui investissent le site peu après. Les descendants de la dynastie royale hittite établis à Karkemish et Melid (Malatya/Arslantepe) survivent à l'effondrement du grand royaume et assurent la continuité des traditions royales hittites[29].

Les royaumes néo-hittites[modifier]

Article détaillé : États syro-hittites.



Carte des États néo-hittites et araméens vers 900-800 av. J.-C.

Le paysage ethnique et politique de l'Anatolie et de la Syrie est profondément bouleversé entre la fin du IIe millénaire et le début du Ier millénaire. La langue hittite n'est plus pratiquée, les royaumes successeurs du grand royaume hittite conservant pour les inscriptions officielles le seul usage des « hiéroglyphes hittites » qui transcrivent en fait du louvite. L'ancien pays du Hatti est désormais occupé par les Phrygiens nouvellement arrivés, qu'il faut peut-être identifier aux Mushki évoqués dans les textes assyriens. Ces derniers emploient encore le terme Hatti, mais pour désigner la Syrie et l'Anatolie du sud-est où sont établis les royaumes que l'on qualifie aujourd'hui de « Néo-hittites » parce qu'ils s'inscrivent dans la continuité des traditions hittites (idéologie royale, écriture, art, religion, etc.) tout en élaborant une culture originale[30]. Ils sont représentés par les deux branches descendant des rois hittites à Karkemish et Melid, ainsi que d'autres dynasties au Gurgum, Kummuhu, Que, Unqi/Pattina ou encore au Tabal voire à Alep. La majeure partie de la Syrie passe cependant sous la coupe d'une population sémite qui a émergé durant la période de crise, les Araméens (à Sam'al, Arpad, Hamath, Damas, Til-Barsip, etc.). Il faut donc considérer que les royaumes néo-hittites et araméens sont des mosaïques ethniques et culturelles mêlant éléments araméens, louvites ainsi que d'autres. Ces différents États sont confrontés à partir du IXe siècle à l'expansion de la puissance assyrienne à laquelle ils tentent tant bien que mal de résister, sollicitant parfois l'appui d'une nouvelle puissance issue de l'Anatolie orientale, l'Urartu. Mais ils sont définitivement submergés et annexés par l'empire assyrien durant la seconde moitié du VIIIe siècle[31].

Au centre du royaume hittite : le roi, son entourage et son cadre de vie[modifier]

Le roi[modifier]

Tudhaliya IV vêtu avec l'habit du Dieu-Soleil et portant le bâton recourbé des rois hittites, à côté du disque solaire ailé surmontant son nom et sa titulature en hiéroglyphes, bas-relief de la chambre A de Yazılıkaya.

Le roi Suppiluliuma II sous l'aspect des dieux guerriers, bas-relief de la Chambre 2 de Nişantepe à Hattusa.

Le principal personnage du royaume hittite est son souverain. Son titre le plus courant est *Labarna*, sans doute le nom du souverain fondateur du royaume repris pour désigner la fonction royale par la suite. Le roi hittite se désigne toujours comme « Grand roi », signifiant son appartenance au cercle très fermé des « superpuissances » de son temps, aux côtés de Babylone, l'Assyrie, le Mitanni et l'Égypte.

Une épithète très courante pour désigner le roi hittite est « Mon Soleil » (^{D}UTU-*ŠI*[n 2]), et les sceaux royaux et bas-reliefs comportent souvent le symbole du disque solaire ailé accompagnant son nom et sa titulature en hiéroglyphes. Les représentations figurées du roi, qui apparaissent tardivement (sous Muwatalli II) insistent sur cet aspect solaire car plusieurs le montrent avec le même costume cérémoniel que le Dieu-Soleil (longue robe, bonnet rond), habit qui est aussi parfois interprété comme symbolisant sa fonction de grand-prêtre du royaume ; il porte une sorte de bâton au bout recourbé (similaire au *lituus* des devins romains), dont la symbolique exacte est indéterminée : une canne de berger symbolisant son rôle de pasteur de ses sujets ou bien un symbole de son rôle de roi-juge (le Dieu-Soleil étant par ailleurs le dieu de la justice). Un second type de représentation royale montre le monarque avec l'habit et les

attributs des dieux guerriers : pagne, bonnet conique, arc et lance. Cela illustre les fonctions majeures du souverain : chef de guerre, intermédiaire privilégié entre les hommes et les dieux, et autorité judiciaire suprême[32].

Le modèle du roi hittite idéal est posé dès le véritable fondateur de la puissance hittite, Hattusili Ier, qui accomplit de nombreux exploits guerriers que ses successeurs mettent par écrit dans de véritables récits épiques dont certains sont intégrés dans des récits mythologiques (*Actes de Hattusili Ier*, *Siège d'Urshu*, récits relatifs à la prise de Zalpa[33]). Ce roi prodigue des conseils à son petit-fils et successeur désigné Mursili Ier dans son *Testament politique*, notamment celui de se fier principalement à son propre jugement. Il rappelle la nécessité de l'unité de la famille royale autour du souverain, qui avait été mise à mal lors des intrigues qui ont agité sa fin de règne[34].

La succession sur le trône hittite est régie de manière précise à partir du règne de Télipinu, qui proclame un édit dictant la règle successorale à suivre pour désigner l'héritier du trône (*tuhkanti*) : « Que seul un prince, fils de premier rang, devienne roi. S'il n'y a pas de prince de premier rang, qu'un fils de deuxième rang devienne roi. Mais s'il n'y a pas de prince héritier, qu'on prenne pour une fille de premier rang un gendre dans la famille et que celui-ci devienne roi. »[35]. Cet édit lui aussi rappelle la nécessité de l'unité de la famille royale (ce qui n'a pas empêché les troubles palatiaux de continuer), et prescrit des conseils à membres de l'administration pour qu'ils gèrent convenablement le royaume (notamment les activités et productions agricoles) et rendent bien la justice (suivant les indications du roi).

Selon une idéologie qui se retrouve dans les autres régions du Proche-Orient ancien, ce sont en les dieux les véritables maîtres du royaume, le roi n'étant que leur délégué terrestre. Les grands dieux du royaume hittite sont le Grand Dieu de l'Orage, et la Déesse-Soleil d'Arinna. Le roi a de ce fait des liens particuliers avec le monde divin. Il est un intermédiaire entre les dieux et les humains, et est responsable devant les dieux des actions des hommes. Supérieur au reste des humains grâce à l'appui divin, il est souvent qualifié de « héros » (UR.SAG), et doit être préservé des impuretés (*hurkel*)[36]. Cela implique aussi que le roi ait des fonctions religieuses, qu'il exerce notamment au cours de rituels. Plusieurs rois ont des divinités personnelles, comme Muwatalli II avec le Dieu de l'Orage de l'éclair ou Tudhaliya IV avec Sharruma[37].

À sa mort, le roi « devient un dieu » selon l'expression hittite consacrée : ce n'est pas une divinisation stricte, mais plutôt un moyen de marquer le fait qu'il dispose de pouvoirs importants dans l'Au-delà et qu'il faut le satisfaire pour éviter qu'il ne nuise aux destinées du pays[38]. La mort d'un souverain donnait lieu à un rituel de funérailles durant quatorze jours au cours duquel son corps était incinéré. Après cela, il intégrait le groupe des ancêtres de la dynastie (incluant aussi les reines et les princes) qui recevaient régulièrement des offrandes[39].

La reine et la famille royale[modifier]

La reine Puduhepa rendant hommage à la déesse Hebat sur son trône, détail du bas-relief de Firaktin.

La cour hittite ne comprend à un moment donné qu'une seule reine, qui porte le titre de *Tawananna*, sans doute hérité du nom de la première reine du royaume comme pour le titre de *Labarna*. Il s'agit en principe de la reine-mère si elle a survécu à son époux, et ce n'est qu'à la mort de celle-ci que l'épouse principale du roi peut prendre le titre de reine. Suivant les principes successoraux, ce sont ses fils qui sont les héritiers prioritaires de la couronne hittite ; son rôle majeur, si ce n'est unique, est d'ailleurs de fournir un héritier mâle à son mari, qui porte le titre de *tuhkanti*. Sa fonction a aussi été religieuse, car elle doit participer à divers rituels et fêtes liés au culte. Les reines se sont souvent trouvé dans des intrigues de cour, qui ont conduit certaines d'entre elles à être exilées. Seule la reine Puduhepa, épouse de Hattusili III et reine-mère sous son fils Tudhaliya IV, semble avoir exercé un rôle politique considérable,

qui lui est d'ailleurs reconnu dans les relations avec la cour égyptienne puisque son nom figure dans le traité conclu entre les deux cours et qu'elle correspond d'égal-à-égal avec Ramsès II[40].

La cour royale abritait un véritable « harem », le roi ayant plusieurs épouses et des concubines, qui lui donnaient des princes et princesses occupant un rôle important dans le royaume. Les filles de roi pouvaient être mariées à des souverains étrangers, égaux ou vassaux à leur père, pour des raisons politiques. Les fils occupaient des fonctions administratives, militaires ou religieuses importantes, se voyant parfois confier en apanage des royaumes vassaux. L'héritier présomptif, le *tuhkanti*, était le plus important et occupait des commandements militaires importants et apparaissait au premier rang dans des cérémonies religieuses. Un prince de deuxième rang occupait souvent le poste de Chef de la garde royale, les *MEŠEDI*, poste-clé de l'armée hittite et qui le faisait paraître en permanence aux côtés du roi[41]. De la même manière que des reines, des princes et princesses de premier rang ou ceux plus éloignés (oncles, cousins ou neveux du roi) ont été impliqués dans des intrigues de cour, et ont parfois réussi à usurper le trône qui ne leur était pas destiné, comme c'est le cas de deux des plus grands souverains hittites, Suppiluliuma Ier et Hattusili III.

Les grands dignitaires[modifier]

Le roi gouvernait avec son entourage, constitué en premier lieu par des membres de la famille royale, puis par ce que l'on peut qualifier d'aristocratie hittite, qui pouvait être liée par des alliances matrimoniales à la famille royale. Le personnage le plus important est l'héritier présomptif. Vient ensuite le Chef de la garde royale, un groupe de soldats d'élites (désignés par le terme akkadien *MEŠEDI*) qui accompagne en permanence le roi dans ses déplacements. Ils sont apparemment au nombre de douze (mais s'il est possible que d'autres soient détachés. Un autre groupe de soldats d'élite stationné à la cour est celui des « hommes de la lance d'or » (LÚ.MEŠ GIŠŠUKUR GUŠKIN en sumérogrammes). Le Chef de la garde royale (GAL *MEŠEDI*), souvent un frère du roi, dispose d'un statut important à la cour et dans l'appareil militaire. Après lui vient le Chef des échansons (GAL LÚ.MEŠ GEŠTIN), qui dispose lui aussi des fonctions militaires majeures. Comme pour cette fonction, beaucoup de titres de la haute administration hittite dérivent de fonction auliques et en ont gardé le nom même si dans les faits ils s'en sont probablement détachés : dès l'Ancien royaume on trouve parmi les plus importants personnages du royaume le Chef des serviteurs du palais, le Chef des intendants, des hérauts, des écuyers, des scribes, etc.[42] Ils reçoivent des commandements militaires, civils et religieux, une bonne part du butin et du tribut et reçoivent des terres en donation de la part du roi. Les textes des premiers temps du royaume (*Testament politique de Hattusili Ier*, *Édit de Télipinu*) font référence à ces personnes en tant que membres d'un groupe appelé *panku* ou *tuliya*, souvent traduit par « assemblée ». Sa composition exacte n'est pas claire, et sa fonction l'est encore moins : peut-être a-t-elle eu à l'origine un rôle consultatif étendu, en tout cas à l'époque des premiers rois elle n'a aucun pouvoir de décision et ne sert que de caution morale au roi dans certains cas. Elle disparaît par la suite[43]. Les aristocrates de l'époque impériale sont souvent désignés comme les « Fils du roi » (DUMU LUGAL), et jouent un rôle important civil et militaire, notamment auprès des vassaux.

La capitale et le palais royal[modifier]

Article détaillé : Hattusa.

Un pan de la muraille de Hattusa reconstruit selon son apparence antique par l'équipe fouillant le site.

La « Porte du Roi », située au sud de la Ville haute, avec la copie du bas-relief du personnage qui lui a donné son nom (qui est en fait plutôt une divinité guerrière) et les restes de ses arches paraboliques.

Au cours de l'histoire du royaume hittite, la capitale a généralement été située à Hattusa, même si au gré des évolutions politiques (voire religieuses) elle a pu se trouver en d'autres lieux : les fondateurs du royaume ont peut-être eu Kussar ou Kanesh comme capitale, Samuha héberge la cour royale après le sac de Hattusa par les Gasgas vers 1360, Muwatalli II transfère la capitale à Tarhuntassa pour des considérations sans doute stratégiques mais peut-être aussi religieuses, tandis que les derniers feux de la dynastie royale hittite s'éteignent dans un lieu qui reste à découvrir après l'abandon définitif de Hattusa[44]. Cette dernière a été la seule des villes royales à être fouillées, sur l'actuel site de Boğazköy, et elle l'est de façon quasiment continue depuis les années 1930 par des équipes allemandes qui en ont fait l'un des sites les mieux connus de tous le Proche-Orient ancien, même si beaucoup reste encore à découvrir. Les principaux monuments politiques et religieux y ont été dégagés. Le site s'étend sur environ 160 hectares dans un lieu montagneux, rocailleux et par endroits très escarpé. Il était protégé par plusieurs lignes de murailles épousant merveilleusement la topographie et s'appuyant souvent sur les promontoires rocheux. Elles séparent plusieurs espaces : une Ville basse au nord, une plus vaste Ville haute au sud, et à l'est à la limite des deux se dressait l'acropole nommée aujourd'hui Büyükkale (la « Grande forteresse »), où se trouvait le palais royal[45]. Les fondements des murailles principales étaient constitués de gros moellons de belle taille (« appareil cyclopéen »), surmontés par des murs en briques crues. Des tours carrées se dressaient tous les 30 mètres environ. Plusieurs portes ont été identifiées, en particulier les trois situées au sud de la Ville haute au-dessus du glacis de Yerkapı : la Porte du roi, la Porte des sphinx et la Porte des lions, ainsi nommées en raison des sculptures qui les gardaient. Des poternes étaient creusées sous la muraille en plusieurs endroits[46].

La capitale était couverte de monuments majeurs, notamment de nombreux temples : le Temple 1 ou Grand Temple dans la Ville basse, dédié au Grand Dieu de l'Orage du Hatti ; et une trentaine de temples de plus petite dimension ainsi que d'autres lieux à fonction cultuelle probable dans la Ville haute, auxquels il faut ajouter le sanctuaire de Yazılıkaya situé à 2 kilomètres de la ville. Beaucoup ont été construits ou profondément remaniés durant les derniers temps du site (la « réforme religieuse » de Tudhaliya IV)[47]. La capitale politique était donc aussi une capitale religieuse, le roi étant après tout le grand prêtre du royaume. La cour résidait au palais royal, situé dans la citadelle de Büyükkale, acropole mesurant environ 250 mètres de long pour 150 de large, protégée par une enceinte et accessible par une grande porte au sud-ouest. Plusieurs bâtiments y ont été construits, organisés autour de trois grandes esplanades remontant progressivement au sommet de la citadelle où se trouve le palais royal. Elles sont encadrées par des bâtiments à fonction administrative : bureaux, archives, magasins, où ont été mises au jour la majorité des tablettes de la chancellerie hittite qui soient connues. La cour médiane était bordée sur son côté ouest à un vaste bâtiment à colonnes interprété comme une salle d'audience, peut-être un lointain ancêtre des *apadanas* achéménides. La résidence royale devait être située sur le côté ouest de la cour supérieure, au point le plus élevé de Büyükkale. Cette citadelle ne devait pas suffire à héberger tous les membres de la famille royale, les hauts dignitaires et l'administration centrale, et d'autres bâtiments de la ville (restant pour la plupart à découvrir) ont sans doute été érigés en complément[48].

Le fonctionnement du royaume hittite[modifier]

Administration provinciale[modifier]

Les territoires du royaume hittite sous administration directe sont localisés dans le pays du Hatti, autour du bassin du Kızılırmak (*Marassantiya* pour les Hittites), où se trouvait la capitale Hattusa et d'autres villes importantes comme Ankuwa, Zippalanda, Sapinuwa et Samuha. L'administration directe s'était aussi étendue à l'ouest sur le Bas Pays,

autour du Lac Salé, au nord autour des villes de Tappika, Hakpis ou Nerik, et vers le sud-est jusqu'au Kizzuwatna[49]. Les cités servaient de centres administratifs, et étaient confiées à des gouverneurs issus des proches du roi. Ils portaient le titre de « Seigneur de tour de guet » (akkadien *BĒL MADGALTI*, hittite *auriyas isha-*). Leurs fonctions sont décrites dans les *Instructions aux seigneurs de tour de guet* : ils doivent assure la sécurité des villes situées sur leur territoire, notamment veiller à ce que leurs portes soient closes tous les soirs, doivent assurer la maintenance des ouvrages fortifiés, des routes, des canaux, et des temples, prélever les taxes, faire en sorte que les magasins publics soient bien fournis en divers produits stratégiques comme le bois, surveiller les ennemis potentiels, notamment quand il s'agit de provinces frontalières, et également rendre la justice[50].

Les fouilles du site de Maşathöyük, l'antique forteresse de Tappika, un centre provincial confié à un Seigneur de tour de guet, ont permis d'apporter des éclaircissements sur cette fonction. Les niveaux dégagés concernent la seconde partie du XVe siècle, juste avant la destruction du site par les Gasgas, au contact desquels il était établi. Le palais qui y a été mis au jour servait de résidence à son gouverneur. Disposant à l'origine d'un étage, il est organisé autour d'une grande cour ouverte sur son côté sud-ouest, le corps de bâtiment s'étendant sur 72 mètres sur son côté nord et 65 mètres à l'est. Il est construit dans la plus pure tradition hittite, avec des fondations en grosses pierres et des murs en briques crues et aussi en bois, très employé dans cet édifice, notamment pour l'étage. Les pièces du rez-de-chaussée étaient des magasins servant pour le stockage[51]. La quarantaine de tablettes qui y a été exhumée datent du règne de Tudhaliya III, et notamment 19 lettres de la correspondance entre membres de l'administration, et parfois avec le roi en personne qui est très soucieux de ce qui se passe dans cette zone frontalière sensible. Les personnages en charge de Tappika sont Himuili le Seigneur de tour de guet et Kassu le « Surintendant des hérauts militaires » (en sumérogrammes UGULA NIMGIR.ÉRIN.MEŠ)[52]. De la même époque datent les archives (lettres, documents administratifs et religieux) retrouvées dans un autre centre provincial, Sapinuwa (le site actuel d'Ortaköy), forteresse dominée par deux bâtiments palatiaux dont les fondations sont en grosses pierres, dont le « bâtiment A » de base de 75 × 25 m qui a pu s'élever sur trois niveaux [53],[54].

D'autres personnages avaient des tâches importantes dans l'administration provinciale. Dans les premiers temps du royaume, au moins à la période ancienne et à la période moyenne attestées par les *Lois hittites*, des « Anciens » (ŠU.GI) représentaient les communautés locales et pouvaient rendre des jugements[55]. On sait que des villes avaient un « maire » (akkadien *HAZANNU*), surtout connu par les *Instructions* destinées à celui de Hattusa, qui veillait à la sécurité de la ville, prenait des mesures contre le risque d'incendie, et assurait des tâches de police et de justice[56]. Les « intendants » (AGRIG) étaient en charge des entrepôts royaux disséminés dans toutes les provinces. On y stockait le produit des taxes, dont une partie devait être dirigée vers la capitale. Ils servaient également de centres de redistribution des produits à l'échelle provinciale, et leur contenu pouvait être mobilisé par l'armée[57].

L'économie royale[modifier]

Pour ses besoins de fonctionnement, la couronne avait à sa disposition plusieurs sources de revenu. Les palais (sumérogramme É), qu'il s'agisse de celui du roi (É.LUGAL) ou d'un gouverneur provincial (É.GAL)[58], disposaient de nombreuses terres, qu'ils pouvaient gérer de façon directe en les faisant exploiter par leurs propres dépendants (notamment les déportés) qui recevaient le capital d'exploitation ; ou bien ils pouvaient les concéder à titre viager à un de leurs serviteurs (dignitaire de la cour, membres de l'administration provinciale) ou à un temple, qui en tiraient alors un revenu nécessaire à l'exercice de leur fonction, ou encore les donner en présent à des personnages proches du roi ou qui se sont illustrés au cours de leur service. Les palais disposaient aussi d'ateliers où travaillaient des artisans dépendants, et il en allait de même pour les temples. Ces derniers n'ont sans doute pas disposé du degré d'autonomie qu'avaient ceux de la Mésopotamie contemporaine, car même s'ils avaient des ressources économiques importantes ils étaient étroitement contrôlés par le pouvoir royal[59].

Les exploitants des terres agricoles et les artisans devaient verser une taxe (*sahhan*, terme hittite qui sert à désigner des redevances) qui fournissait une part substantielle du revenu de la couronne, et qui consistait en une part de la récolte, des animaux élevés et de leurs produits (lait, laine). Ils devaient également des corvées (*luzzi*). Le roi pouvait accorder des exemptions de ces taxes et corvées, notamment lorsqu'il effectuait des donations royales[60]. L'État prélevait sans doute d'autres taxes sur le commerce, et s'enrichissait grâce au butin fait au cours de campagnes militaires ou encore par le versement de tributs par les vassaux[61]. Des tablettes comprenant la liste du tribut dû par le royaume d'Ugarit montrent ainsi que ce vassal devait offrir de la vaisselle en métal précieux et plusieurs tonnes d'étoffes de qualité au roi, à la reine, au prince héritier et à plusieurs hauts dignitaires de la cour[62]. Les présents

échangés entre les cours des grandes puissances sont également un moyen pour la famille royale d'obtenir des produits de luxe venus de pays étrangers[63]. L'appropriation des ressources du royaume et des vassaux se trouvait donc au centre d'un système de redistribution de produits et de faveurs qui bénéficiait à tous les proches du pouvoir et contribuait ainsi à entretenir la cohésion des élites de l'État hittite.

Jarres de stockage conservées dans les ruines de magasins du Grand Temple de Hattusa.

L'activité économique des palais royaux et provinciaux était prise en charge par les intendants (sumérogramme AGRIG). Ils percevaient les redevances, organisaient les corvées, s'occupaient des terres gérées directement, distribuaient les rations d'entretien au personnel du palais et les produits nécessaire au culte, notamment pour les grandes fêtes. L'aspect majeur de leur fonction était donc la gestion des entrepôts royaux (É.$^{NA}{}_{4}$KIŠIB, littéralement « maison du sceau ») disséminés un peu partout dans le royaume qui faisaient partie d'un vaste réseau de redistribution dominé par les entrepôts de la capitale. On y stockait des produits alimentaires mais aussi les armes et le reste de l'équipement militaire[64]. À côté des intendants, on trouvait d'autres administrateurs : le responsable des caves royales, qui s'occupe des caves à vin du palais, dont une grande partie du contenu est destinée aux besoins du culte ; le chef des bergers, qui gère les troupeaux du roi. Des installations de stockage ont été retrouvées lors des fouilles de divers sites hittites, les rez-de-chaussées des palais servant en général de magasins et de bureaux administratifs, ainsi que plusieurs des bâtiments entourant le Grand Temple de Hattusa. Dans cette dernière, plusieurs importants silos à grain ont également été mis au jour[65].

Droit et justice[modifier]

Le droit hittite est documenté par des sources de nature diverse, mais assez peu nombreuses sur le droit interne : des édits royaux comme l'*Édit de Télipinu* réglementant la succession royale, des instructions à des agents du royaume (gouverneurs, administration locale, militaires, prêtres) contiennent des obligations liées à leur fonction et des menaces de sanctions, des textes enregistrent des donations de terres par le roi, quelques minutes de procès rapportent uniquement des témoignages, et surtout les *Lois hittites* qui compilent des sentences judiciaires[66]. Manquent donc des textes documentant le déroulement complet de procès comme il s'en trouve en Syrie et en Mésopotamie contemporaines. Le droit international est mieux documenté, grâce aux traités, édits et lettres renseignant sur les rapports des rois hittites avec leurs vassaux et leurs égaux (voir plus bas).

Les *Lois hittites* sont donc la source principale d'information sur le droit de ce royaume. Connues par plusieurs fragments, elles ont été rédigées, compilées, remaniées et recopiées durant toute l'histoire du royaume. La version la plus courante a sans doute été mise au point sous le règne de Télipinu, donc vers la fin de l'Ancien royaume, même si elle est déjà composite car elle reprend des sentences de périodes différentes répondant à des logiques pouvant évoluer, notamment sur les peines prescrites. À l'époque du Nouvel empire une révision est réalisée, la « version parallèle tardive ». Le nom de « lois » est aussi impropre pour désigner ce texte que celui de « code » l'est pour le Code de Hammurabi : dans les deux cas il s'agit de recueils de sentences mises par écrit sans doute pour servir de sorte de traité juridique pouvant être consulté par des autorités judiciaires pour rendre des verdicts. Le texte comprend plusieurs sentences qui ont été divisées en 200 lois par les traducteurs contemporains, occupant deux tablettes et arrangées par thèmes. Les premières lois concernent ainsi les cas d'homicides, de blessures, d'enlèvements, de fuites d'esclaves, et ensuite le droit familial, les cas de vol, les litiges liés à des propriétés (en particulier dans l'agriculture), les prix, les actes rituels, les offenses sexuelles, l'apprentissage, entre autres[67].

Les autorités judiciaires étaient les membres de l'administration : le roi était l'autorité suprême, présidant la cour de justice royale qui traitait les affaires les plus importantes, celles impliquant les membres de la famille royale et les

plus grands dignitaires, ainsi que les cas de crimes graves (trahison, sorcellerie, bestialité, etc.)[68] ; les gouverneurs, maires et autres administrateurs locaux ainsi que les Anciens des communautés villageoises siégeant en conseil pouvaient rendre des jugements. Un dignitaire spécifique, le *nakkes* (sumérogramme DUGUD), présidait également des cours de justice, supplantant apparemment les Anciens[69].

Le déroulement de la procédure judiciaire est mal connu en l'absence de compte-rendus de procès. Il est évident que la sentence devait être rendue après l'étude de preuves solides, en premier lieu des témoignages faits sous serment, et sans doute aussi avec des preuves matérielles (notamment les tablettes scellées pour les litiges concernant des contrats) ; la preuve de l'innocence ou de la culpabilité d'une personne pouvait aussi être apportée par la pratique de l'ordalie, jugement divin qui prenait la forme d'une épreuve dans une rivière[70]. La peine de mort était appliquée pour les délits considérés comme les plus graves, en premier lieu l'homicide, mais le chef de la famille de la victime pouvait choisir de préférer une compensation financière. La condamnation à mort pouvait toucher surtout ceux qui ont commis un acte les rendant « impurs » (sorcellerie, viol, certains cas de bestialité, inceste, adultère) ou menaçant la pureté du roi, ainsi que ceux qui avaient commis un acte de trahison envers le monarque ; en général c'était ce dernier qui devait trancher en dernier ressort pour savoir si oui ou non le fautif allait être exécuté, les lois ne prévoyant pas cette sanction de façon automatique. Le bannissement pouvait aussi sanctionner les personnes impures. Les peines de mutilation étaient rares. Les *Lois hittites* semblaient en fait témoigner d'une tendance à la modération des peines, avec l'augmentation des cas de peines pécuniaires dans lesquels l'infraction était compensée par un versement d'argent à la personne lésée, qui constituaient la majorité des sanctions[71].

Relations extérieures[modifier]

La sphère de domination hittite : vassaux, vice-rois et traités des vassalité[modifier]

Tablette en bronze sur laquelle est inscrit le traité de paix entre Tudhaliya IV et son cousin Kurunta de Tarhuntassa, XIIIe siècle, seul exemplaire de traité inscrit sur une tablette en métal qui ait été retrouvé, Musée des civilisations anatoliennes d'Ankara.

La Syrie à l'époque de la domination hittite.

Au-delà des pays hittites administrés directement se trouvaient des royaumes soumis au roi hittite. Leur souverain devait être approuvé par le suzerain, et ce dernier se réservait le droit d'intervenir dans certaines de ses affaires même si pour les affaires courantes les vassaux disposaient d'une autonomie large. En Anatolie, les principaux royaumes vassaux étaient les pays d'Arzawa (Mira-Kuwaliya, Hapalla, le Pays de la rivière Seha), Wilusa et Lukka (la Lycie) à l'ouest, le Kizzuwatna et Tarhuntassa au sud, Hayasa-Azzi et Isuwa à l'est, et durant certaines périodes des tribus gasgas au nord. En Syrie, plusieurs royaumes ont été soumis après Suppiluliuma Ier : Alep, Karkemish, Ugarit, Alalakh, Emar, Nuhasse, Qadesh, l'Amurru et le Mitanni pour les principaux. Parmi ces royaumes, certains disposaient d'un statut particulier car ils étaient dirigés par des princes issus de la dynastie royale hittite auxquels ils avaient été confiés en apanage : Alep, Karkemish et Tarhuntassa où se constituaient des dynasties collatérales, et d'autres ponctuellement comme Hakpis qui a été confiée à Hattusili III avant qu'il ne prenne le pouvoir. La dynastie hittite de Karkemish jouait un rôle particulier durant les derniers temps de l'empire car son souverain intervenait dans les affaires des autres vassaux syriens pour régler des conflits, tâche qui incombait normalement au Grand roi hittite mais qui était déléguée à ces « vice-rois » pour alléger sa charge[72]. Les relations entre les rois et vice-rois hittites et leurs vassaux transparaît bien dans les archives mises au jour à Ugarit et Emar. Les autorités hittites avaient à régler des litiges entre leurs vassaux pour assurer la paix et la cohésion en Syrie (problèmes frontaliers, matrimoniaux, commerciaux), fixer le tribut, et aussi à assurer la surveillance des menaces extérieures potentielles. Plusieurs édits étaient émis ponctuellement pour régler ce type d'affaires[73]. Les textes d'Ugarit et d'Emar font apparaître d'autres représentants du pouvoir hittite dépêchés auprès des vassaux, qui faisaient partie des « Fils du roi », l'élite hittite[74].

Pour formaliser leurs relations avec leurs vassaux, les Hittites avaient l'habitude de passer des traités (*lingais-* et *ishiul-* en hittite, *RIKSU*/*RIKILTU* et *MAMĪTU* en akkadien) et de les mettre par écrit, suivant un principe similaire aux instructions destinées aux serviteurs du royaume. Plusieurs dizaines ont été retrouvés à Hattusa, dans la zone du palais ou le grand temple où ils étaient déposés auprès des divinités qui en étaient les garantes. Ils suivent un plan stable durant la période impériale : un préambule introductif présentant les deux parties, suivi d'un prologue historique reconstituant les relations passées entre les deux et justifiant l'accord de vassalité, ensuite les stipulations des obligations du vassal, en général l'exigence de loyauté envers le roi hittite, l'obligation d'extrader les personnes ayant fui le Hatti, parfois la fixation du tribut à verser, certaines obligations militaires (participer à des campagnes aux côtés du suzerain, héberger des garnisons hittites) ou le règlement de litiges frontaliers. Les parties finales prescrivent le nombre de copies du traité et parfois la nécessité de le faire sur des tablettes en métal (argent, bronze) et les lieux où ils étaient déposés (palais et temples), puis listent les divinités garantes de l'accord, et enfin les derniers mots sont des malédictions à l'encontre du vassal qui enfreindrait l'accord. Certains vassaux disposaient d'un statut honorifique plus élevé que les autres, et passaient des traités dits *kuirwana* qui formellement ont l'aspect de traités paritaires, car ils étaient descendants de royaumes qui ont été par le passé des égaux du Hatti : le Kizzuwatna avant son incorporation au royaume, et le Mitanni[75].

Le roi hittite et ses « frères »[modifier]

Article connexe : Diplomatie dans le Proche-Orient ancien.

Fragment de la version hittite du traité de fraternité entre Hattusili III et Ramsès II retrouvée à Hattusa, Musée archéologique d'Istanbul.

Depuis les temps d'Anitta et de Hattusili Ier les rois hittites prenaient et se voyaient reconnaître le titre de « Grand roi » (*šarru rābu* en akkadien babylonien, la langue diplomatique de l'époque), qui les plaçait dans le « club » très fermé des grandes puissances qui dominaient le concert international du Moyen-Orient[76]. Ce rang était reconnu en principe aux rois qui n'avaient pas de suzerain, disposaient d'une puissante armée et de nombreux vassaux, et se reconnaissaient mutuellement comme « frères » (sauf quand leurs relations tournent particulièrement mal). C'étaient en plus du roi hittite ceux de Babylone, d'Égypte et suivant les époques ceux d'Alep, du Mitanni, d'Assyrie, d'Alashiya (en dépit de leur faible puissance) et d'Ahhiyawa.

Les pratiques diplomatiques entre les grands rois de la seconde moitié du IIe millénaire sont connues par les lettres d'Amarna exhumées dans les ruines de l'ancienne capitale du pharaon Akhenaton[77], et la correspondance de plusieurs rois hittites mise au jour à Hattusa[78],[79]. Ils s'échangeaient des messages apportés par des « messagers-ambassadeurs », car il n'existait pas d'ambassades permanentes même si certains envoyés pouvaient être spécialisés dans une relation avec une cour spécifique et y rester plusieurs mois voire des années. Ces missives étaient accompagnées en général par des cadeaux qui s'échangeaient suivant un principe de don/contre-don. Si les messages pouvaient concerner des affaires politiques, beaucoup traitaient des relations entre les souverains pour elles-mêmes, qui étaient l'objet de tensions liées au prestige qu'ils pouvaient en retirer, notamment sur la somptuosité et la valeur des cadeaux reçus et envoyés, mais aussi sur les alliances matrimoniales qui liaient les cours entre elles. Les rois hittites ont épousé à plusieurs reprises des princesses babyloniennes, car ils étaient liés de longue date avec la dynastie kassite qui dirige le royaume mésopotamien. Hattusili III a envoyé deux de ses filles épouser Ramsès II. Cela renforçait les liens entre cours et faisait l'objet de longues négociations. Les traités internationaux paritaires conclus entre grands rois faisaient également l'objet de tractations poussées, le seul cas qui soit bien connu étant celui du traité entre Hattusili III et Ramsès II[80].

La guerre et l'armée chez les Hittites[modifier]

Statuette d'une divinité en position guerrière, Musée des civilisations anatoliennes d'Ankara.

La guerre était extrêmement présente durant l'histoire hittite, à tel point qu'il est difficile de trouver une idéologie de la paix dans les textes. L'état idéal semble être celui de l'absence de conflits internes au royaume et spécifiquement à la cour royale, potentiellement très déstabilisateurs et destructeurs, plutôt que d'affrontements avec des ennemis extérieurs qui semblaient normaux. L'affrontement guerrier était vu comme le moment d'un jugement divin (ou ordalie), celui qui triomphait voyant la preuve qu'il avait les puissances divines de son côté. Un texte décrivait un rituel à accomplir avant une campagne pour la faire débuter sous de bons auspices. Du reste, le roi hittite ne se présentait jamais comme l'instigateur des conflits, mais toujours comme l'agressé, qui devait réagir pour rétablir l'ordre[81]. Lorsqu'il était vainqueur et que le conflit était achevé, le roi hittite établissait des relations formelles par la conclusion d'un traité écrit qui était censé garantir la stabilité de la situation, plutôt que de la faire reposer sur la terreur[82]. Cela n'empêchait pas la guerre d'être suivie par des destructions, des pillages et autres spoliations ainsi que des déportations de prisonniers de guerre, et donc d'être un moyen d'accaparer des richesses[83].

Un char de guerre hittite sur un bas-reliefs d'Alacahöyük représentant une scène de chasse, Musée des civilisations anatoliennes d'Ankara.

L'armée hittite était placée sous le commandement suprême du roi, qui était au centre d'un réseau d'informations le renseignant sur tous les fronts militaires actifs et potentiels de son empire, reposant sur les garnisons frontalières ainsi que des pratiques d'espionnage[84]. Il pouvait prendre en personne la tête de ses troupes, ou bien les déléguer à des généraux surtout lorsqu'il y avait plusieurs conflits simultanés. C'étaient de façon privilégiée des princes, en premier lieu les frères du roi (le Chef de la garde royale, les *MEŠEDI*) ou son fils aîné, des hauts dignitaires comme le Grand échanson et de plus en plus avec le temps les « vice-rois », notamment ceux de Karkemish. Le rang inférieur était composé des chefs des différents corps de troupes (charrerie, cavalerie et infanterie), charges dédoublées entre un Chef de droite et un Chef de gauche[85]. D'autres officiers importants étaient les Chefs de tour de garde et les Superviseurs des hérauts militaires, qui s'occupaient des garnisons militaires, notamment aux frontières, et pouvaient commander des troupes[50]. La hiérarchie militaire descendait ainsi jusqu'aux officiers encadrant les plus petites unités.

Le cœur de l'armée était constitué par des troupes permanentes cantonnées dans des garnisons et entretenues par des rations prélevées dans les magasins d'État, et peut-être aussi par la concession de terres de service. Pour les besoins de certains conflits, des levées de troupes forcées pouvaient être effectuées parmi la population, et les royaumes vassaux devaient fournir des combattants[86]. En plus des textes des instructions aux *MEŠEDI* et aux Chefs de tour de garde déjà évoquées, on connaît d'autres textes destinés à s'assurer de la compétence et surtout de la loyauté de militaires, comme des instructions aux officiers visant à s'assurer de la fiabilité de ceux qui encadraient les troupes, et un rituel de serment militaire que devaient prêter les soldats et leurs officiers lors de leur entrée en fonction, au cours duquel ils juraient fidélité au roi et se voyaient décrire longuement dans un rituel de type analogique les malédictions auxquelles ils s'exposaient en cas de désertion ou de trahison (actes qui étaient de toute manière passibles de la peine de mort)[87].

La majorité des troupes de l'armée hittite étaient des fantassins équipés d'épées, lances et d'arcs ainsi que de boucliers. Contrairement à une opinion répandue, le métal des armes des troupes hittite était le bronze et non le fer. L'infanterie accompagnait les unités d'élite, les chars de combat, connus par les représentations qu'en donnent les descriptions égyptiennes de la bataille de Qadesh au cours de laquelle ils se sont illustrés par leur capacité à mener une offensive rapide. Tirés par deux chevaux, ils étaient montés par un conducteur et un combattant armé d'un arc (et apparemment d'autres de javelines) suivant les habitudes anciennes, mais dans les représentations de Qadesh ils sont accompagnés par un troisième homme qui porte un bouclier. La cavalerie montée était peu développée, servant sans doute en priorité pour les missions de surveillance et les courriers rapides[88]. Si on suit les textes égyptiens décrivant la bataille de Qadesh, les troupes hittites mobilisées à ce moment qui est l'apogée de l'empire s'élèveraient à 47 000 soldats et 7 000 chevaux en comptant les troupes des vassaux. Néanmoins la fiabilité de ces chiffres a été mise en doute[89]. Durant la dernière phase de l'empire, les rois hittites pouvaient également mobiliser des forces navales conséquentes, notamment pour l'invasion d'Alashiya/Chypre, grâce aux bateaux de leurs vassaux du littoral comme le royaume d'Ugarit[90].

Populations et activités[modifier]

Les peuples et les langues de l'Anatolie du IIe millénaire av. J.-C.[modifier]

L'Anatolie du IIe millénaire était peuplée par des groupes ethniques d'origines distinctes. L'application de la notion d'ethnie à cette période reculée n'est pas sans poser problème puisqu'elle est absente des textes antiques, qui définissent généralement les peuples en fonction de la région où ils vivent[91]. Les peuples des autres régions du Moyen-Orient connaissaient « nos » Hittites comme les gens du Hatti. Cela doit comprendre plus que des gens qui sont considérés comme Hittites dans la littérature contemporaine, qui applique en gros le principe suivant lequel les peuples se différencient par leur langue. Les Hittites sont donc ceux qui parlent la langue que l'on qualifie de hittite, mais que les anciens appelaient *nesili*, « langue de Nesa (la ville ou sa région) », les Louvites sont les gens parlant *luwili*, « langue du Luwiya », les Hattis sont ceux parlant *hattili*, « langue du Hatti »[92]. La situation ethnique de l'Anatolie du IIe millénaire est le résultat de migrations de populations et de recompositions ethniques complexes et encore mal comprises. Il est difficile de déterminer si les peuples que l'on voit dans les textes existaient avant d'avoir migré dans la région ou bien s'ils y sont apparus (phénomène d'ethnogenèse). Quoi qu'il en soit, les documents de Kanesh pour les débuts de la période et de Hattusa pour le reste montrent que l'Anatolie mérite bien le qualificatif de « mosaïque ethnique ». Le tableau des différents peuples que l'on peut dresser ne reflète pas une réalité statique et il faut toujours considérer l'existence de mélanges entre populations de divers horizons. Les élites du royaume hittite présentent ainsi des traits culturels hittites, louvites et hourrites marqués.

Un premier ensemble de populations qui peut être distingué est constitué des locuteurs de langues indo-européennes apparentées faisant partie de la branche dite « anatolienne », considérée comme la première à s'être séparée du reste des langues de cette famille. Ceux dont la langue est la mieux connue, les Hittites, sont plutôt attestés en Anatolie centrale (autour de Kanesh/Nesa) et aussi au Hatti (autour de Hattusa) au début[93]. Les Louvites doivent leur nom au pays du Luwiya qui apparaît dans les textes de l'Ancien royaume et semble situé à l'ouest du Hatti, bien que son contenu géographique soit très vague ; du reste ce terme est peu utilisé. À l'époque du royaume hittite, les Louvites sont dominants dans les pays d'Arzawa, donc dans le sud-ouest anatolien. Ils semblent également nombreux dans le Bas Pays et sur une partie du Kizzuwatna[94]. Leur langue est connue par plusieurs textes cunéiformes et les hiéroglyphes hittites[95]. Les Lyciens (Lukka) qui vivent en Lycie (au sud de l'Arzawa) sont peut-être à l'origine un groupe louvite[96]. Autre peuple apparenté aux Hittites, les Palaïtes, ceux qui parlent la « langue du pays de Pala », situé quelque part au nord-ouest du Hatti durant l'Ancien royaume. Ils disparaissent par la suite sans avoir eu d'influence notable et leur langue n'est connue que par une poignée de textes[97].

Parmi les peuples indo-européens de l'Anatolie du IIe millénaire, il faut encore évoquer les Ahhiyawa derrière lesquels il est tentant de voir des Achéens, donc des Grecs qui occupaient alors le monde égéen mycénien et commencent à s'implanter en Anatolie orientale[98], ainsi que les Phrygiens qui s'installent en Anatolie centrale après la chute du royaume hittite[99]. Leurs langues sont proches et ne font pas partie du groupe anatolien contrairement aux précédentes[100].

Les peuples ne parlant pas de langue indo-européenne sont tous d'horizons divers si l'on en juge par leurs langues. Les Hattis sont couramment considérés comme le peuple le plus anciennement établi en Anatolie centrale et septentrionale, avant d'être assimilés par les Hittites qui reprennent nombre de leurs traditions, leur capitale Hattusa, leur région (le Hatti), et leur doivent leur nom. Leur langue est un isolat linguistique mal connu car présent dans peu de textes. Ils disparaissent durant les premiers siècles du IIe millénaire[101]. C'est vers cette période qu'apparaît un peuple habitant les montagnes pontiques situées entre le Hatti et la Mer Noire, les Gasgas, dont la langue n'est pas connue[102]. Au sud, dans l'Anatolie du sud-est et la Syrie du Nord, les Hourrites deviennent l'ethnie majoritaire dans le courant de la première moitié du IIe millénaire. Ils ont dirigé le puissant royaume du Mitanni, mais sont aussi très présents au Kizzuwatna et jusqu'au Hatti[103]. Leur langue est de type agglutinant, dont le seul parent connu est l'urartéen[104].

Catégories sociales[modifier]

Le sommet de la société hittite était constitué par la famille royale et les hauts dignitaires du royaume, dont la base de la richesse étaint les domaines fonciers et des troupeaux les plus vastes obtenus en lien avec l'exercice de leurs fonctions[105]. Pour le reste, la structure sociale du royaume hittite n'est pas claire. Une première partie de la

population est à ranger dans le groupes des personnes libres (*arawa-* en hittite)[106]. Venaient ensuite les personnes disposant d'un degré de servitude plus ou moins fort vis-à-vis d'une autre personne, qu'ils avaient de naissance, suite à une capture lors d'un conflit, après une dette non payée ou encore par union matrimoniale ou adoption. Il existait apparemment des esclaves au sens propre du terme (désignés par le sumérogramme ÌR/ARAD), qui étaient la propriété d'une autre personne et disposaient du statut social le moins honorable de la société, se voyant infliger par les lois les peines les plus dures. Ils disposaient néanmoins de droits assez larges pour des esclaves d'une société antique : ils pouvaient entrer en propriété de richesses et de certains types de domaines, ou encore épouser une femme libre sans qu'elle ne perde son statut[107]. D'autres statuts de non-libres ou semi-libres dont la nature n'est pas bien comprise sont attestés dans les lois, comme les « bergers » (LÚSIPA.UDU), les « intendants » (LÚAGRIG), les « hommes de l'outil/arme » (LÚ GIŠTUKUL, des sortes d'artisans ?), qui étaient astreints à travailler et à verser des corvées et des redevances pour le compte de la couronne et transmettaient leur statut à leur épouse pour une durée de trois ans (ou après trois ans selon une autre interprétation) si celle-ci est libre[108]. Les déportés (NAM.RA) étaient des prisonniers de guerre qui devaient travailler pour les grands dignitaires à qui ils étaient concédés ou les temples et y effectuaient parfois les tâches les plus ingrates même si leur statut semble supérieur à celui des esclaves[109]. On notera par ailleurs que dans la rhétorique de l'époque tous les sujets du roi étaient considérés comme ses « serviteurs »/« esclaves » (ces deux notions étant désignées par un seul terme), et le roi comme ses sujets étaient également les serviteurs/esclaves des dieux.

La famille et le mariage[modifier]

Si le roi et les hauts dignitaires du royaume avaient plusieurs épouses et concubines et donc une famille très large, les textes juridiques (lois et inventaires de donations de terres) indiquent plutôt que les familles hittites étaient monogames et nucléaires : les parents, des enfants non adultes (deux à quatre souvent) et éventuellement des serviteurs pour les plus aisés[110].

La famille était formée suite à un mariage contracté entre deux familles et qui faisait l'objet de plusieurs dispositions dans les lois. Les parents (*attas annas*, « père et mère », et non le père seul comme on l'attendrait dans une société patriarcale) arrangeaient le mariage de leurs enfants, puis procédaient à l'union (*hamenk-*) qui à ce stade-là relèvait plutôt des « fiançailles ». La famille du promis offrait un cadeau (*kusata*, souvent traduit maladroitement par « prix de la mariée ») à la famille de la promise. La promesse de mariage pouvait être rompue, à condition que ce cadeau soit restitué au double de sa valeur. L'épouse apportait quant à elle sa dot (*iwaru*) qui restait sa propriété même si son époux en avait la gestion. Le mariage était ensuite réalisé. Le vase retrouvé à Bitik semble représenter une scène de mariage durant laquelle l'époux debout tend une coupe d'une main à sa femme assise tout en la couvrant d'un voile d'une autre main. Une fois l'union consommée, elle était effective[111]. Le divorce était possible à l'initiative des deux parties, et si une femme quittait son mari en lui laissant ses enfants elle avait droit à une compensation financière[112]. En cas d'adultère, la culpabilité était considérée comme étant celle de la femme seule ; son mari pouvait alors décider s'il la mettait à mort ou non, le même sort devant être réservé à l'homme avec qui elle l'avait trompé, à moins que le roi ne les gracie[113].

Le but de l'union matrimoniale était la procréation, essentielle à la constitution d'une maisonnée (É) digne de ce nom liée par des liens de sang, unité économique et aussi religieuse puisque les descendants sont censés entreprendre le culte de leurs ancêtres défunts. La préoccupation pour la procréation apparaît dans plusieurs rituels de fertilité et de lutte contre l'impuissance sexuelle et d'autres ayant lieu après la naissance pour protéger le nouveau-né et sa mère. De ce fait, l'avortement volontaire était sévèrement puni[114]. C'étaient apparemment les fils qui héritaient des propriétés restées dans la famille, la part d'héritage des filles étant leur dot. En cas de mariage stérile ou sans enfant mâle, il était possible d'adopter, mais cette pratique est très mal documentée en dehors de la famille royale et du haut de la société ou des non-libres[115].

Les campagnes et l'agriculture[modifier]

Le plateau de l'Anatolie centrale est une région aux étés chauds et secs et aux hivers particulièrement froids, où le climat connaît de grandes variations d'une année sur l'autre. En moyenne 500 mm de précipitations tombent chaque année, permettant en principe une agriculture sèche, mais les mauvaises années la situation pouvait devenir très critique et les disettes et famines ont frappé le royaume hittite à plusieurs reprises. Des aménagements hydrauliques (réservoirs, canaux, barrages) pouvaient être réalisés pour limiter les risques de pénurie d'eau, et les silos publics

pouvaient servir en cas de mauvaises récoltes. Les meilleurs espaces pour les cultures étaient les vallées fertiles où pouvaient être cultivés des céréales qui sont la base de l'alimentation, et une grande variété de fruits et de légumes, parmi lesquels les cultures de l'olivier et de la vigne étaient importants[116]. Le bétail (moutons, chèvres, porcs, bovins) pouvait paître sur les terres non cultivées, notamment les régions hautes quand le climat le permettait[117], et les lois montrent également la pratique de l'apiculture.

Le peuplement des campagnes hittites était constitué de plusieurs villages dont l'aspect nous échappe en l'absence de fouilles et de textes les décrivant. L'unité économique et sociale de base était la famille d'agriculteurs pratiquant la polyculture et l'élevage, telle qu'elle apparaît dans plusieurs textes de donations de terres : constituée d'un couple, de ses enfants et éventuellement de serviteurs, elle disposait de terres à céréales, de quelques arpents de jardins, vergers et vignobles ainsi que quelques têtes de petit voire de gros bétail et des terres de pâture[118]. Les *Lois hittites* fournissent plusieurs indications sur la vie des communautés agricoles, notamment les différents litiges qui pouvaient survenir autour du bétail (dégâts, vols), l'achat de terres, l'engagement de travailleurs agricoles. Les villages avaient leur propre autorité, un conseil des « Anciens » (ŠU.GI) qui apparaît dans la résolution de plusieurs cas[119].

Les grandes propriétés agricoles étaient celles de la couronne, ainsi que des temples et des grands dignitaires qui les recevaient en présent du pouvoir royal. Plusieurs textes de donations royales à des dignitaires (ainsi qu'une confirmation de succession) décrivent de tels domaines, dont les dépendances (familles d'exploitants avec leurs terres et leurs bêtes, mais aussi des artisans) étaient dispersées dans plusieurs régions, sans doute pour éviter une trop forte concentration du pouvoir de leurs possesseurs, surtout s'ils recevaient des exemptions qui dégageait le pouvoir royal de tout contrôle formel sur leurs exploitants[120]. Les terres agricoles fournissaient également la base de la richesse du pouvoir royal par le biais des taxes et corvées qui frappaient leurs exploitants et l'attribution de plusieurs d'entre elles à du personnel administratif, militaire ou religieux en guise de rémunération pour leur service. Il fallait s'assurer de leur mise en valeur. Les déportations de prisonniers de guerre dans des zones peu peuplées servaient ainsi à rééquilibrer l'exploitation des espaces agricoles[121].

Les sites urbains[modifier]

Localisation des principaux sites et régions de l'Anatolie hittite.

Les fouilles archéologiques se sont concentrées sur les sites urbains de la période hittite, qui ont pour caractéristique d'être protégés par une muraille et de disposer de bâtiments officiels (palais et temples). Il ne s'agit pas d'agglomérations impressionnantes, puisque seule Boğazköy/Hattusa atteint une taille importante (autour de 180 hectares), sans pour autant n'avoir été peuplée sur toute sa surface, les estimations (très approximatives) pour sa population à son apogée allant de 10 000 à 20 000 habitants. Les centres provinciaux connus, nettement plus petits (généralement moins d'une vingtaine d'hectares), devaient abriter au mieux quelques milliers de personnes (peut-être 5 000 à Sarissa). Ces sites sont généralement situés sur des hauteurs, et semblent avoir fait l'objet d'une forme de planification au moment de leur fondation ou de leur refondation, étant structurés autour de quelques axes de communication et de certains points majeurs. Ils sont entourés de murailles souvent puissantes et remarquablement exécutées, utilisant notamment de gros blocs de pierre pour leurs fondations (appareil cyclopéen) ainsi que la technique de la casemate pour avoir des murs larges, des glacis pour rendre leur accès plus difficile, et défendues par des tours, des bastions et des portes fortifiées[122].

Les bâtiments des sites hittites utilisent la pierre (notamment pour les fondations et la base des murs) ainsi que la brique d'argile (pour l'élévation des murs) comme souvent dans le Proche-Orient ancien, mais se distinguent par une utilisation abondante du bois pour l'armature. Leurs toits étaient vraisemblablement plats. Les rues et les pièces des bâtiments les plus importants pouvaient avoir un pavage en pierre. Les constructions les plus importantes étaient les palais royaux et provinciaux, les temples, ainsi que d'autres bâtiments administratifs, qui se distinguaient par leur taille et leur plus grand nombre de pièces, et avaient souvent un étage au moins. Les résidences des gens du commun sont connues sur quelques sites, surtout pour la période des comptoirs assyriens et de l'Ancien royaume (à Kültepe/Kanesh, Alacahöyük et Boğazköy). Les recherches ont mis en avant l'existence d'un modèle caractéristique de maison hittite de l'époque impériale organisé autour d'une unité rectangulaire composée de deux petites pièces et d'autre autre allongée et plus vaste qui sert de vestibule ou d'espace domestique principal, d'autres pièces pouvant s'ajouter à cela et donnant une variété de dispositions. Ce modèle se substitue à celui des résidences à espace central qui semble dominer aux périodes anciennes. Les maisons avaient sans doute un étage et un toit en terrasse qui ont disparu avec la ruine des sites. Plusieurs pièces ont montré la présence de foyers fixes ou mobiles pour la cuisine et le chauffage, et des aménagements assuraient l'apport d'eau dans les espaces résidentiels (canalisations en argile cuite, réservoirs). Certains de ces quartiers présentent une grande densité d'habitat, d'autres en revanche sont plus aérés. Les entrepôts, notamment ceux destinés au grain, constituent un autre type de bâtiment courant sur les sites hittites[122].

Les sites urbains étaient dominés architecturalement par les bâtiments officiels mais aussi socialement et économiquement. Les personnes les plus importantes des sites urbains (en dehors de la capitale) étaient leurs administrateurs (gouverneurs, intendants) et le personnel cultuel ainsi que leurs scribes, d'autres spécialistes comme les médecins, ou encore les officiers des garnisons. Le reste de la population comportait des personnes de moindre condition, libres ou semi-libres et esclaves, avec sans doute une certaine proportion d'agriculteurs travaillant les champs voisins, ainsi que des soldats. Mais la spécificité de la société de ces sites devait plutôt résider dans la présence de nombreux artisans.

Artisanat[modifier]

Les « artisans » (LÚEN.ŠU, « maître de la main », au moins pour ceux exerçant une spécialité reconnue) travaillent en priorité pour les institutions dont la demande en biens motivait la présence d'une spécialisation poussée des activités : transformation des aliments (minoterie, brasserie, vinification, abattage d'animaux, cuisine, etc.), travail des métaux, de la pierre, de la poterie, du cuir et de la laine, etc. Le statut exact des artisans est débattu car les quelques textes qui les évoquent ne sont pas très explicites. Il s'agit manifestement d'une catégorie diverse, dans laquelle se trouve une part notable de semi- ou non-libres et une plus forte part d'étrangers que les autres activités. Les textes de Maşat Höyük et Sapinuwa indiquent que les captifs de guerre étaient souvent utilisés pour des tâches dures et jugées comme dégradantes (minoterie). Quel que soit leur statut, leur intégration dans l'administration des palais et des temples les plaçait sous l'autorité de contremaîtres (UGULA) qui devaient eux-mêmes rendre des comptes aux responsables des différents secteurs d'activité de l'institution. Les *Lois hittites* indiquent aussi que les jeunes se destinant à ce métier entraient en apprentissage auprès d'un artisan confirmé contre rémunération[123].

L'archéologie documente surtout la production de poteries[124], et dans une moindre mesure celle d'objets en métal, cette dernière étant également connue par de nombreux textes. La métallurgie s'est développé en Anatolie assez tôt et au début du IIe millénaire elle a atteint un niveau remarquable, et connaît d'importants développements durant la période hittite. L'Anatolie dispose de ressources importantes en minerais (cuivre, fer, argent, or) tandis que des métaux venaient également des vassaux syriens (en particulier l'étain importé d'Afghanistan) et des pays voisins (Alashiya/Chypre pour le cuivre et l'Égypte pour l'or) par le biais du tribut, des présents entre cours ou des échanges commerciaux. Le travail du bronze était de loin le plus répandu. Celui du fer a progressé lentement durant les derniers siècles de l'empire mais est resté à un niveau technique faible, rien n'attestant une maîtrise du procédé de carburation nécessaire à la réduction du minerai de fer (qui n'est assurée qu'au début du Ier millénaire en Anatolie et en Syrie). Les forgerons (LÚSIMUG ou LÚTIBIRA) étaient couramment spécialisés dans le travail d'un métal, et étaient particulièrement encadrés par les institutions. Des ateliers métallurgiques ont d'ailleurs été identifiés sur plusieurs sites fortifiés, près des palais et des temples (qui étaient aussi les principaux demandeurs). Les métaux circulaient sous forme de lingots avant d'être transformés en objets divers : outils (lames de haches, de herminettes, de forets, de faucilles, etc.) objets rituels, armes, parures, statuettes, etc. Les textes évoquent des métaux de qualité variées, indiquant donc que les procédés métallurgiques pouvaient être plus ou moins complexes, mais ils ne les évoquent que de façon succincte[125].

Le commerce à longue distance[modifier]

Maquette du bateau naufragé à Uluburun, un des navires de commerce qui parcourait la Méditerranée orientale à l'époque de la domination hittite.

Les échanges dans l'Anatolie hittite sont mal documentés, les seules circulations de biens correctement connues étant celles qui se faisaient dans le cadre de l'économie royale (entre les différents entrepôts officiels et pour les dépendants accomplissant des services pour le palais) et des échanges de présents entre cours royales (avec les vassaux ou les autres « Grands rois »). Il n'y a rien de comparable aux nombreuses archives des marchands assyriens des XIXe et XVIIIe siècles établis à Kanesh et dans d'autres comptoirs qui faisaient un commerce reposant sur leurs importations d'étoffes et d'étain qu'ils échangeaient contre l'argent et l'or anatoliens en encaissant au passage un profit substantiel[12]. Les *Lois hittites* évoquent le cas où un marchand serait tué lors d'un de ses déplacements, la communauté du lieu où il était trouvé mort devant compenser son décès. De telles dispositions se retrouvent dans des édits des vice-rois de Karkemish pour les marchands d'Ugarit. Les marchands étaient en effet toujours à la merci de brigands et parfois même des rois des pays traversés qui ne dédaignaient pas de se livrer au pillage de convois à l'occasion[126]. Les marchands qui avaient la charge du commerce international avaient généralement le statut d'agents du Grand roi hittite, de ses vassaux ou de ses alliés et se livraient donc à des opérations pour leur compte, même s'ils pouvaient en entreprendre à titre privé à côté.

Le commerce dans la sphère hittite est surtout documenté par les textes d'Ugarit, un port marchand particulièrement prospère, et donc pour les activités commerciales qui avaient lieu en Syrie[127]. Les bateaux marchands qui transitaient le long des côtes anatoliennes à cette période sont connus par la découverte d'une épave à Uluburun, au sud de Kaş en Turquie, datée de la fin du XIVe siècle, qui était peut-être d'origine mycénienne ou chypriote (Alashiya, la cargaison comportait surtout des lingots faits du cuivre extrait dans cette île), deux des importants acteurs du commerce à longue distance de cette époque[128]. Un autre port important était Ura, situé au sud de l'Anatolie (sans doute à l'emplacement de l'actuelle Silifke), comme nous l'apprennent notamment des décrets pris par les rois hittites interdisant aux marchands d'Ura de s'établir à Ugarit à la basse saison et de prêter de l'argent à des locaux. Le pouvoir hittite veillait manifestement au bon déroulement du commerce en Syrie et le long du littoral syro-anatolien, qui était vital pour deux raisons. D'abord pour se procurer l'étain venant d'Iran qui transitait par les cités marchandes syriennes, nécessaire à une période où le bronze est le métal le plus forgé. Ensuite pour l'approvisionnement en blé en période critique, qui pouvait être expédié depuis l'Égypte ou la Syrie par bateaux et transitait par Ugarit puis Ura ou d'autres ports de Cilicie[129].

La religion hittite[modifier]

Article détaillé : Religion hittite.

Un panthéon pléthorique[modifier]

La rencontre de la processions des dieux menés par le Dieu de l'Orage du Hatti/Teshub (à gauche) et la procession des déesses menées par la Déesse-Soleil d'Arinna/Hebat (à droite), dessin d'un bas-relief de la Chambre A de Yazılıkaya par Charles Texier.

Les dieux hittites sont considérés comme les maîtres des hommes, dont le seul destin est de les servir en assurant la continuité de leur culte. Ils veillent à ce que les agissements de leurs serviteurs soient conformes à la morale et à la piété, auquel cas ils assurent leur protection. Il fallait à tout prix que les humains évitent de commettre une faute qui les rende impur (*hurkel*), sous peine de devoir procéder à un rituel pour réintégrer la communauté, ou d'être tué dans les cas les plus graves. Les dieux interviennent donc régulièrement dans la vie des hommes, notamment comme garants des accords, ou pour décider de l'issue d'une bataille[130]. Les hommes, en premier lieu les rois, peuvent tenter de comprendre leurs volontés par divers types de procédures divinatoires. Ils sollicitent leur bienveillance dans des prières, souvent désignées comme *arkuwar* (terme apparenté au français « argument ») qualifiant un plaidoyer de défense, ou comme *mugawar* qui est une invocation directe de la divinité[131].

Les Hittites se glorifiaient de vivre dans un pays où étaient adorés « mille dieux ». La complexité de leur panthéon est due au fait qu'ils considéraient des divinités aux attributs similaires mais vénérées dans des lieux différents comme des divinités proprement différentes, et incorporaient des divinités extérieures sans forcément chercher à les identifier à celles déjà en place. Le syncrétisme y est donc très superficiel, malgré la tentative tardive d'uniformisation sous Tudhaliya IV qui se caractérise aussi par une volonté d'« hourritiser » le panthéon en assimilant les vieilles divinités du Hatti à des divinités hourrites[132],[47]. Les listes des divinités garantes des traités de paix illustrent les tentatives de mise en ordre officielles de ces nombreuses divinités, qui sont classées par fonctions.

Les premières divinités invoquées sont les divinités solaires, avant tout le Dieu-Soleil du Ciel (hatti Istanu), qui est en particulier la divinité de la justice et est très vénéré durant l'Ancien royaume, et son pendant féminin la Déesse-Soleil d'Arinna, vieille divinité hatti appelée Wurusemu, qui en dépit de son aspect solaire est aussi une déesse chtonienne (sous la forme de la Déesse-Soleil de la Terre). C'est la grande déesse du royaume hittite, parèdre du Dieu de l'Orage et assimilée à la déesse hourrite Hebat vers la fin de la période impériale[133]. Vient ensuite le groupe des Dieux de l'Orage (désignés par les sumérogrammes ^{D}U ou ^{D}IM), en premier lieu le Dieu de l'Orage du ciel ou Dieu de l'Orage du Hatti, le grand dieu de la royauté, protecteur du royaume, identifié au hatti Taru, au louvite Tarhunta et au hourrite Teshub. Il est accompagné par d'autres divinités du même type comme le Dieu de l'Orage de Nerik, et celui de Zippalanda (considérés comme les fils des deux grandes divinités du royaume) ou celui d'Alep[134]. Les deux grandes divinités des deux groupes principaux, le Dieu de l'Orage du Hatti et la Déesse-Soleil d'Arinna, sont considérés comme un couple divin reflétant le couple royal humain et présidant aux destinées du royaume. Ils sont vénérés en particulier dans le Grand Temple de Hattusa[135].

Pendentif en or représentant une déesse avec un enfant sur ses genoux, Metropolitan Museum of Art de New York.

Un autre groupe majeur est celui des divinités protectrices (^{D}LAMMA) généralement représentées par un cerf et qui sont comme les dieux de l'Orage souvent identifiées par leur lieu d'origine. Les divinités guerrières sont un autre cercle important. Elles sont désignées dans les textes par l'akkadogramme *ZA.BA$_4$.BA$_4$* (Zababa étant le dieu mésopotamien de la guerre) et qui ont pour ancêtre le hatti Wurunkatte (le « Roi du pays »). Parmi les autres divinités majeures se trouvent certaines d'origine hatti : le dieu agraire Télipinu surtout connu pour le mythe dont il est le protagoniste majeur ; la déesse-trône Halmasuit ; la déesse Inara qui était la patronne de Hattusa aux époques anciennes. La divinité infernale Lelwani est également importante, ainsi que la déesse de la magie Kamrusepa, le Dieu-Lune (hatti Arma, hourrite Shimigi) ou la déesse agraire Kubaba (peut-être l'ancêtre de Cybèle). Une déesse majeure est celle de l'amour et de la guerre, aussi vue comme la planète Vénus, désignée dans les textes par son nom akkadien Ishtar (hourrite Shaushga), elle aussi présente sous diverses manifestations : Ishtar de Samuha, Ishtar de Lawazantiya, Ishtar de Ninive pour les plus importantes. Parmi les autres divinités venues de Syrie et de Mésopotamie on retrouve les hourrites Kumarbi et Sarruma, (le fils de Teshub et Hebat), ainsi que la déesse mésopotamienne Ishkhara qui est invoquée dans les serments ou encore le dieu de la sagesse et de la magie Ea[136].

Les divinités hittites pouvaient être représentées de différentes manières. À la période impériale, elles le sont couramment sous forme humaine comme l'attestent les bas-reliefs et des statues en pierre ou métal, dont on sait par un texte d'inventaire d'objets de temples daté du règne de Tudhaliya IV qu'elles servaient à y manifester leur présence. Des statuettes de divinités nous sont parvenues. L'apparence des dieux (habits, couvre-chef, symboles) répondait à des codes précis, permettant de les identifier clairement. Certains dieux pouvaient être représentés par des figures animales, comme le cerf des divinités protectrices, et plusieurs divinités avaient un animal-attribut les symbolisant, par exemple le taureau pour le Dieu de l'Orage. Dans certains lieux de culte, des stèles ou bétyles (*huwasi*) pouvaient également manifester la présence divine[137].

Les temples, le culte ordinaire et les fêtes[modifier]

Ruines du Grand Temple (ou Temple 1) de la Ville basse de Hattusa.

Le culte des divinités du Hatti pouvait avoir lieu dans des sites en plein air, généralement localisés auprès de points d'eau (sources, mares, rivières) et souvent situés dans des lieux rocheux où ils sont repérables par les bas-reliefs et les constructions qui y ont été réalisées[138]. Les temples, considérés comme des demeures divines à l'image des palais et des maisons privées, étaient les autres lieux de culte majeurs. Ils étaient d'ailleurs tous les trois désignés par le même sumérogramme, É. Les temples sont avant tout connus par les fouilles de Hattusa qui en ont dégagé une trentaine de

taille différente, en premier lieu le Grand Temple (ou Temple 1) dédié au Dieu de l'Orage du Hatti et à la Déesse-Soleil d'Arinna (dimensions 64 × 42 mètres). Les autres sont localisés dans la Ville haute et semblent avoir été construits tardivement, au temps de Hattusili III et Tudhaliya IV. D'autres temples ont été dégagés à Sapinuwa et Sarissa. Ils présentent une organisation grossièrement similaire : une cour centrale organisait la circulation vers des pièces disposées sur ses côtés. Un portique ouvrait l'accès vers le « Saint des Saints » (ou *cella* d'après le terme latin) où résidait la divinité, présente dans sa statue de culte qui faisait l'objet d'un entretien courant, et disposait d'un mobilier et d'objets de culte précieux. Son accès était réservé aux prêtres, au couple royal et à certains hauts dignitaires[139].

Le personnel du temple pouvait être nombreux dans les plus vastes sanctuaires de la capitale. Il est composé de prêtres masculins désignés par les sumérogrammes SANGA et GUDÚ, et des prêtresses dont les plus importantes étaient les AMA.DINGIR-*LIM* (littéralement « mère du dieu »). Autour d'eux gravitaient tout un ensemble de personnes impliquées dans le culte, notamment ses aspects matériels : des artisans (charpentiers, orfèvres, tailleurs, etc.) réalisant les objets de la divinité, des cuisiniers et brasseurs pour les mets sacrificiels, des gardiens dans les lieux les plus sacrés comme le Grand Temple de Hattusa, et des scribes pour gérer cette institution complexe, qui disposait en plus de terres agricoles. Ils travaillaient et logeaient dans les bureaux, magasins, résidences et ateliers bâtis sur la vaste terrasse (environ 20 000 m²) au centre duquel se trouvait le sanctuaire. Un texte d'*Instructions au personnel du temple* destiné à ceux qui peuvent pénétrer dans le secteur le plus sacré indique qu'ils doivent tout faire pour préserver la pureté du lieu, ne pas introduire de personnes non autorisées et assurer que la garde soit montée en permanence[140].

Procession, scène de fête religieuse des bas-relief d'Alacahöyük, Musée des civilisations anatoliennes d'Ankara.

Musiciens, scène de fête religieuse des bas-relief d'Alacahöyük, Musée des civilisations anatoliennes d'Ankara.

Le culte ordinaire consistait en des sacrifices destinés à assurer l'entretien quotidien des divinités, puisque tel était le devoir des hommes envers leurs maîtres divins. Ces offrandes sont avant tout alimentaires : animaux sacrifiés (ovins, bovins), pain, boissons fermentées, etc. Certaines parties revenaient aux dieux, le reste était redistribué parmi le personnel du temple. Des incantations accompagnaient ces sacrifices[141].

Le culte était marqué par plusieurs grandes fêtes religieuses (EZEN) qui rythmaient l'année liturgique, revenant à des intervalles régulières pour raffermir le lien entre le monde humain et le monde divin à condition qu'elles soient exécutées au bon moment et suivent un déroulement précis. Généralement ces fêtes sont liées au cycle de la nature et ont un caractère agraire très marqué. Elles voyaient le déroulement de plusieurs cérémonies au cours desquelles le roi et d'autres membres importants de la cour jouaient un rôle majeur, et donnaient lieu à d'importantes offrandes dans les temples et des sanctuaires en plein air. Ces rituels étaient accompagnés de chansons, de musique et de danses, et parfois de récitations voire de représentations de mythes[142]. Plusieurs bas-relief d'Alacahöyük (l'ancienne Arinna ?) et de sites néo-hittites (Karkemish, Karatepe) représentent de telles célébrations. Les fêtes les plus régulières étaient

les Fêtes du mois, qui avaient lieu au début de chaque mois (sans doute lors de la nouvelle lune) et donnaient lieu à la purification des objets de culte permettant de poursuivre le culte divin. Parmi les plus importantes, la Fête du KI.LAM (« portail ») voyait plusieurs rituels être accomplis durant trois jours aux portails de sanctuaires et du palais royal. Certaines duraient plusieurs semaines : la Fête de la hâte (*nuntarriyasha*) qui avait lieu à l'automne ; la Fête-*purulli* qui marquait le début de l'année, le retour de la nature et donnait notamment lieu à une récitation de la victoire du Dieu de l'Orage sur le serpent Illuyanka. Une autre grande fête du printemps en lien avec la régénération de la nature était la Fête-AN.TAH.ŠUM, qui durait pendant 38 jours durant lesquels le couple royal se rendait dans les plus grands lieux de culte du royaume : temples de Hattusa, de Zippalanda, Ankuwa, montagne Puskurunuwa, etc.[143]

Les rituels de magie[modifier]

De nombreuses tablettes hittites concernent des rituels de type magique, visant à manipuler la réalité en mobilisant et influençant des forces invisibles (dieux et autres). Ces procédés étaient utilisés dans une grande variété de cas : lors de rites de passage (naissance, passage à l'âge adulte, mort), lors de l'établissement de liens garantis par des forces divines (engagement dans l'armée, accord diplomatique), pour guérir ou expier des maux divers auxquels on attribue une origine surnaturelle (maladies ou épidémies qui ont pour origine une faute commise, envoûtement dû à la malveillance d'un sorcier ou plus souvent d'une sorcière, mais aussi les querelles dans un couple, l'impuissance sexuelle, une défaite militaire, etc.)[144]. Ces rituels mobilisaient plusieurs spécialistes, en premier lieu les « vieilles femmes » (sumérogramme ŠU.GI, hittite *hassawa*) qui semblent être les experts rituels par excellence, mais aussi des spécialistes de divination complétant leur pratique courante par des rituels magiques et des médecins-exorcistes (A.ZU, que l'on peut traduire par « physicien »). En effet, les pratiques médicales hittites combinaient des remèdes qui aux yeux des modernes relèvent de la médecine « scientifique » à d'autres qui sont d'ordre « magique », la différence n'ayant pas lieu d'être aux yeux des gens de cette période[145].

Les rituels magiques des Hittites suivaient plusieurs principes :

- L'analogie (ou sympathie), qui consiste en l'utilisation d'objets avec lesquels sont réalisées des actions symbolisant l'effet que l'on veut obtenir, tout en récitant des incantations garantissant leur efficacité ; par exemple lors du rituel d'entrée en service des soldats, de la cire est écrasée pour symboliser ce qui arrive à celui qui ferait défection ; lors du rituel contre l'impuissance sexuelle, l'homme remet à la ritualiste un fuseau et une quenouille symbolisant la féminité (assimilée à l'impuissance) et celle-ci lui donne un arc et des flèches symbolisant sa virilité retrouvée.
- Le contact assure le transfert du mal depuis une personne ou un objet vers un autre objet ou des parties d'un animal sacrifié ; il se fait par simple toucher ou bien en agitant l'objet censé capter le mal autour de la personne à traiter, ou encore en faisant passer cette dernière entre des parties d'objets ou d'animaux qui constituent une sorte de porte symbolique qui permet de dissiper le mal lorsqu'elle est franchie.
- La substitution est un procédé qui permet de remplacer la personne recevant le mal par un objet, souvent une figurine d'argile la représentant, ou bien un animal voire un être humain dans les cas royaux. Le substitut est ensuite détruit, sacrifié ou bien exilé (pratique du bouc-émissaire), emportant le mal avec lui[146].

Divination[modifier]

Les volontés divines pouvaient être accessibles aux hommes par la divination, qui permet de connaître l'origine d'une maladie ou d'une épidémie, d'une défaite militaire ou d'un mal quelconque. Les informations collectées ainsi permettent ensuite de procéder à des rituels adéquats. La divination peut aussi servir à juger de l'opportunité d'un acte que l'on souhaite réaliser (engager une bataille, construire un bâtiment, etc.) en prédisant s'il a l'accord divin, s'il va être réalisé à un moment faste ou néfaste, et surtout savoir ce qui va se passer dans le futur. Plusieurs types de pratiques divinatoires existent. La divination par les rêves (oniromancie), qui semble la plus courante, peut être de deux types : soit le dieu s'adresse de lui-même à un dormeur, soit le sommeil est provoqué et la venue du dieu est suscitée (incubation). L'astrologie est attestée dans des textes retrouvés à Hattusa. Les autres procédures de divination oraculaire les plus courantes sont la lecture dans les entrailles de moutons (hépatoscopie), l'observation du vol de certains oiseaux (augures), des mouvements d'un serpent d'eau dans un bassin, et une procédure énigmatique de tirage au sort d'objets symbolisant quelque chose (la vie, le bien-être ou bien une personne), censés révéler l'avenir. La divination peut donc être suscitée par les hommes par des rituels précis, ou bien émaner directement des dieux de façon spontanée et s'imposer aux hommes qui doivent l'interpréter. Dans tous les cas il faut faire appel à des

spécialistes de divination : certains sont spécialisés dans certaines pratiques précises, comme le *BARU* pour l'hépatoscopie ou le MUŠEN.DÙ pour l'observation des oiseaux ; la « Vieille femme » réalise aussi plusieurs de ces rituels[147].

Mythes[modifier]

Plusieurs textes mythologiques ont été mis au jour dans les ruines de Hattusa. L'état fragmentaire de la plupart d'entre eux empêche souvent d'en connaître le dénouement ou même le déroulement principal, mais certains constituent des pièces parmi les plus remarquables des mythologies du Proche-Orient ancien. La plupart de ces mythes n'ont pas une origine hittite : beaucoup semblent avoir un fond hatti, d'autres ont une provenance hourrite (sans doute plus précisément du Kizzuwatna).

Parmi le premier groupe, un thème récurrent est celui du mythe du « dieu disparu », dont l'exemplaire le mieux connu est le *Mythe de Télipinu* : la divinité éponyme disparaît, mettant en péril la prospérité du pays dont il était le garant. Les champs et les animaux sont frappés de stérilité, les sources d'eau sont taries, le désordre et la famine règnent. Les dieux mettent en place des recherches pour faire revenir Télipinu, mais elles échouent avant qu'une petite abeille envoyée par la déesse Hannahanna ne parvienne à le retrouver et à le réveiller. La fin du texte est perdue, mais il est évident qu'elle voyait le retour du dieu et de la prospérité. D'autres mythes mettant en scène d'autres dieux suivent ce schéma du dieu disparu sont connus : ils concernent le Dieu-Lune dans le *Mythe de la Lune tombée du Ciel*, plusieurs dieux l'Orage comme celui de Nerik, le Dieu-Soleil et bien d'autres. Ils ne sont souvent connus que par des fragments de récits ou bien des rituels reproduisant le déroulement du mythe et visant à faire revenir le dieu et donc à assurer la prospérité du pays. Ces mythes sont manifestement liés au cycle agraire et au retour du printemps, et symbolisent le retour de l'ordre face aux perturbations, qui peut être assuré grâce à l'exécution des mythes qui leur sont liés[148].

Le Dieu de l'Orage du Hatti accompagné de Sharruma tuant le serpent Illuyanka. Bas-relief néo-hittite d'Arslantepe (850-800 av. J.-C.), Musée des civilisations anatoliennes d'Ankara.

Un autre mythe anatolien important est le *Mythe d'Illuyanka*, connu par deux versions et racontant le combat du Dieu de l'Orage face au serpent gigantesque Illuyanka. La victoire du grand dieu ne provient qu'au prix de déconvenues initiales et avec l'aide d'autres divinités. Ce mythe s'inscrit dans la thématique des mythes impliquant une divinité souveraine affrontant un monstre symbolisant le chaos, comme dans le *Cycle de Baal* d'Ugarit, l'*Épopée de la Création* babylonienne. Comme cette dernière, il était récité et peut-être joué lors d'une des grandes fêtes du printemps (la Fête-*purulli* chez les Hittites)[149].

Le dernier grand mythe connu par les tablettes de Hattusa est le *Cycle de Kumarbi*, mythe d'origine hourrite, divisé en cinq « chants » (SÌR) inégalement connus, et ayant pour thème l'affirmation du dieu Teshub (le Dieu de l'Orage hourrite) face à plusieurs adversaires, en premier lieu Kumarbi qu'il a supplanté dans le premier récit, le *Chant de Kumarbi*. La rivalité entre les deux culmine dans le *Chant d'Ullikumi* dans lequel Teshub doit vaincre un géant engendré par son ennemi mortel. Ce cycle mythique a une portée plus générale que les précédents puisqu'il débute par un récit des origines des dieux et explique la construction de leur hiérarchie et notamment la primauté du Dieu de l'Orage. Il est aussi celui qui présente le plus de parallèles avec la mythologie grecque, puisque son récit des conflits de générations entre dieux est très proche de celui de la *Théogonie* d'Hésiode[150].

Des mythes qui semblent proprement hittites nous sont parvenus, ayant pour personnages principaux des humains mais impliquant aussi des dieux. Le *Mythe d'Appu* raconte l'histoire d'un couple riche mais sans enfant qui implore le Dieu-Soleil de lui venir en aide. Ce dernier leur permet d'enfanter deux jumeaux, l'un bon et l'autre mauvais, qui

entrent alors en rivalité suivant un modèle connu dans d'autres cultures antiques (Abel et Caïn dans la Bible). La *Légende de Zalpa*, qui introduit un texte historiographique relatant la prise de cette cité par Hattusili Ier et sert sans doute à introduire les origines du conflit : elle relate comment la reine de Kanesh a enfanté 30 fils qu'elle chasse à leur naissance, et qui survivent grâce à un appui divin pour grandir à Zalpa ; plus tard, ils sont sur le point de s'unir avec les 30 filles que la reine de Kanesh a eu par la suite, moment auquel le récit s'arrête[151].

La mort et l'Au-delà[modifier]

Bas-relief du « Dieu-épée » de la Chambre B de Yazılıkaya, sans doute une divinité infernale.

Suivant les conceptions qui apparaissent dans plusieurs textes exhumés dans leur pays, les Hittites divisaient l'Univers entre le Ciel, monde supérieur où demeuraient les grands dieux, et un autre ensemble constitué de la Terre et des Enfers, le monde souterrain qualifié de « Terre sombre », que rejoignaient les défunts après leur trépas. Il était accessible depuis la surface de la Terre des cavités naturelles menant vers les profondeurs : puits, marécages, cascades, grottes ou d'autres trous (comme les deux chambres de Nişantepe à Hattusa). Ces lieux pouvaient servir d'espaces pour des rituels liés aux divinités infernales. Comme son nom l'indique, la Terre sombre était un monde peu attrayant, dans lequel les morts menaient une existence morne. Les textes hittites semblent fortement inspirés des croyances des Mésopotamiens sur l'Au-delà, et il est difficile de déterminer dans quelle mesure cela reflétait les croyances populaires locales. Comme les habitants du Pays des deux fleuves, ils plaçaient les Enfers sous l'autorité d'une déesse, la Déesse-Soleil de la Terre (la Déesse-Soleil d'Arinna), qui reprend les aspects de la vieille déesse hatti Wurusemu. Elle est associée à Lelwani, autre grande divinité infernale hattie, et est assimilée à ses contreparties sumérienne et hourrite, Ereshkigal et Allani. Le monde infernal était peuplé d'autres divinités qui servent cette Reine des Enfers, notamment des déesses filant la vie des hommes comme les Moires de la mythologie grecque ou les Parques de la mythologie romaine[152].

Les pratiques funéraires connues sont avant tout celles qui concernent les rois et les membres de la famille royale : ils bénéficiaient de funérailles fastueuses et d'un culte ancestral après la mort[39]. Aucune tombe royale n'est connue, les souverains et leur famille se faisant incinérer. Leurs restes étaient sans doute entreposés dans leur lieu de culte funéraire, appelé *hekur*. On en a peut-être une illustration avec la Chambre B de Yazılıkaya, qui aurait alors servi pour le culte funéraire de Tudhaliya IV et dont les bas-reliefs pourraient représenter des divinités infernales. Les rois et membres de la famille royale défunts se voyaient offrir des sacrifices réguliers, et leurs temples funéraires étaient des institutions riches dotées en terres et personnel, tout comme les grands temples[153]. Cette pratique de culte ancestral existait probablement aussi dans le peuple, visant à s'assurer que les défunts ne viennent pas hanter les vivants sous la forme de fantômes (GIDIM) ; le cas échéant, ils pouvaient être chassés par des exorcismes[154].

Les cimetières anatoliens du IIe millénaire datent surtout de la première moitié de cette période, correspondant à l'époque des comptoirs assyriens et de l'Ancien royaume hittite. Peu de cimetières de la période de l'Empire hittite ont

été mis au jour, le plus important étant celui d'Osmankayası situé à côté de Hattusa. Ils documentent les pratiques funéraires des couches moyennes et modestes de la société hittite. L'inhumation et l'incinération se côtoient, mais la seconde tend à augmenter au cours de la période. Les ensevelissements peuvent se faire dans des tombes à ciste (sans doute pour les plus aisés), de simples fosses, ou bien des grosses jarres appelées du mot grec *pithos* (pour les moins aisés). La plupart des tombes connues sont situées dans des nécropoles, mais certaines se trouvent à l'intérieur des murs des cités, sous les résidences de la famille des défunts comme cela est courant en Syrie et en Mésopotamie[155].

Écritures et textes[modifier]

Les écritures de l'Anatolie hittite[modifier]

Articles détaillés : Cunéiforme et Hiéroglyphes hittites.

La première forme d'écriture attestée en Anatolie est le cunéiforme, importé sur place par les marchands d'Assur au XIXe siècle. Ce système d'écriture originaire de Mésopotamie s'impose aux débuts du royaume hittite, mais sous une forme provenant de Syrie et non d'Assyrie qui n'a plus de relais locaux après la fin de ses réseaux marchands. Il est probable que ce sont des scribes emmenés suite aux campagnes syriennes de Hattusili Ier qui contribuent à la mise en place des pratiques d'écriture dans le royaume hittite, où elles se développent de façon relativement autonome par la suite même si des scribes étrangers sont régulièrement attestés à la cour de Hattusa[156]. La graphie et la langue des textes permet de les distinguer en fonction de leur période d'écriture : une phase vieux-hittite qui correspond à l'Ancien royaume, moyen-hittite pour la période médiane et nouveau-hittite pour la période de l'empire.

Le système cunéiforme est composé de signes en forme de « clous » ou « coins » (*cuneus* en latin) incisés par un calame dans des tablettes d'argile, son support privilégié. Il existait également des tablettes en métal (connues par un seul exemplaire en bronze), ainsi que des tablettes en bois attestées par des textes, qui étaient sans doute recouvertes de cire sur lesquelles des signes pouvaient être inscrits comme dans de l'argile. Le cunéiforme était également gravé sur des sceaux en pierre. Ce système à la graphie assez souple est avant tout constitué de signes syllabiques (un signe = une syllabe) servant à écrire des mots sous leur forme phonétique, ainsi que d'autres qui sont logographiques (un signe = une chose ; on parle souvent d'idéogrammes), transcrivant les termes équivalent en hittite et utilisés sans doute pour raccourcir les phrases écrites. Ces derniers signes sont avant tout des logogrammes conservés du cunéiforme sumérien, la langue pour laquelle ce système d'écriture a été mis au point ; on parle donc de « sumérogrammes » : par exemple LUGAL « roi », LÚ « homme », É « maison »/« temple »/« palais », etc. Ils désignent surtout des divinités, des fonctions, des objets. Pour écrire leur langue, les scribes hittites ont également repris des termes écrits phonétiquement en akkadien et qui prenaient alors une valeur de logogramme : ce sont les « akkadogrammes », spécificité du cunéiforme hittite (alors que les sumérogrammes existent pour toutes les langues utilisant le cunéiforme), servant par exemple pour des fonctions administratives, des formules courantes dans des lettres, ou pour indiquer les cas grammaticaux (*ŠA* pour le génitif, *A-NA* pour le datif de l'animé, etc.). Une dernière catégorie de signes sont les déterminatifs qui servent à indiquer la nature d'un mot : ^{URU} pour les villes, ^{GIŠ} pour les arbres et objets en bois, etc. Il permet notamment de déterminer le sens d'un signe qui peut avoir plusieurs valeurs : ainsi, le sumérogramme signifiant « écrire » (SAR) quand il n'y a pas de déterminatif signifie « jardin »/« verger » ($KIRI_6$) lorsqu'il est précédé du déterminatif des arbres/objets en bois (^{GIŠ})[157]. En plus du hittite, le cunéiforme est utilisé au Hatti pour noter des textes en akkadien (qui est notamment la langue diplomatique), en louvite, en palaïte, en hatti et en hourrite.

L'inscription de Suppiluliuma II du *Südburg* (Hattusa), en hiéroglyphes hittites.

La seconde écriture employée par les Hittites sont les hiéroglyphes hittites, un système à base syllabique mais comportant également de nombreux logogrammes. Mise au point dans le royaume, elle est attestée d'abord sur des sceaux des XVe et XIVe siècles par des inscriptions courtes, avant de connaître un premier développement pour les inscriptions royales des derniers rois hittites (Hattusili III, Tudhaliya IV et Suppiluliuma II) puis d'être l'écriture des inscriptions royales néo-hittites. Ce système d'écriture est mal nommé, puisqu'il est manifestement développé pour transcrire du louvite. Longtemps obscure, sa compréhension a considérablement progressé depuis les années 1960-1970[158].

Nature des textes[modifier]

Article connexe : Textes hittites.

L'*Apologie de Hattusili III* (KUB I 1), tablette conservée au Musée archéologique d'Istanbul.

Environ 30 000 fragments de tablettes d'argile ont été mis au jour à Boğazköy/Hattusa, principalement dans les secteurs du palais royal, du grand temple et la « maison sur le coteau ». Cela correspond à environ 3 500 tablettes complètes (qui sont loin d'avoir été toutes reconstituées) couvrant toute l'époque du royaume hittite, auxquelles il faut ajouter les tablettes et fragments de Maşathöyük/Tappika, Ortaköy/Sapinuwa et Kuşaklı/Sarissa de l'époque moyenne et des débuts de l'empire[159], ainsi que les lettres et actes diplomatiques envoyés depuis le Hatti vers des royaumes vassaux (Ras Shamra/Ugarit et Meskene/Emar) ou égaux (en Égypte à Tell el-Amarna/Akhetaton et Qantir/Pi-Ramsès).

Ces nombreux textes constituent un ensemble assez diversifié. Un premier type de tablettes avait une durée de vie prévue assez courte, mais nous est parvenue souvent suite à la destruction imprévue du site où elles étaient conservées temporairement, généralement en un seul exemplaire[160] : il s'agit de textes de gestion administrative (peu nombreux comparé aux archives contemporaines des sites syriens et mésopotamiens), et de la correspondance administrative ou diplomatique du palais royal, des centres provinciaux de Tappika et Sapinuwa ou des royaumes vassaux d'Ugarit et d'Emar[161]. Ils ont trait à la gestion des intérêts du royaume hittite et de ses dépendances. D'autres textes archivés à Hattusa avaient pour but d'être conservés plus longtemps dans les archives des institutions et pouvaient être produits en plusieurs exemplaires[162] : traités internationaux[75], édits royaux, instructions à des membres de l'administration séculière ou religieuse, recueils de « lois ». Parmi les autres textes juridiques mis au jour, se trouvent des minutes de procès ou des enregistrements de donations royales. Les textes liés à des rituels religieux (fêtes, divination) participaient également à l'exercice de l'administration du royaume, servant aux membres du culte qui aidaient le roi dans sa fonction d'intermédiaire avec le monde divin. Certains étaient en hatti, palaïte, louvite ou hourrite. Les textes magiques, exorcistiques et médicaux avaient une fonction proche. Plusieurs de ces textes religieux ont également été mis au jour dans les centres provinciaux de Sapinuwa et Sarissa[163].

Les textes que l'on qualifierait de « belles-lettres » ou de « littérature » au sens artistique du terme n'étaient sans doute pas considérés comme tels par les Anciens, qui pouvaient produire des belles pièces littéraires mais pour des buts essentiellement pratiques, qu'ils soient politiques ou religieux, et qui là aussi sont souvent connus par plusieurs exemplaires, illustrant la volonté de leur assurer une durabilité longue. Ces textes étaient souvent inspirés de

traditions extérieures (mésopotamienne, syrienne, hourrite) et parfois même directement importés. La littérature historiographique comprend le genre des annales royales, développé à partir de Tudhaliya Ier, surtout employé pour glorifier Mursili II, mais sans prétention épique[164]. Des passages historiographiques sont inclus dans les traités internationaux et des actes royaux comme l'*Édit de Télipinu*, dans le but de légitimer l'acte qui le contient en démontrant pourquoi il rétablit une situation juste. Les textes relatifs aux exploits de Hattusili Ier, probablement écrits après son règne, constituent une véritable littérature épique « historico-littéraire ». Ils trouvent des parallèles dans des textes mis au jour à Hattusa mais issus de la tradition mésopotamienne qui ont pour personnages principaux les grands rois d'Akkad, Sargon et Narâm-Sîn. Une des plus remarquables réalisations de la littérature de propagande hittite est l'*Apologie de Hattusili III*, légitimant l'usurpation de ce roi[165]. Parmi les autres œuvres qui peuvent être vues comme littéraires, les textes mythologiques sont généralement associés au déroulement de rituels (les grandes fêtes religieuses), à la notable exception du *Cycle de Kumarbi* (d'origine hourrite) qui sert plutôt à donner une organisation du monde divin[166]. Les autres textes de nature religieuse à avoir une remarquable qualité littéraire sont les prières adressées aux dieux par les rois et les reines dans des situations difficiles pour leur demander leur appui ou leur pardon. On peut mentionner celle d'Arnuwanda Ier et de son épouse Asmunikkal destinée à la Déesse-Soleil d'Arinna suite à la destruction de la cité sacrée de Nerik par les Gasgas, celles de Mursili II pour demander l'arrêt de la peste qui frappe son royaume ou encore celle de Puduhepa à la Déesse-Soleil d'Arinna pour lui demander la guérison de son époux Hattusili III[167].

Les scribes du royaume hittite[modifier]

Il est impossible de déterminer quelle part de la population était en mesure de lire et/ou d'écrire, mais il faut raisonnablement supposer que ce privilège était limité à l'élite de la société[168]. Les scribes (DUB.SAR) étaient les spécialistes de l'écriture, mais pas ses seuls détenteurs. Ils étaient employés dans l'administration du royaume : on en trouve dans le palais royal, les temples, ainsi que les palais provinciaux[169]. Ils tenaient les archives de gestion de ces institutions et les « bibliothèques », qui ont été fouillées sur les différents lieux de trouvailles de tablettes où leur principe de classement a parfois pu être étudié[170]. Certains scribes occupaient une fonction importante dans l'administration royale puisqu'ils étaient placés auprès du souverain et des grands du royaume, en premier lieu le « Chef des scribes » (GAL DUB.SAR.MEŠ) qui dirige la chancellerie[171]. Ils rédigeaient sans doute les textes diplomatiques (lettres et traités), tandis que les textes religieux et littéraires étaient sans doute produits par des prêtres qui constituaient dans les sociétés antiques l'élite du groupe des lettrés. Les scribes étaient donc un maillon essentiel du gouvernement du royaume à tous ses niveaux, qu'il s'agisse de sa gestion courante ou de sa légitimation. Leur formation est assez mal connue, mais comme dans le reste du Moyen-Orient de cette période elle doit reprendre les principes des écoles mésopotamiennes mis en place aux périodes d'Ur III et paléo-babylonienne[172] : formation de base aux principes de l'écriture avec l'apprentissage des signes, puis un niveau supérieur au cours duquel on peut se spécialiser dans la rédaction de textes complexes et de langues différentes. L'apprentissage repose notamment sur l'usage de listes lexicales servant de sorte de dictionnaires, qui peuvent être bilingues ou trilingues pour faciliter l'apprentissage d'autres langues. Le monde des scribes du royaume hittite devait être cosmopolite, puisqu'on sait que des scribes mésopotamiens et syriens (parlant des langues sémitiques et parfois le hourrite) étaient employés en Anatolie durant toute la période, et que ceux originaires d'Anatolie devaient parler des langues différentes (hittite, louvite, hourrite)[173].

L'art hittite[modifier]

Reliefs sculptés sur pierre[modifier]

Les rois hittites ont patronné un art de sculpture de bas-reliefs (parfois de hauts-reliefs) sur pierre qui est la forme d'art qui leur a le mieux survécu, même si elle a parfois durement subi les intempéries. Ces reliefs avaient pour but de célébrer les dieux et les souverains. Ils ont été mis au jour sur des sites urbains ou bien sur des sites rupestres.

Parmi les sites urbains, Hattusa et Alacahöyük sont de loin les exemples les plus remarquables[174]. Ils sont difficilement datables avec précision. Dans le premier, trois portes monumentales étaient sculptées de figures protectrices qui leur ont donné leur nom : des sphinx (ici des créatures hybrides à tête de femme, au corps de lion, et aux ailes de rapace), des lions et un personnage remarquablement modelé portant un casque conique à cache-joues et armée d'une hache et d'une épée, identifié comme un roi mais qui serait plutôt une divinité guerrière[175]. La porte monumentale subsistant à Alacahöyük représente elle aussi des sortes de sphinx dont la coiffe rappelle le némès des

pharaons égyptiens[176]. Des bas-reliefs ont été repérés à Hattusa, dans plusieurs temples et les chambres de Nişantepe datées du règne de Suppiluliuma II. Le groupe de bas-reliefs sur orthostates d'Alacahöyük est le plus impressionnant[177]. Il est manifestement lié à la célébration d'une fête, puisqu'il représente des scènes de procession, de musiciens et d'acrobates, dominées par les scènes d'hommage du couple royal devant le taureau symbolisant le Dieu de l'Orage et une représentation d'une déesse sur son trône. D'autres parties représentent des chasses. Ces bas-reliefs sont peu modelés, seuls les contours des personnages, objets et vêtements étant soulignés, ce qui témoigne sans doute d'une date plus ancienne que les autres bas-reliefs connus. Ils sont en revanche caractérisés par une recherche de dynamisme et de mouvement qui ne se retrouve pas ailleurs.

-

  Le personnage de la Porte du Roi de Hattusa, Musée des civilisations anatoliennes d'Ankara.

-

  La Porte des Lions de Hattusa, sculpture d'un lion protecteur.

-

  Un des piliers de la Porte des Sphinx d'Alacahöyük.

-

  Bas-relief d'Alacahöyük représentant un avaleur de sabre et des acrobates sur une échelle, Musée des civilisations anatoliennes d'Ankara.

Reliefs des sites urbains hittites

D'autres bas-reliefs sont réalisés sur des sites en plein air à caractère religieux, par exemple à Gâvurkalesı, Eflatun Pınar, Firaktin, Sirkeli et surtout Yazılıkaya (qui ont sans doute un lien avec un culte funéraire ou chthonien), ou bien en des endroits où ils peuvent glorifier la puissance royale, notamment des points de passage stratégiques, comme la passe de Karabel ou Hatip, réalisés pour des vassaux des Grands rois hittites[178]. Ils datent surtout de la dernière période du royaume hittite, notamment les règnes de Hattusili III et Tudhaliya IV. Ils représentent des divinités ou bien des souverains avec leurs attributs, notamment les animaux symbolisant les dieux, les armes ou autres insignes de la royauté, le disque solaire ailé. La qualité d'exécution de leur modelé est inégale et les intempéries les ont souvent dégradés de façon avancée[179]. L'ensemble de sculptures rupestre le plus remarquable par la qualité de son modelé, les effets de relief comme son organisation (avec des volumes de taille variée) est celui de Yazılıkaya près de

Hattusa, qui consacre la maturité de l'art du bas-relief hittite. En effet, s'il manifeste comme il a été vu plus haut une influence religieuse hittite, du point de vue artistique il est proprement hittite. Le site est constitué de deux chambres. La Chambre A, dont la fonction est peut-être de servir de lieu de réunion pour une grande fête, représente la grande assemblée des dieux du panthéon royal, culminant dans la rencontre entre Teshub et Hebat. La Chambre B, qui sert peut-être au culte funéraire de Tudhaliya IV, représente des divinités liées au culte infernal, comme un Dieu-épée ou une procession de douze dieux, ainsi que le souverain sous la protection de sa divinité personnelle Sharruma[180].

-

  Le rocher sculpté d'Eflatun Pınar, situé sur un point d'eau sans doute pour être relié aux Enfers : le Dieu de l'Orage et la Déesse-Soleil entourés de divinités des montagnes et de disques solaires ailés.

-

  La Chambre A du sanctuaire rupestre de Yazılıkaya.

-

  Les Douze dieux porteurs de bêtes à sacrifier, Chambre B de Yazılıkaya.

-

  Bas-relief de Karabel : le roi Tarkasnawa de Mira en roi-guerrier.

Reliefs des lieux de culte à ciel ouvert hittites

Cette inclination vers les bas-reliefs sur pierre, notamment sur orthostates, est reprise par les rois néo-hittites et araméens, qui y mêlent des influences syriennes et assyriennes. Les groupes de sculptures les plus remarquables ont un caractère religieux (fêtes et mythes) : Karkemish, Karatepe, Arslantepe ou encore dans le temple du Dieu de l'Orage d'Alep récemment mis au jour.

Céramiques et autres objets décorés en terre cuite[modifier]

Dès la période des colonies assyriennes, les artisans anatoliens manifestent leur originalité dans la réalisation de vases cultuels retrouvés surtout à Kanesh, dont les plus caractéristiques sont les vases à libation (rhytons) en forme d'animaux (zoomorphes) ou de têtes d'animaux : lions, oiseaux, antilopes, béliers, taureaux, etc. Ils sont couverts de motifs linéaires et leur forme se veut réaliste. D'autres céramiques de la même période sont peintes de scènes humaines et animales[181]. Sous l'Ancien royaume à Hattusa, l'art animalier en terre cuite se poursuit dans des vases

zoomorphes et d'autres sculptures, alors qu'à l'époque impériale il passe aussi dans les vases métalliques (voir plus bas) ; le motif le plus courant est le taureau, animal symbolisant Dieu de l'Orage[182].

La qualité plastique des réalisations artistiques hittites se retrouve aussi sur les reliefs peints des vases en terre cuite d'Inandik et de Bitik, datés de l'Ancien royaume (c. 1600), qui représentent sur plusieurs registres des personnages de profil. Le premier, le mieux préservé, montre ainsi une cinquantaine de musiciens et d'acrobates, d'animaux réels et mythiques, des scènes de chasse avec un char[183].

-

  Vase de la période hittite ancienne, Musée des civilisations anatoliennes d'Ankara.

-

  Rhyton zoomorphe représentant un lion, retrouvé à Kültepe/Kanesh.

-

  Coupe haute décorée d'une tête de taureau, retrouvé à Kültepe/Kanesh, Musée des civilisations anatoliennes d'Ankara.

-

  Le vase d'Inandik, Musée des civilisations anatoliennes d'Ankara.

-

  Rhytons en forme de taureaux, Hattusa, Musée des civilisations anatoliennes d'Ankara.

Objets en terre cuite de l'Anatolie de la première moitié du IIe millénaire

Glyptique[modifier]

Sceau-cachet hittite décoré par des hiéroglyphes, retrouvé à Tell Açana (Alalakh) en Syrie.

Les Hittites se sont peu illustrés dans la réalisation de sceaux-cylindres, à la différence de leurs contemporains syriens et mésopotamiens. Ces objets sont surtout présents à l'époque des colonies assyriennes, notamment parce qu'ils appartiennent à des Assyriens, et se raréfient par la suite. Les artistes hittites se sont illustrés dans l'exécution de sceaux-cachets, en pierre dure, métal ou argile. Quelques sceaux de l'Ancien royaume combinent le sceau-cachet et le sceau-cylindre, comme le « sceau Tyszkiewicz » dont le cylindre est gravé d'une scène de combat mythologique[184]. On retrouve dans la glyptique les thèmes habituels des bas-reliefs célébrant les dieux et les rois, ou encore des animaux. Les sceaux-cachets sont de forme circulaire en majorité, même s'il en existe des ovales et des carrés au début du IIe millénaire. À cette période ils sont souvent ornés sur leurs rebords par des spirales ou des entrelacs entourant la scène principale représentant souvent des animaux ou des dieux[185]. Le modèle caractéristique de la période impériale comporte sur ses extrémités deux cercles concentriques portant une légende en signes cunéiformes donnant l'identité du détenteur du sceau. La scène centrale a une autre légende en hiéroglyphes hittites qui est est aussi une image, et célèbre le roi par des signes tels que « vie » ou « soleil », ou le nom du roi. On y trouve aussi des représentations de personnages (roi ou dieux), des symboles (disque solaire ailé, animaux), ou parfois une seule rosette centrale. Les artisans ont utilisé ces différents éléments pour réaliser des compositions symétriques, notamment sur les sceaux royaux où les deux signes identiques désignant « Grand roi » encadrent le nom du roi, sous le disque solaire ailé[186].

Sculptures en métal et autres matières[modifier]

Un autre support privilégié des sculpteurs du royaume hittite était le métal : l'or, l'argent, le bronze et le cuivre avant tout. Plusieurs représentations plates de divinités ainsi que des moules servant à les réaliser sont connus pour la période du début du IIe millénaire, témoignant des origines de la statuaire en métal de l'époque du royaume hittite[187]. Pour cette dernière, on sait par les textes que des statues de grande taille étaient réalisées, mais aucune ne nous est parvenue. Seules des statuettes sont connues, fournissant des exemples de la ronde-bosse hittite. Plusieurs représentent un dieu-guerrier en position combattante, le bras levé pour frapper son adversaire, dans un style importé de Syrie[188]. Une statuette en or finement exécutée représente une déesse assise sur un trône, un enfant sur ses genoux. Parmi les réalisations en métal dont la décoration témoigne d'une grande qualité d'exécution, on peut mentionner un vase à libation en argent en forme de poing dont le poignet est décoré d'une frise représentant une scène cultuelle, ou encore une tête de hache cérémonielle retrouvée à Şarkişla décorée avec plusieurs divinités, animaux et autres symboles courants du répertoire iconographique hittite. Une autre statuette remarquable, exhumée à Tarse, est en cristal de roche, représentant un personnage masculin en position de prière. On peut également mentionner l'existence de quelques sculptures en ivoire, notamment une statuette représentant un dieu-montagne mise au jour à Hattusa[189], ou une plaque provenant de Megiddo de facture typiquement hittite, représentant plusieurs registres d'animaux et personnages mythologiques supportant une couple divin ou royal lui-même surplombé par deux disques solaires ailés[190].

Mitanni

Un article de Wikipédia, l'encyclopédie libre.
Aller à : Navigation, rechercher

Sauf précision contraire, les dates de cette page sont sous-entendues « avant Jésus-Christ ».

Mitanni (ou **Mittani**) était un royaume du Proche-Orient ancien dont le centre était situé au nord-est de la Syrie actuelle, dans le triangle du Khabur, à peu près entre le XVIIe siècle et le XIIIe siècle avant notre ère. Il était peuplé en majorité de Hourrites, peuple qui doit son nom actuel à la région appelée *Hurri*, qui semble recouvrir une grande partie la Haute Mésopotamie. Son élite et sa dynastie régnante, bien que hourrites, préservent cependant des traits archaïques indo-aryens qui traduisent peut-être des origines de ce peuple. Le nom du royaume provient peut-être du nom d'un certain Maitta. Ses voisins l'appelaient de différentes façons : *Naharina* pour les Égyptiens, *Hanigalbat* pour les Assyriens, ou encore *Subartu* dans certains cas.

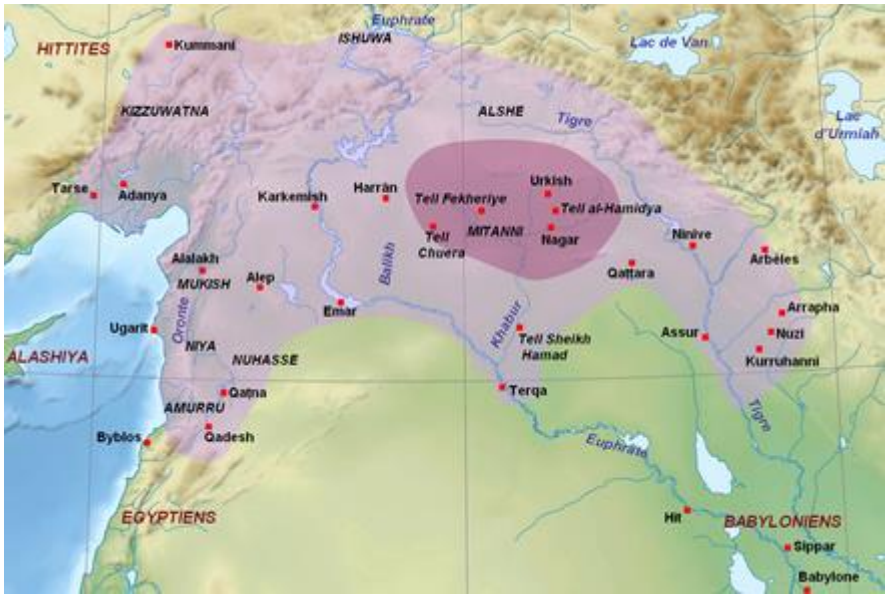
À son apogée, le Mitanni domine un vaste espace allant de la mer Méditerranée jusqu'au Zagros, dominant alors de riches royaumes, notamment en Syrie (Alep, Ugarit, Karkemish, Qatna, etc.). Il rivalise avec les autres grandes puissances du Moyen-Orient de la période, les Égyptiens et les Hittites, avant que les conflits contre ces derniers et les Assyriens ne causent sa chute. L'organisation de cet État reste cependant très mal connue car peu de sources provenant des sites qu'il dominait sont connues. Ses capitales, Washshukanni et Taidu, n'ont pas été localisées avec certitude. Il est donc essentiellement attesté par des sources extérieures, et la reconstruction de son histoire est lacunaire même si elle a progressé récemment grâce à de nouvelles fouilles archéologiques.

Sommaire

[masquer]

- 1 Les territoires, les sites archéologiques et les textes : la documentation sur le Mitanni
- 2 Histoire
  - 2.1 La formation du royaume
  - 2.2 Les rivalités contre l'Égypte et les Hittites
  - 2.3 Déclin et fin du Mitanni
- 3 Culture matérielle
  - 3.1 Architecture
  - 3.2 Céramique
  - 3.3 Matières vitreuses
  - 3.4 Glyptique
  - 3.5 Statuaire
- 4 Les divinités des rois du Mitanni
- 5 Souverains du Mitanni
- 6 Références et notes
- 7 Annexes
  - 7.1 Articles connexes
  - 7.2 Sources

Les territoires, les sites archéologiques et les textes : la documentation sur le Mitanni[modifier]



Carte représentant les limites approximatives des territoires soumis au royaume du Mitanni à son apogée avant les offensives égyptiennes.

Le royaume du Mitanni se développe à partir d'un centre qui est généralement situé dans la région du « triangle du Khabur », constituée du Khabur et de plusieurs de ses affluents, dans la région appelée actuellement Haute Djézireh, située à la jonction de plusieurs régions : montagnes et leurs piémonts vers le nord ; vallées encaissées du Tigre, de l'Euphrate et de leurs affluents qui sont rarement pérennes (les plus importants étant le Khabur et le Balikh) ; étendues semi-désertiques de la Basse Djézireh au sud, vers la plaine de Basse Mésopotamie ; la Syrie à l'ouest[1]. Cette région longtemps convoitée par des royaumes extérieurs devient pour plus de deux siècles le centre d'un royaume puissant. Ces régions sont peuplées en majorité de sédentaires pratiquant une agriculture sèche, sans irrigation, même si cette pratique permet d'améliorer les rendements sur certaines terres. Dans la frange sud et les mauvaises années, l'irrigation est nécessaire. Les populations nomades (ou plutôt « semi-nomades », une partie de la population étant sédentaire la grande partie de l'année) sont également importantes dans ces régions au climat incertain. L'habitat du IIe

millénaire est traditionnellement situé sur des tells, où se trouvent des acropoles entourées de zones d'habitations alors que la vallée est mise en culture. Les derniers siècles du millénaire (sans doute après la fin du Mitanni) voient un changement s'amorcer avec l'installation progressive de plus en plus de villages dans les plaines[2]. Mais des incertitudes demeurent car la périodisation des prospections archéologiques est incertaine, ne distinguant pas les périodes du Mitanni et du royaume médio-assyrien, alors qu'il est possible que des habitats des zones basses aient complètement disparu.

Tablette scellée retrouvée à Alalakh rapportant un cas juridique présenté par le souverain local Niqmepa devant le roi Shaushtatar du Mitanni, British Museum.

Les sites archéologiques témoignant de la période du Mitanni sont peu nombreux, surtout parce que peu de niveaux archéologiques de cette période n'ont été mis au jour, en dépit de l'essor de l'archéologie syrienne depuis plusieurs décennies. Les sites les mieux documentés sont Nuzi (Yorghan Tepe dans la région de Kirkuk) et Alalakh (Tell Açana dans la vallée de l'Amuq), qui sont situés aux deux extrémités du royaume et témoignent donc de particularités régionales. Ce sont aussi les deux sites qui ont livré le plus de tablettes de la période mitannienne, et s'y on y trouve bien une nombreuses personnes aux noms hourrites (une large majorité à Nuzi), les conditions sociales et administratives y sont bien différentes, ce qui fait qu'on ne peut reconstituer de tableau cohérent de la société des régions dominées par le Mitanni, qui sont sans doute trop diverses[3]. Nuzi reste le plus important pour connaître une société hourrite, grâce aux environ 5 000 tablettes de la période. Il s'agit d'un centre secondaire d'un royaume vassal du Mitanni, le royaume d'Arrapha, dont la capitale, située sous l'actuelle Kirkuk, n'a pu être fouillée même si des tablettes de la période mitannienne y ont été retrouvées lors d'un glissement de terrain. La documentation d'Alalakh, capitale du royaume de Mukish, est également importante. Plus récemment, il a été établi que le site de Terqa (Tell Ashara sur le Moyen-Euphrate) avait aussi été dominé par le Mitanni, mais cela est peu documenté. Autre site périphérique, Qatna (Tell Mishrife en Syrie occidentale), dont les fouilles ont connu un essor spectaculaire depuis la fin des années 1990, est un vassal syrien du Mitanni de mieux en mieux connu[4]. Les autres sites importants dominés par ce royaume en dehors de son cœur et qui n'ont pas ou peu fourni d'attestations de cette période sont Alep, Karkemish (Jerablus) sur l'Euphrate, Harran un peu plus à l'est, ainsi que Ninive et Assur sur le cours moyen du Tigre.

Mais l'étude du Mitanni souffre surtout du fait que sa région centrale est mal connue, puisqu'aucun lot de tablettes notables n'y a été mis au jour, et qu'aucune de ses deux capitales connue n'a été découverte, ou du moins qu'aucun site connu n'a pu être identifié avec certitude comme étant l'une d'elles. Pour Washshukanni, on a un temps supposé que Tell Fekheriye portait les ruines de cette cité, mais cela s'est avéré sans fondement. Pour Taidu, la capitale tardive, on a proposé de la localiser à Tell Brak puis plus probablement à Tell al-Hamidiya, deux sites de la zone centrale pour lesquels une architecture monumentale et quelques textes administratifs de cette période soient bien connus. À Tell Brak (Nawar), des restes artistiques et architecturaux (un palais et un petit temple) ont été mis au jour ainsi que quelques tablettes de la période témoignant de la présence d'une administration sur place et même des rois Artashumara et Tushratta lors de deux affaires judiciaires[5]. Tell al-Hamidiya (sans doute Taidu) est aussi bien connu grâce au dégagement de sa vaste terrasse palatiale (un centre du pouvoir royal ?), même si les trouvailles épigraphiques (quelques tablettes administratives rédigées en akkadien fortement mâtiné de hourrite) sont là encore maigres[6]. Les autres sites connus n'ont guère livré de témoignages notables, juste des parties de constructions et des céramiques, n'étant sans doute des sites secondaires dans l'organisation mitannienne. On peut y compter Tell Rimah, Tell Bderi, Tell Sheikh Hamad, Tell Mohammed Diyab, ou encore Tell Bazi et Tell Umm el-Marra qui ont chacun livré récemment une tablette de cette période portant le sceau dynastique de Shaushtatar[7]

Il reste donc impossible à ce jour de dresser ne serait-ce qu'une ébauche de tableau de la société et de l'administration du Mitanni, en l'absence de sources écrites importantes provenant d'un de ses grands centres politiques. La documentation permettant de reconstituer l'histoire de ce royaume provient de certains des sites qu'il a dominé situés à sa périphérie (Alalakh, et dans une moindre mesure Nuzi et Terqa), et surtout des sources provenant des royaumes extérieurs qui ont été les adversaires ou les alliés du Mitanni, les Égyptiens et les Hittites, notamment les inscriptions rapportant les faits militaires des souverains de ces États, et aussi leur correspondance diplomatique, retrouvée à Tell el-Amarna (l'ancienne Akhetaton) pour les premiers et à Boğazkale (Hattusa) pour les seconds. En l'absence de liste royale, il est difficile de reconstituer la séquence des rois du Mitanni avec certitude et il n'y a pas de consensus sur celle-ci.

Histoire[modifier]

La formation du royaume[modifier]

La statue du roi Idrimi d'Alalakh, British Museum.

Tablette du traité entre Idrimi d'Alalakh et Pilliya du Kizzuwatna, British Museum.

La domination de la Haute Mésopotamie est un enjeu pour plusieurs des grandes puissances du Moyen-Orient durant la période paléo-babylonienne (XVIIIe siècle -XVIIe siècle avant notre ère), qui échouent toutes à s'y établir durablement : Ekallatum (Royaume de Haute Mésopotamie), Mari, Babylone puis Alep (Yamkhad), entre autres. Cette région est alors divisée entre plusieurs petites principautés, où s'affirment progressivement des princes hourrites, sans doute appuyés par des migrations de Hourrites arrivant depuis le nord[8]. Au moment où les souverains hittites Hattushili Ier et Mursili Ier mènent des expéditions dans la région à la fin du XVIIe siècle et au début du XVIe siècle, ils y rencontrent plusieurs principautés où l'élément hourrite est important ou prépondérant, situées entre

Haut Euphrate et Haut Tigre, qu'ils affrontent ou avec qui ils s'allient : Hahhum, Hassuwa, Nihriya, Tikunani[9]. Mursili Ier détruit les royaumes dominants de la période, Alep et Babylone, mais il doit faire face à des attaques d'ennemis désignés comme Hourrites quand il retourne dans son pays[10]. Ces mêmes ennemis se retrouvent sous son successeur Hantili Ier, à un moment où la puissance hittite s'efface[11], mais on ne peut cependant pas parler de royaume hourrite unifié à cette période[12].

Après la chute des deux dernières grandes puissances amorrites qu'étaient Alep et Babylone et le recul des Hittites, les sources sur la Haute Mésopotamie sont inexistantes. C'est dans le courant du XVIe siècle, après la fin des expéditions hittites, que s'accomplit l'unification des principautés hourrites sous la coupe d'une nouvelle dynastie qui fonde le royaume du Mitanni, dont le nom apparaît dans les inscriptions du pharaon Thoutmôsis Ier au tout début du XVe siècle. Les nouveaux souverains dominants ont sans doute profité du vite qui a suivi les expéditions hittites. Un sceau dynastique utilisé par des rois du Mitanni aux siècles suivants donne le nom d'un roi sans doute antérieur, Shutarna fils de Kirta, qu'il faudrait situer dans la seconde moitié du XVIe siècle[13]. C'est le plus ancien roi du Mitanni connu, peut-être l'ancêtre de la dynastie.

Le processus de formation de ce royaume reste inconnu en l'absence d'autres sources. La seule indication sur l'origine de la dynastie est l'usage de noms indo-aryens pour les souverains mitanniens, en dépit du fait que ceux-ci soient hourrites. Des noms de même origine se retrouvent dans d'autres documents de la période provenant de Syrie, ce qui signifie que ce phénomène n'a pas concerné que le Mitanni. D'autres indices montrent la présence d'un élément indo-aryen parmi l'élite du Mitanni : l'aristocratie militaire des pays hourrites est appelée *maryannu*, terme explicable par le sanskrit *marya-* signifiant « jeune guerrier » (le suffixe *-nnu* étant hourrite)[14] ; la présence de plusieurs termes d'origine indo-aryenne dans un traité sur l'élevage des chevaux attribué à un Hourrite ; la présence de plusieurs divinités indo-aryennes (Mitra, Varuna, les Nasatya, etc.) parmi les garants divins d'un accord conclu entre un roi du Mitanni et un roi hittite. Il apparaît donc qu'à l'origine l'élite militaire du Mitanni est en partie d'origine indo-aryenne, venue d'Asie centrale, et dominant une population en majorité hourrite à laquelle elle se mélange progressivement[15].

La source majeure sur les débuts de la puissance mitannienne est l'inscription se trouvant sur une statue d'Idrimi, roi de la cité d'Alalakh localisée près de la côte syrienne[16]. Ce texte raconte la vie agitée de ce personnage, dans les premières années du XVe siècle : fils du roi d'Alep Ilimilimma, il doit fuir son pays avec ses frères suite à des troubles, et après des années d'exil il réunit des troupes et parvient à reprendre pied à Alalakh, une ancienne dépendance d'Alep. C'est à ce moment qu'il dit s'être réconcilié avec le « Roi des guerriers du pays de *Hurri* », Barattarna (on trouvera aussi Parattarna), qu'il faut comprendre comme le roi du Mitanni même s'il n'est pas mentionné comme tel :

« Barattarna, le roi puissant, le roi des guerriers du pays de Hurri, m'avait traité en ennemi pendant sept ans. La septième année, j'ai envoyé Anwanda *(messager d'Idrimi)* en mission auprès du roi Barattarna, des guerriers du pays de Hurri, et je lui ai rappelé les termes des traités de mes ancêtres, lorsqu'ils s'étaient alliés avec son pays, et que leurs actes avaient été plaisants pour les rois des guerriers du pays de Hurri, et qu'ils s'étaient jurés l'un l'autre un serment solennel. Lorsque le roi puissant entendit les termes du traité de nos ancêtres et leur serment mutuel, et il respecta le traité. Suivant de ce traité et des preuves considérables de ma loyauté, il accepta mes cadeaux de salutations. J'ai fait de nombreuses offrandes et je lui ai ramené une maison qu'il avait perdue. En tant que vassal loyal, je lui ai juré un serment de fidélité. Ainsi je suis devenu roi d'Alalakh. »

— Inscription d'Idrimi[17].

Ce passage - usant de langue de bois - indique que Barratarna est le souverain dominant en Syrie, et qu'un roi ne peut s'y installer sans son accord. Il est sans doute à l'origine des troubles à Alep qui ont chassé la dynastie d'Idrimi, mais permet à ce dernier de rester à Alalakh, après avoir passé un accord qui fait de celui-ci son vassal, comme leurs ancêtres (rois du Mitanni et rois d'Alep) l'avaient fait auparavant[18]. Idrimi est également connu par un traité de paix qu'il a conclu avec le roi Pilliya du Kizzuwatna, royaume qui s'est formé en Cilicie, entre les sphères d'influence du Mitanni et des Hittites[19]. Après avoir passé un accord avec le roi hittite Télipinu, Pilliya est manifestement passé dans l'orbite du Mitanni, puisque Barattarna est mentionné dans le traité avec Idrimi comme suzerain des deux contractants.

Barattarna a donc joué un grand rôle dans l'organisation de la puissance du Mitanni. Sa suzeraineté est aussi reconnue à Terqa, dans la région du Moyen Euphrate. Il domine donc la vallée du Khabur où se trouve de cœur de son

royaume, ainsi que la Syrie, mais il est impossible de déterminer jusqu'où s'étendait son influence à l'est[20]. Le roi suivant, Shaushtatar, consolide la domination du Mitanni. Il est connu par la documentation d'Alalakh où il est suzerain du roi Niqmepa, successeur d'Idrimi. L'expansion du royaume vers l'est lui est généralement attribuée, avec la victoire contre le royaume d'Assur et peut-être la conquête du royaume d'Arrapha, où se trouve la cité de Nuzi ayant fourni une abondante documentation pour la période mitannienne. Mais il est possible que cet essor oriental doive être attribué à un roi mitannien postérieur nommé lui aussi Shaushtatar, qui aurait régné vers la fin du XIVe siècle[21]. Le fonctionnement du royaume du Mitanni est très mal connu en l'absence d'archives administratives. Il semble être une sorte de confédération dominé par le roi du Mitanni, un des « Grands Rois » (*šarru rabu*) du Proche-Orient de la seconde moitié du IIe millénaire (au même titre que ceux d'Égypte, de Babylone, des Hittites). Les royaumes vassaux devaient disposer d'une grande latitude dans leurs affaires internes comme paraissent le montrer les archives d'Alalakh et de Nuzi.

Les rivalités contre l'Égypte et les Hittites[modifier]

Le royaume du Mitanni est confronté à plusieurs menaces venant de l'extérieur, représentées au nord par les Hittites dont le centre du royaume est en Anatolie centrale et qui étendent leur sphère d'influence en direction de la Syrie, et au sud-ouest par les Égyptiens qui ont des prétentions sur la Palestine et même la Syrie méridionale. Les contacts entre les rois du Mitanni et la quatrième grande puissance, la Babylonie dirigée par la dynastie kassite, nous échappent totalement. Les relations internationales mitanniennes n'apparaissent que dans des sources extérieures à ce royaume, à l'exception des lettres d'Amarna envoyées par Tushratta en Égypte qui sont les seules à présenter des événements des ces périodes du point de vue du Mitanni. Pour le reste, les sources proviennent des Hittites et des Égyptiens, avant tout par les inscriptions de leurs rois, qui ne se préoccupent pas toujours de mentionner quel était leur rival ce qui rend difficile de reconstituer l'histoire du Mitanni. La documentation n'est plus abondant et précise qu'à partir de la période des lettres d'Amarna et des conflits contre le roi hittite Suppiluliuma Ier, marquant le début du déclin du Mitanni.

La situation politique au Moyen-Orient au début de la période couverte par les Lettres d'Amarna, début du règne de Tushratta.

Le Mitanni (sans doute sous Barattarna et peut-être Shaushtatar) ont dû faire face à un moment aux incursions du roi hittite Tudhaliya Ier qui avait attaqué Hassuwa sur le Haut Euphrate et conclu un accord avec le roi Pilliya du Kizzuwatna, sans doute antérieur à celui que ce dernier conclut avec Idrimi et qui signifie qu'il a rejoint l'orbite mitannienne[22]. Le déclin qui suit chez les Hittites écarte cette menace. La grande menace est alors représentée par les incursions des rois d'Égypte en Palestine puis en Syrie du sud. Thoutmôsis Ier a lancé des incursions en direction de la région de l'Euphrate et peut-être qu'il a même atteint ce fleuve. C'est sous sont règne que le Mitanni est mentionné pour la première fois dans son pays[23]. Après une absence pendant la régence de la reine Hatchepsout (c. 1479-1458) qui permet peut-être au Mitanni (sous Shaushtatar ?) d'étendre son influence vers le sud en soutenant la

révolte du roi de Qadesh, Thoutmôsis III (c. 1479)-1458-1427) débute son règne effectif, et désire rétablir la puissance égyptienne au Proche-Orient. Il met en déroute le roi de Qadesh et sa coalition à Megiddo. Au cours de ses expéditions en Syrie, il fait face à plusieurs reprises à des révoltes soutenues par le roi du Mitanni (qui n'est pas nommé), mais parvient malgré tout à remporter plusieurs succès et à étendre la domination égyptienne. Les troupes égyptiennes parviennent jusqu'à l'Euphrate, atteignant Karkemish et frappant donc en plein dans les territoires dominés par le Mitanni. Les troupes de ce dernier auraient même été vaincues près d'Alep, seul affrontement connu entre les deux grandes puissances. Mais les nombreuses campagnes de Thoutmôsis III n'ont pas atteint le Mitanni, qui a su tenir bon et rassembler autour de lui les cités de Syrie et du Levant promptes à se lever contre l'envahisseur. Amenhotep II (1427–1401) intervient encore dans la région[24]. Le nom des rois du Mitanni qui font face à ces expéditions ne peuvent être que supposés : elles sont peut-être à situer vers la fin du règne de Barattarna, avec plus de probabilité à un moment de celui de Shaushtatar, voire sous le très mal connu Parshatatar[25].

Les attaques de Thoutmôsis III ont pu coïncider ou précéder de peu le retour des Hittites en Cilicie et en Syrie du nord. Leurs rois Tudhaliya Ier et Tudhaliya II (qui n'ont peut-être fait qu'un) ramènent le Kizzuwatna dans leur orbite, le soustrayant ainsi à l'emprise du Mitanni, et un d'entre eux mène une attaque contre Alep. Arnuwanda Ier finit par annexer ce royaume. Mais le Mitanni aurait réagi, peut-être sous l'impulsion d'un nouveau souverain dynamique, Shaushtatar II, réagit, notamment en soutenant l'Ishuwa, royaume situé sur le Haut Euphrate, contre les Hittites. C'est peut-être également de ce règne qu'il faut dater la prise d'Assur et celle du royaume d'Arrapha, donc l'extension orientale du Mitanni, si elle n'est pas le fait du premier Shaushtatar[26]. Mais dans une autre reconstruction de la chronologie du Mitanni, ce Shaushtatar II n'a jamais existé et se confond avec le premier[27]. Le règne d'un Barattarna II attesté par un seul document de Nuzi (annonçant sa mort) serait à situer après. Quoi qu'il en soit, les années suivantes voient la situation du Mitanni s'améliorer. D'un côté, le royaume hittite entre dans une crise grave en raison des attaques simultanées de plusieurs peuples d'Anatolie et ne peuvent plus agir en Syrie. De l'autre côté, l'Égypte, qui avait sans doute conclu un accord avec les Hittites, finit par s'allier avec le Mitanni, sous les règnes d'Artatama et de Thoutmôsis IV (c. 1401-1391). Une lettre d'Amarna rappelle le mariage du second avec une fille du premier[28]. Le roi hourrite suivant, Shutarna II, poursuit cette alliance en donnant sa fille Giluhepa en mariage au nouveau pharaon, Amenhotep III (c. 1391-1353). C'est sous son règne que la crise du royaume hittite semble commencer, et il a peut-être soutenu des actions contre celui-ci[29].

Une des lettres d'Amarna envoyée par Tushratta à Amenhotep III, concernant le mariage de sa fille Taduhepa, British Museum.

La période suivante, qui correspond en gros à la seconde moitié du XIVe siècle, est mieux connue car couverte par les lettres d'Amarna et plusieurs documents hittites. Le successeur de Shutarna II, Artashumara, est assassiné par un certain UD-hi/Uthi (le nom est mal compris), sans doute un haut dignitaire de la cour, qui choisit de placer sur le trône le prince Tushratta (fils ou frère du roi déchu), sans doute dans l'espoir d'en faire sa marionnette. Cela provoque une scission au sein de la famille royale, avec la mise à l'écart d'un autre prince prétendant à la royauté, Artatama.

Tushratta fait ensuite assassiner UD-hi, et peut fièrement annoncer à Amenhotep III qu'il a rétabli la situation dans son royaume[30]. Les lettres envoyées par ce souverain à son homologue égyptien, à la reine Tiyi et à leur fils Amenhotep IV/Akhénaton (c. 1353-1336) montrent que les relations entre les deux cours sont très amicales, marquées par de nombreux échanges de présents, et le mariage entre Taduhepa, fille de Tushratta, et Amenhotep III puis Amenhotep IV à la mort du précédent. Les négociations de ce mariage, dans lesquelles l'« ambassadeur » mitannien Mane joue un rôle important, et la constitution de la dot sont connues par plusieurs lettres[31]. Tushratta bénéficie pendant la première partie de son règne du retrait des Hittites, et il semble avoir mené au moins une campagne contre eux. Mais le reprise en main du royaume anatolien par Suppiluliuma Ier marque un tournant car elle permet le retour des Hittites dans les affaires syriennes.

Déclin et fin du Mitanni[modifier]

Suppiluliuma prépare pendant plusieurs années son attaque contre le Mitanni et ses dépendances syriennes qui sont son principal objectif. Il utilise les dissensions au sein de la dynastie, puisqu'il passe un accord avec Artatama, laissé de côté après l'assassinat d'Artashumara. Il bat une première fois l'Ishuwa, ce qui lui ouvre la voie vers le Mitanni face auquel il semble essuyer un premier échec, après quoi Tushratta semble se rendre en Syrie où il réaffirme sa domination[32]. Sa deuxième tentative est plus fructueuse, puisqu'il lance une offensive en plein cœur du triangle du Khabur, parvient dans la région de Washshukanni qu'il n'a pas forcément prise. Tushratta a évité l'affrontement, mais reste impuissant quand Suppiluliuma mène ses troupes en Syrie, où il tente de faire passer dans son camp par la force ou par la négociation les vassaux du Mitanni et aussi de l'Égypte. L'ordre qui régnait précédemment est bousculé[33]. Mais plusieurs conflits contre les principautés syriennes le retiennent pendant plusieurs années. C'est vers cette période que Tushratta est assassiné et renversé, peut-être par son propre fils Shattiwazza (anciennement lu Mattiwazza). Mais cette affaire bénéficie à d'autres personnes. Artatama II et son fils Shutarna III prennent le pouvoir à Washshukanni, et une partie de l'élite du Mitanni dont Shattiwazza doit s'exiler en Babylonie où il est mal reçu, avant de finalement se ranger du côté de Suppiluliuma contre ses adversaires :

« Je suis tombé aux pieds de Sa Majesté, Suppiluliuma, Grand Roi, Roi du Hatti, Héros, Aimé du Dieu de l'Orage. Il me prit par la main, se réjouit pour moi et me questionna longuement sur toutes les coutumes du Mitanni. [Quand] Il eut écouté longuement [les coutumes] du Mitanni, le Grand Roi et Héros me dit : « Si je soumets Shuttarna et [les troupes] du Mitanni, je ne te rejetterai pas et je ferai de toi mon fils, je te soutiendrai et te placerai sur le trône de ton père. Et les Dieux connaissent Ma Majesté, Suppiluliuma, Grand Roi, Roi du Hatti, Héros, Aimé du Dieu de l'Orage. Il ne revient pas sur ses paroles. » »

— Traité entre Shattiwazza et Suppiluliuma, version de Shattiwazza[34]

La situation politique du Moyen-Orient au début du XIIIe siècle, après la destruction du Mitanni.

L'affaiblissement du Mitanni a profité à deux de ses anciens vassaux, l'Alshe et surtout l'Assyrie, amenée par son roi Assur-uballit Ier (1366-1330) qui correspond alors d'égal à égal avec Akhénaton. Le royaume d'Arrapha est alors détruit suite à des attaques assyriennes mais aussi sans doute babyloniennes[35]. Artatama II et Shutarna III utilisent alors le trésor de Washshukanni pour se rallier à eux l'Alshe et l'Assyrie. Mais cela ne les protège pas de la contre-offensive des Hittites, qui se sont emparés de plusieurs royaumes syriens dont Karkemish, où est intronisé le prince hittite Sharri-Kushukh qui conduit ensuite ses troupes jusqu'à Washshukanni. Shattiwazza y est installé comme il lui avait été promis, et il conclut le traité faisant de lui un vassal majeur de Suppiluliuma puis de son fils Arnuwanda II ; les introductions des deux versions connues du texte nous donnent les détails des événements ayant conduit à son avènement[36]. Shutarna III s'est peut-être retiré sous la protection des Assyriens.

La situation politique tourne ensuite en faveur des Assyriens, même s'il semble que les derniers rois du Mitanni (que les Assyriens appellent Hanigalbat, terme qui apparaissait déjà dans les tablettes de Nuzi) descendent de Shattiwazza. Shattuara Ier, allié aux Hittites au début de son règne, finit par passer sous la coupe du roi assyrien Adad-nerari Ier (1308–1275), qui menace sérieusement Muwatalli II. Les Assyriens étendent alors leur domination jusqu'à l'Euphrate, face à Karkemish. Le roi mitannien suivant, Wasashatta, rejette la tutelle assyrienne et demande l'appui des Hittites. Adad-nerari réagit vigoureusement[37] :

« Ensuite Wasashatta, son fils (de Shuttuara) se révolta, il entreprit une rébellion contre moi et engagea des hostilités. Il alla au pays de Hatti pour obtenir de l'aide. Le Hittite prit ses cadeaux mais ne fournit aucun secours. Grâce aux puissantes armes du dieu Assur mon seigneur [...] je m'emparai et saisis sa cité royale de Taidu et les cités d'Amasaka, Kahat, Suru, Nabula, Hurra, Shaddulu et Washshukanni. Je pris et transportai à ma cité d'Assur les biens de ces cités, les richesses accumulées par ses pères et le trésor de son palais. »

— Introduction historique d'inscriptions d'Adad-nerari Ier[38]

Par la suite Shattuara II, soutenu par les Hittites, tente encore de repousser les Assyriens, mais leur nouveau roi Salmanazar Ier (1274-1245) le bat et le chasse à son tour. Il supprime alors définitivement l'existence du royaume du Mitanni/Hanigalbat, qui est placé sous administration directe[39]. Son successeur Tukulti-Ninurta Ier (1245-1208) remporte une victoire décisive sur les Hittites qui assoit la domination assyrienne sur la région et met fin à une possibilité de retour de rois hourrites.

Le Hanigalbat fait alors l'objet d'une réorganisation profonde par les Assyriens, qui y créent plusieurs provinces avec leurs centres administratifs, parfois sur l'emplacement d'anciennes villes du Mitanni, et mettent en valeur des terroirs agricoles comme cela est attesté autour de Dur-Katlimmu (Tell Sheikh Hamad). La documentation extraite depuis peu des centres provinciaux assyriens montre l'importance du Hanigalbat pour ce royaume. Cet ensemble est placé sous la responsabilité d'un « grand ministre » (*sukkallu rabu*) qui prend aussi le titre de « roi du Hanigalbat », dont les détenteurs se succèdent de père en fils, avant que l'un d'eux ne prenne le trône assyrien suite à un coup d'État. Des groupes hourrites sont toujours attestés à cette période, menant des raids perturbant les régions dominées par les Assyriens, où ils apparaissent peut-être sous le nom de « Subriens », mais aussi dans la sphère hittite puisqu'une attaque menée par un « roi des guerriers hourrites » est mentionnée dans la documentation d'Emar dans la seconde moitié du XIIIe siècle. Par la suite, plusieurs princes hourrites s'affirment peut-être face au lent déclin du pouvoir assyrien, mais ce sont surtout de nouveaux venus, les Araméens, qui prennent l'ascendant durant les dernières décennies du IIe millénaire[40].

Culture matérielle[modifier]

Les territoires soumis au Mitanni sont encore mal documentés. Elle a reposé pendant longtemps sur les sources provenant de deux sites majeurs mais périphériques dans le royaume, Alalakh et Nuzi. L'essor des fouilles dans le nord de l'Irak (Tell Rimah) et la Syrie (avant tout Tell Brak, puis Tell Mohammed Diyab, Tell al-Hamidiya, Tell Sheikh Hamad, Tell Ashara, etc.) a permis de compléter progressivement les connaissances sur les populations ayant vécu à la période de domination du Mitanni. La culture matérielle de cette période reste cependant encore mal connue et peu étudiée. Elle semble marquée par les héritages des périodes précédentes, des influences syriennes et mésopotamiennes fortes, mêlées à d'autres venues d'Anatolie ou d'Égypte, dont certains aspects semblent originaux, donc au final une culture très diversifiée à l'image d'un royaume qui ne semble jamais avoir connu de projet centralisateur.

Architecture[modifier]

Ruines du palais d'époque du Mitanni à Tell Brak.

Du peu de fouilles concernant le cœur du royaume de Mitanni qui ont été effectués, on peut relever quelques bâtiments notables. La zone HH de Tell Brak comprend un groupe monumental daté de l'époque du Mitanni. Le monument majeur est un palais-forteresse dont la première forme est datée du XVIe siècle, avant d'être reconstruit au siècle suivant après une destruction. Il présente une organisation unique en son genre. Il est organisé autour d'une cour centrale au sud, qui est une grande pièce de réception ; au nord se trouve une autre grande cour, qui à l'est ouvre sur des cuisines et magasins ; il y avait probablement un étage supérieur servant de résidence. On y a retrouvé des objets en verre, faïence, des vases en albâtre, du mobilier et deux tablettes en hourrite. Le palais est jouxté par un petit temple (16 x 18 mètres) disposant d'un décor à semi-colonnes engagées, type de décor déjà présent sur ce site et d'autres de la région (Tell Rimah, Tell Leilan) à la période précédente, et qui se trouvait aussi sur le niveau le plus ancien du palais-forteresse[41]. Quelques résidences de cette époque ont également été fouillées. À Tell al-Hamidiya, peut-être l'antique Taidu (donc une des capitales du Mitanni), un niveau du Bronze récent a été mis au jour et attribué par ses fouilleurs à la période du Mitanni. Entouré d'une muraille englobant environ 245 hectares, il est dominé par un tell (« terrasse résidentielle ») servant de centre de pouvoir, où se trouve notamment un vaste complexe palatial (38 000 m²) de forme originale : il est bâti sur quatre terrasses superposées de taille décroissante et accessible par une longue rampe (schéma rappelant la disposition des ziggurats du sud mésopotamien). Le palais central à proprement parler (un palais royal mitannien ?) est très érodé et seules quelques pièces ont pu être repérées. Deux autres édifices palatiaux, plus petits, ont été partiellement dégagés au sud de la terrasse résidentielle[6]. Sur le site de Tell Rimah, le grand temple avec ziggurat qui date de la période amorrite est toujours restauré, et des traces d'un palais ainsi que des résidences de cette période ont été mises au jour. Tell Mohammed Diyab présente un niveau (le 4) qui est datable de l'époque mitannienne, constitué d'une construction de type palatial[42]. Ces sites semblent tous détruits lors de la conquête des Assyriens et sont parfois réoccupés et remaniés.

Les sites périphériques d'Alalakh et Nuzi sont une nouvelle fois les mieux documentés. Nuzi est le site sur lequel le plus de bâtiments ont été dégagés. Le mieux connu est le grand palais de plus de 120 mètres de long, qui a pu servir de résidence à un gouverneur ou bien à des membres de la famille royale d'Arrapha (de façon temporaire ?)[43]. Son organisation a pu être retrouvée de façon assez assurée : l'accès s'y fait par une première cour au nord, qui donne accès vers le sud à une vaste cour centrale organisant l'édifice. La partie nord semble destinée à des fonctions administratives (bureaux, magasins, peut-être des résidences de fonctionnaires). La grande cour ouvre vers le sud-ouest sur une première salle allongée conduisant à une seconde de même forme, identifiée comme la salle de réception. Les appartements des maîtres du palais se trouvent au sud, même si leur résidence est sans doute à localiser à l'étage. On est donc en présence d'une division de l'édifice entre espace public/administratif et espace privé, comme cela se trouve au millénaire suivant dans les palais assyriens. Des restes de pavage ont été retrouvés dans plusieurs, ainsi qu'un système de drainage élaboré, et des fragments de peinture murales dans la partie résidentielle. Plusieurs temples ainsi que des résidences ont également été mis au jour lors des fouilles de ce site[44]. À Alalakh, la période de domination correspond au niveau IV, représentée par un palais royal attribué à l'époque du roi Niqmepa, fils d'Idrimi. Le plan de la partie principale de l'édifice est classique : un espace central autour duquel s'organisent plusieurs unités de pièces d'administration et de stockage. Son aspect le plus original est son entrée monumentale constituée d'un portique à colonnes, ouvrant sur des escaliers conduisant au palais. Elle préfigure les bâtiments de type *bit hilani* qui sont très courant dans la Syrie et la Haute Mésopotamie de la première moitié du Ier millénaire. Comme plusieurs autres palais de la période, il est jouxté par un petit temple reconstruit plusieurs fois, tandis que le palais disparaît

après une première destruction[45]. La tradition palatiale syrienne de cette période se retrouve également dans le palais royal de Qatna, détruit par les Hittites quand ils prennent le contrôle de la région. Il est organisé autour d'une grande cour menant à des espaces publics dans la partie ouest, et d'une salle salle du trône dans sa partie est, ouvrant sur des espaces privés, notamment un hypogée royal[46]. L'architecture officielle des sites dominés par le Mitanni suit des traditions locales propres, ne montrant pas de traces d'une influence quelconque du « centre » dont la domination serait insoupçonnable s'il n'y avait pas de textes.

Céramique[modifier]

Exemples de « céramiques de Nuzi », retrouvées à Alalakh, British Museum.

La céramique caractéristique des niveaux de l'époque du Mitanni est appelée « céramique de Nuzi », du nom du premier site où elle a été identifiée. Elle est présente en Haute Mésopotamie au début de la seconde moitié du IIe millénaire, succédant à la « céramique du Khabur » de l'époque paléo-babylonienne, et est attestée sur toute l'aire dominée par le Mitanni, du Zagros à la mer Méditerranée. C'est une céramique fine, à fond sombre, avec des motifs blancs peints, représentant sur plusieurs registres des décors stylisés, souvent de type floral ou curviligne et encadrés par d'autres motifs rectilignes. La forme caractéristique est un gobelet haut à paroi fine et à pied étroit, mais on trouve aussi d'autres types de gobelets, des jarres et des bols. Retrouvée surtout dans des palais, temples et de grandes maisons, elle est considérée comme une production de luxe[47].

Les autres types de céramique attestés sur les sites mitanniens, répandus dans toutes les parties des sites, aussi bien chez les plus aisés que chez les plus pauvres, sont plus frustes même si la qualité d'exécution est plutôt bonne (par comparaison à la période suivante en tout cas). Ils présentent une grande variété : généralement non peints même s'il existe divers types de poteries peintes, les formes et pâtes sont très diverses. Cela excluant une production en série, pratique qui se développe en revanche sous la domination assyrienne expliquant la baisse de variété et de qualité[48].

Matières vitreuses[modifier]

La période du Mitanni voit le développement des techniques artisanales de travail des matières vitreuses : verre, la glaçure permettant de réaliser des objets en « faïence », la fritte. Ces objets ont été retrouvés en grande quantité sur les sites mitanniens (Nuzi, Alalakh, Tell Brak, Tell Rimah). Cette période voit l'amélioration du travail de la pâte de verre, et sa coloration avec des oxydes métalliques. Les artisans réalisent des bijoux (dont il reste beaucoup de perles de verre), des amulettes, des sceaux-cylindres en faïence, ainsi que des vases en verre[49].

Glyptique[modifier]

Sceau-cylindre en hématite avec son impression sur argile, représentant des griffons et des ibex disposés de façon symétrique autour d'un disque ailé, type élaboré du Mitanni, Musée des beaux-arts de Lyon.

La glyptique mitannienne est avant tout connue par les tablettes de Nuzi et d'Alalakh, mais aussi des documents de Tell Rimah ou de régions étrangères en contact avec les rois du Mitanni (Hatti, Égypte). Les sceaux-cylindres les plus courants (type « commun »), dont les exemplaires connus sont souvent en matières vitreuses colorées (faïence ou en fritte). Ils sont très diffusés puisqu'on les retrouve sur toute l'aire dominée par le Mitanni à son apogée et même dans les régions voisines, jusque dans le monde égéen. Ils représentent généralement de façon schématisée des animaux réels ou imaginaires (comme des sphinx ou des griffons) et des motifs floraux, de façon stéréotypée, avec des scènes souvent surchargées. Les sceaux des élites (type « élaboré »), avant tout représentés par les sceaux des rois mitanniens et de certains de leurs vassaux, sont plus recherchés. Ils sont réalisés en pierre dure, généralement l'hématite. Le plus caractéristique est le sceau de Shaushtatar, un véritable sceau dynastique des rois mitanniens réutilisé par plusieurs de ses successeurs et attesté sur des tablettes de quatre sites (Tell Brak, Nuzi, Umm el-Marra et Tell Bazi). Il représente une scène où figure au centre un personnage à tête humaine mais à corps d'animal, disposant d'ailes, et brandissant deux lions. Autour de lui sont réparties de façon très libres d'autres animaux, des héros et une déesse protectrice[50]. Les autres sceaux de cette catégorie reprenne ce même style hétéroclite, exubérant, témoignant d'influences très diverses et représentant des divinités (parfois identifiées comme le dieu de l'Orage Teshub ou la déesse Shaushga) et d'autres personnages et créatures mythologiques entourés d'animaux et de motifs floraux, dans des scènes de combat/chasse ou de rituels dont le sens exact nous échappe[51].

Statuaire[modifier]

Une statue en calcaire ainsi qu'un fragment de tête de statue en basalte datés de la période mitanienne ont été mis au jour à Tell Brak. La plus complète représente un personnage assis, représenté de façon très stylisée (voire maladroite) et quasiment cubique, et la seconde semble présenter des caractéristiques similaires[52]. La posture de la statue la plus complète est similaire à celle des représentations de personnages assis courants en Syrie à la période précédente, et dont un exemple remarquable est la statue d'Idrimi d'Alalakh, elle aussi souvent décrite comme réalisée de façon maladroite, en tout cas schématique. Le roi dispose des attributs courants des rois syriens, la tiare ovale avec un bandeau à sa base, un long manteau et une barbe plate sans moustache. Sa statue était disposée sur un trône en basalte, entre deux statues d'animaux dont seuls les pieds ont survécu[53]. Cette statuaire a des postérités à l'époque des royaumes araméens.

Les divinités des rois du Mitanni[modifier]

La religion des habitants du Mitanni nous échappe largement. Plusieurs temples de cette période ont été dégagés comme cela a été évoqué, avec des objets sans doute de nature votive. Le culte tel qu'il était pratiqué n'a sans doute pas différé de celui des périodes précédentes. Mais nos information viennent avant tout de sites de la même période extérieurs à la sphère mitannienne bien connus par des sources écrites, comme Ugarit et Emar, ou bien la capitale hittite Hattusa où étaient vénérées des divinités hourrites et pratiqués des rituels originaires des régions hourrites (surtout le Kizzuwatna) ou influencés par celles-ci, et parfois connus par des textes en hourrite. Le récit mythologique du *Cycle de Kumarbi*, pour lequel on reconnaît généralement une origine hourrite, n'est pas connu en pays de cette

culture. Pour ce que l'on peut deviner, le culte courant est organisé autour d'offrandes quotidiennes faites à un dieu représenté par sa statue dont le podium peut parfois être repéré dans les temples mis au jour. Les sceaux-cylindres représentent des scènes de rituels ou de mythes, mais ceux-ci sont difficiles à comprendre[51]. Seuls les noms de quelques divinités majeures et de leurs grands sanctuaires qui sont plus assurés, mais qui n'apparaissent qu'en lien avec le pouvoir royal. Ils se trouvent notamment dans des textes diplomatiques, à savoir les lettres d'Amarna de Tushratta et le traité entre Shattiwazza et Suppiluliuma Ier. Ce dernier contient une liste de divinités du Mitanni garantes de l'accord, toutes n'étant pas clairement identifiées :

« Le Dieu de l'Orage du Ciel et de la Terre, le Dieu-Lune et le Dieu-Soleil, le Dieu-Lune de Harran, le Ciel et la Terre (?), le Dieu de l'Orage Seigneur du *kurinnu* de Kahat, le Dieu de l'Orage Seigneur de Uhushuman, Ea Seigneur de la Sagesse, la Divinité des Troupeaux de Kurta, Anu et Antu, Enlil et Ninlil, les dieux Mitra, les dieux Varuna, Indra, les dieux Nasatyas, le cours d'eau souterrain (?), Shamanminuhi, le Dieu de l'Orage Seigneur de Washshukanni, le Dieu de l'Orage du Temple plateforme (?) d'Irrite, Nabarbi, Shuruhi, Ishtar, Étoile (?), Shala, la Dame du palais, la Dame du temple-*ayakki*, Ishkhara, Partahi de Shuta, les montagnes, les rivières et les sources, divinités du Ciel et de la Terre. »

— Traité entre Shattiwazza et Suppiluliuma, version de Shattiwazza[54]

L'ordre de ce traité donne une indication de l'importance des divinités, même si l'identité de plusieurs est incertaine faute de parallèles. Les divinités majeures restent sont donc celles qui sont traditionnellement vénérées dans les régions dominées par le Mitanni et qui se retrouvent aux périodes précédentes et suivantes[55]. Le grand dieu souverain est le Dieu de l'Orage, connu en hourrite sous le nom de Teshub et en sémitique sous celui de Adad/Hadad, à qui Tushratta attribue la décision de lui avoir octroyé le trône du royaume[56]. Il se décline en plusieurs hypostases, notamment suivant ses grands lieux de culte : Kahat (temple dans lequel une version du traité doit être déposée), Wassukanni, mais aussi Alep. Sa parèdre Hebat apparaît peu dans la documentation, en dehors des noms de princesses (Giluhepa et Taduhepa). Viennent ensuite les divinités astrales. Le Dieu-Soleil (en hourrite Shimigi, Shamash en akkadien), vénéré dans la ville de Ihibe, apparaît également à plusieurs reprises dans des lettres amarniennes[57]. Une autre grande divinité de la région, le Dieu-Lune de Harran (Kushukh en hourrite et Sîn en akkadien) complète la triade majeure dans le traité[58].

Les déesses ne viennent qu'en fin de liste, avec en particulier la grande déesse du Mitanni, Shaushga/Ishtar, la planète Vénus et patronne de l'amour et de la guerre, dont l'un des grands sanctuaires est localisé à Ninive. Tushratta envoie sa statue à son homologue égyptien, pour une raison indéterminée (après un mariage interdynastique, ou bien parce que le pharaon est malade ?)[59]. Plusieurs autres grandes divinités originaires du panthéon du sud mésopotamien sont présentes dans le traité (Ea, les couples Enlil-Ninlil et Anu-Antu). La seule originalité décelable est la présence (marginale ?) d'éléments religieux d'origine indo-aryenne, surtout des divinités dans la liste des garants du traité (Varuna, Mitra, Indra, les Nasatyas) et dans l'onomastique (concept *Ṛta*, sorte de Loi divine, présent dans le nom Artatama)[60].

Babylone (royaume)

Le *mušhuššu*, dragon-serpent, symbole du dieu Marduk de Babylone. Détail de la Porte d'Ishtar, Pergamonmuseum de Berlin, VIe s.

Le **royaume de Babylone** s'est épanoui en Mésopotamie du sud du début du IIe millénaire avant J.-C. jusqu'en 539, date de la prise de sa capitale par le roi Cyrus II de Perse. Durant sa longue histoire, il a connu des périodes fastes et d'autres plus difficiles, et plusieurs dynasties se sont succédé à sa tête.

On distingue traditionnellement trois grandes périodes dans l'histoire de Babylone, en sachant qu'avant les environs de 700 av. J.-C., les dates sont approximatives :

- Période paléo-babylonienne (environ de 2004 à 1595 av. J.-C.), avec la Ire dynastie babylonienne, d'origine amorrite ;
- Période médio-babylonienne (1595-fin du IIe millénaire av. J.-C.), avec notamment la dynastie kassite ;
- Période néo-babylonienne (début du Ier millénaire-539 av. J.-C.), qui aboutit à l'Empire néo-babylonien (627-539 av. J.-C.), dominé par la figure de Nabuchodonosor II, et marque la fin de l'indépendance de Babylone.

L'établissement d'un royaume centré sur une seule et même capitale pendant un millénaire et demi marque une rupture dans l'histoire de la Mésopotamie, et Babylone devint le centre de la partie méridionale de cette région, alors que le nord est centré à partir de la seconde moitié du IIe millénaire par l'Assyrie, qui devient le principal adversaire des Babyloniens. Le destin du sud mésopotamien, ancien pays de Sumer et d'Akkad, se confond donc avec celui du royaume babylonien à partir du milieu du IIe millénaire.

Babylone devint donc le centre politique, mais aussi culturel et religieux de l'antique civilisation mésopotamienne, et par là l'une des principales villes du Proche-Orient ancien et de tout le monde antique. Son prestige fut immense pendant la période antique, et s'est transmis jusqu'à nos jours par la tradition biblique et celle des auteurs de la Grèce classique.

Redécouverte du royaume babylonien[modifier]

Babylone dans les traditions occidentales et orientales[modifier]

Nemrod supervisant la construction de la Tour de Babel dans les *Heures du duc de Bedford*, par le « Maître de Bedford », XVe siècle.

Le nom de Babylone est resté bien vivant durant les siècles qui ont suivi sa chute grâce à la trace que la ville et son royaume ont laissé dans plusieurs écrits qui en parlaient, rédigés du temps où ils étaient encore prestigieux. À l'époque de la domination perse (Ve-IVe siècle av. J.-C.), Babylone est décrite par plusieurs auteurs grecs dont Hérodote et Ctésias, qui mentionnent la grandeur de la ville et quelques éléments de son histoire, non sans quelques approximations ou confusions, notamment la substitution de l'Assyrie à Babylone sur certains événements[1]. Mais c'est essentiellement par le biais de la tradition juive que Babylone survit dans le monde savant avant la période contemporaine : la Bible hébraïque s'inspire de cette ville pour le mythe de la Tour de Babel qui connaît un grand succès, et mentionne ce royaume et la Babylonie où ont été déportés des habitants du royaume de Juda au début du VIe siècle av. J.-C.[2] Le Talmud de Babylone fournit également quelques informations sur la Babylonie et s'inspire en partie de ses savoirs, même s'il est une source à manier avec précaution[3]. C'est avant tout les connaissances astronomique et astrologique des Babyloniens qui assurent leur postérité dans le monde savant. La tradition juive est le moyen essentiel par lequel le souvenir de Babylone se transmet au Moyen Âge, chez les peuples chrétiens qui ont fait de la plupart des livres de la Bible hébraïque leur Ancien Testament et chez qui Babylone a souvent une image négative[4], mais aussi chez les peuples qui occupent le sol de l'ancienne Mésopotamie, les Arabes[5], ainsi que leurs voisins Iraniens[6], dont les lettrés et savants (notamment astronomes) mentionnent encore « Bâbil ».

La redécouverte de Babylone par les explorateurs et les archéologues[modifier]

Reconstitution de la Voie processionnelle de Babylone au Pergamon Museum de Berlin.

Les premiers voyageurs occidentaux qui parcourent la Basse Mésopotamie au Moyen Âge et à l'époque moderne ne s'accordent pas sur la localisation à donner à Babylone, dont les ruines ne sont pas aussi évocatrices que celles de sites voisins comme Birs Nimrud (l'ancienne Borsippa) ou Aqar Quf (l'ancienne Dur-Kurigalzu)[7]. Finalement, les premières fouilles du XIXe siècle se portent sur le bon site[8], alors que la redécouverte des capitales assyriennes qui a lieu à la même période suscite un intérêt croissant pour la redécouverte de l'ancienne Mésopotamie, et que les fouilles se font de plus en plus nombreuses dans l'ancienne Babylonie. C'est de cette période que date la naissance de la discipline appelée assyriologie d'après le premier peuple mésopotamien à être redécouvert, et qui repose sur l'étude des tablettes cunéiformes exhumées sur les sites fouillés que l'on parvient à déchiffrer au milieu du XIXe siècle. Babylone fait finalement l'objet de fouilles régulières au début du XXe siècle, remarquablement menées par une équipe allemande dirigée par Robert Koldewey qui met au jour ses principaux monuments[9]. La redécouverte progressive des autres grands sites de Basse Mésopotamie (Sippar, Borsippa, Nippur, Ur, Uruk, etc.) permet d'exhumer de nombreux documents provenant des périodes durant lesquelles ils étaient contrôlés par les rois babyloniens. Depuis, des dizaines de chantiers ont permis d'amasser une documentation abondante sur la longue histoire du royaume babylonien, qu'elle soit de nature architecturale, artistique ou épigraphique.

Les sources disponibles pour l'étude du royaume babylonien[modifier]

Contrat de location d'un champ inscrit sur tablette d'argile, règne d'Abi-eshuh (1711-1684), Musée des beaux-arts de Lyon.

Le territoire de l'ancien royaume de Babylone couvre, à son extension maximale durant la période néo-babylonienne, toute la Mésopotamie et plusieurs régions voisines, mais ne domine généralement de façon directe que la Basse Mésopotamie, aussi appelée Babylonie. La longue période durant laquelle Babylone est la puissance dominante dans le sud mésopotamien couvre la majorité du IIe millénaire av. J.-C. après 1792 et également la majorité du Ier millénaire av. J.-C. Les fouilles archéologiques ont mis au jour une quantité importante de bâtiments et d'objets, dont des sources écrites, provenant de nombreux sites de cette région. Elles ont avant tout concerné des bâtiments publics majeurs, les secteurs des temples et des palais, et parfois des quartiers d'habitation. Des prospections au sol ont également été menées dans plusieurs secteurs de la Basse Mésopotamie. Depuis le début de la Guerre du Golfe en

1991, il n'est plus possible de mener des fouilles régulières durables dans l'ancienne Babylonie, et seules des fouilles clandestines ont lieu.

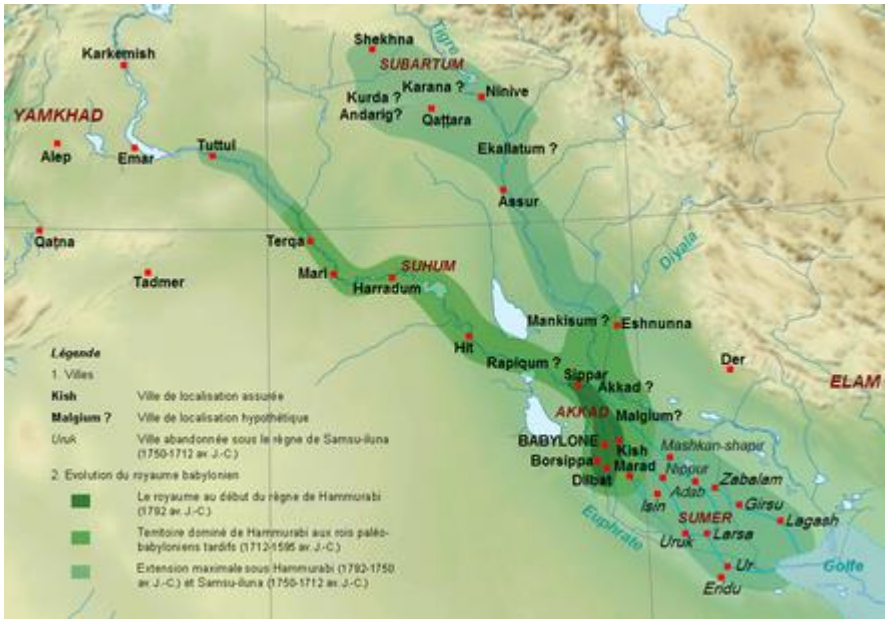
La période du royaume babylonien est documentée par une vaste quantité de sources écrites. On ne reviendra pas sur les divers témoignages indirects provenant de l'Antiquité récente, le plus important étant constitué par les dizaines de milliers de tablettes et inscriptions en cunéiforme issues des sites de l'ancienne Mésopotamie. Ces sources écrites peuvent être classées en différentes catégories[10]. Les plus nombreux sont les documents issus d'archives d'institutions (palais ou temples) ou de familles, qui sont souvent des textes juridiques (contrats de vente, location, prêt, mariage, etc.), et peuvent parfois être rapportés sur des stèles (comme les kudurrus), ou des textes administratifs (enregistrement de la circulation de produits, cadastres), et parfois des textes de correspondance. Les textes de nature « littéraire », « religieuse » ou « scientifique » sont en général des textes scolaires qui sont produits par des apprentis scribes, souvent incomplets ou fautifs. On trouve également quelques fonds de tablettes qui peuvent être considérés comme des sortes de bibliothèques, issus d'institutions religieuses ou de maisons de prêtres. On trouve enfin des textes commémoratifs provenant des scribes royaux, qui servent à préserver le souvenir des hauts faits du roi, comme les inscriptions glorifiant la construction ou la restauration d'un édifice, des batailles victorieuses, le sens de la justice d'un roi (comme le Code de Hammurabi) ou bien des hymnes à la gloire du roi, voire des chroniques historiques.

La Première dynastie de Babylone : les débuts de la puissance babylonienne[modifier]

Babylone est mentionnée pour la première fois au XXIVe siècle av. J.-C., dans un texte cunéiforme datant du règne de Shar-kali-sharri, roi de l'Empire d'Akkad dont elle fait alors partie. Elle est ensuite un centre administratif de l'Empire d'Ur III. La cité n'a pas le prestige de ses voisines du Sud, comme Nippur. Elle ne devient un centre politique important qu'avec l'installation d'une dynastie d'origine amorrite, la Première dynastie de Babylone, au début du IIe millénaire, après la chute du d'Ur qui laisse place à une période de fragmentation politique de la Basse Mésopotamie. Cette époque est appelée « période paléo-babylonienne ».

C'est à partir du petit royaume de Babylone que le roi Hammurabi élimine progressivement ses voisins pour dominer la Mésopotamie au cours du XVIIIe siècle. Les souverains de Babylone héritent alors de la longue histoire de la région, de ses traditions administratives, économiques et culturelles, mais leur domination n'est pas durable car leur royaume s'enfonce dans une crise grave et durable.

Les rois de la dynastie amorrite de Babylone[modifier]



L'extension approximative du royaume babylonien sous le règne de Hammurabi et de ses successeurs.

Les premiers souverains[modifier]

Le premier souverain amorrite de Babylone est Sumu-abum, dont le règne débute en 1894[11]. Son successeur Sumu-la-El n'est pas son fils ; il est l'ancêtre de la lignée des rois de la Première Dynastie. Il réussit à prendre les cités des environs de Babylone. Son fils Sabium (1844-1831) et son petit-fils Apil-Sîn (1830-1813) règnent successivement et agrandissent le territoire, qui s'étend au sud jusqu'aux environs de Nippur qui appartient au royaume de Larsa, et au nord sur la région du cours moyen du Tigre jusqu'au royaume d'Eshnunna. Babylone s'affirme ainsi comme une puissance montante. Sous Sîn-muballit (1812-1792), le royaume progresse face à Larsa, et Nippur et Isin sont prises. Mais la présence au nord du Royaume de Haute Mésopotamie de Samsi-Addu, allié des rois babyloniens puisque leurs dynasties respectives ont des ancêtres communs, ainsi que de celui d'Eshnunna dirigé par Dadusha puis Ibal-pi-El II, limite la progression. En 1794, le roi de Larsa Rîm-Sîn réussit à reprendre les pertes précédentes.

Hammurabi, fondateur de la puissance babylonienne[modifier]

Article détaillé : Hammurabi.

Le roi Hammurabi de Babylone face au dieu Shamash, détail de la stèle du Code d'Hammourabi, XVIIIe siècle

Dès son intronisation, Hammurabi[12] doit donc passer à l'action face à son principal rival, Rim-Sîn. Il attaque le territoire dominé par celui-ci, et s'empare d'Isin, d'Uruk et d'Ur. Il étend ensuite sa domination vers le nord-est contre Eshnunna, puis vers l'ouest. À la mort de Samsi-Addu, la situation politique du nord mésopotamien change. Zimri-Lim s'empare de Mari et constitue un état puissant sur le haut Euphrate. En 1765, Hammurabi s'allie avec lui pour repousser une attaque des Élamites, qui avaient auparavant pris Eshnunna avec leur appui. L'année suivante, il provoque la guerre contre Larsa, s'empare enfin de la ville, se débarrassant de Rim-Sîn. En 1762, il s'empare de Mari en battant son ancien allié Zimri-Lim, et l'année suivante il détruit la ville, qui ne s'en relève jamais. Hammurabi poursuit sur sa lancée, maintenant que plus personne n'est en mesure de l'arrêter : il s'empare d'Eshnunna, puis d'Assur. À sa mort en 1750, il a fait de Babylone la capitale du plus puissant royaume mésopotamien.

Les successeurs de Hammurabi face à une crise grave et durable[modifier]

Samsu-iluna (1749-1712) succède à son père, et hérite d'une situation difficile : le royaume est en ébullition, et de nombreuses révoltes viennent perturber son règne[13]. Le pays est de plus frappé par une crise économique que le roi n'arrive pas à résoudre malgré la proclamation par deux fois d'édits d'*andurarum* visant à réduire l'endettement de ses sujets (voir plus bas). Cette situation semble être attestée à Larsa dès le moment de la conquête de Hammurabi, et est visible dans l'augmentation des prix des denrées alimentaires, puis l'abandon progressif de plusieurs sites[14]. Une grande révolte secoue le sud de la Basse Mésopotamie durant les premières années du règne de Samsu-iluna[13]. Les rebelles sont vaincus, mais les villes de la région sont désertées (Nippur, Uruk, Larsa, etc.), en partie à cause de la crise économique qui les touche, ce qui se traduit par une perte territoriale pour Babylone. Les campagnes militaires suivantes conduisent Samsu-iluna vers le nord, dans la vallée de la Diyala et la région du Khabur, mais il ne réussit pas à préserver le grand royaume hérité de son père.

Les souverains suivants[15], Abi-eshuh (1711-1684), Ammi-ditana (1683-1647) et Ammi-ṣaduqa (1646-1626) ne réussissent pas à enrayer le déclin du royaume. Les événements militaires sont très mal connus, les sources officielles de cette période étant peu nombreuses. Ils réussissent encore à préserver l'influence babylonienne vers le nord, dans la région de la Diyala et du Moyen Euphrate. De nouvelles populations effectuent des migrations qui viennent perturber encore plus l'équilibre du royaume : les Kassites, les Hourrites et les Hittites. Les souverains babyloniens ne peuvent résoudre les problèmes qui se posent à eux. Samsu-ditana (1625-1595) hérite d'une situation très difficile à laquelle il ne peut pas plus que ses prédécesseurs mettre fin.

Les institutions et les structures du premier royaume babylonien[modifier]

L'organisation du royaume paléo-babylonien[modifier]

Inscription royale de Hammurabi rédigée sur un cône d'argile, commémorant la reconstruction de la muraille de Sippar de Shamash, correspondant à la fonction de roi-bâtisseur.

Reprenant la tradition mésopotamienne ancienne, le roi (*šarrum*) de Babylone est un roi dont l'idéal est d'agir pour le bien-être de ses sujets, qu'il doit gérer comme un troupeau, en les mobilisant si besoin en cas de conflit ou de grands travaux d'intérêt général. Il est également un chef militaire qui se doit d'être victorieux[16]. C'est le garant de la paix et de la justice, et à ce titre le juge suprême du royaume. Le roi peut proclamer des édits de *mišarum* ou *andurarum*, par lesquels il cherche à rétablir l'équité dans le royaume, notamment en abolissant des dettes[17]. C'est enfin à lui d'assurer le contact entre le monde des hommes et celui des dieux, dont il est le représentant sur terre et qui ont choisi de le placer à ce poste. C'est pour cela qu'il a souvent recours à des devins chargés d'interpréter les messages divins[18].

Pour l'aider dans l'exercice de ses fonctions, le roi est entouré par plusieurs hauts dignitaires, dont les fonctions exactes sont souvent mal déterminées[19] : le *šukkallum* est une sorte de « vizir », le *šandabakkum* a une fonction de gestionnaire des finances, le *ṭupšar šakkakkim* est un secrétaire particulier du roi. Quoi qu'il en soit, l'essentiel est d'avoir un lien personnel avec le roi, qui gouverne donc avec ses « compagnons », ce qui est une pratique différente de celle des rois mésopotamiens du IIIe millénaire, et représente donc un apport amorrite. Ainsi, Hammurabi prenait ses décisions principales avec ses proches réunis en « conseil secret » (*ša pirištim*).

Les grandes cités du royaume avaient un gouverneur (*šāpirum*), dont la fonction est mal connue[20]. Le découpage provincial nous échappe. Au niveau inférieur, les localités étaient dirigées par un « maire » (*rabiānum*) et un conseil d'Anciens qui jouaient un rôle judiciaire et policier. Une autre institution locale ayant une fonction similaire est le quartier (*babtum*) dans les villes. Un dernier personnage avait une fonction judiciaire, le juge royal (*dayyānum*) qui pouvait rendre des sentences. Les sujets doivent effectuer plusieurs services (*ilkum*) pour leur roi et son administration[21] : des corvées pour des travaux publics (restauration ou construction de canaux, de murailles, de temples), la participation aux campagnes militaires.

L'armée paléo-babylonienne est très mal connue, même si son organisation semble similaire à celle des autres royaumes contemporains, dont celui de Mari qui est le mieux connu[22]. La base est constitué de soldats regroupés en unités de dix hommes, intégrées dans un système hiérarchisé par groupes de 50 puis 100, 200/300 et enfin un millier d'hommes dirigés par un chef d'armée (*alik pân ṣābi*) qui est généralement un proche du roi à moins que le roi lui-même ne prenne la tête de ses troupes. L'équipement des troupes passait par le système de l'*ilkum*, avec l'attribution de terres de la couronne à un soldat contre service militaire, et qui fait l'objet de plusieurs articles dans le Code de

Hammurabi. Des troupes permanentes étaient également entretenues directement par le palais royal, parfois recrutées parmi des peuples étrangers[23].

Justice et droit[modifier]

Détail de « lois » inscrites sur la stèle du Code de Hammurabi, Musée du Louvre.
Article connexe : Code de Hammurabi.

De nombreuses sources offrent des informations sur les pratiques judiciaires de la période paléo-babylonienne. La plus célèbre est le Code de Hammurabi, longue inscription royale rapportant des dizaines de « lois », en fait plutôt des recueils de sentences ayant pour but de servir de modèle et non pas à être appliqués de manière rigoureuse[24]. Elles sont de toute manière insuffisamment nombreuses pour couvrir tous les aspects du droit babylonien, qui reposait avant tout sur la coutume, et admettait sans doute des différences régionales comme cela se voit pour les pratiques d'héritage. La majorité des textes sur la justice sont en fait des tablettes issues de la pratique, à savoir des compte-rendus de procès et des lettres mentionnant des affaires judiciaires[25]. Quelques édits royaux, concernant la pratique de l'*andurarum*, des documents scolaires ainsi que des textes sans finalité juridique mais comportant des informations sur cette pratique complètent ce vaste corpus[26]. Ces sources montrent donc une grande variété d'affaires judiciaires, liées à des litiges de propriété, des vols, à des prêts non remboursés, à des affaires familiales, commerciales, crimes de sang, etc. Non seulement elles servent à étudier la pratique judiciaire dans la Babylonie antique, mais elles sont également une source inestimable pour connaître mieux la société et l'économie de cette région dans son déroulement quotidien, et les comportements et mentalités des Anciens babyloniens.

En plus du cas particulier des juges royaux, les personnes détenant une autorité judiciaire sont pour la plupart les gens investis également d'une autorité administrative qui ont déjà été évoqués, dont le roi qui intervient dans des cas limités (crimes majeurs, litiges administratifs ou sur les domaines de la couronne)[27]. Les cours de justice sont dirigées par un personnel disposant de prérogatives judiciaires organisé en collèges de tailles diverses. La procédure d'instruction est séparée de celle de jugement : l'enquête est menée par un premier groupe de notables locaux, puis transmise aux personnes devant juger la sentence[28]. La première phase comporte généralement une tentative de conciliation donnant lieu à la production d'un document écrit si elle aboutit, le recours aux juges ne devant se faire qu'en dernier ressort. La sentence, jamais motivée explicitement dans les textes, est rendue sur la base de preuves qui sont jugées solides : preuves matérielles (notamment des contrats écrits), témoignages, mais aussi prestation de serment par les dieux (qui châtient ceux qui sont coupables de parjure), et l'ordalie (jugement par les dieux qui prend la forme d'une épreuve dont les modalités sont mal saisies, mais qui se déroule généralement sur un cours d'eau). Les sentences sont diverses, en majorité pécuniaires pour les délits pénaux, tandis que les crimes jugés comme étant les plus graves (meurtres, distingués selon qu'ils sont prémédités ou non, adultère, viol, sorcellerie, manque de respect au chef de famille, etc.) sont punis par des peines de sang, à savoir des mutilations ou la mort[29]. Le Code de Hammurabi montre qu'il y a une gradation des peines suivant le sexe et le statut social des personnes qui commettent et subissent les litiges.

Libres et non-libres[modifier]

La société paléo-babylonienne est comme toute société de la Mésopotamie ancienne divisée entre personnes libres et personnes non-libres. Mais la hiérarchie telle qu'elle apparaît dans le Code de Hammurabi est plus complexe, puisqu'elle distingue deux groupes parmi les gens libres : *awīlum* et *muškēnum*[30]. Le terme *awīlum* signifie au sens large « quelqu'un », dans un sens plus restreint une personne libre par opposition à un esclave, et dans un sens encore plus restreint, celui du Code de Hammurabi, il s'agit de la catégorie la plus honorable de la société. Ce sont peut-être les membres de l'administration du palais, donc une sorte d'« aristocratie de fonction » selon D. Charpin, ou ce terme équivaut plus simplement à « gentleman » pour R. Westbrook. Il s'agit en tout cas de personnes riches et respectées. Le statut du *muškēnum* est très débattu. Il est manifestement moins honorable et moins riche que l'*awīlum*, et si on admet que ce dernier est un membre de l'administration du palais alors le *muškēnum* évolue en dehors de ce cadre ; mais à l'inverse une autre interprétation fait du *muškēnum* un dépendant du palais.

Les esclaves sont désignés par le terme masculin *wardum* et féminin *amtum*, qui signifient au sens large « serviteur », ou « inférieur »[31]. L'esclave mésopotamien est une personne dépendant d'un maître qui peut faire l'objet d'une vente. On peut devenir esclave suite à une capture lors d'une guerre, ou en naissant d'une femme esclave, ou encore suite à des difficultés économiques extrêmes ayant conduit à la mise en vente de la personne. Le Code de Hammurabi prenait des dispositions contre leur fuite : ceux qui aident un esclave fugitif sont mis à mort, tandis que ceux qui les dénoncent sont récompensés. Le rôle des esclaves est d'accomplir les tâches les plus ingrates, notamment moudre les grains ou tisser des étoffes, souvent dans le cadre domestique, mais ils ne sont pas une force de travail majeure dans la société, qui ne peut donc être qualifiée d'esclavagiste.

La famille[modifier]

La famille est une institution bien connue par les sources juridiques de la période paléo-babylonienne[32]. Elle est en général nucléaire et monogame, formée par un mariage qui voit une femme passer de l'autorité paternelle à l'autorité conjugale, en rejoignant la résidence de son époux. Le mariage donnait lieu à l'échange d'une dot (*šeriktum*, *nudunnum*) donnée à l'époux par la famille de l'épouse, alors que l'époux offrait en retour un « cadeau d'épousailles » (*terhatum*), parfois accompagné d'un présent de l'époux à l'épouse (*biblum*). Dans les familles riches, ces échanges pouvaient être importants, et parfois impliquer des propriétés foncières ou des esclaves. Le mari peut prendre une seconde femme si la première ne lui donne pas d'héritier, la nouvelle épouse étant subordonnée à la première. Dans le cadre familial, l'autorité patriarcale est claire : il peut avoir des concubines, il est le seul à pouvoir répudier l'autre, en cas d'adultère de sa femme, c'est lui qui décide si celle-ci doit être mise à mort avec son amant. La loi s'assure également du respect inflexible du fils envers son père. Si le père n'avait pas d'enfant pour assurer sa subsistance une fois âgé, il pouvait en adopter un, qui dispose des mêmes droits que les éventuels enfants qui viendraient à naître[33]. Les transmissions d'héritage se font suivant différentes coutumes selon les lieux : de façon égalitaire entre les fils à Sippar, avantage à l'aîné à Larsa ou Isin. On peut ajouter qu'en plus d'être bien souvent une unité économique pratiquant la même activité de père en fils, la famille était aussi une unité religieuse, pratiquant un culte domestique avec des dieux-patrons spécifiques, et rendant un culte à ses ancêtres qui sont souvent enterrés sous le sol de la résidence familiale[34].

Les structures économiques : grands organismes et secteur privé[modifier]

Les activités économiques dans la Mésopotamie ancienne sont prises en charge par des acteurs relevant de deux secteurs : celui des institutions que l'on qualifie souvent de « grands organismes » suite à A. L. Oppenheim, qui sont les palais (royaux et provinciaux) et les temples ici compris en tant qu'institutions et acteurs économiques, et qui sont gérés de façon similaire[35] ; et un secteur privé en dehors du cadre des grands organismes. Concrètement, la limite entre « secteur public » et « secteur privé » n'est guère plus claire que de nos jours, notamment parce qu'il y a des imbrications entre les deux : une personne peut participer à la vie économique d'un grand organisme et mener des activités économiques privées. L'importance respective de l'activité économique des deux secteurs est impossible à établir, car même si notre documentation mentionne en priorité les grands organismes qui sont les plus grands producteurs de textes de la vie courante, rien n'indique clairement qu'ils dominent toute la vie économique[36]. Quoi qu'il en soit, ils ont un impact considérable sur la société de plusieurs manières[37]. Le temple de la divinité principale de la ville contribue à l'identité de celle-ci, puisque sa divinité est souvent invoquée dans les serments prêtés lors des contrats et se trouve au centre des principales fêtes de la ville dirigées par son clergé. En tant qu'institution

économique, il possède de nombreuses propriétés foncières, et un certain nombre de notables de la cité travaillent pour son compte. Le palais est quant à lui au sommet de la société, possède de vastes domaines et draine vers lui de nombreuses ressources, notamment les biens de prestige qu'il redistribue en partie au personnel de l'administration et de l'armée. Ces institutions contribuent donc à former les élites de la société.

Du point de vue administratif, le palais gérait ses terres de différentes façons[38]. Un premier groupe était concédé à des « tributaires » (*naši biltim*), qui recevaient en même temps du matériel d'exploitation et qui versaient une redevance en nature et en argent au palais. Les troupeaux d'animaux du palais étaient gérés selon un principe similaire. Le second groupe de terres était attribué à des personnes effectuant un service (*ilkum*) pour l'État, de type militaire, administratif, artisanal, etc., donc des agents du pouvoir royal. Cela servait à assurer leur subsistance et les frais nécessaires à l'exercice de leur charge, plutôt que de les rémunérer par un salaire ou des rations d'entretien. L'organisation du travail artisanal est moins bien documentée, mais on sait que les palais paléo-babyloniens disposaient d'ateliers, notamment pour le textile, et employaient des artisans extérieurs au palais pour des tâches qu'ils devaient exercer en complément de leur activité privée. Le palais était également un acteur du commerce[39]. Il était tout d'abord un grand consommateur de biens divers, ce qui animait un commerce important, mais il vendait également des denrées alimentaires. Il faisait appel pour cela à un intermédiaire, le *tamkārum* (traduit par « marchand »), à qui il confiait les produits à vendre et qui lui reversait le produit des ventes. On ne sait pas si ses marchands étaient des fonctionnaires ou des entrepreneurs privés à qui le palais confiait ces tâches de temps en temps.

Les temples étaient également des grands acteurs économiques, connus essentiellement par les tablettes des temples de Sippar. Ils possédaient de vastes domaines souvent donnés par le roi à la divinité tutélaire, mais aussi achetés, et qui sont exploités par leurs dépendants[40]. Ces productions étaient mobilisées pour servir ou financer au culte, que ce soit pour les offrandes ou la rétribution des desservants, ou encore pour financer des opérations commerciales d'achats de biens nécessaires au culte. Le roi exerçait toutefois un contrôle sur la gestion du temple, qui était aux mains d'administrateurs comme le *šatammum*, une sorte d'intendant. Par le système des prébendes (voir plus bas), le temple voit graviter autour de lui un grand nombre de notables.

Le secteur privé, bien que peu documenté ou parfois difficile à séparer du secteur des grands organismes avec lequel il peut interagir, occupe manifestement une place dans l'économie mésopotamienne de l'époque[41]. Plusieurs exemples montrent qu'il existait des transactions de biens fonciers, notamment de terres agricoles (champs, jardins-palmeraies), ce qui indique bien l'existence d'une propriété privée, qui chez les plus riches pouvait s'apparenter à un grand organisme en miniature. On a déjà vu qu'il y a également des arguments plaidant en faveur de l'existence d'artisans et de marchands effectuant au moins une partie de leurs activités pour leur propre compte. Les acteurs privés pouvaient également se livrer à des activités financières en faisant des prêts à intérêt. Il ne semble pas qu'il y ait eu un monopole du palais sur certains produits, ou même une fixation rigide des salaires et prix par le pouvoir, ce dernier se contentant plutôt d'indiquer la somme la plus juste ou le minimum acceptable[42].

Les campagnes de la Basse Mésopotamie[modifier]

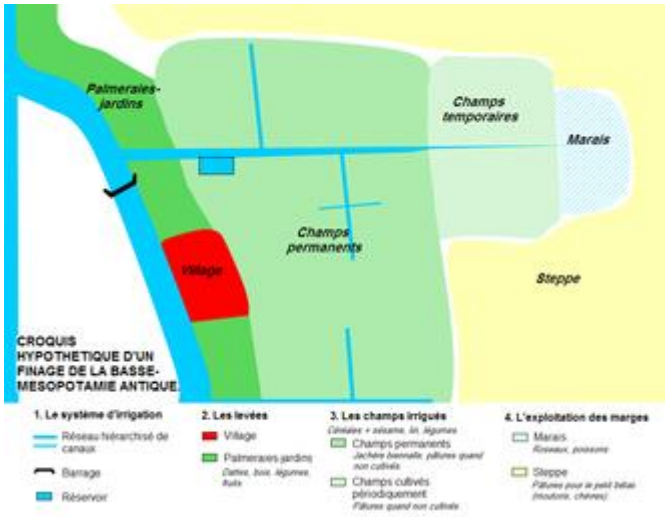
Article connexe : Agriculture en Mésopotamie.

Paysages et aménagements ruraux[modifier]

Les ensembles régionaux de l'agriculture mésopotamienne antique.

La Basse Mésopotamie est une vaste plaine qui correspond au delta de l'Euphrate qui coule à l'ouest et du Tigre qui coule à l'est, les deux se divisant en plusieurs bras secondaires[43]. La pente y est très faible, et les fleuves charrient une grande quantité d'alluvions, ce qui fait que le niveau de leur cours est rehaussé par rapport à la plaine. On note de plus un déplacement progressif de leur tracé, amenant à l'abandon à certaines époques de villes qu'ils irriguaient autrefois. Leurs très violentes crues proviennent au printemps, au moment de la moisson des céréales, ce qui fait qu'elles ne sont d'aucune utilité pour l'agriculture. De plus, étant donné que la Basse Mésopotamie ne reçoit pas suffisamment de précipitations pour faire de l'agriculture sèche, il est nécessaire d'irriguer les champs pour y faire pousser des plantes.

Les habitants de la Basse Mésopotamie ont donc développé un système d'irrigation complexe[44]. Sa fonction première était l'alimentation en eau des champs par des canaux. Les cours d'eau coulant au-dessus de la plaine, une irrigation par gravitation est suffisante : il suffisait de pratiquer une ouverture sur le bord du canal pour laisser l'eau irriguer le champ. Dans certains cas, le champ est irrigué par un appareil à bascule, le shadouf. Ce système était complété par des installations de stockage d'eau (par des réservoirs, barrages) qui servaient également à lutter contre les crues, et à drainer des eaux hors des terres irriguées. Les canaux étaient également utilisés pour le transport fluvial. L'entretien et le creusement des canaux sont devenus au fil du temps des tâches majeures dont se vantaient les souverains, qui y voyaient un moyen de contribuer à la prospérité de leurs sujets, même si au quotidien ce sont les institutions locales et les individus qui doivent prendre soin de ces aménagements[45].



Croquis hypothétique d'un finage de la Babylonie.

Le paysage rural de la Basse Mésopotamie est donc constitué d'une zone de culture irriguée où les champs et jardins-palmeraies, généralement de forme allongée, bordent par leur petit côté les canaux nécessaires à leur mise en culture[46]. Les villages sont établis sur des levées de terre proches des cours d'eau naturels ou artificiels, mais au début du IIe millénaire ils sont encore largement minoritaires face aux espaces urbains qui groupent la majorité de la population, agriculteurs compris. Au-delà des zones en culture, on trouve les espaces incultes de steppe et de nombreux marécages qui fournissent diverses ressources (poissons, roseaux).

Productions agricoles[modifier]

L'agriculture de la Basse Mésopotamie est dominée par la culture de l'orge (sumérien ŠE, akkadien *še'u(m)*), céréale généralement préférée au blé et à l'épeautre en raison de sa meilleure résistance aux sols salins de la région et du fait qu'elle nécessite moins d'eau[47]. Les outils utilisés pour travailler les champs sont ceux qui sont employés depuis plusieurs siècles en Mésopotamie : l'araire à semoir (*epinnu(m)*) tirée par des bœufs, la houe et la faucille[48]. Le labour de la terre était effectué par des équipes de laboureurs et trois ou quatre bovins. On pratiquait généralement la jachère biennale. En temps normal, les rendements des meilleures terres pouvaient être très élevés, et atteindre les 16/1 ou 20/1 voire plus. L'orge constitue la première source de nourriture pour les Anciens mésopotamiens, qu'elle soit consommée sous forme de pain, de galette, de bouillie ou encore de bière, boisson très répandue en Basse Mésopotamie[49].

L'autre grande culture de la région était celle du palmier-dattier[50], qui supporte lui aussi les sols salins, et dont la croissance nécessite un fort ensoleillement et un apport important en eau, raison pour laquelle les palmeraies sont placées au bord des canaux. Le palmier ne produisant des dattes comestibles qu'après cinq ans, les personnes louant un champ pour y mettre une palmeraie ont droit à ne pas verser de redevance avant ces cinq années, et encore celle-ci est allégée (la moitié de la récolte contre les deux tiers en temps normal selon le Code de Hammurabi articles 60 à 64). Le palmier fournit d'autres produits en plus des dattes : son bois peut servir pour des outils et des constructions, les bouts de l'arbre et certaines de ses fibres servent à tresser des paniers, et le rejets poussant à la base de l'arbre sont utilisés pour produire du vin de palme. En plus de cela, les palmeraies sont de véritables jardins, puisqu'on profitait de l'ombre fournie par les palmiers - qui pouvaient atteindre jusqu'à 20 mètres de haut - pour faire pousser divers légumes et fruits à leurs pieds : salade, pois chiche, lentille, fève, oignon, ail, figues, pommes, grenades, etc.[51].

À côté des cultures, les paysans mésopotamiens entretenaient quelques têtes de bétail, avant tout des moutons fournissant de la laine et des chèvres fournissant du lait, mais aussi des bovins, plus onéreux, et des cochons, des ânes ainsi que de la volaille[52]. L'accès régulier à la viande était limité pour la majorité de la population, réservé aux tables des élites et des dieux. Les plus grands troupeaux d'animaux sont ceux des grands organismes, qui pouvaient les confier à des pasteurs professionnels. Les bêtes vont paître à la limite des zones cultivées ou sur des champs en jachère. Les troupeaux institutionnels pouvaient être envoyés en été vers des régions fraîches situées au nord de la Babylonie en été, une sorte de transhumance.

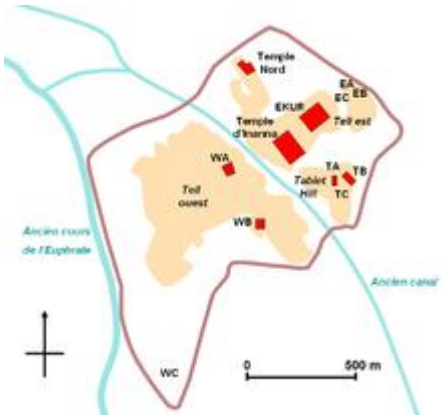
Au final, l'agriculture de la Basse Mésopotamie pouvait être très productive au prix d'aménagements et de soins constants, dans un milieu difficile mais qui devenait très fertile une fois bien mis en valeur. Un problème posé par l'irrigation est la salinisation des sols : l'eau d'irrigation apportait des sels minéraux qui après évaporation restaient dans la terre et faisaient baisser ses rendements. Si certaines pratiques avaient été mises en place pour faire face à ce risque, comme la pratique d'un drainage du sol pour évacuer une partie des sels, ce phénomène qui a commencé durant le IIIe millénaire a pu contribuer à rendre incultes de nombreuses terres à la fin de la période paléo-babylonienne, jouant un rôle dans la crise économique de cette époque[53]. Mais il reste difficile d'évaluer l'impact réel de cette dégradation, et les limites de l'agriculture de la Basse Mésopotamie paraissent avant tout humaines : il y a généralement plus de terres à mettre en culture que de main-d'œuvre disponible, et en cas de conflits ou de crises économiques le système agricole pouvait être perturbé et subir un recul important.

Le monde des villes : urbanisme et activités[modifier]

Article connexe : Ville en Mésopotamie.

Les principales villes de la Basse Mésopotamie à la période paléo-babylonienne

L'espace urbain[modifier]



Plan d'une ville de Babylonie : Nippur. La zone centrale est occupée par les grands temples (Ekur, Temple d'Ishtar), voisinant d'autres temples et des zones résidentielles repérées dans différents secteurs lors des fouilles (TA, TB, TC, WB).

Ruines du centre cultuel de la ville d'Ur, dominées par la ziggurat dont le premier étage a été restauré.

La Basse Mésopotamie est depuis la fin du IVe millénaire une région très urbanisée[54] : si on ne retient que la taille qui est le principal critère visible pour les prospections, plus de la moitié de l'espace habité est alors concentré sur des sites de plus de 100 hectares[55]. On est donc en présence d'une véritable civilisation urbaine, même si de plus en plus de villes déclinent après le règne de Samsu-iluna, surtout dans le sud où la plupart des anciennes cités sumériennes sont progressivement désertées (Nippur, Uruk, Eridu, Ur, Isin, Larsa, Girsu, Umma, etc.).

Les fouilles d'espaces urbains pour la période paléo-babylonienne sont focalisées sur les bâtiments publics (temples et palais). L'urbanisme ne peut être approché que dans quelques villes ayant fait l'objet de prospections internes révélant leur structure urbaine, comme Larsa (Tell Senkerah) et Mashkan-shapir (Tell Abu Duwari) située aussi dans le royaume de Larsa[56]. Deux autres agglomérations de petite taille de cette période constituent un cas particulier, les villes planifiées de Harradum (Khirbet ed-Diniye) et Shaduppum (Tell Harmal). Le fait qu'elles aient été construites

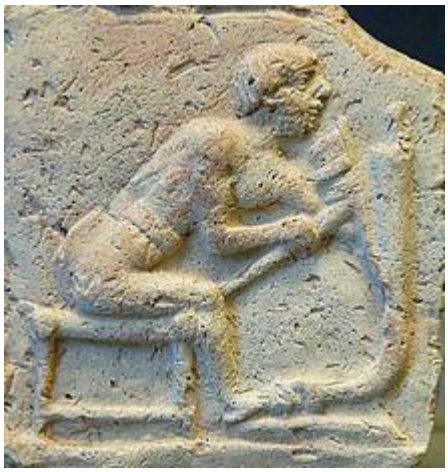
d'un trait nous montre comment l'organisation d'une ville était conçue par les Anciens mésopotamiens : on y trouve une enceinte percée de portes, des îlots urbains délimités par des rues, qui ont la particularité d'être rectilignes à Harradum qui a une forme quasiment carrée, et la position dominante des bâtiments administratifs et religieux.

Les villes mésopotamiennes sont situées sur un ou plusieurs cours d'eau naturels ou artificiels qui les traversent parfois, et disposent de quais (*karūm*) pour la circulation fluviale[57]. Elles sont entourées d'une muraille, percées par des portes plus ou moins larges où les taxes pouvaient être perçues[58],[56]. Les rues et les canaux délimitent des îlots de constructions. Une grande voie menait au quartier principal où se trouvait le palais du roi ou du gouverneur et le grand temple de la ville, parfois accompagné d'une ziggurat (tour à étages). Une partie de l'espace urbain était occupée par des champs ou des jardins-palmeraies, ce qui indique qu'il y avait des activités agricoles intra-urbaines, en plus du fait que des agriculteurs pouvaient vivre dans des villes et travailler les champs situés autour de celles-ci. Les quartiers (*babtum*) de la ville sont une réalité sociale forte : ils ont des « chefs », peuvent intervenir dans des litiges sur des propriétés, informer les autorités de la réputation de certains individus dans des cas de vol ou d'adultère, ce qui leur confère un rôle de contrôle social formel[59]. On a pu repérer dans les espaces urbains fouillés ou des textes plusieurs quartiers spécialisés : certains où résidaient beaucoup de marchands, des membres du clergé, et des quartiers artisanaux[60]. Il n'y a pas, sauf exception, de quartiers riches ou pauvres, les maisons vastes côtoyant les plus petites ; le regroupement s'effectue peut-être selon un modèle qui voit une maisonnée riche regroupant autour de sa vaste résidence les petites habitations de ses dépendants.

Les résidences urbaines[modifier]

Des résidences ont pu être fouillées sur plusieurs sites, et de véritables quartiers ont été dégagés dans des villes majeures de la période, Ur et Nippur, et dans une moindre mesure Sippar[61]. Il s'agit de quartiers tassés, où les rues sont souvent étroites et rarement droites. Les résidences sont plus ou moins vastes, mais généralement exigües. La circulation y est souvent organisée autour d'une cour ou espace central dont on ne sait pas s'il était couvert ou non. Il existe aussi des petites maisons à organisation linéaire. Les fonctions des pièces, nombreuses dans les grandes résidences, sont souvent difficiles à déterminer, d'autant plus que certaines ont pu être plurifonctionnelles. Il y avait des espaces de stockage, des salles de réception, quelques pièces d'eau parfois, et des espaces pour le culte domestique, peut-être dans de petites chapelles. Plusieurs de ces résidences avaient probablement un étage, mais cela reste souvent difficile à déterminer. Des tombes familiales étaient creusées sous des maisons, maintenant le lien entre les vivants et les morts de la famille.

Artisans et marchands[modifier]



Artisan travaillant un objet en bois (araire, partie d'un char ?), terre cuite du début du IIe millénaire retrouvée à Tell Asmar (Eshnunna).

Les activités artisanales sont mal documentées pour la période de la Première dynastie de Babylone, les dossiers paléo-babyloniens relatifs à ce secteur étant extérieurs ou antérieurs à ce royaume[62]. Certains quartiers à spécialisation artisanale ont pu être repérés sur certains sites urbains, mais peu d'installations d'artisans ont été mis au jour. L'article 274 du Code de Hammurabi indiquant les salaires d'embauche de plusieurs artisans donne une liste de métiers artisanaux, mais il est fragmentaire et donc de lecture malaisée. Ce même texte mentionne également les

activités de maîtres d'œuvres dans le bâtiment (articles 228-231), qui devaient être très importants en milieu urbain en tant qu'architectes ou experts en maçonnerie guidant les travaux de construction. Les prébendes de temples montrent différentes activités artisanales en relation avec le culte, comme la transformation de produits alimentaires (brasseur, boulanger).

Les villes comportaient également des espaces destinés aux échanges, et il semble avoir existé des marchés situés notamment près des portes, ainsi que des boutiques. Mais le grand lieu du commerce était le quai (*karūm*) de la ville, qui est le quartier marchand. Le moyen de paiement qui domine définitivement dans ces lieux d'échanges à partir de la période paléo-babylonienne est l'argent pesé, exprimé dans les unités de poids que sont la mine (environ 500 grammes) et sa subdivision le sicle (1/60e de mine). Il est diffusé sous diverses formes standardisées de poids courant et parfois authentifiées par une marque : lingots, plaques, anneaux, etc.[63] Il joue aussi les rôles cruciaux d'étalon de valeur et d'unité de compte, ce qui fait qu'il peut être considéré comme une forme de monnaie. Les grains d'orge peuvent avoir des fonctions similaires, mais leur utilisation en tant que monnaie est de moins en moins répandue depuis les derniers siècles du IIIe millénaire. Il ne faut pour autant pas considérer que l'économie de cette période est monétisée, en raison du poids de l'auto-subsistance, des échanges non-marchands ou en nature (notamment la redistribution dans les grands organismes) et sans doute aussi de formes de troc.

Le *karūm* était aussi une institution regroupant les marchands d'une ville, donc une sorte de « guilde »[57], dirigée par un chef des marchands (*wakil tamkarim*) qui agit pour le compte du roi. Les marchands pouvaient s'organiser en associations de courte durée pour financer des opérations commerciales, comme l'association-*tappūtum* figurant dans le Code de Hammurabi, qui voit un bailleur de fonds remettre une somme à un agent commercial, les partenaires devant ensuite partager le profit à parts égales[64]. Certains Babyloniens se livrent aussi à des activités financières privées. Le Code de Hammurabi légifère sur les activités de prêts (en cas de problème de remboursement, ou sur les garanties du prêt). Les taux d'intérêt pouvaient s'élever à 20% pour les prêts d'argent et 33% 1/3 pour les denrées alimentaires[65].

Les produits commercialisés au niveau local sont surtout des denrées alimentaires diverses, ou encore des matières premières textiles comme la laine, vendues en partie par le palais comme vu plus haut. Les métaux devaient en revanche être cherchés hors de Mésopotamie, mais on est peu renseignés sur leur commerce pour cette période en Babylonie. Le commerce dans le Golfe persique, qui servait à importer du cuivre de Dilmun (Bahrein), décline sous la période de domination babylonienne alors qu'il avait contribué au développement de villes méridionales comme Larsa ou Ur durant les périodes précédentes. Au nord, la ville de Sippar devient une place de première importance pour l'importation de produits étrangers en Babylonie, et exporte également des produits textiles vers l'Assyrie, tout comme Babylone[66].

Croyances et pratiques religieuses[modifier]

Article connexe : Religion mésopotamienne.

Les divinités[modifier]

Plaque en terre cuite représentant une déesse, sans doute Ishtar, tenant une arme, début du IIe millénaire, Tell Asmar (Eshnunna).

Les Anciens mésopotamiens croyaient que l'être humain avait été créé par les dieux pour le servir[67]. Les principales divinités mésopotamiennes sont le produit d'une longue évolution. On peut les désigner par leur nom sumérien ou leur nom akkadien si ceux-ci diffèrent, et leurs lieux de cultes principaux sont situés dans la ville dont elles sont les patronnes[68]. Le grand dieu Enlil est vu comme le roi des dieux, maître de l'Air, pourvoyeur de la royauté terrestre, détenteur des tablettes de la destinée qui décident du sort des hommes. Son grand temple se trouve dans la cité sainte de Nippur. Il constitue une « triade » avec son père Anu, dieu du Ciel dont le lieu de culte principal est à Uruk, et son frère Enki/Ea, dieu de l'Abîme, divinité de la sagesse et de la magie, vénéré à Eridu. On trouve ensuite les grandes divinités célestes : Nanna/Sîn, le dieu-lune dont le temple principal est à Ur, et ses enfants Utu/Shamash le dieu-soleil, dieu de la justice, divinité tutélaire de Larsa et Sippar, et la déesse Inanna/Ishtar, la planète Vénus, déesse de l'amour et de la guerre dont le grand temple est à Uruk. On peut y ajouter Ishkur/Adad, dieu de l'orage et donc de la fertilité. Viennent ensuite des divinités guerrières comme le dieu Ninurta originaire de Nippur ou Zababa vénéré à Kish. Les divinités principales du monde infernal sont Ereshkigal, reine des Enfers, et son parèdre Nergal. La divinité tutélaire de Babylone, Marduk, de statut mineur avant l'affirmation de ce royaume, prend de l'importance au fur et à mesure que la puissance babylonienne augmente et que son temple, l'Esagil, fait l'objet de nombreuses donations[69]. À côté de cela, les Mésopotamiens croyaient que le monde était habité par un ensemble d'êtres surnaturels, démons protecteurs ou néfastes, qui pouvaient agir pour le compte des dieux, notamment pour punir une personne qui n'aurait pas respecté l'ordre divin.

Le culte[modifier]

L'« adorant de Larsa », statuette en cuivre d'un homme en position de prière offerte au dieu Amurru, règne de Hammurabi, Musée du Louvre.

Le lieu principal d'exercice du culte est le temple, résidence terrestre de la divinité, qui y est présente sous la forme de sa statue qu'elle passe pour habiter réellement. Cette dernière se trouve dans la pièce principale du sanctuaire, le « saint des saints » ou *cella*. À la période paléo-babylonienne, c'est de plus en plus une salle de disposition barlongue dans laquelle l'autel ou la niche où se trouve la statue fait face à l'entrée, qui ouvre sur une cour intérieure organisant la circulation dans le bâtiment. Cette disposition reste dominante jusqu'à la fin de la civilisation babylonienne[70]. C'est là qu'ont lieu la majorité des rituels du culte des divinités qui « résident » dans le temple. Dans ce dernier où à sa proximité, on trouve un ensemble de pièces et de bâtiments servant à l'exercice du culte : des bureaux, des magasins, des cuisines, plus loin des ateliers, les résidences du personnel cultuel qui peut être regroupé dans un même quartier. Les principaux complexes sacrés sont dominés par une ziggurat, monument à degrés dont la symbolique et la fonction exactes restent obscures.

L'entretien quotidien des dieux dans le sanctuaire prend différentes formes[71] : un entretien alimentaire (boissons et nourriture) et vestimentaire, la purification du lieu saint du temple et de la statue, et une célébration par divers rituels accompagnés à l'occasion de chants et de musique. Les offrandes faites aux dieux proviennent de particuliers, et en priorité du roi. Il peut s'agir d'aliments, de vêtements, de mobilier, d'objets d'art, de propriétés foncières, etc. Le souverain a de plus pour rôle de construire et restaurer les temples[72]. Le calendrier liturgique des différentes villes de Basse Mésopotamie était également marqué par des rituels et fêtes religieuses plus ou moins grandioses, certains associant le souverain à leur déroulement.

Le personnel des temples est généralement divisé entre le personnel chargé du culte et le personnel chargé de l'administration du patrimoine du temple, qui peut être très important comme vu plus haut[73]. Mais la séparation entre les deux n'est pas forcément rigide, d'autant plus que les richesses du temple sont destinées en grande partie à son culte. Les prêtres chargés du culte ordinaire sont désignés sous le terme SANGA/*šangûm*, et sont dirigés par un chef. Ils peuvent être assistés par des prêtres spécialisés : les *pašišum* qui semblent s'occuper de l'entretien de la statue de la divinité, ou encore les lamentateurs (*kalûm*) et chantres (*nârum*) qui participent aux rituels, avant tout par leurs chants. Il existait également un personnel religieux féminin. Les mieux connues pour cette période sont les *nadītum*, religieuses attachées à un dieu et vivant recluses dans une sorte de « cloître » (*gāgum*), attestées notamment à Sippar et Nippur[74]. Enfin, certains prêtres non rattachés à des temples étaient spécialisés dans des rituels différents, à savoir les exorcismes ou la divination, généralement par hépatoscopie (lecture des messages des dieux dans les entrailles de moutons)[75]. Un cas de prophétisme inspiré par le dieu Marduk est également connu à Babylone sous le règne de Hammurabi. Ces activités intéressaient de très près le roi, qui devait garder un contact régulier avec le monde divin.

Ce personnel peut être rémunéré par des rations d'entretien fournies par le temple, ou bien en recevant une partie des offrandes faites au dieu, ou encore par la concession de terres agricoles appartenant au sanctuaire, dont ils tirent leurs

revenus[76]. Une partie des charges cultuelles pouvait être segmentée et concédée à plusieurs personnes qui s'en répartissaient l'exercice chacun à leur « tour » (BALA) pour une durée variable : c'est le système désigné sous le terme de « prébende ». Il peut s'agir de personnes chargées de la préparation des aliments offerts à la divinité, ou bien de celles chargées de l'entretien de la statue ou des lieux sacrés du temple. Les charges de prébendes étaient rémunérées, et pouvaient même être louées.

La mort et les rites funéraires[modifier]

Suivant les croyances des Anciens mésopotamiens, les spectres des morts se dirigeaient vers un Au-delà situé sous terre, ce qui explique sans doute pourquoi ils ensevelissaient les cadavres des défunts, la plupart du temps sous terre, parfois dans des marécages[77]. Des tombes ont pu être fouillées sur plusieurs sites. Les plus simples sont en terre, parfois maçonnées en briques, tandis que les plus élaborées sont des caveaux familiaux voûtés. Beaucoup ont été retrouvées sous des résidences, permettant ainsi de préserver les liens entre morts et vivants d'une maisonnée. Cela s'accompagnait de rituels liés au culte des ancêtres, dont le plus courant est le *kispum*, banquet funéraire présidé par le chef de famille renforçant le lien entre les vivants et leurs aïeux. De tels rituels assuraient le bien-être des défunts et prévenait contre les perturbations par leurs spectres. Ne pas disposer de tombe et de culte funéraire est vu comme un grand malheur. Les défunts étaient généralement accompagnés dans leur dernière demeure par des objets funéraires, qui illustrent les inégalités sociales : les plus pauvres n'ont généralement que des céramiques, tandis que les plus aisés ont des bijoux, parures, des sceaux-cylindres, parfois des armes, etc.[78] Ces croyances et pratiques restent stables durant le reste de l'histoire babylonienne.

Autres aspects culturels[modifier]

Le milieu lettré : éducation et productions littéraires[modifier]

Articles connexes : Cunéiforme et Littérature mésopotamienne.

Une tablette « littéraire » fragmentaire de la période paléo-babylonienne, racontant le récit de la prise du pouvoir du roi Sargon d'Akkad, Musée du Louvre.

Les œuvres littéraires de la période paléo-babylonienne qui nous sont parvenues sont issues d'un milieu de scribes qui est l'héritier d'une longue tradition mise en place dans les millénaires précédents, reposant sur l'usage de l'écriture cunéiforme et de la langue sumérienne qui était encore au début du IIe millénaire la langue savante alors qu'elle avait cessé d'être parlée. Les scribes sont formés suivant des pratiques très bien connues pour la période paléo-babylonienne grâce aux nombreuses tablettes scolaires mises au jour à Nippur, Sippar et Ur[79]. L'enseignement est de type privé, et se fait dans les résidences de scribes expérimentés qui forment des apprentis scribes. L'apprentissage est progressif : l'élève apprend à lire et tracer des signes de plus en plus complexes à l'aide de listes de signes constituant parfois de véritables syllabaires, ou avec des listes de noms propres, puis des listes lexicales comprenant des milliers de signes et mots (métiers, animaux, villes, plantes, objets, etc.). Les apprentis scribes, qui parlent probablement tous l'akkadien sous sa forme babylonienne, doivent être initiés au sumérien, qui reste dominant dans les textes écrits même si la place de l'akkadien est de plus en plus grande. Puis ils pouvaient se frotter au vocabulaire juridique, à la rédaction de contrats, copiaient des textes plus complexes comme des séries de proverbes puis des passages de mythes ou d'hymnes. Cela ouvre éventuellement sur une formation plus spécialisée, qui peut ensuite se faire dans les temples. C'est là que se forment les véritables lettrés, qui sont en général des desservants de sanctuaires, et c'est à eux qu'on doit la rédaction des œuvres littéraires majeures[80]. Malgré cela, on notera que ces œuvres sont souvent connues à partir de copies provenant des écoles d'apprentissage des scribes.

La littérature de la période paléo-babylonienne reprend l'héritage sumérien, notamment les traditions de la période de la Troisième dynastie d'Ur (2112-2004) et ses hymnes dédiés à des souverains et des sanctuaires[81]. Sous les rois d'Isin et de Larsa ayant précédé la domination babylonienne, des œuvres nouvelles sont encore rédigées en sumérien. Sous Hammurabi et ses descendants, la littérature en akkadien prend le dessus, même si on conserve les genres littéraires sumériens. Le Code de Hammurabi est par exemple l'héritier de recueils de jurisprudence rédigés en sumérien, et consiste en un véritable hymne à la gloire du roi et de son sens de la justice. Des hymnes aux dieux sont rédigés sous les rois paléo-babyloniens : la *Prière aux dieux de la nuit* et l'*Hymne à Ishtar* du roi Ammi-ditana. Des textes épiques réfléchissant sur les limites de la condition humaine, et notamment l'impossibilité d'accéder à la vie éternelle et l'inéluctabilité de la mort, sont mis au point à partir de mythes plus anciens : le *Mythe d'Etana*, le *Mythe d'Adapa*, et la fameuse *Épopée de Gilgamesh* dont une première version est datable de cette époque, ou encore la *Ballade des Héros des temps jadis*, connue par une version sumérienne et une autre akkadienne. On peut y ajouter l'*Atra-hasis*, reprise du mythe du Déluge. Le genre des listes lexicales connaît une floraison à cette époque, et est très représenté dans les corpus de textes scolaires, où apparaissent notamment des listes bilingues sumérien/akkadien aidant à l'apprentissage de la première langue. On y trouve les versions anciennes, encore non fixes, de principales listes canoniques mises au point à la période médio-babylonienne[82].

Productions scientifiques[modifier]

La tablette mathématique Plimpton 322.

Le milieu lettré babylonien a également produit un ensemble de textes à finalité technique (réservés à des spécialistes de certaines disciplines), montrant ses réflexions « scientifiques », terme qui a une acception large dans ce contexte car on peut y inclure des disciplines qui paraissent aujourd'hui non scientifiques comme la divination ou la magie[83]. Il s'agit en fait du regroupement d'un ensemble de pratiques intellectuelles dans lesquelles se repère une méthode de réflexion similaire, une rationalité propre aux Anciens babyloniens, reflétant leur conception du monde, peu importe que cela concerne des réflexions qui paraissent aujourd'hui irrationnelles au premier abord. Comme dans les autres domaines de la culture, les textes « scientifiques » de la période paléo-babylonienne, provenant avant tout du milieu scolaire, se placent dans la droite ligne de ceux des périodes précédentes, en même temps qu'il y a des innovations cruciales. Ainsi, les compilations d'observations astronomiques à des fins divinatoires se développent à cette période[84], même si cette discipline n'est pas encore très importante, car la pratique divinatoire la plus répandue alors est l'hépatoscopie comme vu plus haut. L'état de certaines disciplines comme la médecine est mal connu pour cette période, reposant essentiellement autour de quelques incantations à fins thérapeutiques[85].

La discipline scientifique qui connaît le développement le plus important à la période paléo-babylonienne sont les mathématiques, puisqu'on admet généralement qu'il y a eu une stagnation dans ce domaine durant les périodes postérieures de l'histoire mésopotamienne. Comme pour l'écriture, le cursus d'apprentissage des mathématiques peut être reconstitué[86]. Les Mésopotamiens distinguaient depuis le IVe millénaire entre des systèmes métrologiques variés pour quantifier (les capacités, les poids, les surfaces ou les longueurs), et un système de numération sexagésimale (base 60) positionnelle servant à effectuer les calculs, et dont les résultats pouvaient ensuite être convertis dans les unités de mesure. Différents textes aidaient à l'assimilation de ces systèmes : des listes métrologiques, des tables numériques, et des tables de conversion entre système sexagésimal et systèmes de mesure. Des exercices partant d'exemples qui se voulaient concrets (travaux de construction, travaux agricoles) permettaient l'entraînement des apprentis scribes qui ensuite utilisaient leur expérience dans la gestion des institutions économiques. Les connaissances les plus avancées de cette période relevaient surtout de l'algèbre et du calcul numérique (résolutions de problèmes allant jusqu'au huitième degré, algorithmes, calcul de puissances, etc.). Un des exemples les plus fameux

des capacités des « mathématiciens » babyloniens est la tablette Plimpton 322, une liste de triplets pythagoriciens, montrant la maîtrise du théorème de Pythagore plus de mille ans avant Pythagore[87].

Les réalisations artistiques de la Babylonie amorrite[modifier]

Sceau-cylindre en hématite avec impression de la période de la première dynastie de Babylone, représentant une scène de présentation d'un individu à une divinité, Musée des beaux-arts de Lyon.

Tête sculptée d'un roi inconnu (Hammurabi ?), le reste du corps ayant disparu, diorite, Musée du Louvre.

Si l'art mésopotamien du début du IIe millénaire est plutôt bien documenté, les œuvres provenant du royaume babylonien sont peu nombreuses. L'une des formes d'art les mieux connues est la sculpture sur terre cuite[88]. Elles représentent souvent des divinités, avec leurs symboles, ainsi que des scènes mythologiques et parfois des scènes profanes ou érotiques. Ces objets étaient sans doute les plus accessibles au peuple babylonien. Ils ont pu être offerts à des temples, ou ont eu une fonction protectrice dans des maisons, ou ont pu servir d'images cultuelles dans de petits sanctuaires. C'est sans doute la forme d'art la moins élitiste qui soit connue.

La sculpture sur pierre de la période paléo-babylonienne reprend les codes artistiques posés durant les siècles précédents, sans originalité. On connaît des exemples de bas-reliefs sur stèles comme celui qui domine la stèle du Code de Hammurabi représentant le roi debout en prière face du dieu Shamash assis sur un trône. Deux autres sculptures représentent peut-être ce même souverain : une stèle en calcaire vouée par un fonctionnaire royal à la déesse Ashratum, fragmentaire, et une tête qui appartenait à une statue en ronde-bosse en diorite dont le corps a été perdu, représentant un roi idéalisé, sans expression[89]. Des statuettes en matière vitreuse, couramment appelé « faïence », sont également connues.

Des statuettes en métal ont également été réalisées par les artisans de l'époque, la plus remarquable étant l'« adorant de Larsa », en cuivre partiellement plaqué d'or. Elle représente un personnage genou à terre levant la main, geste d'hommage au dieu Amurru auquel elle a été vouée par un certain Lu-Nanna « pour la vie de Hammurabi »[90]. D'autres statuettes en métal, représentant des orants ou des animaux, témoignent également du grand niveau de maîtrise atteint par les fondeurs et orfèvres de la Basse Mésopotamie à cette période[91]. Ils maîtrisent depuis plusieurs siècles des techniques comme l'incrustation, de soudage et de filigrane, et cela se voit dans les bijoux en or qu'ils réalisent, notamment des épingles, et des pendentifs et pendeloques représentant des symboles divins (croissant de lune, disque solaire, foudre) ou des déesses-protectrices suivant un style international courant à cette période[92].

En ce qui concerne la glyptique, son support privilégié est alors le sceau-cylindre caractéristique de la civilisation mésopotamienne, dont le nombre croît fortement à la période paléo-babylonienne avec la multiplication des actes juridiques qu'il servait à authentifier[93]. Ces cylindres sont taillés dans plusieurs types de pierres : l'hématite surtout, mais aussi la cornaline, la chlorite, la serpentinite, l'agate, le cristal de roche, le calcaire, etc. Les artisans spécialisés dans la réalisation de sceau-cylindres, les lapicides, ont développé au début du IIe millénaire de meilleures techniques de travail de la pierre, notamment pour la perforation. Les représentations qui sont gravées sur les sceaux-cylindres, pensées pour pouvoir se dérouler en continu, reprennent souvent un type de scène dit « de présentation » déjà courant à la période d'Ur III, mettant en scène le roi au service duquel est le détenteur du sceau (dont le nom est souvent inscrit), en position d'orant, face à des divinités protectrices (les déesses Lama), ou des divinités importantes du panthéon comme Shamash ou Ishtar.

La fin de la Première dynastie de Babylone[modifier]

Le règne de Samsu-ditana (1625-1595) est le dernier de la Première dynastie de Babylone, mais aussi l'un des plus mal connus[94]. La crise économique que connaît la Babylonie n'est toujours pas résolue, et le royaume est toujours en déclin. La tradition mésopotamienne ultérieure rapporte que la chute de Babylone qui survient alors, datée selon la chronologie moyenne de 1595, est due à une attaque menée par les Hittites, venus d'Anatolie centrale, conduits par leur roi Mursili Ier. Cette prise a longtemps été vue comme la conséquence d'un raid soudains, mais des sources publiées récemment semblent indiquer que Samsu-ditana fait face à de nombreux adversaires dans les années précédant sa chute, notamment les Élamites, les Hourrites et les Kassites, qui sont les autres puissances montantes et futurs grands royaumes de la période suivante. L'attaque hittite n'aurait donc été que la conclusion d'une période de crise grave. Elle n'entraîne en tout cas pas de domination durable de la part des envahisseurs, et laisse la place à de nouvelles ambitions, parmi lesquelles se trouvent celles des rois Kassites qui finissent par triompher[95].

La dynastie kassite : stabilisation et prestige du royaume babylonien[modifier]

Cette dynastie, d'origine étrangère, constitue un des moments majeurs de l'histoire mésopotamienne, connu comme la première partie de la période dite « médio-babylonienne »[96]. Elle reste mal connue, car cette période a laissé peu de sources, et celles-ci n'ont été que partiellement publiées. La chronologie jusqu'à la fin du XIVe siècle est très incertaine, et les aspects socio-économiques nous sont encore moins bien connus que pour les autres périodes. Pourtant il ne faut pas minimiser l'importance de la dynastie kassite. Elle voit l'établissement définitif du pouvoir de Babylone sur tout l'ancien Pays de Sumer et d'Akkad, qui devient alors le pays de « Karduniash », la Babylonie, grâce au maintien au pouvoir de la dynastie la plus longue de l'histoire de ce royaume. À partir des Kassites, quiconque veut dominer la Mésopotamie du Sud doit régner à Babylone. Cette stabilité est remarquable car il s'agit de la seule dynastie babylonienne dont la puissance ne repose pas sur l'héritage d'un ou deux règnes fondateurs brillants suivis d'un déclin progressif.

L'avènement de la dynastie kassite en Babylonie[modifier]

En 1595, le souverain babylonien Samsu-ditana est vaincu par Mursili Ier, roi des Hittites, qui s'empare de la statue de Marduk située dans l'Esagil, le grand temple de Babylone, et l'emporte. Cette défaite signifie la fin d'une dynastie déjà très affaiblie par plusieurs rivaux dont les Kassites. Selon la liste royale babylonienne, c'est Agum II, qui serait le dixième souverain de la dynastie des rois kassites (fondée par un certain Gandash, qui aurait régné on ne sait où dans la seconde moitié du XVIIIe siècle), qui s'empare de Babylone après le sac de la cité par les Hittites. Peut-être qu'ils étaient les alliés des Hittites et ont appuyé leur campagne pour prendre le pouvoir[95]. Le premier souverain kassite attesté comme roi de Babylone semble être Burna-Buriash Ier[97]. Cette dynastie a pour rivale celle du Pays de la Mer,

située au sud de la Babylonie, qui est vaincue au début du XVe siècle par Ulam-Buriash et Agum III. À partir de ce moment, la prépondérance de Babylone en Mésopotamie méridionale n'est plus contestée, et les souverains kassites sont maîtres de tout le pays de Sumer et d'Akkad, qui devient le pays de *Karduniaš* (terme kassite équivalent à la Babylonie), ce qui fait d'eux une des grandes puissances du Moyen-Orient. Le seul gain territorial notable effectué par des souverains kassites après cela est l'île de Bahreïn, appelée alors Dilmun, où a été retrouvé un sceau au nom d'un gouverneur babylonien de l'île même si on ne sait rien sur la durée de cette domination[98].

Les rois kassites sur la scène internationale[modifier]

La situation politique au Moyen-Orient au début de la période couverte par les Lettres d'Amarna, première moitié du XIVe siècle.

La situation au XIIIe siècle après l'expansion des Hittites et des Assyriens.

Les Kassites dans les relations diplomatiques[modifier]

Article connexe : Diplomatie dans le Proche-Orient ancien.

Une lettre de la correspondance diplomatique retrouvée à Tell el-Amarna

Le XIVe et le XIIIe siècle marquent l'apogée de la dynastie kassite en Babylonie. Ses rois sont les égaux des grands souverains de la période, ceux d'Égypte, du Hatti, du Mitanni puis d'Assyrie, avec lesquels ils entretiennent des relations diplomatiques dans lesquelles ils ont le privilège de porter le titre de « grand roi » (*šarru rabû*)[99], marquée par une correspondance abondante, et des échanges de présents (*šulmānu*)[100]. Ce système, avant tout attesté par les lettres d'Amarna[101] en Égypte et de Hattusha la capitale hittite[102], et assuré par des envoyés appelés *mār šipri*, concerne d'importants produits de luxe, dont beaucoup d'or et de métaux précieux, échangés dans un système de dons et contre-dons, plus ou moins respectés par certains souverains (ce qui n'est pas sans entraîner de petites tensions), en tant que cadeaux d'amitié, ou d'hommages échangés lors de l'intronisation d'un roi. C'est l'akkadien babylonien (sous la forme dite « médio-babylonienne ») qui est la langue diplomatique, en continuité avec la période précédente.

Des mariages dynastiques s'effectuent les cours de cette période, et les rois kassites y participent activement. Burna-Buriash II marie ainsi une de ses filles à l'égyptien Amenhotep IV/Akhénaton[103] et une autre au hittite Suppiluliuma II, tandis qu'il épouse la fille du roi assyrien Assur-uballit Ier[104]. Des princesses babyloniennes sont également mariées à des souverains élamites[105]. Cela a pour but de renforcer les liens entre les différentes cours, et dans les deux derniers cas d'apaiser les tensions politiques.

Les conflits contre l'Assyrie et l'Élam[modifier]

Babylone se retrouve entraînée dans une série de conflits avec l'Assyrie lorsque Assur-uballit Ier, souverain assyrien, se libère de la domination du Mitanni vers 1365. C'est le début de l'affrontement pluriséculaire entre le sud et le nord de la Mésopotamie[106]. Burna-Buriash II (1359-1333) voit au début d'un mauvais œil l'indépendance de l'Assyrie car il considère cette dernière comme une de ses vassales. Mais il épouse finalement la fille du roi assyrien, qui lui donne un fils, Karahardash. Ce dernier monte sur le trône vers 1333, mais il est aussitôt assassiné et Nazi-Bugash monte sur le trône. Assur-uballit réagit et envahit Babylone pour introniser son autre petit-fils, Kurigalzu II (1332-1308), qui lui est fidèle tant qu'il vit, mais provoque ensuite le roi assyrien suivant, Enlil-nerari. Il s'ensuit une série de conflits durant plus d'un siècle, qui culminent dans l'affrontement entre Kashtiliash IV (1232-1225) et Tukulti-Ninurta Ier, ce dernier réussissant à envahir la Babylonie et à la ravager. La situation devient de plus en plus confuse car les Assyriens ne réussissent pas à établir une domination durable sur Babylone et que les conflits se poursuivent. Elle empire quand le roi élamite Kidin-Hutran III se mêle à la partie : il dévaste Nippur et rend la situation difficile pour les souverains imposés par les Assyriens sur le trône de Babylone, qui sont renversés l'un après l'autre jusqu'en 1217.

Après l'assassinat de Tukulti-Ninurta en 1208 et les troubles internes qui secouent l'Assyrie par la suite, les rois de Babylone réussissent à reprendre leur autonomie, et c'est même le roi babylonien Marduk-apla-iddina Ier (1171-1159) qui aide l'assyrien Ninurta-apil-Ekur à prendre le pouvoir dans le royaume du nord, avant que ce dernier ne se retourne contre lui sans succès[107]. Au sortir de ces conflits, la Babylonie et l'Assyrie sont affaiblies, quand les armées élamites remettent les pieds en Mésopotamie, menées par leur roi Shutruk-Nahhunte qui a est monté sur le trône en 1185.

Institutions du royaume kassite[modifier]

La documentation sur la période kassite est peu abondante comparée à celle de la période précédente, et se concentre essentiellement sur les XIVe et XIIIe siècle. De plus, elle a surtout été peu étudiée, et on est donc peu renseigné sur les aspects socio-économiques de la Babylonie de cette époque[108]. Le plus gros corpus est constitué par un lot de 12 000 tablettes retrouvées à Nippur, qui n'ont encore été que très peu publiées et étudiées. Des archives ont été retrouvées en quantité limitée sur d'autres sites. À ces sources s'ajoutent les *kudurru* (voir plus bas) et quelques inscriptions royales.

Le roi[modifier]

Le roi kassite est désigné par plusieurs titres : le nouveau « roi de Karduniash » (*šar māt karduniaš*), à côté des plus traditionnels « roi des quatre régions » (*šar kiššati*), « roi de Sumer et d'Akkad », ou encore de l'original « *šakkanakku* (titre administratif) d'Enlil » dont se pare un des deux rois nommés Kurigalzu[109]. Le premier titre indique que désormais le roi se considère comme le maître d'un territoire comprenant toute la Babylonie. Il reprend les attributs traditionnels de la monarchie mésopotamienne : il est un roi-guerrier[110], le juge suprême du royaume[111] et un bâtisseur prenant notamment soin des temples des divinités traditionnelles de la Mésopotamie[104]. Les apports kassites semblent donc limités. Les noms des souverains sont kassites au début de la dynastie, faisant référence à des dieux de ce peuple comme Buriash, Harbe ou Maruttash, puis par la suite ils mélangent des termes kassites et akkadiens. La dynastie royale se place sous la protection d'un couple de divinités proprement kassites, Shuqamuna et Shumaliya, qui disposent d'un temple à Babylone dans lequel les rois sont peut-être couronnés[112]. Toute la famille royale est impliquée dans l'exercice de hautes charges : il y a des exemples d'un frère de roi qui dirige une armée ou d'un fils de roi qui devient grand prêtre du dieu Enlil.

Les élites et l'administration royale[modifier]

Parmi l'entourage royal, de nouveaux titres apparaissent, comme celui de *šakrumaš* qui est d'origine kassite et semble désigner un chef militaire ou encore le *kartappu* qui est à l'origine un conducteur de chevaux. Si l'organisation de l'armée kassite est très mal connue, il est au moins acquis cette période connaît une innovation important dans les techniques militaire avec l'apparition du char léger et l'emploi des chevaux qui semblent être des spécialités kassites[113]. Parmi les hauts dignitaires, les *sukkallu* (terme vague qui peut se traduire « ministre ») sont encore présents. Les fonctions de tous ses personnages sont mal définies, et probablement instables. En tout cas, les Kassites ont intégré de nombreux dignitaires issus de la Babylonie et n'ont pas cherché à monopoliser le pouvoir pour leur compte.

L'administration provinciale est mieux connue[114]. Le royaume est divisé en provinces (*pīhatu*), dirigées par des gouverneurs généralement appelés *šakin māti* ou *šaknu*, auxquels on peut ajouter les éventuels territoires tribaux dirigés par un *bēl bīti* évoqués plus bas. Le gouverneur de Nippur porte le titre particulier de GÚ.EN.NA, et dispose peut-être d'un pouvoir plus important que les autres, le problème étant qu'il est le seul à être bien connu du fait de l'abondance des archives retrouvées sur ce site pour la période kassite. Les gouverneurs se succèdent souvent au sein d'une même famille. Au niveau local, les villages ou villes sont administrés par un « maire » (*hazannu*). Ses fonctions ont un aspect judiciaire, même s'il existe des juges (*dayyānu*)[115]. Les sujets doivent verser des taxes au pouvoir royal, ou bien effectuer des corvées pour son compte, et parfois certains de leurs biens sont réquisitionnés. On connaît ces contributions essentiellement parce qu'elles sont mentionnées dans les kudurrus qui les exemptent pour certaines terres[115].

La période kassite voit l'apparition de nouveautés dans l'organisation administrative, qui sont dans une certaine mesure issues des traditions kassites. Certains territoires sont appelés « maisons » (akkadien *bītu*), dirigées par un chef (*bēl bīti*, « chef de maison »), et se revendiquant généralement d'un ancêtre commun éponyme du groupe. Cela a été longtemps interprété comme un mode d'organisation tribal kassite, chaque tribu disposant d'un territoire qu'elle administre. Cette opinion a été récemment contestée, et on a proposé de voir dans ces « maisons » des domaines familiaux hérités d'un ancêtre, une forme de province qui complèterait le quadrillage administratif déjà évoqué, et dont le chef serait désigné par le roi[116].

Les donations royales[modifier]

Kudurru babylonien inachevé (non inscrit) de la période kassite, retrouvé à Suse en Élam où il avait été amené en butin, Musée du Louvre.

Les institutions économiques dominantes en Babylonie sont toujours les « grands organismes », palais et temples[117]. Mais en dehors du cas des terres du gouverneur de Nippur, nous sommes peu documentés sur ces institutions. L'un des rares aspects de l'organisation économique de la période kassite pour lequel nous soyons bien renseignés est celui des donations de terres effectuées par le roi, en attendant la publication des milliers de tablettes inédites pouvant contribuer à améliorer notre connaissance de cette époque. Il s'agit là d'un phénomène particulier qui semble initié à cette période, puisque pour la période précédente les terres étaient concédées de manière non définitive.

Ces transactions sont marquées sur des kudurrus[118], dont une quarantaine ont été retrouvées pour la dynastie kassite. Il s'agit de stèles divisées en plusieurs sections : la description de la donation, avec les droits et devoirs du bénéficiaire de la donation (taxes, corvées, exemptions), les malédictions, et souvent des bas-reliefs sculptés. Les kudurrus étaient sans doute placés à l'origine dans des temples, sous la protection divine. Généralement la donation concerne un domaine très vaste, de 80 à 1 000 hectares (avec une moyenne de 250 ha). Les bénéficiaires étaient des hauts dignitaires évoluant dans l'entourage du roi : hauts fonctionnaires, membres de la cour voire de la famille royale, des généraux, des prêtres. La donation était sans doute faite en récompense de la loyauté de la personne, ou d'un acte l'ayant distinguée. Les grands temples de Babylonie recevaient aussi d'importants domaines : l'Esagil, le temple de Marduk à Babylone, a ainsi reçu près de 5 000 ha à cette période. Quelquefois les donations s'accompagnaient d'exemptions de taxes ou de corvées. Dans des cas extrêmes, le bénéficiaire disposait d'un pouvoir sur la population locale, qui se substituait à celui de l'administration provinciale, contre laquelle il était protégé par des clauses spéciales.

Ceci a été rapproché d'une pratique de type féodal. C'est sans doute faux, et il ne faut pas considérer que ce genre de donations remettait en cause le système économique traditionnel de la Babylonie qui n'a jamais été à proprement parler féodal, même s'il a pu exister des pouvoirs locaux forts par moment[119]. Les donations n'ont pas concerné la majorité des terres que le souverain ne pouvait pas aliéner et qui continuaient à être gérées suivant les principes évoqués pour la période précédente.

La situation économique[modifier]

L'évolution des campagnes[modifier]

L'économie de la Babylonie kassite est encore très mal connue. La situation du monde rural est obscure car les sources sont très limitées en dehors du peu que nous apprennent les kudurrus et les quelques tablettes économiques de

la période provenant surtout de Nippur. Les prospections archéologiques réalisées dans plusieurs parties de la plaine de Basse Mésopotamie indiquent que la reprise est lente après la crise de la fin de la période paléo-babylonienne qui a vu le nombre de sites décroître fortement. Le phénomène de réoccupation des habitats est réel, mais il privilégie les petits villages et les bourgs ruraux qui deviennent alors dominants, tandis que les sites urbains qui dominaient auparavant voient leur superficie réduite, ce qui indiquerait un processus de « ruralisation » qui marque une rupture dans l'histoire de la région[55]. Cela pourrait accompagner une baisse de la production agricole, peut-être être aggravée dans certaines régions comme celle d'Uruk par le déplacement de cours d'eau[120]. Les donations de terres effectuées par le roi semblent se faire avant tout sur des terres situées en marge de l'espace cultivé, ce qui pourrait refléter une volonté de reprendre de l'espace devenu inculte depuis la fin de la période précédente. On voit également l'administration royale être active dans l'exploitation de zones de culture intensive dans les environs de Nippur[121].

Artisanat et échanges[modifier]

L'artisanat et le commerce local nous échappent également en grande partie. Des archives de Dur-Kurigalzu montrent la livraison de matières premières (métaux, pierre) à des artisans travaillant pour le compte d'un temple[122], ce qui correspond à une situation banale dans l'organisation de l'artisanat de la Mésopotamie ancienne. Il semble que le commerce à longue distance soit assez développé, notamment vers le golfe Persique (Dilmun/Bahreïn) et le Levant. Les lettres d'Amarna montrent que le roi s'intéresse au sort de marchands babyloniens en affaires jusqu'en Palestine, mais on ne peut pas dire si cela indique que ces marchands (toujours appelés *tamkāru*) travaillent en partie ou en totalité pour le compte du palais[123]. Les échanges diplomatiques entre les cours royales, sans être assimilables à du commerce à proprement parler, contribuent à la circulation de biens à l'échelle internationale pour les élites. Ainsi, les relations diplomatiques cordiales entretenues par les Kassites avec l'Égypte semblent avoir amené un afflux d'or important en Babylonie, ce qui aurait permis de baser les prix sur l'étalon-or et non sur l'argent pour la seule fois de l'histoire de la Mésopotamie antique[124]. De son côté, la Babylonie exporte vers ses voisins occidentaux (Égypte, Syrie, Anatolie) du lapis-lazuli qui est déjà chez elle une importation d'Afghanistan, et également des chevaux dont l'élevage semble être une spécialité des Kassites, bien attestée dans les textes de Nippur, même si ces animaux naissent sans doute dans les régions montagneuses de l'est et du nord-est de la Mésopotamie[125].

L'affirmation de Babylone dans le domaine religieux et culturel[modifier]

Le panthéon et les lieux de culte[modifier]

Représentation des symboles des principales divinités du panthéon mésopotamien à la période kassite, sur le revers d'un kudurru du règne de Melishipak II (1186-1172), Musée du Louvre.

Le panthéon mésopotamien de la période kassite ne subit pas de modifications profondes par rapport à la période précédente. Cela est visible sur le bas-relief du kudurru de Melishipak II conservé actuellement au Musée du Louvre[126]. Les divinités invoquées en tant que garantes de la donation de terre que consacre cette stèle sont représentées suivant une organisation fonctionnelle et hiérarchique : le sommet est ainsi occupé par les symboles des divinités qui dominent traditionnellement le panthéon mésopotamien : Enlil qui reste le roi des dieux, Anu, Sîn, Shamash, Ishtar et Ea. Les souverains kassites se fondent dans le moule religieux mésopotamien. Mais la prépondérance culturelle de Babylone et la croissance du rôle du clergé de son temple principal, l'Esagil, tendent à faire du dieu tutélaire de la cité, Marduk, une divinité de plus en plus importante dans le panthéon babylonien vers la

fin de la période kassite[127]. Son fils Nabû, dieu de la sagesse, et Gula, déesse de la médecine, ont eux aussi une popularité grandissante.

Les différents travaux patronnés dans les temples par les souverains kassites sont mal connus au niveau architectural, même s'il semble qu'ils aient vu certaines innovations s'accomplir[128]. On connaît ainsi un petit temple au décor original fait dans l'Eanna d'Uruk sous le règne de Kara-indash, et des travaux effectués sous Burna-Buriash II dans l'Ebabbar, temple du dieu Shamash à Larsa. Mais c'est surtout un des deux rois nommés Kurigalzu (plutôt le premier) qui s'est illustré par la construction ou la restauration de plusieurs temples des grandes villes de la Babylonie, notamment les grands centres religieux[129] : Babylone, Nippur, Akkad, Kish, Sippar, Ur, Uruk, et dans sa ville-nouvelle Dur-Kurigalzu, où une ziggurat dédiée à Enlil est bâtie, entre autres. Cela s'accompagne du patronage du culte des divinités vénérées dans ces différents temples. En reprenant le rôle traditionnel du roi babylonien protecteur et pourvoyeur du culte des dieux, les rois kassites jouent en fait un rôle crucial puisqu'ils rétablissent le fonctionnement normal de plusieurs de ces sanctuaires qui avaient cessé de fonctionner suite à l'abandon de plusieurs sites majeurs du sud de la Babylonie à la fin de la période paléo-babylonienne (Nippur, Ur, Uruk, Eridu).

Les lettres à la période kassite[modifier]

Les textes scolaires d'époque kassite retrouvés à Nippur nous montrent que les structures de l'apprentissage des scribes et des lettrés restent similaires à celles de la période paléo-babylonienne[130]. Mais un changement de taille apparaît : désormais les textes en akkadien sont inclus dans le cursus scolaire, ce qui accompagne l'évolution de la littérature mésopotamienne qui devient de plus en plus écrite dans cette langue, même si le sumérien reste employé. La période kassite voit d'ailleurs la mise au point du « babylonien standard », forme littéraire de l'akkadien qui reste fixée pour les siècles suivants dans les œuvres littéraires, et qu'on peut donc considérer comme une forme « classique » de cette langue[131]. Désormais, les nouvelles œuvres littéraires mésopotamiennes sont écrites exclusivement dans ce dialecte.

La période kassite voit en effet la mise au point de plusieurs œuvres fondamentales de la littérature mésopotamienne, et surtout la canonisation et l'uniformisation d'œuvres des périodes précédentes qui circulaient jusqu'alors sous plusieurs variantes[132]. Les lettrés babyloniens approfondissent les réflexions sur les rapports entre dieux et hommes, ce qui aboutit à la réalisation d'œuvres majeures de la littérature sapientiale mésopotamienne : le *Monologue du juste souffrant* (*ludlul bēl nēmeqi*), et peut-être le *Dialogue du pessimisme* (éventuellement rédigé plus tard). Ces textes s'interrogent sur l'origine des malheurs frappant les gens justes et le sens de la volonté divine. Un *Hymne à Shamash* qui est l'un des plus remarquables de l'ancienne Mésopotamie ainsi qu'un autre dédié à Gula sont également datables de cette période. La version standard de l'*Épopée de Gilgamesh* est mise au point vers cette époque, et attribuée par la tradition mésopotamienne à l'exorciste Sîn-leqe-uninni vivant à Uruk[133]. La version canonique de nombreuses listes lexicales est également fixée vers ce moment-là[134]. La période kassite est donc cruciale pour l'histoire de la littérature mésopotamienne, et c'est peut-être pour cette raison que des familles de prêtres du millénaire suivant se cherchent un ancêtre parmi les lettrés supposés avoir été actifs à cette période[135].

Les réalisations architecturales et artistiques[modifier]

Reliefs en briques cuites du temple de Kara-indash à Uruk, milieu du XVe siècle, Pergamon Museum.

Comme pour le reste de la culture, l'arrivée des Kassites n'a pas modifié les traditions architecturales et artistiques babyloniennes[136]. Peu de quartiers d'habitations de cette époque ont été mis au jour sur les sites Babyloniens, à Ur, Nippur et Dur-Kurigalzu, où on ne remarque pas de changement notable par rapport à la période précédente. En

revanche, l'architecture sacrée de la période, bien que mal connue, semble témoigner de certaines innovations[128]. Le petit sanctuaire construit sous Kara-indash dans le complexe de l'Eanna a une façade décorée par des briques cuites moulées figurant des divinités protectrices des eaux, type d'ornementation qui est une innovation de la période. Mais l'architecture officielle est surtout représentée à Dur-Kurigalzu, ville neuve construite à l'instigation d'un des deux rois nommés Kurigalzu et qui montre par la grande taille de ses édifices principaux qu'une nouvelle étape a été franchie dans la monumentalité[137]. Une partie d'un vaste complexe palatial de 420 000 m², organisé autour de plusieurs unités y a été mis au jour[138]. Certaines salles étant décorées par des peintures dont des fragments ont été retrouvés. Au sud-est du palais se trouvait un ensemble cultuel dédié à Enlil, dominé par une ziggurat dont les ruines s'élèvent encore à plus de 57 mètres de haut. D'autres temples avaient été construits sur ce site[139].

Le roi Melishipak II présente sa fille à la déesse Nanaya, bas-relief d'un kudurru, XIIe siècle, Musée du Louvre.

La sculpture sur pierre est surtout représentée pour la période kassite par les bas-reliefs ornant les kudurrus déjà évoqués à plusieurs reprises, dont l'iconographie est particulièrement intéressante[140]. On y trouve notamment des symboles des divinités garantes de l'acte juridique rapporté sur la stèle, qui sont considérablement développés par les artistes de cette période et y remplacent les représentations anthropomorphes des divinités, permettant ainsi de faire figurer un maximum de divinités sur un minimum d'espace. Les sculpteurs continuent cependant à faire des représentations figurées de personnages sur ces stèles, dans la continuité des celles des périodes précédentes : le kudurru de Melishipak II représente ainsi le roi, tenant par la main sa fille à qui il fait le don d'un domaine rapporté dans le texte de la stèle, et la présentant à la déesse Nanaya, garante de l'acte, assise sur un trône. Au-dessus sont représentés les symboles de divinités astrales Sîn (croissant de Lune), Shamash (disque solaire) et Ishtar (étoile du matin, Vénus).

L'utilisation des matières vitreuses se développe beaucoup dans la seconde moitié du IIe millénaire, avec la technique de glaçure émaillage dans plusieurs couleurs (bleu, jaune, orange, brun)[141]. Elle est utilisée pour produire des vases, mais aussi des éléments architecturaux en argile couverts de glaçure, comme les carreaux et briques retrouvées à Aqar Quf. Les premières formes de verre apparaissent également à cette période, et cette technique se retrouve dans l'art avec des gobelets à décoration réalisée par des mosaïques.

La thèmes de la glyptique connaissent plusieurs évolutions au cours de la seconde moitié du IIe millénaire[142]. Le type de sceau qui domine au début reprend la tradition de la période précédente : il associe une déesse assise et un orant, le texte accompagnant l'image, très développé, consistant en une prière votive. Par la suite se développe un style plus original, représentant un personnage central, héros, dieu sur une montagne ou bien un démon, entouré de motifs végétaux. Dans le style plus tardif, sans doute développé après la période kassite, l'imagerie est dominée par des animaux et associés à des arbres, entourés de frises de triangles.

Le rayonnement de la culture babylonienne[modifier]

La période kassite marque l'apogée de la diffusion de la culture mésopotamienne dans l'histoire du Proche-Orient ancien, qui se manifeste avant tout par la diffusion de la pratique du cunéiforme et de l'akkadien sous sa forme dite

« médio-babylonienne » qui est celle qui est alors pratiquée par les scribes de Babylonie et imitée dans les autres pays du Moyen-Orient. L'akkadien est alors la *lingua franca* de tout cet espace, comme l'illustrent les correspondances diplomatiques retrouvées à Tell el-Amarna en Égypte, à Ugarit en Syrie et à Hattusha en Anatolie, toutes rédigées majoritairement dans cette langue - même si cela s'accompagne souvent de « barbarismes » - qui est la seule à être comprise par les scribes des rives du Nil à l'Élam[143]. Cette diffusion de la pratique du cunéiforme et de la langue akkadienne nécessite la formation de scribes à cette écriture et cette langue, et souvent aussi au sumérien. Cela explique pourquoi on retrouve des lieux de formation de scribes suivant un cursus similaire à celui qu'on pratique en Babylonie, avec souvent des textes littéraires mésopotamiens, notamment l'*Épopée de Gilgamesh* : cela a pu être étudié en Syrie à Ugarit[144] et Emar[145], et plus largement dans tout le Levant[146], ainsi qu'en Égypte avec les textes scolaires d'el-Amarna[147] et en Anatolie où des scribes venus directement de Babylonie et aussi d'Assyrie ont pu être identifiés à la cour hittite, jouant ainsi un rôle direct dans la transmission de la culture mésopotamienne sur place même si celle-ci y est plutôt arrivée par l'intermédiaire de la Syrie[148]. L'Assyrie, déjà proche culturellement de la Mésopotamie méridionale, s'ouvre aussi aux influences culturelles babyloniennes, par exemple en introduisant le culte du dieu Marduk et la fête-*akītu* typique de la Basse Mésopotamie[149].

La chute du royaume kassite[modifier]

À partir de 1200, l'Élam, où la nouvelle dynastie dite des Shutrukides a pris le pouvoir, devient de plus en plus menaçant[107]. Vers 1160, alors que Marduk-apla-iddina avait réussi à stabiliser le pouvoir à Babylone, l'élamite Shutruk-Nahhunte attaque envahit la Babylonie et pille ses grandes villes. C'est à cette période que plusieurs monuments majeurs de l'histoire mésopotamienne sont amenés dans la capitale élamite, Suse, comme la Stèle de la victoire de Naram-Sîn d'Akkad ou la stèle du Code de Hammurabi, ainsi que des statues et stèles de diverses époques, dont des kudurrus kassites. Après plusieurs années de résistance menées par des souverains kassites, le roi élamite suivant, Kutir-Nahhunte III, porte le coup de grâce à cette dynastie vers 1155, et il emporte la statue du dieu Marduk en Élam en symbole de la soumission de Babylone.

L'effacement de la puissance babylonienne[modifier]

La chute de la dynastie kassite marque le début d'une longue période de tourments pour le royaume babylonien, alternant des phases de reprise et des phases de déclin, notamment lors de la crise grave qui frappe la Babylonie au tournant du Ier millénaire[150]. Les migrations de nouveaux peuples (Araméens, Chaldéens) modifient profondément le paysage ethnique de la Babylonie à l'orée du Ier millénaire. L'effacement chronique de la puissance babylonienne à cette période est en contraste avec l'affirmation progressive de celle de sa rivale assyrienne qui établit progressivement sa domination sur le sud mésopotamien comme elle le fait dans le reste du Moyen-Orient, même si elle n'arrive jamais à stabiliser son emprise sur la Babylonie[151].

L'affaiblissement du royaume babylonien[modifier]

La Seconde dynastie d'Isin : un redressement rapide mais peu durable[modifier]

Le « Caillou Michaux », *kudurru* de la IIe dynastie d'Isin commémorant l'atribution d'une dot par un père à sa fille, Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale de France.

Après avoir détrôné les Kassites, les Élamites poursuivent sur leur lancée sous le règne de Shilhak-Inshushinak, qui progresse vers le nord jusqu'à Arrapha, après s'être emparé des provinces orientales de l'Assyrie[152]. Dans le sud de la Babylonie, une nouvelle dynastie émerge, dite « Seconde dynastie d'Isin », autour de cette ville[153]. Un de ses rois, Nabuchodonosor Ier (1126-1105), se lance en guerre contre le roi élamite suivant, Hutelutush-Inshushinak, qu'il vainc après deux offensives, lavant ainsi l'affront fait à son pays. Son petit-fils Marduk-nadin-ahhe attaque l'Assyrie, mais son adversaire Teglath-Phalasar Ier le repousse et envahit la Babylonie, où il n'arrive pas à stabiliser son pouvoir[154]. À partir du règne d'Adad-apla-iddina (1068-1047), qui prend le pouvoir à Babylone peut-être suite à une usurpation, la Babylonie fait face aux incursions de tribus d'Araméens, mêlés aux nomades Sutéens, et qui s'installent progressivement puis finissent par détruire plusieurs grandes villes (Dur-Kurigalzu, Sippar, Nippur, Uruk)[155]. Selon la liste royale babylonienne, le dernier roi de la Seconde dynastie d'Isin, Nabû-sum-libur, meurt en 1024, ouvrant une longue période d'instabilité du pouvoir en Babylonie alors que les incursions araméennes se font plus pressantes.

Les institutions monarchiques de cette période reprennent celles de la dynastie kassite[156]. Les rois continuent à faire des donations de terre pour les dignitaires et les temples, toujours notées sur des kudurrus. À partir de cette période, ces stèles commémorent également des actes privés, comme des ventes de terres ou l'attribution d'une dot à une fille par son père, rapportée par le « Caillou Michaux », l'un des premiers documents babyloniens à avoir été rapporté en Europe[157].

Le chaos de la fin du XIe et du Xe siècle[modifier]

Les incursions araméennes et sutéennes deviennent récurrentes au fur et à mesure que le pouvoir babylonien s'effrite. La liste royale babylonienne mentionne plusieurs dynasties succédant à celle d'Isin II : une originaire du Pays de la Mer au sud de la Babylonie, une autre originaire de Bazi, ville située sur le Tigre, une autre apparemment constituée d'un seul personnage d'origine élamite, Mar-biti-apla-usur, puis une « Dynastie de E » qui est un peu plus durable que les précédentes mais pas mieux connue[158]. Cela reflète une situation d'instabilité chronique plongeant la Babylonie dans le chaos, sans pouvoir politique stable, marquée par des destructions et des famines. C'est cette période qui a sans doute inspiré au prêtre Kabti-ili-Marduk, vivant au IXe ou au VIIIe siècle, le texte de l'*Épopée d'Erra*, qui raconte comment Erra, le dieu de la guerre destructrice, réussit à éloigner Marduk de Babylonie par la ruse, puis à soumettre la région aux épidémies et aux massacres, avant d'être calmé par son vizir Ishum, et que le retour de Marduk ne rétablisse l'ordre[159].

La Babylonie de la fin du Xe siècle est donc un pays considérablement affaibli[160]. Les Sutéens continuent à attaquer la nord, des tribus araméennes sont implantées au sud et à l'est, et nouveau groupe, les Chaldéens, s'installe dans le sud de la Babylonie, notamment la région des marais, mais aussi aux alentours de Babylone. Le porteur du titre de roi de Babylone a bien du mal à faire respecter son autorité en dehors de cette ville et de quelques autres cités situées à sa proximité. Un évènement déterminant se produit en Assyrie au même moment : Adad-nerari II prend le pouvoir, et redresse la situation dans son pays qui avait lui aussi été affaibli par les Araméens, avant de lancer une attaque en Babylonie, où règne alors Shamash-mudammiq qui est vaincu.

Un redressement inachevé[modifier]

Le renouveau babylonien face à l'expansion assyrienne[modifier]

Tablette en pierre commémorant une donation de terre par le roi Nabû-apla-idinna.

Le début du IXe siècle voit la Babylonie se stabiliser sous l'impulsion de Nabû-shuma-ukin (899-888), qui contre-attaque face à l'Assyrie[161]. Son successeur Nabû-apla-idinna (888-855) renforce le pouvoir babylonien, face aux tribus des Sutéens notamment, et prend des mesures pour remettre en ordre les temples et le culte. Mais la dynamique s'inverse lorsque le roi suivant, Marduk-zakir-shumi (854-819), fait face à une crise de succession, son frère tentant de le renverser. Il fait alors appel à l'assyrien Salmanazar III pour résoudre la situation. Ce dernier l'aide à vaincre les rebelles, et poursuit même son offensive vers le sud, contre les tribus chaldéennes. Alors que l'Assyrie est en position de force, la situation se retourne quelques années plus tard quand l'assyrien Shamshi-Adad V fait à son tour appel à Marduk-zakir-shumi pour mater une révolte. Le Babylonien l'aide à remporter la victoire, et devient son protecteur. Mais aussitôt Marduk-zakir-shumi mort en 818, le roi assyrien attaque le nouveau roi de Babylone Marduk-balassu-iqbi (818-813), et le vainc une première fois, avant de retourner en Babylonie en 813 pour en terminer avec son adversaire. Un babylonien nommé Baba-ah-iddina tente de mener la résistance contre l'envahisseur, mais il est vite vaincu.

L'affirmation des confédérations chaldéennes[modifier]

Au même moment, Shamshi-Adad V combat les Chaldéens et reçoit leur hommage. Ces derniers apparaissent alors comme une puissance montante en Babylonie, du fait de leur organisation plus centralisée que les autres tribus, reposant sur des confédérations tribales réunies en cinq « maisons » (*bītu*) gouvernées par un personnage portant le titre de « roi », et dominant un territoire particulier. Les plus puissantes sont le Bīt Ammukāni situé dans la Babylonie de l'est aux alentours d'Uruk, le Bīt Dakkūri localisé dans le nord vers Borsippa, et le Bīt Yakīn situé à l'extrême sud de la Babylonie dans le Pays de la Mer[162]. Plusieurs rois de ces maisons réussissent à monter sur le trône de Babylone au VIIIe siècle en profitant de l'instabilité dynastique dans laquelle est plongée la région après 811. Le

premier est Eriba-Marduk (769-761) du Bīt Yakīn, auquel succède Nabû-shuma-ishkun (760-748) du Bīt Dakkūri, qui n'arrivent pas mieux que les rois babyloniens à stabiliser le pays.

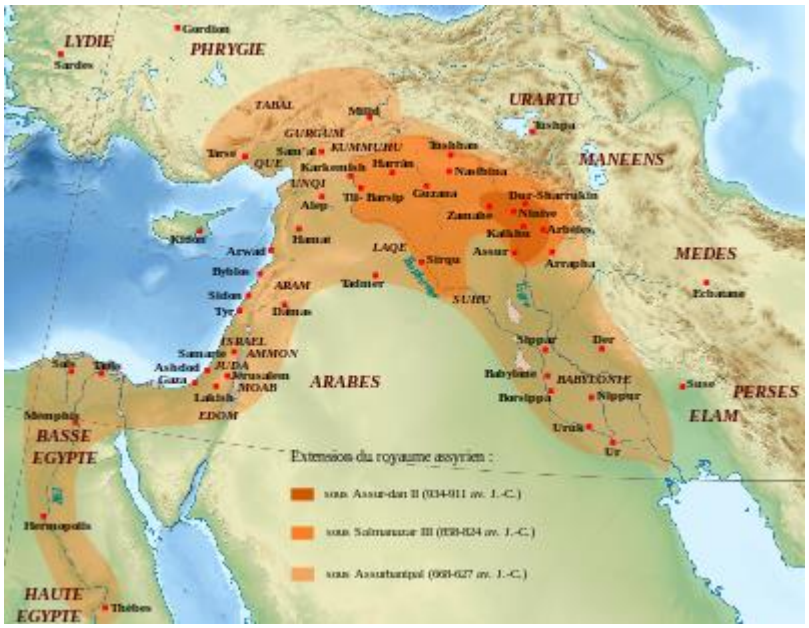
L'Assyrie met la main sur la Babylonie[modifier]

Quand c'est le babylonien Nabonassar qui prend le pouvoir en 747, il fait appel à l'assyrien Teglath-Phalasar III pour l'aider à vaincre les Chaldéens et les Araméens[163]. Ce dernier accepte, et déporte les adversaires de Nabonassar vers le nord. Il en profite pour établir un contrôle étroit sur Babylone, qui devient un protectorat de l'Assyrie. Mais le fils de Nabonassar, Nabû-nadin-zeri, est renversé par un dénommé Nabû-shuma-ukin II, qui est à son tour vaincu par le chaldéen Nabû-mukin-zeri, issu du Bīt Ammukāni, le tout en l'espace de deux années, de 733 à 731. Teglath-Phalasar III, qui perd alors le contrôle qu'il exerçait sur Babylone, décide d'intervenir dans le Sud et renverse Nabû-mukin-zeri tout en pillant Shapiya la capitale du Bīt Ammukāni. Il choisit alors de monter lui-même sur le trône de Babylone, sous le nom de Pulû. À partir de 728, l'Assyrie est maîtresse de la Babylonie.

Une reprise démographique et économique[modifier]

Les archives provenant de Nippur datant de cette période nous montrent que les activités économiques de la cité connaissent une reprise, alors qu'elle a été quasiment abandonnée pendant la crise du Xe siècle[164]. Les autorités de la ville, en premier lieu son gouverneur Kudurru, ont une autonomie large par rapport au roi de Babylone d'alors, Nabonassar, disposent d'un domaine tout comme les temples, font des échanges parfois jusque dans le Zagros, et les tribus araméennes et chaldéennes voisines viennent commercer dans la ville. Les donations royales de terres et de privilèges destinées aux temples et aux prêtres montrent que le culte des grands centres religieux reprend après avoir été mis à mal durant les années de crise. Les témoignages et les prospections de la région d'Uruk donnent une impression identique de reprise démographique et économique repérable durant la période de domination assyrienne, notamment dans les régions où se trouvent les tribus chaldéennes, qui vivent en grande partie dans des villages agricoles[165]. On peut donc dresser pour cette période le tableau d'un pays qui connaît une augmentation progressive de la population dans les sites urbains et ruraux, sans doute accompagnée d'une croissance économique, amorçant un mouvement qui se poursuit tout au long du Ier millénaire. Cette périodisation reste cependant à établir avec plus de certitudes, notamment en raison des imprécisions des prospections archéologiques[166].

La Babylonie face à la domination assyrienne[modifier]



Carte des différentes phases d'expansion de l'empire néo-assyrien.

Deux ans après sa prise de pouvoir, Teglath-Phalasar III/Pulû meurt. Son fils Salmanazar V continue de régner à la fois sur l'Assyrie et sur Babylone, où il prend pour nom Ulûlaiu[167]. L'idéal d'unification de l'Assyrie et de la Babylonie est alors très développé chez les rois assyriens qui essayent pendant plus d'un siècle de stabiliser leur domination sur le sud mésopotamien par plusieurs moyens, sans jamais y arriver de façon durable[168]. Les villes sont

souvent déchirées entre factions pro-assyriennes et factions anti-assyriennes, et subissent plusieurs sièges, destructions et déportations.

Les premiers acteurs de la résistance babylonienne[modifier]

Des mouvements de résistance à la domination assyrienne se forment rapidement en Babylonie, notamment avec l'appui des Élamites, qui craignent la progression des Assyriens, et toujours les confédérations chaldéennes[167]. Lorsque Salmanazar V est renversé par Sargon II en 722 en Assyrie, le chef de la tribu chaldéenne du Bīt-Yakīn, Merodach-baladan II, petit-fils de l'ancien souverain babylonien Eriba-Marduk, profite du trouble jeté dans le royaume du nord pour s'emparer du trône[169]. Il soumet toute la région, évinçant ses opposants. Sargon II, occupé ailleurs, laisse Merodach-baladan II en paix pendant douze ans. Mais en 710 il attaque les Babyloniens et leurs alliés Élamites. Il repousse ses adversaires vers le sud, s'empare de Dūr-Yakîn, la capitale du Bīt-Yakīn, avant de se livrer au pillage de toute la région. Merodach-baladan II a cependant eu le temps de lui échapper et de s'enfuir en Élam. Sargon a entrepris une série de mesures pacifiques pour stabiliser la situation en Babylonie. Il devient roi de Babylone, et assume cette charge comme un roi local : il accomplit des rituels comme la fête du Nouvel An dans cette ville, il reconstruit des sanctuaires, comme l'Eanna d'Uruk, des canaux d'irrigation, et octroie des remises de dettes et exemptions de taxes dus à l'État (*andurāru*) à plusieurs villes saintes comme Ur et Uruk[170],[171].

Après la mort de Sargon II en 705, son fils Sennachérib lui succède. Deux ans plus tard, Merodach-baladan revient et reprend le pouvoir à Babylone. Le roi assyrien envoie ses troupes, mais son adversaire leur échappe encore. Il revient à nouveau en 700, ce qui provoque une nouvelle invasion de la Babylonie par les Assyriens, qui le chassent une fois de plus, et il se réfugie dans les marécages du sud d'où il ne revient plus jamais[169].

Destructions et reconstructions : les relations complexes entre les rois assyriens et la Babylonie[modifier]

Bas-relief du palais d'Assurbanipal à Ninive représentant des prisonniers de Babylonie versant un tribut.

Assurbanipal représenté en bâtisseur, sur une stèle commémorant la restauration de l'Esagil après la destruction de Babylone par Sennachérib.

Pendant ces quelques années, Sennachérib a choisi de confier le trône de Babylone à des hommes de confiance plutôt que de se proclamer lui-même roi de cette ville : d'abord au babylonien Bel-ibni, qui a été élevé à la cour assyrienne, et ensuite, après que ce dernier se fut révélé incapable à faire face à Merodach-baladan, à son fils aîné Assur-nadin-shumi[172]. Mais ce dernier ne tient que cinq ans, car il est renversé en 694 par les Babyloniens qui le livrent au roi d'Élam, qui l'emmène dans son pays et le fait exécuter. Deux souverains chaldéens tiennent successivement le pouvoir à Babylone : Nergal-ushezib puis Mushezib-Marduk. Ce dernier est tué en 689 lors de la réplique de Sennachérib. Exaspéré par la résistance acharnée des Babyloniens et par la mort de son fils aîné, il décide de porter un coup fatal à la ville qui lui cause tant de troubles : il ordonne le pillage et la destruction de la ville. Cet événement fut ressenti comme un sacrilège en Babylonie et parfois même en Assyrie, du fait du caractère sacré de la ville. En même temps, Sennachérib met en place en Assyrie un programme religieux visant à transférer à son dieu national Assur plusieurs attributs du dieu babylonien Marduk dont il a emporté la statue de culte à Assur, empêchant l'exercice de son culte à Babylone et marquant la soumission symbolique de la Babylonie à son royaume[173].

Le règne de Sennachérib s'achève par son assassinat organisé par son fils Arad-Mulissu. C'est son autre fils Assarhaddon qui prend le pouvoir en Assyrie et en Babylonie après une guerre civile, et ordonne la reconstruction des grands monuments détruits par son père, ainsi que la restitution des terres perdues par les habitants de la région méridionale au cours de cette période troublée, et octroie des chartes de franchises (*kidinnu*) à plusieurs villes[174],[171]. Cela lui sert sans doute à concilier les habitants de la région et témoigne peut-être d'une déférence envers la ville sainte outragée. La région reste d'ailleurs calme tout le long de son règne. À sa mort, alors que le trône d'Assyrie revient à son fils Assurbanipal, c'est son autre fils Shamash-shum-ukin qui devient roi de Babylone, tout en étant soumis à son frère qui ne se prive pas d'intervenir dans les affaires babyloniennes, et ne lui laisse du reste que le contrôle d'un territoire limité en Babylonie du nord. Shamash-shum-ukin ramène en 668 la statue de Marduk à Babylone, permettant la reprise du culte de ce dieu, et la reconstruction de la ville s'achève sous son patronage et celui de son frère aîné[175].

Après seize ans de règne en paix, Shamash-shum-ukin, apparemment gagné par l'esprit de rébellion babylonien qui se mêle aux rivalités qui secouent couramment la famille royale assyrienne, se révolte contre Assurbanipal en 652, avec l'aide chaldéenne et élamite[176]. S'ensuit un conflit difficile, un siège de deux ans sous les murs de Babylone, et quand la ville tombe, Shamash-shum-ukin meurt dans l'incendie son palais. Une nouvelle répression et des déportations s'abattent alors sur la Babylonie, puis sur l'Élam dont la capitale Suse est saccagée. Assurbanipal place sur le trône de Babylone un certain Kandalanu (648-627), peut-être d'extraction babylonienne. Les années suivantes voient la paix régner en Babylonie comme en Élam, qui semblent hors d'état d'agir contre l'Assyrie.

La destruction de l'empire assyrien[modifier]

Malgré les tentatives répétées et les différentes solutions imaginées par les rois assyriens, la pacification de la Babylonie a systématiquement échoué, de la même manière que celle de la famille royale assyrienne, et c'est de ces deux échecs combinés que vient le déclenchement des événements conduisant à la chute de l'Assyrie.

À la mort d'Assurbanipal, son fils Assur-etil-ilani lui succède. Mais le frère du nouveau roi, Sîn-shar-ishkun, roi de Babylone comme Shamash-shum-ukin avant lui, se révolte tout en chassant de Babylonie un ancien général assyrien ambitieux qui avait tenté d'y prendre le pouvoir[177]. Au même moment Nabopolassar, un chef militaire du Pays de la Mer (descendant de Merodach-Baladan II ?), fait à son tour sécession, peut-être avec l'appui de Sîn-shar-ishkun au départ. Ce dernier défait ensuite Assur-etil-ilani et monte sur le trône assyrien. Nabopolassar profite de la situation pour s'emparer de la Babylonie, dont il est le maître vers 616 au moment où il commence à mener ses troupes plus vers le nord. C'est alors que Cyaxare, roi des Mèdes, s'allie avec le Babylonien pour détruire l'Assyrie. Les armées babyloniennes repoussent définitivement les Assyriens vers leur pays, tandis que les Mèdes attaquent au nord. Les grandes villes assyriennes tombent l'une après l'autre : Assur en 614, puis Kalkhu peu de temps après, et enfin la capitale Ninive en 612. La dernière poche de résistance assyriennes est éliminée à Harran en 609. Les longs conflits entre Babylone et l'Assyrie ont donc finalement profité à la première, avec l'aide décisive des Mèdes, et le royaume du nord est définitivement éliminé et remplacé par son rival méridional.

La prééminence de Marduk et de Babylone dans le domaine religieux[modifier]

Le dieu Marduk et son dragon-serpent

La période de la IIe dynastie d'Isin et des suivantes voit se poursuivre des évolutions culturelles entamées sous les Kassites. Il est possible que ce soit au moment du règne de Nabuchodonosor Ier que se fasse l'affirmation de la suprématie définitive de Marduk au sommet du panthéon, en lieu et place d'Enlil[178]. Grâce à sa victoire sur l'Élam, ce roi a pu ramener la statue du dieu enlevée plus tôt de son grand temple de Babylone, l'Esagil, ce qui peut avoir été l'occasion de ce changement théologique. Le dieu est de plus en plus appelé *Bēl*, « Seigneur ». Si l'on date de ce moment la prééminence du dieu, c'est également à cette période que le clergé de ce sanctuaire, qui est devenu un des principaux lieux savants de la Babylonie, rédige un texte fondamental dans l'affirmation de la prépondérance de Marduk : l'*Épopée de la Création* (*Enūma eliš*)[179]. Il raconte les différentes étapes qui ont mené Marduk au rang de roi des dieux, après avoir vaincu Tiamat, la mère des dieux symbolisant le chaos, et la construction de Babylone au centre du monde par le dieu en personne. Ce texte devient au Ier millénaire un des piliers de l'idéologie royale babylonienne, et est récité tous les ans lors de la fête-*akītu* du Nouvel An au cours de laquelle le roi se voit renouveler son mandat par le dieu. Par ce récit, la suprématie politique de Babylone s'accompagne d'une suprématie religieuse. Cela se voit aussi dans un autre texte datable des environs de cette période, appelé TINTIR = *Babilu* d'après son *incipit* (les deux termes étant des synonymes désignant la ville)[180], description de l'emplacement des sanctuaires de la cité, ainsi que tous les lieux à caractère religieux (portes et les murailles nommés en fonction de dieux, cours d'eau divinisés, voies processionnelles). Babylone est donc présentée comme une véritable ville sainte. D'autres œuvres littéraires sont datables de la fin du IIe millénaire ou du début du Ier, comme la *Théodicée babylonienne*, texte sapiential poursuivant la réflexion sur les rapports hommes/dieux qui s'est développée à la période kassite, ou encore l'*Épopée d'Erra* déjà évoquée.

À côté des rapports conflictuels avec l'Assyrie, Babylone exerce une influence religieuse et culturelle sur sa voisine septentrionale. Les cultes de divinités babyloniennes, Marduk et surtout Nabû, sont répandus en Assyrie[181]. Sous Sennachérib, le dieu Assur, considéré comme le véritable souverain de l'Assyrie et le roi des dieux dans ce pays, reprend de nombreux aspects de Marduk dont il est en quelque sorte le pendant assyrien : on rédige ainsi une version assyrienne de l'*Épopée de la Création* avec le dieu assyrien pour héros en lieu et place du babylonien[182]. Dans le même ordre d'idée, la bibliothèque royale de Ninive s'enrichit à l'époque d'Assurbanipal de tablettes confisquées dans des centres intellectuels de Babylonie suite à la répression de la révolte de cette région, ou par la copie de tablettes babyloniennes[183]. Ces éléments plaident en faveur d'une fascination pour la culture babylonienne chez les élites et les lettrés assyriens, qui il est vrai avaient déjà une culture très similaire à celle de la Babylonie.

L'empire néo-babylonien : le bref apogée de Babylone[modifier]

La Porte d'Ishtar de Babylone, VIe siècle av. J.-C., reconstituée au Pergamon Museum de Berlin.

La période du royaume « néo-babylonien », de 626 à 539, soit moins d'un siècle, est celle durant laquelle la puissance babylonienne a été à son sommet, constituant un véritable empire reprenant l'héritage de l'empire assyrien qu'il a abattu et dominant tout le Moyen-Orient. En réalité, cette puissance apparaît comme étant avant tout le fait de Nabopolassar et de son fils Nabuchodonosor II, le royaume ne tenant qu'une vingtaine d'années après la mort de ce dernier, succombant sous les coups du roi perse Cyrus II. Cette période marque néanmoins le retour de la prospérité économique en Babylonie, portée notamment par le développement de l'économie agricole, et un dynamisme culturel important, sous les auspices des souverains.

Un empire puissant qui n'arrive pas à se stabiliser[modifier]

Les conquêtes de Nabuchodonosor II[modifier]

Article détaillé : Nabuchodonosor II.

L'extension approximative de l'empire des rois néo-babyloniens.

Après avoir abattu l'empire assyrien, Nabopolassar, désormais âgé, confie la direction des opérations militaires à son fils aîné Nabuchodonosor[184]. Celui-ci mène ses armées en Syrie à Karkemish où il défait l'armée égyptienne et ses alliés. Quand son père meurt en 605, il rentre à Babylone pour faire valoir ses droits sans avoir assuré sa domination

sur la Palestine. Lorsqu'il devient roi, Nabuchodonosor II (604-562) ne manque ni d'expérience ni d'ambition[185]. Il retourne sur les bords de la Méditerranée, et parvient à faire reconnaître son hégémonie sur les souverains des royaumes de Phénicie, notamment Ascalon, et également sur le roi de Juda, et aussi face aux ambitions des Égyptiens au Levant. Après un premier revers, il renforce ses positions puis remporte plusieurs victoires décisives, dont la prise de Jérusalem en 597. Mais les révoltes persistent, et plusieurs révoltes soutenues par l'Égypte éclatent après 589, et les Babyloniens doivent mener plusieurs sièges difficiles, dont une nouvelle fois celui de Jérusalem en 588, et celui de Tyr qui met treize ans à tomber. Les Égyptiens subissent une défaite décisive en 568, et à ce moment la domination babylonienne sur le Levant est consolidée. Nabuchodonosor a également mené ses troupes en Cilicie, vers l'Arabie et fait face à des révoltes ailleurs, même en Babylonie. Ce monarque a aussi étendu l'empire de Babylone à son maximum historique. Durant toutes ces années, il a également entrepris d'importants chantiers dans les grandes villes de la Mésopotamie mériodionale, poursuivant l'œuvre de reconstruction entamée par son père, et en premier lieu sa capitale Babylone, qui devient la plus renommée des cités de l'Orient, dont le souvenir est passé à la postérité. La fin de son règne, qui s'achève en 562, est mal connue.

Des successeurs contestés[modifier]

Après le règne de Nabuchodonosor II, Babylone ne retrouve plus la stabilité politique, à cause de trop grands conflits au sommet du pouvoir. Ceux-ci sont déjà perceptibles dans une révolte qui secoue Babylone en 594-593[186]. Le fils de Nabuchodonosor II, Amêl-Marduk ne régne que deux ans. Il est assassiné au cours d'une révolution de palais menée par Nériglissar. Ce dernier[187] était un homme influent à la cour de Babylone. Ayant participé à des opérations militaires du temps de Nabuchodonosor II, il occupait la fonction de *simmagir*, était gouverneur d'une province à l'est, et était de plus le gendre de l'ancien roi. Il n'eut que peu de temps pour régner, probablement en raison de son âge avancé. Il mène cependant une campagne en Cilicie, et fait bâtir et restaurer quelques monuments à Babylone. À sa mort en 556, son jeune fils Labashi-Marduk, petit-fils de Nabuchodonosor II par sa mère, monte sur le trône. Il est assassiné l'année même de son intronisation par des dignitaires de la cour.

Stèle représentant Nabonide, devant des symboles divins.

Ce sont les deux chefs de la révolte, Nabonide et son fils Balthazar qui prennent le pouvoir[188],[189]. Nabonide était depuis longtemps un personnage important à la cour de Babylone, mais il n'avait à la différence de ses prédécesseurs aucun lien de parenté avec Nabuchodonosor II. Il est probablement assez âgé lors qu'il accède au pouvoir, et est peut-être devenu roi avant tout pour que son fils Balthazar lui succède. Cependant, il règne seize ans durant lesquels il rencontra de nombreuses difficultés. Les révolutions de palais qui avaient ébranlé la cour royale avaient eu peu de conséquences dans l'Empire, qui restait assez calme. Une fois au pouvoir, Nabonide fait ce qu'un souverain de Babylone faisait d'ordinaire : il rend le culte, rénove les monuments, et mène même une campagne en Cilicie. Pour autant, il semble avoir été contesté, notamment en raison de son attitude religieuse. Par sa mère, il avait des origines à Harran en Haute Mésopotamie, un des deux lieux de cultes principaux de Sîn, le dieu-lune, et il vouait à ce dernier plus d'admiration qu'à Marduk, ce qui lui attire l'hostilité du clergé de Babylone. De plus, pour résoudre des problèmes dans la gestion des temples, il augmente le contrôle de l'État sur ces derniers, ce qui n'arrange pas la situation. Dans ce contexte de contestations, il part mener une campagne en Palestine, avant de s'installer pendant dix ans à Taima, en Arabie, autre grand lieu de culte au dieu-lune. La raison de cet exil si long est inconnue, et diverses théories sont avancées : problème au pouvoir, religion, influence de Balthazar, etc. Quoi qu'il en soit, c'est son fils Balthazar qui gouverne effectivement Babylone pendant ces années, sans être roi. S'il semble avoir été lui aussi un restaurateur et un bâtisseur, il a hérité d'une réputation d'homme peu habile en politique, et contesté. Lorsque

Nabonide revient en 541, il réorganise son administration et évince quelques membres influents de la cour. Mais il reste sans doute très critiqué par une partie des élites du royaume.

L'organisation de l'empire babylonien[modifier]

L'organisation de l'empire babylonien est en gros identique à celle de l'empire néo-assyrien qu'il a remplacé, d'autant plus qu' il possédait à peu près les mêmes frontières que ce dernier[190]. Au sommet se trouvait le roi, auquel les sujets devaient prêter serment de fidélité (l'*adê*, héritage assyrien). À ses côtés, à la cour, se trouvaient des dignitaires ayant les mêmes fonctions qu'en Assyrie, exception faite du *turtānu* (le général), qui disparaît, ainsi que du *rab šaqē*, le grand échanson, remplacé par le *rab nahatimmu*, « chef cuisinier », ancienne charge assyrienne, qui exerçait un rôle identique. Alors qu'en Assyrie le roi faisait et défaisait à sa guise son entourage, constitué en majorité de sa famille, les dignitaires Babyloniens formaient une sorte de noblesse, désignée comme « Grands du pays d'Akkad » dans les textes de Nabuchodonosor II, dont on sait cependant peu de choses, sinon qu'ils participaient activement aux affaires de l'État, les archives palatiales babyloniennes étant très limitées.

Les provinces (*pīhāti*) de la Babylonie étaient administrées par des gouverneurs, le plus souvent appelés *bēl pīhāti*, ou encore *šaknu*, *šakin tēmi*[191]. L'administration locale est pour partie à la charge de ces gouverneurs, qui doivent également partager plusieurs prérogatives avec d'autres personnages et institutions. Des commissaires royaux (*qīpi āli*) sont parfois imposés par le roi à certaines administrations, dont celle de temples. On trouve encore des « maires » (*hazannu*) de villes et de villages. L'administration des grands temples est difficile à dissocier de celle des villes où ils se trouvent, car ils contribuent à leur gestion.

Des assemblées locales (*puhru*) constituées de notables ou d'anciens ont un rôle dans la vie locale, notamment en tant que cour de justice, bien que les autres institutions, comme des cours où siègent des juges royaux, ou les temples, aient des prérogatives juridiques[192]. L'exercice de la justice n'a donc pas changé substantiellement depuis la période paléo-babylonienne : il existe toujours une pluralité d'assemblées de justice, où siègent de façon collégiale plusieurs juges assistés de scribes. Plusieurs d'entre elles sont dirigées par des administrateurs royaux, nommés *sartennu* ou *šukallu*. Une tablette fragmentaire porte un texte qui ressemble à un code de loi néo-babylonien[193], mais les sources concernant la justice à cette époque et au début de la domination perse sont pour la plupart des documents de la pratique (compte-rendus de procès et lettres)[194]. Ils documentent différents types d'affaires (vols, malversations, litiges de propriété, affaires familiales, héritages, dettes, etc.), et offrent un aperçu vivant de la vie quotidienne des Babyloniens de cette période. Les procès ont un déroulement similaire à ceux des périodes précédentes[192]. La plupart des peines connues étant pécuniaires. On connait peu de mentions de l'ordalie, des châtiments corporels ou de la peine de mort, apparemment requise en cas d'adultère ou de crime de lèse-majesté[195].

En dehors de la Babylonie, la situation des provinces de l'empire semble variée. Les traces de domination babylonienne sous les territoires qui ont avoir été sous son contrôle sont très ténues, ce que l'on sait provenant avant tout de Babylonie et des cités du littoral levantin : l'Assyrie, la Syrie et la Palestine intérieures sont très mal connues. Cela est peut-être explicable par le fait qu'elles étaient en crise profonde après les conflits les ayant touché depuis la période assyrienne et auraient alors constitué des espaces vides peu intéressants pour l'administration babylonienne[196]. À certains endroits, on trouve des gouverneurs nommés par le pouvoir babylonien. Dans d'autres, des royaumes comme des villes gardent leur propre administration, et sont considérés comme vassaux de l'Empire. La situation peut évoluer au cours du temps : le royaume de Juda conserve son roi jusqu'à sa révolte sous Nabuchodonosor II, qui y installe alors un gouverneur à sa convenance, mais d'origine locale[197].

L'armée néo-babylonienne n'est pas mieux connue que celle des périodes précédentes, mais elle reprend les caractéristiques de l'armée néo-assyrienne qui elle est bien connue[198]. Les rois de Babylone ont d'ailleurs peut-être repris des troupes assyriennes après avoir vaincu cet empire. Les troupes reposent essentiellement sur des fantassins armées d'arcs, lances et de glaives/coutelas, regroupés en unités hiérarchisées suivant les principes déjà en place du temps de Hammurabi, dirigés en dernier lieu par le roi et ses proches qui chapeautent le corps des officiers (*ša rēš šarri*). Le service militaire fait partie des services (*ilku*) dus au roi, qui peut se concrétiser par une participation effective à la guerre ou bien une contribution pour équiper les troupes. La main-d'œuvre des temples est mobilisée pour la guerre, et équipée par l'institution. Des tenures militaires existent à cette période, avec les « terres d'arcs » (*bīt qašti*), mais leur fonctionnement n'est bien connu que pour la période achéménide (voir plus bas). Les autres corps d'armée (charrerie, cavalerie, poliorcétique) nous échappent. La guerre est un moyen pour les rois babyloniens

d'obtenir un tribut ou du butin, notamment des produits rares (métaux, bois de qualité) ou des prisonniers de guerre qui sont ensuite donnés aux temples où ils travaillent en tant qu'esclaves. Ils pratiquent également la déportation, à une moindre échelle que les Assyriens qui déplaçaient des populations dans tout leur empire, puisqu'ils l'utilisent uniquement pour établir de nouvelles populations en Babylonie. Pour autant, il ne faut pas forcément supposer que la domination babylonienne ait été moins brutale que celle de leurs prédécesseurs[199]. Même si les rois de Babylone ne se sont pas attardé à décrire les destructions et déportations qu'ils ont ordonné comme l'on fait les Assyriens, on connaît plusieurs exemples de tels actes durant leur hégémonie, notamment en Palestine.

La capitale, reflet de la puissance de l'empire[modifier]

Article détaillé : Babylone.

La ville de Babylone connaît son apogée sous la dynastie néo-babylonienne[200]. C'est pour cette période qu'elle est le mieux connue. En effet, les niveaux paléo-babyloniens sont inaccessibles car noyés sous la nappe phréatique et recouverts par les constructions du Ier millénaire, et les niveaux médio-babyloniens ne sont pas mieux connus[201]. Il semble que la trame générale de la ville néo-babylonienne soit déjà en place au XIIe siècle, si l'on se fie au texte TINTIR déjà évoqué[202]. Après sa destruction brutale par Sennachérib, Babylone est réaménagée par les derniers rois assyriens et surtout les premiers rois néo-babyloniens, Nabopolassar et Nabuchodonosor II. Elle atteint alors une surface de 975 hectares, inégalée dans le Proche-Orient ancien, et est probablement l'une des plus grandes villes du monde, illustrant la puissance et le prestige de l'Empire dont elle est le centre. Seule une partie réduite de sa surface a été dégagée, surtout autour des monuments principaux, mais elle l'a été de manière remarquable durant les fouilles allemandes menées par Robert Koldewey au début du XXe siècle[9].

Babylone a une forme grossièrement rectangulaire (2,5 x 1,5 kilomètre), coupée en deux par l'Euphrate, que l'on pouvait franchir par un pont, dans le sens nord-sud. Elle est protégée par une enceinte épaisse percée de huit portes, dont la plus célèbre est la Porte d'Ishtar. À l'époque néo-babylonienne, elle est doublée d'une enceinte extérieure de forme triangulaire qui s'étend sur la rive gauche de l'Euphrate, et mesure plus de 12 kilomètres de long. On ignore si l'espace qu'elle protégeait était habité au-delà de l'enceinte intérieure, qui concentre la majorité des monuments principaux de la ville. Plusieurs canaux parcouraient la ville. L'urbanisme ne présente pas d'originalités, pas plus que celui des autres villes de Babylonie où des résidences de cette période ont été fouillées (Ur et Uruk)[203] : les rues sont étroites, même si quelques grandes artères facilitent la circulation entre les différents points de la ville ; les quartiers d'habitations dégagés sont densément bâtis, constitués par des résidences de tailles diverses organisées autour d'un espace central, ainsi que d'une salle de réception dans les maisons riches, et de pièces aux fonctions variées.

En tant que capitale du royaume, Babylone abritait plusieurs palais royaux. Le « Palais sud » et le « Palais nord » se trouvaient au bord de l'Euphrate, encastrés dans la muraille nord de l'enceinte intérieure. Seul le plan du premier est bien connu : c'est un vaste trapèze de 322 x 190 mètres et de plus de 200 pièces, organisé autour d'une succession de cinq cours disposés horizontalement, celle du milieu ouvrant sur la salle du trône. Le plan du deuxième palais, plus récent, est mal connu. Un bastion avait été bâti sur les bords du fleuve pour protéger l'édifice des crues. Au nord de l'espace protégé par l'enceinte extérieure se trouvait un troisième palais, surnommé « Palais d'été ». Quant aux « Jardins suspendus de Babylone », ils n'ont pu être repérés lors des fouilles, et leur origine est peut-être à rechercher dans les capitales assyriennes plutôt qu'à Babylone[204].

« Carte du Monde » figurant Babylone au centre de celui-ci, VIIe siècle av. J.-C.

La capitale de l'empire est également une ville sainte, disposant de nombreux sanctuaires dédiés aux divinités principales de la Mésopotamie. Le clergé local est apparemment parvenu à imposer la vision selon laquelle cette ville était le centre du monde, là où le dieu Marduk avait créé la Terre, comme l'illustre une tablette néo-babylonienne sur laquelle se trouve une carte du monde tel qu'il était alors conçu[205]. Le grand temple de Babylone est l'Esagil, dédié au dieu Marduk et à son entourage proche, dont sa parèdre Zarpanitu[206]. Protégé par une enceinte délimitant l'espace sacré, il est particulièrement vaste (89,50 x 79,30 mètres), mais seul le « saint des saints » et les pièces adjacentes ont été mis au jour. Au nord, une autre enceinte entourait Etemenanki, la ziggurat qui était associée à l'Esagil, de base carrée de 91 mètres de côté, qui est sans doute à l'origine du mythe de la Tour de Babel. Son aspect et ses dimensions sont décrites dans la *Tablette de l'Esagil*, sans doute rédigée vers la période néo-babylonienne[207]. Ce groupe d'édifices était l'aboutissement de la « Voie processionnelle », artère principale de la ville qui passait par la Porte d'Ishtar et servait de trajet à des processions religieuses, notamment lors de la grande fête-*akītu* qui avait lieu au Nouvel An.

Les grandes villes de Basse Mésopotamie bénéficient également du patronage des rois néo-babyloniens, qui restaurent leurs monuments principaux, avant tout les temples qui comme d'habitude font l'objet des plus longues inscriptions de fondation des rois babyloniens[208]. Borsippa fait l'objet de nombreuses attentions de la part de Nabuchodonosor II qui restaure ses murailles, ses temples et sa ziggurat. Des travaux ont été réalisés dans l'Eanna d'Uruk sous les auspices de plusieurs rois assyriens et babyloniens. Nabonide, fervent dévot du dieu-lune Sîn, entreprend d'importants chantiers dans ses sanctuaires d'Ur et de Harran. Toutes les principales villes bénéficient donc des richesses des rois de Babylone, même si c'est la capitale qui profite avant tout de leurs largesses, ce qui contribue à son rayonnement qui continue même après la fin du royaume comme le montre le témoignage d'Hérodote.

Les évolutions économiques et sociales[modifier]

L'expansion de l'agriculture irriguée[modifier]

La période néo-babylonienne voit le développement de l'agriculture se poursuivre sur un rythme sans doute plus important que durant le siècle précédent, et qui prend place dans un long cycle de croissance des potentialités agricoles de la région qui se poursuit durant la seconde moitié du Ier millénaire. L'augmentation de la densité de peuplement des campagnes mésopotamiennes est constant sur cette période[209]. Ce repeuplement est en partie initié par les rois qui déportent des peuples vaincus en Babylonie où ils les installent dans des villages. Ce mouvement commence à l'époque de la domination assyrienne, et se poursuit sous les rois babyloniens avec l'arrivée de déportés venus de Syrie et du Levant[210]. On retrouve dans les documents de la période achéménide des agglomérations nommées suivant le pays d'origine de ses habitants : on trouve ainsi une Ascalon, une Gaza, une Qadesh, une Tyr, et également une « ville de Juda » peuplée par des Judéens déportés au temps de Nabuchodonosor, dont on trouve un écho dans la Bible. Cette dernière communauté est bien connue grâce à des tablettes économiques de la période

achéménide mentionnant des personnes d'origine judéenne reconnaissables par leur nom, vu que leurs activités ne les distinguent pas des autres populations[211].

Les rois babyloniens jouent un autre rôle dans l'essor agricole en remettant en état le réseau de canaux, qui avait été laissé pour compte du fait des troubles politiques des siècles précédents, et avait subi plusieurs changements du cours de l'Euphrate[212]. Le système d'irrigation était géré par une administration liée à la gestion des terres royales, auxquelles sont intégrées les voies d'eau, et à la tête duquel se trouve le *mašennu*, intendant du domaine royal. Au niveau local elle était gérée par le *gugallu* qui contrôle l'état des canaux, la gestion de la distribution de l'eau, et plus largement la mise en culture de zones agricoles[213].

L'agriculture irriguée concerne essentiellement les deux grandes cultures qui dominent en Basse Mésopotamie : les céréales, avant tout l'orge, et le palmier-dattier (associé aux cultures maraîchères) dont la culture connaît une expansion à la période néo-babylonienne du fait des profits substantiels qu'elle peut amener[214]. Les terres les mieux irriguées sont les plus convoitées, et font l'objet de tensions entre les différents propriétaires potentiels. Il est néanmoins essentiel de disposer de la main-d'œuvre et du matériel d'exploitation pour exploiter la terre qui ne paraît pas manquer. Les parcelles connues par des descriptions et des plans sont de forme quadrangulaire souvent rectangulaire, et tendent à s'allonger considérablement, avec un de leurs deux côtés courts bordant un canal d'irrigation. Cela résulte peut-être d'un programme de planification du découpage des terres, prenant en compte la concurrence pour l'accès aux canaux qu'il fallait offrir à un maximum de champs et de palmeraies-jardins[215].

Structures économiques : temples, notables et dépendants[modifier]

Les structures économiques de la période néo-babylonienne fonctionnent selon un principe similaire à celui des périodes précédentes, mais des évolutions notables s'effectuent en lien avec les évolutions politiques et économiques de la Babylonie durant la période de domination assyrienne puis l'établissement de l'empire babylonien dont les retombées économiques sont fortes pour certains acteurs économiques proches du pouvoir royal. Les domaines de la couronne occupaient sans doute une place importante, mais ils ne sont pas documentés, de même que la catégorie supérieure des élites du royaume, la « noblesse » babylonienne disposant des plus hautes charges et dignités, mais reste très mal connue. Les archives des temples sont en revanche très fournies, avec deux lots majeurs : celui de l'Eanna d'Uruk[216] et celui de l'Ebabbar de Sippar[217], deux des plus grands sanctuaires de la Babylonie. Le premier disposait d'environ 17 000 hectares de terre, même s'il apparaît que la totalité du domaine n'était pas exploitée et qu'il faut prendre en compte la pratique de la jachère biennale[218]. Les sanctuaires avaient toujours leur administration propre pour leurs activités économiques, soumise en dernier recours au pouvoir royal, qui reste leur principal pourvoyeur et place certains de ses délégués auprès de l'administrateur en chef du sanctuaire, le *šatammu* ou *šangû*[219]. L'exploitation des domaines des temples pouvait se faire suivant plusieurs modalités, de façon directe ou indirecte[220]. En ce qui concerne l'élevage, la gestion des troupeaux était menée de manière très rigoureuse, selon un système hiérarchique précis[221]. On gardait les bêtes réservées pour le culte dans les étables du temple, tandis que des moutons étaient confiés à des bergers qui pouvaient les amener paître très loin, jusque dans la région du cours moyen du Tigre.

Les textes nous documentent également des activités privées de familles de notables urbains qui peuvent être divisées en deux groupes ou du moins deux modalités d'enrichissement principales, toujours en lien avec les institutions[222]. Un premier groupe est constitué de prébendiers des grands temples, qui doivent avant tout leur fortune à la détention de ces charges du culte divin qui permettent de se voir concéder des terres, des revenus ainsi qu'une dignité et de se constituer un solide réseau social, tout en pouvant tirer des revenus de propriétés foncières. Le second groupe constitue un phénomène particulier de la période néo-babylonienne, qui se voit dans la croissance des archives privées qui nous documentent les activités économiques souvent ambitieuses de groupes de familles (au sens large) de véritables entrepreneurs[223]. Ces notables sont souvent désignés d'après un ancêtre commun, comme par exemple les descendants du « Forgeron » (*Nappahu*) à Babylone. Dans les faits, on constate que ce groupe est peu homogène par les activités qu'il exerce (exploitation de domaines pour le compte d'institutions, constitution de patrimoines fonciers, prise en fermage de taxe, commerce, prêts, etc.). Ce qui les caractérise avant tout est la présence d'archives familiales gardées souvent durant plusieurs générations, et le rôle du chef de famille qui dirige les affaires de tout le groupe. Le cas le plus représentatif pour cette période est la famille des descendants d'Egibi, installée à Babylone, qui exerce diverses activités : commerce de denrées alimentaires autour de la capitale, prêts, prise à ferme de taxes, achats de propriétés foncières urbaines et rurales qui sont ensuite louées, achats d'esclaves, etc.[224]

Les temples comme les notables emploient un ensemble de travailleurs qui ont des conditions juridiques diverses[225]. Le grand clivage est comme toujours celui qui sépare les hommes libres, appelés *mār banê* à cette période, et les esclaves (masculins *ardu*, féminins *amtu*). Mais d'autres conditions de personnes que l'on peut qualifier de « dépendants » ou de « semi-libres » existaient[226]. Les mieux connus sont les « oblats » (*širku*) des temples, parmi lesquels on trouve des libres et des non-libres, qui sont des personnes données à un temple par leur famille, avec obligation de travailler pour l'institution, généralement en tant qu'exploitant agricole ou artisan, contre des rations d'entretien. Il s'agit ici d'un statut de dépendance totale vis-à-vis de l'institution, qui a un caractère juridique, pouvant être apparenté au servage. Les esclaves restaient une force de travail possible, mais réellement importante que sur les domaines des temples et de la couronne, ceux de ces derniers (*arad/amat šarrūti*) disposant apparemment d'un statut particulier[227]. Les propriétaires privés en employaient surtout à domicile, ou leur confiaient parfois des tâches plus autonomes, comme la gestion d'une exploitation agricole, d'un atelier artisanal, ou encore des missions commerciales, auquel cas l'esclave devait leur verser un rente annuelle appelée *mandattu*. Les couches populaires des villes babyloniennes sont un prolétariat difficile à saisir, de nombreuses personnes louant leurs bras pour des travaux urbains ou ruraux[228].

Structures familiales[modifier]

L'unité de base de la société reste la famille nucléaire monogame, structure économique et culturelle essentielle[229]. Au moment de l'union qui la forme, arrangée entre les chefs de maisonnée qui sont des hommes libres (*mār banê*), la famille de la mariée verse comme aux périodes précédentes une dot (*nudunnu*) - discutée à l'avance et parfois fixée par contrat - au marié lors de l'union, la contre-dot de la période paléo-babylonienne a disparu de la documentation de cette période, même si on connaît encore des cas où l'épouse reçoit un présent (*biblu*) de la part du marié ou de sa famille. L'époux peut choisir de divorcer (*muššuru*, littéralement « relâcher ») de son épouse, généralement sur des motifs de préférences personnelles, et il doit alors lui verser une compensation financière, parfois en lui restituant sa dot[230]. À la mort du père de famille, ses possessions sont partagées entre ses fils, l'aîné prenant une part équivalant au double de celle de ses cadets, à moins que les modalités de l'héritage n'aient été précisées par testament (ce qui est un cas peu courant)[231]. Parfois les héritiers peuvent recevoir une part avant la mort du chef de famille. La dot constitue la part d'héritage des filles. Les couples stériles pouvaient adopter des héritiers, même si le contrat d'adoption sert aussi à dissimuler des arrangements économiques et financiers entre personnes[232], à moins que le mari ne prenne une épouse secondaire pour enfanter.

Le commerce : circuits et acteurs[modifier]

Le commerce à la période néo-babylonienne est toujours dominé par les grands organismes qui engagent des marchands (*tamkāru*), pour vendre localement les surplus de leurs activités de production, avant tout des cultures (grain, dattes) et de l'élevage (laine), et pour s'approvisionner en produits rares venant de loin[233]. Ils financent des opérations de commerce à longue distance (bien moins important en volume que le commerce local), pour se procurer des produits de valeur hors de Mésopotamie ou en les faisant acheter sur les marchés de cette région où ils sont déjà acheminés par d'autres moyens. Ils recherchent avant tout des métaux (étain d'Iran, cuivre de Chypre, fer), de l'alun d'Égypte, des teintures du Levant, du vin de Syrie et de Haute Mésopotamie[234]. Les marchands semblent être indépendants des institutions, et peuvent donc agir à titre privé à l'occasion, notamment au sein d'associations commerciales. La plus répandue à cette période est le contrat *ana harrāni* (« pour une expédition commerciale »), qui voit une ou plusieurs personnes apporter un capital, qu'un mandataire doit faire fructifier, les profits étant répartis proportionnellement à l'apport initial[235]. On trouve ce type d'association dans les archives privées de la période, notamment pour la commercialisation de produits agricoles à l'échelle locale. Les familles d'entrepreneurs comme les Egibi sont en effet impliquées dans l'acheminement et la vente dans les villes des denrées produites dans les campagnes alentour par des paysans qui n'ont pas les moyens de les vendre eux-mêmes. Les contrats *ana harrâni* peuvent également servir pour des opérations financières ou agricoles.

Religion et culture[modifier]

Les divinités[modifier]

La période néo-babylonienne voit l'affirmation définitive de Marduk/Bēl en tant que divinité principale du panthéon babylonien[236]. Ce dieu est promu par l'idéologie royale, qui favorise généralement le rôle prépondérant de son grand

temple, l'Esagil, en dehors du cas particulier de Nabonide qui a une prédilection pour le dieu-lune Sîn. Il ne faut d'ailleurs pas trop se focaliser sur les discours produits par les souverains et leur entourage, qui peuvent être en décalage avec la réalité des croyances populaires que l'on peut percevoir par exemple dans les noms de personnes, faisant souvent référence à des divinités. On constate ainsi que les grands dieux mésopotamiens anciens restent très vénérés (même si leurs aspects peuvent évoluer), que ce soit la triade Anu, Enlil et Ea, ainsi que les divinités célestes Sîn, Shamash et Ishtar, ou encore le dieu de l'Orage Adad, la déesse de la médecine Gula ou le dieu de la sagesse Nabû dont la popularité augmente fortement à cette période, menaçant presque la prééminence de son père Marduk. Ishtar est à cette période la divinité féminine principale, disposant de lieux de culte majeurs dans plusieurs cités (Uruk, Babylone, Akkad, Kish, Nippur), et ayant absorbé les caractéristiques de la plupart des anciennes déesses mésopotamiennes (Ninlil, Ninhursag, etc.).

Le culte : lieux, acteurs, moments[modifier]

Cylindre d'argile commémorant la reconstruction du grand temple du dieu Sîn à Ur par le roi Nabonide, British Museum.

Le culte de la période néo-babylonienne reprend les aspects traditionnels du culte mésopotamien. Il est effectué dans des temples urbains, dominés par les grands sanctuaires les plus dotés en terres et en offrandes, qui achèvent alors de se présenter comme de vastes complexes cultuels protégés par une longue enceinte délimitant un espace sacré organisé autour d'un temple principal, d'une ziggurat et de nombreuses dépendances[208]. Ce sont l'Esagil de Babylone, temple de Marduk, l'Eanna d'Uruk, temple de la déesse Ishtar qui est le plus documenté dans le domaine cultuel[237], l'Ezida de Borsippa, temple de Nabû, l'Ebabbar de Sippar, dédié à Shamash, ou encore l'Ekur de Nippur, temple d'Enlil. Ce dernier centralisait l'organisation du culte des autres temples de sa ville, situation qui semble courante en Babylonie à cette période[238].

Le personnel chargé du culte de la divinité est constitué des personnes ayant accès à l'espace sacré du temple qui culminait dans le *papahu*, lieu saint abritant la statue de la divinité tutélaire du temple[239]. À l'époque néo-babylonienne on les désigne comme *erīb bīti*. Au sens étroit, cela comprend les prêtres accomplissant le service cultuel pour le dieu au quotidien, les spécialistes de rituels requis dans certains cas (exorcistes, devins, lamentateurs, musiciens), mais au sens large on y inclut également certains prébendiers qui réalisent le repas divin (bouchers, mais apparemment pas les boulangers ou les brasseurs) ou ceux qui sont responsables des habits, des parures et du mobilier de la divinité (orfèvres, charpentiers)[240]. Les membres les plus importants du personnel cultuel présidaient l'assemblée du temple (*kiništu*), qui pouvait avoir des prérogatives administratives et judiciaires. Mais l'acteur le plus important du culte babylonien reste comme aux périodes précédentes le souverain, qui peut entrer dans les sanctuaires, finance et organise les restaurations des grands temples, les pourvoit en offrandes, et participe à certains rituels majeurs. À la différence des rois néo-assyriens qui célèbrent surtout la construction de grands palais royaux, les inscriptions de fondation des rois néo-babyloniens mettent l'emphase sur les constructions religieuses.

À certains moments, le personnel cultuel était aussi mobilisé pour des rituels particuliers revenant à des intervalles réguliers ou pas. Les premiers sont les fêtes religieuses, dont la plus importante à l'époque néo-babylonienne est la fête-*akītu* de la capitale qui avait lieu lors du Nouvel An, dominée par la figure du grand dieu Marduk, que rejoignaient pour le célébrer les statues des autres grandes divinités de Babylonie. Le roi était l'autre acteur principal de cette fête, durant laquelle il confessait ses fautes avant de se voir remettre les insignes de la royauté par le dieu, sous la supervision du clergé de l'Esagil[241]. Il s'agit donc d'un rituel essentiel de l'idéologie royale néo-babylonienne. De nombreuses autres fêtes remplissaient le calendrier cultuel des grandes villes de Babylonie.

Le milieu lettré de Babylone[modifier]

Les scribes continuent à être formés selon les méthodes des périodes précédentes, et l'écriture cunéiforme paraît encore dominer à la période néo-babylonienne malgré le fait que l'usage de l'araméen alphabétique écrit sur parchemin se développe, notamment dans l'administration où les scribes sur tablettes sont associés à des scribes sur parchemin (appelés *šepiru*)[242]. Au niveau supérieur du cursus, les lettrés sont les « spécialistes » (*ummānu*) d'une discipline dont ils ont acquis les arcanes après une formation longue, impliquant la maîtrise de l'akkadien mais aussi du sumérien. Ils ont toujours une fonction religieuse : il s'agit donc d'exorcistes (*ašipu*), de devins (*barū*), de lamentateurs (*kalû*), et aussi d'astronomes/astrologues (*ṭupšar Enūma Anu Enlil*)[243]. Ils travaillent généralement dans les grands sanctuaires de la Babylonie, dans la capitale ou bien à Uruk, Nippur et Sippar. C'est dans ces endroits que la tradition savante mésopotamienne survit, alors qu'elle n'exerce plus hors des limites du Pays des deux fleuves le rayonnement qu'elle avait à la fin du IIe millénaire.

Dans une petite pièce du sanctuaire de Shamash à Sippar, des archéologues iraqiens ont mis au jour en 1985 une bibliothèque de la période néo-babylonienne, comprenant environ 800 tablettes (soit un lot bien modeste comparé aux milliers de tablettes des bibliothèques royales d'Assyrie)[244]. Comme les autres bibliothèques mésopotamiennes, la majorité des tablettes concerne des rituels religieux, des hymnes, des prières et des listes lexicales, à côté de quelques œuvres « littéraires » (ainsi l'Atrahasis et l'Épopée de la Création) et des copies de vieilles inscriptions royales.

Il s'agit donc là les principaux types de littérature savante attestés pour cette période, qui sont souvent l'aboutissement d'une évolution de plusieurs siècles de tradition ayant vu la fixation de séries « canoniques », donc une unification et une standardisation des classiques de la littérature mésopotamienne[245]. Cela concerne en premier lieu les grandes séries de listes lexicales, notamment la plus importante, HA.RA = *hubullu*, composée de 24 tablettes compilant différents éléments de la réalité (objets en bois, métal, argile, textile, animaux, pierres, plantes, toponymes, etc.). On trouve également les grandes séries divinatoires comme *Enūma Anu Enlil* qui contient la base du savoir astrologique ou encore *Barûtu* pour l'hépatoscopie. Il s'agit de textes techniques servant aux prêtres spécialistes des temples, mais aussi d'œuvres regroupant un savoir à finalité encyclopédique. À partir de cette période, les grandes séries canoniques font de plus en plus l'objet de commentaires et d'explications, parfois pour chercher le sens caché des mots ou des signes qu'on y trouve : un savoir ésotérique se développe. Pour les besoins du culte, les spécialistes avaient également accès à des hymnes, des prières, et des textes décrivant des cérémonies religieuses précises se déroulant dans des temples, avec les procédures à suivre, les chants à entonner. À côté de cela, les mythes (*Épopée de Gilgamesh*, *Épopée de la Création*, *Descente d'Ishtar aux Enfers*, etc.) et textes de littérature sapientiale ne constituent qu'une faible part des œuvres qui nous sont parvenues, et on ne sait pas dans quel contexte exact elles pouvaient être utilisées, hormis pour le cas de l'*Épopée de la Création* récitée lors de la fête du Nouvel An de Babylone. Les sciences sont connues par diverses tablettes de cette période (médecine, astronomie/astrologie, mathématiques, etc.)[246].

Réalisations artistiques[modifier]

Panneau de briques à glaçure en relief provenant de la Voie processionnelle de Babylone : lion passant à gauche, Pergamon Museum de Berlin.

Sceau-cachet néo-babylonien en diorite avec son impression sur argile, représentant une scène d'hommage à une divinité sur un bateau, Musée des Beaux-Arts de Lyon.

Les artistes néo-babyloniens continuent à réaliser des stèles sculptées dans la continuité des périodes précédentes. Les sceaux-cylindres de la période sont très peu inscrits, et leurs images témoignent d'une certaine influence thématique assyrienne[247] : un thème récurrent est celui du combat d'un héros, parfois ailé, qui s'apprête à frapper une bête avec une épée recourbée, mais on trouve aussi des scènes de purification d'arbre sacré, ou encore des rondes représentant des files d'animaux réels ou mythologiques pouvant se dérouler à l'infini. Mais les sceaux-cachets sont de plus en plus utilisés au cours du Ier millénaire, et finissent par supplanter les sceaux-cylindres qui disparaissent dans la seconde moitié du millénaire.

L'art de la terre cuite est répandu : de nombreuses figurines et reliefs sont réalisés à l'aide de moules. Les figurines les plus courantes représentent des divinités, des démons protecteurs comme Pazuzu, mais aussi femmes nues, des hommes portant des vases, des cavaliers, des barques, des lits, des tables et d'autres meubles[248]. Il peut s'agir d'objets votifs offerts à des temples, ou bien d'objets à fonction sacrée conservés au domicile pour assurer une protection magique. On connaît également des amulettes protectrices en pierre ou en métal.

Pour les décors architecturaux, les artisans néo-babyloniens améliorent la technique de la glaçure colorée, qu'ils combinent avec celle des briques moulées en reliefs pour donner les somptueux décors colorés ornant la Porte d'Ishtar de Babylone et les deux murs bordant la Voie processionnelle (sur 180 mètres de long) de cette ville, où passaient les processions lors des principales fêtes religieuses[249]. Les décors représentaient notamment des frises de lions, animal-symbole de la déesse Ishtar, ainsi que des motifs floraux, auxquels étaient joints sur la Porte d'Ishtar les dragons symbolisant Marduk et les taureaux symbolisant Adad. Un décor similaire ornait la salle du trône du « Palais sud ».

La Babylonie après la fin du royaume babylonien[modifier]

Après 539, Babylone n'est plus jamais le centre d'un royaume, et l'histoire millénaire des grands royaumes mésopotamiens s'achève. La Babylonie n'est plus qu'une province parmi d'autres, mais à la différence de l'Assyrie post-impériale elle conserve sa prospérité, qui en fait un enjeu important. Pour autant, cette rupture politique ne s'accompagne pas d'une rupture dans le domaine économique et social, dans lequel les changements se font lentement. Mais la disparition progressive des institutions traditionnelles de la civilisation mésopotamienne entraîne la disparition de sa culture, qui est achevée dans les premiers siècles de notre ère.

La Babylonie sous domination étrangère[modifier]

La fin de l'empire babylonien[modifier]

Fragment de la *Chronique de Nabonide*, relatant les événements qui menèrent à la chute de ce souverain face au roi perse Cyrus II.

Alors que Nabonide faisait face à des difficultés dans son royaume, un autre roi, au contraire, s'affirmait : Cyrus II, roi des Perses, et qui met fin au royaume mède en 550. Cyrus poursuit alors une série de victoires en Anatolie, et défait le roi Crésus de Lydie, devenant ainsi une menace pour les Babyloniens. Parvenu sur les rives de la mer Égée, le roi perse change de direction, et s'empare de territoires en Iran, Afghanistan, jusqu'au sud de l'Asie centrale et la vallée de l'Indus. En dix ans à peine, il s'est bâti un empire plus grand que tous ceux qui l'avaient précédé[250]. Malgré les précautions de Nabonide, qui sentit le vent tourner et renforça ses lignes de défense septentrionales, le conflit qui se déclara en 539 fut une affaire vite réglée. Pour ne rien arranger, Gobryas/Ugbaru, gouverneur babylonien du Gutium (province frontalière de la Perse), se rallia à l'envahisseur. L'armée babylonienne est battue à Opis, Sippar se rend aux Perses qui réussissent ensuite à prendre Babylone sans longs combats, peut-être sur un coup de main mené par Gobryas. Balthasar est apparemment tué dans ces affrontements, tandis que Nabonide est sans doute exilé dans une province de l'est de l'Empire perse. En 539, Cyrus s'empare donc en quelque temps de tout l'empire babylonien, et étend sa domination sur la Mésopotamie et le Proche-Orient. C'en était fini de l'indépendance babylonienne, malgré le fait que le nouveau roi se présentait comme nouveau souverain du pays, reprenant le titre de roi de Babylone. Il était en effet devenu le roi d'un territoire immense regroupant plusieurs nations, dans lequel la Babylonie occupait une place certes importante, mais n'était plus le centre.

La période de domination achéménide[modifier]

Article connexe : Empire achéménide.

L'Empire achéménide sous Darius Ier.

L'esprit d'indépendance babylonien reste présent au début de la période achéménide, comme en témoignent les rébellions qui secouent la région sous le règne de Darius Ier[251]. On voit ainsi apparaître un Nabuchodonosor III en 522, soi-disant fils de Nabonide, et un Nabuchodonosor IV l'année suivante, dans un contexte de troubles liés à la succession de Cambyse, le fils de Cyrus II. Tous deux sont vaincus sans mal par Darius, et exécutés. Xerxès Ier, le fils de Darius, réorganise l'administration de son empire, et sépare en deux la province de Babylone qui auparavant allait jusqu'à la Méditerranée ; elle est séparée de ses anciennes possessions occidentales, pour reprendre les limites d'un ensemble constitué de la Babylonie et de l'Assyrie. Quelques révoltes ont lieu les premiers temps du règne du

nouveau roi, mais elles sont sans gravité. Rien ne prouve que la destruction de l'Esagil de Babylone se soit produite durant des répressions perpétrées par Xerxès comme le rapportent des sources grecques. Sous la domination perse, la Babylonie connaît une période de paix et de prospérité, restant très peu impliquée dans les conflits dynastiques perses malgré le fait que la révolte de Cyrus le Jeune y prenne fin en 401.

La période hellénistique[modifier]

Article connexe : Séleucides.

Les royaumes des Diadoques vers 300.

En 331, les troupes macédoniennes d'Alexandre le Grand soumettent l'empire Perse de Darius III et s'emparent de la Mésopotamie, après les victoires d'Issos et de Gaugamèles[252]. Une fois les campagnes d'Inde achevées en 324, Alexandre, qui se présente comme le successeur des rois perses, retourne à Babylone, avec des projets pour cette illustre cité et sa région (restauration de monuments, de canaux), où il s'établit avant d'y mourir en 323.

C'est donc à Babylone que les Diadoques, les généraux d'Alexandre, décidèrent du partage de l'empire. La bonne entente fut de courte durée et ils entrèrent dans une longue période de conflits armés qui aboutirent à la division de l'héritage du conquérant[253]. C'est finalement Séleucos Ier qui devient maître de Babylone en 311, fondant la dynastie séleucide et déplaçant sa capitale à Séleucie du Tigre qu'il fonde vers 301. Le royaume séleucide connaît son apogée sous son fils Antiochos Ier (280-261). La Babylonie reste une région importante pour la prospérité de cet État, même si son centre de gravité bascule progressivement vers la Syrie. C'est également une période d'hellénisation de plusieurs cités mésopotamiennes. Les guerres opposant en Syrie les Séleucides aux Lagides, qui dominent l'Égypte, puis la présence croissante des Romains dans cette même région, ainsi que les défections de plusieurs provinces orientales du royaume et des troubles successoraux eurent pour effet d'affaiblir progressivement la position séleucide en Babylonie au milieu du IIe siècle av. J.-C.

L'instabilité de la période parthe[modifier]

Article connexe : Parthes.

C'est dans ce contexte que les rois Parthes de la dynastie des Arsacides réussissent à se rendre indépendants du pouvoir séleucide à partir de leur territoire situé sur les rebords de la Mer Caspienne[254]. Ceci aggrave la situation intérieure du royaume séleucide, et Babylone tombe entre les mains des Parthes en 141, lorsque Démétrios II Nicator est vaincu par Mithridate Ier. Le roi séleucide contre-attaque, mais est fait prisonnier, ce qui permet à son frère Antiochos VII de prendre le pouvoir. Il s'ensuit une série de conflits durant une bonne dizaine d'années. Au centre de la zone des combats, ravagée par des pillards, la Babylonie est une zone sinistrée quasiment en situation d'anarchie, le pouvoir étant exercé par des petits responsables locaux. Le vice-roi de Phraatès II (130-129), Himéros, organise la réduction en esclavage et la déportation de Babyloniens envoyés en Médie. Au début du Ier siècle, alors que le roi Mithridate II (123-88) a rétabli la stabilité du royaume parthe et réalisé de nombreuses conquêtes, il voit son royaume se diviser suite à la révolte de Gotarzès Ier (91-80), qui s'empare de la Babylonie. Le royaume parthe s'enfonce alors dans une période d'instabilité forte, alors que les Romains qui ont supplanté les Séleucides en Syrie ont des visées sur la Mésopotamie du nord. Le Ier siècle siècle après J.-C. les troubles successoraux s'aggravent ce qui permet aux pouvoirs locaux de prendre une autonomie plus importante. La Babylonie est donc secouée par une série de conflits, une très grande instabilité institutionnelle, et généralement le pouvoir central exerce une emprise moins forte qu'aux périodes précédentes, ce qui n'entrave pas forcément sa prospérité. C'est dans la seconde moitié du siècle, tandis que le pouvoir parthe est raffermi par Vologèse Ier, que Babylone devient une cité-fantôme, désertée par ses habitants, tandis que la culture millénaire dont elle était le symbole s'éteint progressivement.

L'adaptation des structures économiques et sociales[modifier]

Une province riche[modifier]

Le Cylindre de Cyrus, retrouvé à Babylone, dans laquelle le souverain perse se présente en successeur des rois babyloniens et rapporte avoir restauré plusieurs temples, British Museum.

Pendant les débuts de la période achéménide, les souverains perses reprennent souvent dans leur titulature le titre de « roi de Babylone », avant de l'oublier pour se contenter du titre de « Roi des pays »[255]. La province de Babylone, qui correspond en gros à la Mésopotamie, est dirigée par un gouverneur reprenant le titre babylonien traditionnellement donné au détenteur d'une charge d'administration provinciale, *pahat* ou *bēl pahati*, et non satrape, qui désigne en Babylonie une charge inférieure. Ce sont des Perses qui détiennent les plus hautes charges de l'administration, s'occupant des affaires militaires, des taxes et de la justice. Durant la période séleucide, la province de Babylone est dirigée par un satrape (*muma'iru*), mais elle cohabite avec des entités disposant d'autres statuts, comme les cités (grec *pólis*), rang auquel est élevée Babylone[256]. Au niveau local, les administrations des temples et les assemblées de notables et d'anciens continuent d'avoir des prérogatives judiciaires[192].

Le fait que la Babylonie soit réduite au statut de province et ne soit plus le centre d'un royaume puissant n'empêche pas qu'elle soit une province cruciale pour les États qui la dominent du fait de sa richesse. Durant toute la seconde moitié du Ier millénaire, elle poursuit son développement démographique et économique[257], qui culmine à la période parthe malgré les troubles politiques qui s'y produisent et qui contrastent avec les périodes de paix durable de la domination des Achéménides et aussi de celle des Séleucide, qui ont largement contribué à cette prospérité. Les rois, bien qu'étrangers à la Babylonie, y sont actifs. Les Perses poursuivent ainsi l'aménagement et l'extension du réseau de canaux entrepris par leurs prédécesseurs néo-babyloniens, pour développer la surface en culture[258].

Au service des empires : domaines royaux, terres de service et taxation[modifier]

La mise en valeur de la Babylonie a donc un intérêt certain pour les empires qui la dominent, qui cherchent à en tirer des revenus importants. Une certaine réorganisation des terres est effectuée par les Perses dans ce but[259]. Des domaines sont attribués à des membres de la famille royale ou des hauts dignitaires, prises sur l'ancien domaine royal babylonien. Au Ve siècle se met en place un nouveau système de gestion des terres, reposant autour de circonscriptions nommées *hatru*, comprenant une population résidente, et désignées d'après le métier, l'origine ethnique ou la nature militaire des dépendants qui s'y trouvent. Il s'agit là aussi d'une forme de réorganisation des terres royales babyloniennes et des dépendants travaillant pour le palais à la période néo-babylonienne. Le domaine du roi, le plus vaste, était exploité par des dépendants appelés *gardu* et rétribués par des rations d'entretien[260].

Les archives de Nippur nous informent sur le fonctionnement des terres militaires, qui s'effectue dans le cadre des *hatru* sous la direction d'un administrateur appelé *šaknu*, autre titre babylonien repris[261]. Les terres militaires sont divisées selon le type d'unité que leur détenteur devait contribuer à équiper : les plus petits domaines étaient les « domaines d'arc » (*bīt qašti*), pour un archer, puis on trouvait des « domaines de cheval » (*bīt sisî*) et des « domaines de char » (*bīt narkabti*). La question est de savoir si ce « service » (*ilku*) consistait uniquement en un versement d'argent pour l'armée ou bien s'il comprenait également un service militaire effectif. On est en tout cas là aussi en présence d'un système qui correspond aux terres de services qui pouvaient être utilisées pour équiper des troupes à l'époque du royaume babylonien. Riche région de l'empire, la Babylonie fournissait donc des contributions importantes pour la puissance perse, provenant de ses terres de façon directe mais aussi indirectement par des taxes, pesant notamment sur des biens fonciers ou certaines transactions, ainsi que par des prélèvements forcés de denrées agricoles ou des corvées[260].

Durant la domination séleucide, une partie du territoire rural devait disposer du statut de terre royale (en grec *chôra*), sur laquelle pouvaient notamment être constitués des domaines attribués à des membres de la famille royale ou des dignitaires[256]. Le fonctionnement de taxation pour cette période est mal connu.

Temples et notables urbains[modifier]

Les temples traditionnels de Babylonie continuent à fonctionner sous les dominations perse et grecque. Pour la première période, nos informations sont limitées et problématiques : les archives des grands temples de Sippar et d'Uruk décrits pour la période néo-babyloniennes cessent lors des dernières années du règne de Darius Ier et le début du règne de Xerxès Ier, en même temps que d'autres fonds privés de personnes liées à des temples par la détention de prébendes, surtout dans des villes de Babylonie du nord (Borsippa par exemple). Mais d'autres lots privés continuent, notamment à Uruk. Cela pourrait être la conséquence de la répression d'une révolte, et renvoie à plusieurs auteurs grecs mentionnant la destruction du grand temple de Babylone par Xerxès Ier, dont la réalité reste débattue[262]. Mais ce phénomène de fins d'archives reste mal compris, et peut être lié à d'autres phénomènes et n'affecte pas que le milieu des temples, qui du restent continuent à fonctionner[263]. Les propriétés foncières des temples semblent avoir été réduites suite à la réorganisation du régime des terres à la période achéménide, même si elles restent fortes[264]. Il apparaît en tout cas que les premiers rois séleucides, notamment Antiochos Ier, doivent s'atteler à remettre en état plusieurs sanctuaires, dont l'Esagil de Babylone[265].

L'organisation des temples reste similaire à celle de la période précédente[264]. La place importante des autorités des plus importants dans l'administration de certaines villes se poursuit. Il en va de même que la concentration de la gestion des temples d'une même cité ou région : ainsi à Uruk le grand temple traditionnel, l'Eanna, est supplanté à la période séleucide par un nouveau temple, le Bīt Resh, dédié à Anu et sa parèdre Antu, qui gère les autres temples de la ville et aussi celui de Larsa. Le mélange des charges administratives et cultuelles et l'imbrication forte entre les familles de notables et les sanctuaires sont toujours de rigueur. Un exorciste peut ainsi avoir une tâche de gestion, et sa famille peut aussi recevoir des rations d'entretien de la part du temple. Le système de prébendes continue à exister pour les besoins du culte. Ces pratiques sont attestées sous la période séleucide et jusqu'au tout début de la période parthe, par des lots provenant de deux villes, Babylone et Uruk, et documentant plusieurs familles de notables[266]. Le cas le mieux connu de ces familles de notables est celui des descendants de Murashu, établis à Nippur, qui sont eux en lien avec l'administration perse achéménide[267]. Ils font fortune non pas par des acquisitions de propriétés foncières mais par la prise en location de domaines militaires qu'ils mettent en valeur grâce à leur important capital d'exploitation (outillage, animaux, travailleurs dépendants), activité complétée par la prise en charge de la perception de taxes, et des prêts.

Échanges, monnaie et variations des prix[modifier]

L'argent (le métal) reste le moyen de paiement de base, et il est divisé entre argent de bonne et de moyenne qualité, marqué officiellement par un sceau de l'État. Il est toujours pesé durant cette période, jamais compté, et quand les premières pièces de monnaie séleucides sont introduites en Babylonie on leur donne uniquement une valeur pondérale[268]. L'économie babylonienne du Ier millénaire est souvent présentée comme revêtant de plus en plus d'aspects jugés comme « modernes », avec le fait que de plus en plus d'échanges locaux s'effectuent avec la médiation de la monnaie-argent, donc suivant des mécanismes de marché[269], ce qui impliquerait un recul des procédés de redistribution en nature (comme les salaires versés en rations d'entretien), même s'ils ont pu rester la forme de rétribution largement majoritaire[270]. Cette évolution pourrait être le résultat de la place croissante du secteur « privé », et de l'emploi d'une main-d'œuvre salariée employée épisodiquement et payée en monnaie par les institutions.

Les prix et leurs fluctuations sont bien documentées pour la seconde moitié du Ier millénaire, grâce à des actes de la pratique (contrats), et surtout des rapports astronomiques mentionnant aux côtés des mouvements d'astres l'évolution mensuelle des prix de produits de consommation courante[271] : grains d'orge, de sésame, de moutarde (ou de cuscute ?) et de cresson (ou de cardamone ?), dattes, et laine. Ils s'étalent sur quatre siècles des périodes achéménide, séleucide et parthe (460-61). Ces documents précisent quelle quantité de ces produits on pouvait se procurer pour 1 sicle d'argent. Ils posent divers problèmes d'analyse et leur interprétation est sujet à des débats encore ouverts. Au premier chef, le fait que les prix indiqués soient les prix effectivement pratiqués sur les marchés de Babylonie a été contesté[272].

La nature des variations de prix et leur interprétations font l'objet de la plupart de ces débats, car ils posent des questions intéressantes sur la nature de l'économie de la Babylonie antique. Des variations de prix saisonnières sont incontestables, sur le court terme, ainsi que des crises dues à des sécheresses, crues, parfois des épidémies ou des conflits, mécanismes courants dans les sociétés pré-industrielles. Si le jeu de l'offre et de la demande semble indéniable au moins à un niveau spatialement et temporellement limité, reste à déterminer jusqu'où il peut jouer, et si l'économie d'alors suit des mécanismes de marché (vision « moderniste »), ou bien si on est au contraire en présence d'une économie de subsistance où les prix varient peu[273]. Des variations sur le long terme sont également visibles, mais leurs tendances et surtout leurs explications sont mal établies. En gros, les prix des denrées de base semblent élevés à la période achéménide, avant de diminuer à la période séleucide puis d'augmenter à nouveau durant les temps troubles de la période parthe. Ces évolutions sont manifestement déterminées par des tendances démographiques (une augmentation de la population), productives (extension de l'agriculture irriguée) et par les comportements des acteurs (le pouvoir royal, les temples et le secteur privé, mais aussi le « prolétariat »), mais là encore les spécialistes débattent beaucoup sur ces questions[274].

La lente disparition de la culture babylonienne[modifier]

Seizième tablette de la liste lexicale HA.RA = *hubullu* sur les pierres et objets en pierre, Uruk, Ier siècle av. J.-C., Musée du Louvre.

Le culte religieux dans la Babylonie de la seconde moitié du Ier millénaire[modifier]

La présence d'une administration dans les temples et de personnes y exerçant des charges, dont des prébendiers, produisant des textes rédigés en cunéiforme, nous indique que les temples babyloniens continuent à fonctionner suivant les principes posés durant les siècles « classiques » de la civilisation mésopotamienne. Cela concerne au moins les deux grands temples qui nous ont livré des tablettes rituelles pour la période hellénistique : l'Esagil de Babylone et le Bīt Resh d'Uruk[275]. À côté de l'entretien quotidien du dieu qui se déroule toujours dans ces sanctuaires, on trouve des mentions de plusieurs grandes fêtes qui rythment l'année liturgique dans ces endroits : la fête-*akītu* est toujours un événement majeur, aux côtés de rituels non périodiques comme une fête se déroulant lors d'une éclipse de lune. Tout cela suppose la rédaction et la transmission de ces rituels selon les traditions anciennes qui sont conservées dans ces lieux. Des changements dans le panthéon peuvent se produire comme la perte de prééminence d'Ishtar au profit d'Anu à Uruk, peut-être suite au retrait de l'emprise et de l'influence babylonienne sur cette ville[276]. À l'époque séleucide y est construit le Bīt Resh dédié au nouveau grand dieu du panthéon local, le dernier grand complexe sacré bâti en Basse Mésopotamie suivant la tradition babylonienne[277].

Les moyens de la transmission de la culture babylonienne[modifier]

Les dernières tablettes cunéiformes de la période hellénistique et parthe nous montrent que certains groupes de villes de la Babylonie préservaient les traditions anciennes de la culture et de la religion mésopotamienne[278]. On trouve ainsi des corpus de textes qui sont parfois de véritables bibliothèques, se trouvant dans le temple ou chez les lettrés acteurs du culte qui sont les mêmes que précédemment, donc des astrologues/astronomes, des exorcistes, lamentateurs, etc. se transmettant leur charge au sein d'une même famille. L'éducation se poursuit suivant les principes posés à la période paléo-babylonienne, et les types de textes sont également similaires : grandes séries de listes lexicales, textes divinatoires, exorcismes, et des commentaires. Les dynasties de lettrés les mieux connues sont celles d'Uruk, les groupes de notables gravitant autour du temple évoqués plus haut[279]. Parmi elles, se trouve une famille de lamentateurs qui dit descendre de Sîn-leqe-uninni, lettré de la période kassite à qui est attribuée la rédaction de la version canonique de l'*Épopée de Gilgamesh*[280]. Une tentative de transmettre la tradition babylonienne aux Grecs est tentée par Bérose, prêtre de Babylone, qui rédige vers 281 les *Babyloniaka*, présentant des mythes et l'histoire ancienne de la Mésopotamie, qui ne nous sont parvenues que de façon indirecte, et sans doute peu diffusées dans l'Antiquité car suscitant peu d'intérêt chez les destinataires souhaités. À l'époque parthe, des lettrés babyloniens adaptent les listes lexicales à l'hellénisation, en élaborant des textes dits « gréco-babyloniens », qui portent un texte lexical ou savant en cunéiforme, et sa transcription (et non sa traduction) en caractères alphabétiques grecs pour faciliter sa compréhension dans un monde où les utilisateurs du cunéiforme se raréfient face au triomphe des alphabets araméen et grec[281].

Les sciences babyloniennes au Ier millénaire[modifier]

Les sources cunéiformes des périodes du royaume babylonien et surtout de celles suivant sa chute, couplées à celles provenant de l'Assyrie du VIIe siècle qui a beaucoup puisé ses savoirs dans les centres intellectuels méridionaux, apportent des informations variées sur l'état des connaissances scientifiques des derniers lettrés héritiers de la tradition mésopotamienne, donc l'état final des sciences babyloniennes[246]. Les textes magico-médicaux peuvent être divisés entre les textes de diagnostics, et ceux comportant les procédures thérapeutiques, comprenant remèdes pharmaceutiques, rituels et incantations. Dans le domaine des connaissances mathématiques, il semble y avoir eu peu d'évolutions depuis la période paléo-babylonienne, si ce n'est l'utilisation du zéro positionnel (le zéro en tant que chiffre). Cependant, les applications de ces connaissances ont pu évoluer, notamment avec leur utilisation en astronomie/astrologie[282].

Le principal domaine dans lequel les savants babyloniens sont renommés chez leurs voisins est en effet celui de l'astronomie/astrologie, plus développé dans cette région qu'ailleurs dans le monde ancien, et qui est le seul domaine dans lequel le savoir babylonien est vraiment novateur à cette période[283]. Des observations régulières et très précises des mouvements des astres sur une très longue durée (au moins de 661 à 61) étaient compilées sur des séries tablettes de rapports astronomiques[271]. Ces données, combinées avec les savoirs mathématiques hérités des périodes précédentes, permettaient à certains savants de prédire de façon assez précise les éclipses lunaires puis solaires, ou de calculer très précisément la durée des années lunaires et solaires ainsi que les correspondances entre les deux. C'est également durant cette période qu'est finalisée la mise au point du zodiaque babylonien, d'où découle celui qui est encore en usage actuellement[284]. L'astrologie/astronomie est en fin de compte l'aspect de la culture et de la science babylonienne qui s'est le plus diffusé hors de Mésopotamie, souvent réduit à son aspect divinatoire, certains spécialistes « chaldéens » étant renommés chez les Grecs ou les Romains, comme Kidinnu/Kidenas[285].

Une architecture et un art sous influences[modifier]

Statuette en albâtre d'une déesse nue provenant d'un tombeau de Babylone, Ier siècle av. J.-C.-Ier siècle après J.-C., musée du Louvre.

La dernière période de la culture babylonienne est marquée dans le domaine architectural et artistique par des éléments de continuité mais aussi de profonds changements notamment dus à l'influence de la civilisation hellénistique qui domine durant la période séleucide et parthe[286], après une période achéménide plutôt conservatrice dans ce domaine[287]. Dans le domaine architectural, si les résidences suivent le modèles des siècles précédents, l'architecture monumentale connaît quelques changements d'inspiration grecque, avec par exemple la construction d'un théâtre à Babylone, d'une cour à péristyle dans le palais d'été de cette même ville. Mais la tradition babylonienne reste présente, comme l'atteste le nouveau complexe cultuel d'Uruk, comportant deux grands sanctuaires organisés autour de différentes cours suivant les habitudes mésopotamiennes, dont un est accompagné de la dernière ziggurat à avoir été bâtie, auxquels il faut ajouter le dernier temple dédié à la fête-*akītu* connu situé hors des murs de la ville[288]. Le seul lieu où l'impact de la tradition architecturale grecque est fort est Séleucie du Tigre (Tell 'Umar), nouvelle capitale et colonie fondée par Séleucos Ier Nicator, vaste ville de plan hippodamien[289]. À l'époque parthe, le dernier temple construit à Uruk, qui suivant une inscription retrouvée sur place était dédié à une divinité nommée Gareus sur laquelle on ne sait rien de plus, présente certains traits inspirés de l'architecture gréco-romaine (notamment les demi-colonnes extérieures). L'influence architecturale iranienne se retrouve quant à elle dans la construction d'iwans à Nippur[290]. Ctésiphon, située en face de Séleucie du Tigre, devient une capitale parthe à partir de la fin du IIe siècle.

Dans les arts plastiques, l'influence hellénistique est très forte dans la sculpture en terre cuite de Babylone, où apparaissent de représentations de divinités grecques[286]. Des motifs babyloniens et perses sont aussi attestés, même si une influence du style grec y est perceptible. Les statuettes en albâtre de cette période sont représentative de ce phénomène, notamment celles représentant des déesses nues debout ou allongées. Elles montrent une adaptation de traditions mésopotamiennes anciennes, notamment les matériaux utilisés (albâtre, mais aussi or, pierres précieuses comme le rubis) au nouveau contexte culturel illustré par le fait que le modelé soit de style grec[291]. Dans le domaine de la glyptique, le sceau-cylindre est définitivement abandonné dans la seconde moitié du Ier millénaire, et supplanté par le sceau-cachet dont le répertoire est là aussi marqué par des thèmes grecs. Les trouvailles de cette période provenant essentiellement de sites marqués par l'influence grecque (surtout Babylone), il est impossible de savoir dans quelle mesure cela reflète la réalité des changements culturels affectant toute la Babylonie.

La fin de la culture mésopotamienne[modifier]

Le document cunéiforme le plus récent qui soit connu est une tablette astrologique datée de 75 ap. J.-C., donc de la période parthe, retrouvée dans l'Esagil de Babylone[292]. Même s'il ne s'agit vraisemblablement pas du dernier document à avoir été écrit en cunéiforme, tout laisse à penser que cette écriture et la culture plusieurs fois millénaire qu'elle servait à noter ont disparu dans le milieu des temples, qui est le dernier dans lequel la culture mésopotamienne survivait. Le grand sanctuaire de Marduk à dû arrêter de fonctionner vers la fin de la période parthe, même si on

trouve encore des traces de prêtres et de culte rendu aux anciennes divinités babyloniennes aux débuts de la période sassanide, au IIIe voire au IVe siècle de notre ère. Il est plausible que le « dernier coin » ait été écrit sur une tablette au plus tard au IIIe siècle[293]. À cette période, l'ancienne culture mésopotamienne ne devait plus avoir d'ancrage social, alors que l'akkadien avait cessé d'être une langue vernaculaire depuis longtemps (sans doute à la période achéménide)[294]. Le nouvel empire avait pour religion officielle le zoroastrisme, profondément différent de l'ancienne religion babylonienne tout comme le christianisme qui se développait en différents courants dans la région, alors que l'écriture alphabétique araméenne ou grecque avait depuis bien longtemps pris le pas sur le cunéiforme[295].

Mari (site archéologique)

Ziggourat ou haute-terrasse de Mari (près du palais)

Le site archéologique de **Mari** (en arabe : mārī, مـاري) (*Tell Hariri*, en arabe : tall al-ḥarīrī, تل الحريري) est situé à l'extrême sud-est de la Syrie sur le moyen Euphrate, à 11 kilomètres d'Abou Kémal (de) et à une dizaine de kilomètres de la frontière irakienne. Située dans cette plaine, Mari fut une importante cité mésopotamienne dès le IIIe millénaire av. J.-C., contemporaine de la civilisation sumérienne d'Uruk. Elle est surtout connue pour son splendide palais du IIe millénaire av. J.-C. et grâce aux excavations entreprises depuis 1933 par l'archéologue français André Parrot, puis reprises par Jean-Claude Margueron en 1979. Après 40 campagnes de fouilles, on estime qu'environ un quinzième du site a été fouillé (8 hectares sur 110).

Situation[modifier]

En aval de Deir ez-Zor, l'Euphrate poursuit un parcours sinueux dans une vallée large comme un delta. La steppe a été irriguée depuis l'Antiquité avec des digues et des canaux, permettant l'entretien, la fourniture en eau et donc la mise en culture intensive, d'un damier de terres alluviales fertile.

L'Euphrate coule en zone aride, les précipitations sont inférieures à 150 mm, alors que 250 mm sont nécessaires à une agriculture sèche. Aucune culture n'était possible dans la vallée sans l'aménagement d'un réseau d'irrigation élaboré. Des travaux de grande envergure, destinés à assurer la survie des habitants de la cité et peut-être même à faciliter le cheminement par voie fluviale, ont été entrepris : un réseau d'irrigation en rive droite, branché sur un lac de retenue alimenté en hiver par les pluies, et selon J.-C. Margueron c'est du début du IIIe millénaire qu'il faut dater le grand canal long de 120 km reliant l'axe du Khabur à l'axe euphratique, à une dizaine de kilomètres en aval de Mari. Mais ce dernier point fait l'objet de débats (voir plus bas).

Certaines tablettes de l'époque amorrite attestent du fait que les souverains de Mari ponctionnent près de 20 % de la valeur des marchandises y transitant. Mari semble plus une cité de commerce terrestre que fluvial, l'Euphrate étant peu praticable en aval, et la route commerciale principale passe par voie terrestre *via* le triangle du Khabur.

Histoire[modifier]

L'intendant Ebih-Il, dignitaire du royaume de Mari, v. 2400 av. J.-C., musée du Louvre

Mari dans les archives d'Ebla[modifier]

Mari est fondée autour de 3000. Les premières mentions historiques de Mari apparaissent dans les textes d'Ebla, et datent du XXIVe siècle. Les souverains éblaïtes sont alors tributaires des Mariotes, avant de s'en défaire, ce qui témoigne de la puissance de Mari (confirmée sur place par l'archéologie). Cette période faste se finit avec la prise de la cité par le premier souverain d'Akkad, Sargon vers 2330.

Les *šakkanakku*[modifier]

Avec l'effondrement de l'Empire d'Akkad au XXIIIe siècle, Mari recouvre son indépendance. Les gouverneurs installés par les rois d'Akkad conservent le pouvoir, et la titulature sumérienne. Ils se nomment ŠAGIN (sumérien), ou *šakkanakku* (akkadien), ce qui correspond à l'ancienne charge de gouverneur militaire. Les rois d'Ur III, qui dominent la Mésopotamie, pour un siècle, à partir de la fin du XXIIe siècle, n'entravent pas l'indépendance de Mari. L'histoire de cette période est mal connue en raison de la rareté des sources écrites. Mais les sources archéologiques témoignent de la prospérité que connaît la ville à cette époque. La dynastie des *šakkanakku* s'effondre probablement dans le courant du XXIe siècle. La période couvrant le XXe siècle est obscure. La ville paraît avoir vécu une période difficile.

Époque amorrite[modifier]

Yahdun-Lîm[modifier]

Disque inscrit portant une inscription commémorant la victoire de Yakhdun-Lîm contre les Benjaminites et son expédition jusqu'à la Méditerranée, Musée du Louvre

Yahdun-Lîm est le premier roi de Mari de la période amorrite que l'on connaisse bien. De son père Yaggid-Lîm, on ne sait rien. Il règne de 1810 à 1793. Sa première tâche est d'étendre son royaume vers l'ouest, où il soumet Terqa et

Tuttul. Puis il se tourne vers le triangle du Khabur, au nord, où au même moment le roi Samsî-Addu d'Ekallâtum cherche à s'implanter, et qu'il bat. Il se brouille ensuite avec le roi d'Alep, en préférant l'alliance d'Eshnunna à la sienne, et celui-ci soutient en représailles une révolte des nomades Benjaminites. Le règne de Yahdun-Lîm s'achève par un coup d'État donnant le pouvoir à son fils Sûmû-Yamam.

Samsî-Addu et Yasmah-Addu[modifier]

Cette période trouble s'achève par l'invasion du royaume de Mari par Samsi-Addu. Ce dernier choisit finalement de laisser Mari être la capitale d'un royaume, en y plaçant vers 1782 son fils Yasmah-Addu sur son trône, tout en gardant la prééminence. La faible personnalité du nouveau maître de Mari, son jeune fils, facilite sa tâche. Samsî-Addu entretient des rapports tendus avec le roi Sumu-epukh d'Alep, du fait de son alliance avec l'ennemi de ce dernier, le roi de Qatna, dont la fille a épousé Yasmah-Addu. Le roi d'Alep apporte son soutien à Zimrî-Lîm, descendant de la famille régnante de Mari, ainsi qu'à d'autres rois chassés par Samsî-Addu. Quand ce dernier meurt en 1775, son fils n'arrive pas à tenir le trône de Mari, d'où il est chassé par Zimrî-Lîm.

Zimrî-Lîm et la chute de Mari[modifier]

Une fois monté sur le trône, Zimrî-Lîm doit choisir entre être le vassal d'Alep ou d'Eshnunna, comme Yahdun-Lîm auparavant. Mais il choisit le premier, qui l'a aidé à prendre Mari, et se retrouve donc en conflit contre le second, qui suscite à son tour une révolte des Benjaminites. Zimrî-Lîm réussit à triompher de cette épreuve, et renforce ainsi son pouvoir, s'imposant comme l'un des grands rois du Proche-Orient. La suite de son règne consiste à asseoir le rôle de premier plan de Mari dans le concert international. Il choisit de s'allier au roi d'Élam quand celui-ci attaque Eshnunna. Une fois cette ville tombée, le roi élamite choisit cependant de continuer vers le sud et le nord de la Mésopotamie, menaçant les positions de Mari dans la région du Khabur. Zimrî-Lîm s'allie alors avec le roi Hammurabi de Babylone, qui a lui aussi soutenu le roi élamite avant de s'en mordre les doigts. Les deux arrivent à susciter une coalition contre l'Élam, qui réussit à renvoyer l'assaillant chez lui.

Fort de ce succès, Zimrî-Lîm renforce sa domination en haute Mésopotamie. Mais son alliance avec le roi de Babylone se retourne contre lui : il aide ce dernier à prendre la ville de Larsa, ce qui en fait le roi le plus puissant de basse Mésopotamie, et lui permet de lorgner vers le nord, où il menace les positions de Mari. La suite des évènements est mal connue, mais elle aboutit à un conflit entre les deux anciens alliés, et Mari est détruite par les armées Babyloniennes en 1760 av. J.-C..

Le royaume de Zimrî-Lîm[modifier]

Tablettes des archives du palais royal de Mari, règne de Zimrî-Lîm

Grâce aux archives retrouvées dans le palais royal, l'administration du royaume de Mari est bien connue, même si certains aspects restent obscurs.

À la tête du royaume se trouve le roi (*šarrum*). Il dispose d'une administration centrale composée par son entourage. Le plus important dignitaire est le vizir (*šukkallum*). Le *šandabakku* a pour rôle de contrôler l'économie du royaume. Un conseil (*pirištum*, « secret »), assiste le souverain dans sa prise de décisions.

La division administrative[modifier]

À l'époque amorrite, le royaume de Mari est divisé en quatre provinces, autour des villes de Mari, Terqa, Saggarâtum et Qattunân, et le territoire de Suhum, qui disposait d'un statut à part. À la tête de la province se trouve un gouverneur (*šapitum*). Il est secondé par un intendant (*abu bītim*) et un responsable des domaines (*ša sikkatim*). Les tribus nomades bensimalites étaient contrôlées par le chef des pâtures (*merhūm*). L'administration du royaume de Mari est assez bien connue grâce à l'abondante documentation retrouvée lors des fouilles. À ce jour, environ 1 300 lettres ont été publiées sous la direction de Jean-Marie Durand. Le rôle des gouverneurs est abondamment documenté dans ces documents épistolaires.

- La province de Mari a été confiée à Itûr-Addû, qui est apparemment décédé la quatrième année du règne de Zimrî-Lîm (ZL 4). Après lui, c'est Bahdî-Lîm qui sera responsable de l'administration du district central.
- Terqa est placée sous la direction de Kibrî-Dagan.
- Saggarâtum est dirigée par Suhmu-rabi (mort la cinquième année du règne de Zimrî-Lîm) puis Yaqqim-Addu.
- Qattunân est dirigée par Ilushu-natsir (ou Ilušu-naṣir) (mort en ZL 7), puis Zakira-Hammû et Zimrî-Addu (qui semblent avoir coexisté selon des modalités qui nous échappent) puis Yatarum, à partir de ZL 11.

Au nord comme au sud du royaume, les nomades bensimalites sont contrôlés par un « chef des pâtures » (Merhû).

- Au nord, ce rôle est tenu par Bannum, qui meurt en tout début de règne, puis se suivent Ibâl-El et Ibâl-pî-El.
- Au Sud, dans le Suhûm, cette charge est occupée par Meptûm.

L'armée de Mari est bien connue. À la base, elle reprend les divisions instituées par le royaume d'Ur III. Les soldats (*rēdû*) sont regroupés par unités de dix (*eširtum*), commandées par un chef (*waklum*). Cinq *eširtū* (soit environ cinquante soldats) forment une unité dont le nom est inconnu, dirigée par un « lieutenant » (*laputtum*). Dix *eširtū* forment une « section » (*pirsum*) d'environ cent hommes, dirigée par un « capitaine » (*rab pirsim*). Deux ou trois sections forment une « division » (*lītum*) de deux cent à trois cent soldats, que commande un « général » (*rabi amurrim*). Puis un corps d'armée d'environ mille soldats, *ummānum*, est commandé par un « chef d'armée » (*âlik pān ṣābim*), qui est un grand dignitaire du royaume. Différents types d'unités existent, selon leur affectation. Il y a ainsi des garnisons urbaines (*sāb birtim*), une garde du palais (*sāb bāb ekallim*), des troupes du génie (*sāb tupšikkānim*) et des corps expéditionnaires, certains constitués par des ethnies spécifiques.

Le site archéologique[modifier]

Mari I[modifier]

Les premiers niveaux d'occupation semblent remonter à la fin du IVe millénaire (période proto-syrienne, Djemdet-Nasr en Mésopotamie). La ville prend de l'importance au IIIe millénaire, mais cette période est mal connue car elle est recouverte par les niveaux plus récents. Mari est fondée dans une zone aride où l'agriculture sèche est impossible.

Il a fallu développer un ingénieux système d'irrigation pour permettre une extension de la surface agricole, et faciliter le trafic fluvial jusqu'à Mari. Selon J.-C. Margueron, un canal servant à la navigation a été creusé sur 120 km, et relie la Khabur à l'Euphrate, le trajet naturel étant difficile. Cette hypothèse est néanmoins loin de faire l'unanimité, cet ouvrage très important n'apparaissant pas dans les sources écrites de l'Antiquité, il pourrait ne dater que de la période islamique. Sur la rive droite de l'Euphrate au niveau de Mari, un important réseau d'irrigation est mis en place.

La ville est située en retrait par rapport au fleuve, sans doute pour éviter les risques d'inondations. Une digue entoure la cité, pour limiter encore plus ce risque. Un canal permet son approvisionnement en eau et l'accès au port de la ville. La cité est défendue par un rempart de 1 300 mètres de diamètre. Hormis quelques maisons, rien ne subsiste de cette époque. On a cependant retrouvé des objets en bronze de très bonne facture, attestant d'une pratique développée de la métallurgie à Mari.

Mari II[modifier]

La ville connaît un affaiblissement à la fin de la période I pour une raison inconnue. Elle redevient une métropole importante au milieu du IIIe millénaire. L'urbanisme de la ville est bien connu pour cette période.

Un temple dédié à Ishtar a été exhumé dans la partie ouest du tell principal. Plusieurs temples sont regroupés vers le centre du tell : ils sont dédiés à Ninhursag, Shamash, Ninni-zaza, Ishtarat et peut-être Dagan, et le « Massif rouge », une haute terrasse soutenant un temple. Juste à côté, se situe un bâtiment dit « enceinte sacrée » (à l'emplacement du futur grand palais royal), constitué d'un ensemble de petites pièces entourant un espace central. On n'a en revanche pas retrouvé le temple d'Itur-Mêr, la divinité tutélaire de Mari.

À proximité se trouve un palais datant du milieu du IIIe millénaire (« palais présargonide »), recouvert par le grand palais royal du IIe millénaire. Quelques habitations de la même époque ont été fouillées à proximité de ces édifices. On a aussi retrouvé des statues de belle facture, et quelques objets précieux pour la période précédent l'invasion akkadienne.

La destruction de la ville II semble être due à la répression que Naram-Sîn, roi d'Akkad, fit subir à Mari en raison de sa participation à une révolte.

Mari III[modifier]

Les constructions des *šakkanakku*[modifier]

Statue de lion, cuivre, IIe millénaire découvert à Mari dans le Temple des Lions (la tête de la statue a été en partie écrasée lors de la destruction du site, ce qui explique son aspect actuel). Conservé au musée du Louvre

À l'époque des *šakkanakku*, un grand rempart en briques crues entoure la cité. La ville subit de grandes rénovations. Le grand palais royal est rebâti selon un nouveau plan, seule l'*Enceinte sacrée* subsistant de l'époque précédente. Un second palais a été bâti, pour servir de résidences à des membres de la famille royale, ou au roi lui-même. Au sous-sol, deux grandes hypogées devaient abriter les tombes de la famille royale, mais elles ont été pillées. Certains temples sont rénovés. Un nouveau temple, dit « temple aux lions », est bâti, associé à une haute terrasse.

Le palais de Zimrî-Lîm[modifier]

Cour intérieure du palais royal de Mari

Le grand palais royal constitue le monument le plus imposant de Mari. Il a été constamment rénové jusqu'à sa destruction par les troupes d'Hammurabi en 1759. Le niveau le mieux connu est donc son dernier, celui du règne de Zimrî-Lîm. Il a pu être conservé dans un état remarquable, jusqu'au moment des fouilles (depuis, l'exposition à l'air libre a accéléré sa dégradation, comme pour les autres bâtiments de Mari).

Son emprise au sol atteint plus de 3 hectares et quelque 260 salles ou cours ont été dénombrées. Compte tenu des parties lacunaires, et comme un étage recouvrait la quasi-totalité du bâtiment, c'est vraisemblablement un ensemble de 550 pièces de taille diverses qui composait le palais. Cet ensemble est parfaitement organisé en unités bien délimitées architecturalement, desservies par de grandes cours : écuries, réserves économiques, conciergerie

administrative, temples, cour, chapelle d'Ishtar, salles officielles dans la partie occidentale ; cour du palmier, salle du trône (25 m sur 11,5 et haute d'au moins 12 m) dans la partie orientale, entourées de la Maison du Roi (appartement du Roi au-dessus d'un secteur de magasins, logements du personnel, cuisines, unité de gestion administrative) et de la Maison des Femmes.

Cet univers complexe mais parfaitement hiérarchisé permet d'assurer la sécurité du roi et de l'administration du royaume. Contrairement à des suppositions, ce n'est pas un lieu de travail comportant des ateliers.

Les dernières phases d'habitation[modifier]

Après sa destruction par Hammurabi, Mari sort de l'histoire de la Mésopotamie. Elle n'est plus qu'une petite bourgade sans importance, suite aux déplacements des routes commerciales, qui évitent dès lors le Moyen Euphrate (et l'axe de l'Euphrate en général), qui devient dès lors une région de second plan du Moyen-Orient. Mari continue néanmoins à abriter une petite communauté, mentionnée dans quelques textes de la seconde moitié du IIe millénaire jusqu'à l'ère séleucide, après quoi le site est définitivement abandonné.

Ougarit

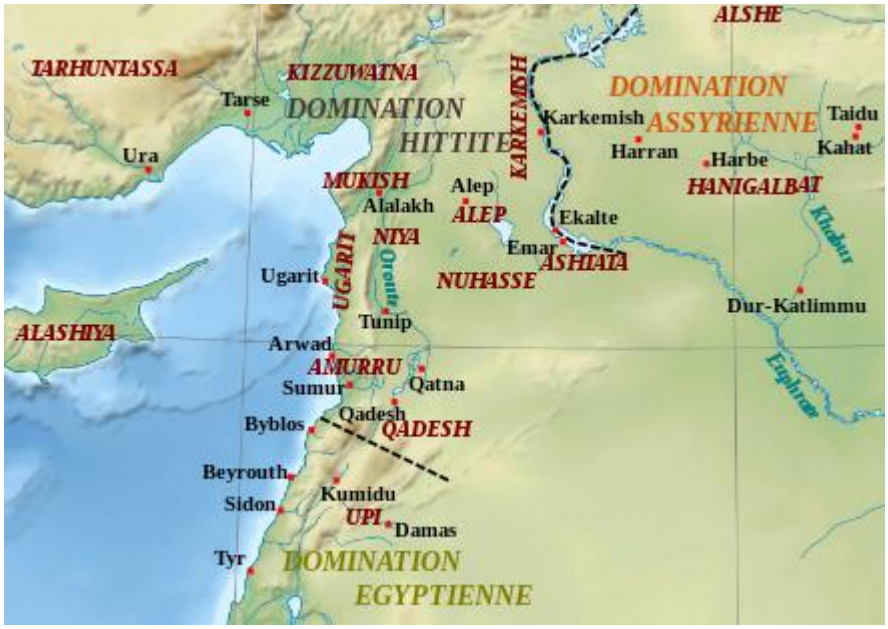
Entrée du site d'Ougarit (Ras Shamra) au nord de Lattaquié (côte syrienne)

Ougarit (en ougaritique : □□□□[1]) est une ancienne cité du Levant, l'actuelle Ras Shamra initialement nommée Ras ech-Chamra (« cap du fenouil »), près de Lattaquié dans l'actuelle Syrie. Cette capitale de l'ancien royaume homonyme est située au croisement et au débouché d'une route qui joint la Méditerranée au bassin mésopotamien, à la jonction de l'Empire hittite au nord et de la sphère d'influence égyptienne au sud et dont l'apogée se situe au tournant du IIe millénaire av. J.-C.

Fouilles[modifier]

Le site d'Ougarit ne fut pas découvert directement, mais à la suite d'un incident survenu sur le site voisin de Minet el-Beida, l'ancienne Mahadu, le port d'Ougarit. En 1928, un paysan y découvrit une ancienne tombe, ce qui attira l'attention des archéologues français C. Schæffer et R. Dussaud, qui fouillèrent le site, avant d'effectuer d'autres prospections dans les alentours. Ils mirent alors au jour les ruines d'Ougarit, sur le tell le plus important de la région de Lattaquié, Ras Shamra. Les fouilles se poursuivent depuis, dirigées par des équipes d'archéologues français jusqu'aux années 1970, puis une équipe franco-syrienne qui a étendu les recherches dans tout l'arrière-pays d'Ougarit. Si le site de Minet el-Beida est actuellement impossible à fouiller en raison de la proximité d'une base navale, un autre site important de l'ancien royaume d'Ougarit est celui de Ras Ibn Hani, situé le long de la mer à 5 kilomètres au sud-ouest de Ras Shamra, où se trouvent deux palais construits pour la famille royale. Le site même de Ras Shamra n'a encore été fouillé que sur 1/6e de sa superficie. On y a dégagé les principaux monuments, mais aussi des quartiers d'habitation. L'architecture de la cité était essentiellement faite en pierre, ce qui a assuré une bonne conservation de tout le bâti, et donne à ce site un attrait touristique non négligeable. Une autre raison du succès des fouilles de ce site est l'abondante documentation en tablettes cunéiformes, dans plusieurs langues, qui y a été exhumée.

Le royaume[modifier]



Ougarit et les principaux sites de la Syrie sous la domination hittite (XIIIe siècle av. J.-C.)

Histoire[modifier]

Un sondage archéologique a fait remonter l'habitat à Ougarit au Néolithique. Mais les fouilles n'ont concerné que la période du Bronze Récent, entre le XIVe et le XIIe siècle av. J.-C. Avant cette période, la ville est mentionnée dans les archives de Mari (v. 1810-1760). Cette ville est alors vassale du puissant royaume du Yamkhad (Alep), et le roi de Mari, Zimri-Lim, allié du roi d'Alep, y effectue un voyage.

Notre connaissance de l'histoire d'Ougarit n'est bonne qu'à partir du milieu du XIVe siècle av. J.-C.. Ce royaume est alors dirigé par Ammistamrou Ier et est un vassal de l'Égypte. Le roi suivant, Niqmaddou II, passe sous la domination hittite quand le roi de cet État, Suppiluliuma Ier, soumet la Syrie du Nord. Il conclut un traité de vassalité avec son nouveau suzerain. Son fils Ar-Halba participe à une révolte de vassaux syriens contre le roi hittite suivant, Mursili II, qui réussit à vaincre les rebelles. Ar-Halba est alors détrôné par son frère Niqmepa (1332-1260), qui se soumet à Mursili II, et conclut un nouveau traité avec lui.

Après cet épisode, les rois d'Ougarit demeurent des vassaux fidèles aux Hittites, qu'ils soutiennent dans les différents conflits qu'ils mènent, notamment contre l'Égypte. À la mort de Niqmepa, son fils Ammistamrou II (1260-1230) monte sur le trône d'Ougarit. Son règne est marqué par l'épisode de son divorce avec la fille du roi Benteshina d'Amurru, autre vassal des Hittites. Après la mort d'Ammistamrou II, Ibiranou (1230-1210) lui succède, puis Niqmaddou III (1210-1200). À cette période, ce sont les rois de Karkemish, issus de la lignée royale hittite, qui assurent généralement le contrôle de la Syrie par le Hatti. Ils interviennent donc à l'occasion dans les affaires du royaume d'Ougarit. C'est aussi de ce moment que datent la plupart des sources épigraphiques retrouvées à Ras-Shamra.

Un certain Ammourapi est roi de la ville au début du XIIe siècle av. J.-C.. C'est alors que surviennent les invasions de ceux que l'on nomme les Peuples de la Mer. C'est durant cette période chaotique, qui voit la destruction du royaume hittite et de nombreuses villes syriennes, qu'Ougarit est prise, pillée et détruite. Elle sera habitée par la suite par des paysans éleveurs de chèvres qui se servirent des habitats présents, comme en attestent les auges retrouvées, en les reconstruisant sommairement.

Organisation politique[modifier]

Le premier personnage du royaume ougaritique est le roi (ougaritique *mlk*). Selon l'idéologie commune aux États de l'Orient ancien, il est à son poste parce qu'il a été choisi par les dieux (les dieux ayant un aspect souverain étant El et Baal). Il dirige l'administration, la justice, et en théorie l'armée, mais on voit rarement des souverains ougaritiques

exercer une activité militaire. Le roi n'a de toute manière que peu d'autonomie concernant sa politique internationale, qui est dictée par son suzerain hittite.

L'entourage direct du roi est formé par sa famille, et les hauts dignitaires du royaume. La reine (*mlk.t*) est l'épouse principale du roi, et elle garde ce titre jusqu'à sa mort, même si son mari s'éteint avant elle. C'est la mère de l'héritier du trône, désigné par son père de son vivant.

Au niveau administratif, le personnage principal est le premier ministre (*skn*). Le royaume est divisé en plusieurs districts. L'administration locale est aux mains de « maires », agents du pouvoir royal, servant de relais avec les autorités des communautés locales, qui semblent être des conseils d'Anciens, ou bien de notables.

Société[modifier]

La société ougaritique est d'après les textes divisée en deux groupes : les « hommes du roi » et les « fils d'Ougarit ».

Les premiers sont les membres de l'administration palatiale, dépendant donc du souverain. Ils exercent un métier en relation avec le palais. Ce sont donc des administrateurs, des artisans, des marchands, qui sont rétribués en rations ou en champs de subsistance. Dans ce dernier cas, la terre est attachée au service, même s'il semble que ces terres tendent à être appropriées par les tenanciers qui tentent de les faire passer à leur successeur. Le second groupe est composé essentiellement de ruraux, vivant dans des communautés villageoises et travaillant pour leur propre compte sur des champs leur appartenant.

Ces deux ensembles ne sont pas strictement opposés : certains personnages de rang notable peuvent exercer un service pour le compte du souverain, et donc rentrer dans la première catégorie, tout en ayant à côté des propriétés qu'ils exploitent librement.

À côté du groupe des hommes libres, il existait aussi une classe servile, sans doute assez limitée en nombre.

Économie[modifier]

Agriculture[modifier]

L'activité principale d'Ougarit était l'agriculture. Le territoire du royaume était un très bon terroir agricole, propice à la culture de la « trilogie méditerranéenne » : céréales, vigne et oliviers.

Les champs pouvaient soit appartenir au palais, soit être la possession de particuliers. Dans le premier cas, ils étaient soit attribués à titre de champ de subsistance à un particulier en échange d'une fonction (administrative, militaire, commerciale, artisanale) exercée pour le compte du palais, soit concédés à des fermiers. Les terres en dehors des possessions du palais, sur lesquelles nous ne sommes que très peu renseignés, étaient sans doute exploitées de manière indépendante.

Le terroir était organisé selon l'association d'une maison avec une terre, selon le système de « maisonnée ». Il existait aussi une unité économique agricole plus importante, appelée *gt* (littéralement « tour », sans doute organisée autour d'une ferme fortifiée).

Commerce[modifier]

Vase à étrier mycénien, XIVe-XIIIe siècles av. J.-C., importé à Ougarit.

Ougarit dispose d'une position géographique privilégiée pour le commerce maritime, car il s'agit du seul port du littoral nord de la Syrie, entre Byblos et la Cilicie. De ce fait, c'est le seul débouché maritime possible pour toute la région du Moyen Euphrate. À côté de cela un commerce terrestre actif existait aussi le long du littoral méditerranéen, mais aussi vers l'intérieur des terres. Ougarit en tirait au Bronze récent un très grande prospérité, ce qui explique la grande richesse de cette ville à l'époque des sources qui nous documentent le mieux sur elle.

Le commerce concernait des produit divers : vin, huile d'olive, matières textiles et des colorants pour les produits exportés par Ougarit, tandis que d'autres produits, comme le cuivre chypriote ou d'autres métaux provenant d'Anatolie transitaient par ce port. De nombreux objets provenant de divers endroits du monde méditerranéen (Égypte, Chypre, Grèce mycénienne) ont été découverts lors des fouilles de Ras Shamra et Minet el Beida.

Les marchands (*mkr*) faisaient partie de la catégorie des « hommes du roi », qui accomplissaient un service pour le compte du palais en échange d'une rétribution en ration ou un champ de subsistance. Mais rien ne les empêchait de faire des affaires pour leur propre compte à côté. Les marchands avaient également une activité financière, et effectuaient des prêts. Ils étaient organisés en firmes familiales, disposant de plusieurs intermédiaires dans d'autres places commerciales. À l'inverse, des marchands étrangers s'installaient à Ougarit, ville très attractive pour l'exercice du commerce à longue distance.

La ville[modifier]

La ville d'Ougarit est de loin la plus grande du royaume. Ses ruines forment actuellement un tell de plus de 25 hectares. De part et d'autre de celui-ci, deux cours d'eau, le Nahr ed-Delbe et le Nahr Chbayyeb, coulent en direction de la mer.

Deux autres sites d'importance notable de l'ancien royaume d'Ougarit ont également été fouillés : Minet el-Beida, l'antique Mahadou, le port d'Ougarit, et Ras Ibn Hani, une résidence palatiale située sur une presqu'île surplombant la Mer Méditerranée à l'ouest de la capitale. Des agglomérations de moindre importance ont été mises au jour dans la plaine de Jablé, plus au sud.

Urbanisme[modifier]

Exemple d'un aménagement hydraulique à Ougarit : une canalisation

Ougarit était divisée en divers quartiers résidentiels, dont un certain nombre a été fouillé. Les maisons étaient regroupées en îlots, séparés par des rues souvent minces et tortueuses. Leur taille est très variable : de 50 à plus de 500 m^2 pour celles des plus riches. Il n'y avait pas de séparation de l'espace par la richesse, les habitations des plus riches côtoyant celles des plus modestes. Les résidences comportaient généralement un étage, le rez-de-chaussée étant consacré au stockage et au travail, ainsi que des aménagements hydrauliques pour l'alimentation en eau (puits, canalisations). Certaines maisons ont fourni des lots d'archives privées. Les quartiers résidentiels comportaient également des bâtiments où on se livrait à une activité artisanale, ainsi que des petits temples.

Secteur palatial[modifier]

Vue des ruines du palais royal d'Ougarit

La zone où se trouvait le palais royal est située au nord-ouest du tell, séparée du reste de la ville. Elle est organisée autour d'une cour centrale. Séparément du palais lui-même, on y trouvait une salle de réception, un salle pour la garnison du palais, les appartements de la reine-mère ainsi qu'un chapelle. Les résidences de certains hauts fonctionnaires avaient été construites plus au sud.

Le palais en lui-même couvre 7 000 m^2. On sait qu'il comportait un étage, où se trouvaient les appartements royaux ainsi qu'un espace administratif, qui s'est effondré après la destruction du site. On trouve une nécropole au sous-sol, selon la tradition syrienne. Le palais comporte une entrée protégée, une salle du trône, ainsi qu'un jardin dans sa partie est.

L'Acropole[modifier]

La zone dite de l'Acropole se trouvait au nord-est de la ville, et surplombait le reste des quartiers d'habitations. C'est sans doute la zone sacrée de la ville, puisqu'on y trouvait le temple de deux grandes divinités : Baal et Dagan. Ils avaient tous deux la forme d'une tour, ce qui leur permettait d'être visible de très loin. À proximité, la maison du « Grand Prêtre » a été le lieu de découverte de divers textes religieux, rituels et récits mythologiques.

Religion[modifier]

Article détaillé : Religion ougaritique.

La religion d'Ougarit est surtout connue par des sources textuelles, même si les fouilles des divers temples situées dans la capitale du royaume nous renseignent sur des pratiques cultuelles, notamment les offrandes. Les textes exhumés sont pour une part des rituels, des textes d'offrandes, mais aussi des mythes, dont une partie notable est propre à Ougarit, et témoigne d'un fonds religieux souvent appelé « cananéen », qui présente plusieurs parallèles intéressants avec des passages de l'Ancien Testament.

Le dieu principal d'Ougarit est Baal, le dieu de l'Orage, qui dispose d'un grand temple sur l'Acropole de la ville. Son nom, signifiant « le seigneur », est en fait une épithète, son nom originel étant Haddu/Hadad. Baal est le héros du plus grand texte mythologique ougaritéen, le Cycle de Baal. El est l'autre grande divinité de la mythologie ougaritique,

l'ancien roi des dieux, supplanté par Baal. Les déesses les plus importantes du panthéon sont Anat, la sœur de Baal, Athtart, la déesse de l'amour et de la guerre (version locale d'Ishtar ou Astarté), Shapash, la déesse-soleil, et Asherat, la parèdre d'El.

Artisanat[modifier]

Les artisans d'Ougarit étaient compétents dans de nombreux domaines : poterie, métallurgie, orfèvrerie, travail de l'ivoire, textile, et également celui du travail des matières vitreuses. Le royaume ougaritéen produisait ainsi une quantité importante d'objets de luxe pouvant être exportés.

Céramique[modifier]

Pot en terre cuite peint retrouvé à Ras Shamra

La céramique produite à Ougarit est souvent assez grossière, sans décors, ou bien peinte. Les formes attestées en grand nombre sont les jarres, chopes, cratères ou des vases biconiques. La poterie peinte l'est généralement avec une seule couleur, choisie parmi une nuance de rouge ou de noir. Les motifs représentés peuvent être de type géométrique, ou bien figurés, reprenant des thèmes animaliers, ou bien mythologiques. Si le répertoire s'inspire d'un fonds syro-levantin, il y a néanmoins une certaine originalité dans le travail des potiers d'Ougarit.

Sculpture[modifier]

Stèle de Baal au foudre, XVe-XIIIe siècle, musée du Louvre

Les artistes d'Ougarit ont une certaine prédilection pour les stèles sur pierre, dont un certain nombre ont été retrouvées, dont la plus célèbre est la Stèle du « Baal au foudre », aujourd'hui au Musée du Louvre. Assez peu de statues en ronde-bosse nous sont parvenues, l'exemple le plus remarquable étant la statue représentant le dieu El assis sur un trône, exécutée dans un style typiquement syrien, puisqu'elle rappelle des œuvres de même type provenant de Qatna. Tous ces objets de belle facture témoignent de l'existence d'une bonne école de sculpteurs sur pierre dans le royaume ougaritéen.

Métallurgie et orfèvrerie[modifier]

Statuette en bronze de Baal brandissant le foudre), XIVe siècle-XIIe siècle av. J.-C., trouvée à Ras Shamra, musée du Louvre

L'artisanat du métal est assez bien attesté à Ougarit. On a retrouvé des ateliers de métallurgistes et d'orfèvres, qui ont livré des moules, destinés à fabriquer des outils (haches, ciseaux, lames), ou bien des bijoux. On utilisait surtout le bronze, et également le fer, ainsi que des métaux plus précieux comme l'or pour les objets de luxe.

Parmi la production des métallurgistes d'Ougarit, on note la présence de nombreuses petites statuettes en bronze, finement exécutées, représentant des divinités en position assise ou debout. Certains objets de vaisselle de luxe font partie des plus beaux objets d'art retrouvés dans la ville. On a ainsi retrouvé deux coupes en or finement décorées près du temple de Baal, dont la « patère de la chasse », nommée ainsi parce qu'un de ses deux registres représente une chasse royale.

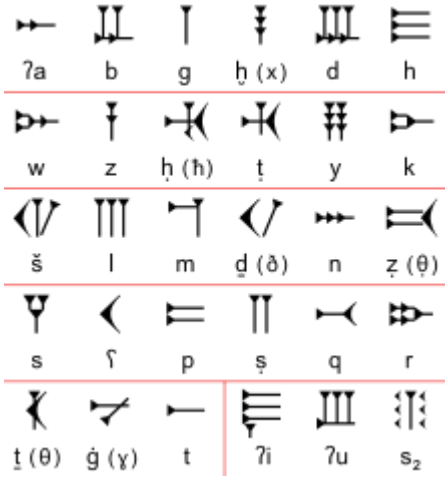
Ivoire[modifier]

Les artisans ivoiriers d'Ougarit travaillaient l'ivoire d'hippopotame ainsi que celui d'éléphant. L'une des œuvres la plus remarquable de ce type est un panneau de lit sculptée retrouvé dans le palais royal, représentant des scènes exaltant la figure royale (chasse, guerre), et la dévotion du souverain aux dieux. La plupart des objets en ivoire proviennent d'un contexte funéraire. Ils sont généralement de petite taille, et assez finement exécutés. On a trouvé de nombreuses boîtes à fard, que l'on rencontre dans d'autres sites levantins. Un des chefs-d'œuvres des ivoiriers ougaritéens est la « dame aux bouquetins », sculptée en relief sur ce qui semble être le couvercle d'une pyxide. Elle représente une déesse de la fécondité nourrissant deux bouquetins avec des rameaux.

Matières vitreuses[modifier]

Des vases et autres objets réalisés en « faïence » (en réalité une pâte silicieuse glaçurée) se retrouvent à Ougarit comme dans tout le Levant de l'âge du bronze moyen et récent. Il s'agit souvent de céramiques d'un type assez luxueux, portant parfois des décors témoignant d'influences égyptiennes et égéennes.

Les scribes d'Ougarit[modifier]



L'alphabet ougaritique

Tablette d'un texte mythologique ougaritique.

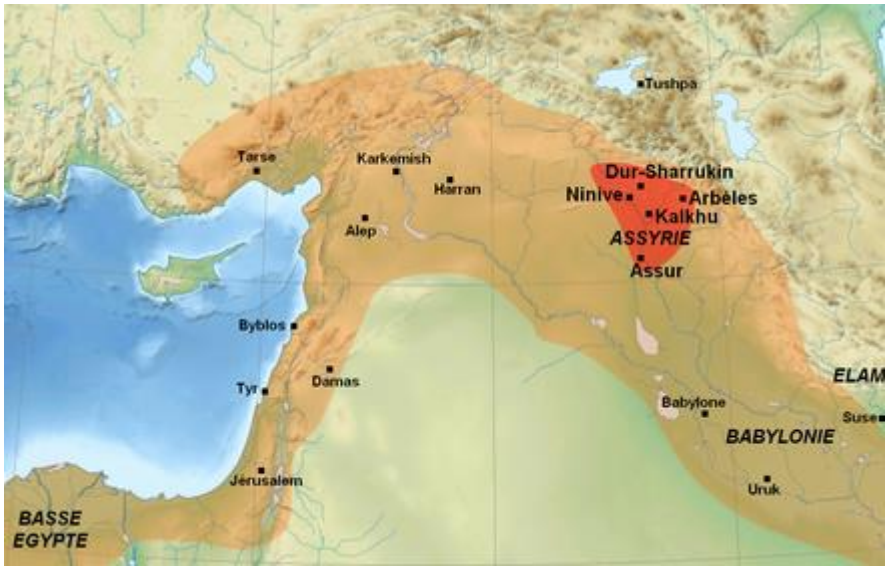
Ville commerciale par excellence, Ougarit est de ce fait une place très cosmopolite. Cela se retrouve dans le fait qu'on y a trouvé des documents dans huit langues et quatre écritures différentes. On est ainsi en présence de l'ougaritique, noté en alphabet ougaritique, cunéiforme, de l'akkadien, du sumérien, du hittite et du hourrite, écrits en cunéiformes traditionnel, de l'égyptien, en hiéroglyphes, du chypro-minoen, écrit dans son propre syllabaire, et du louvite, en hiéroglyphes hittites.

Les scribes ougaritéens suivant le cursus le plus classique devaient au moins connaître l'akkadien, avec des rudiments de sumérien nécessaires à la compréhension de l'écriture cunéiforme, en plus de leur langue maternelle, l'ougaritique. L'apprentissage de ces langues se faisait par la méthode classique mise au point en Mésopotamie : listes lexicales présentant des mots d'une langue avec leur équivalent dans une autre, et exercices de copie. Cet apprentissage pouvait se faire à partir de l'ougaritique et de son écriture alphabétique. On mêlait donc le fonds traditionnel mésopotamien au cadre local. Certains scribes pouvaient ensuite se spécialiser dans un certain domaine, ou apprendre d'autres langues et écritures.

L'opposition entre tradition locale et mésopotamienne se retrouve dans les œuvres littéraires attestées à Ougarit. On a ainsi mis au jour des textes classiques de la littérature suméro-akkadienne, rédigés en akkadien. Les compositions propres à Ougarit étaient elles rédigées dans la langue et l'écriture locales : ce sont des grands textes mythologiques, dont le plus célèbre est le Cycle de Baal, ou bien des rituels religieux. On n'a visiblement pas traduit des textes d'une

langue à l'autre. Du point de vue de la pratique, les actes administratifs concernant les affaires intérieures du royaume, ainsi que la correspondance locale étaient majoritairement écrits en ougaritique, et un peu en akkadien. Les textes traitant des affaires internationales étaient rédigés exclusivement en akkadien, langue diplomatique de l'époque, aussi employé dans le domaine judiciaire.

Assyrie



Le cœur historique de l'Assyrie (en rouge), et l'empire assyrien lors de son extension maximale sous le règne d'Assurbanipal au milieu du VIIe siècle av. J.-C. (en orange).

Taureau androcéphale ailé gardien du palais de Sargon II à Dur-Sharrukin, en Assyrie, musée du Louvre.

L'**Assyrie** est une ancienne région du Nord de la Mésopotamie, qui tire son nom de la ville d'Assur, qui est aussi celui de sa divinité tutélaire, le dieu Assur. À partir de cette région s'est formé au IIe millénaire av. J.-C. un royaume puissant qui est devenu par la suite un empire. Aux VIIIe et VIIe siècles av. J.-C., l'Assyrie contrôle des territoires s'étendant sur la totalité ou sur une partie de plusieurs pays actuels tels l'Irak, la Syrie, le Liban, la Turquie ou encore l'Iran.

L'assyriologie, discipline qui étudie l'Assyrie antique et plus largement la Mésopotamie antique, distingue trois phases dans l'histoire assyrienne, sachant qu'avant les environs de 700 av. J.-C. les dates sont approximatives : la période paléo-assyrienne, du XXe au début du XIVe siècle av. J.-C. ; la période médio-assyrienne, jusqu'à 911 av. J.-C. ; et la période néo-assyrienne, jusqu'à 612-609 av. J.-C., date de la fin du royaume assyrien. Schématiquement, durant la première période, l'Assyrie se résume à la cité-État d'Assur, connue surtout par le dynamisme de ses marchands. La deuxième période voit la naissance du royaume assyrien à proprement parler, en tant qu'État territorial puissant, qui connaît cependant un affaiblissement important au tournant des IIe et Ier millénaires av. J.-C. La troisième période voit l'Assyrie se muer progressivement en un empire, grâce notamment à sa redoutable armée. C'est

par cette période que l'Assyrie est la mieux connue, grâce aux découvertes effectuées à partir du XIXe siècle dans ses capitales successives, Assur, Kalkhu (Nimrud), Dur-Sharrukin (Khorsabad) et Ninive. C'est également la puissance de cet Empire et de ses souverains qui a permis au souvenir de l'Assyrie de perdurer par la tradition de la Bible hébraïque et des auteurs grecs classiques.

La grande quantité de documentation épigraphique et archéologique collectée pour la période assyrienne depuis près de deux siècles permet de bien connaître de nombreux aspects de ce royaume qui est une des composantes essentielles de la civilisation mésopotamienne ancienne, au même titre que celui qui est devenu son rival méridional, le royaume de Babylone. C'est la dernière phase du royaume qui est, toutefois, de loin la mieux connue. On peut dresser un tableau conséquent de plusieurs aspects de l'administration du royaume, les activités économiques, les composantes de la société, la culture assyrienne, notamment la religion et l'art. De nombreuses zones d'ombre demeurent car la documentation n'est pas répartie de façon homogène selon les lieux, les périodes et les aspects de la vie des anciens assyriens, du fait de la disparition de nombreuses sources depuis l'Antiquité, mais aussi parce que les découvertes concernent essentiellement le milieu des élites.

Pour les Assyriens d'aujourd'hui, voir l'article « Assyriens ».

Le roi Sargon II (722-705) et un dignitaire, bas-relief du palais de Dur-Sharrukin (Khorsabad), Musée du Louvre.

Redécouverte de l'Assyrie[modifier]

Le souvenir des Assyriens avant les fouilles du XIXe siècle[modifier]

La Mort de Sardanapale, d'Eugène Delacroix, 1827, représentant une légende issue de la tradition grecque antique rapportée par Ctésias et inspirée par un événement du règne du roi assyrien Assurbanipal.

Le souvenir du royaume assyrien perdurait dans la tradition occidentale avant les premières fouilles sur les sites de l'Assyrie par le biais de plusieurs sources antiques[1]. D'abord, la Bible, qui donnait des éléments sur l'histoire des relations entre les royaumes d'Israël et de Juda et l'Assyrie, ainsi que des mentions de Ninive où avait été exilé Jonas, est le premier document faisant référence à l'Empire assyrien. Il en ressortait toutefois une vision négative de l'Assyrie, perçue comme une puissance brutale et oppressive. Des auteurs grecs classiques évoquaient aussi le royaume assyrien, comme Hérodote, Xénophon ou encore Ctésias et Diodore de Sicile. Ces témoignages indirects sont souvent imprécis ou confus. À partir de ces sources, plusieurs voyageurs européens avaient essayé de retrouver les capitales de l'ancienne Mésopotamie au XVIIe et XVIIIe siècles. Les descriptions et objets qu'ils rapportèrent de leurs pérégrinations ouvrirent la voie aux premières fouilles en Assyrie[2].

Les découvertes des capitales assyriennes au XIXe siècle[modifier]

Gravure représentant les fouilles de Layard sur le site archéologique de Nimrud.

L'Assyrie eut le privilège d'être la première région du Proche-Orient ancien à faire l'objet de fouilles qui furent rapidement couronnées de succès, ce qui lui vaut d'avoir donné son nom à la discipline s'intéressant à l'histoire de la Mésopotamie antique, l'assyriologie[3]. Le premier palais dégagé est celui du site de Khorsabad, l'ancienne Dur-Sharrukin, capitale de Sargon II, mis au jour par le consul de France à Mossoul, Paul-Émile Botta, à partir de 1843. L'Anglais Austen Henry Layard lui emboîta le pas à Nimrud, l'ancienne Kalkhu, puis sur le tell de Kuyunjik, le centre de l'ancienne Ninive[4]. Les découvertes des impressionnants bas-reliefs de ces édifices eurent un certain retentissement dans le milieu érudit, et ces trouvailles prirent place dans plusieurs musées européens. C'est à cette époque que l'on mit au jour des dizaines de milliers de tablettes cunéiformes qui constituent encore la plus grosse partie de nos sources sur le royaume néo-assyrien, et qui permirent de déchiffrer cette écriture et la langue akkadienne. En 1903, c'est au tour des Allemands de fouiller la dernière capitale assyrienne non dégagée, Assur, sur le tel de Qala'at Shergat, avec des méthodes archéologiques scientifiques et non plus rudimentaires et improvisées comme précédemment[5].

L'étude de la documentation sur l'Assyrie[modifier]

Tablette d'argile avec un fragment scellé de son enveloppe, issue de la correspondance commerciale paléo-assyrienne retrouvée à Kültepe.

Les fouilles des capitales assyriennes se poursuivirent durant la majorité du XXe siècle[6], tandis que furent mis au jour de nouveaux sites de l'ancien royaume assyrien, notamment à l'ouest de l'Assyrie à proprement parler, dans la Djézireh, entre le Tigre et l'Euphrate (Tell Rimah, Tell Ahmar, Arslan Tash)[7]. C'est dans la partie syrienne de cette

région que se concentrent aujourd'hui les fouilles car la situation politique de l'Iraq entrave les opérations dans ce pays[8]. Les découvertes récentes concernent notamment l'époque médio-assyrienne, par exemple à Tell Sheikh Hamad[9] ou Tell Sabi Abyad[10]. Sur ces sites, ce sont les bâtiments administratifs (palais royaux ou provinciaux) et les temples qui sont fouillés en priorité, et peu de résidences ont été mises au jour en Assyrie. Un cas particulier parmi les sites nous documentant sur les Assyriens est Kültepe, situé en Turquie loin du centre de l'Assyrie, où ont été dégagées après 1924 les résidences de marchands d'Assur installés sur place au début du IIe millénaire av. J.-C. et qui ont fourni une abondante documentation cunéiforme[11]. À cela s'ajoutent les opérations de prospection au sol et plus récemment l'utilisation de prospections par satellite[12].

Les fouilles accomplies sur plusieurs de ces sites, avant tout les grandes capitales, mais aussi les centres administratifs provinciaux, ont permis la mise au jour d'un nombre considérable de tablettes d'argile inscrites en cunéiforme qui ont permis de connaître de nombreux aspects de la vie des anciens Assyriens[13]. Elles sont constituées de textes de la pratique, de loin les plus nombreux car on en compte des dizaines de milliers. Ce sont des textes administratifs enregistrant les opérations d'un grand organisme ou d'une famille, ou des documents juridiques comme des contrats de vente, de prêt, de correspondance, etc. Ils sont inégalement répartis dans l'espace et dans le temps, ce qui fait que certaines périodes, lieux et activités sont très bien documentés, comme le commerce international assyrien du XIXe siècle (attesté dans les archives de Kültepe) tandis que d'autres nous échappent totalement, comme les activités agricoles autour d'Assur à la même période. Les textes issus des cercles savants, évoluant dans le milieu des palais royaux et des temples, sont très abondants pour la période néo-assyrienne grâce aux documents des palais royaux. On y trouve des textes dits « historiques » (chroniques, annales, inscriptions royales), ainsi que des textes dits de « bibliothèques » et nous renseignant sur la vie religieuse et les connaissances scientifiques.

Récemment, l'étude de l'histoire assyrienne s'est dotée de séries de publications des textes provenant des sites assyriens : les inscriptions royales ont fait l'objet de plusieurs volumes de la série *Royal Inscriptions of Mesopotamia*[14] et les textes des archives royales néo-assyriennes de Ninive sont publiés ou republiés et étudiés dans la série *State Archives of Assyria* (SAA) du *Neo-Assyrian Text Corpus Project* de l'Université d'Helsinki[15]. Des textes d'époque néo-assyrienne sont également publiés sur Internet dans les sites *Assyrian empire builders*[16] et *Knowledge and Power in the Neo-Assyrian Empire*[17], qui présentent des documents déjà traduits par le projet SAA. Il existe aussi *The Geography of Knowledge in Assyria and Babylonia*[18] qui traite des archives des « bibliothèques » de Nimrud et Sultantepe.

Les débuts de l'Assyrie : la cité d'Assur[modifier]

La première période de l'histoire assyrienne est la période dite « paléo-assyrienne » (assyrienne ancienne)[19],[20]. À la différence des périodes postérieures, il n'y a alors pas de puissance politique ou militaire assyrienne. Le royaume est limité à la cité d'Assur et à ses alentours, et c'est pour cette raison qu'on peut le qualifier de « cité-État ». Cependant, s'il ne joue pas de rôle politique notable, il a quand même une place particulière dans le Moyen-Orient à cette période en raison du dynamisme de ses marchands.

La *Liste royale assyrienne*, texte rédigé à partir des alentours du XVIIIe siècle, complété jusqu'à la fin du royaume assyrien et censé donner la liste des rois de cet État depuis ses origines[21], débute par l'énumération de « rois vivant sous la tente », ce qui a laissé penser que les origines de l'État assyrien étaient à rechercher dans le monde nomade. Dans les faits, cette ascendance paraît être une pure construction historiographique, incluant les ancêtres nomades amorrites du roi Samsi-Addu d'Ekallatum (qui intégra Assur dans son royaume au XVIIIe siècle av. J.-C.) aux côtés des rois ayant réellement dirigé Assur. Les origines de la royauté assyrienne sont donc mal connues. Selon toute vraisemblance elle se développe dans un milieu urbain, celui de la ville d'Assur.

Une cité-État[modifier]

La ville d'Assur est un ancien centre urbain, habité au moins dès le début du IIIe millénaire[22]. Elle apparaît dans les sources de l'Empire d'Akkad et de la Troisième dynastie d'Ur, qui la dominèrent temporairement. Mais sa position excentrée par rapport aux grands centres politiques lui permit de préserver son indépendance, Puzur-Assur regagnant son autonomie lors de l'effondrement du royaume d'Ur vers 2010 av. J.-C., et fondant par là même une nouvelle dynastie. À l'époque amorrite (XIXe – XVIIe siècles av. J.-C.), elle apparut comme une puissance politique assez

faible, mais elle fut une très importante ville marchande, qu'on a pu comparer aux républiques marchandes de l'Italie de la Renaissance.

L'État de la période paléo-assyrienne a une organisation particulière. Le titre de roi (*šarrum*) est réservé au seul dieu Assur[23]. Le souverain qui dirige la cité est appelé « vicaire du dieu Assur » (*iššiʼak aššur*), car il est considéré comme son représentant sur terre, ne devant son pouvoir qu'à la volonté divine. Il est encore parfois appelé « chef » (*waklum*) ou « grand » (*rubāʼum*)[24], titres qui indiquent son rôle de *primus inter pares*, parmi les notables de la cité. Il doit en effet partager son pouvoir avec l'oligarchie locale représentée par une institution importante, la « Ville » (*ālum*) : le centre politique d'Assur est en effet le « Bâtiment de la Ville », ou « Hôtel de Ville » (*bēt alim*), et non le palais royal. Ces deux parties partagent le pouvoir politique et judiciaire, et les ordres officiels sont proclamés en leurs deux noms[24]. La Ville se réunit en assemblée (*puhrum*), apparemment devant le temple du dieu Assur[25]. On ignore s'il s'agit plus précisément d'un regroupement de notables, d'Anciens (ce terme revenant souvent dans les textes), voire de tout le peuple de la ville, et aussi s'il y avait une ou deux chambre(s). L'assemblée a, avec le souverain, un rôle de cour suprême de justice, mais aussi d'organisme donnant des ordres et instructions aux citoyens d'Assur[26]. En matière économique, l'Hôtel de Ville était chargé de la collecte des taxes et redevances, et des dettes sur les taxes impayées. Ces tâches incombaient à un personnage important, le *līmum*, désigné par tirage au sort pour la durée d'un an, qui dirigeait son propre bureau administratif, le *bīt līmim* (« Maison du *līmum* »), aidé d'inspecteurs (*bērū*)[27]. C'est lui qui donne le nom à l'année durant laquelle il exerce cette fonction, raison pour laquelle on parle souvent de lui comme « éponyme (de l'année) »[28].

Une cité marchande[modifier]

Ruines du *kārum* de Kültepe.

La cité d'Assur est le siège d'une communauté de marchands particulièrement active à la période paléo-assyrienne, connue essentiellement grâce aux plus de 20 000 tablettes exhumées dans les résidences de leur établissement commercial (*karūm*) situé dans la ville de Kanesh (l'actuel site de Kültepe), en Cappadoce[29]. On y apprend que les marchands d'Assur entretenaient un réseau commercial très étendu, s'appuyant sur plusieurs comptoirs en Anatolie (dont Hattusha, Purushkhanda, etc., en plus de Kanesh)[30]. Ce commerce s'épanouit tout le long du XIXe siècle av. J.-C., connaît un arrêt au début du XVIIIe, avant de reprendre momentanément sous le règne de Samsi-Addu, et de s'arrêter définitivement quand la ville de Kanesh est incendiée, sans doute au cours de guerres opposant les royaumes d'Anatolie.

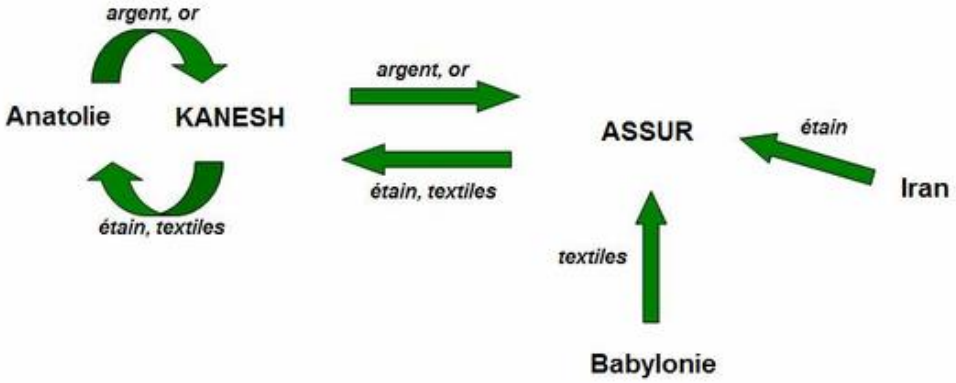
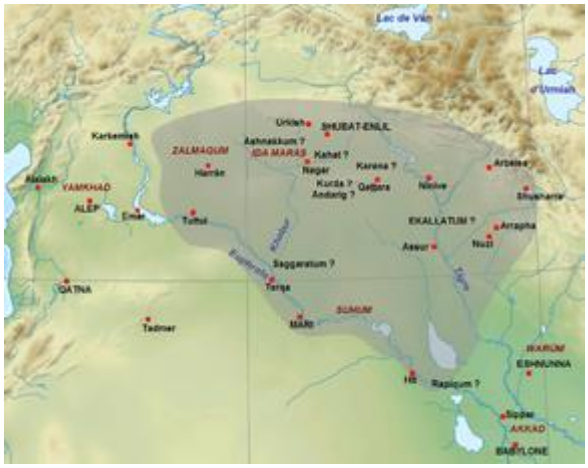


Schéma représentant les circuits du commerce entre Assur et Kanesh.

Le commerce des marchands assyriens se déroule selon un circuit d'échanges à longue distance impliquant plusieurs régions du Moyen-Orient et tournant autour de la ville d'Assur et de Kanesh, le principal établissement commercial assyrien en Anatolie[31]. Ils vendent en Anatolie de l'étain provenant du Plateau iranien, dont on ignore comment il était obtenu, qui sert à fabriquer du bronze une fois allié avec le cuivre d'extraction locale. Les marchands importent aussi en Anatolie des pièces de tissus fabriquées par leur famille restée à Assur (avant tout des femmes[32]) ou bien importées de Mésopotamie du sud[33]. Ils organisent pour cela des caravanes plusieurs fois dans l'année, suivant des itinéraires précis, et réalisent des profits importants, en vendant les produits importés contre de l'argent ou de l'or. Pour financer le commerce, ils peuvent recourir à des prêts commerciaux à la grosse aventure, ou bien à des associations impliquant plusieurs marchands pour une courte ou une longue durée[34].

Les établissements de marchands paléo-assyriens installés dans les pays étrangers sont gérés par une autorité particulière, également appelée *karūm* (littéralement « quai », nom du quartier commercial des villes de cette période). Celui de Kanesh est le plus important d'Anatolie, dirigeant les autres comptoirs[35]. Il dispose d'un scribe en chef et d'archives, ainsi que d'une assemblée qui joue le même rôle que celle de la cité-mère. Ses attributions sont essentiellement juridiques, mais probablement consacrées avant tout au commerce, pour les litiges entre Assyriens expatriés[36]. Cela se voit aussi dans son activité diplomatique, puisque le *karūm* passe des accords commerciaux (sous la forme de traités internationaux, *māmītum*) avec des royaumes étrangers[37]. Il reste toujours soumis au pouvoir central d'Assur, représenté par le roi et la Ville, qui font office d'institutions juridiques suprêmes, et restent en contact avec les établissements assyriens de l'étranger.

Une cité peu puissante, plusieurs fois dominée par des royaumes étrangers[modifier]

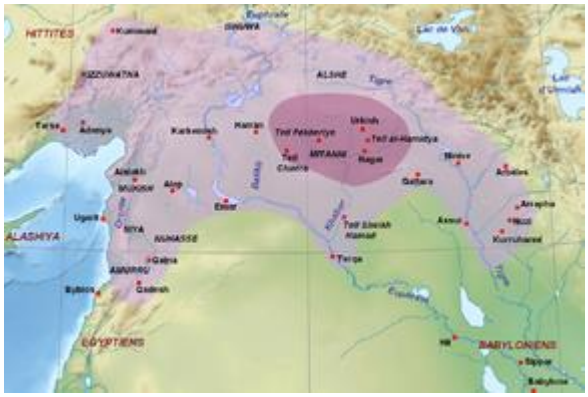


Extension approximative du Royaume de Haute-Mésopotamie à la mort de Samsi-Addu vers 1775.

La ville d'Assur reste indépendante jusque vers 1800, quand le roi Samsi-Addu d'Ekallatum (1815-1775) s'en empare, et l'incorpore dans son royaume (le royaume de Haute-Mésopotamie, avec pour capitale Shubat-Enlil dans la vallée du Khabur)[38]. Après sa mort, son fils Ishme-Dagan continue de régner sur Assur pendant une quarantaine d'années. La situation après sa mort est mal connue : Assur est peut-être à nouveau dirigée par des souverains d'origine locale, à moins que la dynastie de Samsi-Addu ne continue à régner sur la cité. Il apparaît en tout cas que l'expérience de l'intégration au royaume de Haute Mésopotamie reste forte pour l'histoire de l'Assyrie, et Samsi-Addu est toujours considéré comme un roi assyrien par la tradition historiographique de ce pays, sous le nom assyrien de *Shamshi-Adad Ier*, et ce en raison de son grand prestige. Ses ancêtres sont comptés parmi les premiers rois de la cité dans la *Liste royale assyrienne*, dans laquelle ils ont peut-être été introduits à l'initiative même de ce roi[39]. La vie politique d'Assur à la fin de l'époque amorrite n'est donc pas connue. Le prologue du *Code de Hammurabi* mentionne la cité parmi les possessions de ce roi de Babylone vers 1750[40], mais la domination babylonienne sur la Haute Mésopotamie ne survit pas au fils de ce roi, Samsu-iluna.

Les XVIIe et XVIe siècles sont peu documentés et leur chronologie est débattue. L'histoire d'Assur à cette époque doit être reconstruite à partir de quelques inscriptions royales fragmentaires, des sources provenant d'autres royaumes, et de textes non contemporains, la *Liste royale assyrienne* et la chronique historique du VIIe siècle appelée *Histoire synchronique*, relatant les relations entre Babylone et l'Assyrie dans un sens pro-assyrien[41]. La *Liste royale* mentionne une succession de rois dont plusieurs « fils de personne », donc des usurpateurs, avant une première stabilisation dynastique à la suite de l'usurpation d'un certain Adasi[42]. Le nom d'un des souverains suivants, Kidin-Ninua, fait référence à la ville de Ninive (*Ninua*), ce qui veut peut-être dire que celle-ci fait alors partie du même

ensemble politique qu'Assur. Quoi qu'il en soit, ce sont les souverains suivants, à partir d'Ishme-Dagan II, qui sont connus par des inscriptions et par l'*Histoire synchronique*. Puzur-Assur III a rénové les murailles d'Assur, et passé un accord politique avec Burna-Buriash Ier, roi kassite de Babylone, fixant la frontière entre les deux royaumes vers le cours moyen du Tigre, ce qui indiquerait que la puissance assyrienne a pris de l'envergure.



Extension approximative du royaume du Mitanni à son apogée dans la première moitié du XVe siècle.

Mais Assur doit alors faire face à l'expansion d'un royaume dont le centre est situé plus à l'ouest, dans la vallée du Khabur : le Mitanni, dominé par des Hourrites, peuple non sémitique qui est très présent en Haute Mésopotamie, jusqu'aux alentours d'Assur. Selon le prologue historique du traité passé entre un roi hittite et un roi du Mitanni au XIVe siècle, Assur compterait parmi les vassaux du Mitanni aux alentours de 1440-1430, mais aurait profité d'une faiblesse de ce dernier pour ne plus payer de tribut, ce qui aurait conduit le roi mitannien Shaushtatar à la piller[43]. Mais l'histoire et l'organisation du Mitanni restant mal connues, on ne peut pas très bien connaître la place d'Assur par rapport à cet ensemble politique. En faire un vassal de ce royaume sur toute la période est difficile, même si les sources extérieures à la Haute Mésopotamie montrent bien que le Mitanni est la puissance dominante de la région, et que Shaushtatar étend son autorité jusqu'à Nuzi, bien à l'est d'Assur[44]. Dans les textes contemporains commémorant les campagnes du roi égyptien Thoutmosis III en Syrie contre le Mitanni, les Assyriens apparaissent en tant que donneurs de présents à celui-ci[45], peut-être un moyen de chercher des appuis contre le royaume hourrite. Plus tard autour de 1400, le roi assyrien Assur-bel-nisheshu, connu aussi pour avoir eu des contacts avec l'Égypte, conclut un nouvel accord frontalier avec un roi babylonien, Kara-indash[46]. Une telle activité est normalement impossible si Assur est toujours vassale du Mitanni, et cet acte témoigne donc de l'affaiblissement ou de l'arrêt de l'emprise mitannienne en Assyrie. On peut également se demander si à cette dernière ne s'est pas substituée une domination babylonienne. Les rares activités diplomatiques des rois assyriens qui nous sont connues semblent en tout cas traduire une lente montée en puissance de ce royaume, mais qui fait sans doute face à des voisins trop puissants pour avoir des relations d'égal à égal avec eux.

Du royaume à l'empire : histoire de la puissance assyrienne[modifier]

Le début du XIVe siècle marque le commencement d'une nouvelle phase de l'histoire assyrienne, avec la constitution d'une puissance politique qui acquiert au fil des siècles un poids croissant dans le concert international du Moyen-Orient. La première période d'expansion est celle du royaume médio-assyrien qui domine la Haute Mésopotamie, dans la continuité des constructions politiques du IIe millénaire que sont le royaume de Haute Mésopotamie et le royaume du Mitanni qu'il supplante et remplace. Après un déclin marqué durant les deux derniers siècles du IIe millénaire qui sont une période de crise majeure pour tous les royaumes du Moyen-Orient, l'Assyrie se révèle être la seule à retrouver une puissance forte et relativement stable au début de la période néo-assyrienne (IXe - VIIIe siècles). Sans rival à sa taille, ce royaume dépasse alors les cadres territoriaux qu'il avait à son apogée au XIIIe siècle pour devenir un véritable empire dominant tout le Moyen-Orient au VIIe siècle. La puissance assyrienne est alors sans précédent. Cependant, une crise politique grave, probablement renforcée par des faiblesses structurelles, conduit à la fin de cet empire à la fin du VIIe siècle. La fin de la puissance assyrienne ne signifie pas pour autant la fin de l'Assyrie, puisque plusieurs éléments indiquent les évolutions de cette région après l'effondrement de l'empire.

Le roi assyrien devient « grand »[modifier]

Après 1380, le Mitanni subit plusieurs lourdes défaites face au roi hittite Suppiluliuma Ier, qui affaiblissent son emprise sur ses vassaux. C'est dans ce contexte que le roi d'Assur, Assur-uballit Ier (1365-1330), envoie une lettre à

Amenhotep IV/Akhénaton roi d'Égypte, retrouvée à Tell el-Amarna, dans laquelle il se prétend « grand roi » (*šarru rabû*), titre qui fait de lui l'égal des rois du Mitanni, des Hittites, des Babyloniens et de son interlocuteur. Assur est manifestement devenue une grande puissance politique, et le prouve dans les années qui suivent[47]. Débute alors la période dite « médio-assyrienne » (1365-911)[48]. Assur-uballit soumet la riche région du Haut-Tigre, en s'emparant notamment de Ninive. Il réussit à vaincre le Mitanni, qui se déchire alors dans des guerres intestines, et à faire passer sa partie orientale sous sa vassalité, retournant ainsi la situation qui prévalait auparavant et prenant définitivement sa place sur la scène internationale. Le roi babylonien Burna-Buriash II vit mal cette situation au début, mais une alliance dynastique est finalement scellée et il épouse la fille de son homologue assyrien. Cela n'empêche pas par la suite une série de conflits entre les deux puissances, alors qu'une autre rivalité émerge à l'ouest avec les Hittites qui cherchent à dominer ce qui reste du Mitanni.

Victoires et échecs des rois médio-assyriens[modifier]

Extension approximative du royaume médio-assyrien entre la fin du XIIIe et le début du XIe siècle.

Les rois Adad-nerari Ier (1308-1275) et Salmanazar Ier (1275-1245) doivent affirmer leurs prétentions par les armes pour préserver leurs positions contre leurs deux puissants adversaires[49]. Une politique de contrôle du territoire et même de colonisation est mise en place en Haute Mésopotamie occidentale (Hanigalbat), placée sous le contrôle d'une lignée de « rois du Hanigalbat » d'extraction assyrienne qui sont en fait des gouverneurs avec des compétences étendues. Plusieurs sites de cette région ont livré des archives pour la période, comme Tell Sheikh Hamad (Dur-Katlimmu) et Tell Chuera (Harbe). Les événements de cette époque sont mieux connus grâce au développement des inscriptions royales à partir desquelles se forme notamment le genre des *Annales royales*, décrivant année par année les campagnes militaires d'un roi, et qui connaît son plein développement à l'époque néo-assyrienne[50]. Plusieurs chroniques historiques nous documentent aussi sur cette période[51].

Autel en albâtre portant un bas-relief montrant Tukulti-Ninurta Ier en deux postures d'adoration (debout et à genou), trouvé Assur et conservé au Vorderasiatisches Museum de Berlin.

Le règne de Tukulti-Ninurta Ier (1244-1208) voit la puissance assyrienne poursuivre sa croissance[52],[53]. Il bat l'armée hittite de Tudhaliya IV et réussit à s'emparer de Babylone. Ces deux succès font de l'Assyrie la plus grande puissance

de son temps, Tukulti-Ninurta porte les couronnes d'Assur et de Babylone[54]. À la suite d'un complot à la cour assyrienne, il meurt assassiné, son règne s'achève dans le chaos et la Babylonie recouvre son indépendance.

Après la crise dynastique, l'Assyrie est affaiblie, et le nouveau roi Enlil-kudurri-usur (1198-1193) est vaincu et capturé par le roi babylonien Adad-shum-usur. Une autre révolution de palais survient, et une nouvelle dynastie monte sur le trône avec Ninurta-apil-Ekur (1193-1180), issu de la lignée des « rois du Hanigalbat » (donc lié à la famille royale). Son successeur Assur-dan Ier (1179-1133) voit ses positions menacées dans le Zagros par le roi élamite Shilhak-Inshushinak, mais ce dernier n'arrive pas à faire durer sa domination. Assur-resh-ishi Ier (1133-1116) réussit quelques campagnes victorieuses dans le Zagros, contre Babylone, et aussi face à des nouveaux ennemis, les nomades *Ahlamû*[55].

Après lui, Teglath-Phalasar Ier (1116-1077) monte sur le trône[56]. C'est le dernier grand roi de cette période : il combat maintes fois en Syrie du Nord, et parvient à atteindre la côte méditerranéenne, même s'il échoue à affirmer sa suprématie face à Babylone. En Haute Mésopotamie, il doit faire face aux attaques des Araméens dont le nom apparaît alors dans les sources écrites, souvent aux côtés des Ahlamû avec lesquels ils semblent entretenir des liens qui nous échappent. Ces tribus sont de plus en plus pressantes, et il est manifeste que les troupes assyriennes n'arrivent pas à les contrôler. Pourtant, Teglath-Phalasar et ses premiers successeurs réussissent à maintenir leur contrôle sur des forteresses et d'autres établissements situés loin du centre de leur royaume, sur le Moyen-Euphrate au sud (Khirbet ed-Diniye/Haradu) et sur le Haut Tigre au nord (Giricano/Dunnu-sha-Uzibi), et c'est peut être de cette période qu'il faut dater l'apogée territorial du royaume médio-assyrien[57].

Le recul de l'Assyrie[modifier]

Après la mort de Teglath-Phalasar en 1077, les rois assyriens sont progressivement submergés par les attaques des Araméens, qui finissent de leur enlever leurs possessions dans la Djézireh durant la seconde moitié du XIe siècle, et coupent leurs voies de communication vers l'ouest. Le royaume assyrien se replie autour d'Assur et de Ninive, mais parvient à se maintenir, à l'inverse de la plupart de ses anciens rivaux : les Hittites ont disparu complètement dans les premières décennies du XIIe siècle, tandis que Babylone est incapable de stabiliser sa situation politique, et finit par sombrer dans l'anarchie[58].

Les débuts du royaume néo-assyrien : la reconquête[modifier]

Carte des différentes phases d'expansion de l'empire néo-assyrien.

Après un Xe siècle plus que morose, l'Assyrie reprend de sa superbe vers 911, quand monte sur le trône Adad-nerari II (911-891), qui parvient à repousser les Araméens[59]. Il lance ensuite des attaques dans toutes les directions, et finit par mener une campagne victorieuse contre Babylone. Avec lui débute une nouvelle dynamique expansionniste, et la période dite « néo-assyrienne » (911-609) commence[60]. Sa première partie a les apparences d'une reconquête des territoires des rois médio-assyriens, dans la continuité desquels les nouveaux souverains s'inscrivent souvent.

Cependant, en l'absence d'adversaire à la mesure de l'Assyrie, le polycentrisme qui prévalait à la période précédente n'a plus cours ; ce royaume va se hisser progressivement au rang de puissance hégémonique, instaurant l'ère des empires orientaux, dont la Perse achéménide et sassanide, les Parthes, etc. seront les émules.

Les successeurs d'Adad-Nirari II poursuivent sur sa lancée : les Araméens en particulier subissent plusieurs lourdes défaites. Les royaumes qu'ils ont établis aux abords de l'Assyrie sont subjugués. Le Zagros est aussi un terrain de campagnes pour les Assyriens. En 883, Assurnasirpal II (883-859) devient roi, et se lance dans une série de guerres victorieuses à l'ouest, contre les royaumes araméens et néo-hittites (Bit-Adini, Bit-Agusi, Suhu, Laqe, Karkemish, Kummuhu et Gurgum)[61]. Il déplace sa capitale d'Assur à Kalkhu, qu'il repeuple en y déportant des habitants des royaumes vaincus. Parallèlement, la domination assyrienne sur la Haute Mésopotamie reprend sur les bases de la période médio-assyrienne. Salmanazar III (858-824) combat à son tour les royaumes de Syrie du Nord[62]. Après quelques premiers succès (prise de Til-Barsip), il est arrêté à Qarqar par une coalition dirigée par le roi Bar-Hadad de Damas, regroupant des rois de Syrie du Nord, de Phénicie et du Levant. Quelques années plus tard, Salmanazar prend sa revanche en battant le roi de Damas et ses alliés, mais il ne peut pas garder sa mainmise sur la Syrie orientale.

Crise de croissance[modifier]

Le royaume assyrien connaît de sérieuses difficultés sous les règnes des successeurs de Salmanazar III : Shamshi-Adad V (824-811), Adad-nerari III (811-783), et ses fils Salmanazar IV (783-773), Assur-dan III (772-755) et Assur-nerari V (755-745). Une guerre civile éclate à la fin du règne de Salmanazar III, et son fils et successeur Shamshi-Adad V met plusieurs années à mater une révolte qui agite la noblesse assyrienne[63]. Les royaumes tributaires de l'Assyrie tentent parallèlement de secouer la domination qui pèse sur eux. Les rois assyriens ont le plus grand mal à endiguer ces problèmes, et perdent une partie de leur autorité face aux nobles assyriens, qui se sont enrichis au cours des conquêtes et se sont pour certains constitués un patrimoine important qui leur donne un grand pouvoir à la cour[64]. Le cas le plus représentatif est Shamshi-ilu, grand général de l'Assyrie, qui dispose d'un grand apanage en Haute Mésopotamie autour de Til Barsip[65]. De plus, le pays assyrien est secoué par plusieurs révoltes dont certaines menées par les villes. Pour ajouter plus de difficultés à la puissance assyrienne, cette période voit la montée en puissance d'un nouvel ennemi : l'Urartu, qui bouscule la domination des Assyriens en Anatolie[66].

Reprise de l’expansion, et formation de l'empire néo-assyrien[modifier]

Bas-relief représentant le siège de la ville par l'armée assyrienne sous Teglath-Phalasar III.

En 745, le trône d'Assyrie est usurpé par Teglath-Phalasar III (745-727), peut-être un autre fils d'Adad-nirari III[67]. Celui-ci réussit à restaurer la puissance assyrienne en initiant une série de réformes structurelles qui vont renforcer l'emprise de son royaume sur les territoires dominés en remplaçant certains royaumes vassaux par des provinces administrées directement par un gouverneur assyrien. Il réforme aussi l'armée, et remporte de grandes victoires : il bat l'Urartu, plusieurs royaumes syriens et palestiniens (annexions de Damas et de Gaza), et s'empare surtout de Babylone, dont il devient roi sous le nom de Pulû, instaurant une situation de double monarchie assyro-babylonienne. Quand il meurt en 727, la puissance assyrienne n'a plus de rivale. Son fils Salmanazar V (727-722) monte sur le trône, et son règne est marqué par la destruction du royaume d'Israël[68]. Mais il est détrôné après cinq années par Sargon II (son frère ?).

Les Sargonides : l’apogée de l’Assyrie[modifier]

Assarhaddon, détail d'une stèle commémorant sa victoire sur l'Égypte, Vorderasiatisches Museum de Berlin.

Sargon II (722-705) et ses successeurs Sennacherib (704-681), Assarhaddon (680-669) et Assurbanipal (668-627), que l'on regroupe sous l'appellation de dynastie des « Sargonides », vont mener l'Assyrie à un degré de puissance jusqu'alors jamais atteint, à tel point qu'on peut parler d'un « empire »[69],[70]. Aucune autre puissance n'est en effet en mesure d'y faire face. Certains grands royaumes cherchent à appuyer des révoltes dans l'empire assyrien même pour l'affaiblir, mais ils subissent chacun à leur tour une cuisante défaite sur leur sol même : l'Urartu est écrasé par Sargon II en 714, et se concentre alors sur la région arménienne ; l'Égypte est envahie par Assarhaddon, qui prend Memphis, puis Assurbanipal, qui prend Thèbes ; l'Élam, après avoir soutenu de nombreuses révoltes en Babylonie, est finalement envahi par Assurbanipal, qui pille sa capitale Suse en 646. Si aucun de ces royaumes n'est incorporé durablement dans l'Empire assyrien, il n'empêche que les rois de ce dernier témoignent d'une puissance et d'un rayon d’action impressionnants.

La situation interne de l'empire n'en est pas stable pour autant. La cour assyrienne connaît quelques remous, notamment l'assassinat de Sennacherib et la guerre que son fils Assarhaddon doit mener pour monter sur le trône. De nombreuses révoltes se produisent en divers points de l’empire, et doivent être réprimées. Le plus gros problème reste la Babylonie, dominée par les Assyriens depuis Teglath-Phalasar III. De nombreuses révoltes s'y produisent, dirigées par des Babyloniens de souche, des Chaldéens (dont la figure la plus importante est Merodach-baladan II), soutenus par les Élamites. Plusieurs conflits se produisent, marqués par des moments de grande violence. Babylone est détruite par Sennacherib en 689, puis restaurée par Assarhaddon, qui tente de rétablir la paix en mettant son fils Shamash-shum-ukin sur le trône de la ville, sous la tutelle de son cadet Assurbanipal, roi d'Assyrie. Cette situation ne dure pas, car Shamash-shum-ukin se révolte, et n'est vaincu qu'après un long conflit.

L'Assyrie est alors un très vaste ensemble, qui s'étend de l'Iran oriental à la mer Méditerranée, de l'Anatolie au nord du désert d'Arabie. L'empire est constitué d'un grand nombre de provinces et de royaumes vassaux. Sa grande capitale, Ninive, rebâtie par Sennacherib, en est le cœur, et est l'une des plus grandes villes du monde à cette période. Le début de règne d'Assurbanipal marque l'apogée de la puissance assyrienne : il a vaincu en Babylonie, a assuré sa domination en Syrie, au Levant, jusqu'en Anatolie[71]. La fin de son règne reste très mal connue, et peut avoir été difficile. L'Assyrie connaît des premiers reculs : les Cimmériens, qui ont envahi l'Asie Mineure précédemment, lancent des raids dans la partie orientale de l'empire, et ne sont repoussés que très difficilement, tandis que l'Égypte a profité des troubles pour s'émanciper de la domination assyrienne ; la révolte de Shamash-shum-ukin s'ajoute à ses difficultés.

Chute[modifier]

Le fait qu'en quelques années l'Assyrie passe de la situation qui prévalait durant l'apogée du règne d'Assurbanipal à sa destruction totale peut susciter des interrogations. Pour P. Garelli, c'est même un « scandale historique »[72]. Ce phénomène a été assez peu étudié[73]. En fait, il est probable que des signes annonçant la crise existaient déjà à l'intérieur de l'empire et même dans son cœur comme vu ci-dessus avec les difficultés militaires de la fin du règne du

dernier grand roi assyrien. M. Liverani a émis l'hypothèse selon laquelle les derniers rois Sargonides ont peu prêté attention à l'organisation de leur empire, peut-être trop confiant dans sa solidité[74]. On a pu aussi souligner les problèmes démographiques du cœur de l'empire, dominé par les grands centres urbains que sont Ninive, Assur et Kalkhu, qui paraissent trop importants pour les capacités d'une région qui n'a jamais été fortement urbanisée, et qui est d'ailleurs en partie peuplée de manière artificielle, par les déportations. Il faut ajouter à cela de possibles difficultés dans l'approvisionnement des villes en céréales. Les nombreuses guerres entreprises par l'armée assyrienne ont pu constituer un frein démographique important, qu'il a fallu compenser par l'arrivée de déportés[75]. De plus, les fronts d'où va venir la chute de l'Assyrie sont les points faibles de cet empire : la Babylonie est la région où se sont produites les révoltes les plus dangereuses ; et la frontière septentrionale est l'une des plus exposées de l'empire, alors qu'elle est peu éloignée des capitales[76].

L'événement déclencheur de la chute de l'Assyrie est pourtant interne, et c'est sans doute là le facteur le plus important[77]. À la mort d'Assurbanipal en 627, son fils Assur-etil-ilâni (627-625) règne sur l'empire. Son frère Sîn-shar-ishkun (625-612), sans doute roi de Babylone (comme Shamash-shum-ukin avant lui), se révolte contre lui, et parvient à l'éliminer en 625. Cette révolte à profité en Babylonie à deux autres personnages : Sîn-shum-limur, qui disparaît vite et Nabopolassar, gouverneur du Pays de la Mer, qui réussit à monter sur le trône de Babylone, alors que Sîn-shar-ishkun est parti prendre le pouvoir en Assyrie. Quand ce dernier décide de rétablir la situation en Babylonie vers 620, il ne peut vaincre Nabopolassar, qui le repousse avant de l'attaquer en Assyrie. En 616, un nouvel intervenant apparaît en la personne de Cyaxare, roi des Mèdes, qui s'allie au maître de Babylone contre l'Assyrie. Cette coalition scelle le destin de l'Assyrie[78]. Assur tombe en 614, puis Ninive en 612, et Sîn-shar-ishkun disparaît. Un militaire assyrien du nom de Assur-uballit II tente de résister, et se réfugie à Harran, d'où il espère combattre les Mèdes et les Babyloniens avec l'aide de l'Égypte. Mais son règne est de courte durée puisqu'il est vaincu en 609. Après près de vingt ans de luttes internes et des conflits contre la Babylonie à laquelle se joint ensuite le royaume mède pour lui porter le coup de grâce, l'Assyrie est vraisemblablement un pays ravagé et exsangue, qui n'a plus les moyens d'être le centre d'un puissant empire, qui finit par disparaître à jamais.

L'Assyrie après l'empire : le vide ?[modifier]

Ruines de la « Maison Rouge » de Tell Sheikh Hamad mises au jour par les fouilles, début du VIe siècle av. J.-C.

Il est frappant de constater qu'après la chute de l'empire assyrien la Haute Mésopotamie cesse d'être le foyer d'un royaume puissant, événement inédit depuis au moins plus d'un millénaire. Très peu de sources la documentent, notamment pour les trois siècles suivant la chute de l'empire assyrien : cette période est donc un « âge obscur » pour cette région, phénomène qui semble partagé par d'autres régions voisines (Urartu, Syrie et Palestine intérieures)[79]. Mais d'autres régions motrices traditionnelles du Moyen-Orient antique comme la Basse Mésopotamie, le littoral levantin continuent à être florissantes. La Haute Mésopotamie post-impériale devient donc une zone d'ombre très difficile à appréhender, située entre plusieurs royaumes : l'ancien centre est devenu une périphérie. En soi, c'est ce fait qui est plus surprenant que la chute de l'empire assyrien[80]. Manifestement, la fin du VIIe siècle a été une période catastrophique pour cette région et l'a profondément bouleversée, du fait des conflits menant à la fin de l'empire[81], et probablement aussi des évolutions économiques et sociales de la période des Sargonides. Pour autant, la population de la région n'a sans doute pas été massivement massacrée ou déportée, mais une nouvelle situation politique, économique et démographique se met en place pour plusieurs siècles[82].

Il est d'abord évident que le pays devient majoritairement rural, les grandes villes assyriennes ne survivant pas à la fin de l'empire qui avait fait leur croissance, souvent de façon très volontariste. Après les destructions de la fin du VIIe siècle, on ne trouve que quelques traces de réoccupations de parties des anciennes acropoles des capitales assyriennes[83]. Il est possible que le nomadisme prenne alors une place plus importante. La culture matérielle de la période, notamment la céramique, n'ayant pas été bien identifiée et différenciée de celle de la période précédente, les

prospections archéologiques sont difficilement mobilisables pour connaître l'évolution du peuplement rural aux VIe - Ve siècles. Sur l'ancien site provincial de Tell Sheikh Hamad, une résidence de la période suivant directement la chute de l'empire a été mise au jour (« Maison Rouge » selon l'appellation des fouilleurs du site)[84], ainsi que quatre tablettes datées du nom du roi babylonien Nabuchodonosor II, indiquant que c'est son royaume qui domine la vallée du Khabur au tout début du VIe siècle[85]. Il est cependant difficile d'établir la façon dont les Mèdes et les Babyloniens se sont partagés la Haute Mésopotamie, car on n'y trouve que très peu de traces attestant d'une tentative de contrôle d'un des deux sur cette région[86]. Le dernier roi babylonien, Nabonide, fils d'une Araméenne qui est née en Haute Mésopotamie à Harran à la fin du règne d'Assurbanipal, s'assure la domination de cette cité et y restaure le grand temple du dieu-lune Sîn, dont il est un fervent dévot, comme on l'apprend par deux inscriptions trouvées sur place[87].

Après 539, l'Empire babylonien est vaincu et incorporé dans l'Empire perse achéménide de Cyrus II, et l'Assyrie (en perse *Aθurā*) passe sous le contrôle de cet empire. Cette région est un peu mieux attestée dans les sources de cette époque[88]. Les Assyriens apparaissent dans les représentations et listes de peuples tributaires retrouvées en Perse, et les tablettes de Persépolis nous apprennent que des travailleurs assyriens sont présents dans cette région. Le témoignage contenu dans l'*Anabase* du grec Xénophon qui traverse l'Assyrie au cours de la retraite des Dix Mille vers 400, rapporte la présence de quelques villes encore habitées dans la région, comme une Kanai qui est probablement Assur, et les ruines de Ninive et Kalkhu sont encore frappantes même si elles sont désertées[89]. Le cœur de l'ancienne Assyrie est donc un pays à dominante rurale. La seule ville importante pour l'Empire achéménide qui s'y trouve est Arbelès (Erbil), qui est un nœud de communication majeur d'où partent des routes cruciales vers Suse et Sardes[90].

C'est en Assyrie qu'a lieu la bataille de Gaugamèles (sans doute dans la plaine à proximité de Ninive), remportée par le Macédonien Alexandre le Grand contre l'armée perse en 331, et qui marque la fin définitive de l'Empire achéménide. La période hellénistique, durant laquelle les Séleucides dominent la Mésopotamie, ne voit pas de modifications majeures survenir en Haute Mésopotamie, à moins qu'il ne faille dater du règne de Séleucos Ier le moment où Ninive devient cité grecque[91]. Quelques points de la région commencent en tout cas à s'helléniser légèrement, et cela continue sous la domination des Parthes qui s'établit à partir de la seconde moitié du IIe siècle. Les anciennes cités assyriennes connaissent alors un renouveau, redeviennent prospères, accueillent une administration : cela concerne Assur, Ninive, Kalkhu et Arbelès[92]. C'est dans cette dernière que s'installe une dynastie locale, dirigeant le royaume d'Adiabène, première puissance politique à émerger dans la région depuis la chute du royaume assyrien. Mais elle reste vassale des Parthes, avant que l'Empire romain ne vienne la leur disputer. Les Romains réussissent à y établir une province éphémère sous le règne de Trajan en 115 ap. J.-C., qui prend le nom d'Assyrie, et y constituent une frontière fortifiée (*limes*). Par la suite, l'Adiabène reste tiraillée entre Romains et Parthes, auxquels s'ajoutent les Arméniens. Plus à l'ouest, un autre royaume émerge en basse Djézireh, à Hatra à partir de 100 ap. J.-C., dirigé par des princes arabes, puis lui aussi est inclus dans l'Empire romain.

Dans les décennies suivantes, l'Empire parthe décline et est remplacé par celui des perses Sassanides, qui deviennent les nouveaux rivaux des Romains en Haute Mésopotamie. À cette période, les Assyriens sont des locuteurs d'une langue araméenne, même si certaines de leurs élites sont hellénisées, et l'antique religion continue à être pratiquée, comme on le voit dans le fait que les populations d'Assur et Hatra continuent de vénérer Assur, Nergal, Ishtar, Nanaya et d'autres divinités du panthéon mésopotamien antique[93]. Mais la christianisation fait reculer ces pratiques, qui disparaissent sans doute durant l'Antiquité tardive, période à laquelle on peut considérer que la page de l'histoire ancienne du peuple assyrien est définitivement tournée.

Le contrôle du territoire assyrien[modifier]

À partir de la période médio-assyrienne, l'Assyrie se mue en État territorial qui prend une importance croissante, évolution qui culmine dans l'empire des Sargonides à la fin de la période néo-assyrienne. Cela entraîne une affirmation de la figure royale, dont le pouvoir est de plus en plus absolu malgré certaines faiblesses récurrentes liées à des troubles dynastiques, ainsi que le développement d'un groupe que l'on peut considérer comme la « noblesse » assyrienne qui fournit les cadres de l'administration et de l'armée du royaume. Cette dernière est d'ailleurs un élément essentiel de la puissance assyrienne, de Assurnasirpal II à Sennachérib, la guerre tient une place centrale dans la société, les grandes batailles sont de véritables calamités, épuisant les ressources économiques et la démographie[94]. Si le royaume apparaît par rapport à ses vassaux comme un État prédateur s'enrichissant sur le dos des dominés qui sont traités durement en cas de révolte, la période néo-assyrienne voit un début de mise en place d'un État impérial

cherchant à intégrer de plus en plus de régions dominées, ce qui pouvait s'accompagner d'un rééquilibrage des relations et permettre aux régions dominées de prospérer dans le cadre de l'Empire.

Le pouvoir royal[modifier]

Idéologie et fonctions royales[modifier]

Selon la tradition mésopotamienne, le roi d'Assyrie est considéré comme le représentant du dieu Assur sur Terre, ce qu'indiquent ses titres *iššiakku* (traduit par « vicaire ») et *šar māt* ^{D}*aššur* (« roi du pays du dieu Assur »)[95]. Ainsi, le texte considéré comme l'hymne de couronnement d'Assurbanipal proclame : « Assur est roi ! »[96],[97]. Le souverain est également considéré comme le « grand prêtre » (*šangû*) du dieu, ce qui implique également qu'il soit l'administrateur de son domaine[98]. Lors du rituel des fêtes de l'*akītu*, au Nouvel An, connu par un texte du temps de Teglath-Phalasar Ier, comme dans diverses inscriptions royales, il est stipulé que le devoir du souverain terrestre est d'élargir les frontières du pays du dieu Assur. Les pays voisins devaient donc être amenés à reconnaître la suprématie du dieu. Le roi doit aussi participer à plusieurs autres cérémonies religieuses.

Les qualités physiques du roi : Assurbanipal exécutant un lion lors d'une chasse royale, d'après un bas-relief de Ninive.

Pour être à la hauteur de sa fonction, le roi doit développer des qualités de guerrier, ce qui explique pourquoi il est mis en valeur dans les récits et les images de campagnes mais aussi des chasses royales[99]. Il est le chef des armées, même s'il ne mène pas toujours ses troupes en campagne[100]. Il doit de plus être moralement irréprochable[99], suivre les décisions des dieux par la divination, leur adresser des prières, restaurer leurs temples. Le roi est enfin le juge suprême du royaume, auquel tout sujet est censé pouvoir faire appel en dernier recours. La « parole du roi » (*abat šarri*) prime sur toute autre décision[96]. Il doit protéger ses sujets, s'assurer que la concorde règne entre eux, et contribuer à leur bien-être matériel.

Rituels liés à la royauté[modifier]

Situé à la charnière entre le monde des humains et celui des dieux, le roi mène une vie très ritualisée marquée par la nature particulière que lui confère sa fonction[101]. Dès l'époque médio-assyrienne, la vie de la cour royale est très codifiée, l'accès au roi étant limité. Les audiences et les banquets suivent un déroulement précis. Mais le plus important est l'ensemble des rituels qui émaillent la vie du roi, en tant que vicaire et grand prêtre du dieu Assur. Le roi ne pouvant être présent à toutes les cérémonies qu'il devait normalement diriger, il pouvait se faire représenter par son manteau (*kuzippu*) ou par un prêtre délégué. Parmi les cérémonies les plus importantes liées à la royauté assyrienne, souvent connues par des textes fragmentaires, on connaît le *bīt rimkī*, bain purificateur rituel, le *tâkultu*, repas offert à des dieux, ou encore la fête du Nouvel An[102].

De plus, le roi doit constamment s'assurer que les décisions qu'il prend ont bien l'accord des dieux, et également être informé des présages concernant la situation de son royaume ou sa propre vie[103]. Il est donc entouré de devins, qui procèdent à des rituels divinatoires, ou bien observent les présages, notamment astrologiques, et il se tient au courant des vaticinations des prophètes de certaines divinités comme Ishtar d'Arbèles. Quand un malheur est annoncé, il faut procéder à des rituels pour les déjouer, ce qui est le rôle des exorcistes et des lamentateurs. Suivant le même principe, les figures de génies protecteurs ornant les palais royaux devaient éloigner le mal de la résidence royale.

Le plus caractéristique des rituels liés à la protection du roi est celui du « substitut royal », qui a pour origine un présage funeste annonçant la mort du souverain, souvent une éclipse de lune ou de soleil, ou l'occultation d'une planète associée à une divinité spécifique[104]. Les exorcistes qui mènent le rituel ont alors recours à un procédé de substitution courant dans la magie mésopotamienne : on transfère le mal sur un individu qui est fictivement intronisé, alors que le roi devient un « laboureur », c'est-à-dire un simple mortel. Le transfert pouvait se faire sur un individu jugé sans importance (prisonnier, condamné, simple d'esprit), ou bien un rebelle, une population insoumise qu'il s'agissait ensuite de châtier, voire dans quelques cas un dignitaire qui se dévoue pour le roi. Une fois le substitut disparu, le roi reprenait sa place en sécurité.

L'affirmation croissante de la figure royale[modifier]

S'il conserve tout le long de l'histoire ses titres de « vicaire » et de « grand prêtre » du dieu Assur, le roi assyrien se dote d'autres titres marquant son pouvoir croissant. Dès le début de la période médio-assyrienne, Assur-uballit Ier se fait appeler « grand roi » (*šarru rabû*), de la même manière que les autres grands souverains de l'époque comme ceux de Babylone et des Hittites qu'il cherche à égaler[105]. Arik-den-ili y ajoute le titre de « roi puissant » (*šarru dannu*), et Tukulti-Ninurta Ier celui de « roi des quatre régions du monde » (*šar kibrat erbetti*), et sous leurs successeurs apparaît l'expression « roi de l'univers » (*šar kiššati*), les deux dernières montrant une ambition à la domination universelle, à la prééminence sur tous les autres souverains[95]. La littérature et l'art produits par le milieu de la cour assyrienne tendent à élever la figure royale de plus en plus, à noter ses exploits, en les gonflant et les idéalisant. Chaque souverain assyrien a pour ambition de dépasser la gloire de ses prédécesseurs par la taille des monuments qu'il fait construire et par les contrées qu'il parcourt et soumet avec ses armées.

À la période néo-assyrienne, le roi peut être considéré comme un monarque absolu, bien éloigné des souverains paléo-assyriens qui devaient composer avec l'oligarchie d'Assur[106]. Tous ses sujets lui doivent obéissance, dépendent de sa volonté et de ses faveurs, qui sont la principale source d'enrichissement dans le royaume. Des serments collectifs (*adê*) peuvent être organisés en plusieurs occasions au cours desquels des sujets de l'empire réaffirment leur loyauté envers le souverain. En cas de trahison, de complot, de rébellion, la sentence est la mort. Des serments collectifs sont notamment organisés à deux reprises pour faire proclamer la légitimité d'Assurbanipal en tant qu'héritier du trône, car c'est dans les querelles successorales que la faiblesse du pouvoir royal assyrien est la plus visible.

La question de la succession royale[modifier]

La succession dynastique est le facteur majeur d'instabilité à la tête du royaume assyrien. Pendant longtemps pourtant, des troubles graves sont causés par la noblesse et les villes de l'Assyrie, notamment au IXe et au VIIIe siècles, mais elles sont cependant mises au pas après le règne de Teglath-Phalasar III[102]. Cela explique l'importance que prennent les serments de fidélité (*adê*) des dignitaires sous les Sargonides. Les troubles successoraux sont en revanche constants voire croissants durant l'histoire du royaume, surtout à la période néo-assyrienne. Il s'agit pourtant de troubles dynastiques, puisque les seuls cas probables de changement de dynastie sont observables dans les derniers temps de la période médio-assyrienne, notamment avec l'arrivée au pouvoir en 1192 de Ninurta-apil-Ekur, fils du « roi du Hanigalbat » Ili-pada et non celui du roi précédent Assur-nerari III[107]. Par la suite, les coups d'État amènent sur le trône des princes de la famille royale, même dans les cas de Teglath-Phalasar III ou Sargon II pour lesquels on a longtemps eu des doutes[108]. On respecte donc au moins la succession dynastique.

S'il est possible que la primogéniture ait été la règle de succession théorique[109], dans les faits la désignation du successeur est de plus en plus dépendante de la volonté du souverain à la période néo-assyrienne. Le prince héritier dispose alors d'un rang particulier, notamment sous les Sargonides[110]. Il dispose de plusieurs domaines, dont des palais appelés « maison de succession » (*bīt redūti*), dont on connaît des exemples à Tarbisu près de Ninive et dans cette dernière (le « palais nord »), où il dirige une administration chargée de collecter des informations en provenance des régions frontalières de l'empire. C'est une manière de l'initier à ses futures fonctions de roi. Quand son père meurt, il monte sur le trône. Un texte d'époque médio-assyrienne, dont on ne sait pas s'il était encore d'actualité au Ier millénaire, décrit ce qui semble être une cérémonie de couronnement, au déroulement simple, et qui a lieu à Assur[111]. Elle est marquée par la symbolique de la prééminence du dieu Assur, rappelée par la répétition de la formule « Assur est roi ! » par un prêtre suivant le souverain. Elle culmine par le couronnement à proprement parler,

qui a lieu dans le temple du grand dieu devant la statue duquel le futur roi se prosterne, avant de lui promettre d'étendre les frontières de son royaume.

Malgré la désignation systématique d'un successeur, les troubles dynastiques sont courants[112]. Salmanazar III choisit ainsi Shamshi-Adad V pour lui succéder en 824, contre l'aîné Assur-da"in-aplu, qui se révolte ensuite. Teglath-Phalasar III et Sargon II montent sur le trône après avoir éliminé le roi désigné comme héritier légitime. Les problèmes s'accentuent sous les Sargonides, puisque les trois derniers héritiers désignés devenus rois font tous face à des guerres fratricides, et que ce sont les troubles successoraux entre deux fils d'Assurbanipal qui mènent en partie à la chute de l'Assyrie.

L'entourage du roi[modifier]

Les grands dignitaires et l'administration royale[modifier]

Assurnasirpal II et un dignitaire, bas-relief du palais nord-ouest de Kalkhu.

L'étude de l'administration de l'empire assyrien est complexifiée par le fait que les charges qui relèvent pour nous de l'administration centrale et de l'administration palatiale sont souvent couplées avec des charges de l'administration provinciale ou militaire, et que les attributions précises d'une fonction ne sont pas toujours bien connues. Elle est en tout cas entre les mains de personnes de l'entourage royal formant l'élite de la « noblesse » assyrienne, ayant des liens matrimoniaux entre eux, remontant parfois jusqu'à la famille royale.

Dès les débuts du royaume assyrien, c'est donc cette noblesse assyrienne, dont la base de la fortune est essentiellement foncière puis financière, qui fournit les cadres administratifs étatiques, fonctions dont elle tire sa puissance[113]. Un cas exemplaire est celui d'Urad-Sherua qui vit à la fin du XIIIe siècle, issu d'une famille de détenteurs d'une haute dignité dont il hérite à son tour, lié par mariage à d'autres grandes familles, et qui renforce sa richesse en faisant des prêts et en recevant des dons de personnes auxquelles il apporte une aide dans des affaires juridiques[114]. La séparation entre affaires publiques et privées est donc toujours floue. Par la suite ce groupe s'ouvre à des étrangers, notamment des Araméens, à partir de la période néo-assyrienne.

Pendant les phases d'expansion (époque médio-assyrienne et des débuts de l'époque néo-assyrienne), certains personnages acquièrent un pouvoir considérable dans le royaume, en obtenant des charges très importantes, et un domaine foncier qui va avec. Ils constituent alors une menace potentielle pour l'autorité royale. Les cas les plus représentatifs sont ceux de la dynastie des « Rois du Hanigalbat » à l'époque médio-assyrienne, dont un des descendants, Ninurta-apil-Ekur, finit par prendre le pouvoir à Assur, et celui de Shamshi-ilu, grand général de l'Assyrie dans la première moitié du VIIIe siècle, qui se constitue quasiment son propre royaume autour de Til Barsip[65]. Ces dignitaires doivent prêter couramment des serments de fidélité (*adê*) aux rois. Sous les Sargonides qui développent un pouvoir de nature absolue, leur place dépend entièrement de la volonté royale[115]. Cela renforce la compétition et les rivalités au sein de la cour assyrienne[116].

Du point de vue administratif, l'époque médio-assyrienne voit l'affermissement du pouvoir royal, qui n'est plus contrebalancé par les autorités municipales, l'Assyrie étant alors un véritable État territorial et non plus une simple cité-État. Le plus grand dignitaire est le « vizir » (*šukkallu*), sorte de Premier ministre, qui a des attributions militaires, civiles ou judiciaires[117]. Lors de l'organisation des conquêtes, la partie ouest du territoire est confiée à un

« grand vizir » (*šukkallu rabiu*). L'intendance du palais est gérée par le « maire du palais » (*rab ekalli*). D'autres fonctions palatiales sont confiées à des eunuques (*ša rēši*). L'ancien titre de *limmu* subsiste, mais il n'est plus qu'honorifique, son détenteur, choisi parmi les plus importants personnages du royaume, donnant toujours son nom à l'année où il occupe ce rang suivant une tradition typiquement assyrienne[28]. Cela reste très important dans la vie du royaume puisque les actes administratifs étaient datés suivant la formule « *limmu* + nom de l'éponyme de l'année », et non pas par un dénombrement des années de règne du souverain comme en Babylonie. Des listes des éponymes souvent incomplètes ont permis de reconstituer leur séquence chronologique de façon plus ou moins satisfaisante[118].

Sous les rois néo-assyriens, plusieurs grands dignitaires sont connus[119]. Le chef cuisinier (*rab nuhhatimi*) a la charge de réceptionner les messages royaux. On trouve également le vizir (*šukkallu*), le grand échanson (*rab šaqē*), le grand intendant (*mašennu*), le héraut du palais (*nāgiru ekalli*), le chef des eunuques (*rab rēšē*) et le majordome du palais (*ša pān ekalli*), qui gère l'administration du palais royal. Le grand général (*turtanu*) dispose souvent d'un rôle considérable. Cette charge est d'ailleurs dédoublée pour éviter qu'il ne concurrence le roi. À l'époque des Sargonides, le dauphin, installé dans la Maison de succession (*bīt redūti*), y exerçait des charges importantes, notamment dans la surveillance des frontières.

L'aspect religieux du pouvoir royal impliquait que le souverain ait également des conseillers religieux en plus de conseillers politiques : des devins, des exorcistes et des lamentateurs[120]. Les plus importants de ces prêtres constituant un collège résidant à la cour, chargé d'organiser les rituels majeurs[104]. Leur présence à la cour augmente sous les derniers Sargonides, ce qui ne doit pas pour autant les faire considérer comme un groupe disposant d'une grande influence sur le roi, car il existe diverses factions, et que les disgrâces sont courantes[121].

Les épouses royales et le harem[modifier]

Plaque en bronze portant une représentation de la reine mère Naqi'a/Zakutu, derrière son fils Assarhaddon.

Comme le veut la tradition de l'Orient ancien, le roi pratique la polygynie. Ses épouses sont aussi bien des filles de rois de rang égal (quand il y en a) ou de vassaux, des filles de nobles assyriens ou encore des femmes enlevées lors de conquêtes. De ce fait, le harem du roi voit sa taille croître proportionnellement à la puissance de celui-ci.

Le harem royal occupe une grande partie du secteur privé des palais royaux. Il est régi par un ensemble de principes, qui sont codifiés dans des édits sous Teglath-Phalasar Ier, appelés « Édits du harem », qui concernent en fait plusieurs aspects de la vie palatiale[122]. On y apprend ainsi que les épouses sont classées hiérarchiquement. Au premier rang se trouvent la reine-mère, et les « épouses royales » (*aššat šarri*), parmi lesquelles le roi a une favorite, qui est souvent la mère de l'héritier présomptif. Après se trouvent les épouses ou concubines qui occupent un rang secondaire, en premier lieu celles appelées « dames du palais » (*sinnišāti ša ekalli*), puis un ensemble de servantes. Les enfants en bas-âge se trouvent aussi dans le harem. Les règles des édits du harem doivent être appliquées par le maire ou majordome du palais.

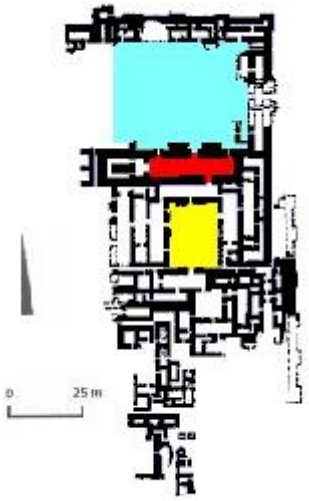
Les règles du harem sont très strictes, et visent à limiter les contacts des épouses du roi avec l'extérieur, ainsi que les querelles intestines qui troublent le harem, grand lieu d'intrigues[123]. Souvent des reines pouvaient voir leur position menacée par d'autres cherchant à acquérir les faveurs du roi. Les épouses de premier rang pouvaient parfois quitter le harem et même voyager loin du palais, tandis que les épouses secondaires y étaient visiblement recluses à vie à l'époque néo-assyrienne, les règles des édits médio-assyriens étant moins restrictives pour elles[124]. On cherche en

tout cas à éviter qu'elles aient un contact physique avec les autres membres de la cour royale. Les grandes épouses royales disposaient d'un domaine foncier parfois important, qu'elles géraient elles-mêmes avec leur propre service administratif, constitué essentiellement d'eunuques. Le harem était par ailleurs placé à l'époque néo-assyrienne sous l'autorité du chef des eunuques. La richesse dont disposaient les épouses royales est également perceptible dans les tombes de trois d'entre elles découvertes sous un palais de Kalkhu[125] et qui ont livré un matériel très opulent, d'autant plus remarquable qu'il ne s'agit que d'épouses secondaires.

Certaines reines ont réussi à exercer un rôle très important à la cour d'Assyrie, en particulier en tant que reines-mères. Les deux cas les plus connus sont ceux de Sammuramat, mère d'Adad-Nirari III, passée à la postérité sous le nom de Sémiramis, et celui de Zakutu, épouse d'origine araméenne de Sennachérib, qui réussit à faire de son fils Assarhaddon l'héritier de son royal époux, avant de permettre à son petit-fils Assurbanipal de monter à son tour sur le trône[126].

Les palais royaux : cadres du pouvoir central[modifier]

Article détaillé : Palais assyriens.



Plan du palais nord-ouest de Kalkhu. En jaune, la cour principale de la zone privée, en bleu la cour principale de la zone publique, et en rouge la salle du trône.

Le cadre de la vie du roi, de son entourage et de l'administration centrale du royaume était le palais de la ville assyrienne qui servait de capitale sous son règne. Le plus ancien palais assyrien est le « Vieux Palais » de la capitale historique, Assur, construit à l'époque paléo-assyrienne[127]. Ce bâtiment se présente alors selon le même plan qu'une résidence normale, seule sa taille confirme sa fonction de résidence royale. À l'époque médio-assyrienne, Tukulti-Ninurta Ier fait construire à Assur le « Nouveau Palais », situé dans l'angle nord-ouest de la citadelle. Il n'a pas pu être fouillé, car il n'en reste plus que la terrasse servant pour ses fondations[127].

À l'époque néo-assyrienne, les rois déplacent à plusieurs reprises leur palais royal, parfois en gardant la même capitale, parfois en changeant celle-ci[128]. Les palais royaux deviennent alors les monuments principaux érigés par les Assyriens, qui nous ont laissé un récit détaillé de la construction de plusieurs d'entre eux[129]. Ce sont les fouilles de ces édifices qui ont été effectuées à partir du XIXe siècle qui nous ont permis de redécouvrir et de bien connaître l'histoire et le fonctionnement de l'Empire assyrien.

Le premier grand palais royal de l'époque néo-assyrienne est bâti à Kalkhu par Assurnasirpal II[130]. À sa suite, d'autres souverains construisent ou restaurent des palais dans la citadelle de cette ville : Adad-Nerari III, Teglath-Phalasar III, Sargon II et Assarhaddon. Sargon II construit à son tour un grand palais dans sa capitale, Dur-Sharrukin. Cette construction est vite supplantée par le grand « Palais Nord-Est » construit par Sennacherib dans la nouvelle capitale assyrienne, Ninive. C'est sans doute le plus grand palais royal néo-assyrien. Assurbanipal fait à son tour restaurer un palais à l'angle opposé de la citadelle de Ninive. Un exemple de palais de province a été retrouvé à Til Barsip, dans la région du Khabur.

Les palais royaux néo-assyriens suivent tous un même plan[131]. On entre par une porte monumentale qui dirige vers une première cour autour de laquelle s'organise l'espace public du palais (*babānu*) : magasins, ateliers, bureaux de

l'administration palatiale. La salle du trône sépare cette zone de l'espace privé (*bītānu*), comprenant les appartements royaux et le harem, lui aussi organisé autour d'un grand espace central. La décoration des palais royaux consistait en de longs bas-reliefs sculptés sur des orthostates. À Til-Barsip, palais provincial, on leur avait substitué des fresques peintes. D'une manière générale les sujets avaient un but identique : glorifier la personne du roi. Le complexe palatial peut aussi comprendre des édifices religieux, des bibliothèques ainsi que des jardins[132].

La guerre en Assyrie[modifier]

Assaut d'une ville fortifiée par l'armée assyrienne, bas-relief de Kalkhu.

L'armée assyrienne devient une puissance sur laquelle il faut compter à partir du règne d'Assur-uballit Ier. Au XIIIe siècle, les Assyriens remportent de grandes victoires sur les Babyloniens et les Hittites, ce qui indique qu'ils ont sans doute dès cette période la meilleure armée du Proche-Orient. C'est pourtant la période néo-assyrienne qui reste celle durant laquelle l'armée de ce royaume est devenue une véritable machine remportant victoire sur victoire, au point de se tailler un empire d'une ampleur jamais atteinte auparavant.

La glorification des actions militaires a été poussée très loin à cette période, et les Assyriens ont laissé l'image d'une nation prédatrice, relatée par la Bible et ainsi que par les inscriptions de leurs souverains et des bas-reliefs de leurs palais vantant leurs victoires militaires et la terrible répression s'abattant sur les vaincus (massacres, déportations). C'est pour cette raison que nos sources dans ce domaine sont très abondantes même s'il faut se méfier des surinterprétations des discours tenus par les Assyriens sur leurs campagnes militaires.

Le recrutement et l'organisation de l'armée assyrienne[modifier]

Archers assyriens, détail d'un bas-relief assyrien du VIIe siècle av. J.-C. représentant la prise de Lakish en 701

Les Assyriens ont rapidement mis au point une armée bien organisée, très entraînée (les campagnes étant souvent annuelles), encadrée par des troupes d'élite constituées autour de la noblesse du royaume. À la période médio-assyrienne, c'est ce dernier groupe qui assure le recrutement des soldats de base : les aristocrates les réunissent à partir des dépendants de leurs domaines, puis les équipent et les entretiennent en campagne[133]. Certains soldats de rang plus élevé ont leur propre domaine qui leur est concédé pour leur permettre d'entretenir leur équipement.

L'organisation de l'armée néo-assyrienne est bien mieux connue[133]. La base des troupes est toujours constituée de fantassins recrutés dans la paysannerie assyrienne, mais cette fois-ci c'est l'administration provinciale qui se charge de les mobiliser au titre du service dû au roi au moment de chaque campagne annuelle. À côté de cela, les souverains se constituent le corps appelé *kiṣir šarri*, « armée du roi », constitué de troupes permanentes, qui sont des troupes d'élites ou des corps spécialisés (charrerie, cavalerie, génie, poliorcétique) et sont contrôlés de près par

l'administration centrale, notamment à partir des arsenaux (*ekal mašarti*) des grandes villes. Les troupes sont complétées par un troisième groupe, celui des troupes auxiliaires recrutées parmi des peuples soumis qui les fournissent en guise de tribut. C'est ainsi que l'armée assyrienne obtient des renforts pour les campagnes lointaines, et des corps combattants spécialisés, comme les Phéniciens mobilisés par Sennachérib pour se constituer une flotte dans le Golfe Persique, ou bien les nomades ituéens qui servent pour les missions de reconnaissance. Du fait de la nature de ce recrutement, ces troupes sont moins fiables que celles levées en Assyrie même. On a pu estimer que par ces différents moyens Salmanazar III avait réuni avant la bataille de Qarqar en 853 au moins 86 000 soldats (le chiffre de 120 000 qu'il donne dans ses Annales semblant largement exagéré), dont 75 000 fantassins, 5 000 cavaliers et 6 000 hommes montant 2 000 chars[134]. En dehors de ce cas, les estimations des effectifs de l'armée assyrienne mobilisés pour une campagne sont impossibles à appréhender. Ces effectifs sont énormes si on les rapporte à la population assyrienne estimée à 500 000 habitants, l'effort militaire devait être épuisant pour le pays[135].

Les personnes servant à encadrer les troupes néo-assyriennes sont souvent également impliquées dans l'administration civile qui n'est pas séparée du domaine militaire[136]. Cela concerne donc aussi bien l'entourage du roi vivant dans les palais, les nobles, que les administrateurs provinciaux qui prenaient en charge les forts et garnisons établis en territoires soumis. Des grades militaires existaient tout de même, et nous indiquent l'organisation des troupes de « soldats » de base (*ṣâbu*). Le roi occupe le sommet de la hiérarchie militaire et était aidé par une sorte d'état-major, dans lequel se trouvait le plus important gradé militaire, le *turtânu*, général en chef, fonction qui finit par être divisée en deux entre un « *turtânu* de droite » et un « *turtânu* de gauche », avant que leurs attributions ne passent au *rab ša reši* (« chef des eunuques ») sous les Sargonides. Les corps d'armée sont divisés en groupes de 1 000 soldats dirigés par un « chef de mille » (*rab 1 lim*), à leur tour divisés en corps de 100 soldats dirigés par un « centurion » (*rab 1 me'at*), puis en des escouades d'une cinquantaine d'hommes et en groupes de 10 dirigés par des « décurions » (*rab eširte*). Les corps auxiliaires ou spécialisés avaient leur propre organisation.

L'armement, les types de troupes et les techniques de combat[modifier]

Représentations de soldats assyriens d'après les bas-reliefs des palais royaux : frondeurs, archers et lancier.

L'équipement militaire des armées assyriennes est surtout connu pour la période néo-assyrienne, grâce aux représentations guerrières des bas-reliefs des palais royaux. L'armée est composée en majorité de fantassins, qui sont archers, frondeurs ou soldats avec des armes de poing légères (dagues, épées courtes), et de plus en plus de lanciers qui finissent par constituer la troupe de base[137]. Ils sont vêtus de robes courtes et de moins en moins des tuniques longues qui dominaient auparavant. Ils sont rarement protégés par une armure, leurs pieds sont souvent nus, même si certains ont des bottes de cuirs. Des cottes de mailles apparaissent toutefois sur les bas-reliefs. Les boucliers et les casques sont de formes diverses. La diversification des troupes avec l'incorporation d'auxiliaires étrangers fait que l'armée assyrienne est de plus en plus constituée de troupes hétéroclites, dont l'équipement est très varié. L'infanterie servait essentiellement lors d'assauts frontaux. Il semble que la supériorité assyrienne s'appuie avant tout sur le fait de disposer d'une supériorité numérique plus que sur la tactique[138], même s'il ne faut pas négliger l'intérêt des troupes d'élites pour faire pencher le cours du combat.

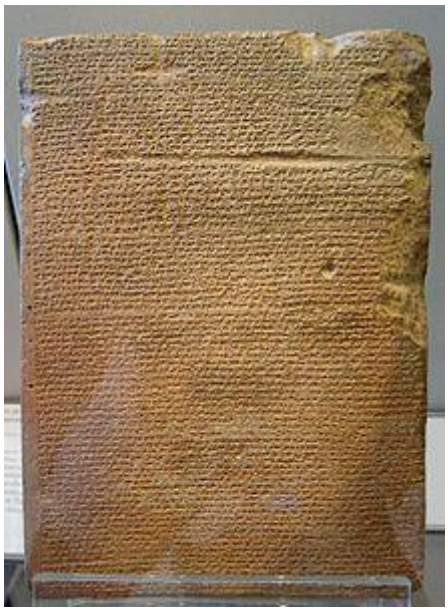
Archers de la cavalerie assyrienne, bas-relief de Ninive, VIIe siècle av. J.-C..

Les troupes d'élites d'attaque sont celles utilisant les chevaux. La charrerie est le corps le plus prestigieux[139], ce qui explique pourquoi le roi se fait souvent représenter sur un char. Les chars (*narkabtu*) sont tirés par trois chevaux, et montés par trois hommes, à savoir un conducteur (*mukil appati*), un combattant souvent équipé d'un arc (*bēl narkabti*, littéralement « maître du char ») et un troisième homme (*tašlīšu*) chargé de les protéger. Ils deviennent plus massifs sous les Sargonides, et sont tirés par quatre chevaux et montés par quatre hommes (deux porte-boucliers). Les chars servent à effectuer des charges rapides contre les fantassins ennemis, pour désorganiser l'armée adverse, ou la harceler avec des flèches. La cavalerie montée apparaît en Assyrie à la fin du IIe millénaire et prend une place croissante à l'époque néo-assyrienne, notamment parce qu'elle est plus mobile en terrain accidenté[140]. Les chevaux sont d'abord montés par des groupes de deux hommes, un archer et un conducteur porteur de bouclier, reprenant le modèle développé dans la charrerie, avant que l'on n'organise des troupes de cavaliers seuls équipés d'un arc ou d'une lance comme arme principale. Les seconds deviennent les troupes offensives privilégiées sous les Sargonides. On comprend donc l'importance pour les rois assyriens d'obtenir des chevaux, dont l'élevage naisseur n'était pas pratiqué en Assyrie même mais dans des régions voisines comme l'Iran occidental ou l'Urartu avec lesquelles il fallait donc maintenir des contacts constants pour obtenir les animaux en tant que tribut.

Représentation du siège d'une ville par les Assyriens, avec tour de siège et bélier, bas-relief du IXe siècle av. J.-C.

Pour soumettre les villes ennemies, les Assyriens ont développé la poliorcétique, une nouvelle fois bien connue grâce aux bas-reliefs[141]. Ils disposaient dès les débuts de la période néo-assyrienne de béliers de 5 à 6 mètres de long montés dans des tours mobiles dans lesquelles se positionnaient des archers qui pouvaient le cas échéant investir les murailles adverses. Plus tard, des béliers plus légers sont mis au point. Les assiégés pouvaient tenter de détruire ces machines de sièges en les incendiant grâce à des flèches ou de la naphte enflammées, ainsi que de l'huile bouillante. La destruction de fortifications adverses pouvait également se faire par la méthode de la sape.

Les pratiques militaires : campagnes, pillages, destructions et déportations[modifier]


Tablette des *Annales* de Tukulti-Ninurta II (890-884) relatant une campagne menée contre l'Urartu.

À partir de l'époque médio-assyrienne et surtout des premiers temps de la période néo-assyrienne, les souverains d'Assyrie ont pris l'habitude de mener des campagnes militaires annuelles servant à assurer la soumission de régions plus ou moins éloignées du cœur de l'Assyrie, au cours desquelles ils reçoivent les hommages de rois qu'ils ont vaincus ou qui se sont soumis d'eux-mêmes, et sur lesquels ils prélèvent un tribut[142]. On est donc en présence d'un

système visant à maintenir une zone d'influence. Les campagnes assyriennes sont généralement relatées dans les Annales des rois de façon stéréotypée : on décrit le parcours suivi par les troupes, les combats de façon simple, la soumission des ennemis, les destructions, déportations, prélèvements de tributs. Des oracles étaient consultés pour savoir si les dieux approuvaient le départ des troupes, de façon à être sûr de recevoir le soutien divin nécessaire à la victoire. Des devins accompagnaient d'ailleurs les troupes pour scruter les signes divins pouvant survenir à tout moment. Les opérations ont lieu durant une saison militaire qui dure approximativement de juin (fin des moissons) à octobre (début de l'automne). D'autres campagnes ont pour but de mater des révoltes, ou de faire face à une attaque ennemie. À partir du règne de Teglath-Phalasar III et du début de la conquête systématique des territoires soumis, la pratique des campagnes annuelles est abandonnée, et l'armée part surtout au combat pour réprimer des révoltes.

Pour s'assurer un avantage maximal sur leurs adversaires avant même la campagne militaire, les Assyriens avaient mis au point un service de renseignements, bien connu pour la préparation de l'offensive menée par Sargon II contre l'Urartu en 714[143]. Les gouverneurs des provinces frontalières et les préposés surveillant les rois vassaux de la région fournissaient des rapports réguliers sur l'état du royaume ennemi, et des patrouilles d'éclaireurs étaient postées dans des fortins frontaliers. Les rois assyriens disposaient probablement d'espions les informant de la situation dans les cours ennemies, leur permettant d'obtenir des informations décisives pour l'emporter. Ces espions pouvaient également tenter de soudoyer les alliés des ennemis et de diviser l'adversaire avant le combat.

Soldats et scribes entassant et comptabilisant du butin et des ennemis décapités après une campagne dans le Sud de la Mésopotamie, VIIe siècle, Ninive.

La domination assyrienne s'appuyait également sur des pratiques de terreur servant à démobiliser les adversaires potentiels, à les soumettre psychologiquement[144]. Après la victoire, les habitants des régions qui s'étaient opposées à l'autorité assyrienne pouvaient subir des supplices terribles que les souverains assyriens ont fait relater et représenter longuement et avec beaucoup de détails dans leurs Annales et sur les bas-reliefs de leurs palais. Ils ont laissé une réputation de cruauté sans états d'âme, qui s'appuie sur des événements réels même s'il ne faut pas exagérer sa spécificité, puisque de telles pratiques étaient courantes à des périodes antérieures[145]. Le but de ces mesures était de contrôler les régions soumises par la terreur. De même, les victoires étaient généralement suivies par des pillages qui pouvaient apporter à l'Assyrie des richesses importantes ou bien des produits stratégiques, ainsi que des esclaves ou des dépendants, comme lors du tribut[146]. Les Assyriens pratiquaient également la déportation à la suite des opérations militaires[147]. Là encore, les finalités sont politiques et économiques : il s'agit d'affaiblir des pays vaincus, de mater les velléités de révolte, mais aussi de réorganiser certaines régions manquant de population, notamment pour remettre en valeur leurs terres, ou encore de se procurer une main-d'œuvre qualifiée dans certaines spécialités artisanales. Mais le coût humain de ces pratiques pouvait être considérable, puisque beaucoup de gens ne survivaient pas au déplacement qui s'effectuait dans des conditions difficiles. Ces pratiques ont entraîné un brassage considérable de populations : on a pu estimer que 4,5 millions de personnes avaient été déportées durant la période néo-assyrienne en extrapolant les données des inscriptions royales qui paraissent fiables (et documentent au moins 1 320 000 déportés), dont près de 400 000 sous Teglath-Phalasar III et près de 470 000 sous Sennachérib.

Le contrôle des territoires soumis[modifier]

Modalités de l'expansion du royaume assyrien[modifier]

À partir du XIVe siècle, l'Assyrie devient une puissance politique qui se constitue en vaste État territorial en quelques décennies. Les modalités de l'organisation générale du royaume médio-assyrien sont l'objet d'un débat. J. N. Postgate divise la région dominée par l'Assyrie entre le « pays d'Assur (le dieu) », appelé *māt* ^{D}*aššur* dans les textes assyriens, qui est l'Assyrie à proprement parler, le centre du royaume constitué autour de la capitale, Assur, territoire qui

appartient au dieu Assur, véritable maître du royaume dont les sujets doivent participer au culte, et les régions soumises au « joug d'Assur », les royaumes clients de l'Assyrie qui lui versent un tribut[148]. On serait donc en présence d'une expansion en « tâche d'huile » à partir d'un centre. Pour M. Liverani, le royaume médio-assyrien s'est étendu suivant un réseau composé de points de commandement ou d'avants postes formant des « îlots » assyriens en territoire soumis[149]. Plutôt que de les opposer, on peut remarquer que les deux modèles ne s'excluent pas forcément. Le royaume assyrien est une puissance fonctionnant en gros selon le modèle des autres grands royaumes de l'époque, comme celui des Hittites, qui dominent plusieurs royaumes vassaux et se considèrent égaux entre eux.

Après la rétraction du royaume à la suite des assauts répétés des Araméens, une nouvelle phase d'expansion débute après 911. Durant la première partie de la période néo-assyrienne, le royaume assyrien fonctionne selon des modalités traditionnelles : ses souverains cherchent à établir une vaste zone d'influence où se trouvent des royaumes vassaux qui lui versent un tribut de gré ou de force. La différence avec la période précédente est que l'Assyrie a de moins en moins de rivaux à sa hauteur, si on excepte par moments Babylone ou l'Urartu. Progressivement, les ambitions des rois assyriens se portent vers la domination universelle, donc une domination véritablement impériale. C'est à partir de Teglath-Phalasar III ou de Sargon II que l'on peut parler d'un véritable empire[150] : avec ces rois les États vassaux sont de plus en plus contrôlés puis souvent incorporés dans le royaume assyrien, et on recherche d'une manière générale un contrôle plus fort et direct des territoires soumis, ce qu'illustre notamment la mise en place d'un réseau de communication plus performant à l'échelle de l'empire[151].

L'organisation des provinces et des royaumes soumis[modifier]

À l'époque médio-assyrienne, le royaume qui se constitue est vite découpé administrativement après les conquêtes, selon un principe qui perdure par la suite[152]. On crée des provinces (*pāhutu*), administrées par un gouverneur (*bēl pāhāti*, plus tard aussi appelé *šaknu*). Il veillait au prélèvement des taxes et tributs, dont il conservait une partie pour ses propres besoins et ceux des troupes dont il disposait, et reversait le reste au pouvoir central, et il devait assurer la sécurité de la province, renseigner le roi sur ce qui s'y passait. Quelquefois, une charge de l'administration centrale entraînait l'administration d'une province précise. Les provinces étaient divisées à leur tour en districts (*halṣu*), qui ont aussi leurs administrateurs (*hassihlu*). Tout ce système faisait sans doute l'objet d'une surveillance par le pouvoir central, effectuée par un dignitaire appelé *qēpu*. Au niveau local, on trouve d'autres agents royaux : les « maires » (*hāzānu*), et les inspecteurs (*rab ālāni*) chargés de la collecte des taxes.

Le roi Jéhu d'Israël faisant sa soumission à Salmanazar III, détail de l'« Obélisque noir » retrouvée à Kalkhu.

À côté des provinces administrées directement par des gouverneurs assyriens, on trouvait un ensemble de royaumes vassaux. Leurs rois avaient prêté serment de fidélité au roi assyrien (*māmītu* à l'époque médio-assyrienne, *adê* à l'époque néo-assyrienne), en échange de sa « protection »[153]. Ils devaient verser un tribut. De nombreux textes de tels traités datant de la période néo-assyrienne ont été mis au jour dans les capitales assyriennes[154].

À la période néo-assyrienne, de nombreux royaumes vassaux sont transformés en province après des rébellions, surtout à partir de Teglath-Phalasar III dans la seconde moitié du VIIIe siècle[155]. Les Assyriens éliminent leurs élites ou les déportent pour les remplacer par un gouverneur pro-assyrien, voire assyrien lui-même. Une tendance à la division des provinces se dessine au même moment, de façon à éviter à ce que certains gouverneurs n'obtiennent des pouvoirs trop importants. Les charges d'administration de provinces d'importance cruciale, notamment les marches frontalières, sont confiées à des hauts dignitaires détenteurs de charges de l'administration centrale.

Quelques villes disposaient de situations privilégiées : le roi leur avait accordé des franchises (*zakūtu*)[156]. C'est le cas de grandes villes d'Assyrie, comme Assur, de certaines en Babylonie comme Nippur ou Babylone. Le roi accordait ce privilège en remerciement du soutien que lui avaient apporté ces cités lors de révoltes, ou pour éviter qu'elles ne se révoltent.

Le rapport entre le centre et les périphéries : prédation et émulation[modifier]

Parce que ce sont ses aspects les plus arbitraires et brutaux qui sont les plus visibles dans nos sources, la domination assyrienne sur les territoires soumis paraît se faire largement aux dépens de ces derniers, surtout à l'époque néo-assyrienne. Le centre de l'empire, le cœur traditionnel de l'Assyrie, s'enrichit des tributs prélevés sur les périphéries dominées, et des flux de populations déportées, notamment les élites et les meilleurs artisans, qui saignent les pays vaincus déjà souvent ravagés par les pillages et destructions violentes accomplis par les armées assyriennes. L'empire est ainsi une « vaste entreprise d'exploitation de ressources des vaincus »[157]. C'est donc sous un aspect prédateur que peut apparaître la domination assyrienne[158]. Cette impression est renforcée par l'image très négative que la Bible hébraïque a laissé des Assyriens.

Pourtant, cette vision noire de la domination néo-assyrienne peut être nuancée[159]. Le développement d'une demande de produits de la part des Assyriens, qu'il s'agisse de tributs ou de commerce, peut avoir pour effet de stimuler l'économie de régions vassales, comme celle de la Phénicie dont les artisans réalisent de nombreux produits de luxe très prisés par les élites assyriennes. Du reste, le système de tribut n'est pas totalement arbitraire car il prend en compte les spécialités et les capacités des pays qui y sont soumis, et n'a sans doute pas pour effet de saigner l'économie de ces derniers. Les Assyriens ont également cherché à réorganiser certaines régions périphériques et à les mettre en valeur, comme par exemple le sud-est anatolien autour de l'actuelle ville de Diyarbakır où ils établissent des garnisons et des colons agricoles déportés[160]. Dans le pays mède, la domination assyrienne et la demande du tribut en chevaux nécessaires à l'armée se sont sans doute faites sans trop affecter les élites locales, qui en ont probablement profité[161]. On peut donc envisager que dans plusieurs cas les élites locales, ou une partie d'entre elles, adhèrent à la domination assyrienne si elle les sert. L'art des régions périphériques est parfois inspiré par celui des Assyriens[162]. L'Assyrie même s'ouvre aux influences extérieures, visibles dans l'art ou l'architecture, avec par exemple la construction d'édifices d'origine syrienne appelés *bīt hilāni* dans les grands palais néo-assyriens[163]. De plus, on remarque que l'Assyrie incorpore dans l'administration centrale un nombre croissant d'éléments non-assyriens, avant tout araméens.

Les Assyriens : les hommes et leurs activités[modifier]

La société de l'Assyrie antique est une société marquée par des inégalités importantes que ne reflète pas forcément la terminologie attestée dans les textes qui reflète avant tout une conception juridique ou administrative des groupes sociaux. La majorité de la population vit de l'agriculture, dans un espace de transition entre la zone où les précipitations sont suffisantes pour faire pousser des céréales et là où elles ne le sont pas. La société rurale semble dominée par un grand nombre de dépendants soumis aux grands propriétaires issus de l'administration royale, et elle fait face à l'époque néo-assyrienne à la croissance des grandes villes, dont les capitales créées parfois à partir de rien par les souverains, ce qui aurait pu avoir eu pour conséquence de déstabiliser les structures économiques et sociales de l'Assyrie. Quoi qu'il en soit, il apparaît que l'État occupe un rôle de plus en plus important au cours du temps dans l'évolution de l'économie et de la société.

Structures et institutions sociales[modifier]

Catégories sociales[modifier]

Les *Lois assyriennes*, corpus de dispositions législatives compilé au XIIe siècle mais traduisant un droit plus ancien, nous donnent des renseignements sur les catégories composant la société médio-assyrienne telles qu'elles étaient perçues dans un cadre juridique[164]. On peut les croiser avec les documents de la pratique de la même période. Les gens pouvaient être classés de différentes façons, que ce soit en fonction du degré de liberté dont ils disposaient, de leur rôle économique, voire de leur provenance géographique[165]. Pour reprendre le critère le plus simple, la société assyrienne se divise traditionnellement entre hommes libres (*aʿīlu*), esclaves (*ardu*, qui signifie en fait « serviteur » au sens large et peut dans d'autres cas désigner des gens libres) et une catégorie intermédiaire de personnes appelées

« Assyriens » (*aššurāiu*), dont le statut exact est mal défini mais qui disposent d'un statut inférieur à celui de la première catégorie et sans doute d'un degré de liberté moindre[166].

Le terme « Assyrien » est encore employé à la période néo-assyrienne, mais dans un sens signifiant l'appartenance au groupe des sujets de l'Assyrie. On les appelle également *mār aššur*, littéralement « fils d'Assur »[167]. Cela reflète une caractéristique de cette période, à savoir le fait qu'on désigne les peuples du royaume par des termes sans connotation juridique précise : on parle de « gens » (*nišê*), d'« individus » (*napšāti*), ou encore de « troupes » (*ṣābê*). Ces termes vagues peuvent aussi bien désigner des libres que des non-libres. La seule chose qui semble importer est leur vocation à servir l'administration[168]. Pour cette période comme pour la précédente, c'est la position dans et par rapport à l'administration royale qui détermine le mieux la place dans la société. De plus, cette terminologie reflète également la volonté d'accueillir dans l'empire des gens qui ne sont pas des Assyriens au sens ethnique du terme, mais qui occupent une place croissante aussi bien dans les villes que dans les campagnes du centre du royaume à la suite des nombreuses déportations organisées par les rois néo-assyriens, et qui tendent à accroître la diversité ethno-linguistique de cette région, et à entraîner l'« aramaisaïtion » progressive de la population de la Haute Mésopotamie[169].

Parmi les populations qui ne sont pas assyriennes au sens ethnique du terme, une partie constitue un groupe qui se distingue par son mode de vie : les nomades ou semi-nomades, regroupés en tribus et qui évoluent notamment dans la zone de steppes de la Djézireh où ils font paître leurs troupeaux tandis qu'une autre partie du groupe peut s'établir dans des villages pour pratiquer l'agriculture. Ce mode de vie est mal connu par les sources de l'époque, qui le documentent toujours de façon indirecte et sans doute biaisée, et on le reconstruit par des modèles actuels s'appuyant sur des témoignages récents sur le semi-nomadisme en Haute Mésopotamie, ce qui laisse donc une part d'incertitude[170]. Ces communautés ont pu vivre en symbiose avec les groupes de sédentaires agricoles auxquels elles apportaient les produits de l'élevage dans lequel elles étaient spécialisées, et en fournissant parfois une main-d'œuvre d'appoint et aussi des troupes auxiliaires appréciées par l'armée en raison de leur mobilité et de leur bonne connaissance des régions semi-désertiques. Les nomades apparaissent pourtant souvent dans nos sources comme des fauteurs de troubles, des pilleurs potentiels difficiles à saisir. À l'époque médio-assyrienne, les textes mentionnent surtout les Sutéens, les Ya'uréens du Moyen-Euphrate[171], puis de plus en plus le groupe des Ahlamu, qui est par la suite associé à celui des Araméens[172],[173]. L'armée néo-assyrienne inclut des corps issus de groupes nomades, comme les Ituéens qui servent pour les missions de patrouille. Après la chute de l'empire, ce sont des tribus arabes qui s'installent de plus en plus dans la région du Moyen-Euphrate, qui est parfois appelée « Arabie » dans les textes d'auteurs grecs[172],[174].

Une société patriarcale[modifier]

L'unité de base de la société assyrienne est la maisonnée, à la tête de laquelle se trouve le chef de famille, qui est dans la plupart des cas un homme[175]. Les *Lois assyriennes* assurent sa prééminence au sein de la maisonnée à l'époque médio-assyrienne. Il dispose dans certains cas extrêmes du droit de mettre en gage des membres de sa famille lors d'un prêt (femme, enfants, voire des esclaves)[176], ou encore de vendre ses enfants (surtout ses filles) en cas de famine[177]. Dans le cas de crimes commis par ou envers un membre de la famille, c'est le chef de maison qui a souvent la possibilité d'exécuter le châtiment : si une femme vole un bien, le chef de maison lésé peut lui couper son nez, à moins que son propre mari ne lui coupe l'oreille[178]. On notera au passage la sévérité caractéristique de ce corpus de lois. La femme est systématiquement dans une position d'infériorité : si une femme frappe un homme, la sanction est une lourde amende et vingt coups de bâtons[179], tandis que le chef de famille est autorisé à frapper son épouse ou sa fille (mais pas à décider de la mettre à mort)[180].

Les *Lois assyriennes* nous renseignent beaucoup sur le droit du mariage[181] : il est négocié par les chefs de famille, et donne lieu à des échanges de dots et contre-dots. Les Assyriens pratiquent le lévirat, c'est-à-dire qu'une veuve peut être forcée à épouser le frère de son défunt mari. Le mari peut dissoudre le mariage de son propre chef sans forcément compenser l'épouse répudiée. À l'époque néo-assyrienne, il est parfois envisagé dans des contrats de mariage que l'épouse rompe l'union de son propre chef[182]. Les propriétés personnelles de l'épouse, dont sa dot, ne sont pas à sa libre disposition en théorie, le mari devant les gérer, même s'il semble que dans la pratique certaines épouses aient une marge d'autonomie dans la gestion de leurs biens. Un homme peut prendre deux épouses voire plus, même s'il doit y avoir une hiérarchie entre la première et la seconde. Mais la polygamie est peu attestée en dehors du cercle des

élites. Dans le *Recensement de Harran*, d'époque néo-assyrienne (voir plus bas), les familles de dépendants ruraux qui sont décomptées sont de structure nucléaire, monogame et patriarcale[183].

Le rôle des institutions et du pouvoir royal[modifier]

Comme les autres sociétés du Proche-Orient ancien, la société assyrienne est dominée par des institutions qu'A. L. Oppenheim a qualifié de « grands organismes »[184]. Il s'agit concrètement des palais, organismes dépendant du pouvoir royal, dont les plus importants sont les palais royaux et qui comprennent aussi les palais provinciaux, ainsi que des temples, qui ont traditionnellement un rôle plus effacé en Haute Mésopotamie qu'en Basse Mésopotamie, et sont encadrés de très près par le pouvoir royal. Ce sont des acteurs essentiels de la vie économique, qui possèdent des terres, des ateliers, montent des expéditions commerciales, et emploient un personnel divers et nombreux (scribes administrateurs, travailleurs libres ou non libres), rétribué par des rations ou l'attribution de terres en bénéfice. L'administration du palais est gérée à l'époque néo-assyrienne par le maire ou majordome du palais (*ša pān ekalli*)[185]. Celle des temples est prise en charge par un grand prêtre (*šangû*) assisté d'un scribe en chef (*ṭupšar bīt ili*)[186]. Les domaines des hauts dignitaires du royaume, ainsi que ceux des femmes occupant les plus hauts rangs à la cour, sont gérés d'une façon similaire à celle des grands organismes, comme on le constate par exemple dans l'administration du grand domaine de Tell Sabi Abyad à l'époque médio-assyrienne (voir plus bas)[187].

Dans un tel système, c'est donc la place dans ces grands organismes qui détermine la place dans la société. De plus en plus, et notamment à l'époque néo-assyrienne et surtout celle des Sargonides, c'est le fait d'être au service du roi qui permet de s'enrichir le plus vite et de se constituer un patrimoine important. Le roi attribue ainsi de nombreuses terres à des individus qui lui ont rendu des services ou bien aux temples, et octroie aussi des exemptions de taxes et de corvées[188]. En considérant de plus en plus les gens comme de simples sujets au service du royaume sans distinction juridique précise, le pouvoir royal rend la fortune et la puissance de plus en plus dépendantes des fonctions et des faveurs qu'il concède. Plus on est proche du pouvoir, plus on occupe un rang élevé dans la société. De ce fait, l'élite de la société assyrienne peut être considérée comme une « noblesse de fonction »[189]. L'impact du pouvoir royal sur la société est plus large : par sa politique de déportations, la construction de nouvelles villes et la mise en valeur de nouveaux terroirs ruraux, il contribue à modifier la vie de ses sujets de façon non négligeable. Le poids des mobilisations pour l'armée, des taxes et des corvées ont également pu jouer un rôle dans l'évolution des sociétés, en affaiblissant les sujets assyriens qui y étaient soumis[190]. L'état économique et démographique de la population assyrienne à la fin de l'empire reste encore à déterminer, et la part de responsabilité de la politique royale dans ces évolutions est difficile à établir car nos sources sont trop limitées.

Les campagnes assyriennes[modifier]

Paysages et peuplement ruraux et aménagements agricoles[modifier]

Le Tigre dans la région de Mossoul de nos jours.

Les ensembles régionaux de l'agriculture mésopotamienne antique.

La Haute Mésopotamie est une région de plateaux incisés par quelques cours d'eau. Les sols, bruns ou rouges, sont potentiellement bien fertiles, mais il faut pour cela que l'eau soit disponible, et c'est cette question qui est cruciale pour comprendre les enjeux de l'agriculture dans la région[191]. Celle-ci est en effet située entre les zones d'agriculture sèche, où les précipitations sont suffisantes pour que l'irrigation ne soit pas nécessaire pour faire pousser des céréales, et les zones où l'irrigation est nécessaire. Il faut en gros plus de 250 millimètres de précipitations par an pour pouvoir espérer faire pousser de l'orge, un peu plus pour du blé. La zone de transition entre les deux espaces est en fait fluctuante selon les années, ce qui fait que l'agriculture est soumise à de nombreux aléas dans une bonne partie de la frange méridionale de la Haute Mésopotamie, notamment la région appelée basse Djézireh, entre Tigre et Euphrate, où les pluies ne surviennent qu'en hiver, la sécheresse empêchant la culture non irriguée le reste de l'année et réduisant la plaine à l'état de steppe. Le cœur de l'Assyrie et les plateaux du Nord de la Haute Mésopotamie, dans la région appelée haute Djézireh, peuvent pratiquer l'agriculture sèche avec sécurité, même si l'irrigation peut servir de complément pour augmenter les rendements. Les pluies sont surtout concentrées en hiver là aussi. Hormis les deux grands fleuves que sont le Tigre et l'Euphrate, aux régimes capricieux, il y a très peu de cours d'eau pérennes permettant une irrigation toute l'année : les deux Zab, le Khabur, alors que le Balikh est à sec en été. Les zones montagneuses qui bordent ces régions sont plus froides et humides en hiver, mais sèches en été ; on y trouve du bois d'œuvre tiré de conifères comme les cèdres ou les pins qui y poussent.

Les campagnes assyriennes font l'objet de plusieurs opérations de mise en valeur initiées par le pouvoir royal. À l'époque médio-assyrienne, à partir du règne de Salmanazar Ier (1275-1245), on implante de nouveaux établissements ruraux aux côtés de nouveaux centres administratifs dans la Djézireh, et on crée des nouveaux canaux d'irrigation comme autour de Tell Sheikh Hamad[192]. Quand cette région est reconquise par les rois néo-assyriens à partir du IXe siècle, des opérations similaires s'y produisent, avec la déportation et l'établissement de colons agricoles[193]. Les souverains font également réaliser des canaux d'irrigation pour tenter de cultiver de nouvelles terres ou d'en rendre plus productives autour des grandes capitales qu'ils construisent en Assyrie même, dans le but d'assurer leur approvisionnement. Le système réalisé autour de Ninive au temps de Sennachérib en est l'illustration la plus remarquable[194].

Le peuplement des campagnes de la Haute Mésopotamie, connaît des changements importants entre le IIe et le Ier millénaire, décelables dans les résultats des prospections archéologiques effectuées dans plusieurs zones, et qui sont sans doute dus en partie à l'action volontariste des souverains néo-assyriens[195]. Durant l'Âge du Bronze récent, qui prend fin avec la fin de la période médio-assyrienne dans la région, le peuplement rural est dominé par un habitat nucléaire construit sur des tells dominant les zones de culture, ce qui correspond au peuplement traditionnel de la Haute Mésopotamie depuis plusieurs siècles. Un changement se produit au début de l'Âge du Fer, dans les premiers siècles du Ier millénaire, surtout aux VIIIe et VIIe siècles. La plupart des tells déclinent et le peuplement se disperse en plusieurs petits villages ou hameaux situés sur les collines ou dans les basses vallées, qui sont sans doute les établissements ruraux que les textes nomment *kapru*. De petites villes ou bourgades (*ālu*) peuvent également servir de centres de peuplement en milieu rural[196]. Une dernière forme d'habitat des campagnes assyriennes est l'habitat fortifié pouvant servir de centre d'une grande exploitation, comme c'est le cas pour les constructions appelées *dunnu* à

l'époque médio-assyrienne connues notamment par les archives de Giricano[197] et Tell Sabi Abyad, où a été dégagé un groupe de bâtiments d'une soixantaine de mètres carrés entouré d'une muraille et intégrant une tour, qui couronne le tell et domine donc la campagne environnante[187]. Ils servaient de centre économique et administratif mais aussi d'avant-poste militaire et de relais routier (où des taxes de douane étaient perçues).

Le paysage des campagnes assyriennes[198] est donc marqué par divers types d'habitats hiérarchisés, les canaux d'irrigation là où on en a construit, auxquels on peut ajouter des constructions d'exploitation comme des enclos pour parquer quelques têtes de bétail, des aires de battage, des citernes. Les zones cultivées des fonds de vallées sont constituées de champs céréaliers qui dominent largement, mais aussi de vignes, de jardins, tous de taille généralement réduite, et opposés à la steppe (*madbaru* à l'époque néo-assyrienne) qui sert pour faire paître les troupeaux d'ovins et de caprins. Du fait des aléas climatiques, mais aussi socio-économiques, la taille de l'espace cultivé et celle de l'espace de steppe varient selon les années.

Structures agraires[modifier]

Les terres agricoles de la période médio-assyrienne peuvent être classées en plusieurs catégories suivant leur mode d'exploitation[199]. D'abord les terres dépendant directement du pouvoir royal, gérées depuis le palais, qui joue un rôle crucial en tant qu'institution économique. Plus largement, il semble bien que le roi ait disposé d'une propriété éminente sur toutes les terres du royaume, peut-être au nom du dieu Assur[200]. Il est donc complexe de différencier les deux autres types de terres, à savoir les terres privées, et les terres concédées par le palais en échange d'un service ou d'une fonction qu'accomplit le détenteur pour le compte de l'administration royale. Les terres privées, qui pouvaient être possédées par un seul individu ou de manière collective par plusieurs personnes (notamment à la suite d'une indivision), et de taille généralement plus réduite que les terres du palais, étaient en effet soumises à l'*ilku*, service à accomplir pour le compte de l'administration royale. Dans les grands domaines, il s'agit souvent d'un service militaire pris en charge par le propriétaire qui lève et équipe ses troupes parmi les dépendants (*ušbūtu*, littéralement « résidents ») qui y travaillent pour son compte. Le service pouvait également être converti en corvée. Si l'*ilku* n'est pas accomplit pour le compte du royaume, la terre peut être confisquée par le palais. L'État contrôle également les transactions de terres agricoles, qui doivent être précédées d'une proclamation publique pour éviter les contestations ultérieures, et une copie du contrat de vente est déposée dans les archives publiques[201]. Les structures agraires de la période néo-assyrienne ne semblent pas différer fondamentalement de celles de la période médio-assyrienne[202], même si le système de l'*ilku* n'est attesté que dans le cas de terres concédées par le palais. Les donations de terres à des temples par le roi sont bien connues à cette période.

D'une manière générale, les rapports de production dans les campagnes assyriennes sont largement défavorables à la petite paysannerie. Dès la période médio-assyrienne, on remarque que les transactions immobilières résultent souvent d'une hypothèque de la terre, à la suite d'un prêt comprenant un gage en antichrèse (le prêteur peut saisir la terre du créditeur en cas de non-remboursement à temps)[203]. Les nobles ont dès cette époque de vastes domaines, constitués à la suite de leur implication dans l'administration du royaume lors de son expansion, qui amène à leur enrichissement et à des dons de terre par le pouvoir. Le cas le mieux connu de ce type de grand domaine est celui de Tell Sabi Abyad, propriété d'Ila-pada, « grand vizir » de trois rois assyriens et « roi du Hanigalbat » au début du XIIe siècle, qui en a confié la gestion à un intendant[187]. Ce dernier gère depuis le centre fortifié de l'exploitation (*dunnu*) près de 900 dépendants répartis dans plusieurs villages ou hameaux. Deux catégories de dépendants agricoles sont connues dans les sources de cette période[204] : des non-libres, les *šiluhli*, dépendants ruraux attachés à la terre qu'ils cultivent, et des *ālaiū* (littéralement « villageois »), personnes libres travaillant pour un grand propriétaire qui a probablement racheté leur terre, mais qui ont la possibilité de racheter leur liberté.

À la période néo-assyrienne, cette situation inégalitaire semble perdurer voire s'accentuer[205]. Les hameaux (*kapru*) dépendent souvent de grands propriétaires, qui peuvent posséder de vastes domaines (jusqu'à 2 000 hectares, souvent quelques centaines) mais qui ne sont jamais d'un seul tenant. C'est le cas du ou des domaine(s) attesté(s) dans le *Recensement de Harran*, document cadastral du règne de Sargon II qui enregistre des propriétés dispersées et les chefs de maisonnées de dépendants qui y travaillent, avec leur famille[206]. Quant aux petites exploitations les plus courantes, elles font environ une vingtaine d'hectares. La puissance terrienne des nobles assyriens fait face au pouvoir croissant des souverains, surtout sous les Sargonides qui peuvent confisquer ou concéder de vastes propriétés selon l'évolution de leur faveur. De ce fait, et grâce à la taille de ses domaines, c'est le pouvoir royal qui semble bien dominer l'économie agricole à cette période.

Productions agricoles[modifier]

Champ de céréales près de l'Euphrate dans l'ouest de l'Iraq de nos jours.

La base de la production agricole est la culture céréalière, essentiellement celle de l'orge (sumérien ŠE, akkadien *še'u(m)*), qui nécessite le moins d'eau pour arriver à maturité. Elle est cultivée en jachère biennale. Les outils agricoles utilisés pour travailler les champs céréaliers sont ceux qui sont employés depuis plusieurs siècles en Mésopotamie : l'araire à semoir (*epinnu*) tirée par des bœufs, la houe et la faucille. Les rendements des champs céréaliers de la Haute Mésopotamie ont pu être estimés à partir des données de tablettes médio-assyriennes provenant de divers sites de la Djézireh, qui nous montrent des situations très contrastées selon la région où l'on se trouve, l'appoint de l'irrigation, la qualité des terres[207]. À Nemad-Ishtar, en zone d'agriculture sèche, on trouve des rendements de 1/9 à 1/7,3, tandis qu'en région d'agriculture irriguée à Tell Sabi Abyad le rendement moyen semble être de 1/7,35 et à Dur-Katlimmu de 1/3 (mais on remarque des variations de 1/1 à 1/9 selon les champs). Les rendements sont généralement bien inférieurs à ceux de l'agriculture irriguée de Basse Mésopotamie à la même période, mais ils sont honorables pour une agriculture pré-moderne. L'investissement matériel, la possibilité d'irrigation par canal ou réservoir semblent primordiaux pour obtenir un bon rendement, ce qui fait que les terres de la couronne et des nobles sont les plus rémunératrices.

Les cultures arbustives sont également attestées, notamment à la période néo-assyrienne. Dans le *Recensement de Harran*, on trouve des vignobles de taille importante, comportant entre 4 500 et 29 000 pieds de vigne[208],[209]. Il s'agit manifestement d'une culture spéculative aux mains de nobles, en plein essor à cette période en Haute Mésopotamie occidentale. Le vin est un produit de luxe, très prisé dans les capitales assyriennes où il fait partie des produits distribués aux dignitaires par le palais royal, et aussi en Babylonie où on en importe encore depuis la Haute Mésopotamie au VIe siècle[210]. Le *Recensement de Harran* mentionne aussi la présence de vergers[208]. Les agriculteurs pouvaient cultiver à côté de cela une grande variété de plantes dans des potagers, mais en quantité faible : cresson, sésame, divers légumes secs, des oignons, des épices (coriandre, cumin, etc.), sont ainsi attestés dans les textes de Tell Sabi Abyad[211].

Les animaux élevés sont essentiellement des moutons et des chèvres, aux côtés desquels on trouvait des bovins, des ânes, ainsi que de la volaille et parfois des cochons[212]. Les tribus nomades de Haute Mésopotamie étaient spécialisées dans l'élevage de moutons et de chèvres. L'époque néo-assyrienne voit l'introduction en Assyrie du dromadaire depuis l'Arabie, ce qui permet l'ouverture de routes à travers les espaces désertiques.

Au final, l'agriculture de l'Assyrie est plus extensive et donc moins productive que celle de Basse Mésopotamie, malgré une possible augmentation de la production au cours de la période néo-assyrienne, essentiellement par l'extension des terres et de l'irrigation[213]. Mais à cette vision optimiste de l'évolution des campagnes assyriennes peut être opposée une lecture plus pessimiste, mettant en avant les faiblesses structurelles de la paysannerie, liées essentiellement à sa vulnérabilité, à l'endettement, accentués au cours du temps par la croissance des prélèvements, voire les déportations et mobilisations militaires, et durant les derniers temps du royaume le développement de grandes villes consommatrices dont la demande croissante a pu constituer une pression trop importante pour les campagnes voisines[205]. Quoi qu'il en soit, ce système s'arrête à la chute du royaume assyrien, qui prive les campagnes du Nord-mésopotamien de la politique volontariste d'extension des terres agricoles mise en place par les rois. La Haute Mésopotamie redevient alors ce qu'elle a été durant la majorité du Ier millénaire : une zone de peuplement rural clairsemé et peu dense, ce qu'observe encore Xénophon quand il la traverse vers 400[214], et la période néo-assyrienne semble n'avoir été qu'une parenthèse.

Les villes assyriennes[modifier]

Article connexe : Ville en Mésopotamie.

Évolution de l'urbanisation en Haute Mésopotamie assyrienne[modifier]

Localisation des principales villes assyriennes.

Le royaume assyrien se développe à partir du XIVe siècle en reprenant l'armature urbaine développée dans les périodes précédentes en Haute Mésopotamie. Plusieurs cités déjà existantes deviennent des centres administratifs, comme Ninive, Shibaniba (Tell Billa), Qattara (Tell Rimah), Dur-Katlimmu (Tell Sheikh Hamad), Harbe (Tell Chuera) et d'autres. Le très ancien site de Tell Brak, occupé un temps au début de la période médio-assyrienne, est abandonné peu après. Cette première phase peut avoir modifié le réseau urbain, mais pas son organisation générale, hiérarchisée entre centres administratifs, bourgades et villages. La capitale de l'Assyrie reste Assur durant la majeure partie de cette période. L'innovation la plus marquante est la ville neuve que crée sur un sol vierge Tukulti-Ninurta Ier (1233-1197) pour en faire sa capitale, et qu'il nomme Kar-Tukulti-Ninurta (« Fort Tukulti-Ninurta »)[215]. Cette tentative ne dépasse pas la durée de son règne, mais crée un précédent qui inspire peut-être les créations urbaines de la période néo-assyrienne.

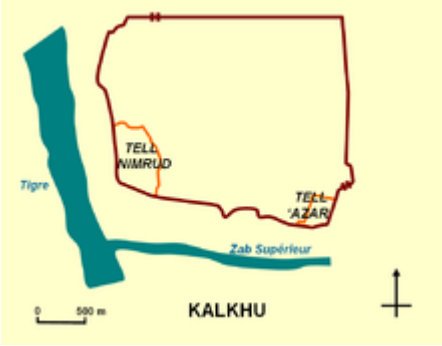
La crise dans laquelle s'enfonce le royaume assyrien à la fin du IIe millénaire modifie les structures de l'habitat de la Haute Mésopotamie, et de nombreuses anciennes villes connaissent un déclin prononcé voire des abandons. Les Araméens fondent des principautés à partir de certains sites de la Djézireh comme Guzana (Tell Halaf). La phase de reconquête assyrienne qui débute en 911 amène l'établissement de nouveaux centres administratifs, dans plusieurs cas sur d'anciens sites comme Zamahe (le nouveau nom de Tell Rimah) ou Dur-Katlimmu. Les Assyriens y érigèrent plusieurs palais et contribuèrent sans doute au développement de certains sites, comme on le voit à Til Barsip (Tell Ahmar) ou Hadatu (Arslan Tash), et comme on peut le supposer pour le centre religieux et commercial de Harran qui prend une importance croissante durant la dernière phase du royaume[216].

Le phénomène le plus marquant de l'urbanisation de la Haute Mésopotamie durant la période néo-assyrienne est la création des nouvelles capitales par plusieurs souverains dans le cœur du pays assyrien[217]. Assurnasirpal II (883-859) transfère la capitale d'Assur à Kalkhu (Nimrud), située plus au nord, une ancienne ville secondaire qui est totalement refondue, mesurant environ 350 hectares et peuplée d'au moins 63 000 résidents. Vers 700, Sargon II déplace à son tour la capitale dans une ville créée *ex-nihilo*, Dur-Sharrukîn (Khorsabad). Celle-ci n'a pas le temps de s'installer à ce rang car le souverain suivant, Sennachérib, transfère la capitale dans la vieille ville de Ninive, qui est totalement refondée, et dont la taille passe de 150 à 750 hectares. On est donc en présence d'un phénomène sans précédent dans l'histoire mésopotamienne, à savoir les créations successives de plusieurs capitales, dont une à partir de rien, mais impliquant à chaque fois une planification de l'espace urbain, l'implantation d'une population très nombreuse (on estime à au moins 75 000 personnes la population de Ninive contre 15 000 avant les travaux[218]) souvent amenée là par la force. Ces programmes de construction et l'apparition de villes d'une taille sans précédent dans une région jusqu'alors peu urbanisée ont bouleversé l'équilibre de celle-ci : il fallait nourrir les résidents de ces cités qui ne produisaient pas eux-mêmes leur nourriture[219], ce qui a créé une demande croissante pour des campagnes voisines dont on a cherché à augmenter la productivité[220]. Il est possible que ces villes aient été hypertrophiées par rapport au pays dans lequel elles se trouvent, et aient créé un déséquilibre contribuant à affaiblir

les campagnes voisines du fait de la croissance des prélèvements nécessaires pour nourrir leur population croissante[221].

La chute de l'empire assyrien met fin à ce réseau urbain, sans qu'on ne puisse savoir si cela est dû à des massacres et déportations succédant à la période des guerres qui conduisent à cette fin, ou bien aux conséquences de la chute de l'empire qui ne permet plus l'entretien de telles agglomérations. Du reste, il est possible que les problèmes démographiques aient précédé la fin de l'Assyrie[221]. Les centres urbains connus pour les siècles suivant la fin de l'empire sont très peu nombreux, même à l'échelle de toute la Haute Mésopotamie : en Assyrie même, on ne trouve guère que des mentions certaines d'Assur et surtout d'Arbelès qui devient le principal centre administratif, mais excentré par rapport à l'ancien cœur du royaume assyrien[222]. L'urbanisation ne reprend avec certitude qu'à partir du Ier siècle av. J.-C., sous la domination des Parthes, avant le développement de nouveaux centres comme Hatra. Dans la Djézireh, les principaux centres urbains connus pour cette période sont, dans la région du Khabur, Harran et Nisibe, auxquelles on peut ajouter Thapsaque sur le Moyen-Euphrate syrien.

L'espace urbain des villes assyriennes[modifier]



Plan simplifié de la ville de Kalkhu au VIIIe siècle. On y repère le centre politico-religieux, sur le tell de Nimrud, et l'arsenal, sur le tell ʿAzar (« Fort Salmanazar »), surplombant la ville basse qui s'étend au nord.

L'urbanisme assyrien est difficile à étudier étant donnée la longue histoire des villes de la région, et par conséquent du fait de la complexité des stratigraphies. Les fouilles se sont essentiellement concentrées sur les quartiers centraux des grandes capitales, et quasiment pas sur les espaces résidentiels. Depuis quelques années cependant, les fouilles de la Haute Mésopotamie syrienne apportent de nouveaux éléments à la connaissance des villes du royaume assyrien, même si là encore la documentation concerne surtout des bâtiments administratifs.

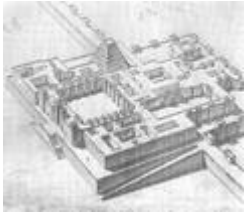
Traditionnellement, l'habitat urbain de la Haute Mésopotamie, Assyrie incluse, est organisé autour d'une ville haute située sur un tell dominant une extension plus récente, la ville basse[223]. Chacune de ces deux parties est généralement entourée par une muraille. La ville d'Assur répond à ce modèle : le centre politique et religieux est bâti sur un promontoire rocheux dominant le Tigre, et est appelé *libbi āli*, littéralement « le cœur de la ville », tandis que l'extension récente de l'espace urbain se fait en contrebas au sud du centre ancien, mais les deux ne sont pas séparés par une muraille[224]. Ninive et Kalkhu suivent également cette organisation. Probablement à partir de l'exemple d'Assur, la ville nouvelle de Kar-Tukulti-Ninurta, reprend le schéma d'une division entre un centre politico-religieux à l'écart du reste de la ville, mais cette fois-ci la limite entre les deux est matérialisée par un mur. Il n'y a pas de distinction topographique entre les deux puisque la ville est édifiée sur un terrain plat[225]. Les nouvelles capitales néo-assyriennes, Kalkhu, Dur-Sharrukin et Ninive, confirment et prolongent le triomphe de cette conception de l'espace urbain : le centre politico-religieux devient une véritable citadelle entourée de murailles, surplombant le reste de la ville[226]. On y trouve un ou plusieurs palais royaux, des résidences des élites du royaume, et des temples souvent associés à une ziggurat[227]. À la différence des villes mésopotamiennes traditionnelles, c'est le palais qui est l'édifice principal, celui qui fait l'objet du plus d'attentions, et non les constructions religieuses. On trouve encore dans ces villes une autre citadelle bien distincte du centre, constituant un arsenal (*ekal mašarti*), dont le cas le mieux connu est le « Fort Salmanazar » de Kalkhu. Avec le développement de cette dernière apparaît un autre élément caractéristique des nouvelles capitales assyriennes, précédé par des expériences à l'époque médio-assyrienne : les jardins royaux, servant parfois de véritables zoos, auxquels Sennachérib porte une très grande attention à Ninive[228].

Les fouilles d'Assur ont mis au jour environ 80 maisons de la période néo-assyrienne, alors que seulement une dizaine de résidences a fait l'objet de fouilles sur les autres sites assyriens réunis[229]. On y distingue deux types de maisons en fonction de l'organisation des pièces. Le premier consiste en des résidences à organisation linéaire, plus

petites (78 m^2 au sol en moyenne), constituées d'une succession de pièces alignées, au nombre de 4 à 6 en moyenne. Le second type est constitué par des maisons à cour, plus vastes (192 m^2 au sol en moyenne), comportant en général au moins une dizaine de pièces, disposées autour d'une cour centrale qui organise la circulation interne. Les contrats de vente donnent le nom et la fonction d'une partie des espaces ou salles de certaines résidences, qui ne sont pas toujours évidents à comprendre : on y trouve des magasins, des espaces de réception, des ateliers, des salles d'eau, et des pièces où on se couche qui sont sans doute à l'étage[230]. Les prospections dans la ville basse de Ninive au nord du tell de Kuyunjik ont révélé la présence d'un quartier résidentiel d'élites comprenant des maisons organisées autour de cours centrales[231], ainsi que de larges rues dont on retrouve l'écho dans les textes de Sennachérib commémorant la construction de sa capitale, où il perce de grandes avenues dont une « voie royale » de 31 mètres de large[232].

- Constructions des capitales néo-assyriennes

- Plan de localisation des zones fouillées des bâtiments principaux du tell de Kuyunjik, le centre politico-religieux de Ninive (une grande partie des palais n'a pas été dégagée).



- Tentative de reconstitution de la citadelle principale de Dur-Sharrukin avec le palais royal de Sargon II et divers édifices religieux.

- Représentation des jardins royaux de Ninive, d'après un bas-relief du palais de Sennachérib.

Les activités et la société urbaines[modifier]

Les grandes villes assyriennes sont le cadre d'activités spécifiques. Alors que la plupart de la population rurale semble vivre dans un régime semi-autarcique, celle des villes participe à des circuits d'échanges plus vastes, animés en grande partie par le palais[233]. Les paysans devaient entrer en contact avec les villes et les palais provinciaux essentiellement pour obtenir des objets rares, notamment en métal, et pour verser des taxes[234]. Ces prélèvements ainsi que les tributs drainaient de nombreux produits, notamment les plus luxueux, vers les principaux centres administratifs, en premier lieu la capitale. De même, le commerce à longue distance sert essentiellement à amener vers les villes des produits de luxe destinés aux élites (voir plus bas).

Le développement des institutions palatiales dans les villes amenait à l'installation dans celles-ci d'une population constituée d'administrateurs, de serviteurs palatiaux, de marchands et de nombreux artisans[219]. On estime que le personnel des palais de Ninive sous Assurbanipal s'élevait à 13 000 personnes, réparties entre des domestiques, des courtisans, des scribes de l'administration, des prêtres, ou encore des gardes[235].

Les artisans sont généralement employés par le palais. À l'époque néo-assyrienne, ils travaillent suivant le système appelé *iškâru* : le palais fournit la matière première à l'artisan, qui lui restitue ensuite le produit fini. Les palais

concentraient les principaux ateliers des villes, qui sont cependant souvent de taille réduite[236]. Un quartier artisanal de céramistes et de forgerons a pu être identifié à la suite des prospections au nord-est de Ninive, notamment grâce à de nombreux restes de tessons de céramique et de fours de potiers[237], mais aucun atelier n'a été fouillé dans une ville assyrienne. On sait par les textes que les arsenaux militaires des capitales comprenaient des ateliers où fabriquer et réparer les armes et l'équipement militaire. Les temples employaient également des artisans, à l'image de celui d'Assur dans la ville du même nom qui disposait d'un atelier spécialisé dans le travail d'objets destinés au culte, appelé *bīt mummê*[238]. Une étude concernant un groupe d'orfèvres de ce sanctuaire a émis l'hypothèse que ces derniers aient pu être organisés en « guildes », type d'institution dont l'existence en Mésopotamie antique fait débat[239].

Les échanges[modifier]

Les modalités de circulation des produits[modifier]

Les mouvements de produits sur lesquels nous sommes renseignés pour la période médio- et surtout néo-assyrienne sont avant tout des prélèvements forcés, résultant d'un rapport de force : il s'agit donc d'échanges non libres. Il prend la forme d'un tribut prélevé par le pouvoir royal assyrien en temps de paix ou après une guerre et qui est redirigé vers le centre de l'Assyrie[240]. Le tribut est évalué en fonction des spécialités et des potentialités de la région qui doit le verser, ce qui explique pourquoi il recoupe les circuits commerciaux. Il concerne avant tout des produits stratégiques comme des arbres, et sert de démonstration de prestige pour le pouvoir royal.

Les échanges libres, commerciaux, sont peu documenté pour ces périodes, comparé aux milliers de tablettes paléo-assyriennes de la correspondance commerciale provenant de Kültepe. Les palais et les sanctuaires montent des expéditions commerciales[241]. Le pouvoir royal détient peut-être des monopoles sur le commerce de produits stratégiques comme le fer ou les chevaux. Les institutions font appel à des marchands (*tamkāru*) pour les expéditions qu'elles organisent[242]. Ces marchands, dont le statut exact est débattu, peuvent également mener des activités privées, mais elles nous sont peu documentées, et on ne peut savoir quelle est la part respective du commerce des grands organismes et du commerce privé.

Selon le produit qui est en jeu, les acteurs et les modalités d'échange peuvent varier : pour les cèdres, seul l'État semble capable d'organiser l'abattage et le transport du produit dans le cadre du tribut, le palais semble également être le seul à demander de l'ivoire, mais la majorité des biens peut transiter par les circuits commerciaux. Du reste, les mouvements de produits à longue distance sont réservés à une élite restreinte, quel que soit le moyen par lequel ils transitent, et c'est souvent le palais ou son entourage qui les captent, avec ensuite la possibilité de les redistribuer. L'institution joue donc un rôle important dans les échanges locaux, surtout en ville, car les campagnes évoluent sans doute dans une situation d'autarcie, sauf pour obtenir l'outillage nécessaire qui devait être fourni par le palais[243].

Les circuits des échanges[modifier]

Plusieurs peuples sont très actifs dans les échanges à longue distance au Ier millénaire, en premier lieu les Phéniciens, et de plus en plus les Arabes qui mettent en place des routes caravanières à travers les étendues désertiques de Syrie et d'Arabie grâce au dromadaire qu'ils ont domestiqué. Mais à peu près toutes les régions sont impliquées dans les échanges à longue distance, tandis que les échanges locaux et régionaux sont les plus importants en volume mais les moins documentés. De nombreux produits transitent sur les routes du Moyen-Orient assyrien, et on ne peut en relever que certains des plus importants[244]. Parmi les bois, le cèdre des montagnes du Liban ou de Syrie est très prisé par le pouvoir royal. Les bois de cyprès ou de buis font l'objet d'échanges. Divers métaux sont échangés : le cuivre, l'étain, l'or, l'argent, le fer. Leur provenance originelle est débattue : l'étain vient d'Ouzbékistan ou d'Iran, l'or d'Égypte ou peut-être d'Inde. Mais dans les faits les régions où ces métaux sont beaucoup échangés ne sont pas celles d'où ils sont extraits : l'approvisionnement en étain se fait beaucoup au Levant ou en Haute Mésopotamie. La cornaline, le lapis-lazuli et l'alun sont prisés par les institutions et les élites. L'ivoire provient d'éléphant d'Afrique, mais de plus en plus d'Inde, et de moins en moins de l'éléphant syrien qui est en cours de disparition au Ier millénaire. Les zones où l'Assyrie se fournit en chevaux sont en Iran actuel, chez les Mèdes, les Perses, en Élam, ou en Urartu, en Anatolie et en Syrie du Nord. Différents textiles, teints ou non, circulent également. Parmi les produits alimentaires, le vin est échangé à longue distance, mais la plupart des denrées périssables transitent plutôt à l'échelle locale voire régionale.

La culture assyrienne[modifier]

L'Assyrie fait partie de la civilisation mésopotamienne antique, dont elle occupe la partie septentrionale, et qu'elle domine dans sa totalité durant les derniers temps de l'époque néo-assyrienne. On y retrouve donc les traits caractéristiques de cette civilisation : l'écriture cunéiforme écrite dans un dialecte de l'akkadien, une religion polythéiste mais dominée par la divinité tutélaire du royaume, le dieu Assur, qui se déroule essentiellement dans des lieux de culte urbains sous le patronage des souverains, et dont les prêtres sont les principaux savants, disposant de bibliothèques répertoriant une grande partie des savoirs de l'ancienne Mésopotamie. La culture assyrienne présente pourtant des spécificités, dues notamment aux héritages des traditions de Haute Mésopotamie qui sont distinctes de celle de la Basse Mésopotamie malgré l'influence prépondérante de cette dernière à toutes les périodes, tandis qu'on remarque des emprunts croissants aux peuples soumis par le royaume assyrien. Rien ne reflète mieux cette particularité que l'art néo-assyrien, illustration de la puissance du royaume, des influences extérieures qu'il assimile, mais aussi de sa capacité d'innovation.

Langues et écritures[modifier]

L'écriture cunéiforme en Assyrie[modifier]

Inscription royale en cunéiforme sur pierre, d'époque néo-assyrienne avec une graphie très régularisée.

L'écriture pratiquée en Assyrie à partir du début du IIe millénaire est l'écriture cunéiforme, comme dans le reste de la Mésopotamie et de la Syrie du Nord à cette période. Elle tire son nom du fait qu'elle est généralement inscrite à l'aide d'un calame en roseau dont l'extrémité est taillée en biseau sur une tablette d'argile, ce qui laisse des caractères composés d'incisions en forme de « coins ». Cette écriture est transposée sur d'autres supports, avant tout la pierre qui a servi à de nombreuses inscriptions royales, ou encore des tablettes de cire dont le contenu est perdu car cette matière ne survit pas à l'épreuve du temps, mais dont on connaît l'existence par des restes de cadres en matériaux non périssables[245]. Bien que réservée à une frange réduite de la population, la pratique de cette écriture et sa compréhension ne sont pas limitées à une seule élite, et plus de personnes qu'on ne le croit couramment peuvent s'en servir[246].

L'écriture cunéiforme est un système mêlant des phonogrammes, signes représentant des sons (généralement une syllabe : [i], [tu], [šar], etc.) et des logogrammes, signes signifiant une chose, que l'on qualifie généralement d'idéogrammes, signes signifiant une idée, même s'ils sont plus que cela car on y trouve également des pictogrammes représentant des choses concrètes. Les logogrammes sont un héritage de l'époque reculée (au IIIe millénaire) où le système cunéiforme servait à noter avant tout du sumérien, langue qui n'a jamais été parlée en Assyrie mais dont les bases devaient être maîtrisées par la majorité des scribes voulant utiliser l'écriture cunéiforme. Chaque région pratiquant ce système d'écriture avait développé ses propres habitudes dans la valeur donnée aux signes, avait défini un corpus de signes courants plus ou moins étendu, et une façon spéciale de le représenter, même si cela ne modifie pas le système. Il y a aussi des évolutions selon la période : le corpus de la période paléo-assyrienne est limité en nombre (150 à 200), notamment parce qu'il comporte très peu d'idéogrammes, privilégiant l'écriture phonétique, et les signes sont surchargés de clous[247], tandis que la période néo-assyrienne voit le nombre de signes croître (300 environ[248]) et la graphie se régulariser considérablement[249].

La langue assyrienne[modifier]

La grande majorité des textes cunéiformes exhumés en Assyrie transcrivent la langue « assyrienne », qui est un dialecte de l'akkadien, terme par lequel on désigne la langue du groupe occidental des langues sémitiques parlée en

Mésopotamie dans l'Antiquité[250]. La langue assyrienne est généralement opposée au dialecte que l'on trouve dans les tablettes de la moitié méridionale de la Mésopotamie à la même époque, appelé « babylonien », les deux étant connus par des textes des IIe et Ier millénaires avant J.-C. On distingue trois phases de la langue assyrienne, correspondant aux trois grandes phases de son histoire : le paléo-assyrien (XIXe - XVIIIe siècles), le médio-assyrien (XIVe - XIIe siècles), et le néo-assyrien (Xe - VIIe siècles). Si elle reprend les structures générales de l'akkadien, la langue assyrienne se différencie du babylonien sur plusieurs points : le subjonctif est marqué par le suffixe -ni au lieu de -u, le wa- initial devient de plus en plus un u- comme dans *wardu*/*urdu* « serviteur », certains aspects ne se conjuguent pas de la même manière, etc[251]. Le dialecte néo-assyrien est de plus en plus marqué par l'influence de l'araméen[249], ce qui préfigure le fait que les Assyriens se mettent progressivement à devenir des locuteurs de la langue araméenne. Dans la plupart des textes littéraires, les Assyriens emploient cependant le « babylonien standard », forme littéraire de l'akkadien élaborée en Babylonie[249].

L'« aramaïsation » des Assyriens au Ier millénaire[modifier]

Bas-relief néo-assyrien représentant un scribe écrivant en assyrien cunéiforme sur une tablette d'argile et un autre écrivant en araméen alphabétique sur un papyrus ou parchemin.

Les premiers Araméens apparaissent dans la Djézireh et en Assyrie vers la fin du IIe millénaire, et constituent une part notable de la population de ces régions au début du Ier millénaire. Une fois les royaumes araméens définitivement éliminés après le règne de Sargon II à la fin du VIIIe siècle, cette population est progressivement intégrée, l'administration royale comprenant de plus en plus d'Araméens, jusqu'à la famille royale avec la reine Naqi'a/Zakutu, tandis que les déportations amènent un plus grand nombre d'Araméens en Haute Mésopotamie et jusqu'en Assyrie même. C'est de ce phénomène dont témoigne le *Roman d'Ahiqar*, récit araméen écrit au VIe siècle et relatant les déboires d'un Araméen à la cour d'Assarhaddon. Les résultats de cette évolution sont l'adoption progressive de l'araméen comme *lingua franca* de l'empire, et l'emploi croissant de son écriture alphabétique dans l'administration aux côtés du traditionnel cunéiforme assyrien, ce qu'illustrent plusieurs représentations de deux scribes écrivant l'un en cunéiforme sur une tablette et l'autre en araméen sur un parchemin. L'araméen étant écrit sur un matériau périssable, ces archives ont disparu, même si quelques inscriptions en araméen sur des tablettes d'argile sont connues. Au VIIe siècle, on peut considérer que l'araméen est en position dominante : on qualifie cette évolution d'« aramaïsation » de l'Empire[252]. Tout cela a contribué à une homogénéisation culturelle de l'empire assyrien, car l'araméen est la seule langue qui trouve des locuteurs en tout point du territoire dominé par les Assyriens. Cela explique pourquoi l'araméen est par la suite la langue administrative de l'empire perse achéménide. Après la chute de l'empire assyrien, l'Assyrie est devenue un pays où la population parle en majorité ou en totalité l'araméen, ce qui est à l'origine du fait que les aramophones de Haute Mésopotamie sont nommés dès l'Antiquité « Assyriens » ou « Syriens » (aujourd'hui Syriaques), ces deux termes étant manifestement dérivés du mot akkadien *aššurāiu* servant à désigner les habitants de l'Assyrie[253].

La religion d'Assyrie[modifier]

Assur, le dieu national[modifier]

Bas-relief médio-assyrien représentant le dieu Assur nourrissant deux caprins, avec deux déesses aux vases jaillissant à ses pieds, découvert à Assur et conservé au Vorderasiatisches Museum de Berlin.

La divinité principale de l'Assyrie était Assur, dieu éponyme de la ville à partir de laquelle s'est formé ce royaume, où se trouve son grand temple[254]. C'est peut-être à l'origine le promontoire rocheux sur lequel est construit la cité qui a été divinisé, ou bien une divinité de la végétation. Dans la théologie assyrienne, il est le véritable maître du royaume, et le roi n'est que son « vicaire » et son « grand-prêtre ». C'est le dieu qui lui ordonne ce qu'il doit faire, et le souverain doit lui rendre des comptes, comme en témoignent les rapports de campagnes qui lui sont parfois adressés. Assur prend une dimension de plus en plus importante au fur et à mesure que son royaume grandit, jusqu'à devenir une sorte de « divinité impérialiste ». Il prend divers traits du caractère d'Enlil, grand dieu du Sud-mésopotamien, et c'est pour cela que son temple d'Assur est nommé Esharra ou Ekur, tout comme le temple d'Enlil à Nippur. Par la suite, c'est le grand dieu du royaume rival de Babylone, Marduk, qui devient le modèle. Dans les derniers temps du royaume, Assur devient le Roi des Dieux, notamment sous le règne de Sennachérib, qui reprend la cérémonie babylonienne de l'*akītu* qui a lieu lors du Nouvel An, exaltation de la prééminence de Marduk, pour la transposer à Assur en l'honneur de son dieu national.

Les autres divinités et centres religieux importants[modifier]

D'autres divinités ont une certaine importance en Assyrie, celles du panthéon mésopotamien. Le grand dieu traditionnel de Haute Mésopotamie est le dieu de l'Orage, Adad pour les Assyriens (mais Addu pour les Amorrites, Teshub pour les Hourrites et Haddad pour les Araméens). Il occupe encore une place importante en Haute Mésopotamie à l'époque assyrienne. Il dispose de lieux de culte dans des centres religieux secondaires comme Kurba'il, Kilizi et aussi Guzana[255].

Mais les deux grands lieux de culte du centre de l'Assyrie aux côtés d'Assur sont destinés à deux déesses que l'on considère comme des aspects d'Ishtar[256], la planète Vénus, déesse de l'Amour et de la Guerre. La première est Ishtar de Ninive (Shaushga quand les Hourrites peuplent en majorité cette ville), dont le culte est attesté par des textes depuis la fin du IIIe millénaire et qui a un rayonnement international dans la seconde moitié du IIe millénaire puisqu'elle est vénérée jusque chez les Hittites[257]. La seconde est Ishtar d'Arbelès, dont le temple est à l'époque des rois Sargonides un lieu où résident de nombreuses prophétesses. À l'époque néo-assyrienne, Assurbanipal dédie un hymne à leur gloire. L'autre divinité disposant d'un centre de culte majeur en Haute Mésopotamie est le dieu-lune Sîn, à Harran dans la région du Khabur[258].

On peut ajouter à cette liste le dieu Ninurta, présent dans le nom de plusieurs souverains, et à qui est dédié la ziggurat de Kalkhu. À l'époque néo-assyrienne, le dieu babylonien de la sagesse et de l'écriture, Nabû, occupe une place croissante parmi les élites assyriennes. Il dispose d'un grand temple et d'une ziggurat à Dur-Sharrukin. Les capitales assyriennes sont toutes dotées de lieux de culte importants, même s'il ne s'agit pas de « villes saintes » comme Assur et Ninive, et leurs édifices religieux font l'objet de grandes attentions de la part des rois, qui les pourvoient en offrandes comme ils le font pour les centres religieux majeurs traditionnels[259].

Le culte en Assyrie[modifier]

Tablette commémorant la reconstruction du temple d'Assur à Assur par Adad-nerari Ier (1308-1275).

La religion assyrienne reprend les aspects traditionnels de la religion mésopotamienne, et elle s'inspire constamment au cours de son histoire de la religion de la Mésopotamie méridionale. Les lieux de culte de l'Assyrie sont des temples comprenant une (parfois deux) *cella* (ou lieu saint) de forme généralement oblongue, où se trouve la statue du dieu tutélaire de l'édifice, et tout autour s'organise un ensemble de pièces et de cours formant des ensembles architecturaux divers reprenant des types d'organisation que l'on retrouve dans d'autres sanctuaires de Syrie et d'Anatolie d'un côté, et de Mésopotamie du Sud de l'autre[260]. Ces temples sont parfois flanqués d'une ziggurat (à base carrée dans cette région). Le personnel du culte et les cérémonies qu'il doit exécuter, compilées dans des textes techniques, sont ceux qui sont courants en Basse Mésopotamie : des prêtres-officiants, des lamentateurs (*kalû*), des chantres (*nâru*) et acteurs sacrés (*kurgāru*), ou encore des spécialistes de la divination (*barû* qui font de l'hépatoscopie, des astrologues)[261]. D'une manière générale, on observe une forte influence des cultes babyloniens en Assyrie, due à l'importation de textes religieux depuis le Sud mésopotamien, et aussi au fait que les deux régions partagent un fonds culturel commun qui facilitent les échanges[262].

Mais la religion assyrienne présente certaines spécificités, à cause de la force des influences syriennes et hourrites en Haute Mésopotamie, et également de l'affirmation de l'idéologie impériale[263]. Les rituels spécifiquement assyriens qui sont connus ont déjà été évoqués, car il s'agit de ceux qui sont liés à la fonction sacerdotale du roi. Ils se déroulent essentiellement à Assur, parfois dans les autres villes saintes de Ninive et Arbèles[264]. La grande fête-*akītu*, originaire de Basse Mésopotamie, est accomplie en plusieurs lieux de l'Assyrie, comme Arbèles, Ninive, Harran ou encore Assur, où elle est dédiée à la divinité tutélaire du lieu. Cette cérémonie s'achève par une procession rejoignant un édifice spécifiquement destiné pour cette fête, le *bīt akīti*[265].

Il faut enfin mentionner que le domaine du culte le mieux connu pour la période néo-assyrienne est celui de la divination, qui occupe une place majeure dans les textes religieux techniques des bibliothèques de Kalkhu, Sultantepe ou Ninive, et aussi dans la correspondance des rois Sargonides, en premier lieu Assarhaddon et Assurbanipal[266]. Les types de divination les plus attestés sont l'hépatoscopie ou haruspicine, qui consiste à lire l'avenir dans les entrailles de moutons, l'astrologie qui lit l'avenir dans les phénomènes astraux et célestes, pratiqués par des devins spécialistes de la cour royale ou en contact avec celle-ci. À ces pratiques s'ajoute le prophétisme, où le message du dieu est transmis de façon spontanée par l'intermédiaire d'un prophète (*raggimu*) et plus souvent d'une prophétesse (*raggintu*) qui dépend du temple d'Ishtar d'Arbèles qui est censée être l'origine de ses discours. Il s'agit donc d'un aspect mystique de la religion assyrienne. Là encore, ces pratiques religieuses nous sont connues parce qu'elles sont utiles à l'exercice du pouvoir royal, et la religion populaire nous échappe.

Le milieu lettré[modifier]

Parmi les dizaines de milliers de tablettes découvertes dès le milieu du XIXe siècle sur les sites des capitales assyriennes, les textes littéraires et scientifiques ont rapidement suscité une grande attention, et c'est par leur biais qu'un pan majeur de la culture des élites de l'ancienne Mésopotamie nous est parvenu. Ces documents concentraient en effet les savoirs acquis durant les millénaires précédents dans tout le « Pays des deux fleuves », en particulier quant à sa partie méridionale dont les grands centres intellectuels devaient être fouillés par la suite (Nippur, Ur, Babylone, Sippar, etc.). La définition d'œuvres dites « littéraires » pose un problème car une telle notion n'existait pas vraiment dans l'ancienne Mésopotamie[267]. Du fait de la prédominance numérique des textes techniques et scientifiques, on les étudiera ici aux côtés des hymnes, de la mythologie et des épopées.

Spécialistes et bibliothèques[modifier]

Les œuvres exhumées sur les sites assyriens sont avant tout produites par un groupe de personnes qu'on peut qualifier de « lettrés ». Il s'agit de gens ayant reçu une formation de base de scribe (*ṭupšarru*) permettant de maîtriser le cunéiforme et ses différentes langues, complétée ensuite par une étude plus poussée comprenant notamment une spécialisation. Concrètement, ces spécialistes relèvent tous du monde des prêtres des temples, où ils ont probablement reçu une bonne partie de leur formation supérieure qui pouvait également être dispensée dans des dépendances du palais. Les « lettrés » assyriens sont donc des devins spécialisés dans l'hépatoscopie (*barû*), des astrologues (*ṭupšar enūma anu enlil*), des lamentateurs (*kalû*), des exorcistes (*āšipu*), ou encore des spécialistes en médecine (*asû*)[268]. Ceux que nous connaissons le mieux évoluent dans l'entourage royal, où leurs compétences servent pour aider le roi à comprendre les forces surnaturelles et les volontés divines qui président à la destinée du royaume, ou à le protéger par des procédés magiques.

Les lettrés disposaient de fonds de textes que l'on peut considérer comme des « bibliothèques ». On peut distinguer plusieurs types de corpus de textes de ce type :

- les bibliothèques de palais, représentées en Assyrie par la « Bibliothèque d'Assurbanipal » de Ninive[269], en réalité composée de trois fonds distincts dont deux étaient réellement localisés dans un palais, et qui a commencé à être constituée avant le règne du roi auquel on l'attribue couramment, même si celui-ci, roi qui se proclame lui-même lettré, a grandement contribué à l'enrichir en organisant la confiscation ou la copie de nombreuses tablettes contenues dans d'autres bibliothèques de Mésopotamie ;
- les bibliothèques de temples, constituées dans les temples du dieu de la sagesse, Nabû, où on trouve de nombreuses tablettes qui forment un dépôt votif au dieu même si elles ont concrètement un rôle de bibliothèque, et dont on connaît un cas à Kalkhu[270] et un autre à Ninive (inclus dans la Bibliothèque d'Assurbanipal)[271] ;
- les bibliothèques « privées » trouvées dans les résidences de prêtres, que l'on doit peut-être plutôt considérer comme des fonds de manuscrits[272], et dont on connaît des exemples à Assur avec les tablettes de l'exorciste Kisir-Assur, et à Sultantepe (dans la région du Khabur près de Harran) dans la résidence du prêtre Qurdi-Nergal[273].

Le contenu des œuvres « littéraires »[modifier]

Les textes de bibliothèque peuvent être classés dans plusieurs catégories ; ils constituent une source essentielle de notre connaissance sur les pratiques scientifiques et religieuses de l'ancienne Mésopotamie. Les textes techniques à l'usage de spécialistes étaient divisés en deux grandes catégories : les listes lexicales, œuvres lexicographiques pouvant prendre l'aspect de dictionnaires bilingues ou trilingues et les recueils constitués de paragraphes qui servent aussi bien pour la médecine et l'exorcisme, la divination ou encore le droit[274]. Parmi la seconde catégorie, on relève les compilations de présages divinatoires (environ un quart des textes de la Bibliothèque d'Assurbanipal), servant aussi bien pour l'hépatoscopie (série de tablettes appelée *bârûtu*) que pour l'astrologie (série *enūma anu enlil*), ou encore l'oniromancie, les « manuels » d'exorcisme, les textes décrivant des rituels, des prières et des chants à entonner au cours de cérémonies par les prêtres-lamentateurs, des recueils médicaux, des observations astronomiques, des problèmes mathématiques, etc. Finalement, les textes littéraires les plus célèbres comme l'Épopée de Gilgamesh déchiffrée une première fois grâce à sa version de Ninive ne constituent qu'une infime minorité du contenu des bibliothèques de palais ou de temples[275]. Cela confirme bien le fait que ces fonds de textes aient été constitués dans

un but essentiellement religieux, surtout pour pouvoir assurer les relations entre le roi et le monde divin grâce à un groupe de prêtres suffisamment bien formé pour pouvoir s'acquitter de cette tâche jugée cruciale pour la survie du royaume.

- Tablettes de la « Bibliothèque d'Assurbanipal » de Ninive, British Museum
-

  Liste lexicale de synonymes sumérien/akkadien.

-

  Tablette racontant le mythe du Déluge de l'Épopée de Gilgamesh (onzième tablette de la version ninivite).

-

  Tablette circulaire représentant un planisphère céleste indiquant la position des constellations observées la nuit du 3 au 4 janvier 650 autour de Ninive.

L'art assyrien[modifier]

À la croisée des influences du Sud et du Nord-mésopotamien, mais aussi de celles provenant de Syrie ou d'Anatolie, l'art assyrien a connu une période très florissante sous l'effet de la croissance du pouvoir royal à la période néo-assyrienne, qui s'est mis à patronner des réalisations de plus en plus grandioses dans ses capitales, avant tout pour le palais royal et pour les courtisans qui y vivaient. Parce que ce sont les lieux de pouvoirs qui ont été le plus fouillés, notre vision de l'art assyrien est donc biaisée et ignore l'art profane. De plus, très peu de réalisations artistiques des périodes paléo- et médio-assyriennes sont connues car seul le site d'Assur présente une documentation archéologique importante pour cette période[276], alors qu'à Kültepe la culture matérielle des résidences des marchands assyriens est de type anatolien, seuls leurs sceaux-cylindres pouvant être caractérisés d'assyriens[277]. L'art assyrien dont on peut parler est donc un art impérial, essentiellement au service du pouvoir, marqué par des influences cosmopolites se nourrissant des traditions de différentes régions de l'empire d'où provenaient probablement une partie des artisans à l'origine des œuvres connues, quand celles-ci ne sont pas tout simplement des importations destinées à des élites assyriennes développant un goût prononcé pour certains produits exotiques comme les ivoires syro-phéniciens.

Les reliefs des palais assyriens[modifier]

Scène de prise d'une ville fortifiée par l'armée assyrienne, bas-relief de Ninive, British Museum.

Les plus grandes réalisations architecturales des monarques assyriens étaient de loin leurs palais royaux, qui servaient à symboliser leur domination, à prétention universelle. Les bas-reliefs qui décoraient de nombreuses salles, couloirs et cours de ces édifices procèdent de la même logique[278]. Il s'agit de décors réalisés sur des plaques de calcaire gypseux ou de marbre local (dit « de Mossoul »), appelées « orthostates », et apposées sur la base des murs de briques d'argile. Ils trouvent probablement leur origine dans des bas-reliefs de palais syriens du IIe millénaire ou encore de ceux réalisés dans des royaumes du sud-est anatolien au début du Ier millénaire. Les plus anciens bas-reliefs assyriens connus sont ceux du palais nord-ouest d'Assurnasirpal II à Kalkhu (Nimrud) au milieu du IXe siècle. Leur apogée se situe entre la fin du VIIIe et le VIIe siècle dans le palais de Sargon II à Dur-Sharrukin (Khorsabad) et ceux de Sennachérib et d'Assurbanipal à Ninive.

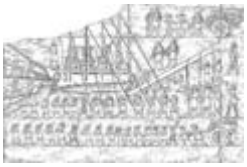
Les thèmes de ces bas-reliefs sont avant tout les hauts faits militaires du règne du roi qui les commanda, tout comme le font par écrit les Annales royales, genre littéraire qui se développe parallèlement[279]. Cela sert en partie à commémorer la gloire du roi, à en préserver le souvenir, mais aussi à susciter la crainte des ambassadeurs étrangers venant visiter le palais. Assurnasirpal II fait donc réaliser des bas-reliefs commémorant ses victoires en Syrie dans sa salle du trône[280], tandis qu'à partir de Sargon II chaque salle commémore une campagne complète, pratique qui se retrouve dans les palais de Ninive, avec les exemples spectaculaires du siège de Lakish par Sennachérib dans la salle n° XXXVI du « palais sud-ouest » et de la campagne d'Élam d'Assurbanipal dans la salle n° XXXIII du même édifice. Des légendes écrites complètent ces représentations. Les thèmes évoluent aussi, ce qui témoigne d'une certaine inventivité de la part des artistes, quoi qu'ils reprennent les sujets des textes et des images de glorification royale existant depuis plusieurs millénaires en Mésopotamie. Ainsi, dans les palais de Ninive, Sennachérib fait représenter la sculpture et l'acheminement des taureaux androcéphales ailés de son palais, commémorant son œuvre de bâtisseur. Les bas-reliefs de son règne portent une attention particulière aux paysages. De son côté, Assurbanipal fait représenter un cycle de sculptures sur les chasses durant lesquelles il triomphe notamment d'un lion, symbolisant son rôle de roi maîtrisant les forces de la nature sauvage porteuses de chaos[281]. Bien que les bas-reliefs représentent toujours les personnages de profil, les artistes pouvaient utiliser des procédés comme les lignes obliques rendant le dynamisme de l'attaque contre Lakish ou les nombreux vides montrant la liberté spatiale des animaux lors des chasses d'Assurbanipal.

- Bas-reliefs des palais royaux néo-assyriens
-

  Scène de chasse au lion du roi Assurnasirpal II, palais nord-ouest de Kalkhu, British Museum.

-

  Bateau transportant des cèdres du Liban, détail d'un bas-relief du palais de Sargon II à Dur-Sharrukin, Musée du Louvre.

- 

  Transport de taureaux androcéphales ailé vers le palais du Ninive, copie d'un bas-relief du palais sud-ouest de la même ville, règne de Sennachérib.

Une autre partie des reliefs des palais assyriens avait une fonction sacrée et religieuse en plus de celle architecturale ; ainsi les représentations de génies protecteurs, en premier lieu les taureaux androcéphales ailés placés aux portes de plusieurs salles du palais, et qui avaient également la fonction architecturale de supporter la voûte surplombant la porte[282]. Appelés *lamassu* ou *šêdu*, ce sont les sculptures colossales les plus impressionnantes des palais assyriens. Leur tête est réalisée en ronde-bosse, tandis que le reste de leur corps était en haut-relief. Les autres personnages protecteurs sculptés des palais assyriens étaient des génies ailés en bas-reliefs, les *apkallu*, généralement à tête humaine mais parfois à tête d'oiseau, et portant des objets sacrés[283].

- Génies protecteurs des palais néo-assyriens
-

  Taureaux androcéphales ailés provenant d'une porte du palais de Kalkhu, Metropolitan Museum of Art.

-

  Génie protecteur ailé, palais de Dur-Sharrukin, Musée du Louvre.

-

  Génie protecteur ailé à tête d'oiseau, Pergamon Museum.

Autres formes de sculptures[modifier]

D'autres sculptures sur pierre avaient été commanditées par les souverains assyriens. Les débuts de l'art du bas-relief assyrien sont perceptibles dans quelques œuvres médio-assyriennes, notamment un autel en albâtre sur lequel est sculpté le roi Tukulti-Ninurta Ier face à un autel similaire à celui qui porte la scène. Le roi est représenté en deux positions successives, debout puis à genou, tenant un sceptre et vêtu avec la tunique à franges que portent encore ses successeurs néo-assyriens. De la même période, un bas-relief mis au jour dans un puits d'Assur représente le dieu Assur tenant deux branches que broutent des caprins, entre deux divinités aux vases jaillissants[284].

Plusieurs stèles de représentent des rois assyriens et commémorent souvent leurs victoires. On connaît aussi des bas-reliefs rupestres comme ceux de Bavian dans le Kurdistan commémorant les travaux hydrauliques réalisés par

Sennachérib pour la construction de Ninive, celui de Maltai représentant une procession divine, ou encore celui de Nahr el-Kelb au Liban datant du règne d'Assarhaddon. Des stèles sculptées étaient également réalisées en Assyrie, comme l'« obélisque noir » de Salmanazar III, à quatre faces, sur lequel on trouve des bas-reliefs commémorant des victoires militaires, donc des thèmes identiques aux bas-reliefs palatiaux[285].

On dispose de cas de sculptures en ronde-bosse assyriennes avec les statues de Assurnasirpal II et Salmanazar III, qui sont presque à taille réelle[286],[287]. Les rois sont représentés de façon figée, inexpressive, symbolisant plus la fonction que l'être humain. Ils sont vêtus d'une robe à manches courtes autour de laquelle est enroulé un châle à frange, caractéristique des rois assyriens. Le premier est en position de prière, le second a une allure plus martiale même si les attributs dont il dispose, armes comprises, renvoient à son rôle de grand prêtre, comme la masse d'armes symbolisant sa fonction de vicaire du dieu Assur.

- Sculptures néo-assyriennes datant du règne de Salmanazar III (858-824)
-

  Stèle proclamant la victoire du roi à la bataille de Qarqar (853), retrouvée à Kurkh, British Museum.

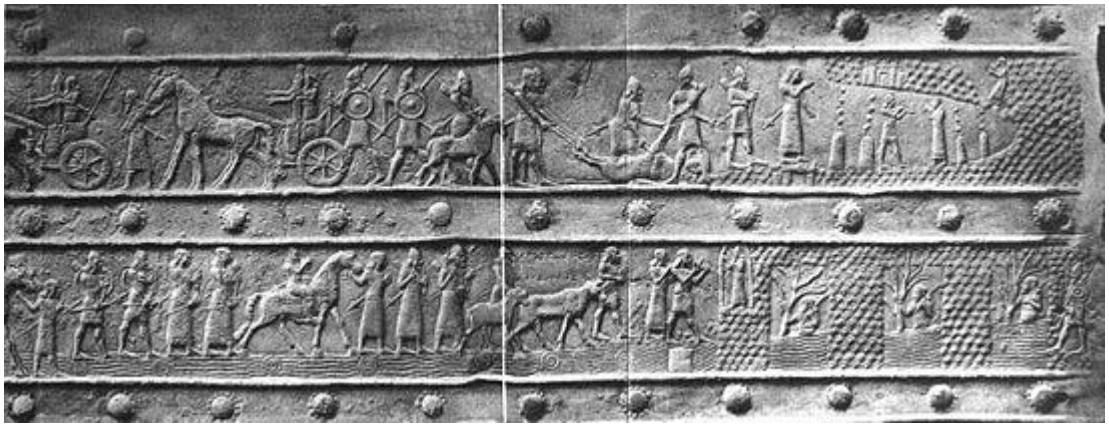
-

  « Obélisque noir », monolithe en calcaire noir sculpté retrouvée à Kalkhu (Nimrud), British Museum.

-

  Statue du roi provenant d'Assur, Musée archéologique d'Istanbul.

À côté de la sculpture sur pierre, on connaît un exemple remarquable de sculpture sur métal au repoussé avec les plaques de bronze qui étaient clouées sur une porte du temple de Balawat (l'ancienne Imgur-Enlil), et datées des règnes d'Assurnasirpal II et de Salmanazar III[288]. Il s'agit de plusieurs plaques horizontales représentant chacune une campagne différente, accompagnée d'une légende, suivant une disposition similaire débutant par le départ des troupes depuis le camp, suivie par la bataille, la prise de la ville ennemie, la déportation des vaincus et enfin la célébration de la victoire par des offrandes aux dieux et l'érection de stèles de victoire. Il s'agit donc une nouvelle fois de thèmes similaires à ceux que l'on trouve sur les murs des palais royaux.


Plaque de bronze sculptée des portes de Balawat, règne de Salmanazar III.

On sait par plusieurs récits de construction néo-assyriens que les palais royaux et temples étaient décorés par des statues monumentales en métal (cuivre, bronze surtout), comme de grandes colonnes ou encore des taureaux et des lions pesant des centaines de tonnes[289]. Mais aucun ne nous est parvenu. En revanche, on connaît quelques sculptures de petite taille en métal destinées à un contexte plus individuel. On peut y ranger les objets à but protecteur que sont la statuette du démon protecteur Pazuzu[290], et la plaque de conjuration contre les méfaits de la démone Lamashtu[291] qui datent de la période néo-assyrienne, ou diverses amulettes ayant une fonction similaire.

- Sculptures en métal à but protecteur de la période néo-assyrienne
-

  Plaque en bronze de protection contre la démone Lamashtu, musée du Louvre.

-

  Statuette protectrice en bronze du démon Pazuzu, musée du Louvre.

Peinture[modifier]

Les bas-reliefs des palais-assyriens étaient peints, mais ils ont perdu toutes leurs couleurs au fil des siècles. On a cependant retrouvé quelques exemples de murs peints sur des sites médio-assyriens (Kar-Tukulti-Ninurta) mais surtout néo-assyriens, comme Assur ou Kalkhu. Mais la plus impressionnante série de peintures assyriennes a été retrouvée dans le palais provincial de Til-Barsip dans les années 1930[292]. Datées des VIIIe et VIIe siècles, une grande partie a été dégradée et a disparu, et n'est connue que par les copies qui en ont été faites à l'époque de leur mise au jour. Le style et le sujet étaient les mêmes que ceux des bas-reliefs des grands palais royaux : la plus longue frise (22 mètres de long), dans les appartements royaux, représente ainsi une scène d'audience présidée par le roi Teglath-Phalasar III devant qui se présentent des guerriers et des dignitaires. On trouvait également des frises plus petites représentant des motifs géométriques ou des rosaces, palmettes, fleurs, parfois agrémentées d'animaux ou de génies. L'usage de la peinture devait avoir été privilégié car cette technique était moins coûteuse que la sculpture sur orthostates.

Glyptique[modifier]

Comme dans les autres périodes de l'histoire de la Mésopotamie antique, les Assyriens ont utilisé en majorité le sceau-cylindre pour sceller et authentifier des tablettes et autres bulles d'argile apposées sur des objets ou des portes. De nombreux particuliers en disposaient, jusqu'au dieu Assur lui-même dont le sceau était apposé sur les tablettes de traité de paix, rappelant ainsi son statut de véritable roi de l'Assyrie. Ces cylindres étaient taillés dans différents types de pierre, et le décor et les inscriptions qui y étaient gravés dessus pouvaient se dérouler à l'infini sur de l'argile. Le répertoire iconographique de ces sceaux est varié. L'émergence d'un art de la glyptique proprement assyrien se fait à l'époque médio-assyrienne sous des influences venant de divers horizons. Le style néo-assyrien est très proche de celui de la Babylonie de la même période au point d'en être difficilement dissociable[293]. Mais les thèmes ne rappellent pas forcément ceux gravés sur les bas-reliefs des palais ou les objets en ivoire. De nombreux sceaux-cylindres représentent des scènes de chasse, dirigées notamment par un archer triomphant d'une proie sauvage. Depuis l'époque médio-assyrienne, la glyptique de ce pays aime représenter des animaux sauvages ou imaginaires combattant ou en ronde, dans un style très vivant, et parfois avec de nombreux détails. D'autres scènes courantes sont d'inspiration religieuse : on trouve des scènes de culte rendu à une divinité, parfois assise sur un trône dans la plus pure tradition mésopotamienne, mais aussi des scènes mythologiques représentant une divinité en train de combattre, ou encore des scènes de vénération d'un arbre sacré par des génies similaires à celles des bas-reliefs des palais.

- Sceaux-cylindres à thèmes religieux de la période néo-assyrienne avec leurs impressions.
-

  Combat mythologique : le dieu Assur attaquant un monstre.

-

  Combat mythologique : héros maîtrisant deux démons ailés.

-

  Banquet religieux.

-

  Vénération d'un arbre sacré par des génies.

Ivoire[modifier]

Élément de mobilier en ivoire de style phénicien représentant un homme saisi à la gorge par une lionne, Nimrud, British Museum.

De nombreux objets en ivoire sculpté ont été retrouvés dans les grandes capitales néo-assyriennes, surtout Nimrud, ainsi que dans le « bâtiment aux ivoires » du palais provincial de Arslan Tash, l'antique Hadatu[294]. L'ivoire était celui de dents d'hippopotame ou de défenses d'éléphant. Les objets présentent pour la plupart des caractéristiques artistiques propres à la Syrie et à la Phénicie, que ce soit par leur style ou par les sujets représentés. Il s'agit donc de réalisations faites par des artistes venant de ces pays, qui ont peut-être travaillé dans les ateliers royaux d'Assyrie, ou bien d'importations. La quantité d'objets en ivoire retrouvés en Assyrie même montre qu'ils étaient très appréciés par l'élite de ce pays. Les objets en ivoire sont de divers types : éléments de mobilier avant tout, mais aussi des boîtes à fard et des plaquettes décoratives. Pour la période médio-assyrienne, on connaît un pyxide en ivoire exhumé à Assur dont les motifs incisés appartiennent au répertoire de la glyptique assyrienne (gazelles au milieu de la végétation).

Costumes et parures[modifier]

La majeure partie de notre connaissance des bijoux et des vêtements portés par les anciens Assyriens provient des représentations de ceux-ci sur les bas-reliefs des palais ou sur des stèles et statues, car les objets en métal précieux ont généralement été recyclés depuis l'Antiquité, tandis que ceux en matières périssables, notamment les tissus, ont disparu ; on peut compléter par des sources textuelles, en sachant que les termes auxquels elles font référence pour les différents types de vêtements sont difficiles à mettre en rapport avec ceux des représentations figurées[295]. Les vêtements et les parures les plus précieux étaient destinés au roi, à sa famille, aux courtisans ainsi qu'aux statues des dieux qui trônaient dans les temples. Les grandes cérémonies et fêtes religieuses étaient l'occasion de se vêtir de la façon la plus luxueuse possible[296].

Le type de matière textile le plus utilisé par les anciens Assyriens est de loin la laine de mouton, la plus aisément accessible, puis venaient les poils de chèvre, le lin, le coton qui est introduit sous les Sargonides et également le byssus fabriqué à partir de fibres secrétées par des mollusques[297]. Suivant la méthode de tissage, on obtenait une étoffe de plus ou moins bonne qualité, qui pouvait ensuite être blanchie ou teinte avec différents produits, notamment l'alun, et la pourpre tirée du murex pêché en Phénicie, qui connaît un grand succès à la cour assyrienne[298]. L'habillement (généralement masculin) représenté sur les bas-reliefs des palais néo-assyriens est constitué de façon caractéristique par un vêtement de dessous qui est une sorte de tunique à manches courtes, recouvert par une sorte de manteau ou de châle à franges désigné par le terme générique de *kusîtu*. Les bas-reliefs montrent que les franges des vêtements faisaient l'objet de grandes attentions : elles sont décorées par des bandes, des rosettes qui sont peut-être des symboles de la déesse Ishtar, ainsi que des scènes figurées[299].

Le luxe des vêtements était rehaussé par des bijoux et autres parures tout aussi fastueux, en or, argent, pierres et tissus précieux colorés ou même en verre. Les personnages représentés sur les bas-reliefs portent souvent des bracelets, qui peuvent être ornés d'une rosette, de boucles d'oreilles ou de colliers portant parfois des symboles divins, ainsi que de tiares, de couronnes, de turbans décorés. Des armes et autres objets d'apparat pouvaient se joindre à ces parures. Cette documentation a été complétée de façon heureuse par plusieurs découvertes dans des tombes. D'abord quelques tombes médio-assyriennes d'Assur comportant de riches bijoux en or et pierres précieuses ou des peignes incisés et des épingles décorées. Mais la trouvaille la plus remarquable a été réalisée par des archéologues iraqiens sur le site de

Kalkhu (Nimrud) en 1988-1989 : il s'agit de la mise au jour d'un groupe de sépultures de reines secondaires de la seconde moitié du VIIIe siècle qui avaient échappé au pillage[300]. On y a retrouvé une quantité remarquable d'objets en or (plus de 50 kg au total) et en pierres précieuses (lapis-lazuli, cornaline, agate, améthyste), notamment des colliers, des boucles d'oreille, ainsi qu'une couronne en or. On peut y ajouter des vases en pierre et en bronze. Ce qui est le plus remarquable, au-delà de cette opulence d'autant plus frappante qu'il s'agit de reines de second rang, c'est la qualité d'exécution et la beauté des objets alliant des matériaux de couleurs différentes pour un rendu visuel harmonieux.

Enfin, une description de l'aspect des courtisans assyriens serait incomplète si l'on ne mentionnait pas l'usage dont ils faisaient de différents parfums tirés d'essences de diverses plantes (cèdre, cyprès, myrrhe), et de produits cosmétiques, le plus souvent cité dans les textes étant le *gulhu*, le khôl, qui sert à farder le contour des yeux[301].

Achéménides

Empire achéménide vers 556 – 330 av. J.-C.

Soldat perse, briques émaillées du palais royal de Suse, Musée du Louvre.

Capitale	Pasargades, Persépolis, Ecbatane, Suse, Babylone
Langue	Araméen d'empire, Vieux-perse
	Histoire et événements
559 av. J.-C.	Cyrus II monte sur le tône d'Anshan
550 av. J.-C.	Victoire contre les Mèdes et émancipation de leur tutelle
546 av. J.-C.	Conquête de la Lydie
540 - 539 av. J.-C.	Conquête de la Bactriane, de la Sacie et du royaume babylonien
vers 530 av. J.-C.	Conquête de la Transeuphratène et de Chypre
522 av. J.-C.	Conquête de l'Égypte, de la Libye, de la Cyrénaïque et de la Nubie
499 - 449 av. J.-C.	Guerre contre la Grèce
330 av. J.-C.	Effondrement de l'empire suite aux conquêtes d'Alexandre le Grand
Rois	
(1er) 559 - 529 av. J.-C.	Cyrus II
(Der 336 - 330 av. J.-C.	Darius III

L'**Empire achéménide** est le premier des Empires perses à régner sur une grande partie du Moyen-Orient. Il s'étend alors au nord et à l'ouest en Asie Mineure, en Thrace et sur la plupart des régions côtières de la mer Noire ; à l'est jusqu'en Afghanistan et sur une partie du Pakistan actuels, et au sud et au sud-ouest sur l'actuel Iraq, sur la Syrie, l'Égypte, le nord de l'Arabie saoudite, la Jordanie, Israël, le Liban et jusqu'au nord de la Libye.

Le nom « Achéménides » (Vieux perse : *Haxāmanišiya*) se rapporte au clan fondateur qui se libère vers 556 av. J.-C. de la domination des Mèdes, auparavant leurs suzerains ; ainsi qu'au grand empire qui résulte ensuite de leur fusion. L'empire fondé par les Achéménides s'empare de l'Anatolie en défaisant la Lydie, puis conquiert l'Empire babylonien et l'Égypte, unissant les plus anciennes civilisations du Moyen-Orient dans une seule entité politique de façon

durable. L'Empire achéménide menace par deux fois la Grèce antique et prend fin, vaincu par Alexandre le Grand, en 330 av. J.-C.

Durant les deux siècles de sa suprématie, l'Empire achéménide a développé un modèle impérial reprenant de nombreux traits de ses prédécesseurs Assyriens et Babyloniens, tout en présentant des aspects originaux comme une souplesse et un pragmatisme constant dans ses relations avec les peuples dominés, tant que ceux-ci respectaient sa domination. Les rois perses ont réalisé des travaux importants sur plusieurs sites du cœur de leur empire (Pasargades, Persépolis, Suse), synthétisant les apports architecturaux et artistiques de plusieurs des pays dominés et exprimant avec pompe leur idéologie impériale.

Conditions d'études[modifier]

Une des spécificités des Achéménides est de n'avoir laissé que peu de témoignages écrits de leur propre histoire (à la différence des rois assyriens par exemple)[1] : ceux-ci sont essentiellement constitués d'archives administratives, satrapiques ou royales, dans lesquelles étaient reportées les décisions les plus importantes (mouvements de terre, documents fiscaux). C'est plutôt grâce aux écrits de leurs sujets et de leurs ennemis qu'on connaît l'histoire achéménide, notamment par les auteurs grecs comme Hérodote, Strabon, Ctésias, Polybe, Élien et d'autres[2]. Dans la *Bible*, le *Livre d'Esdras* et le *Livre d'Esther* contiennent aussi des références aux Grands Rois. Les auteurs anciens ont également écrit au sujet de la Perse, dans des ouvrages appelés les *Persika*, ouvrages dont la connaissance se limite à quelques fragments, le reste ayant été perdu. Les grands rois achéménides ont par ailleurs laissé bon nombre d'inscriptions royales, sources de renseignements sur l'activité de construction des sites et sur leur vision de l'empire. Les inscriptions livrent en effet de nombreux indices qui, mis en perspective avec le contexte historique d'époque, permettent de comprendre la volonté politique des rois et leur façon de concevoir l'exercice du pouvoir[3]. Elles ont été redécouvertes et traduites à partir du milieu du XIXe siècle[4].

La documentation sur les Achéménides est donc en fin de compte importante et variée. Les éléments iconographiques sont nombreux, mais leur analyse pose problème car ils sont très inégalement répartis dans l'espace et dans le temps, de même que les travaux archéologiques qui ont longtemps privilégié certaines régions. Cela a abouti à un écart documentaire : il existe peu ou pas de sources sur certaines régions, alors que d'autres comme le Fars, la Susiane, l'Égypte, la Babylonie sont très bien documentées. De plus, si les documents sur les règnes de Cyrus II, d'Artaxerxès Ier et de Darius II abondent, il n'en est pas de même pour d'autres époques. Ces tendances reflètent sûrement des réalités antiques (les régions les mieux connues sont probablement celles qui étaient le plus densément occupées, les plus lettrées et les plus prospères), mais les recherches archéologiques récentes tendent à compenser certains de ces déséquilibres[5].

Après avoir été longtemps marginales entre les études sur la Grèce antique et celles sur le reste du Proche-Orient ancien, les travaux sur l'Empire achéménide connaissent un essor depuis les années 1980 sous l'impulsion de plusieurs chercheurs mettant en place des structures et colloques facilitant la communication entre les spécialistes de la période. Heleen Sancisi-Weerdenburg a ainsi mis en place les *Achaemenid History Workshops* entre 1980 et 1990 à partir de Groningen, assistée par la suite par Amelie Kurth[6]. Cela aboutit à plusieurs publications dans la série *Achaemenid History*[7]. Pierre Briant, professeur à l'Université Toulouse II-Le Mirail puis au Collège de France où la chaire *Histoire et civilisation du monde achéménide et de l'empire d'Alexandre* a été créée en 1999, dirige des outils de travail et de coordination particulièrement actifs : le site Internet *Achemenet*[8] et la série de publications *Persika*, qui publie notamment les actes de colloques organisés régulièrement et faisant le point sur les avancées de la recherche sur divers sujets[9]. Parmi les projets récents, on mentionnera également le *Persepolis Fortification Archive Project* de l'Oriental Institute de Chicago, sous la direction de Matthew Stolper, qui a pour but de donner un essor aux travaux sur les archives des fortifications de Persépolis, peu étudiées depuis leur découverte dans les années 1930[10].

Histoire[modifier]

Origines de la dynastie[modifier]

Le fondateur de cette dynastie serait Achéménès (en vieux perse : *Haxāmaniš*, en grec ancien Ἀχαιμένης, ou هخامنش en persan moderne qui signifie « d'un esprit amical »). Il s'agit d'une personne dont l'existence reste controversée

(voir plus bas), chef d'un clan perse régnant probablement sur d'autres tribus perses dès le IXe siècle Installés au nord de l'Iran (à proximité du lac d'Orumieh), les Achéménides sont alors tributaires des Assyriens[11].

Sous la pression des Mèdes, des Assyriens et des Urartiens, ils migrent vers le sud des monts Zagros et s'installent progressivement dans la région d'Anshan vers la fin du IIe millénaire et le début du Ier millénaire[12]. Teispès aurait agrandi le territoire achéménide en conquérant le royaume d'Anshan et le Fars, gagnant ainsi le titre de Roi d'Anshan tandis qu'Assurbanipal prend Suse et que le royaume élamite disparaît temporairement.

Teispès est le premier roi achéménide à porter le titre de *Roi (de la ville) d'Anshan*. Des inscriptions révèlent que lorsque Teispès meurt, le royaume est partagé entre deux de ses fils, Cyrus Ier (*Kurāsh* ou *Kurāš*), souverain d'*Anshan*, et Ariaramnes (*Ariyāramna*, "Celui qui a amené la paix aux iraniens"), souverain de *Parsumaš*. Leurs fils respectifs leur succèdent : Cambyse Ier (*Kambūjiya*, « l'aîné ») sur le trône d'Anshan, et Arsames (*Aršāma* « Celui qui a une puissance héroïque ») sur *Parsumaš*. Ces rois n'ont qu'un rôle restreint dans la région, qui est alors dominée par les Mèdes et les Assyriens. L'existence de Cyrus et son règne sur Anshan est attestée par un sceau portant la mention *Kurāš d'Anšan, fils de Teispès*. Toutefois, une inscription datée de 639 mentionne le paiement d'un tribut à Assurbanipal par *Kurāš de Parsumaš*, ce qui suggère que le roi de *Parsumaš* serait le même Cyrus, unifiant les deux couronnes. Cet élément pourrait alors synchroniser les histoires persanes et assyriennes[13]. Cependant, cette interprétation est discutée, et Parsumash, Parsa et Anshan semblent devoir être distingués[12]. Après la chute du royaume assyrien, les Achéménides reconnaissent l'autorité des Mèdes. Bien qu'Hérodote ait écrit « il y avait longtemps que les Perses prenaient mal leur parti d'être commandés par les Mèdes »[14], les origines et modalités de cette sujétion restent encore inconnues.

Darius Ier est le premier à parler d'Achéménès, qu'il présente comme l'ancêtre de Cyrus le Grand (576- † 529) ; ce qui ferait de lui le fondateur de la lignée des souverains achéménides. Cependant, quelques spécialistes soutiennent qu'Achéménès est un personnage fictif utilisé par Darius usurpant le trône persan afin de légitimer son pouvoir[15]. Si l'on se réfère aux premiers souverains, la dynastie des rois achéménides s'étend de 650 à 330 environ.

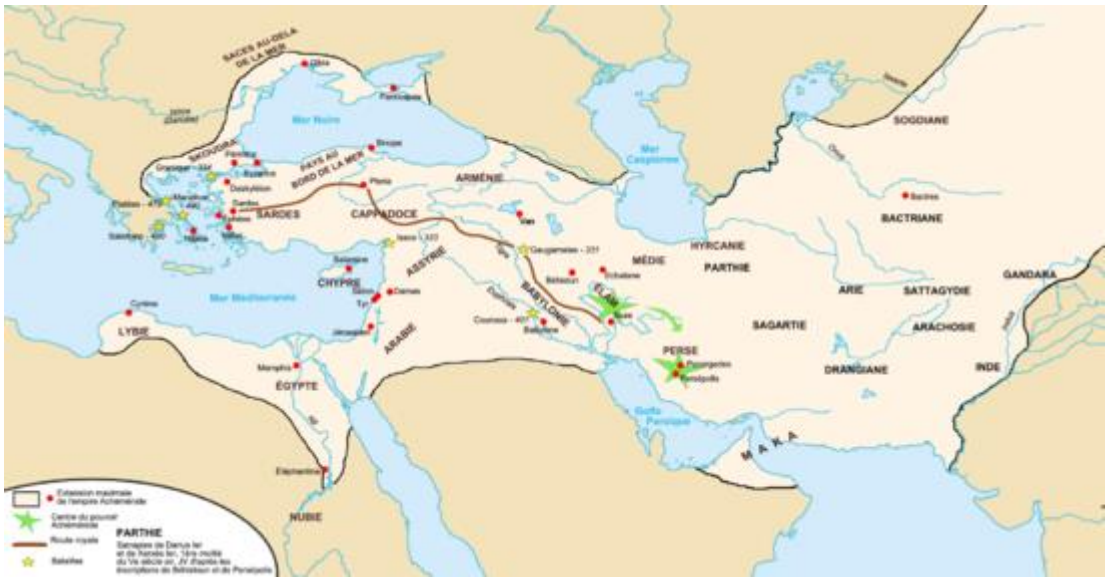
Souverains achéménides[modifier]

Article détaillé : Arbre généalogique de la dynastie achéménide.

Non attestés *Les témoignages épigraphiques de ces souverains ne peuvent être confirmés et sont souvent considérés comme étant inventés par Darius Ier*		
c. 688/675	Achéménès	roi d'Anshan
c. 675/640	Teispès	roi d'Anshan, fils d'Achéménès
c. 640/600	Cyrus Ier	roi d'Anshan, fils de Teispès
6??/6?? :	Ariaramnès	fils de Teispès et co-souverain avec Cyrus Ier.
c. 600/559	Cambyse Ier	roi d'Anshan, fils de Cyrus Ier
6??/5??	Arsamès	fils d'Ariaramnes et co-souverain avec Cambyse Ier
		Attestés
559(550?)/529(530?)	Cyrus II le Grand	grand roi de Perse, fils de Cambyse Ier, souverain d'Anshan dès 559– s'empare de la Médie en 550.
529/522	Cambyse II	grand roi de Perse, fils de Cyrus le Grand
522/522	Bardiya (ou Smerdis)	L'usurpateur (?), grand roi de Perse, fils présumé de Cyrus le Grand
522(521?)/486	Darius Ier le Grand	grand roi de Perse, beau-frère de Smerdis et petit-fils d'Arsamès
486(485?)/465	Xerxès Ier	grand roi de Perse, fils de Darius Ier
465/424	Artaxerxès Ier Longue Main	grand roi de Perse, fils de Xerxès Ier
424/424	Xerxès II	grand roi de Perse, fils d'Artaxerxès Ier
424/424(423?)	Sogdianos	grand roi de Perse, demi-frère et rival de Xerxès II
424(423?)/404(405?)	Darius II Nothos	grand roi de Perse, demi-frère et rival de Xerxès II
404/359	Artaxerxès II Mnémon	grand roi de Perse, fils de Darius II, (voir aussi Xénophon)
359(358?)/338	Artaxerxès III Ochos	grand roi de Perse, fils d'Artaxerxès II

338/336	Arsès	grand roi de Perse, fils d'Artaxerxès III
336/330	Darius III Codoman	grand roi de Perse, arrière-petit-fils de Darius II (conquêtes d'Alexandre le Grand)

Construction et extension de l'empire[modifier]



L'empire achéménide à son apogée sous le règne de Darius Ier.

En 559 av. J.-C., Cyrus II dit Cyrus le Grand succède à son père Cambyse Ier sur le trône d'Anshan. Ayant également pris la succession d'Arsames (de son vivant) sur la couronne de Parsumaš, Cyrus unifie donc les deux royaumes perses et est ainsi considéré comme le premier véritable roi de la dynastie achéménide, ses prédécesseurs étant encore asservis aux Mèdes.

Entre 553 et 550, une guerre éclate entre les Mèdes et les Perses à l'issue de laquelle Cyrus II bat Astyage, roi des Mèdes et s'empare d'Ecbatane (*Hagmatāna* « La ville des rassemblements », l'actuelle Hamadan). Il déclare à cette occasion que les Perses, « autrefois esclaves des Mèdes, sont devenus leurs maîtres »[16]. Cyrus laisse la vie sauve à Astyage, entreprend de se conduire comme son successeur légitime. Selon Ctésias et Xénophon, il épouse Amytis, fille d'Astyage. Ecbatane reste une des résidences régulières des Grands Rois, car elle présente une importance stratégique certaine pour qui veut contrôler l'Asie centrale[17].

La prise de la Médie par les Perses est alors un bouleversement important, à l'échelle du Moyen-Orient. Le fait que Cyrus se présente comme l'héritier d'Astyage le conduit à se heurter aux puissances voisines de Lydie et de Babylone. Crésus, roi de Lydie, et beau-frère d'Astyage, « inquiet de la ruine de l'empire d'Astyage et soucieux de l'accroissement des affaires des Perses » attaque Cyrus en 547-546. Mais les Perses contre-attaquent et poursuivent Crésus jusqu'à sa capitale, Sardes, qui tombe rapidement aux mains de Cyrus. Crésus se constitue prisonnier, puis recevra finalement une ville de Médie dont les revenus le feront vivre[18].

Le tombeau de Cyrus II à Pasargades.

À partir de 546, Cyrus repart d'Asie Mineure sans avoir soumis les cités ioniennes et éoliennes. En effet, le roi entreprend une nouvelle campagne, car Babylone, la Sacie, la Bactriane et l'Égypte sont menaçantes. Cette période est mal connue, mais il semble que Cyrus prenne Babylone en 539, puis soumette les Bactriens et les Saces en 540. C'est peut-être à cette époque que Cyrus a conquis Parthie, Drangiane, Arie, Chorasmie, Bactriane, Sogdiane, Gandhara, Scythie, Sattagydie, Arachosie, et Makran. Darius au début de son règne, présente en effet ces pays comme acquis.

Politiquement habile, Cyrus II se pose en "sauveur" d'une nation qui était en bons termes avec les Mèdes, auxquels elle avait prêté allégeance. La politique générale des Achéménides s'inscrit dans la continuité de celles des Babyloniens et des Assyriens. Les populations sont encouragées à se déplacer et à se mélanger, afin de diluer toute volonté nationaliste. Cette mesure vise à pacifier les relations entre les peuples, et l'époque achéménide reste connue pour son calme relatif en comparaison avec d'autres périodes de l'histoire de l'Asie centrale.

Après la prise de Babylone, Cyrus permet aux Judéens exilés de rentrer à Jérusalem, donnant instruction à ses sujets de faciliter ce retour. Il ordonne également la reconstruction du Temple de Jérusalem. Il conquiert ensuite la Transeuphratène et soumet les Arabes de Mésopotamie. Chypre se rend d'elle-même par la suite. En revanche, on ne sait pratiquement rien des relations qu'entretenait —— à cette époque — l'empire avec d'autres régions du pays d'Ebir Nāri (Syrie, Phénicie, Palestine).

Après Cyrus, son fils Cambyse II conquiert l'Égypte en 525-522. Il s'agit alors de maintenir la puissance de l'empire et d'étendre les conquêtes vers la seule autre puissance qui compte encore dans la région[19]. Après la campagne d'Égypte, Cambyse reprend à son compte les ambitions des pharaons qui l'y avaient précédé. Il soumet ainsi les royaumes de Libye, de Cyrénaïque et de Nubie. Au cours de son séjour en Égypte, Cambyse semble être pris de folie, comme le laissent à penser les actes qu'il commet à cette époque : il massacre des Perses de haute distinction, viole d'anciennes sépultures, se moque de statues dans les temples égyptiens[20]. L'attaque sans préparatifs de l'Éthiopie et de l'oasis d'Ammon, qui se solde par des échecs, serait également à mettre sur le compte de cette démence. Contredisant la thèse expliquant le comportement de Cambyse contre son entourage en Égypte par la seule folie, l'hypothèse de l'intérêt politique est aussi avancée. Selon Briant, Cambyse prenait aussi des mesures de représailles contre des grandes familles qui se seraient opposés à ses décisions[21]. Rappelé en Perse par une rébellion contre son pouvoir, il quitte l'Égypte en 522, se blesse à la cuisse en Syrie et meurt de gangrène.

La révolte est alors menée par un groupe de prêtres ayant perdu leur pouvoir après la conquête de la Médie par Cyrus. Ces prêtres, qu'Hérodote nomme mages, usurpent le trône afin d'y placer l'un des leurs, Gautama, qui prétend être le plus jeune frère de Cambyse II, Smerdis (ou *Bardiya*), probablement assassiné trois années plus tôt. En raison du despotisme de Cambyse et de sa longue absence en Égypte, "*le peuple entier, Perses, Mèdes, et toutes les autres nations*"[22], reconnaissent cet usurpateur comme leur roi, et ce d'autant plus facilement qu'il leur accorde une remise fiscale d'impôts ou de taxes, pour trois années.

Selon l'inscription de Behistun, Smerdis règne sept mois avant d'être renversé en 522 par un membre éloigné de la branche familiale des Achéménides, Darius Ier (du vieux persan *Dāryavuš*, également connu sous *Darayarahush* ou Darius le Grand). Les "mages", bien que persécutés, continuent d'exister. L'année qui suit la mort de Gautama, ils tentent de réinstaller un second usurpateur au pouvoir, *Vahyazdāta*, qui se présente comme fils de Cyrus. La tentative remporte un succès transitoire puis échoue finalement.

Combat entre un guerrier perse et un guerrier grec, kylix grec du Ve siècle av. J.-C..

Selon Hérodote, l'aristocratie locale débat alors de la meilleure forme de gouvernement pour l'Empire. Il rapporte qu'il a été évoqué que l'oligarchie les diviserait les uns contre les autres et que la démocratie provoquerait le règne de factions dont le résultat serait d'amener un chef charismatique à prendre le pouvoir, provoquant ainsi le retour à la monarchie. Par conséquent, le choix se porte alors directement sur la monarchie, étant acquis que les aristocrates sont alors en position de choisir le souverain. Darius Ier est donc choisi comme roi : cousin de Cambyse II et de Smerdis, il se réclame d'Achéménès, leur ancêtre.

Darius poursuit ensuite l'expansion de l'Empire. Il fait exécuter Oroitès, satrape de Sardes, qui s'est rebellé vers 522-520, puis souhaite étendre sa domination aux îles de la mer Égée. Il conquiert Samos vers 520-519, puis marche sur l'Europe. Il passe le Bosphore, laisse des troupes grecques à l'embouchure du Danube (cités de l'Hellespont et de la Propontide) et marche vers la Thrace. Celle-ci revêt en effet une grande importance pour les Perses, car la province est riche en produits stratégiques : bois nécessaire aux constructions navales et métaux précieux[23].

Darius Ier s'attaque ensuite à la Grèce, qui avait soutenu les rébellions des colonies grecques alors sous son égide. En raison de sa défaite à la bataille de Marathon en 490, il est forcé de restreindre les limites de son empire à l'Asie Mineure.

C'est sous le règne de Darius Ier, dès 518-516, que sont construits les palais royaux de Persépolis et Suse, qui serviront de capitales aux générations suivantes des rois achéménides.

Stabilisation de l'empire et troubles à la cour[modifier]

Xerxès Ier représenté sur un bas-relief d'une porte de son palais de Persépolis.

Après la mort de Darius, l'Empire achéménide conserve la domination de territoires allant de l'Indus à le Mer Égée pendant environ deux siècles et demi, longévité que n'avaient pas atteint les empire précédents (l'Assyrie et Babylone). Cela reflète la solidité de la construction politique mise en place par Cyrus II et Darius qu'ont su préserver leurs héritiers, constat qui va à l'encontre d'une vision de décadence de l'empire après ses fondateurs qui a longtemps prévalu. Cependant, cela ne se passa pas sans problèmes : échecs en Grèce, révoltes de plusieurs régions, parfois emmenées par leurs satrapes, alors que les troubles à la tête de l'État perdurent.

Xerxès Ier (Vieux perse : *Xšayārša* "Héros parmi les rois") succède à son père Darius vers 486-485. Des révoltes ayant éclaté en Égypte et en Grèce, Xerxès commence son règne en conduisant une expédition contre l'Égypte. Après une rapide reconquête, Xerxès marche sur la Grèce et défait les grecs aux Thermopyles. Athènes est conquise et mise à sac, le Parthénon est incendié. Athéniens et spartiates se retirent derrière leur dernières lignes de défense sur l'isthme de Corinthe et dans le golfe Saronique.

Les premières années du règne de Xerxès sont marquées par un changement de politique à l'égard des peuples conquis[24]. Au contraire de ses prédécesseurs qui respectaient les sanctuaires des peuples soumis, Xerxès fait procéder à la destruction de temples en Babylonie, à Athènes, en Bactriane et en Égypte. Les titres de Pharaon et de Roi de Babylonie sont abandonnés et les provinces réorganisées en satrapies. Les Égyptiens réussissent par deux fois à regagner leur indépendance. D'après l'étude de Manéthon, les historiens égyptiens font correspondre les périodes de domination achéménide en Égypte avec respectivement les XXVIIe (525 - 404) et XXXIe dynasties (343 - 332)

À Artémision, la bataille rendue indécise à cause d'une tempête détruisant les navires des deux camps, s'arrête prématurément à l'arrivée de la nouvelle de la défaite des Thermopyles. Les Grecs décident alors de battre en retraite. Finalement, la bataille de Salamine le 28 septembre 480 est remportée par les Athéniens. La perte des voies de communication maritimes avec l'Asie force Xerxès à se retirer à Sardes. L'armée avec laquelle il quitte la Grèce, placée sous le commandement de Mardonios, subit encore une défaite lors de la bataille de Platées en 479 Une nouvelle défaite perse à Mycale encourage alors les cités grecques d'Asie Mineure à la révolte. Ces révoltes voient la fondation de la ligue de Délos, et les défaites perses qui s'ensuivent consacrent ces pertes territoriales en mer Égée.

Néanmoins, au Ve siècle av. J.-C., les souverains achéménides règnent sur des territoires couvrant approximativement ceux des pays actuels suivants: Iran, Irak, Arménie, Afghanistan, Turquie, Bulgarie, Grèce (partie orientale), Égypte, Syrie, Pakistan (grosse partie), Jordanie, Israël, Palestine, Liban, Caucase, Asie centrale, Libye, et Arabie saoudite (partie nord). L'empire devient par la suite le plus grand du monde antique, avec un territoire couvrant approximativement 7,5 millions km².

Les défaites de Xerxès sont omises dans les inscriptions de propagande royale[25]. Certains grecs se rallient tout de même à Xerxès, comme Pausanias, commandant la flotte grecque en 478 ou Thémistocle, le vainqueur de Salamine. Ce qui permet à l'empire perse de garder bon nombre d'alliés dans les cités grecques d'Asie Mineure. À l'issue de problèmes de succession, Xerxès, qui n'avait pas désigné de successeur légitime, est assassiné, peut-être par un de ses fils[26].

Artaxerxès Ier, un des fils de Xerxès, monte sur le trône en 465 Juste après sa prise de pouvoir, il fait face à une révolte en Bactriane, dont il vient à bout. Artaxerxès modifie l'étiquette de la cour et redéfinit sa hiérarchie, ce qui semble marquer la redéfinition des rapports entre le Grand Roi et l'aristocratie[27]. Il continue les travaux à Persépolis, entre 464[28] et 460-459[29], et le rôle de la capitale perse semble changer : elle est moins fréquemment occupée, au profit de Suse et Babylone. Les hypothèses suggérant un changement de rôle de Persépolis devenant alors « un sanctuaire plutôt qu'une ville » restent incertaines[30]. Après la Bactriane, c'est l'Égypte qui se soulève contre l'autorité du Grand Roi Achéménide. Diodore rapporte que la nouvelle de l'assassinat de Xerxès et les troubles qui s'ensuivent poussent les égyptiens à chasser les leveurs de tributs perses et à porter un certain Inaros au pouvoir royal (463-462). Inaros propose une alliance aux grecs, qui l'acceptent et envoient une flotte vers le Nil[31]. L'alliance entre grecs et égyptiens dure six ans (460-454). En 454, l'armée et la flotte perse libèrent les perses retranchés et assiégés à Memphis. Des inscriptions gravées en Égypte à cette époque laissent penser que seule la région du Delta du Nil s'était soulevée. Les révoltes de cette période sont révélatrices de lacunes dans la domination territoriale des perses[32]. Dans les années 450, les combats reprennent entre Athènes et la Perse. La documentation connue de l'époque ne nous permet pas de connaître les évolutions territoriales perses en Asie Mineure : seules les listes des tributs attiques et perses permettent de savoir que les positions dans cette région ont pu évoluer d'une année sur l'autre.

Le tombeau d'Artaxerxès Ier à Naqsh-e Rostam.

Artaxerxès Ier meurt à Suse, son corps est ramené à Persépolis pour être enterré auprès des sépultures de ses ancêtres. Son fils aîné, Xerxès II, seul fils légitime d'Artaxerxès, lui succède immédiatement, mais est assassiné par un de ses demi-frères, Sogdianos, quarante-cinq jours plus tard[33]. Ochos, un autre demi-frère de Xerxès, alors à Babylone, rassemble ses soutiens et marche sur la Perse. Il met l'assassin à mort et est couronné *Roi des Rois* sous le nom de Darius II en 423. Le déroulement de cette succession pose de nouveau un problème, Ochos et Sogdianos ayant certainement mené chacun une campagne de propagande visant à recevoir l'appui du peuple persan et ainsi démontrer la légitimité de leur accession au trône[34].

À partir du règne de Darius II, les documents retrouvés sont plutôt rares et ne renseignent que sur la situation des marches occidentales de l'empire, où les hostilités entre les cités grecques et les Perses continuent. Entre 411 et 407, les athéniens reconquièrent une partie de l'Asie Mineure, aidés en cela par les initiatives désordonnées et concurrentes des satrapes contrôlant ces régions[35].

Darius II meurt en 405-404. À l'instar de celle d'autres Grands Rois précédents, sa succession provoque de nouveau une opposition entre deux de ses fils, Arsès et Cyrus. C'est Arsès, l'aîné, qui monte sur le trône sous le nom d'Artaxerxès II en 404. Cyrus lui conteste le pouvoir et une guerre s'ensuit entre 404 et 401. Cyrus lève une armée, s'appuyant principalement sur des Perses d'Asie Mineure, mais également sur des mercenaires grecs (les « Dix Mille[36] »). Les deux frères s'affrontent à Counaxa, en Mésopotamie, en 401. Cyrus tué au cours de cette bataille, Artaxerxès II entame immédiatement un processus de relégitimation de son pouvoir royal[37]. L'Égypte profite de ces troubles pour se révolter et se soustraire à la domination perse sous la conduite d'Amyrtée.

Les satrapies et les villes d'Asie Mineure qui s'étaient rangées sur côté de Cyrus sont confiés à Tissapherne afin qu'il remette en ordre la région. Artaxerxès II compte en effet reprendre le contrôle du littoral égéen. Ceux qui refusent de se soumettre se tournent vers les grecs, et plus particulièrement Sparte, pour les aider. Agésilas II mène la campagne militaire spartiate en Asie Mineure, sans grands succès[38]. Il est rappelé à Sparte car d'autres cités grecques, dont Athènes, menacent la ville. Les Persans se retrouvent par la suite pris entre les combats des Athéniens et des Lacédémoniens qui se déroulent en Asie Mineure vers 396. Artaxerxès II doit ensuite combattre les attaques et alliances d'Évagoras de Salamine à Chypre et en Égypte, entre 391 et 387. Épuisées par les guerres continuelles, les cités grecques aspirent à la paix[39]. En 386, Artaxerxès II impose sa paix (également connue sous le nom de « paix d'Antalkidas ») aux cités grecques, qui l'acceptent toutes à l'exception de Thèbes. Le Roi a besoin de libérer ses armées pour s'occuper de l'Égypte, qui est elle aussi rentrée en rébellion. Vers 381-380, les Perses auraient subi une défaite contre les égyptiens, qui réussissent à reprendre leur indépendance[40]. Suite à cette défaite, les armées achéménides quittent l'Égypte sans réussir à reprendre le contrôle du pays. La paix de 386 avec les Grecs est confirmée à deux reprises, en 375 puis en 371.

Peu après, entre 366 et 358, l'empire connaît des troubles : des satrapes se rebellent en Cappadoce, en Carie, en Lycie, les égyptiens mènent une offensive contre les perses. Les révoltes d'Asie Mineure n'auront guère de conséquences.

Conjuguées à l'échec en Égypte, ces évènements semblent montrer une certaine instabilité du pouvoir impérial et son incapacité à venir à bout des mouvements de révolte[41].

C'est au cours du règne d'Artaxerxès II que commencent à être adorés Anahita et Mithra, alors que les rois perses précédents ne citaient qu'Ahura Mazda dans leurs inscriptions. Les historiens s'interrogent toujours pour savoir si c'est une réelle nouveauté introduite par Xerxès ou si la pratique existait déjà auparavant.

Les dernières années d'Artaxerxès se déroulent parmi les complots. Le Roi avait trois fils légitimes, Darius (l'aîné), Ariaspès et Ochos, et de nombreux bâtards de ses concubines. Selon Plutarque, le Roi désigne Darius comme héritier[42]. Darius fomente un complot contre son père, est découvert, jugé et mis à mort. Ochos, par des manœuvres, déstabilise son frère Ariaspès, qui se suicide. Il supprime ensuite un autre de ses demi-frères, Arsamès. C'est dans ce contexte que le roi Artaxerxès II meurt de vieillesse en 359/358. Ce récit n'est corroboré par aucun autre auteur, et il convient plutôt de penser qu'avant la mort du roi, la cour était agitée par des complots entre factions rivales[43].

Chute de l'empire[modifier]

Alexandre le Grand face à Darius III lors de la bataille d'Issos, mosaïque de Pompéi,

Ochos monte sur le trône sous le nom d'Artaxerxès III (358-338). Dès le début de son règne, Artaxerxès III doit faire face à des troubles: des combats opposent les alliés d'Athènes aux perses en Asie Mineure, des révoltes ont lieu en Phénicie et à Chypre entre 351 et 345. L'armée perse subit également un nouvel échec en Égypte en 351. En 343 Artaxerxès III bat Nectanébo II et reconquiert l'Égypte, qui devient encore une fois une satrapie perse. En Grèce, la Macédoine commence à affronter l'empire perse sur son front occidental[44]. En 338, Philippe II de Macédoine unifie certains États grecs, les autres qui s'opposent à Philippe II comptent sur l'aide du Grand Roi. Les relations exactes sont peu connues, mais Briant dit que la « cour [du Grand Roi] était informée des opérations de Philippe II ». En cette même année 338, Artaxerxès III est empoisonné par son ministre, l'eunuque égyptien Bagoas. Il est dit que « Par ce meurtre, Bagoas détruit l'Empire perse »[45].

Arsès succède à Artaxerxès III sous le nom d'Artaxerxès IV, et est également empoisonné par Bagoas deux ans après. Bagoas aurait tué non seulement tous les enfants d'Arsès, mais aussi plusieurs autres princes locaux, sans doute des satrapes. Bagoas place alors sur le trône Darius III (336 - 330), un cousin d'Artaxerxès III. Pour les macédoniens, Bagoas aurait porté un de ses amis esclaves au pouvoir sous le nom de Darius III[46]. Pour les Perses, Darius a été porté au pouvoir parce qu'il a fait preuve d'un courage exceptionnel lors d'un duel singulier contre les Cadusiens[47]. L'accession au trône de Darius III est entourée de violences, et des incertitudes demeurent sur les conditions d'accès au trône. Briant rapporte que Darius III était un membre de la « souche royale », présenté comme un guerrier d'élite et appuyé par une grande partie de l'aristocratie et de l'armée[48].

Darius III, bien qu'auparavant satrape d'Arménie, n'a aucune expérience impériale. Néanmoins, il prouve son courage la première année de son règne d'empereur en forçant personnellement Bagoas à avaler un poison. En 334, alors que Darius vient juste de réussir à re-soumettre l'Égypte, Alexandre attaque en Asie Mineure. En réponse à l'agression macédonienne, les satrapes de l'ouest se mobilisent et viennent à la rencontre de l'envahisseur. Darius III et plusieurs de ses satrapes font appel à des mercenaires grecs pour renforcer ses armées. Il subsiste de nombreuses interrogations sur le rôle des mercenaires grecs dans la décadence de la puissance militaire perse d'après les récits des différentes sources[49]. L'armée perse essuie alors une première défaite au Granique face aux troupes Macédoniennes aguerries à la bataille. S'ensuivent les défaites aux batailles d'Issos (332), de Gaugamèles et de Babylone (331). Les populations conquises par les macédoniens apparaissent plutôt soulagées de la libération du joug perse selon différents auteurs[50]. Poussant toujours plus loin, Alexandre marche ensuite sur Suse qui capitule et restitue un vaste trésor. Le conquérant se dirige alors vers l'est en direction de Persépolis qui se rend au début de 330. Darius trouve alors refuge à Ecbatane

et rassemble une armée autour de lui. De Persépolis, Alexandre va ensuite vers Pasargades un peu plus au nord, où il traite avec respect la tombe de Cyrus II. Il se dirige ensuite vers Ecbatane. En chemin, des satrapes de Darius III se rendent à Alexandre devant les rapports de force défavorables. Lors de la fuite de Darius III, les satrapes les plus proches du roi semblent avoir organisé un complot autour de sa personne. Darius III est assassiné par plusieurs de ses satrapes, qui se rendent à Alexandre ou bien retournent dans leur province pour se faire proclamer roi[50]. Sur ordre d'Alexandre, les honneurs sont rendus au corps du souverain qui est acheminé vers Persépolis pour y être inhumé.

L'empire Achéménide termine avec la mort de Darius III[50]. Après la conquête et le règne d'Alexandre s'ouvre l'ère des Séleucides, dynastie issue d'un des généraux d'Alexandre le Grand, qui succèdera à celle des Achéménides.

Le roi et le centre de l'empire[modifier]

Localisation des principales villes achéménides.

La structure impériale achéménide tourne autour du Roi des rois, qui est le centre symbolique de l'empire, où qu'il soit. Du point de vue géographique, on peut déterminer que le centre de l'empire se trouve dans la Perse (l'actuelle province du Fars), région d'origine de la dynastie, où il s'incarne dans plusieurs sites palatiaux. Les monuments qu'on y trouve sont les lieux d'expression du pouvoir royal, mais leur fonction exacte reste indéterminée et ils ne semblent pas exercer un fort pouvoir d'attraction sur le reste de l'empire. Pour dominer un vaste territoire depuis cette région au départ peu prospère, les rois perses se sont appuyés sur une administration et une armée dirigées par ses proches, les membres de l'aristocratie perse qui formaient selon l'expression de P. Briant une « ethno-classe dominante », soudée notamment par l'appartenance à des tribus et clans liés entre eux et la pratique d'une langue et d'une religion commune qu'ils n'ont jamais cherché à étendre aux peuples qu'ils dominaient.

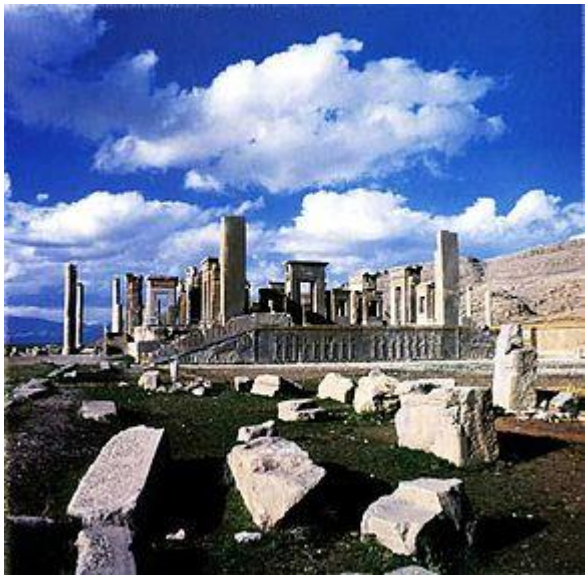
Le « Roi des rois »[modifier]

Bas-relief de Behistun : le triomphe de la justice de Darius Ier face aux rebelles, sous les auspices divins.

Le roi occupe la place centrale dans l'empire perse, aussi bien dans son administration que sur le plan symbolique. Suivant la titulature consacrée, il est le « Roi des rois », *xšāyaθiya xšāyaθiyānām*[51]. Les inscriptions de Darius Ier à Naqsh-e Rostam et Behistun synthétisent bien la conception du pouvoir royal, ses fondements et son insertion dans l'ordre cosmique. Selon les textes du second site, le roi est comme les autres hommes une création du grand dieu Ahura Mazda, mais il s'en distingue parce que ce dernier l'a doté de qualités remarquables[52]. Il est roi grâce au dieu qui l'a placé à la tête des peuples de la terre avec pour mission de les diriger de façon juste et d'assurer la mise en ordre du monde en combattant les mauvais et le mensonge (suivant un principe dualiste). Il est donc l'intermédiaire entre à Ahura Mazda et les hommes pour réaliser le triomphe du bien sur le mal, comme cela ressort bien des bas-reliefs de Behistun dans lesquels les rebelles sont vus comme les manifestations du mensonge et son punis par le roi en personne, car c'est à lui d'accomplir la justice. Pour remplir ce rôle il a été doté par le dieu d'une intelligence supérieure et d'un jugement infaillible. En plus de cela c'est un guerrier accompli, capable de manier l'arc, la lance, de monter à cheval[53]. Les qualités de combattant des rois figurent souvent dans les représentations de ces personnages sur des sceaux ou des monnaies, l'illustrant en position de vainqueur à la chasse ou à la guerre[54]. Le lien du roi avec le monde divin se retrouve également dans sa fonction sacerdotale puisqu'il devait accomplir à des intervalles réguliers des sacrifices en Perse destinés avant tout à des divinités iraniennes[55].

De façon plus prosaïque, le roi perse monte sur le trône par le principe de succession dynastique, lui aussi bien ancré dans la titulature et notamment la notion de dynastie des Achéménides, les descendants d'Achéménès, qui est sans doute mise en place au temps de Darius Ier pour se rattacher à la famille de Cyrus II, lien renforcé par son union avec la fille de ce dernier, Atossa. Le principe dynastique est respecté par la suite, même la présence de nombreux héritiers potentiels au trône à cause troubles dynastiques. Plus largement, le pouvoir du roi s'appuie aussi sur ses liens avec la noblesse perse, l'« ethno-classe dominante » qui assure le gouvernement des postes les plus importants de l'empire et qui est souvent unie par des liens matrimoniaux à la famille royale. Tout le pouvoir de ces derniers émane du roi qui leur attribue leurs fonctions, mais qui doit également composer avec les plus puissants et influents d'entre eux. En dehors des cercles iraniens, le roi s'assure la fidélité de ses provinces par un mélange de contraintes (notamment la crainte des représailles) et une adaptation aux traditions locales, comme cela se voit bien en Babylonie ou en Égypte où le roi reprend dans les inscriptions et représentations bien des aspects des anciens souverains autochtones. Les bas-reliefs des délégations de porteurs de tribut de Persépolis mettent en avant le lien qui unit le roi à ses sujets : il est le « Roi des peuples », *xšāyaθiya dahyūnām*[56].

Les lieux du pouvoir royal[modifier]



Les ruines de l'apadana de Persépolis.

Le pouvoir contrôlant l'empire se trouve là où est le roi, avec son entourage. Concrètement, les rois perses ont repris l'habitude des rois les ayant précédé de résider dans des complexes palatiaux, à ceci de particulier qu'ils en ont eu plusieurs dans lesquels ils résidaient périodiquement, et qu'ils pouvaient se déplacer dans tout leur empire si besoin. La capitale originale de la dynastie est peut-être Anzan (Tell-e Malyan dans le Fars), vieille ville élamite dont les premiers rois perses se réclament mais qui n'a pas laissé de traces d'occupation notable de leur époque[57]. À l'époque de Cyrus II, la capitale mède Ecbatane (l'actuelle Hamadan) devient une autre capitale après sa conquête, mais les niveaux d'époque perse n'y ont pas été dégagés[58]. Babylone prend le même rôle après sa conquête, et des

aménagements d'époque achéménide ont été repérés dans son « Palais sud », dont les niveaux connus sont pour la plupart attribués à l'époque de l'empire babylonien même si une grande partie est peut-être due aux Achéménides (notamment Darius Ier)[59]. Cyrus établit la première capitale proprement perse dans le Fars, Pasargades (le « Campement des Perses »), un vaste complexe palatial intégré dans des jardins, rappelant un campement, réminiscence de la tradition nomade des rois perses. D'autres constructions sont accomplies sur ce site par des rois suivants, qui semblent avoir fait de ce site leur lieu de couronnement[60]. Suse, une autre vieille capitale élamite, devient capitale de l'empire probablement à partir de l'époque de Darius Ier qui érige sur son acropole un vaste palais royal peu après son intronisation, et plus tard Artaxerxès II fait ériger un autre palais sur le même site mais en en contrebas sur les bords du Chaour[61]. Darius fait aussi construire un autre grand palais royal sur le même modèle à Persépolis, la « Ville des Perses », elle aussi dans le Fars. Xerxès Ier poursuit les constructions sur ce dernier site, qui est le plus vaste complexe architectural dû à la dynastie achéménide, et se veut le meilleur symbole de leur puissance[62]. Les deux grands palais de Suse et de Persépolis, érigés sur de vastes terrasses, sont dominés par un édifice appelé par les archéologues *apadana*, bâtiment de forme carrée constitué d'une vaste salle hypostyle et de portiques à l'extérieur, servant probablement de salle de réception ou pour des rassemblements importants. Ce sont les formes les plus caractéristiques de l'architecture palatiale achéménide, que l'on retrouve sur plusieurs sites palatiaux dans l'empire. Elles jouxtent des bâtiments résidentiels et administratifs organisés autour de cours centrales suivant le modèle mésopotamien. Les importants trésors devaient s'y trouver même s'ils n'est pas aisé de les identifier[63].

Les auteurs grecs rapportent que les rois achéménides déplaçaient leur capitale selon la saison : en hiver, les rois sont à Suse, en été à Ecbatane, en automne à Persépolis et le reste de l'année à Babylone[64]. Il faut cependant remarquer qu'en dehors de Babylone, il n'y a pour l'instant aucune indication que ces « capitales » aient été des agglomérations importantes, puisque les fouilles et prospections archéologiques n'ont identifié que des sites palatiaux royaux et provinciaux dans l'Iran achéménide et pas de « ville »[65]. Cela pose la question de leur fonction exacte qui est encore incertaine et débattue, notamment pour Persépolis dans laquelle certains voient surtout un centre cérémoniel[66].

Les autres lieux symbolisant le pouvoir royal dans le centre de l'empire sont les tombeaux royaux. Cyrus a fait ériger le sien sur le site de Pasargades dans un jardin sous la forme d'un bâtiment construit sur un socle[67], tandis que ses successeurs ont opté pour la forme de tombeaux rupestres, situés d'abord à Naqsh-e Rostam, un vieux sanctuaire rupestre élamite, suite à Darius Ier[68], puis dans les alentours de Persépolis.

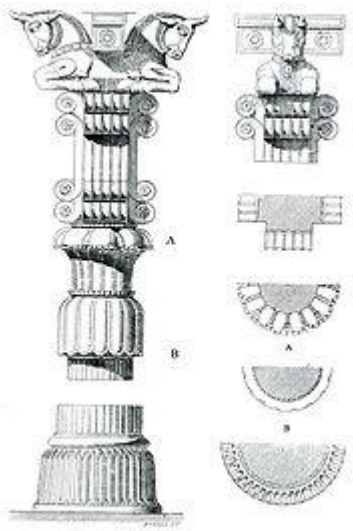
Vue panoramique des tombeaux rupestres des rois achéménides de Naqsh-e Rostam.

L'expression du pouvoir dans les capitales de la Perse[modifier]

L'art achéménide est un art de dignification, servant à l'échelle de l'empire à glorifier la dynastie régnante[11]. L'extension de l'empire achéménide permet un développement de l'art à sa mesure. L'apogée de l'art achéménide culmine au moment où le pouvoir persan est également à son apogée, notamment grâce aux tributs récoltés dans tout l'empire. Cela se retrouve sur les sites royaux du sud-ouest iranien où les traces les plus conséquentes de constructions du pouvoir achéménide ont été mises au jour.

Ruines d'un des édifices hypostyles de Pasargades.

C'est Cyrus qui, le premier, utilise l'architecture et l'urbanisme pour exprimer la diversité culturelle de l'empire et affirmer la force du pouvoir central. Pasargades est conçue par le roi et ses conseillers, et les travaux sont réalisés par des artisans lydiens et mésopotamiens, dont la présence est attestée par des tablettes[69]. Les emprunts stylistiques aux régions anatoliennes, assyro-babyloniennes voire phéniciennes et égyptiennes sont nombreux à Pasargades. Le résultat n'est cependant pas une juxtaposition de styles hétérogènes mais bien un nouvel ensemble qui s'inscrit dans un programme impérial et dynastique[69]. Pasargades marque donc une première étape dans le développement du style architectural et urbanistique perse : située dans une plaine au sein d'un vaste parc irrigué et dominé par une forteresse, sa structure couvre environ 10 hectares et est organisée selon un plan orthogonal mais pas encore symétrique. Des pavillons carrés ornés de colonnades en façade forment les accès aux différentes zones de l'ensemble qui comprend également deux palais hypostyles asymétriques. L'un flanqué latéralement de deux grands portiques de longueur inégale revêt ainsi une forme de « H » ; l'autre, véritable ébauche stylistique, annonce les futurs apadanas de Suse et Persépolis. Ses ailes asymétriques ainsi que la présence de renfoncements latéraux sont révélateurs de recherches et tâtonnements architecturaux encore inaboutis[70]. Afin de marquer son avènement au pouvoir, et d'assurer sa légitimité au trône, Darius le Grand lance par la suite un gigantesque programme de construction, de transformation et d'embellissement à Pasargades, puis surtout à Suse et à Persépolis. Il mène également des travaux à Babylone et Ecbatane. Les inscriptions et les dépôts de fondation indiquent clairement que Darius veut montrer l'image de son pouvoir souverain et illimité[71]. Ce programme monumental sera ensuite repris par ses successeurs : Persépolis reste ainsi en construction jusqu'à la chute de l'empire perse. Le style architectural achéménide est alors à son apogée. Le plan de Persépolis est ainsi rationalisé et équilibré : le plan carré est systématisé, les espaces hypostyles sont généralisés. Les colonnes sont strictement arrangées, y compris dans les annexes des palais. Autre innovation majeure : les transitions des portiques aux côtés latéraux sont assurées par des tours d'angle sur l'apadana. Des grandes portes et différents passages distribuent la circulation vers les bâtiments majeurs[72].


Colonne de l'apadana de Persépolis, par Eugène Flandin, 1840. Cet élément architectural combine des éléments d'inspiration égyptienne (bases de colonnes campaniformes), ionienne (volutes) et mésopotamienne (taureaux)[73].

Une des caractéristiques de la Perse achéménide est donc l'érection dès le règne de Cyrus le Grand de constructions monumentales palatines en totale rupture avec l'absence de telles constructions au cours des périodes antérieures. En effet, les Perses ne possédaient pas à l'origine de bagage architectural propre : il s'agissait en effet d'un peuple semi-

nomade de pasteurs et cavaliers[74]. Ils font donc appel au savoir-faire d'ouvriers, artisans et architectes provenant de toutes les nations de l'empire, intègrent ces influences et proposent rapidement un art original dont le style est marqué par la combinaison d'éléments issus des civilisations assujetties. Il ne s'agit pas d'une hybridation, mais plutôt d'une fusion des styles qui en créent un nouveau. L'architecture perse est utilitaire, rituelle, et emblématique[75]. Présent au Moyen-Orient avant les Perses, le principe d'espaces internes créés par des supports et plafonds en bois évolue, la salle hypostyle devient l'élément central du palais. L'apport des techniques grecques permet à l'architecture perse d'aboutir à des constructions différentes où l'espace a des fonctions différentes : le dégagement de vastes espaces au moyen de colonnes hautes et fines constitue une révolution architecturale propre à la Perse. Les salles hypostyles y sont destinées aux foules et plus seulement aux prêtres comme en Grèce ou en Égypte[76]. Du fait de l'inclusion de l'Ionie dans les satrapies de l'empire, l'architecture perse achéménide est marquée par une influence grecque ionienne, visible dans les salles hypostyles et les portiques des palais de Persépolis[77]. Des architectes lydiens et ioniens sont engagés sur les chantiers de Pasargades, puis plus tard sur ceux de Persépolis, et Suse. Ils en réalisent des éléments, et on trouve ainsi des graffitis en grec dans les carrières proches de Persépolis, mentionnant les noms de chefs carriers. La participation de Grecs à l'érection de colonnes et à l'ornement de palais en Perse est également mentionnée par la charte de Suse, ainsi que par Pline l'Ancien[78],[79]. Les palais achéménides portent également les marques d'influences mésopotamiennes (en particulier dans la formule palatine associant deux palais, l'un pour l'audience publique et l'autre pour l'audience privée), babylonienne (reliefs émaillés et polychromes), assyriennes (orthostates ornés de bas reliefs, hommes-taureaux ailés des portes), égyptiennes (gorges des corniches surplombant les portes, portiques)[75]. Tous les palais achéménides avaient systématiquement des murs en brique crue, ce qui peut paraître surprenant dans une région où la pierre de construction est disponible en quantité. C'est en fait une caractéristique commune à tous les peuples du Moyen-Orient, qui ont réservé les murs de pierre aux temples et aux murailles. Aucun mur de Persépolis n'a donc survécu, les éléments encore dressés sont les chambranles des portes et les colonnes de pierre[72].

Une des délégations de porteurs de dons des escaliers est de l'apadana de Persépolis : les Arméniens, offrant un cheval et un vase luxueux en métal.

Les artisans qui ont travaillé sur ces chantiers devaient suivre à la lettre les consignées données par les conseillers du roi. Les emprunts aux arts antérieurs de la région sont alors fondus en un art royal qui suit un programme précis : montrer la toute-puissance du Grand Roi et sa capacité à assure l'unité du monde sous la protection d'Ahura Mazda et de mobiliser les peuples du monde malgré leur diversité[71]. Cela se voit concrètement dans inscriptions de fondation retrouvées dans les palais perses ont pour but de porter ce message à ceux qui les visitent et surtout à la postérité, comme l'inscription de Darius Ier trouvée sur un bâtiment de Suse disant que tous les peuples vassaux apportaient leur force de travail ou leurs matériaux pour la construction du palais[80]. Ce message est également transmis par les représentations des délégations des porteurs de dons de l'empire Persépolis apportant chacun des produits caractéristiques de leurs pays[81], ou encore sur le tombeau Darius à Naqsh-e Rostam sur la façade duquel les peuples de l'empire sont représentés en train de porter le registre supérieur où le roi rend hommage à son grand dieu qui surplombe la scène[68],[82].

Plusieurs de ces scènes renvoient probablement à des cérémonies qui avaient lieu dans les sites palatiaux. Ceux-ci avaient une fonction cérémonielle évidente, permettant au pouvoir royal de s'affirmer symboliquement, notamment dans son lien avec les dieux lors de sacrifices ou d'autres actes de culte[55]. Reste à déterminer si les représentations de porteurs d'offrandes de l'apadana de Persépolis symbolisent un rituel d'hommage qui a véritablement lieu, peut-être lors du Nouvel An (Nowrouz, en mars) selon un principe qui se retrouve des textes iraniens et indiens postérieurs à l'empire et qui symboliserait quant à lui le lien entre le roi et ses peuples. Cela renvoie une nouvelle fois à la question de savoir si la fonction rituelle est première dans la raison d'être de ce site[66].

Les formes d'art des palais royaux[modifier]

Le matériel artistique des sites royaux perses est plutôt limité quantitativement, mais il suffit à illustrer les caractéristiques essentielles de l'art aulique de cette période, symbolisant la puissance de l'empire et synthétisant des influences apportées en son centre par des artisans venus de régions diverses. Il est avant tout représenté par les sculptures en bas-reliefs des édifices palatiaux, les briques émaillées qui en ornaient d'autres, et de la vaisselle en métal précieux.

Sculpture[modifier]

Génie ailé gardien de porte sculpté en bas-relief, Pasargades : cette figure reprend des éléments assyriens (ailes), élamites (vêtement) et égyptiens (couronne)[83].

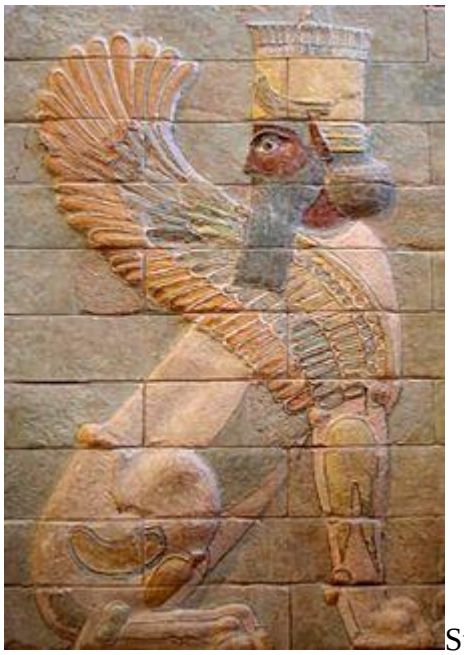
Le forme la plus connue et la plus répandue de sculpture achéménide est le bas-relief, particulièrement à Persépolis, où les bas-reliefs décorent systématiquement les escaliers, les côtés des plateformes des palais et l'intérieur des baies. On suppose également qu'ils étaient utilisés dans la décoration des salles hypostyles. On peut y voir des inspirations égyptiennes et assyriennes, voire grecques pour la finesse de l'exécution. On y rencontre la plupart des stéréotypes des représentations orientales antiques : tous les personnages sont représentés de profil ; si la perspective est parfois présente, les différents plans sont généralement rendus l'un sous l'autre ; les proportions entre les personnages, les animaux et les arbres ne sont pas respectées ; le principe d'isocéphalie est strictement appliqué, y compris sur différentes marches d'escalier. Les sujets représentés sont des défilés de représentants des peuples de l'empire, de nobles perses et de gardes, des scènes d'audience, des représentations royales et des combats entre un héros royal et des animaux réels ou imaginaires. Ces bas-reliefs sont remarquables pour leur qualité d'exécution, chaque détail y est rendu avec une grande finesse[72].

Statue d'un chien, provenant de la tour sud-est de l'Apadana, Musée national de Téhéran.

On connaît très peu de sculpture achéménide en ronde-bosse ; celle de Darius, retrouvée à Suse est la plus connue (voir ci-contre). Il ne s'agit cependant pas d'un exemple unique ; par exemple, Plutarque mentionne qu'à Persépolis se trouvait une grande statue de Xerxès Ier[84].

Cependant, de nombreux éléments de décoration peuvent être considérés comme de la ronde-bosse. Elle est surtout utilisée pour des représentations d'animaux réels ou mythologiques, souvent inclus comme éléments architecturaux dans les portes et les chapiteaux. Ce sont essentiellement des taureaux qui sont représentés comme gardiens des portes, ainsi qu'au portique de la salle des Cent Colonnes. Les chapiteaux de colonne se terminent par des impostes de protomes animaliers : taureaux, lions, griffons… Les animaux sont très stylisés, sans aucune variation[72]. Quelques statues entièrement en ronde-bosse ont également été retrouvées, telle celle représentant un chien, qui décorait une tour d'angle de l'Apadana.

Polychromie[modifier]


Sphinx du palais de Darius à Suse. Briques siliceuses à glaçure, vers 510 av. J.-C. conservé au musée du Louvre.

Contrairement à Persépolis, les palais de Suse ne présentent pas de bas reliefs taillés dans la pierre. La décoration y est assurée par des ensembles en brique émaillée réalisant de vastes panneaux de céramique polychrome d'inspiration mésopotamienne. Y sont déclinées des figures animales (lions, taureaux, griffons) et des représentations de Mélophores comme celles des reliefs persépolitains. La polychromie joue donc un rôle considérable dans l'art représentatif achéménide, transfigurant les personnages et figures représentés, donnant aux palais un éclat coloré[85].

Nonobstant la découverte de céramiques polychromes de Suse, l'utilisation de peintures colorées à Persépolis a souvent été mésestimée du fait des nombreuses altérations que subissent les pigments au cours du temps. La mise en évidence de multiples couleurs sur de nombreuses pièces issues de la plupart des palais et bâtiments persépolitains atteste de la richesse et de l'omniprésence de peintures polychromes à Persépolis. Il ne s'agit pas seulement de preuves reposant sur des traces pigmentaires persistant sur des objets, mais de preuves consistantes comme des agglomérats de peintures formant des grumeaux, de couleurs ayant pris en masse dans des bols retrouvés en de multiples endroits du site. Ces couleurs étaient utilisées non seulement sur les éléments architecturaux (murs, reliefs, colonnes, portes, sols, escaliers, statues), mais aussi sur les tissus et autres décorations. Briques vernissées, revêtement de sols en chaux colorée à l'ocre rouge ou gypseux vert-gris, colonnes peintes et autres tentures paraient ainsi les intérieurs et extérieurs des palais. La grande palette des couleurs retrouvées donne en effet une idée de la richesse polychromique présente à l'origine : noir (asphalte), rouge (verre rouge opaque, vermillon, hématite de l'ocre rouge), vert, bleu égyptien, blanc, jaune (ocre ou doré). L'utilisation de pigments végétaux est évoquée, mais n'est à ce jour pas démontrée[86].

Orfèvrerie de cour[modifier]

Anse de vase en forme de bouquetin ailé. Argent partiellement doré, IVe siècle av. J.-C., musée du Louvre.

L'orfèvrerie est un domaine capital du tribut imposé aux nations assujetties par les souverains perses. Les reliefs des tributaires ainsi que les tablettes de Persépolis mettent en évidence l'importance du drainage d'œuvres d'art par les Perses au travers de toutes leurs possessions[87].

Les multiples découvertes de nombreuses pièces de vaisselle en métaux précieux (or, électrum, argent) datant de l'époque achéménide témoignent de l'importance d'un art d'apparat au service de banquets somptuaires lors de fêtes cultuelles. Directs héritiers de l'art métallurgique de Marlik ou d'orfèvres grecs, des rhytons d'or et d'argent sont remarquables par leur maturité esthétique et leur perfection technologique. De même, amphores d'argent, coupes, et plats à goderons, vases, bijoux, parures, armes d'apparat, mêlent classicisme et syncrétisme. À l'instar des autres domaines artistiques perses, l'orfèvrerie intègre donc des influences et savoir-faire multiples provenant de tout l'empire, qu'elle combine en un nouveau style royal perse propre et original[87].

Si le travail de l'or était déjà développé sur le territoire correspondant à l'empire Perse à Hasanlu, en Amlach, ou dans l'Urartu, la similitude entre certaines pièces d'orfèvrerie achéménide et d'autres provenant de Marlik est telle qu'elles semblent sortir des mêmes ateliers, bien que réalisées parfois à quelques décennies voire siècles d'écart. Certaines analogies stylistiques et de thèmes se rencontrent en Anatolie, en Grèce, en Perse, et jusqu'en Thrace, et témoignent de l'importance des diffusions de style au travers de tout l'empire au travers notamment de migrations tribales Scythes[87].

La vie à la cour royale[modifier]

La cour royale semble être le lieu par excellence du pouvoir dans l'empire achéménide : c'est là que vit le roi, avec sa famille et ses familiers. C'est également là que les nobles doivent résider, que sont prises les décisions administratives et stratégiques, que les satrapes sont convoqués ou reçus. Cependant, les documents portant sur la vie de la cour sont rares et inégalement distribués[88].

Le Roi achéménide se déplace périodiquement entre les différentes résidences royales (Persépolis, Suse, Ecbatane, etc.), accompagné de la cour et de ses différents services. Lors des voyages, le souverain loge dans une tente très luxueuse dressée au milieu du camp et pourvue de signes distinctifs[89],[90]. La vie à la cour royale semble réglée par des règles d'étiquette aulique très strictes[91]. Le Roi est entouré de hauts officiers de cour, chargés de s'occuper de différentes affaires (Trésor Royal, chancellerie), et qui lui rendent compte directement. Un personnel nombreux est également chargé du service des audiences. En effet, les solliciteurs et suppliants se présentent à la porte du roi. Ces visiteurs transmettent leur messages à des gardiens ou à des porteurs de message, et ne sont reçus devant le roi que sur convocation[92]. Toute personne s'approchant du roi sans avoir été convoquée est condamnée à mort[93].

Le roi prend généralement ses repas seul, par souci de sécurité. Lors des banquets, la place des convives est soigneusement choisie, à la fois pour témoigner des faveurs du roi et pour assurer sa sécurité. Les auteurs grecs sont tous frappés par le luxe et l'apparat des banquets de cour. Les vivres et aliments du roi sont transportés à part, comme ceux des Immortels[94]. Les empoisonnements sont courants au sein de la cour ; le Roi emmène donc partout avec lui de l'eau du Choaspes, la rivière qui coule à Suse. L'eau est bouillie et transportée dans des vases d'argent[95]. De même, la fonction d'échanson est très importante à la cour ; le Roi boit un vin qui lui est réservé, et l'échanson fait également office de goûteur[96].

Ces mesures ne servent pas seulement à souligner la place particulière du roi, elles semblent aussi être destinées à préserver sa santé[97]. Les médecins tiennent donc également une place importante dans l'entourage royal. Proches du roi comme les échansons, il leur est facile d'empoisonner le monarque. Ces fonctions se destinent donc à des personnes de confiance. Les médecins royaux sont principalement grecs et égyptiens.

Parmi le personnel de la cour se trouvent également les eunuques, divisés en deux catégories : ceux faisant partie de l'entourage proche du roi, et les autres, domestiques. Le service du roi et des princesses royales exige une nombreuse domesticité d'eunuques. Leur rôle est de veiller sur la chambre du roi et des princesses[98]. Ils sont généralement originaires de pays soumis, et leur statut est proche de celui d'esclaves, même si leur intimité avec le roi leur confère un statut particulier[99].

Sceau-cylindre représentant une scène érotique. Marbre jaune, VI-IVe siècles av. J.-C. Provenance : Suse. Conservé au musée du Louvre.

De nombreux auteurs anciens nous apprennent que le Roi, et d'autres personnes, pratiquent la polygamie et ont de nombreuses concubines[100]. Les princesses royales, et toutes les femmes en général, disposent d'appartements particuliers. Des concubines résident dans une « maison des femmes » après avoir passé une nuit avec le Grand Roi[101], et restent auprès de lui. Les princesses royales disposent d'une plus grande autonomie et voyagent, comme l'attestent les tablettes de Persépolis. Elles gèrent également leurs terres, leurs domestiques, voire leurs ateliers[102].

La chasse est sûrement le loisir favori des rois. Elle présente en effet l'avantage de constituer une très bonne préparation physique pour le jeune noble, et un évènement au cours duquel il peut montrer son courage, son habileté et sa puissance (le premier trait lui est réservé). La chasse est pratiquée dans les *pairidaeza*, parcs clôturés de grande étendue: le mot signifiant en effet « ayant une clôture de tous les côtés ». Ces jardins sont à la fois des lieux de détente et d'agrément, aménagés par des horticulteurs, et d'immenses réserves de chasse[103]. Les techniques de chasse sont variées : à pied, à cheval, en char ; utilisant l'épée, l'arc, le javelot, ou le filet.

L'aristocratie perse[modifier]

Mèdes et Perses sur les bas-reliefs l'escalier oriental de l'Apadana de Persépolis.

La structure de l'empire perse repose sur des hommes liés au roi, appartenant aux familles de l'aristocratie perse, l'« ethno-classe dominante ». Ces personnes s'identifient par leur « peuple », *dahyu*, terme que l'on peut aussi traduire par « tribu » ; il s'agit des Perses, mais aussi leurs « cousins » Mèdes avec lesquels les Grecs les confondent souvent. Viennent ensuite le clan (*zara*), comme celui des « Achéménides » (descendants d'un ancêtre commun lointain), puis

la famille (au sens large) ou maison (*viθ*) que l'on retrouve dans la mention du père et du grand-père du personnage, donc des ascendants directs[104]. La société perse est très hiérarchisée, organisée autour de familles aristocratiques ayant chacune un chef de maisonnée à leur tête, le roi étant le chef de toutes[105]. Les hommes de ces familles occupent les plus hauts postes de l'administration de la cour royale, des satrapies et de l'armée. Ils sont de fait les premiers bénéficiaires des richesses accumulées par l'empire, parce qu'ils en contrôlent le flux et profitent en priorité des largesses des rois, même si cette position peut être précaire. Ces personnages sont liés par des liens de sang ancestraux renforcés par des alliances matrimoniales, formant une grande « maisonnée » présidant à la destinée de l'empire. Les plus puissants, notamment le roi et les princes, se lient personnellement avec d'autres aristocrates qui deviennent leur *bandaka*, terme complexe à traduire impliquant soumission et fidélité et répression impitoyable en cas de trahison[106]. Au sommet de l'empire, la relation entre le roi et les élites est donc complexe, reposant sur l'intégration des grandes familles à la hiérarchie royale et à la captation des profits tirés de l'empire en échange de leur fidélité, et aussi sur une culture commune (reposant notamment sur la langue, la religion, l'éducation aristocratique) que l'on n'a jamais cherché à étendre aux autres peuples. Ce système s'est révélé durable et donc solide, en dépit de plusieurs secousses[107].

Plusieurs sources écrites fournissent des informations sur l'éducation des jeunes aristocrates perses, qui leur procure le bagage culturel de l'« ethno-classe dominante ». Même si l'éducation est en principe ouverte à tous les Perses, les enfants des catégories laborieuses restent en dehors de ce système, réservé aux élites. Les meilleures familles envoient même leurs fils pour être éduqués à la cour royale pour les préparer au mieux à exercer les hautes fonctions administratives et militaires, donc à devenir des loyaux serviteurs du roi. D'après les textes connus, il semble que l'éducation des jeunes nobles achéménides commence dès l'âge de cinq ans, et dure de dix à vingt ans selon les sources. Strabon dit que les jeunes s'exercent à la gymnastique, sont entraînés à la chasse à l'arc, à la lance et à la fronde, et apprennent à planter des arbres, à cueillir des plantes et à fabriquer des vêtements et des filets. Xénophon signale que leur éducation comprend aussi une partie destinée à développer leur sens de la justice, leur obéissance, leur endurance et leur maîtrise de soi, Hérodote précisant qu'ils apprennent à « dire la vérité »[108].

Écritures et langues des rois perses[modifier]

Inscription trilingue en cunéiformes vieux-perse/babylonien/élamite de Xerxès Ier retrouvée sur un rocher des bords du lac de Van, Turquie orientale..

Plusieurs types de sources écrites de l'époque achéménide ont été mises au jour dans le centre de l'empire. Les inscriptions royales en cunéiforme sont celles qui sont connues depuis le plus longtemps. Plusieurs d'entre elles sont présentées sous une forme trilingue : vieux-perse, akkadien (babylonien) et élamite. Elles ont servi de base au déchiffrement des écritures cunéiformes au XIXe siècle[109], occupant une place à part dans l'histoire de l'assyriologie même si elles ont vite été reléguées au second plan suite aux découvertes de sources plus abondantes dans cette écriture dans d'autres régions du Moyen-Orient. Elles relatent souvent des actes de construction du roi, parfois des victoires militaires, et sont inscrites sur de la pierre, parfois du métal, matériaux durables en mesure de faire parvenir la gloire du souverain aux générations à venir, suivant une tradition directement reprise des royaumes mésopotamiens et élamite[110]. Des textes de la pratique ont été exhumés à Suse et surtout Persépolis, en grande majorité des actes administratifs rédigés en élamite, parfois en akkadien, araméen et même en vieux-perse dans un cas. Ils étaient rédigés sur des tablettes d'argile, matériau assez résistant aux injures du temps même s'il n'est pas employé pour être conservé longtemps[111].

Le vieux-perse cunéiforme est un système d'écriture avant tout phonétique, avec une trentaine de signes syllabiques et trois voyelles pures (a, e, i) mais comportant huit logogrammes (signes ayant pour valeur un mot, comme « pays », « roi », « dieu »). Elle a été sans doute élaborée pour les inscriptions de Darius Ier, et son usage hors de Perse a été très limité (dans des inscriptions trilingues voire quadrilingues retrouvées en Égypte ou en Anatolie par exemple). La

langue dans laquelle elle est écrite est de type iranien, inspirée de celle parlée par les Perses de l'époque mais comprenant des mots venant des langues d'autres peuples iraniens, notamment les Mèdes, les langues parlées par les élites dirigeant l'empire. Il faut donc la considérer comme une construction pour le but des inscriptions royales, au même titre que l'écriture qui la rapporte[112].

Tablette d'argile administrative de l'archive des fortifications de Persépolis rédigée en élamite, c. 400.

En reprenant le système cunéiforme pour les inscriptions en vieux-perse, la chancellerie achéménide se plaçait dans la filiation des royaumes antérieurs. Elle le faisait encore plus en reprenant directement leurs formes d'écritures monumentales. Le babylonien, langue sémitique qui est un dialecte de l'akkadien, est comme son nom l'indique la langue des inscriptions des rois babyloniens et des textes littéraires et administratifs de Babylonie, qui était aussi employée en Élam. Elle était notée sous la forme d'écriture cunéiforme la plus courante, associant des dizaines de signes syllabiques et d'autres à valeur logographique[113]. La langue élamite était l'isolat linguistique employé par le peuple ayant précédé les Perses dans le sud-ouest iranien. Elle aussi notée par l'écriture cunéiforme, elle a été reprise par l'administration perse pour les archives palatiales sur tablettes d'argile, en plus des inscriptions royales[114]. Cela reflète l'habitude des Perses à reprendre les écritures déjà utilisées avant eux dans les régions qu'ils dominent en employant des scribes locaux, et non pas à imposer leur forme de langue et d'écriture. Dans le contexte égyptien, les inscriptions royales apparaissent aussi en hiéroglyphes[115].

La langue la plus répandue dans l'administration de l'empire, qui n'était pas une de celles employées pour les inscriptions monumentales, était l'araméen sous sa forme dite « impériale ». C'est une autre langue sémitique notée elle par un alphabet et généralement écrite sur du parchemin ou du papyrus, matières périssables qui n'ont pu être conservées en dehors du cas des archives d'Éléphantine[116]. Il s'agissait déjà de l'écriture la plus répandue et de la langue la plus parlée (sous diverses formes dialectales qui ne correspondaient pas forcément à celles écrites) durant les derniers temps de l'empire assyrien et sous l'empire babylonien, que les rois perses ont reprises et probablement aidé à diffuser encore plus du fait de son caractère véhiculaire. Elle servait notamment pour des actes administratifs, mais aussi pour diffuser des proclamations officielles à une audience large[117].

La religion des rois perses et de la Perse à l'époque achéménide[modifier]

Personnage divin sortant d'un disque ailé dominant plusieurs bas-reliefs perses, généralement interprété comme la représentation du grand dieu Ahura Mazda[118] (ici sur une porte de Persépolis).

La religion des populations de la Perse à l'époque achéménide est avant tout connue par le haut, par des documents provenant du pouvoir royal et des élites perses. Les inscriptions officielles des rois en premier lieu. Pour ce qui est des croyances, elles indiquent que le grand dieu des Perses est Ahura Mazda (le « Seigneur-Sagesse »), qui reste le grand dieu des Iraniens jusqu'à la conquête islamique. Suivant les inscriptions de Darius, il « a créé la terre, le ciel, l'homme, le bonheur pour l'homme » : c'est un dieu créateur. Il est surtout mentionné comme la divinité souveraine, celui qui a créé le roi, l'a doté de qualités surpassant celles des autres hommes pour ensuite lui accorder la victoire et

le placer à la tête de son empire[119]. Cette forme de religion est un hénothéisme, puisque d'autres dieux existent, mais d'un rang inférieur. Les inscriptions de Darius invoquent des « autres dieux qui existent », sans plus de précisions, celles d'Artaxerxès II ou III montrent que ce roi a élevé le rang de Mitra et Anahita, deux autres divinités iraniennes majeures[120]. Les tablettes de Persépolis indiquent que le palais royal pourvoyait dans le cœur de la Perse au culte de diverses divinités, dont certaines ont pu être identifiées comme iraniennes (Naryasanga, peut-être Zurvan) et d'autres sont des divinités élamites qui continuent à être vénérées aux mêmes endroits où elles l'étaient depuis plusieurs siècles avant l'arrivée des Perses (Humban, Napirisha)[121].

La question de savoir si les Achéménides étaient ou non des Zoroastriens est très controversée. D'un côté, leur dieu suprême est bien Ahura Mazda et le nom du prophète Zarathoustra (Zoroastre) est bien parvenu aux auteurs Grecs contemporains. Mais d'un autre côté il ne figure pas dans les sources perses connues (mais pourquoi y serait-il ?), de même que les Amesha Spenta (hypostases d'Ahura Mazda) ou bien les textes sacrés zoroastriens (l'Avesta et notamment les Gathas), et plusieurs actes de culte connus des rois perses ne sont pas en accord avec les réformes attribuées à Zarathoustra, en particulier au moment de funérailles (les rois se font enterrer alors que cela est proscrit par le zoroastrisme)[122]. Des concepts présents dans le zoroastrisme transparaissent dans des inscriptions royales, comme l'opposition « vérité » (*hašiya*)/« mensonge » (*drauga*) relevant d'une conception dualiste bien/mal, le premier devant triompher sous les auspices d'Ahura Mazda. Mais ils sont là politisés (les « menteurs » étant les rebelles, le triomphe de la « vérité » étant alors la victoire du roi) et ne présentent pas vraiment un dualisme radical[123]. La situation reste donc indéterminée.

Le culte tel qu'il est connu est placé sous le patronage des rois perses, qui accomplissent eux-mêmes des rituels[124]. Le « clergé » apparaît surtout dans les textes de Persépolis, mais aussi dans des textes grecs. Les « Mages » (*maguš*) semblent être les prêtres des dieux iraniens par excellence, constituant peut-être une tribu sacerdotale (d'origine mède si on suit Hérodote), chargés d'accomplir des sacrifices voire de l'oniromancie[125]. Des prêtres de la religion élamite ancienne (*šatin*) sont mentionnés dans les textes de Persépolis, collaborant apparemment avec les prêtres de la religion perses, la frontière entre les deux n'étant apparemment pas nette suite à une processus de fusion voire d'acculturation entre les deux ethnies. D'autres prêtres sont désignés suivant leur fonction rituelle : le *lan-lirira* est « celui qui fait la cérémonie-*lan* », un rituel dont la nature est débattue ; l'*atravaša* serait « celui garde le feu », ce qui indiquerait la pratique d'un culte du Feu dans la plus pure tradition iranienne, que semblent également représenter plusieurs sceaux[126]. Mais là non plus rien n'est assuré car l'utilisation du feu dans un rituel ne signifie pas qu'on le vénère. Les rituels s'accompagnent en tout cas d'offrandes dont les livraisons sont enregistrées dans les tablettes persépolitaines : petit bétail, céréales, fruits, vin, bière[127]. Les lieux de culte sont mal connus. Hérodote dit que les Perses n'avaient pas de temples, et il faudrait envisager donc qu'ils n'en construisent qu'à partir de l'Artaxerxès (II ou III) qui en mentionne dans ses inscriptions. Les archives de Persépolis indiquent bien la présence de nombreux lieux de culte, dont certains sont sans doute des temples (liés plutôt à la religion élamite ?). L'archéologie n'a pas pu repérer de temples, juste des probables espaces cultuels en plein air avec des autels comme à Pasargades (deux socles de pierres dont un porte un brûleur)[128].

Administration, contrôle et mise en valeur des territoires[modifier]

Cartouche portant le nom de Darius Ier transcrit en hiéroglyphes, témoignage de l'adaptation des rois perses aux traditions des provinces de l'empire, temple d'Hibis de l'oasis de Kharga.

L'Empire perse achéménide est un État multinational hiérarchisé contrôlant bien la plupart de ses territoires, grâce à une administration aux mains de l'« ethno-classe dominante » contrôlant les institutions et ressources locales. Les anciens découpages territoriaux servent de base au nouveau découpage administratif, dont l'innovation la plus

marquante est la constitution de vastes provinces, les satrapies, dont les gouverneurs sont chargés du maintien de l'ordre et du prélèvement des tributs. Il s'agit donc avant tout d'assurer la sécurité de l'empire et sa mise en valeur tout en prenant en compte la contrainte de son immensité et de la diversité de ses populations. Cela se fait par différents moyens : systèmes fiscal et de communication, armée, projets de mise en valeur agricole, parfois mise en place d'un système monétaire.

Satrapies et administration provinciale[modifier]

L'extension de l'empire achéménide posait un problème de découpage territorial. Les entités politiques précédant les conquêtes de Cyrus et de ses successeurs disposaient déjà de cadres administratifs qui pouvaient être intégrés à l'administration perse, mais leur extension géographique était diverse et en général trop réduite par rapport au nouvel empire. Il a donc fallu constituer des unités territoriales entre les échelons déjà existants et celui de l'empire dirigé par le roi et sa cour : ce furent les vastes provinces que les Grecs appelaient « satrapies », du vieux-perse (sans doute dérivé du mède) *xšaçapāvan*[129]. Cet échelon, mis en place dès les règnes de Cyrus II et Cambyse est un élément essentiel de la cohésion de l'empire, qui reprend parfois les limites des royaumes conquis (celui de Babylone au début et celui d'Égypte) et dans la plupart des cas est créé *ex nihilo*[130]. Cela est intégré dans une stratégie visant à asseoir la domination sur une idéologie faisant appel à la collaboration avec les structures de pouvoir locales. Les conquérants cherchent ainsi à apparaître plus comme protégeant les traditions et sanctuaires que comme les bouleversant. Les élites locales sont ainsi associées à la bonne marche du nouvel empire[131].

Les satrapies, qui sont une vingtaine à partir du règne de Darius Ier, sont gouvernées par les satrapes, nommés par le roi sans limitation de durée. Comme le signifie leur titre, les satrapes sont des « protecteurs du royaume » et non des rois tributaires. Cependant, ils sont directement responsables envers le roi en le représentant dans les provinces. Leurs attributions sont vastes. Ils sont avant tout responsables du maintien de l'ordre dans leur province, disposant pour cela d'une force armée stationnée dans des garnisons, et doivent assurer la paix entre les différentes composantes politiques du territoire de leur ressort[132]. Il leur incombe également de collecter du tribut et des taxes, de rendre la justice. Ils ont aussi le pouvoir de négocier avec les États voisins et de faire la guerre. Les satrapes sont généralement choisis parmi l'aristocratie perse et mède, étant un instrument-clé de sa mainmise sur l'empire, voire parmi des princes royaux. Hystapes, père de Darius, était satrape de Parthie[133], Masistès, frère de Xerxès, était satrape de Bactrie[134]. Les satrapes eux-mêmes subissent des inspections de la part des inspecteurs royaux, appelés les « yeux » ou les « oreilles du roi »[135]. Ces inspecteurs voyagent dans tout l'empire, accompagnés de troupes suffisantes en cas d'action immédiate nécessaire. Ils font des visites non annoncées afin d'inspecter l'administration des satrapes ou d'autres membres de l'administration royale et rapportent ce qu'ils voient directement au roi. Comparable au pouvoir d'un roi, le pouvoir des satrapes s'exerce à une échelle plus petite, comme le montre bien le rôle des satrapes d'Asie Mineure dans les affaires grecques. Cependant, on note qu'au fur et à mesure, certains satrapes ont fait preuve de désobéissance au pouvoir royal, se comportant comme de véritables rois. Avec le temps, le pouvoir au sein de l'empire achéménide s'est en effet déplacé vers les satrapes[11].

Ostrakon écrit en démotique daté de la période perse.

À l'échelon inférieur aux satrapies, souvent mal connu, les Achéménides semblent généralement avoir conservé les institutions préexistantes. Ainsi, les cités grecques et phéniciennes conservent leurs institutions (dans certains cas leurs rois), de même que les villes de Babylonie et leurs temples qui jouent un rôle administratif[130]. Les satrapies étaient peut-être subdivisées en districts dirigés par des sous-gouverneurs, tandis qu'en Égypte aussi l'ancien découpage provincial en nomes sert de base à l'administration perse[136]. Les postes-clés militaires, fiscaux et judiciaires restent aux mains de Perses, mais les autres postes sont occupés par des indigènes. Ils utilisent beaucoup les systèmes d'écriture locaux (akkadien cunéiforme en Babylonie, démotique et hiéroglyphes en Égypte, grec ancien en Asie Mineure) même si l'araméen d'empire est aussi utilisé couramment car c'est dans cette écriture que

communiquent les satrapes et que la langue araméenne est parlée dans une grande partie de l'empire, jouant un rôle centralisateur. Les administrateurs perses maîtrisant mal les langues des provinces, ils devaient faire couramment appel à des interprètes[137]. La reconstitution de l'administration achéménide est cependant encore très incomplète, notamment du fait du manque de sources pour de nombreuses provinces (Asie centrale, Caucase).

Prélèvements des richesses[modifier]

Lettre de Darius Ier à Gadatas, satrape en Ionie, sur sa gestion d'un paradis (jardin royal). Conservée au musée du Louvre.

L'essentiel des exigences des Perses de la part des provinces relève du but de prélèvement des richesses, qui repose sur la nécessité d'assurer le fonctionnement de l'empire et la sécurité dans celui-ci. Il s'agit en effet de lever des sommes suffisantes permettant de financer les dépenses de l'État et du roi : paiement des serviteurs et des officiels royaux, financement de travaux publics ou d'apparat (construction des palaces, des routes et des canaux par exemple). Mais il ne faut pas non plus exclure que cela était aussi motivé par une volonté d'enrichissement et d'appropriation des ressources provinciales au profit des élites perses.

La richesse dans les sociétés antiques est avant tout issue de la production agricole, et de ce fait l'administration et les élites perses ont approprié cette ressource essentielle qui était la base de leur richesse. Les archives de Persépolis illustrent bien cette situation au cœur de la Perse, où l'administration dispose de vastes domaines exploités par des dépendants agricoles, les *kurtaš*, ainsi que de grands troupeaux, dont les produits sont stockés dans des entrepôts pour ensuite être redistribués suivant plusieurs besoins (entretien de la cour, rétributions du personnel, offrandes aux dieux)[138]. Des terres de la couronne (notamment les « paradis ») existaient également dans tout l'empire, et c'est au moins sur une partie de celles-ci qu'étaient constitués des domaines concédés à des membres de la famille royale et des hauts dignitaires[139]. Les documents de Babylonie et d'Éléphantine montrent aussi que l'État organisait le découpage de certains terroirs pour le financement des troupes, qui recevaient une quantité de terre proportionnelle à l'équipement nécessaire à leur entretien selon qu'il s'agissait d'archers, de cavaliers ou de chars, même s'il n'est pas clair si ces terres sont chargées de verser de quoi financer l'unité militaire ou bien d'entretenir directement une unité qui lui est affectée[140]. Les productions des terres agricoles sont enfin mobilisées pour les taxes.

À partir du règne de Darius qui procède à une véritable « réforme fiscale », tous les districts fiscaux correspondant aux différents territoires administratifs chapeautés par les satrapes (cités, royaumes, provinces) doivent prélever et verser un tribut fixe, dont le montant est défini en poids d'or et d'argent, additionné de biens en nature selon les ressources économiques du district (grain, bois, chevaux, etc.). L'apparition de cet impôt s'explique par le fait qu'afin de mener à bien sa réforme de l'empire, Darius a besoin de doter son administration de financements reposant sur une nouvelle base économique. Des statistiques détaillées sur les tributs sont données par Hérodote[141],[142].

Ces tributs semblent constituer la plus importante source de revenus de l'empire. L'or et l'argent collectés vont rejoindre les trésors royaux (*ganza* en vieux-persan) de Suse, Ecbatane ou Persépolis[143]. L'administration des trésors

donne lieu à inventaires et comptabilités, rapportés sur de très nombreuses tablettes en élamite, dont l'examen permet de reconstituer l'activité des fonctionnaires des impôts. Des tablettes mentionnent également d'autres sources de revenus du trésor, comme les taxes commerciales et douanières perçues sur les routes royales ou aux portes des villes, ou encore des taxes sur les productions minières et des prélèvements pour le compte du satrape. Les populations de l'empire pouvaient également être astreintes à des corvées (notamment pour l'entretien de canaux) ou à l'hébergement et l'entretien de la cour du roi, du satrape ou d'administrateurs, ou encore à des prélèvements exceptionnels[144].

Communications[modifier]

La grande taille de l'empire (peut-être jusqu'à 7 500 000 km^2[145]) rend nécessaire le développement de routes : l'administration impériale doit donc faciliter les déplacements de personnes, la circulation d'informations et le transport de biens sur les énormes distances qui séparent les différentes parties de l'empire. Darius Ier ordonne la construction de routes afin de rendre plus rapide le voyage des caravanes commerciales, des troupes et des inspecteurs du roi. Les satrapies sont alors reliées par un réseau routier connectant Suse et Babylone avec les capitales provinciales. La partie la plus impressionnante de ce réseau est la *Route Royale*, qui s'étend sur plus de 2 500 km entre Suse et Sardes, construite sur une commande de Darius Ier[146]. Cette route compte une centaine de stations et mobilise un personnel : des garnisons protégeant les postes, des contrôleurs des routes, des chefs de caravane et surtout des messagers express qui peuvent porter les messages en quelques jours d'un bout à l'autre de l'empire en se relayant (15 jours au minimum selon Hérodote). Les tablettes de Persépolis indiquent les rations que reçoivent les différents personnages de l'administration qui ont à effectuer de longs trajets, qui sont évaluées en fonction de la durée du voyages mais aussi de leur rang[147].

Les communications par voie d'eau sont importantes, facilitées par des grands travaux dont le plus fameux est le percement du canal de Suez antique, qui relie la mer Rouge à la Méditerranée (via le Delta du Nil). Prévu par le pharaon Nékao II, ce canal est en fait achevé par Darius Ier[148]. Les transports fluviaux sont importants dans des régions où ils sont développés depuis longtemps, l'Égypte et la Mésopotamie. Le franchissement des fleuves se fait généralement par des ponts de bateaux[149]. En ce qui concerne les flux maritimes, la Méditerranée orientale est active parcourue sous l'impulsion des Phéniciens et des Grecs, tandis que de nouvelles voies sont prospectées à l'est : Darius finance également des expéditions comme celle de Scylax de Caryanda, qui découvre les bouches de l'Indus en suivant la route côtière depuis le golfe Persique[150]. Le *Périple* de Scylax de Caryanda constitue le premier élément d'information sur l'Inde connu en Occident.

Ces différentes voies de communication à longue distance servent pour l'administration et l'armée, mais aussi pour des échanges commerciaux. Suivant des habitudes remontant à plusieurs siècles, les métaux circulent beaucoup (cuivre et fer d'Anatolie, cuivre de Chypre, étain d'Iran), du vin et de la laine teinte du Levant, etc. Les cités phéniciennes jouent un rôle important en tant que plaques tournantes de ces différents produits[151]. Les voyageurs et les produits sont soumis à différents droits de péage et des taxes sur les transactions.

Armée[modifier]

Fantassins perses portant une lance et équipés d'un arc et d'un carquois, détail de la « frise des archers » du palais de Darius à Suse. Briques siliceuses à glaçure, vers 510 av. J.-C. conservé au Musée du Louvre.

L'armée perse est constituée sur le modèle de celle des empires prédécesseurs, surtout l'Assyrie, mais en reprenant aussi des éléments égyptiens ou élamites. Elle est aussi très marquée par des aspects proprement mèdes ou perses. Comme l'administration impériale, elle est aux mains du roi, de la famille royale et de l'aristocratie perso-mède, dont l'éducation est en grande partie déterminée par la préparation aux activités guerrières. À l'époque de Cyrus Ier, tous les hommes persans devaient se battre pour le roi. Outre son importance stratégique militaire, l'armée impériale joue également un rôle politique important, assurant le maintien de l'union politique de tous les territoires réunis sous la direction des Achéménides[11]. Son élite est constituée par le corps des 10 000 Immortels[152], dont sont issus les gardes des palais royaux. Le chef de cette unité (appelé *hazāparati*), en tant que « second du roi »[153], assurait également le commandement de toute l'armée impériale.

En temps de guerre, cette armée de métier était supplée par des troupes de conscrits levées parmi les différentes peuples de l'empire[154]. Cette armée était alors divisée en unités nationales et équipées selon leurs coutumes nationales[11]. Si l'on en croit les écrits d'Hérodote décrivant les revues de son armée menées par Xerxès Ier en Thrace ou à proximité de l'Hellespont, l'armée impériale est en effet très hétérogène et bigarrée. Elles sont regroupées en unité de 10, 100, 1 000 et parfois même 10 000 hommes, suivant un principe repris des royaumes mésopotamiens[155]. On distingue les troupes perses et mèdes, qui forment le cœur de l'armée, des troupes provinciales qui les renforcent. Les tenues et équipements des ces derniers décrits par Hérodote sont extrêmement hétéroclites, fonction du peuple considéré. Ils rendent compte d'une importante diversité[156]. Des mercenaires pouvaient être recrutés.

Sicle d'argent (droit) du règne de Darius Ier montrant le roi en train de tirer à l'arc, Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale de France.

Ces contingents commandés par des Perses de haute lignée se répartissent en trois catégories : infanterie, cavalerie, et marine[156]. Infanterie et cavalerie comportent chacune des contingents d'archers[157]. Ils s'agit d'unités essentielles dans le dispositif perse. Parmi les fantassins se trouvent aussi des porteurs de boucliers armés de lances. Les cavaliers, qui occupent une place de choix, semblent emprunter une large part de leur équipement offensif et défensif aux traditions des peuples d'Asie centrale comme les Sakas. Ils sont aussi armés de javelines. Les chars de guerre, notamment le « char scythe » décrit par Diodore, sont toujours utilisés bien que leur place semble secondaire[158]. Les troupes navales sont constituées d'équipages recrutés parmi les Phéniciens et les Ioniens. Le bateau le plus utilisé est la trirème, bateau rapide à trois rangs de rameurs qui aurait été inventé par les Sidoniens ou les Corinthiens[159].

L'armée possédait des garnisons permanentes dans tout l'empire, commandées par des officiers persans. Les garnisons étaient placées à des points stratégiques : les forts situés sur le grandes routes de l'empire, aux frontières ou même dans des colonies militaires (comme à Éléphantine à la frontière égypto-nubienne). Ces garnisons étaient composées d'éléments persans, mèdes, grecs, chorasmiens, et plus particulièrement de Juifs[160]. Les satrapes sont chargés de l'approvisionnement, de l'entretien et du financement de ces forces armées stationnées sur leur domaine administratif, ils ne sont en revanche, pas en charge de leur commandement militaire. Celui-ci est en effet assuré par une hiérarchie distincte et soumise à l'autorité royale[161]. D'après ce que montrent les sources de Nippur (et aussi d'Éléphantine), les troupes sont entretenues par des terres agricoles de service qui fournissent de quoi les équiper. La taille de ces domaines est fonction de l'unité à entretenir : les « terres d'archers » sont les plus petites, puis on trouve des « terres de cheval » et des « terres de char »[140].

L'hétérogénéité des troupes, de leurs armements et équipements, et de leurs techniques de combat, pose naturellement la question de l'efficacité du commandement et de la difficulté de coordination des manœuvres au combat. Quinte Curce souligne même que la diversité est telle que le roi ne connaissait pas tous les peuples composant son armée, et que les peuples ignoraient qui étaient leurs alliés. Pour Briant, si cette diversité a pu être avancée en premier lieu pour expliquer les défaites perses contre les Grecs et les Macédoniens, elle ne tient pas compte du fait que les contingents décrits par Hérodote n'ont en fait jamais participé aux combats, qui impliquaient surtout des troupes d'élites essentiellement issues du plateau iranien. Les combattants engagés aux Thermopyles étaient ainsi perses, kissiens, et gardes immortels ; ceux engagés à Platées étaient perses, mèdes, bactriens, indiens, saces, et mycales[156].

Briant observe que les revues d'armées par Xerxès s'inscrivaient plutôt dans un cadre cérémonieux : le roi prenant acte de sa puissance au travers de la présentation de son armée. L'objectif n'y était pas de compter les forces militaires disponibles, mais pour le roi de prendre connaissance de la diversité de son empire et de stimuler le moral de ses troupes. Partant de l'interprétation de Quinte Curce, il établit donc une distinction entre ces troupes de parades mises en scènes afin de représenter l'espace impérial jusque dans ses peuples les plus marginaux, et les troupes combattantes en majorité iraniennes et sélectionnées[156]. À la fin de l'époque achéménide, les soldats persans ont de plus en plus été remplacés par des mercenaires grecs.

Mise en valeur agricole[modifier]

L'époque achéménide apporte d'importants changements à l'agriculture, un des piliers de la vie économique de l'empire. L'amélioration de l'irrigation est notable, notamment dans les régions qui disposent de peu d'eau : Égypte, Babylonie, Iran, Asie centrale. En Babylonie, les rois achéménides et leurs satrapes poursuivent ainsi l'œuvre des rois néo-babyloniens qui les ont précédés en restaurant et étendant le système d'irrigation, contribuant à l'extension des cultures et à la croissance de la production agricole[162]. Le système d'irrigation appelé *qanat*, qui fournit encore de l'eau en Iran et en Afghanistan aujourd'hui, se développe en effet à cette époque. D'après l'interprétation traditionnelle d'un texte de Polybe c'est le roi lui-même qui fait construire ces canaux souterrains d'irrigation, et qui les loue ou en donne l'usufruit pendant cinq générations à la famille qui participe à sa construction[163], mais dans les faits l'origine iranienne des qanats et son expansion liée au pouvoir achéménide sont encore mal établis[164].

La régularité de la production agricole et la rentabilité des domaines sont essentielles pour le fonctionnement de l'empire. Les plus grands domaines agricoles sont à la disposition du roi, les familles aristocratiques perses, et aussi des temples (au moins en Babylonie, en Égypte ou encore dans des cités grecques) et certains grands entrepreneurs. Comme il a été vu plus haut, ces ressources sont primordiales parce qu'elles fournissent une part notable des impôts, mais aussi parce que le système d'attribution des terres à des membres de l'aristocratie, de l'administration, de l'armée sert à financer leur service ou à les récompenser d'une action méritante ou encore à s'assurer de leur loyauté par ce « cadeau »[139],[140].

Systèmes et pratiques monétaires[modifier]

Une monnaie royale : darique du IVe siècle av. J.-C. représentant le roi-archer portant une lance, Metropolitan Museum of Art.

Une monnaie satrapique : double sicle (ou « statère ») d'argent de Pharnabaze, satrape à Tarse, en Cilicie, c. 380-375 av. J.-C. Droit : le dieu Baal assis sur un trône ; revers : tête barbue et casquée ; légende en araméen. Conservé au Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale de France.

Poids de 4 talents en bronze, en forme de lion, servant sans doute pour la monnaie pesée, Suse, Musée du Louvre.

L'étude des pratiques monétaires dans l'empire révèle une nouvelle facette de la souplesse de son organisation. On peut repérer deux grandes zones[165]. La première, qui correspond à la partie orientale de l'empire (à l'est de l'Euphrate), continue à utiliser des pratiques pluriséculaires dans lesquelles l'argent sert d'instrument d'échange et d'unité de compte principale et est évalué en fonction de son poids. Il peut exister des lingots ou autres objets en argent de poids standardisé, mais on n'en connait pas de forme privilégiée, cette monnaie circule sans doute sous une forme « anonyme », non marquée. Dans la partie occidentale de l'empire, ces pratiques sont en recul devant l'expansion des pièces de monnaie, qui sont apparues en Lydie avant la conquête perse (les « créséides » de Crésus). Cyrus II a poursuivi l'émission de ces pièces, qui se sont parallèlement répandues dans les cités grecques voisines qui ont fait des émissions civiques. Darius Ier procède à une date indéterminée à l'émission d'un système monétaire « royal », reposant sur deux monnaies : le *darique* (*dareikos* en grec), fait d'or très pur (23,25 carats) et pesant environ 8,40 grammes ; le sicle (de l'akkadien *šekel*, *síglos* en grec), pesant environ 5,60 grammes. Vingt sicles ont la valeur d'une darique. 3 000 dariques forment un talent, qui est la plus grosse unité de poids et monétaire. Ces monnaies représentent le roi muni d'un arc et parfois d'autres armes, donc dans diverses postures guerrières[166]. Elles sont un instrument de propagande royale. Au Ve siècle et surtout au IVe siècle, des satrapes d'Asie mineure font temporairement des émissions dites « satrapiques » : un Pharnabaze à Cyzique, Tissapherne à Tarse, Mazaios et d'autres en Cilicie. Ces émissions exceptionnelles, probablement faites après autorisation du pouvoir royal, servent à financer des opérations exceptionnelles, notamment militaires. Ces monnaies sont en argent ou en bronze, leur poids est fondé sur l'étalon perse (doubles sicles appelés aussi statères) et les types sont locaux, reprenant les symboles des régions d'émission (divinités, animaux)[167]. L'usage de cette monnaie se répand ensuite en Phénicie, en Palestine puis en Égypte. Les cités grecques, royaumes anatoliens (comme les Hécatomnides en Carie), chypriotes et phéniciens font également des émissions pour leurs besoins locaux. Dans cette zone occidentale, il s'agit d'une monnaie comptée dont la valeur est faciale et non plus pondérale, ce qui marque une rupture cruciale dans l'histoire des pratiques monétaires. Elle peut conserver une valeur pondérale, notamment dans les régions orientales où on trouve certaines de ces pièces de monnaie coupées ou élimées pour en modifier le poids avant la pesée pour une transaction[168].

L'utilisation exacte de ces nouvelles formes de monnaie reste mal déterminée, notamment en ce qui concerne les transactions courantes hors de la sphère du pouvoir qui les a émises prioritairement pour ses propres besoins (militaires ou fiscaux). On sait au moins par les archives de Persépolis et de Babylonie que les salaires y étaient généralement en nature, suivant le principe ancestral des rations. L'économie des régions de l'empire perse n'était probablement pas monétisée, sauf à la rigueur dans les cités occidentales au contact du monde grec. Les monnaies circulaient dans différentes sphères politiques : le darique a connu une grande popularité dans le monde égéen, tandis que des monnaies grecques, dont les très populaires « chouettes » athéniennes, circulaient aussi en Asie mineure et en Égypte, où elles ont servi de modèle à certaines émissions qui ont repris leur poids (tétradrachme) et parfois même leur type. Il ressort dont une nouvelle fois la flexibilité de l'administration perse, qui dispose d'un instrument centralisateur avec les émissions royales, mais laisse aussi une importance avec les émissions locales à l'est et en ne cherchant pas à bousculer les pratiques monétaires ancestrales des régions occidentales[169].

Une approche pragmatique et souple du pouvoir[modifier]

Le cylindre de Cyrus conservé au British Museum.

Dans ses différents aspects, le modèle impérial achéménide témoigne d'une approche pragmatique et peu centralisatrice de la domination. Il laisse avant tout la place à l'adaptation aux structures et habitudes des provinces, associant leurs élites à l'exercice du pouvoir et leur conférant une relative autonomie (mais dans une position généralement subalterne). Il ne s'agit donc pas de régner par la terreur (comme les Assyriens et dans une moindre mesure les Babyloniens) ou bouleverser les habitudes en cherchant à répandre une culture homogène accompagnant son projet impérial. En témoigne le fait que la religion et la langue des Perses n'ont pas fait l'objet d'une tentative d'exportation aux peuples soumis, alors que par réalisme les temples locaux sont soutenus et que l'araméen d'empire est utilisé comme langue véhiculaire parce qu'il en était déjà ainsi sous les empires assyrien et babylonien[170]. Dans le domaine du droit, cette même approche ressort : les traditions juridiques locales semblent préservées, comme le prouve le fait que Darius Ier patronne une codification de lois égyptiennes[171]. Mais la suprématie juridique appartient aux représentants du pouvoir, et au roi en dernier lieu.

Il est néanmoins exagéré de considérer les Achéménides et en particulier Cyrus II comme des précurseurs de la tolérance religieuse ou même des droits de l'homme, notions anachroniques dans le contexte de l'empire achéménide, notamment suite à des mauvaises interprétations du « Cylindre » qui en réalité replace le roi perse dans la tradition babylonienne antique, montrant qu'il n'est pas là pour bousculer les traditions locales et notamment la puissance de ses grands temples[172]. Il apparaît plutôt que tant que son autorité et ses demandes en ressources sont respectées, le pouvoir achéménide est peu intrusif et laisse une marge appréciable d'autonomie, et seuls les rebelles font l'objet de mesures réellement coercitives et punitives en usant notamment de pratiques de terreur et de destruction comme ses prédécesseurs, comme le montrent le témoignage des répressions des révoltes en Ionie, Babylonie ou en Égypte. Cela ne remet donc en aucun cas en cause sa capacité à contrôler les territoires qu'il domine, qui a en fin de compte été plus solide que l'historiographie ne l'a longtemps reconnu, ni la volonté et la capacité de l'administration perse à modifier progressivement certains aspects des institutions des pays dominés[173].

Bilan du règne des Achéménides et héritages[modifier]

Dans l'histoire du Proche-Orient ancien, l'empire achéménide a une place particulière. C'est sous le règne de Achéménides qu'ont été réunis des royaumes auparavant concurrents dans une même formation étatique qui s'étendait entre l'Indus et la mer Égée. Les royaumes précédents ont effectivement disparu, remplacés par l'organisation administrative de l'empire ; empire qui a d'ailleurs conservé les différentes traditions des empires conquis et les a refondés en un nouvel ensemble en y introduisant une idéologie nouvelle comme le montrent notamment l'art achéménide ou certaines traditions administratives. Les éléments proprement iraniens sont prépondérants dans celles-ci. C'est vraisemblablement à travers l'appui que trouvaient les Rois sur la noblesse Perse que les Grands Rois Achéménides ont réussi à assurer leur pouvoir aussi longtemps[174].

Cependant, l'extrême diversité des peuples qui composent l'empire rend difficile toute vision précise de la nature exacte de l'emprise du pouvoir royal sur les différentes nations de l'empire. Mais sa structure rendait peut-être difficile sa transformation en État-nation. Cette faiblesse permet aux macédoniens de faire aboutir leurs attaques sur l'empire perse. Alexandre reprend à son compte une partie du modèle achéménide et se pose en successeur de Darius III, ce qui lui attire l'opposition de la noblesse macédonienne, qui n'arrive pas à organiser la succession d'Alexandre après son expédition en Inde[174]. La création des grands royaumes séleucides et hellénistiques qui a suivi dans la région est en partie intervenue dans la continuité des pratiques achéménides. Certains rois des pays helléniques et balkaniques reprennent même à leur compte des pratiques sociales des Perses pour créer une communauté de culture avec les nobles du pays conquis[174].

L'héritage de la construction politique achéménide se retrouve dans les empires qui leur succèdent, notamment les Séleucides et les Parthes, même si l'approche pragmatique et souple de la domination achéménide n'est qu'incomplètement reprise. Les Achéménides trouvent des héritiers dans la dynastie des Perses sassanides qui émerge au IIIe siècle de notre ère à partir de l'ancien cœur du premier empire perse. Si des lieux de culte achéménides comme Persépolis et Naqsh-e Rostam sont visités par les rois sassanides qui y laissent des inscriptions et des bas-reliefs, se plaçant ainsi dans la continuité de leurs illustres ancêtres, l'historiographie perse de l'époque sassanide comme celle de l'époque islamique n'ont pas vraiment conservé le souvenir des rois Achéménides, limité à quelques mentions de Cyrus II ou de Darius Ier. Ce n'est qu'après la redécouverte des monuments Achéménides par les explorateurs puis les archéologues européens et surtout l'arrivée au pouvoir de Reza Chah en 1925 que le souvenir du premier empire perse est pleinement intégré dans le patrimoine national des Iraniens modernes[175].

Phénicie

Localisation des principaux sites du Levant de la première moitié du Ier millénaire avant J.-C.

Les **Phéniciens** sont un peuple antique d'habiles navigateurs et commerçants. Partis de leurs cités-États en **Phénicie** (Liban, et certaines parties de la Syrie et de la Palestine), ils fondent dès 3000 avant notre ère de nombreux comptoirs en bordure de la Méditerranée orientale, notamment Carthage (en -814).

L'invasion des Peuples de la mer ravage les cités phéniciennes, de même que Mycènes — leur grande rivale depuis le IIe millénaire av. J.-C. — et les autres territoires qu'ils traversent, mais elle permet aux Phéniciens de conquérir leur indépendance vis-à-vis des puissances voisines qui les avaient assujettis puisque celles-ci sont elles aussi détruites par ces invasions. La chute de Mycènes en particulier leur ouvre la domination des mers. Après avoir supporté les assauts des Athéniens, des Assyriens, de Nabuchodonosor puis de Darius III, la Phénicie disparaît finalement avec la conquête par Alexandre le Grand en -332.

Selon Pline l'Ancien, « le peuple phénicien a l'insigne honneur d'avoir inventé les lettres de l'alphabet ».

Leur pays est prospère, très boisé, fertile, mais étroit, coincé entre la chaîne montagneuse du Liban et la mer. Les Phéniciens ne peuvent espérer bâtir un empire dans l'arrière-pays, peuplé par de puissants voisins.[Qui ?] C'est donc vers la mer qu'ils se tournent. Bientôt Tyr devient la capitale d'un empire maritime. Ainsi trouvent-ils ailleurs les ressources que ne leur offre pas l'exiguïté de leur territoire ; la motivation première qui les pousse vers d'autres rivages reste cependant d'ordre commercial. Durant des siècles, ils s'assurent le quasi monopole du commerce en Méditerranée. Ils propagent l'alphabet dans les pays riverains.

Les premiers mythographes grecs, en voyant des monceaux de coquillage de pourpres sur la côte du Liban, auraient désigné les Phéniciens ainsi, car le terme *phoinix* signifie en grec « rouge »[1].

Navigation[modifier]

- « Des Phéniciens apportaient une foule de breloques dans leur vaisseau noir. » — *Odyssée*, XV
- « Les vaisseaux de Tarsis ramèneront du lointain tes fils, et avec eux leur argent et leur or. » — *Livre d'Isaïe*, LX, 9

Nous connaissons peu de chose sur la flotte phénicienne et les représentations de leurs navires sont rares. L'une d'elles provient de la fresque d'un tombeau de Thèbes au IIe millénaire av. J.-C., coque large et arrondie, avec un mât central et une voile carrée. Une autre provient d'un bas-relief assyrien du palais de Sargon II, près de Ninive, et représente des barques relevées aux extrémités avec une tête de cheval comme figure de proue, mues par des rameurs. Une troisième enfin sur un autre bas-relief de Ninive, provenant du palais de Sennacherib représentant deux types de navires différents : navires de guerre à quille longue, l'étrave se terminant par un éperon effilé, avec en poupe deux rames flanquées de chaque côté servant de gouvernail, un mât et deux rangées superposées de rameurs ; et des navires de commerce à coque renflée, les *gauloi* des Grecs qui les imiteront et leur donneront leur nom phénicien transcrit en grec.

Des embarcations permettent de remonter le cours des fleuves ainsi que le cabotage, auquel les phéniciens ne se limitèrent pas. Ils n'hésitèrent pas à affronter la haute mer ; leurs pilotes se repéraient grâce à la Petite Ourse, que les Grecs appelaient précisément « la Phénicienne », ce qui prouve qu'ils pratiquaient la navigation nocturne.

Les améliorations de leurs vaisseaux et des techniques de navigation leur permirent, entre les XIIe et VIIIe siècle av. J.-C., de prendre une nette avance sur leurs rivaux. Ils assurèrent l'étanchéité de leurs embarcations grâce au bitume pour le calfatage, ce qui permit sans doute aux anciens de parler des « noirs vaisseaux » phéniciens. Renforçant la carène par une carlingue, ils obtinrent des vaisseaux plus longs, plus rapides et de plus gros tonnage, mieux adaptés aux navigations lointaines, et à la navigation hauturière, leur permettant d'utiliser les vents et les courants. C'est ce qui leur assura la découverte des routes maritimes et la maîtrise de la mer, secrets que durant des siècles ils gardèrent jalousement.

Outre la fondation de leurs célèbres comptoirs, tel Carthage, on leur prête ainsi qu'à leurs successeurs Carthaginois, de lointaines navigations, voyages de découverte et d'exploration au-delà du monde connu dans l'Antiquité.

- Périple de Hannon : pour comprendre le processus de création des comptoirs et de leur peuplement au temps de Carthage.
- Périple d'Himilcon : La « Route de l'étain ».
- Voyage au pays d'Ophir.
- Circumnavigation de l'Afrique en partant de la mer Rouge, vers - 600 sous le règne du pharaon Nécao et à sa demande.

Commerce[modifier]

Les premiers et principaux mandataires des armateurs phéniciens sont les empires de l'Orient et de l'Égypte, rois assyriens et pharaons, avant même que les cités phéniciennes ne forment l'empire de la mer. Leurs navires sillonnent la Méditerranée et transportent tout ce qui peut s'échanger ou se vendre : denrées alimentaires telles que le vin, l'huile ou les grains (blé, orge) dans leurs amphores de forme caractéristique, rondes et ventrues, minerais de cuivre, d'argent et surtout d'étain servant à la production du bronze. L'Andalousie est alors la plaque tournante du trafic de minerais. La Bible a rendu célèbre les « navires de Tarsis » (Tartessos).

Mais ils transportent aussi des produits de luxe : animaux exotiques pour les cours royales tels que les singes ou les crocodiles, pourpre, bois de cèdre, parfums et pierres précieuses du pays d'Ophir au temps d'Hiram et verroterie, qui sert de monnaie d'échange avec les populations locales.

On peut avoir des indices sur les rapports qu'ils entretenaient avec ces populations locales et le type d'échanges, ainsi que leurs modalités, chez Hérodote qui décrit une scène d'échange à Argos, ou chez le Pseudo-Scylace et Denys d'Halicarnasse : la piraterie aurait été monnaie courante dans le trafic maritime de l'Antiquité, et les femmes et les

enfants attardés à marchander risquaient d'être embarqués. Car c'est sur les rivages qu'avait lieu le troc avec les indigènes tandis que les transactions avec les marchands des différentes civilisations avec lesquelles ils commerçaient avaient lieu dans les *emporions* qui représentaient autant d'étapes des routes des Phéniciens, généralement près des temples prévus également à cet effet.

Mythologie, culte et religion[modifier]

La littérature phénicienne du Ier millénaire, rédigée sur papyrus, a complètement disparu dans le climat humide du Levant et n'est connue que par des fragments de textes gravés et par les témoignages laissés par les peuples voisins. Avec cette disparition se perdit en grande partie la mémoire des grands cultes de la fertilité et de leur riche patrimoine mythique qui a frappé l'imagination des Hébreux.

Comme tous les peuples et toutes les civilisations antiques dont les textes ne nous sont pas parvenus, ou dont il reste peu de témoignages — ce qui est donc le cas pour les Phéniciens, mais aussi pour les Étrusques ou les Ibères par exemple, c'est surtout l'archéologie qui nous renseigne, et les textes laissés par les voisins, Égyptiens, Grecs et Latins. Parfois l'archéologie vient confirmer les textes anciens, parfois les résultats sont discordants.

Les divinités phéniciennes appartenaient à un panthéon mystérieux et complexe. Un dieu protecteur était souvent associé à une cité. On peut citer parmi les divinités dont les noms sont encore connus:

- Baal ;
- El, assimilé à Chronos ;
- Astarté (Tanit) ;
- Melqart assimilé par les Grecs à Héraclès ;
- Eshmoun assimilé par les Romains à Esculape.

De nombreux mythes grecs font intervenir les Phéniciens, leur pays ou des dieux de leur rivage. Cadmos, Europe ou Adonis sont les exemples les plus célèbres. Ils furent habilement revendiqués par les tyriens et sidoniens de l'époque hellénistique.

Il faut être prudent dans le crédit à accorder aux auteurs anciens quand ceux-ci décrivent des civilisations étrangères, voire concurrentes, à la leur. Ce fut le cas des Grecs vis-à-vis des Phéniciens, puis des Romains vis-à-vis des Puniques. Les auteurs en donnent parfois une image faussée qui ne correspond sans doute pas à la réalité, ou relatent des faits qui ne sont pas compris, ou manifestent ouvertement une hostilité pour ceux qui représentent l'ennemi.

Les Grecs comme les Romains nous ont laissé des Phéniciens l'image d'un peuple cruel pratiquant les sacrifices humains. Toutes les civilisations antiques ont pratiqué ce type de rites d'une manière ou d'une autre ; il convient donc de redimensionner cet aspect cultuel, qui heurtait déjà à l'époque classique.

Les cités phéniciennes[modifier]

Les cités de Phénicie sont très anciennes, bien antérieures à l'âge du fer et édifiées par les Cananéens. Leur fondation est souvent légendaire, et ce qu'on sait des constructions (en dehors de ce que nous livre l'archéologie) est surtout relatif au roi Hiram de Tyr. La plupart des cités sont côtières, le plus souvent situées sur des promontoires, sur des îlots près des côtes, à l'embouchure de fleuves, et le choix des sites sera le même pour les colonies.

- Arvad (Tartus - Syrie)
- Berytos (Beyrouth - Liban)
- Byblos (Jbeil - Liban)
- Ougarit (Lattaquié -Syrie)
- Tripoli (Trablos - Liban)
- Tyr (Sour - Liban)
- Sidon (Saïda - Liban)
- Botrys (Batroun- Liban)
- Sarepta (Sarafand - Liban)

- Carthage (Tunisie)
- Bizerte (Tunisie)
- Tabarka (Tunisie)
- Sousse (Tunisie)
- Alexandrie (Égypte)
- Gadès (Espagne)
- Motyé[2] (Sicile)

Les comptoirs phéniciens[modifier]

On est mieux renseigné sur les fondations des cités d'Occident, plus récentes. Le choix des lieux suit les mêmes critères qu'en Phénicie, quelquefois au fond de baies selon la géographie des côtes qui se présentent. Contrairement aux Grecs, qui cherchent des terres à cultiver, les Phéniciens s'intéressent surtout à la configuration des lieux facilitant les installations portuaires. Ils sont attentifs à ce que les lieux qu'ils choisissent présentent un bon accès à la mer mais aussi à l'arrière-pays ; le choix d'îlots reflète la préoccupation de la sécurité et de pouvoir éventuellement se protéger de la population locale. Dans la cité phénicienne, toute l'activité est centrée sur le port et les entrepôts. L'orientation et le plan ne sont donc pas homogènes. Les habitations sont en général beaucoup plus grandes que les demeures des colonies grecques à la même époque, sans doute pour pouvoir constituer des stocks. En évoluant, les nouvelles constructions suivront un plan régulier et les cités comporteront également des espaces publics, mais beaucoup moins nombreux que dans les colonies grecques. Sanctuaires et tophets (nécropoles) feront également leur apparition. À quelques exceptions près, l'espace cultivable alentour est beaucoup moins étendu que dans les colonies grecques. Les fortifications, excepté en Sardaigne, sont pratiquement inexistantes : la mer est le meilleur rempart.

- à Chypre : Kition
- à Malte
- en Sicile : Mozia (Motyé)
- en Sardaigne : Tharros, Nora (cité punique), Sulcis
- en Péninsule Ibérique: Olisipo (Lisbonne), la mythique Tartessos, Gadès (Cadix), Nova Cartago (Carthagène), Onoba (Huelva), Toscanos, Trayamar, Malaca (Malaga), Abdera (Adra), Sexi (Almuñecar)...
- en Afrique du Nord: Tunisie Hadrumetum (Sousse), Carthage.

Trois cités dépendaient de Carthage, connues ultérieurement sous leur nom grec ou latin : Oea, Sabrata, Leptis Magna

Colonisation de Malte[modifier]

Les Phéniciens utilisent Malte à partir du Xe siècle av. J.-C., comme relais sur la route du cuivre qu'ils vont chercher dans la péninsule Ibérique. Ils fondent Carthage en 814 av. J.-C. et c'est certainement vers la même époque que datent les postes en Sicile (Panormos/Palerme, Soeis/Solonte) à Pantelleria et à Malte. Ils installent une colonie dans les îles de l'archipel vers 725 av. J.-C.[3].

Avec le déclin de la Phénicie sous les coups de boutoir des Assyriens et des Babyloniens, l'île passe sous le contrôle de Carthage en 480 av. J.-C. C'est une colonie précieuse dans la lutte que les Carthaginois mènent contre les Grecs et ensuite contre les Romains. Il est probable que l'archipel maltais était un relais important dans le commerce avec les actuelles îles Britanniques et du Cap-Vert avec des dépôts de marchandises et déjà des chantiers de réparation navale[4]. C'est à Malte que sont retrouvées au XVIIe siècle deux cippes, datées du IInd siècle av. J.-C., dédiées au dieu Melqart, seigneur de Tyr, sur lesquelles une inscription bilingue phénicien/grec permit en 1758 à l'antiquaire français, l'abbé Jean-Jacques Barthélemy, le déchiffrement de la langue phénicienne[

Code de Hammurabi

Stèle du Code de Hammurabi au Musée du Louvre.

Le **Code de Hammurabi** est une stèle babylonienne de 2,25 mètres de haut, datant d'environ 1750 av. J.-C., exposée de nos jours au Musée du Louvre à Paris. Il s'agit en fait d'une longue inscription royale, comportant un prologue et un épilogue glorifiant le souverain Hammurabi, qui a régné à Babylone d'environ 1792 à 1750 av. J.-C., dont la majeure partie est constituée par des décisions de justice.

Depuis sa découverte, en 1901, cet ensemble de décisions est désigné comme un code et chaque décision comme autant de « lois » (ou « articles ») relatives à différents aspects de la vie de la société babylonienne de la période. La nature exacte du texte est l'objet de débats : bien qu'il soit souvent présenté comme un code de lois dont les dispositions sont destinées à être appliquées dans le royaume de Hammurabi, les assyriologues qui l'ont étudié plus précisément insistent sur sa fonction politique de glorification du roi et y voient plutôt une sorte de traité juridique visant à conserver le souvenir du sens de la justice et de l'équité de Hammurabi.

Contexte de rédaction[modifier]

Articles détaillés : Hammurabi et Babylone (royaume).

Le Code de Hammurabi est rédigé durant la période dite « paléo-babylonienne » (babylonienne ancienne), sous la Première dynastie de Babylone, plus précisément vers la fin du règne du roi qui l'a commandité et sans doute formulé en grande partie, Hammurabi, qui va de 1792 à 1750 av. J.-C. selon la « chronologie moyenne » qui est la plus usitée, mais il est possible qu'il ait régné à une date plus récente (1728-1686 av. J.-C. selon les tenants de la « chronologie basse »), la datation absolue étant imprécise pour une période aussi reculée. Quand Hammurabi succède à son père Sîn-muballit sur le trône de Babylone, son royaume est faiblement étendu mais domine déjà des villes importantes comme Kish ou Sippar. Il est entouré de royaumes puissants : Larsa au sud, Eshnunna et Ekallatum puis Mari au nord. Après une première moitié de règne peu active sur le plan militaire, Hammurabi réussit à vaincre et annexer ses voisins, dominant alors la majeure partie de la Mésopotamie. C'est donc le véritable fondateur du royaume babylonien en tant que puissance politique de premier plan dans l'histoire du Proche-Orient ancien[1].

Du point de vue de la littérature juridique, le royaume babylonien dispose de structures judiciaires héritées de la tradition mésopotamienne : le roi est le juge suprême, les membres de l'administration (notamment les gouverneurs) ont souvent des attributions judiciaires de même que les autorités locales (conseils d'Anciens et conseils de quartiers des villes), mais il existe également des juges professionnels (*dayyānum*). Ces autorités rendent souvent justice de façon collégiale, après une procédure d'instruction reposant sur la recherche de preuves, notamment des témoignages et des documents écrits comme des contrats[2],[3]. Cela explique la quantité de documents juridiques connus pour cette période. Depuis au moins la période d'Ur III et le règne d'Ur-Nammu (2112-2094 av. J.-C.), les rois mésopotamiens avaient pris l'habitude de compiler des recueils de sentence juridiques, et c'est de cette tradition que reprend Hammurabi en écrivant son Code au moment où il procède à l'organisation de l'administration de ses conquêtes et où il cherche à faire passer son œuvre à la postérité[4].

Sources : la stèle et les copies[modifier]

Stèle du Code[modifier]

La stèle du code de Hammurabi, faces avant (à gauche) et arrière (à droite) - Musée du Louvre

Le Code de Hammurabi est essentiellement connu par une stèle dont les deux fragments principaux ont été exhumés par des fouilleurs français en décembre 1901 et en janvier 1902 à Suse, ancienne capitale de l'Élam qui est désormais située dans le sud-ouest de l'Iran (province du Khuzistan)[5]. Elle y avait été apportée vers 1155 av. J.-C. en compagnie d'autres monuments babyloniens (comme la Stèle de victoire de Naram-Sîn d'Akkad ou divers kudurrus) par les rois élamites qui avaient conquis et pillé les grandes villes de Babylonie. L'origine exacte de cette stèle est peut-être le temple du dieu-soleil Shamash situé à Sippar, au nord de Babylone, à moins qu'elle ne provienne de cette dernière[6]. Les fouilleurs français ont emporté la stèle au Musée du Louvre, tandis que le père Jean-Vincent Scheil publiait sa première traduction dès 1902[7].

Détail du bas-relief de la stèle : Hammurabi face au dieu Shamash.

La stèle mesure 2,25 mètres de haut et 55 centimètres de large environ, taillée dans un monolithe de basalte noir extrait dans les montagnes du Zagros ou de Haute Mésopotamie[8]. Son sommet cintré est sculpté en bas-relief sur le devant. Y est représentée une scène de rencontre entre le roi Hammurabi et le dieu Shamash. Le roi, représenté à gauche, se tient debout la main droite levée en signe de respect. Il porte une longue barbe, est coiffé d'un bonnet à rebord large et vêtu d'une longue robe à plis verticaux. Le dieu-soleil Shamash, situé à sa droite, est assis sur un trône. Il porte la tiare à cornes caractéristique des divinités, une longue barbe et une robe à volants. Il est identifié comme le dieu-soleil par les rayons qui jaillissent au-dessus de ses épaules et les trois rangées d'écailles sur lesquelles il pose ses pieds, qui représentent les montagnes de l'est que le soleil franchit tous les matins. Il remet au roi les insignes de

la royauté, le bâton et un objet circulaire (anneau ou cercle) qui symbolisent l'équité[9]. Ce bas-relief est de facture classique par son style et sa composition ; il s'inspire notamment des scènes de « présentation » courantes sur les sceaux-cylindres depuis la fin du IIIe millénaire. Le choix de Shamash est lié à sa fonction de dieu de la justice[10].

Le reste de la stèle porte le texte du Code, la plus longue inscription en cunéiforme continue qui soit connue. Le texte est gravé en langue akkadienne (dans sa variante dite « vieux-babylonien ») dans des signes cunéiformes volontairement archaïsants, qui reprennent la graphie courante dans les inscriptions des rois d'Akkad et d'Ur III et non celle caractéristique de sa période de rédaction, un peu comme la graphie d'inspiration romaine est restée courante dans les inscriptions officielles européennes à l'époque moderne. Le choix d'inscrire le texte dans des cases procède de la même idée. La lecture se fait verticalement dans les cases, qui dans les transcriptions scientifiques sont présentées tournées à 90° dans le sens inverse des aiguilles d'une montre pour être lues en lignes horizontales de gauche à droite. Sur la stèle, le passage d'une case à l'autre se faisait de droite à gauche (de bas en haut dans les publications scientifiques), les cases étant donc regroupées en rangées (ou colonnes), lesquelles se succèdent de haut en bas. Il n'y a aucun système de ponctuation et pas de marque de césure entre les grandes sections du texte ou entre les « articles » qui ne sont que des constructions des traducteurs modernes. Le texte comportait environ 4 000 cases à l'origine, mais sept rangées manquent en bas de la face, effacées par les Élamites qui ont emporté la stèle, sans doute dans le but d'y graver une inscription à la gloire de leur propre roi, ce qu'ils n'ont jamais eu l'occasion de faire[11]. Si la stèle permet de connaître l'essentiel du texte, il y a néanmoins une lacune à partir de l'article 66.

Autres exemplaires[modifier]

Tablette de copie du prologue du Code, première moitié du XVIIIe siècle av. J.-C. (sans doute antérieure à la rédaction de la stèle), Musée du Louvre.

Le Code de Hammurabi était vraisemblablement gravé sur d'autres stèles disposées dans d'autres grands sanctuaires de Babylonie mais qui n'ont pas été retrouvées, à moins que d'autres fragments trouvés à Suse n'en soient issus[12]. Une partie des lacunes de la stèle peuvent néanmoins être complétées par la quarantaine de copies d'extraits du Code inscrits sur des tablettes d'argile mises au jour sur divers sites mésopotamiens, qui apportent également des informations sur l'existence de légères variantes du texte. Une copie du prologue présente ainsi une variante sur la forme (une registre de langue plus simple) mais aussi sur le fond (la liste des bienfaits du roi est moins complète que celle de la stèle, dénotant une rédaction antérieure). Les copies les plus récentes datent de la période néo-assyrienne (911-609 av. J.-C.), ce qui montre que le Code de Hammurabi est resté un modèle scolaire ou juridique transmis pendant au moins un millénaire[13].

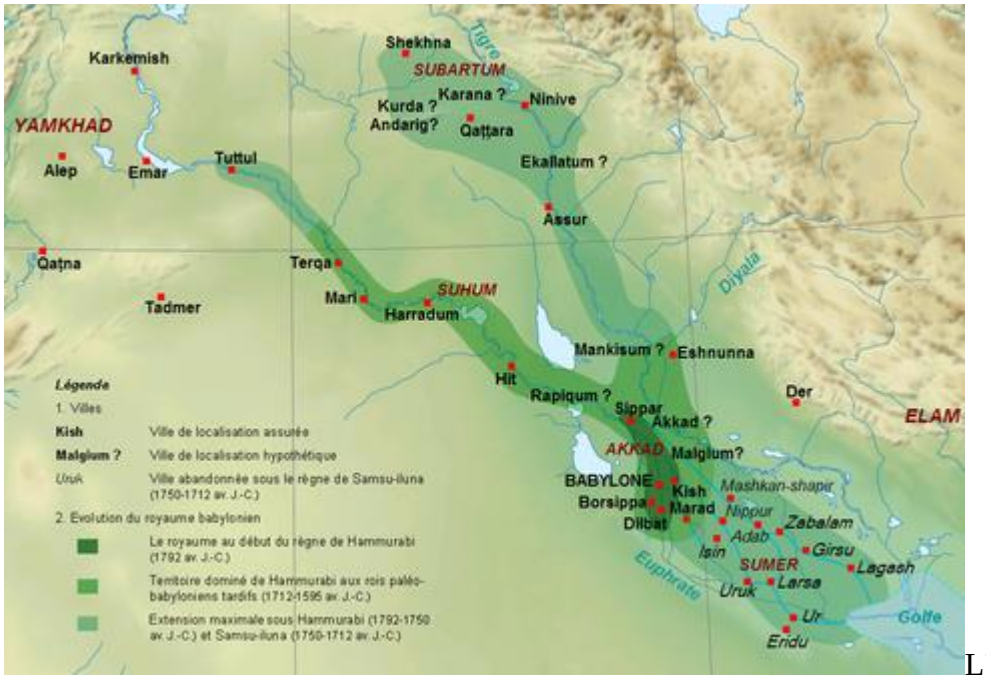
Organisation et nature du texte[modifier]

Le texte du Code de Hammurabi est divisé en trois parties : un prologue historique en langue littéraire commémorant les accomplissements de Hammurabi en sa fin de règne ; les « lois » ou décisions de justice rendues par le roi ; et un épilogue formulant la volonté que le texte transporte la parole du roi à travers les âges et ne soit pas altéré sous peine de malédictions. Cette structure est partagée avec les deux autres « codes » de la Mésopotamie ancienne qui nous sont connus, le *Code d'Ur-Nammu* roi d'Ur, rédigé autour de 2100 av. J.-C.[14], et le *Code de Lipit-Ishtar* roi d'Isin, rédigé

vers 1930 av. J.-C.[15]. En tant que texte législatif, ce dernier partage des points communs avec d'autres textes qui eux ne sont pas encadrés par un prologue et un épilogue : les *Lois d'Eshnunna* qui datent à peu près de la même période (et étaient peut-être un « Code », mais le prologue et l'épilogue ne sont pas connus)[16], les *Lois assyriennes* compilées autour de 1100 av. J.-C.[17], des recueils de lois babyloniennes du VIe siècle av. J.-C.[18], ou, hors de Mésopotamie, les *Lois hittites* compilées et remaniées à plusieurs reprises entre 1600 et 1400 av. J.-C.[19].

La présence d'un prologue et d'un épilogue caractéristiques des inscriptions royales commémoratives à la gloire des monarques mésopotamiens, notamment celles vantant leur sens de la justice et de l'équité et visant à le rapporter aux générations futures, qui trouvent leurs racines dans les inscriptions relatives aux « réformes » d'Urukagina de Lagash (vers 2350 av. J.-C.) a fait que les assyriologues ont plutôt interprété le Code de Hammurabi comme un document avant tout politique. Ils relativisent ainsi les interprétations traditionnelles sur la porté des « lois », qui n'avaient pas la portée législative de celles contenues dans les Codes modernes mais plutôt une fonction de modèle, certains replaçant le genre des compilations de décisions de justice dans la tradition des listes à but pédagogique et technique comme il en existait pour d'autres disciplines, en faisant donc une sorte de manuel juridique[20]. Quoi qu'il en soit, les interprétations juridique, politique et technique du Code de Hammurabi ne s'excluent pas forcément, ce texte étant issu d'une tradition longue et combinant plusieurs objectifs[21].

Le prologue : Hammurabi, roi de justice[modifier]



L'extension du royaume babylonien à la fin du règne de Hammurabi vers 1750 av. J.-C. (en vert foncé), connue en grande partie grâce au prologue du Code.

Le prologue se présente comme une inscription royale de facture classique à la gloire de Hammurabi. Il détaille les accomplissements du roi au moment où son règne touche à sa fin, notamment les temples qui ont bénéficié de ses bienfaits, en lien avec leurs divinités, sur ce modèle :

« C'est moi, Hammurabi, le pasteur nommé par Enlil. Celui qui a accumulé abondance et profusion, qui a parachevé toutes les choses pour Nippur le lien du ciel et de la terre, le pourvoyeur zélé de l'Ekur (*le temple d'Enlil à Nippur*), le roi compétent qui a restauré Eridu (et) qui a maintenu purs les rites de l'E-abzu (*le temple d'Ea à Eridu*), celui qui a pris d'assaut les quatre contrées du monde, qui a grandi le renom de Babylone, qui a contenté le cœur de Marduk son seigneur (etc.). »

— Prologue du Code[22].

Le prologue est souvent utilisé pour dresser un tableau de l'étendue du royaume après la quarantaine d'années de règne de ce souverain, qui a fait de Babylone le plus puissant royaume de la Mésopotamie alors qu'auparavant il était une puissance de second rang. Sont d'abord énumérés des couples ville-divinité ordonnés suivant un objectif politico-théologique : d'abord les divinités pourvoyeuses de la royauté, Enlil de Nippur, Ea d'Eridu et Marduk de Babylone ; puis les divinités astrales Sîn d'Ur, Shamash de Sippar et Larsa, An et Ishtar d'Uruk. La suite reprend un ordre plus

géographique : villes de Babylonie centrale (Isin, Kish, Kutha, Borsippa, Dilbat, Kesh), puis des villes bordières du Tigre (Lagash-Girsu, Zabalam, Karkar, Adab, Mashkan-shapir, Malgium) et enfin les grandes villes du nord de la Mésopotamie que Hammurabi a conquis en sa fin de règne, à savoir Mari, Tuttul, Eshnunna, Akkad, Assur et Ninive[23].

Le prologue vise donc à donner une image de Hammurabi répondant aux canons du roi mésopotamien idéal : un souverain pieux aimé des dieux, un roi guerrier qui obtient la victoire grâce à leurs faveurs, mais avant tout un « roi de justice » (*šar mišarim*) inspiré par les dieux :

« Lorsque l'éminent Anu, le roi des Anunnaku, et Enlil, le seigneur des cieux et de la terre, qui fixe les destins du pays, eurent attribué à Marduk, le fil aîné d'Ea, le pouvoir d'Enlil (*la royauté*) sur la totalité des gens, l'eurent rendu grand parmi les grands, eurent donné à Babylone un nom éminent et l'eurent rendue hors paire parmi les contrées, […] alors c'est moi, Hammurabi, prince zélé qui craint les dieux, que, pour faire apparaître la justice dans le pays, pour anéantir le méchant et le mauvais, pour que le fort n'opprime pas le faible, pour sortir comme Shamash au-dessus des têtes noires (*les hommes*) et éclairer le pays, Anu et Enlil ont appelé par mon nom pour procurer du bien-être aux gens. »

— Prologue du Code[24].

L'idéal de roi de justice est notamment porté par les termes *kittum*, « la justice en tant que garante de l'ordre public », et *mišarum*, « justice en tant que restauration de l'équité »[25]. Il s'affirmait en particulier lors des « édits de grâce » (désignés par le terme *mišarum*), une rémission générale des dettes privées dans le royaume (y compris la libération des personnes travaillant pour une autre personne pour rembourser une dette), visant à restaurer un ordre ancien (idéalisé) en temps de crise ou bien au début du règne d'un souverain (ce qui ne résolvait pas les crises profondes car ne s'attaquait pas à leurs causes structurelles)[26].

Les « lois » : organisation et formation[modifier]

Les « lois » du Code de Hammurabi constituent la partie la plus longue du texte et celle qui est la plus importante aux yeux des commentateurs modernes. Leur premier traducteur, J.-V. Scheil, les a découpées en 282 articles (découpage qui n'est pas explicite dans le texte ancien), en considérant que la lacune du bas de la face de la stèle va du § 65 au § 99, ce qui est peut-être trop[27]. Pour désigner ces sentences, l'épilogue du Code met surtout l'accent sur le fait qu'elles ont été prononcées par Hammurabi en tant que roi du justice dans un but de glorification. Il emploie surtout le terme *awātum* qui peut être traduit par « parole » ou « cas (juridique) », parfois plus précisément *awāt mišarim*, « paroles de justice »[28] ou *awātiya šūqurātim*, « mes paroles précieuses »[29], et parfois *dīnum*, « procès », « cas », notamment sous la forme *dīnāt mišarim*, « sentences de justice »[30].

Ces lois sont formulées de façon casuistique : elles prennent pour point de départ un cas dont elles proposent la solution. C'est la façon typique de raisonner des anciens Mésopotamiens, qui n'énoncent jamais de principes de portée générale, et que l'on retrouve dans les traités scientifiques de l'époque (notamment de médecine et de divination)[31]. Les propositions fonctionnent autour d'une première partie, la protase, introduite par la conjonction « si » (*šumma*) qui ouvre une proposition conditionnelle dans laquelle est exposé le problème, à l'aspect accompli qui est généralement traduit par un présent ou un passé de l'indicatif dans les langues modernes[32]. La seconde partie est l'apodose, qui propose la sentence à rendre, énoncée à l'aspect inaccompli, généralement traduit par un futur. Voici par exemple le § 1 :

« *šumma awīlum awīlam ubbirma nērtam elišu iddīma la uktīnšu / mubbiršu iddâk*

Si quelqu'un a accusé quelqu'un (d'autre) et lui a imputé un meurtre mais ne l'a pas confondu / son accusateur sera mis à mort. »

— § 1 du Code[33].

D. Charpin a identifié trois sources à l'origine de la mise en forme de ces « lois ». La première est l'exemple des recueils juridiques plus anciens, dont certains articles ont pu servir de modèles pour ceux du nouveau recueil. Une

autre source est l'activité judiciaire du roi et des autres juges babyloniens. On a ainsi pu relier des comptes-rendus de jugements rapportés par des tablettes du temps de Hammurabi à des articles du Code, les premiers ayant manifestement inspiré les seconds. Enfin, un processus de systématisation à partir de cas existants a pu entraîner la création d'articles qui ne sont alors que la variation d'un cas avéré. Ainsi, les § 17 à 20 envisagent différents cas pour une personne ayant capturé un esclave fugitif : s'il choisit de le restituer, il le rapporte à son maître si l'esclave donne son nom, ou bien au palais si l'esclave ne donne pas le nom, il peut aussi le garder pour lui auquel cas il est passible de la peine de mort, ou encore voire l'esclave fugitif lui échapper à son tour[34]. Pour J. Bottéro la formulation casuistique indique que c'est une sorte de manuel de science juridique à l'image des manuels de divination, de médecine, d'exorcisme ou autres qui avaient le même type de formules et avaient vraisemblablement été constitués suivant la même démarche mêlant empirisme et systématisation[35].

Le corpus des lois est arrangé de façon thématique, par association d'idées, qui peut en gros se découper comme suit :

- § 1 à 5 : administration de la justice et faux témoignage
- § 6 à 25: atteintes à des propriétés
  - § 6 à 15 : vols de biens, animaux et personnes
  - § 15 à 20 : esclaves fugitifs et volés
  - § 21 à 25 : vol dans des maisons
- § 26 à ? (lacune) : structures agraires et économie agricole
  - § 26 à 41 : fiefs concédés aux soldats et aux tributaires
  - § 42 à 47 : location de champs
  - § 48 à 52 : prêts agricoles
  - § 53 à 58 : négligences liées à l'irrigation et la pâture d'animaux
  - § 59 à 65 : location de palmeraies-jardins
- lacunes : affaires sur des maisons et articles fragmentaires
- § ? (lacune) à 125 : affaires d'argent et commerce
  - lacunes : prêts à intérêt
  - § 100 à 107 et 112 : prêts commerciaux
  - § 108 à 111 : cabaretières
  - § 113 à 119 : remboursements de dettes
  - § 120 à 126 : dépôt de biens
- § 126 à 194 : famille
  - § 127 : calomnie sur une femme mariée
  - § 128 : mariage sans contrat formel
  - § 129-132 : adultère
  - § 133-136 : remariage d'une épouse dont le mari a disparu
  - § 137 à 143 : divorce
  -
  - § 144 à 149 : épouses secondaire
  - § 151 à 152 : responsabilité sur des dettes
  - § 153 : meurtre d'un mari
  - § 154 à 158 : inceste
  - § 159 à 161 : cadeaux d'épousailles et dots
  - § 162 à 169 : héritage
  - § 170 à 176 : droits des enfants des épouses secondaires et des esclaves
  - § 177 à 184 : droits de propriété des femmes à statut particulier (épouses remariées, prêtresses-*naditum*, etc.)
  - § 185 à 194 : adoption et rejet d'enfants
- § 195 à 214 : coups et blessures
- § 215 à 277 : dispositions sur diverses professions
  - § 221 à 225 : rémunération des médecins et peines pour fautes professionnelles
  - § 226 à 227 : peines pour avoir retiré la marque d'un esclave
  - § 228 à 240 : rémunération des constructeurs de maisons et de bateaux et peines pour fautes professionnelles
  - § 241 à 252 : litiges sur la location de bœufs
  - § 253 à 270 : litiges et prix liés à la location d'ouvriers agricoles et de bergers
  - § 271 à 277 : prix de location de charriots, bateaux, travailleurs et artisans
- § 278-282 : propriété des esclaves[36]

Plusieurs tablettes paléo-babyloniennes reprenant des passages du Code présentent d'ailleurs un découpage explicite en rubriques (« décisions de justice sur les pêcheurs et les soldats », « décisions de justice sur les maisons », etc.)[37]. Cette liste thématique permet de constater que le Code ne couvre pas l'ensemble des domaines du droit couvert par les Codes modernes : le fonctionnement de l'administration n’est pas évoqué, la fiscalité non plus, le traitement de l'élevage et même de l'agriculture est très succinct. C'est une des principales objections à la caractérisation de ce texte comme un « code » au sens moderne du terme[38]. Sans exclure forcément une utilisation juridique du texte sur les aspects traités, il est manifeste que la coutume couvrait les autres aspects du droit, comme l'apprennent certains documents judiciaires de la période.

L'épilogue : un message inaltérable pour la postérité, et la question de l'utilisation du Code[modifier]

Le court épilogue du Code reprend la glorification de Hammurabi initiée dans le prologue et exprime la volonté que le texte soit pris en exemple dans l'avenir, permettant au nom du souverain de perdurer. Il est suivi par plusieurs malédictions dans lesquelles sont invoqués les grands dieux babyloniens pour maudire ceux qui altéreraient le texte, ce qui est courant dans les inscriptions royales, notamment celles destinées à commémorer les constructions de temples.

L'épilogue est particulièrement intéressant pour l'analyse de la nature du texte parce qu'il s'intéresse aux objectifs que le souverain lui assigne et à l'usage qu'il souhaite que les gens en fasse à l'avenir :

« Pour que le fort n'opprime pas le faible, pour faire justice à l'orphelin et à la veuve, à Babylone, la ville dont Anu et Enlil ont élevé le faîte, dans l'Esagil, le temple dont les fondements sont aussi stables que les cieux et la terre, pour porter les jugements concernant le pays, pour prendre les décisions concernant le pays, pour faire justice à l'opprimé, j'ai écrit mes paroles précieuses sur ma stèle et je l'ai dressée devant ma statue de « Roi de justice ». »

— Épilogue du Code[39].

Ce passage reprend l'image du souverain idéal que Hammurabi veut faire passer à la postérité, celle d'un roi juste respectant l'idéal de justice des anciens Mésopotamiens. On y apprend également que la stèle devait être disposée devant une statue, sans doute dans un temple. C'est là qu'il doit se trouver pour ceux qui souhaitent s'imprégner du sens de la justice et de l'équité de Hammurabi :

« Que l'homme injustement traité, qui est mêlé à une affaire, vienne devant ma statue de « Roi de justice », se fasse lire ma stèle inscrite, qu'il écoute mes paroles précieuses, que ma stèle lui dévoile l'affaire, qu'il voie son cas et qu'il laisse respirer son cœur en ces termes : « Hammurabi, le seigneur qui est comme un père charnel pour les gens, s'est affairé à la parole de Marduk son seigneur et a atteint ce que souhaitait Marduk au nord et au sud ; il a contenté le cœur de Marduk son seigneur, a destiné pour toujours le bien-être aux gens et fait justice au pays. » […]

A l'avenir, que le roi qui, à un moment donné, apparaîtra dans le pays observe les paroles de justice que j'ai écrites sur ma stèle ; qu'il ne change pas les jugements que j'ai portés pour le pays, les décisions que j'ai prises pour le pays, qu'il n'enlève pas ce que j'ai gravé. […] Si cet homme a été attentif à mes paroles que j'ai écrites sur ma stèle et n'a pas écarté ce que j'ai jugé, n'a pas modifié mes paroles, n'a pas changé ce que j'ai gravé, cet homme sera un homme de justice comme moi ; que Shamash allonge son sceptre, qu'il fasse paître ses gens devant la justice. »

— Épilogue du Code[40].

Ce passage est encore une fois explicable dans le cadre des inscriptions commémoratives des rois mésopotamiens : il s'agit de glorifier le souverain et de préserver son œuvre à l'avenir. C'est aussi un moyen de dispenser la justice en différents lieux du royaume où le monarque ne peut être au moment présent : il y a une véritable volonté de rendre le texte accessible, même s'il faut admettre que la nature de la stèle ne facilite pas vraiment la chose[41]. Au lieu de mettre l'accent sur les exploits guerriers du souverain ou sur les constructions qu'il a patronnées, le texte insiste sur son sens de la justice qui doit lui survivre comme doivent lui survivre ses conquêtes militaires et les bâtiments qu'il a fait ériger. Cela implique donc l'utilisation du contenu des lois pour un but juridique, au moins en tant que modèle. La question de savoir si oui ou non les sentences du Code étaient suivies dans les jugements se heurte au fait que ce document n'est jamais cité de façon explicite ou avec certitude dans des textes juridiques de la période paléo-babylonienne ; mais en général les spécialistes mésopotamiens de quelque métier que ce soit font rarement référence aux textes techniques même s'il y a peu de doutes qu'ils en aient fait usage[42]. Les copies postérieures du texte nous apprennent qu'il est devenu un « classique » qui a été utilisé pour la formation juridique des scribes et pour inspirer des décisions de justice bien après la fin du royaume de Hammurabi, traitement dont n'a bénéficié aucun autre code de loi mésopotamien[43].

Les contenu des « lois » : aspects du droit et de la société babylonienne au temps de Hammurabi[modifier]

Détail de « lois » inscrites sur la stèle du Code de Hammurabi, Musée du Louvre.

Les « lois »/« articles » du Code de Hammurabi offrent un aperçu appréciable pour la connaissance du droit et plus largement de la société babylonienne du début du IIe millénaire av. J.-C., sur lesquels ils sont encore une source majeure en dépit de la quantité de documentation de la pratique qui a été exhumée puis publiées pour cette période, qui se chiffre en milliers de tablettes. Sans évoquer tous les aspects de la société, qui relevaient du droit coutumier qui pouvait prendre des variantes locales, le Code aborde plusieurs points importants : modalités de l'exercice de la justice, droits sur les propriétés, activités agricoles, commerciales et autres, affaires familiales, situation des esclaves. Comme cela a été évoqué plus haut, on débat sur la question de l'application de ces « lois » et donc sur leur valeur en tant que sources d'informations sur ce qui se passait réellement dans le royaume babylonien. À plusieurs reprises les autres sources juridiques et administratives ont confirmé le fait qu'elles reflétaient des situations réelles et ont souvent permis de les compléter et de mieux les comprendre. Ce n'est guère étonnant si on considère le fait que ces dispositions ont été rédigées suite à des affaires ayant réellement eu lieu (mais dont il peut être difficile d'établir si elles étaient courantes ou non). Il reste tout de même plusieurs passages obscurs. En tout état de cause, les différents passages de ce texte reflètent la mentalité des législateurs de cette période, les autorités du palais royal (et en premier lieu le monarque) dont elles révèlent les préoccupations.

Pratiques judiciaires[modifier]

Les articles du Code de Hammurabi révèlent divers aspects des pratiques judiciaires du royaume babylonien au temps de Hammurabi. Les premiers articles s'intéressent précisément à des aspects de procédure :

« § 1 : Si quelqu'un a accusé quelqu'un (d'autre) et lui a imputé un meurtre mais ne l'a pas confondu, son accusateur sera mis à mort. § 2 Si quelqu'un a imputé des sortilèges à quelqu'un (d'autres) mais ne l'a pas confondu, celui à qui des sortilèges ont été imputés ira au dieu-fleuve ; il plongera dans le dieu-fleuve et si le dieu-fleuve s'en empare, son accusateur prendra pour lui sa maison. Si le dieu-fleuve innocente cet homme, il s'en réchappe, celui qui avait imputé des sortilèges sera mis à mort ; celui qui a plongé dans le dieu-fleuve prendra pour lui sa maison. § 3: Si quelqu'un s'est présenté dans un procès pour un faux témoignage et n'a pas pu confirmer ce qu'il avait dit, si ce procès est un procès de vie cet homme sera mis à mort. § 4 : S'il est présenté pour un témoignage (quand il y a pénalité) en orge ou en argent, il subira la pénalité (qui s'ensuivra) de ce procès[44]. »

Une tablette légale scellée (à droite) et son enveloppe (à gauche), période paléo-babylonienne (c. 1800 av. J.-C.), Pergamon Museum.

Ces articles insistent donc sur le fait que les procès doivent reposer sur l'étude de témoignages confirmant les accusations[45]. Les cas de fausses accusations et de faux témoignages sont susceptibles de lourdes peines pour assurer le bon fonctionnement de ce système. Pour aider les juges, plusieurs articles prescrivent que des accords donnent lieu à la rédaction de tablettes (scellées), les preuves écrites étant souvent déterminantes lors des procès :

« § 122 : Si quelqu'un veut donner en garde de l'argent, de l'or ou quoi que ce soit à quelqu'un (d'autre), il montrera à des témoins tout ce qu'il veut donner, il fera un contrat et (alors seulement) il pourra donner en garde[46].

§ 127 : Si quelqu'un a pris une épouse mais ne lui a pas établi de contrat, cette femme n'est pas épouse[47]. »

Ces contrats impliquent des témoins qui peuvent être appelés lors des procès[48]. Certains articles prescrivent le fait qu'une personne doive prêter serment par les dieux pour donner plus de poids à sa parole, puisqu'on pensait que le cas échéant les dieux allaient le punir[49]. Au cas où les preuves matérielles et les témoignages ne soient pas présents ou ne suffisent pas, certains articles comme le § 2 prescrivent la pratique de l'ordalie : il s'agissait d'une épreuve ayant lieu dans un fleuve, au cours de laquelle une personne devait prouver son innocence en survivant, ce qui prouvait que le dieu du fleuve l'avait blanchie. Les raisons du recours à cette épreuve sont variées et ses modalités exactes sont difficiles à déterminer, les témoignages sur l'ordalie venant surtout des sources de Mari et présentant encore des zones d'ombre[50].

Le Code de Hammurabi donne également des indications sur les autorités judiciaires à mobiliser dans certaines affaires. Ainsi, le « quartier » (*babtum*) est doté d'une personnalité juridique et était constitué d'un personnel mal connu, et pouvait intervenir dans des affaires comme le cas de couples dont la femme exigeait la rupture et trancher en sa faveur ou en faveur de celle de l'époux, auquel cas la femme était noyée (§ 142-143)[51]. À l'opposé, le roi intervenait dans certains cas graves : dans le cas d'une adultère, si le mari choisit d'épargner son épouse, c'est au roi seul qu'il revient de gracier l'homme avec qui elle a fauté (§ 129)[52]. Plusieurs articles mettent en avant le rôle des juges royaux (*dayyānum*), qui siégeaient de façon collégiale et étaient un maillon essentiel de l'administration de la justice. Leur droiture doit être contrôlée : si un juge n'a pas fait exécuter une décision qu'il a rendue et couché par écrit, il devra payer une lourde amende et sera démis de ses fonctions (§ 5)[53]. Dans certains cas, c'est au juge qu'il revient de vérifier si les liens familiaux sont respectés : il doit examiner si la décision d'un père voulant déshériter son fils est juste (§ 168) et si les droits d'une veuve ne sont pas bafoués par ses fils (§ 172). Les autorités judiciaires doivent donc assurer la protection des plus démunis suivant l'idéal d'équité présenté dans le prologue et l'épilogue du Code.

Principes de droit pénal[modifier]

Les différentes peines présentes dans de nombreux passages du Code de Hammurabi révèlent plusieurs aspects important de la mentalité juridique des Babyloniens. Les peines prennent en compte le statut social des personnes impliquées dans l'affaire, cherchent à établir une proportionnalité et un lien symbolique entre le délit et la sentence, aboutissant à un diversité de peines possibles qui reflètent les préoccupations des autorités politiques et judiciaires de cette période.

Le poids des statuts sociaux[modifier]

Les lois du Code de Hammurabi reflètent les hiérarchies sociales existantes dans la société babylonienne de la première moitié du XVIIIe siècle av. J.-C. Cela ressort par exemple des articles concernant les peines pour une personnes ayant fait avorter une femme enceinte :

« § 209 : Si quelqu'un a frappé une fille de notable (*awīlum*) et lui a fait expulser son fœtus, il payera 10 sicles d'argent pour le fœtus. § 210 : Si cette femme est morte, on tuera sa (= de l'agresseur) fille. § 211 : S'il a fait expulser son fœtus à la fille d'un homme du peuple (*muškēnum*) en (la) frappant, il payera 5 sicles d'argent. § 212 : Si cette femme est morte, il payera une demi-mine d'argent. § 213 : S'il a frappé l'esclave femme (*amtum*) de quelqu'un et lui a fait expulser son fœtus, il payera 2 sicles d'argent. § 214 : Si cette esclave est morte, il payera un tiers de mine d'argent[54]. »

À l'exemple de ce passage, le Code de Hammurabi distingue trois classes sociales : *awīlum*, *muškēnum* et *wardum*/*amtum*. Les premiers sont les plus honorables, et leur porter atteinte entraîne les peines les plus graves. Ils sont désignés par un terme, *awīlum*, qui sert souvent à désigner un « homme » ou « quelqu'un » en général, mais dans plusieurs cas où ils sont opposés aux autres classes ce terme désigne les personnes ayant une honorabilité et un patrimoine supérieurs au reste de la société, des notables, aristocrates ou gentlemen. Il s'agit peut-être de l'aristocratie liée au palais royal[55]. Le terme *muškēnum* signifie littéralement « celui qui se prosterne », et est à l'origine du terme français « mesquin ». Sa signification sociale est débattue : il s'agit peut-être du groupe des dépendants liés au palais, ou à l'inverse des personnes ne faisant pas partie de l'administration palatiale, mais qui sont libres, donc les gens du peuple[56],[55]. Quant au terme *wardum* (féminin *amtum*), qui au sens large désigne une personne qui est le « serviteur » de quelqu'un, dans le Code de Hammurabi il désigne les esclaves, qui sont la propriété d'une autre personne et ne sont donc pas libres juridiquement. Plusieurs articles s'intéressent à eux (voir plus loin).

La distinction entre ces trois classes déborde le cadre du droit pénal. En effet, les articles sur les salaires des médecins (§ 215 à 223) montrent qu'ils sont mieux payés après avoir guéri un notable qu'un homme du peuple et un esclave[57]. D'autres articles s'intéressent plus précisément à l'honneur des personnes concernées, et envisage les cas où des personnes frappent des personnes de rang supérieur ou de rang égal, les peines étant plus graves dans les premiers cas (§ 202-205)[58].

Le lien symbolique entre le délit et la peine[modifier]

Les peines prescrites dans les textes législatifs mésopotamiens sont proportionnelles au délit, reflétant la gravité que les fautes décrits avaient aux yeux des anciens Babyloniens. Mais les législateurs babyloniens sont allées plus loin en établissant souvent un lien symbolique entre la faute et le châtiment. C'est ce principe qui préside à la loi du talion (« œil pour œil, dent pour dent »), qui se trouve dans la Bible et dont on trouve des exemples à plusieurs reprises dans le Code de Hammurabi :

« § 196 : Si quelqu'un a crevé un œil à un notable, on lui crèvera un œil. § 197 : S'il a brisé un os à un notable, on lui brisera un os[59]. »

Là encore, le Code de Hammurabi se distingue des codes prédécesseurs qui ne font pas usage de la loi du talion. Son usage était cependant sans doute limité car elle ne concernait que le groupe des notables et pas les autres groupes sociaux[60].

D'autres peines liées symboliquement à un délit se rapprochent de la loi du talion par le fait qu'elles aboutissent à des mutilations du condamné : une nourrice qui n'allaite pas assez un nourrisson qui lui est confié et cause sa mort aura son sein tranché (§ 194), un fils qui a frappé son père se verra couper la main (§ 195), si un fils adoptif a renié ses parents verbalement sa langue sera coupée (§ 192)[61], un maçon qui a construit une maison de mauvaise qualité qui s'effondre en tuant son propriétaire devra mourir, si c'est le fils du propriétaire qui meurt le fils du maçon sera exécuté, et si les biens du propriétaire sont détruits il devra les remplacer (§ 229 - 230)[62].

Types de peines[modifier]

Le Code de Hammurabi prescrit donc suivant les délits une vaste gamme de peines plus ou moins brutales, en fonction de divers principes (statut de la victime et de la personne ayant commis le délit, gravité et circonstances, commutativité entre la peine et le délit). Les sanctions sont le plus souvent des amendes, qui peuvent être requises pour des délits graves comme certains cas de vols, de coups et blessures, ou d'homicides d'une personne. La bastonnade est également utilisée, contre une personne ayant frappé une personne de rang supérieur (60 coups de nerf de bœuf, § 202) ou calomnié contre une femme (§ 127). Plusieurs cas prescrivent des mutilations : les cas de la main coupée et du sein coupé évoqués plus haut, ou encore une oreille coupée pour un esclave frappant un notable (§ 205). Les condamnations à mort ont lieu dans plusieurs cas : fausse accusation de meurtre (§ 1), sorcellerie (§ 2), faux témoignage (§ 3), plusieurs cas de vols (§ 6, 7, 8, 22 etc.), non restitution d'un esclave fugitif (§ 15 et 16). La modalité de la mise à mort est prescrite dans certains cas jugés les plus scandaleux : la noyade pour les cas de non-respect d'une union matrimoniale (une femme négligeant son mari § 143, un couple adultérin § 29, un homme couchant avec la femme de son fils § 155), une femme ayant fait tuer son mari pour être avec son amant serait empalée (§ 153), on brûlait une femme et son fils ayant des relations sexuelles après la mort du père de famille (§ 157). Dans le cas de la mort d'un esclave, il fallait restituer un autre esclave à son propriétaire. Le bannissement est également employé : un père ayant couché avec sa fille est chassé de la ville (§ 154, voir aussi § 158). La mise en esclavage pouvait également être prescrite, dans le cas d'un agriculteur ayant inondé par accident le champ de ses voisins et ne pouvant rembourser les pertes (§ 53).

Il a souvent été mis en avant le fait que le Code de Hammurabi prescrivait des peines plus brutales que les textes législatifs précédents (*Code d'Ur-Nammu*, *Lois d'Eshnunna*, *Code de Lipit-Ishtar*) qui condamnaient à des amendes là où le Code de Hammurabi exigeait la mort ou la mutilation (par exemple dans les cas des esclaves fugitifs[63]), notamment après l'introduction du principe de loi du talion. Cependant il ne faut pas avoir une lecture moderniste de ce droit en y voyant un « recul » vers des pratiques plus « barbares » mais le replacer dans son contexte : la plus grande sévérité des peines pouvait être prescrite pour avoir un effet plus dissuasif, les peines corporelles étaient surtout prescrites dans les affaires concernant les élites sociales qu'elles protégeaient avant tout, sans pour autant oublier les garanties des autres groupes sociaux (y compris les plus faibles qu'étaient les esclaves, les femmes et les enfants). L'idée de peines proportionnelles aux fautes commises visait sans doute à empêcher des pratiques de vendetta familiales et tribales potentiellement sanglantes et disproportionnées[64].

Propriété des biens meubles[modifier]

Les codes de lois mésopotamiens contiennent des dispositions garantissant le droit des propriétaires sur leurs biens meubles, en particulier sur les cas de vol et les esclaves. D'autres sont relatives aux propriétés immeubles (« champ, verger ou maison » d'après l'expression du Code), concernant surtout les activités agricoles (notamment la location de terres et de bêtes et les terres de service concédées à des agents du palais) et l'héritage, et seront abordées plus loin.

Vol[modifier]

L'acte de voler (*šarāqum*) consiste du point de vue du droit babylonien en l'appropriation d'un bien d'autrui : la prise d'un bien appartenant à quelqu'un d'autre (avec un cas particulier pour les animaux au § 8), l'utilisation à son profit d'un bien confié par une autre personne (par exemple de l'argent confié pour une expédition commerciale au § 112 ou du grain stocké aux § 253 et 254). Au cas où une personne se retrouve en possession d'un bien volé, elle doit prouver que ce n'est pas elle la cause du délit sinon elle est considérée comme l'ayant dérobé. Le vol est puni de différentes manières : le simple vol d'un bien ou d'animaux à des particulier entraîne la nécessité de restituer un multiple de la valeur du bien (10 fois au § 8) sans quoi il y a mise à mort ; en revanche si le vol concerne la propriété d'un temple ou d'un palais c'est la mort qui est prescrite (§ 6, sauf exceptions du § 8 pour les cas d'animaux ou d'un bateau où il faut restituer 30 fois leur valeur sous peine de mort) ; la mort est prescrite pour d'autres cas comme les vols d'enfants libres (§ 14, sans doute pour en faire des esclaves), le vol par effraction dans une maison (§ 21 à 23). Le vol avec violence est donc une circonstance aggravante. Au cas où le brigand n'ait pas été retrouvé, les autorités locales sont responsables et doivent rembourser la valeur de la perte, et si le vol a donné lieu à un meurtre elles doivent payer une compensation à la famille (§ 23-24)[65]. Plus loin, d'autres articles évoquent les cas où une personne ait confié ses biens meubles (notamment de l'or et de l'argent) à une autre personnes et les litiges qui peuvent survenir, ou encore le

cas où une personne prétende avoir perdu des biens pour se les faire rembourser par son quartier alors que rien de ce qu'il a n'a disparu, auquel cas il doit payer le double que ce qu'il a réclamé à son quartier (§ 122-126)[66],[67].

Les esclaves[modifier]

Les esclaves (masculin *wardum*, féminin *amtum*) sont du point de vue du droit babylonien un type de propriété, dont on reconnait la spécificité comme le prouve le fait qu'ils fassent l'objet de plusieurs articles disséminés dans le Code. Ils sont considérés comme la propriété de l'homme libre qui les possède. Leur vol, appropriation ou l'aide à leur fuite, notamment par leur hébergement, est passible de la peine de mort (§ 15-16 et 19-20). Les esclaves portaient une marque distinctive, une mèche de cheveu, et un barbier qui l'aurait coupée en sachant que l'esclave était fugitif risquait de voir sa main coupée (§ 226-227). En revanche leur restitution est récompensée (§ 17-18)[68]. La fuite des esclaves est donc un problème important dans la société babylonienne, même s'il convient de préciser que cette société n'a pas connu un esclavage de masse. Un esclave reniant son maître aura son oreille coupée (§ 282), de même que celui frappant un notable (§ 205) si un esclave fait une crise d'épilepsie dans le mois suivant son achat son propriétaire peut le restituer et se voir remboursé (§ 278). Quand un esclave subit des mutilations ou meurt, c'est son propriétaire qui est dédommagé (§ 199, 213-214, 219-220), tandis que le fait de frapper un esclave ne semble pas puni à l'inverse de ce qui se passe si un notable ou un homme du peuple sont frappés. D'autres passages s'intéressent au cas des esclaves femmes qui deviennent la concubine de leur maître et leur donnent des enfants, qui ont le droit de devenir libres avec leur progéniture après la mort de leur maître, mais n'ont pas le droit d'obtenir une part d'héritage à moins que leur père ne l'ait décidé (§ 170-171). C'est en effet la mère qui transmet le statut aux enfants dans un mariage entre libre et non-libre, l'enfant d'une femme libre et d'un esclave qu'elle a épousé étant libre ; mais en revanche à la mort du mari esclave c'est son maître qui prend sa part des propriétés du couple (§ 175-176a et b). Il y a au final peu de cas expliquant la mise en esclavage dans le Code ; outre le cas de la naissance par une mère esclave déjà évoqué, il y a des cas d'esclavage pour dette mais ne devant pas excéder trois années (§ 117)[69],[70].

Réglementation des activités économiques et professions[modifier]

Le Code s'intéresse aux affaires économiques, avant tout des aspects importants du droit agricole, commercial ou du crédit, activités majeures dans la Babylonie antique, et notamment la question des prix et des salaires. D'autres abordent le cas d'activités particulières (médecine, tavernes).

Prix et salaires[modifier]

Terre cuite représentant un artisan travaillant une pièce de bois (partie de char ou d'araire), période paléo-babylonienne, Musée du Louvre.

Plusieurs articles réglementent des prix et salaires de différentes activités : physicien (médecin), batelier, ouvrier agricole, animaux pour les travaux agricoles ou le bât, différentes catégories d'artisans (tisserand travaillant le lin, tailleur de pierre, charpentier, maçon, vannier, mégissier). Par exemple :

« § 221 : Si un physicien sauve l'os d'un notable (*awīlum*) d'une fracture ou guérit un muscle malade, le malade devra donner au médecin 5 sicles (environ 40 g) d'argent. § 220 : S'il s'agit d'un homme du peuple (*muškēnum*), il devra donner 3 sicles (environ 24 g) d'argent[71].

§ 257 : Si quelqu'un embauche un laboureur, il devra lui donner 8 GUR (environ 2 400 litres) de grain par an. § 258 : Si quelqu'un embauche un bouvier, il devra lui donner 6 GUR (environ 1 800 litres) de grain par an[72].

§ 273 : Si quelqu'un a embauché un salarié, du début de l'année au cinquième mois, il devra lui donner 6 grains (environ 26 mg) d'argent par jour ; du sixième mois à la fin de l'année, il devra lui donner 5 grains (22 mg) par jour[73]. »

Dans l'économie babylonienne, les instruments utilisés comme intermédiaire d'échange et unité de compte lors des transactions sont l'argent et les grains d'orge, évalués suivant leur poids (ou plus précisément leur quantité, donc leur valeur réelle et non une valeur faciale). Ils ont chacun leur propre système de mesure : des unités de poids pour l'argent, le grain (noté par le logogramme ŠE, environ 0,4 grammes), le sicle (GÍN, environ 8 grammes) et la mine (MA.NA, environ 500 grammes) ; des unités de capacité pour les grains d'orge, le SILÀ (environ 1 litre) et le GUR (environ 300 litres)[74]. Les prix et salaires figurant dans le Code fournissent des indications sur les prix et salaires qui devaient être appliqués dans les transactions économiques. Ainsi, les tarifs médicaux montrent que les différences de statuts sociaux devaient être prises en compte. Ceux sur les ouvriers agricoles indiquent que les salaires étaient plus élevés en période de travaux agricoles importants (la première partie de l'année) durant laquelle le travail était plus intense. On sait par d'autres textes qu'il existait des stèles indiquant des tarifs auxquels les administrateurs se référaient pour évaluer les salaires des travailleurs. Quant aux salaires attestés dans les documents de la pratique, ils sont plus élevés que ceux prescrits par le Code : il s'agirait alors une sorte d'indication de salaire minimal, et non pas de salaires à appliquer de façon rigide, ce que l'État babylonien n'avait de toute manière pas les moyens de contrôler[75].

Agriculture[modifier]

Article connexe : Agriculture en Mésopotamie.

Tablette d'époque paléo-babylonienne relative à la location d'un champ, Musée des beaux-arts de Lyon.

L'économie agricole, source de nombreux litiges portant sur les propriétés, les contrats et les pratiques culturales, a donné lieu à la rédaction de plusieurs articles du Code (une partie étant dans la lacune donc mal connus).

Des litiges pouvaient survenir lors de la dégradation involontaire d'une propriété agricole. Certains arrivaient au moment crucial qu'était l'irrigation du champ : un cultivateur négligent pouvait causer l'inondation des champs voisins lorsqu'il irriguait le sien, et ainsi causer des dégâts qu'il devait rembourser, par exemple s'il n'avait pas suffisamment renforcé la digue entourant son champ (§ 53-56). Un autre type de négligence concerne les cas où un berger laisse des bêtes aller dans un champ où elles font des dommages (§ 57-58). Enfin, la protection des vergers était garantie puisque toute coupe de bois non autorisée donnait lieu à une pénalité (§ 59)[76].

D'autres articles envisagent les conditions de mise en fermage des champs et surtout des vergers (§ 42-47 et 60-65), par exemple :

« § 60 : Si quelqu'un donne un champ en location à un jardinier pour y planter un verger (jardin, palmeraie), il devra cultiver le verger pendant quatre ans ; la cinquième année, le propriétaire du verger et le jardinier diviseront la récolte en parts égales ; le propriétaire choisira et prendra sa part en premier. § 61 : Si le jardinier ne complète pas la plantation (des arbres) du champ, mais laisse un espace non cultivé, ils incluront la partie non cultivée dans sa part (au partage de la récolte). § 62 : S'il ne plante pas le champ qui lui a été donné (pour en faire) un verger, si (c'est un champ) sillonné, le jardinier devra mesurer et livrer au propriétaire du champ une estimation du rendement du champ pour les années durant lesquelles il a été laissé en jachère d'après le rendement du (champ) voisin ; il fera le travail (requis) du champ et le restituera au propriétaire du champ[77]. »

Ces articles offrent donc des garanties au propriétaire au cas où le locataire n'ait pas une récolte jugée satisfaisante ou néglige le champ loué, et permet d'un autre côté au locataire de disposer du temps nécessaire pour que le verger soit pleinement productif avant de payer le loyer du terrain. Un autre passage du Code concerne le cas particulier des champs qui étaient concédés à des soldats en échange de leur service (*ilkum*), qui étaient inaliénables mais louables, leurs détenteurs et leur famille disposant de garanties spécifiques pour les cas de départ en campagne et de leur éventuelle disparition au combat (§ 26-41)[78].

D'autres aspects de l'économie agricole sont évoqués : celui des prêts agricoles (§ 48-52, voir plus bas)[79], et également la location de travailleurs agricoles et bergers, ainsi que de bêtes (§ 241-271) pour les travaux des champs, donnant des indications sur les salaires à verser et les nombreux litiges qui peuvent survenir (pertes, vols, dégradations)[80].

Commerce et prêt[modifier]

Les activités des « marchands » (*tamkārum*, terme qui désigne au sens large des personnes spécialisées dans le maniement d'argent) sont évoquées dans les passages inclus dans la lacune et sa suite. Le statut des marchands babyloniens a fait l'objet d'un long débat : on y a longtemps vu des fonctionnaires employés par le palais pour écouler ses surplus et acheter d'autres produits pour son compte, mais dans les faits il semble qu'il s'agisse plus d'intermédiaires indépendants auxquels le palais faisait appel selon ses besoins, et qui pouvaient exercer des activités pour leur propre compte[81]. Ces marchands pouvaient s'associer dans des partenariats à durée limitée, appelés *tappūtum* réglementés par le § 99 :

« Si quelqu'un a livré à un homme de l'argent pour une association-*tappūtum*, ils partageront à parts égales, devant le dieu (*dans son temple*), le profit ou la perte qui surviendra[82]. »

Ce type de contrat pouvait servir pour des expéditions commerciales mais aussi pour d'autres investissements comme l'achat de terres[83]. Les § 100 à 107 évoquent les cas où un « marchand » (qui a ici le rôle de bailleur de fonds) fait appel à un mandataire (*šamallûm*) à qui il confie un capital que celui-ci doit faire fructifier pour ensuite reverser une part des profits, et les différents litiges que ce type de partenariat, qui s'apparente à un prêt à la grosse aventure, peut soulever[84].

Les marchands se livrent également à des activités de prêt à intérêt de grain ou d'argent. Ces prêts semblent souvent être des prêts agricoles dans lesquels un cultivateur emprunte de l'argent pour la mise en culture d'un champ (ou pour la période de soudure précédant la récolte), puisque le § 48 évoque explicitement le cas où un cultivateur a vu son champ dévasté par un orage (par le dieu Adad suivant le formule du texte) et peut alors suspendre son remboursement et ne pas payer les intérêts pour l'année. Les prêts sont souvent garantis par des gages et autres sûretés, notamment l'antichrèse permettant la saisie d'un bien ou même d'une personne (une forme d'esclavage pour dette) stipulée par contrat pour achever le remboursement. Le Code tend à limiter les abus pouvant survenir dans ce genre de situation, notamment en limitant la durée de la saisie ou du travail pour remboursement et le paiement des intérêts. Il permet la saisie de biens personnels du créditeur autres que le grain et l'argent stipulés dans les contrats de prêt, mais sous la surveillance de témoins[79].

Un dernier type d'activité commercial évoqué dans le Code est celui des tavernes tenus par des « cabaretières » (*sābītum*) spécialisées dans la fabrication et la vente de bière d'orge, la boisson fétiche des Babyloniens (§ 108-111). L'intérêt du législateur porte sur plusieurs aspects de leurs activités : éviter qu'elles ne fraudent sur les poids qu'elle utilise (sous peine de mort par noyade), qu'elles ne servent des personnes conspirant contre le pouvoir sans les

dénoncer (sous peine de mort), qu'une religieuse vivant dans une communauté n'ouvre pas ou n'aille pas dans une taverne (sous peine d'être brûlée vive), et réglementation du montant de la vente à crédit de bière.

Médecine[modifier]

Article connexe : Médecine en Mésopotamie.

Les médecins sont l'objet de plusieurs articles (§ 215-225). Il s'agit ici des spécialistes appelés *asûm*, terme que l'on peut traduire par « médecin », « chirurgien » ou encore « physicien » (au sens vieilli), qui sont plutôt habitués à guérir par des remèdes relevant de la pharmacopées voire des opérations de type chirurgical, par opposition aux exorcistes (*ašīpum*) qui procèdent à des rituels pour obtenir la guérison (mais la différence entre ces deux types de spécialistes est floue et débattue). Six articles indiquent les tarifs qu'il est juste qu'il exige pour une guérison, qui diffèrent selon le statut social du patient comme évoqué plus haut et le type d'opération. Deux cas sont envisagés : un premier (§ 215-217) concerne une opération de chirurgie de l'œil dont la nature exacte est indéterminée, ces deux opérations étant manifestement plus difficiles car mieux rémunérées ; un second (§ 221-223) porte sur la réparation d'un os (donc une fracture) ou d'un muscle/tendon (au sens large un problème musculaire)[85]. D'autres dispositions s'intéressent à la responsabilité du médecin en cas d'échec des opérations du premier type, les plus difficiles :

« § 218 : Si un physicien a fait une blessure (incision) grave sur un notable (*awīlum*) avec une lancette de bronze (scalpel ?) et l'a fait mourir ou bien a ouvert la tempe d'un notable (*awīlum*) avec une lancette de bronze et lui a crevé l'œil, on lui coupera la main. § 219 : Si un physicien a fait une blessure (incision) grave sur l'esclave d'un homme du peuple (*muškēnum*)avec une lancette de bronze et l'a fait mourir, il remplacera l'esclave par un (autre) esclave. § 220 : S'il lui a ouvert la tempe et lui a crevé l'œil, il payera en argent la moitié du prix[86]. »

Ils prescrivent une mutilation si c'est un notable et une amende ou une compensation pour les autres groupes sociaux. La dureté de ces peines s'explique peut-être par la volonté de protéger le peuple contre des médecins malhabiles ou peu scrupuleux entreprenant des opérations chirurgicales complexes, mais aucun cas d'application de ces peines n'est connu. Deux derniers articles (§ 224 et 225) concernent la guérison d'animaux (par un physicien et non par un vétérinaire spécialisé), révélant le même souci de protection des gens contre les abus et erreurs des médecins : le premier indique le salaire à verser en cas de guérison de l'animal (bœuf ou âne) et le second l'amende qu'il doit payer s'il fait mourir l'animal opéré[85].

Droit de la famille[modifier]

La plus longue partie du Code (§ 126 à 194) concerne les affaires familiales, qui étaient donc une priorité des législateurs babyloniens qui avaient à régler de nombreux litiges familiaux, portant sur les relations entre époux, les questions de transmission du patrimoine, d'adoption, les délits sexuels ainsi que les cas concernant des femmes à statut particulier, notamment les religieuses. Les statuts normaux sont réglés par le droit coutumier, et ne sont donc pas présentés dans le Code, qui s'intéresse avant tout à des cas particuliers. L'apport des textes de la pratique est donc particulièrement important ici.

Mariage et relations entre époux[modifier]

Le mariage découle en règle générale de l'accord entre le marié et sa famille et les parents de la mariée, même si cela n'est pas explicité dans le Code de Hammurabi (à la différence des *Lois d'Eshnunna* qui disent qu'un mariage n'est pas valide si l'époux n'a pas l'accord du père et de la mère[87]). Le marié doit apporter un cadeau (*terhatum*, généralement en argent) symbolisant l'accord pré-nuptial, mais même après cela le mariage peut encore être rompu : si c'est à l'initiative du fiancé, le père de la mariée peut garder le présent, mais si c'est à l'initiative du second il doit le restituer au double à l'ex-fiancé (§ 159-160)[88]. Le mariage avait lieu lors d'une cérémonie qui n'est pas évoquée dans le Code mais connue par des nombreux documents de cette période. La mariée apporte de son côté une dot (*šeriktum*, *nudunnum*).

La famille babylonienne classique est monogame. L'époux peut cependant prendre des concubines (qui n'avaient jamais le statut d'épouse) et si son épouse ne peut pas lui donner d'enfant (parce qu'elle est stérile ou une religieuse qui n'a pas la droit d'enfanter, voir plus bas), était atteinte d'une maladie mal comprise (§ 148-149) ou a une conduite inappropriée (§ 141), il pouvait prendre une épouse secondaire : certaines familles pouvaient donc être bigames[89]. La situation entre le marié et la mariée est donc profondément dissymétrique, ce que confirment les articles sur la répudiation pour mésentente :

« § 141 : Si l'épouse de quelqu'un, qui demeure dans la maison de ce dernier, s'avisant de le traîner dehors se constitue une réserve, dilapide sa maison et néglige son mari, on la confondra et si son mari a déclaré qu'il voulait la répudier, il pourra la répudier ; rien ne lui sera donné, ni pour (frais de) déplacement ni comme indemnité de répudiation. [...] § 142 : Si une femme a pris son mari en aversion et a déclaré : « Tu ne me saisiras plus », son cas sera examiné par son quartier et si elle est circonspecte et irréprochable et si son mari traîne dehors et la néglige beaucoup, cette femme n'est pas coupable ; elle pourra reprendre sa dot et s'en aller à la maison de son père. § 143 : Si elle n'est pas circonspecte et traîne dehors, dilapide sa maison, néglige son mari, on la jettera à l'eau[90]. »

On sait par les textes de la pratique qu'un mari pouvait répudier son épouse en la laissant repartir avec sa dot ; le cas est envisagé dans le Code seulement pour les épouses n'ayant pas donné d'enfant (§ 138 – la responsabilité d'un mariage non fertile incombant toujours à l'épouse dans la mentalité babylonienne). Mais si l'épouse avait une conduite inconvenante comme dans les cas cités, il pouvait la répudier sans rien lui donner en retour. Le cas où la femme demande la répudiation du mariage est également révélateur de l'inégalité entre les deux parties : elle peut certes obtenir gain de cause si on juge sa requête justifiée, mais le cas échéant elle risque la mort là où le mauvais mari ne voit que la dissolution de son mariage[91]. Cette situation inégale se retrouve dans les articles sur l'adultère :

« § 129 : Si l'épouse de quelqu'un a été prise à coucher avec un autre homme, on les liera et on les jettera à l'eau. Si le maître de l'épouse (*le mari*) laisse vivre son épouse, le roi aussi laissera vivre son serviteur (*l'amant*). [...] § 131 : Si l'épouse de quelqu'un n'a pas été prise à coucher avec un autre homme alors que son mari l'en accusait, elle jurera par la vie du dieu et pourra retourner à sa maison. § 132 : Si l'épouse de quelqu'un qu'on a montré du doigt à cause d'un autre homme n'a pas été prise à coucher avec l'autre homme, eu égard au mari elle plongera dans le dieu-fleuve[92]. »

La culpabilité n'est envisagée que du point de vue de l'épouse car son inconduite jette la suspicion sur les enfants qu'elle pourrait mettre au monde (d'où le « pour le mari » du § 132). Si elle est prise sur le fait, son mari décide s'il la laisse vivre ou si elle doit être exécutée, la même sentence s'appliquant à son amant (mais c'est le roi qui le gracie car l'époux n'en est pas le maître et n'a aucun droit sur lui). Si l'épouse est calomniée, elle doit laver les soupçons pesant sur elle-même s'il n'y a aucune preuve de sa faute : si c'est son mari qui l'accuse elle prête serment par le dieu (qui est censé la punir si elle utilise son nom pour un mensonge) et si c'est une autre personne elle doit se soumettre à l'ordalie fluviale (le dieu-fleuve confirme sa culpabilité par sa noyade ou alors il la disculpe en l'épargnant)[93].

Cependant les femmes disposent de protections, notamment les veuves : elles peuvent garder l'usufruit des biens de leur dot et du présent de mariage ou bien avoir droit à une part sur l'héritage de leur défunt mari, pour leur assurer de quoi vivre pour leurs vieux jours, leur(s) fils ne pouvant les en déposséder (§ 171-172)[94].

Relations entre parents et enfants[modifier]

L'union matrimoniale avait pour but la procréation comme l'ont révélé les passages sur la répudiation et le concubinage ayant pour but d'enfanter. Il importait de former une maisonnée, qui constituait une unité économique, les enfants assistant souvent les parents dans leur métier et les spécialités professionnelles se transmettant couramment de façon héréditaire, tandis que les enfants veillaient sur leurs parents durant leurs vieux jours. La famille est aussi une unité religieuse, pratiquant un culte des ancêtres, et il fallait donc des descendants pour éviter que l'esprit des défunts ne connaisse pas le repos.

La famille est dominée par le père, dont le Code met en avant l'autorité sur ses enfants de la même manière qu'il assurait sa supériorité sur son épouse. Ainsi, un fils ayant frappé son père est susceptible de voir sa main tranchée (§ 195). Un père ayant contracté une dette peut donner en gage son fils ou sa fille (ainsi que son épouse) pour qu'il ou elle travaille pour rembourser sa dette (§ 117).

Les couples sans enfants pouvaient recourir à l'adoption. Ils pouvaient adopter un enfant à sa naissance par contrat, auquel cas il ne pouvait plus être réclamé (§ 185), mais s'il s'agit d'un enfant trouvé en bas-âge (adoption sans contrat donc), il pouvait retourner chez ses parents naturels s'il les retrouvait (§ 186)[95]. Ces cas généraux n'étaient pas valable s'il s'agissait de fils adoptifs de fonctionnaires du palais, d'une religieuse-*nadītum* (§ 187) ou d'un artisan ayant formé son enfant (§ 188) qui ne peuvent être réclamés. L'enfant adopté ne peut pas renier ses parents adoptifs, sous peine de mutilation s'il s'agissait d'un fonctionnaire de palais ou d'une *nadītum* (§ 192-193), mais il est protégé : il peut retourner à sa famille de naissance s'il n'a pas été traité comme un fils normal (§ 190), et il dispose d'un droit d'héritage dans sa famille adoptive même si son père adoptif choisit de le renvoyer (§ 191)[96].

Un des problèmes les plus aigus des familles était la transmission de leur patrimoine. Les fils ont droit à un part d'héritage à la mort de leur père, les filles disposant normalement de leur part au moment de leur dot. Le Code ne régit pas les principes successoraux, qui sont de l'ordre de la coutume et pouvaient différer selon les villes, mais s'intéresse à certains litiges. Ainsi le § 167 s'assure que les fils d'un même père mais d'une mère différente aient des parts égales du patrimoine paternel, et il en allait de même pour la part de l'héritage maternel, qui était sa dot (§ 173-174) ; au cas où un partage ait été fait du vivant du père mais qu'un fils ait été ignoré, ses frères devaient lui donner l'équivalent de leur part (§ 166) ; le § 165 permet au père de déroger à la coutume en donnant une part supplémentaire à un fils qu'il préfère (cf. annexe) ; les § 168-169 s'assurent que le père ait des motifs valables pour déshériter un de ses fils, le cas échéant il n'en a pas le droit ; les § 170-174 déjà évoqués concernent les cas où un père de famille a eu des enfants avec une esclave[97].

Le Code s'intéresse enfin aux relations sexuelles incestueuses, qui font l'objet de quatre articles :

« § 154 : Si quelqu'un a « connu » sa fille, on le chassera de la ville. § 155 : Si quelqu'un s'est choisi une bru pour son fils, si son fils l'a « connue », si lui-même, par la suite, a couché dans son sein et si on l'a pris, on liera cet homme et on le jettera à l'eau. § 156 : Si quelqu'un s'est choisi une bru pour son fils, si son fils ne l'a pas « connue » et si lui-même a couché dans son sein, il lui payera une demi-mine d'argent et il lui restituera intégralement tout ce qu'elle avait apporté de la maison de son père et l'époux qui lui plaira elle prendra. § 157 : Si quelqu'un, après la mort de son père, a couché dans le sein de sa mère, on les brûlera tous les deux. § 158 : Si quelqu'un, après (la mort de) son père, a

été pris dans le sein de la « grande » qui avait engendré des enfants (*manifestement sa belle-mère*), cet homme sera expulsé de la maison paternelle[98]. »

On notera que le Code de Hammurabi ne prend en considération qu'un seul cas de viol, celui d'une femme mariée à un homme mais sans avoir encore eu de relations sexuelles avec lui, l'offenseur étant exécuté et la femme « tenue pour quitte ». Les autres textes législatifs du Proche-Orient ancien punissent également de mort le viol de femmes mariées, mais pas celui d'esclaves (qui donne lieu à une indemnité pour le maître de celle-ci), le cas du viol d'une femme non mariée ou promise à un autre étant généralement vu comme moins grave et pouvant conduire à un mariage contraint[99].

Le cas des religieuses[modifier]

Plusieurs articles du Code concernent une catégorie de femmes spécifiques, des religieuses de statut divers et mal identifié (*ugbabtum*, *sekretum*, *qadištum*, *kulmašītum*), en particulier celles appelées *nadītum* qui sont les mieux connues par les sources de l'époque[100]. Elles se trouvaient dans plusieurs grands sanctuaires du royaume babylonien (Sippar, Nippur et Babylone), où elles étaient vouées par leur famille au dieu local. Elles vivaient dans un espace communautaire spécifique appelé *gagûm* (souvent traduit approximativement par « cloître »). Leur statut portait en germe de nombreux litiges : elles étaient issues de familles souvent richement dotées, recevaient souvent une dot qui attirait les convoitises lorsqu'elles entraient en communauté et pouvaient ensuite entreprendre des affaires ; la plupart d'entre elles (sauf celles de Sippar dédiées au dieu Shamash) avaient le droit de se marier sans pour autant avoir des enfants, même si elles pouvaient adopter (§ 187 et 192-193). Leur mari désirant avoir une descendance pouvait s'unir avec une épouse secondaire (*šugītum*, peut-être un autre type de religieuse vouée à un dieu) qui lui donnerait des enfants, mais en aucun cas celle-ci ne doit avoir un statut égal à la première épouse (§ 144-147)[101]. Plusieurs litiges pouvaient être soulevés concernant l'héritage : une *nadītum* pouvait recevoir une dot lorsqu'elle était vouée au dieu, et son père pouvait décider qu'elle en fasse ce qu'elle veut ; si le père ne lui en laissait pas la libre disposition, lorsqu'il mourrait sa dot revenait à ses frères qui devaient pourvoir à ses besoins ou bien louer un champ ou jardin qui était compris dans sa dot à un fermier qui entretiendrait leur sœur, qui en garde donc l'usufruit (§ 178-179). Mais si elle n'avait pas reçu de dot, la *nadītum* devait avoir une part d'héritage à la mort de son père au même titre que ses frères, mais ces derniers héritaient de ses biens à sa mort, hormis dans le cas d'une *nadītum* du dieu Marduk de Babylone qui disposait librement de ses biens héritaient mais d'une part d'héritage moindre (§180-183)[102],[103].

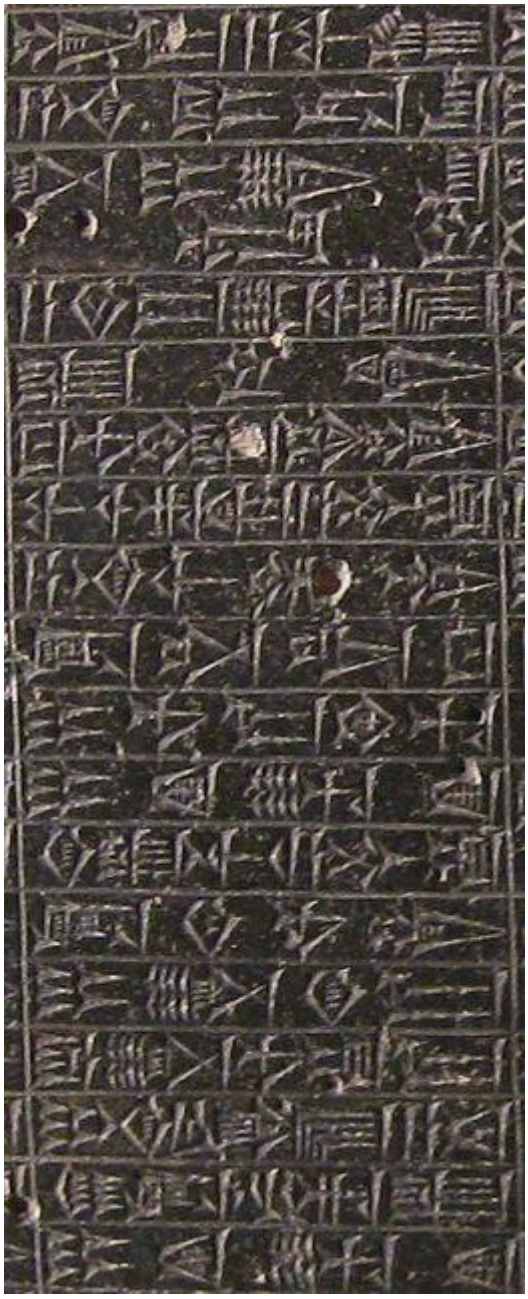
Annexe : un exemple d'article traduit et commenté[modifier]

Il s'agit ici de donner un exemple d'article traduit puis commenté extrait du Code de Hammurabi, en l'occurrence le § 165 sur un aspect du droit de la famille, le don par le père d'une part d'héritage particulière à un fils préféré. Ici la photographie a été orientée dans un sens de lecture des lignes de gauche à droite puis de haut en bas, celui qui est pratiqué dans les publications modernes du document et les textes sur tablettes de l'époque, mais sur la stèle le sens de lecture des signes est vertical (de haut en bas) suivant le style archaïsant voulu par les rédacteurs du texte (les signes reprenant les conventions d'écriture pratiquées plus de trois siècles avant le règne de Hammurabi). Il faut donc faire pivoter l'image de 90° dans le sens des aiguilles d'une montre pour retrouver sa disposition telle qu'elle est sur la stèle. Une fois le texte présenté, la traduction commence par l'identification des signes et de leur valeur, puis la traduction. Chaque article a dû être délimité par les traducteurs du texte car la stèle ne comprend pas de marqueur du début et de leur fin, laissant une part d'arbitraire dans le découpage quand certains articles se suivant ne sont que des variations sur un thème similaire. L'interprétation des articles peut se heurter à des difficultés d'interprétation car la motivation de la sentence est rarement présente et que la formulation traite le cas comme un cas particulier et ne donne pas de principe général. Il manque donc parfois des éléments pour bien comprendre toutes les implications de l'article, comme c'est le cas ici. L'interprétation est souvent enrichie par l'étude des documents juridiques de la pratique qui montrent ce qui n'est pas envisagé par le Code, et aussi par l'approche comparative mobilisant les autres sources législatives du Proche-Orient ancien, y compris la Bible hébraïque.

Photographie du § 165 sur la stèle (col. XXXIV vo. XI, l. 33 à 50)

Étapes de la traduction du texte

Voir l'article Cunéiforme pour les explications sur les étapes de la traduction.



- **1. Translittération :**

[1]šum-ma a-wi-lum [2]a-na IBILA-šu [3]ša i-in-šu mah-ru [4]A.ŠÀ KIRI$_6$ ù É [5]iš-ru-uk [6]ku-nu-kam iš-ṭur-šum [7]wa-ar-ka a-bu-um [8]a-na ši-im-tim [9]it-ta-al-ku [10]i-nu-ma ah-hu [11]i-zu-uz-zu [12]qí-iš-ti a-bu-um [13]id-di-nu-šum [14]i-le-qé-ma [15]e-le-nu-um-ma [16]i-na NÍG.GA É A.BA [17]mi-it-ha-ar-iš [18]i-zu-uz-zu

Les signes cunéiformes sont remplacés par leur notation en alphabet latin suivant les conventions des assyriologues. Les signes ayant une valeur phonétique sont en minuscules et les idéogrammes sumériens sont en petites capitales (A.ŠÀ). Les signes composant un même mot sont reliés par des tirets (a-wi-lum).

- **2. Transcription :**

šumma awīlum ana aplīšu ša īnšu mahru eqlam kirâm u bītam išruk kunukkam iṣṭuršum warka abum ana šimtim ittalku inūma ahhu izuzzu qīšti abum iddinušum ileqqema elenumma ina makkūr bīt abim mithāriš izuzzu

On restitue ici la prononciation des mots en akkadien, les mots sont donc complets (a-wi-lum = *awīlum*) et les idéogrammes remplacés par leur prononciation supposée ; par exemple l'idéogramme sumérien A.ŠÀ, « champ », se dit *eqlum* en akkadien et est ici à l'accusatif *eqlam*. La transcription des mots suit les conventions adoptées par les assyriologues et généralement reprises des transcriptions des langues sémitiques en alphabet latin : le *u* se prononce [u], le *š* équivaut au son [ʃ], deux types de voyelles allongées surmontées par un accent circonflexe et un macron.

- **3. Traductions :**

« Si un homme a donné en cadeau à l'un de ses fils, le premier de son regard, champ, verger, maison, et lui a donné une tablette, si ensuite le père meurt, quand les frères partageront, ce fils gardera le cadeau que le père lui a donné. Et de plus, pour la fortune mobilière on partagera à parts égales. » - J.-V. Scheil[104]

« Si un homme a donné à son héritier qu'il voit d'un bon œil un terrain, un verger ou une maison, (s')il lui a rédigé un document scellé, après que le père sera allé au destin, lorsque les frères partageront, il prendra le don que le père lui a accordé, et, pour le surplus des biens de la maison paternelle, ils partageront à égalité. » - A. Finet[104]

« Si quelqu'un a fait cadeau d'un champ, d'un verger ou d'une maison à un sien fils héritier qu'il voyait d'un bon œil et lui a rédigé (à ce sujet) un document scellé, après que le père sera allé au destin, quand les frères feront le partage, il prendra le cadeau que le père lui a fait et là-

dessus ils partageront à parts égales les biens du patrimoine paternel. » - M.-J. Seux[105].

Une même transcription peut donner lieu à plusieurs traductions différentes. Sur un texte comme celui-ci qui ne pose pas de grandes difficultés, le sens n'est pas modifié.

Commentaire

Les § 127 à 194 du Code concernent le droit de la famille. Les § 165 à 193 concernent les transmissions de patrimoine. Seul l'héritage des fils est envisagé, la part de la fille étant normalement la dot qu'elle reçoit lorsqu'elle quitte la famille et s'installe dans celle de son mari. C'est pour cela que les dispositions sur la dot des filles sont classées dans la même partie que celles sur l'héritage des fils.

Comme pour le reste de ses dispositions, le Code de Hammurabi ne donne pas de règle générale sur la transmission de l'héritage mais s'attarde sur des cas particuliers. Les textes juridiques de la période permettent d'en savoir plus. Ils montrent qu'il existe des coutumes différentes selon les lieux, le fils aîné recevant souvent une part supplémentaire aux autres frères (à Isin, Larsa, Kazallu), mais les textes de Sippar indiquent que la coutume semble y prévoir un partage égalitaire strict[106]. Le § 170 du Code prévoit seulement qu'il ait le droit de choisir sa part avant ses autres frères, mais ne précise pas explicitement qu'il en ait droit à plus[107].

Ici, le cas envisagé est donc une dérogation à la coutume, permettant au père de famille de choisir un héritier mâle préféré quel que soit son rang, qui a le droit de recevoir une part supplémentaire mise de côté pour lui à titre gracieux (c'est un « cadeau » ou « don », *qīštum*), et qui ne fera donc pas l'objet d'un partage. Il s'agit ici explicitement d'une propriété foncière (champ, verger ou maison). Elle doit être précisée dans un acte juridique scellé par le père de famille[108]. Cet article a pour contrepartie la possibilité pour un père d'exclure de l'héritage un de ses fils qui a commis une faute lourde, dont les juges doivent cependant décider de la recevabilité (§ 168 et 169)[109].

Ce texte a un parallèle (et peut-être une source d'inspiration) dans le § 31 du *Code de Lipit-Ishtar* d'Isin, antérieur de plus d'un siècle au Code de Hammurabi : « Si, de son vivant, un père offre un cadeau à un sien fils qu'il voyait d'un bon œil et lui a rédigé un document scellé, quand le père sera mort, les héritiers partageront le patrimoine (mais) ils ne partageront pas la part offerte ; ils ne […] la parole de leur père[110]. » C'est donc une pratique ancienne dans la Mésopotamie du sud.

Du point de vue du comparatisme avec les autres civilisations antiques, le droit de l'aîné à disposer d'une part double de celles destinées à ses cadets est prescrit dans les *Lois assyriennes* (B 1) et le Deutéronome (21, 15-17). Ce dernier précise même que le père ne peut aller contre les droits de l'aîné à recevoir plus que les autres[111].